LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

296
D84t

The person charging this material is responsible for its return to the library from which it was withdrawn on or before the **Latest Date** stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

To renew call Telephone Center, 333-8400

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY AT URBANA-CHAMPAIGN

APR 2 1981

MAY 3 1981

MAR 2 7 2000

DEC 1 9 1999

MAR 1 1 2003

L161—O-1096

SOIXANTE ET UNIÈME MILLE

ÉDOUARD DRUMONT

LE

Testament d'un Antisémite

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

3, PLACE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL

1891

Tous droits réservés.

LE TESTAMENT
D'UN ANTISÉMITE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE MARPON ET FLAMMARION

La France Juive. 2 vol. in-18 : 7 fr.
(141e édition.)

La France Juive devant l'Opinion. 1 vol. in-18 : 3 fr. 50.
(40e mille.)

LIBRAIRIE SAVINE

La Fin d'un Monde, 1 vol. in-18 : 3 fr. 50.
(70e mille.)

LIBRAIRIE BASCHET

Les Fêtes nationales de la France, 1 vol. in-fo avec gravures.

LIBRAIRIE CHARPENTIER

Mon vieux Paris, 1 vol. in-18.

LIBRAIRIE PALMÉ

Le Dernier des Trémolin, 1 vol. in-18.

LIBRAIRIE QUANTIN

Papiers inédits du duc de Saint-Simon
(Lettres et dépêches de l'ambassade d'Espagne), 1 vol. in-8°.
La Mort de Louis XIV (Journal des Anthoine).
1 vol., édition de luxe, petit in-8°.

LIBRAIRIE DENTU

Dernière Bataille, 1 vol. in-18 : 3 fr. 50.
(89e édition.)

EN PRÉPARATION :

L'EUROPE JUIVE

Tous droits de reproduction réservés. Pour la traduction, s'adresser à l'auteur.

Emile Colin. — Imprimerie de Lagny.

EDOUARD DRUMONT

Le Testament

D'UN

Antisémite

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

3, PLACE DE VALOIS, 3

1891

Tous droits réservés.

PRÉFACE

A M. JACQUES DE BIEZ

Délégué général
De la Ligue nationale anti-sémitique de France.

Mon cher ami,

C'est une joie pour moi que de placer en tête de ce olume le nom du Délégué général de la Ligue anti-émitique de France.

Brillant écrivain de la Presse républicaine, ami des uissants du jour, il n'eût tenu qu'à vous de prendre art à la curée en restant parmi ces hommes « dont la. nain gauche est remplie d'iniquités et la main droite leine de présents. »

Vous ne l'avez pas voulu.

La République que vous aimiez était la République française et non la République juive; la République représentait pour vous ce qu'elle avait représenté pour votre père et pour le mien : un idéal de désintéressement, de fraternité et de justice, et vous vous êtes détourné, avec mépris, de ce régime ignominieux qui, malgré sa décevante étiquette, n'est pas la République des Français, mais la Royauté de Rothschild...

Vous avez eu avec Morès votre part des injures et des calomnies qui ne m'ont pas été épargnées, et il est juste, qu'en attendant le triomphe définitif, nous affirmions devant tous la fraternelle amitié qui nous unit tous les trois.

Le présent volume clôt momentanément la série de mes livres, consacrée à l'étude psychologique et sociale de l'époque actuelle. Il y a temps pour tout, en effet, et il faut se hâter de publier ces sortes de livres, très modérés au fond, mais parfois un peu vifs dans la forme, lorsque l'on a encore la main solide et le pied ferme, à l'âge où l'on vous cherchera d'autant moins de mauvaises querelles que l'on vous sait mieux en état de répondre de tout ce que vous avez écrit.

J'ai voulu, cette fois, souligner d'une plus énergique manière des points sur lesquels je n'avais pas suffisamment insisté, compléter d'un trait plus appuyé et plus précis ce qui me semblait trop sommairement esquissé dans mes précédents volumes.

Avant tout, je me suis efforcé de mettre bien en relief ce fait qui me paraît dominer la situation où nous nous débattons : le tarissement de toute source de vérité à laquelle les hommes de ce temps se puissent abreuver.

C'est à ce signe que Satan, le père du Mensonge, l'être des ténèbres, se révèle clairement comme le maître de l'heure présente. L'organisation actuelle est bien le chef-d'œuvre de ce roi de l'imposture et de la malfaisante ironie. Il a machiné cette société de façon à ce que l'homme semble avoir toutes les apparences de la liberté et, qu'en réalité, il ne puisse entendre lui-même ou faire entendre à ses frères une parole de vérité.

Pour les superficiels, ces innombrables journaux qui paraissent tous les matins et tous les soirs sont absolument libres. Il faut avoir vécu comme nous dans les coulisses de la Presse pour savoir que tout ce monde qui gambade, qui s'agite, qui gesticule est condamné à ne point sortir d'un certain cercle d'idées, pour connaître que les plus démonstratifs ont un fil à la patte qu'on tire à un moment donné et qui les empêche d'écrire ce qu'ils n'hésitent pas à nous dire dans les conversations.

Ces milliers de prêtres qui, chaque dimanche, gravissent les marches d'une chaire dans une église petite ou grande semblent libres, eux aussi ; matériellement ils ne sont point couverts de chaînes ; ils ne sont point obligés de soumettre leurs sermons à une censure. Et cependant le peuple fidèle, qui aurait tant besoin d'être guidé et informé en détail des manœuvres maçonniques et juives, n'entend jamais un mot qui touche aux préoccupations aiguës du moment.

Avec les sermonnaires du Moyen Age, on reconstituerait la vie des générations disparues, on aurait une sincère et vivante peinture des sentiments qu'ont éprouvés nos ancêtres, on retrouverait les joies, les

douleurs, les travers et jusqu'aux modes de chaque époque. En mettant bout à bout tous les sermons qu'on prononce en France pendant douze mois, on ne saurait absolument rien de ce qui s'est passé pendant l'année : on aurait une paraphrase plus ou moins éloquente du catéchisme, — et voilà tout.

Ceci explique que nos idées, tout en pénétrant dans les esprits, n'aient pu prendre encore une des formes sous lesquelles les hommes d'aujourd'hui conçoivent le succès.

Les Français ont bien la vague perception du complot juif-allemand que nous avons dénoncé tant de fois, et dont la Finance internationale tient tous les fils; ils se sentent pris dans quelque chose d'inquiétant et d'obscur. Ils se rendent confusément compte des efforts désespérés que tentent les Sémites pour empêcher l'alliance franco-russe; ils devinent qu'il y a des machinations secrètes, dans ces flagorneries qui nous sont adressées tout à coup par des gens qui, il y a quelque temps encore, faisaient tirer sur nos officiers à la frontière, — dans l'inexplicable voyage de cette Impératrice-mère qui reçoit Ephrussi le jour de son arrivée et qui s'entretient encore avec Alphonse de Rothschild au moment de son départ.

L'opinion s'est soulevée contre ces brusques volte-faces d'artistes qui, après avoir dû leur célébrité à un chauvinisme tapageur, ont semblé un moment vouloir chercher la fortune dans des platitudes de laquais.... On a su gré aussi de leur attitude noble et digne à nos vieux maîtres, à Frémiet, à Puvis de Chavannes, à notre ami Yvon, le doyen de nos peintres militaires, dont la lettre de protestation fut

touchante et si simple, à tous ces hommes de cœur
ui, sans s'être abaissés jamais à faire du patriotisme
n article de vente se sont souvenus, quand il a fallu,
nos paysans fusillés en plein armistice et des pe-
ts enfants éventrés sur la chaussée du Maine par les
us d'un ennemi qui bombardait « pour le plaisir »,
uisqu'il n'ignorait pas que la capitulation de Paris
était plus qu'une affaire de jours.

Chez beaucoup, malheureusement, tout cela reste à
tat d'impression; ils ne peuvent parvenir à coor-
nner toutes ces idées, ils ne peuvent arriver à com-
endre que c'est la Juiverie cosmopolite qui mène le
ouvement. Il faudrait que les journaux se chargent
leur expliquer la situation, et les journaux, presque
us à la solde d'Israël, s'efforcent, au contraire, de
ut embrouiller et de tout cacher....

Notre œuvre n'en aura pas moins été féconde, et un
venir qui n'est pas éloigné se chargera d'en montrer
portée.

Les jours de la Haute Banque cosmopolite sont
mptés. Grâce à nous, les noms des ploutocrates dans
squels s'incarne la Juiverie accapareuse et tripoteuse
nt imprimés dans la trame même des cerveaux
opulaires et rien ne les pourrait effacer. Il ne dépen-
rait même pas de nous de détruire ce que nous avons
it. Demain les princes d'Israël nous couvriraient
or et nous décideraient à célébrer leurs louanges du
atin jusqu'au soir que ce qui est écrit resterait écrit,
ue ce que nous avons semé demeurerait au fond
toutes les intelligences, incorporé, en quelque sorte,
l'âme de nos concitoyens.

« Les œuvres d'un homme, dit Carlyle, quand vous

les enseveliriez sous des montagnes de guano, sous obscènes ordures des plus malpropres oiseaux, périssent pas et ne peuvent pas périr. Ce qu'il y av de lumière éternelle dans un homme et dans sa v cela précisément est ajouté aux éternités ; cela subsi pour toujours, comme une nouvelle et divine porti de la somme des choses : A NEW DIVINE PORTION THE SUM OF THINGS. »

Quand l'heure a sonné, l'idée devient acte. Les Ju n'empêcheront pas cette heure de sonner, et ce q doit se faire se fera.

Les Conservateurs n'ont pas eu le courage de s'un à nous pour essayer de reconstituer la société fra çaise sur les bases de la justice ; ils ont préféré ass cier leur cause à celle de la Juiverie moribonde ; s'effondreront avec elle.

Le parti boulangiste qui, pendant un moment, p rut personnifier le réveil de l'esprit national, n'a p voulu être avec nous ; il s'est mis entre les mains a Meyer et des Naquet... Dès qu'il s'est enjuivé, ce pa qui, la veille, était radieux et plein d'espérance, été perdu et il est devenu, en quelques mois, la loq qu'on rencontre aujourd'hui sur le chemin sans savo au juste ce que c'est...

Ces enseignements serviront peut-être à d'autres.

Un homme du peuple, un chef socialiste, qui au refusé d'imiter ses camarades et de se laisser subve tionner, comme eux, par la Synagogue, reprend notre campagne ; il groupera autour de lui ces millie d'êtres réveillés, instruits par nous, ces spoliés toutes les classes, ces petits commerçants ruinés p les Grands Magasins, ces ouvriers de la ville et a

ıamps écrasés sous tous les monopoles, auxquels nous
ons montré où était l'ennemi...

Voilà, mon cher ami, une perspective qui console de
en des attaques et qui fait envisager l'Avenir avec la
rénité que donne la certitude d'avoir accompli fidè-
ment son devoir de Français et rempli dignement la
aute fonction d'écrivain...

Cordialement à vous.

ÉDOUARD DRUMONT.

LE TESTAMENT D'UN ANTISÉMITE

LIVRE PREMIER

PAROLES TESTAMENTAIRES

J'ai vu un homme passionné et vaillant s'affirmer comme le représentant de l'idée de Revanche, écrire les *Chants du soldat*, rêver un moment de fonder avec la Ligue des Patriotes une généreuse association comme ce Tugend-bund qui releva la Prusse après Iéna... J'ai vu depuis cet homme, qui se nomme Paul Déroulède, mettre sa main dans la main de Naquet et imposer comme vice-président à ses Ligueurs ce Juif infâme qui, pour enrichir une société financière, avait vendu à nos ennemis le secret de la poudre sans fumée...

J'ai admiré et aimé Albert de Mun, le soldat du Christ, le successeur de Montalembert, l'éloquent champion de la France catholique. J'ai vu ensuite cet homme, qui semblait l'honneur même, figurer dans un comité organisé pour rétablir la grande monarchie française côte à côte avec Arthur Meyer qui, au su de tout Paris, avait été le Mercure d'une femme galante qu'on appelait Blanche d'Antigny...

J'ai vu le Nonce du Pape, Rotelli, baiser sur la bouche Léo Taxil, l'auteur des *Amours secrètes de Pie IX*. A l'exemple de Jésus, mon divin Maître, j'avais pris la

défense des opprimés contre les voleurs et les exploiteurs du pauvre peuple.

En haine de moi j'ai vu le représentant du Vicaire de Jésus-Christ s'unir à celui qui a couvert d'immondices Notre-Seigneur et la Très Sainte Vierge Marie, qui a écrit que les prêtres de notre Église étaient tous des pédérastes et qu'il fallait les châtrer; qui a raconté que Pie IX, de sainte et douce mémoire, se faisait livrer par les Jésuites des vierges qu'il souillait..

Quand un psychologue a vu tout cela dans le court espace d'une année, il n'a plus grand'chose à voir encore et il ne lui reste qu'à faire son testament avant la catastrophe finale...

(Edouard Drumont. *Lettre à un ami.*

I

La raison d'être de ce livre. — Pourquoi l'Antisémitisme n'a-t-il pas triomphé encore? — Un bon conseil. — Un souvenir de Frohsdorff. — Une fausse conception de la situation. — La fiction et la réalité. — L'histoire se fait. — Le cardinal de Lavigerie et M. de Vanssay. — Le comte de Chambord et Mme Récamier. — Un vrai Capétien. — L'année de l'aveu. — Les conservateurs. — La peur de Rothschild. — Dupont de Baylen. — Les ordres religieux. — La génération formée par les Jésuites. — Le parti jésuitique. — Tous les chefs catholiques contre nous. — Avant et après le 1er Mai. — L'article reparaît. — La *Lanterne* et les Dominicains du Hâvre. — Le Jacobin domestiqué. — « Lâchez le chien! » — Brisson travaille. — Une revue des misères humaines. — La viande à bon marché. — Jeanvrot s'en mêle. — Un village de Seine-et-Marne en 189. — La vraie main-morte. — Dialogue de la vache et du Juif. — Aux Vaux de Cernay. — Palanquin et chaise percée. — Le Juif tour à tour insolent et vil. — La Bécasse impertinente. — Un concierge gentilhomme. — Le premier acte des *Parisiens*. — Oppert de Blowitz. — L'inauguration de l'Exposition. — Ce que la Ligue antisémitique a reçu. — Edouard de Rothschild et le baron Hirsch au Cercle de la rue Royale. — La descente dans la courtille du Boulangisme. — On s'accoutume à la boue.

Le comité de la bourse de la duchesse. — Les Juifs dans le Boulangisme. — La dresseuse de lapins. — « Fin de siècle » et « fin de France ». — La duchesse d'Uzès. — Le droit d'Asaka-Méropïé. — Le Juif opère dans le monde. — Arthur Meyer et Bocher. — Le Philistin vaincu par le Juif. — Le triomphe du *chand d'habits*.

Ce livre n'est point le testament de l'Antisémitisme. Jamais le système juif n'a été plus menacé, jamais le Juif n'a été l'objet de haines plus justifiées et de malédictions plus unanimes, jamais le désir de mettre fin à sa malfaisante exploitation n'a été plus ardent chez tous. Ce livre est purement et simplement le testament personnel d'un Antisémite, le journal des pensées et des luttes d'un homme qui a été en France l'initiateur d'un grand mouvement et qui se rend compte que l'inévitable exécution se fera probablement par d'autres que par lui.

Ce livre est avant tout un livre d'amis, un livre que nous écrivons pour ceux qui nous aiment.

Ceux qui s'intéressent à nos efforts, ceux devant lesquels nous avons ouvert des horizons, se plaignent quand ils sont trop longtemps sans nous lire ; ils nous écrivent, ils nous demandent pourquoi le succès n'a pas été plus rapide. « Comment se fait-il, nous disent-ils, que ce Juif si universellement détesté, ce Juif qui dévore la France, qui a atteint tous les Français, non seulement dans leurs sentiments les plus élevés, mais encore dans leurs intérêts matériels, qui leur a dénié le droit à la vie ; comment se fait-il que ce Juif ne soit pas encore par terre, que toutes les victimes ne se soient pas groupées autour de vous ? »

Pour répondre à une telle interrogation, il faut entrer dans l'analyse de beaucoup de choses très complexes, montrer encore une fois l'état d'esprit de nos contemporains, reconnaître aussi le tribut que j'ai payé à des idées fausses et la façon dont cette erreur d'appréciation de ma part a influé sur le développement de notre œuvre de délivrance.

Mon expérience peut servir à d'autres et tous ceux qui sauront comprendre ce livre y trouveront une utile leçon.

Que tous ceux qui rêveront de tenter quelque chose d'utile pour leur pays se souviennent de ce que je leur dis : « Ne croyez jamais aux conservateurs, il n'y a rien à faire avec eux ! »

Ceci me rappelle une jolie anecdote que m'a racontée un des familiers du comte de Chambord.

Un des fidèles du prince avait eu la douleur de perdre sa mère ; il était allé lui fermer les yeux et il revenait prendre son service à Frohsdorff.

— Eh bien, mon cher de X***, dit le comte de Chambord, vous êtes arrivé à temps pour embrasser madame votre mère, vous avez recueilli ses suprêmes paroles. Que vous a-t-elle dit ?

— Monseigneur, c'est bien difficile à répéter...

— Comment ? Les dernières paroles d'une mourante, d'une femme d'un haut mérite et d'une piété profonde comme madame votre mère... ?

— Monseigneur, si vous l'ordonnez...

— Parlez.

— Eh bien ! avant de mourir, en m'embrassant une dernière fois, ma mère m'a dit : « Mon enfant, ne te rallie jamais aux d'Orléans !... c'est tous des canailles... »

— Hé ! hé ! dit le comte de Chambord, madame votre mère a toujours eu beaucoup de bon sens. Et il se leva pour aller répéter le propos à la comtesse de Chambord qui avait l'oreille un peu paresseuse, comme Mme Carnot, du reste, qui occupe sa place sur le trône de France.

« Ne vous mettez jamais avec les conservateurs » répéterais-je encore si j'étais, comme la bonne dame, à l'heure de la mort.

Mon erreur fondamentale a été de croire qu'il existait encore une vieille France, un ensemble de braves gens, gentilshommes, bourgeois, petits propriétaires

fidèles aux sentiments d'honneur, aux traditions de leur race et qui égarés, affolés par les turlutaines qu'on leur débite depuis cent ans, reprendraient conscience d'eux-mêmes si on leur montrait la situation telle qu'elle est et se réuniraient pour essayer de sauver leur pays...

J'étais l'homme le plus réformateur, le plus avancé, le plus épris de justice sociale qu'il y eût en France ; cette erreur m'a fait passer pour un rétrograde, elle m'a enlevé toute action sur la masse. La masse, en effet, plus sûrement guidée par son instinct que nous ne le sommes par nos connaissances, a horreur du parti conservateur ; elle s'éloigne de lui comme les chevaux d'un endroit où il y a un mort...

Pour être juste, il faut ajouter qu'il m'était bien difficile d'éviter ce malheur. C'est en vain, effectivement, qu'on se tient l'esprit en éveil pour regarder de près et porter un jugement indépendant sur ce qui se passe autour de soi ; on subit involontairement l'influence de l'atmosphère ambiante.

Depuis vingt ans nous avons vécu sur cette idée qu'il y avait deux partis ; d'un côté les vrais Français, honnêtes, généreux, épris de la grandeur de la Patrie ; de l'autre, des exploiteurs, des Républicains cyniques, des tripoteurs éhontés, persécutant et opprimant les vrais Français honnêtes. Beaucoup de naïfs se sont dévoués pendant ces vingt ans, ont combattu de toutes leurs forces, ont prié de toute leur âme dans l'espoir qu'à un moment, qu'on annonçait toujours être proche, la Droite représentant les Français honnêtes réussirait à l'emporter sur la Gauche, qui semblait personnifier toutes les infamies.

Cette conception est absolument erratique. En réalité il n'y a pas deux partis politiques, il y a un régime général, il y a un système, le système capitaliste et juif auquel sont également affiliés les représentants des partis qui se disputent le pouvoir. A ce système les Répu-

blicains plus avides, parce qu'ils sont plus besogneux, demandent peut-être des satisfactions plus immédiates; ils font preuve peut-être de plus d'âpreté et d'impudence, mais les Conservateurs sont aussi attachés à ce régime que les Républicains : ils ont peut-être plus d'intérêt qu'eux à sa durée et ils n'entendent pas qu'on y touche.

Quand on étudiera de près les vingt années qui viennent de s'écouler, on s'apercevra que ce qui les caractérise c'est la fiction, l'imposture, le mensonge général, l'étalage verbal et scripturaire de sentiments qu'on n'éprouvait pas réellement, la perpétuelle menace d'accomplir des actes qu'on n'avait nullement l'intention d'exécuter.

Quand j'ai noté ce point et essayé de peindre exactement la figure du comte de Chambord, M. de Vanssay, dit « Outrage sanglant », a envoyé à ce sujet des protestations indignées à l'*Espérance du Peuple*.

C'est un type que M. de Vanssay ; il a dû voir jouer Jenneval à Nantes et il semble avoir pris les allures mélodramatiques de ce Frédérick Lemaître de province. « Outrage sanglant » est son mot favori et, dès qu'on essaye de reconstituer un peu l'histoire contemporaine, il se répand en exclamations violentes et vous reproche de traîner dans la boue tout ce qui est respectable. Notez que, de tous les amis du comte de Chambord, c'est certainement lui qui est le moins autorisé à prendre fait et cause pour sa mémoire puisque, dans les dernières années de la vie du prince, il était brouillé avec lui et avait cessé tout service à Frohsdorff ; il n'a revu le comte de Chambord que quelques instants seulement pendant la maladie qui l'emporta.

Deux ans à peine sont écoulés et Mgr Lavigerie vient confirmer de la plus indéniable façon, en citant les propres paroles du prince, ce que j'avais écrit dans la *Fin d'un monde*.

M. de Vanssay n'est pas démonté par cette affirmation si précise ; il réplique en citant une lettre confidentielle

du cardinal qui, loin de démentir ce que Mgr Lavigerie avait dit, ne fait que corroborer encore sa déclaration.

Homme d'action, de mouvement et même un peu d'intrigue, Mgr Lavigerie a donné en 1874 au comte de Chambord des conseils qu'aurait donnés un Richelieu ou un Mazarin à un prince qui se serait trouvé dans de pareilles circonstances ; il lui a proposé d'agir ; l'autre refuse d'agir et Mgr Lavigerie en conclut qu'il ne voulait pas régner, puisqu'il refusait d'employer les moyens nécessaires pour arriver au trône (1).

Ce raisonnement semble d'une logique irréfutable et

---

(1) Voici une lettre très précise adressée sur cette question à un rédacteur de l'*Observateur français* par le général Goethals, ancien ministre de la guerre en Belgique :

« Pendant mon séjour à Venise (hiver de 1852 à 1853), j'eus l'honneur d'être présenté à LL. AA. RR. le comte et la comtesse de Chambord. Un jour, causant avec lui de la France, le comte me dit qu'il ne comprenait pas pourquoi les Français étaient assez absurdes de choisir pour souverain un aventurier comme le prince Napoléon, alors qu'ils pouvaient choisir le chef de la monarchie parmi des princes nés et élevés en France, ayant servi et combattu avec eux, et tous, distingués Français de cœur.

» Je lui répondis :

— Et, vous donc, monseigneur ?

— Oh ! moi, dit-il, ils ne me connaissent pas. Je venais à peine de naître lorsqu'a eu lieu la révolution de 1830. Et puis, je n'ai ni le physique, ni le caractère voulu pour plaire aux Français d'aujourd'hui. Il y a trop de préjugés encore, chez eux, et puis... je n'ai pas d'enfants.

» Plus tard, lorsque je pris congé de lui, en quittant Venise, il eut la bonté de me dire qu'il espérait bien que je ne l'oublierais pas, et que je viendrais le voir partout où nous pourrions nous rencontrer.

— J'espère bien — lui répondis-je — vous présenter mes hommages aux Tuileries.

— Ne l'espérez pas, me dit-il alors, à moins que le vote unanime de la France ne me rappelle au trône. Mais, si ma rentrée dans mon pays doit coûter une goutte de sang, je n'y consentirai jamais.

» Je lui dis alors : — Votre aïeul, Henri IV, n'y regarda pas de si près et il fit le bonheur de la France.

— Oui, répliqua le comte de Chambord, mais c'était Henri IV, et je ne le suis pas. »

l'on ne voit pas très bien ce que M. de Vanssay pourrait répondre à cette démonstration. Le comte de Chambord ne voulait pas reconquérir son royaume par la force comme Henri IV, il n'aurait pas voulu être restauré par les baïonnettes étrangères comme Louis XVIII, il n'a pas voulu devoir sa couronne à une Assemblée comme Louis-Philippe ; il n'aurait pas voulu être plébiscité comme Napoléon III. Comment aurait-il voulu revenir? Au lieu de se livrer à des imprécations romantiques, M. de Vanssay devrait une bonne fois répondre nettement à cette question.

Ces polémiques ont plus d'intérêt que n'en ont d'ordinaire les discussions rétrospectives, en ce sens qu'elles expliquent la situation actuelle en nous faisant connaître l'âme française depuis 1870. Pendant ces vingt ans, les Conservateurs n'ont jamais songé ni à se regarder eux-mêmes ni à regarder les autres ; incapables de tout effort intellectuel, ils ont attendu pour se faire une opinion sur leurs chefs que le hasard mît au jour des documents inédits.

En tout cas, voici une légende finie et il se trouvera certainement un homme qui aura vécu dans l'entourage du prince et qui, en des pages qu'on ne lira que dans quelques années, nous restituera *ad vivum* cette physionomie de roi que le comte de Vanssay m'a reproché d'avoir insulté et qui, au contraire, m'a toujours inspiré une profonde tendresse.

Le comte de Chambord m'a toujours fait l'effet de représenter parmi les chefs de peuples ce que Mme Récamier a représenté parmi les amoureuses.

Vous entrevoyez dans une tonalité grisâtre cet intérieur de Mme Récamier. Les adorateurs n'ont pas renoncé aux déclarations ; ils demandent encore « les suprêmes faveurs », seulement ils les demandent depuis vingt ans. Si on les prenait au mot, ils feraient de leur mieux, mais ils seraient peut-être embarrassés ; heureusement les choses ne vont jamais jusque-là. Ces paroles qui, au temps du Directoire, avaient été réelle-

ment les expressions ardentes d'un désir matériel, n'ont plus le même accent dans cette maison de retraite, dans l'honnête atmosphère de l'Abbaye-aux-Bois.

Frohsdorff, c'est l'Abbaye-aux-Bois, un couvent confortable comme il y en a en Autriche. On y entend toujours des paroles de combat comme on entendait des paroles d'amour autour de la reine de beauté, et le roi ne dit jamais non.

Madame regarde tout cela avec son sourire paisible, elle a eu des joies et des transes, elle a poussé un soupir de satisfaction, quand elle a vu, de ses yeux, que la fameuse lettre de Salzbourg avait été publiée par l'*Union;* elle a tremblé pour « son Henry » quand il est allé en France causer avec Mac-Mahon; elle a regardé faire la malle en pleurant comme Mme Dupuis dans le *Village;* elle a craint qu'on ne donne de mauvais conseils au voyageur. Avec des aventureux décidés à tout comme Chesnelong, on ne sait pas ce qui peut arriver. Il serait bien capable d'aller, comme Persigny à Strasbourg, haranguer les régiments dans leurs casernes et faire mettre le sabre au clair aux cavaliers. Aujourd'hui Henry est revenu, il a repris ses petites habitudes : « Mon Dieu, soyez béni... Faites que les Français soient heureux; ils ont tué une partie de ma famille, je ne leur en veux pas, mais qu'ils nous laissent tranquilles dans ce château où l'on est si bien. »

Lui, est tout à fait dans les traditions de sa race; c'est le vrai Capétien et, pour le comprendre, il faut connaître l'histoire de France, savoir à quel point cette race de Capétiens fut dès l'origine unie, identifiée avec le pays, consubstantielle à la France... On dit: « Les Enfants de France, un Fils de France. » « Ouvrez, c'est la fortune de la France », répond Philippe VI après Crécy, en frappant à la porte d'un manoir. Jeanne Vaubernier, la modiste devenue catin royale, a la même idée du Roi que tout le bon peuple de Paris, et c'est le plus naïvement du monde qu'elle crie à Louis XV: « La France, ton café f... le camp ! »

Pour ce peuple qui est la chair même de sa chair, le roi a des entrailles de père. Les Thiers, les Favre, les Simon transforment Paris en un abattoir, sans l'ombre d'une hésitation ; les Ferry, les Constans, les Rouvier feront tuer, s'il le faut, trente mille hommes pour conserver le pouvoir une minute de plus. Le roi de France ne le peut pas; il ordonne aux Suisses de cesser de tirer comme Louis XVI, il s'éloigne sans combattre comme Charles X, il reste au coin de son feu comme Henry V.

Quand cela n'est plus gâté par les pompeuses déclamations des Vanssay, tout cela apparaît simple, logique et touchant comme la vérité. Cela apparaît amusant aussi, car au fond on sent bien que si des prétendants de ce genre sont entourés de tant d'hommages, c'est que, grâce à eux, leurs partisans semblaient d'autant plus prêts à l'héroïsme qu'ils avaient la vague certitude qu'on ne les mettrait jamais au pied du mur.

Charette essayant de faire quelque chose, au lieu de promener ses zouaves sur le *Touriste*, eût été abominé comme Morès l'a été pendant un mois.

Par contre, si Morès s'en fût tenu au discours de Neuilly et fût resté à l'état de velléitaire, il eût été adoré dans son monde. Dès qu'on le vit aller au peuple, chercher à réunir des hommes d'action que, d'ailleurs, il n'a pas trouvés, se préparer à descendre dans la rue, il excita de véritables fureurs. « On ne l'arrêtera donc pas! » tel était le mot des clubs.

Il en a été de même pour moi. Tant que l'Antisémitisme n'est point sorti du livre, on n'a trop rien dit. Dès que j'ai manifesté l'intention d'entrer dans la vie publique par une porte si modeste qu'elle fût, d'arriver au Conseil municipal et peut-être d'y faire passer un blâme de flétrissure ou un vœu pour l'expulsion de Rothschild, tous les Conservateurs de mon quartier ont été contre moi; ils en ont été chercher Taxil! « Le forçat Léon XIII, les Frères pédérastes, l'abbé Galofez, les images distribuées aux passants et représentant

des curés faisant des langues à des religieuses... tout plutôt que Drumont ! »

1890 a marqué la fin de cette période bizarre qui ne pouvait pas se prolonger indéfiniment. Et l'hypocrisie est chose si haïssable, que cette année de bel avilissement et de prostration complète n'a point été sans quelque charme, parce qu'elle a eu pour elle la sincérité.

On connaît ces situations dans la vie parisienne. Le vieux beau de cinquante-cinq ans lutte toujours, il promène à travers les salons ses allures de vainqueur et sa barbe d'un inexorable noir; il tend la jambe, il piaffe encore, il feint d'aller à des rendez-vous imaginaires. On rit de lui...

Puis arrive la grande maladie qui guette les hommes vers cet âge ; le brillant viveur cloué au lit disparaît de la circulation pendant quelque temps. Au bout de trois mois il revient; il est tout blanc; il a profité de l'occasion pour éviter les transitions désagréables et pour entrer aux Invalides ; et, vu ainsi, il plaît et ne fait plus rire... Il avoue.

La crise boulangiste a permis aux Conservateurs d'exécuter cette évolution ; ils ont été trouver un mercenaire, un Saltabadil pour faire le coup qu'ils n'osaient pas tenter eux-mêmes, ils ont rencontré un vieux lascar plus malin qu'eux, qui a pris leur argent et s'en est allé vivre de leurs rentes à Jersey. Cette expérience les a refroidis et, au 1er Mai, ils ont pour la première fois montré le fond de leur cœur, tout entier rempli par l'amour du Gardien de la paix.

On a vu aux terrasses des grands Cercles les élégants acclamer les agents qui se ruaient sur les passants et on les a entendus, à chaque coup de casse-tête, s'écrier : « Bravo, Constans ! » On a vu à la Chambre les Conservateurs faire assaut de servilité avec les Républicains lorsqu'il s'est agi de voter un ordre du jour de confiance à Constans, on en a vu venir le féliciter à son banc tan-

dis que d'autres lui passaient les bras autour du cou pour causer de plus près avec lui.

Cette évolution, cet aveu de la peur, n'a rien qui puisse déplaire à l'historien social ; elle rend sa tâche plus facile, elle supprime tout ce fictif, ce mensonger, ce théâtral, cette déclamation oratoire et journalistique qui a rempli d'une décevante fumée les années qui viennent de s'écouler.

Il est avéré désormais qu'il n'existe pas en France de parti décidé à combattre par tous les moyens le régime maçonnique et juif, un parti catholique et français décidé à ne pas se laisser opprimer.

Quand les conquérants germains et francs qui, unis aux purs Gaulois et aux Celtes, constituèrent véritablement la France eurent perdu leur vigueur, l'élément gallo-romain l'emporta, la race latine reprit le dessus ; or, cette race est faite pour la tyrannie, puisqu'elle n'a aucun ressort de conscience ; elle adore une idole imbécile, une idole de marbre ou de plâtre qu'on appelle la Loi, et au nom de cette Loi, elle subit tout.

La Loi, c'est le licteur qui vient de la part de César annoncer au citoyen romain qu'il est condamné à mourir, mais qu'on lui laisse le choix du supplice ; c'est le gendarme de la Révolution qui vient parfois tout seul arrêter cinq ou six personnes et qui les conduit au Luxembourg ou à la Conciergerie, où un autre gendarme vient les chercher pour les conduire à la guillotine. Jamais il n'est entré dans la cervelle de ceux qu'on arrêtait ainsi, l'idée de commencer par tuer le gendarme. C'est là un spectacle extraordinaire et il n'y a jamais qu'en France qu'un gouvernement ait pu s'appeler, comme par une désignation constitutionnelle : la Terreur.

Il est inutile de discuter là-dessus et il n'y a qu'à constater une évidence. Vous ne rencontrerez chez la plupart des Conservateurs influents que des menteurs, des fourbes, d'éternels chercheurs de voies obliques... Mettez-les sur la grande route de Versailles, sur cette route

arge à faire défiler une division de front, qu'on appelle *Pavé du roi;* dites-leur : « Vous voyez, c'est tout roit, il n'y a qu'à marcher, vous apercevez le palais 'ici. » Au bout de quelques instants, vous les retrouvez dans d'infâmes petites ruelles, perdus, crottés, mbourbés, gémissant et comptant sur l'habileté de Mackau pour les tirer de là...

Ils ne se doutent même pas de ce que c'est qu'un roit. Tout le monde a des droits, le tout est de savoir es défendre. Les cent peuples que Xercès et Darius raînaient à leur suite, les Lydiens, les Ioniens, les Mèles avaient autant de droits que les Grecs. Seulement, es Grecs étaient vaillants, robustes, assouplis par la ie du gymnase, et ils ont prouvé qu'ils avaient des droits ar le fait seul qu'ils les ont défendus.

Jamais Bismarck n'a dit : « La Force prime le Droit »; l a dit : « La Force crée le Droit » ; et il a entendu ce not Force dans le sens étymologique et véritable : *vis* u *virtus*, la virilité, la vertu virile, l'énergie de 'homme.

C'est en matière religieuse surtout que le principe est uste. Quel est le *criterium*, la mesure à laquelle des ens qui ne croient pas peuvent mesurer la croyance les autres ?

— Vous me dites que vous croyez... Pourquoi voulez-ous que je m'en rapporte à vous ; car enfin vous me arlez d'une abstraction, d'une chose que je ne vois as ? Croyez-vous vraiment ?

— Je crois assez pour être prêt à mourir, mais naturellement, avant d'en arriver à cette extrémité, je commencerai par vous tirer des coups de fusil.

— A la bonne heure ! voilà une affirmation palpable, ne base pour discuter.

C'est ce qu'ont fait les Vendéens qui n'étaient pas les Gallo-Romains, mais des Celtes. Quand ils ont eu ué un millier de bleus, qu'on a eu tué autant des leurs t qu'on a vu que ce serait toujours à recommencer, il 's'est trouvé un homme sensé qui a dit : « Il serait peut-

être plus simple de laisser ces gens-là aller à la messe puisqu'ils y tiennent... »

Il en est de tout ainsi. Les Francs-Maçons, avec leurs insignes, les Républicains, avec leurs drapeaux, vont en cortège rendre hommage à Baudin. Cela ne fait de mal à personne. Pourquoi les Catholiques n'auraient-ils pas le droit de traverser la ville en procession avec leurs bannières et le Saint-Sacrement ?

Il est bien certain que si, sans recourir aux coups de fusil, 1,500 Catholiques venaient, aux environs de la Fête-Dieu, siffler régulièrement Rothschild ou Carnot toutes les fois qu'ils sortent, on finirait par dire à ces catholiques : « Faites votre procession tranquillement et laissez-nous la paix ! » Les libres-penseurs s'entendraient avec les croyants pour ne pas encombrer la voie publique le même jour. En un mot, cela se passerait comme en Amérique, où Catholiques, Protestants, Chevaliers du Travail, Presbytériens, Wesleyiens organisent tous les cortèges qui leur conviennent, sans que personne songe à s'en plaindre.

Ce que j'ai dit des Conservateurs explique qu'ils aient pris parti contre moi dans la question antisémitique.

Sans doute on aurait compris qu'ils ne puissent s'élever jusqu'à l'idéal de justice et de réparation sociale que nous poursuivons, mais, s'ils avaient eu une lueur d'honnêteté et de bon sens, le souci seul des intérêts religieux qu'ils prétendent défendre aurait dû leur inspirer une attitude différente.

Il y a dans toute bataille un point qui est la clef de toute la position, un endroit sur lequel il suffit de porter toutes ses forces pour décider du gain de la journée. Ici il ne fallait pas un exceptionnel coup d'œil pour découvrir le point stratégique à frapper.

Qu'est-ce qui gouverne ? Sont-ce ces pauvres fantoches qui n'ont d'autres préoccupations que de se remplir la poche ? Assurément non.

Quel est le vrai maître ?

C'est le Juif.

C'est le Juif qui tient tout dans ses mains.

Le jour où vous attaquez le Juif, vous prenez la Réalité corps à corps, vous vous mesurez avec votre véritable ennemi.

Or, le Juif était à la merci du Conservateur.

Jamais on ne saura la peur qu'a éprouvée Rothschild pendant quelques mois. Quelques personnes qui l'ont vu de près nous ont renseigné sur cet affolement qui fut absolument shakespearien.

Lozé lui-même finissait par être exaspéré des perpétuelles alarmes de cet homme. Un jour qu'il causait avec une dame, le préfet de police, pour expliquer les faveurs qu'il accordait aux Rothschild, coupe-file et autres agréments, affirmait que le banquier de la rue Saint-Florentin était très généreux pour la caisse de secours des anciens employés de la Préfecture de police ; tout à coup il eut un accès de sincérité : « Après tout, s'écria-t-il, cet animal-là peut bien faire quelque chose pour nous, voilà quinze jours qu'il me prend la moitié de mon personnel. »

Rothschild n'était pas encore rassuré avec tous ces agents de police, il aurait voulu une division pour le garder. Sans crainte de déshonorer l'armée, Freycinet fit cette chose sans nom : il envoya un régiment de dragons camper autour de la demeure d'un banquier de Francfort. Les dragons passèrent là deux nuits. Dans la nuit du 1er au 2 mai, toutes les troupes avaient depuis longtemps regagné leurs casernes qu'on apercevait encore les dragons rue Saint-Florentin. « Je ne comprends pas, disait un maréchal-des-logis à un camarade, qu'on nous parle d'aller combattre les Prussiens puisqu'on nous force à leur servir de gardes-du-corps quand ils sont chez nous. »

Si cet homme s'était senti traqué partout, attaqué sur tous les points, il est certain qu'il aurait transigé au nom de la Juiverie et offert aux catholiques un *modus vivendi* acceptable, une sorte de reconnaissance de

leurs droits analogue à celle qu'obtinrent les Huguenots avec l'édit de Nantes.

Les Conservateurs n'ont jamais compris cela; au lieu de combattre, ils capitulent en rase campagne comme Dupont à Baylen — et pour les mêmes raisons que lui : ils ont la dyssenterie et ils veulent sauver leurs bagages.....

Elle est toujours émouvante cette capitulation de Baylen. Dupont a dix fois les moyens de se faire jour à travers l'armée espagnole, malheureusement il traîne après lui six cents fourgons remplis par le pillage de Cordoue. Alors il négocie : « Nous livrerons tout, mais à une seule condition, vous ne visiterez pas nos fourgons. »

Le général Védel, qui n'a pas de bagages, arrive avec sa division ; il attaque Castanos, il le bat. Pendant la nuit il envoie un émissaire à Dupont en lui disant : « Faites un effort de votre côté, j'en ferai un du mien et certainement nous enfoncerons les lignes ennemies et nous nous donnerons la main. »

Dupont répond toujours : « Et mes fourgons? »

Bref, Védel, qui continue à ne pas avoir de bagages, prend le parti de filer. Il s'en va musique en tête, tambour battant... Les Espagnols essaient bien de l'arrêter, mais ils sont repoussés. Il est à quinze lieues de Baylen, libre, assuré de ses communications avec Cadix lorsqu'arrive un officier qui lui apporte l'ordre de revenir sur ses pas et de se constituer prisonnier avec ses soldats. Castanos avait exigé cet ordre et Dupont l'avait donné, toujours pour sauver ses fourgons...

Bien entendu, les fourgons ne furent pas sauvés ; la capitulation fut violée. Les soldats allèrent mourir dans l'horreur des pontons anglais ; d'autres furent jetés sur des rochers dans des îles désertes et l'on retrouvait, il y a quelques mois, les ossements blanchis de ces malheureux qui, pendant cinq ans, agonisèrent dans les tortures de la faim, se nourrissant d'herbes et de coquillages...

C'est l'histoire des Conservateurs : ils veulent sauver
eurs fourgons ! Les grands-pères se sont enrichis par
es Biens nationaux ; pendant les cinquante années où
a Bourgeoisie gouverna sans contrôle, les fils ont
xercé sur les ouvriers la plus monstrueuse exploita-
on qu'ait vue le monde ; les petits-fils ont des titres de
ente, des obligations, ils songent avant tout à garantir
ela contre des revendications indiscrètes... Volontiers
s agiraient comme Dupont avec Védel, avec les braves
ens qui, en se ruant sur les Juifs, ont réussi un ins-
ant à les mettre en déroute ; ils leur ordonneraient de
eter leurs armes et de capituler devant Israël. Ce qui
etient les chefs du parti conservateur de formuler
ette injonction saugrenue, c'est la certitude qu'on les
nverrait promener...

Sur quoi s'appuyer dans ce monde-là ? Le Clergé est
endu impuissant par le Concordat. Il n'existe pas da-
antage d'ordre religieux dans lequel on puisse trouver
n appui, qui personnifie, comme certains ordres du
Moyen Age, la résistance du génie aryen contre l'inva-
ion juive.

J'ai étudié avec une sorte de curiosité intellectuelle
es Jésuites dont les radicaux menacent comme d'un
pouvantail ce qu'ils appellent la société moderne et
ui est, en réalité, une société vieille comme les rues,
omme les rues de Jérusalem. J'ai compté parmi ces
ésuites de précieuses amitiés et j'ai gardé de mes rap-
orts avec ces êtres de haute vertu un sentiment de
rofonde admiration.

En notre siècle d'universel abaissement, c'est peut-
tre parmi les enfants de Loyola que l'homme se révèle
plus grand dans cette souveraine maîtrise de lui-
même qui le rend, non point seulement étranger à toute
rainte, mais qui lui donne encore je ne sais quoi d'aisé,
e souriant et de grave à la fois. Tous les Jésuites ne
ont pas nés dans les hautes classes et tous ont cepen-
ant d'affables et de nobles manières ; ils se ressem-

blent par une allure de dignité simple qui conquiert les plus hostiles. Ce sont vraiment des hommes, des hommes dignes de tout respect et qui honorent la nature humaine.

Quelle influence a exercé sur les événements contemporains cet ordre si puissamment constitué et qui a résisté à tant d'attaques ? Aucune.

Je l'ai dit déjà, il se produit pour les ordres ce qui se produit pour les individus ; à un certain moment ils ont atteint leur développement, ils sont *achevés d'imprimer*, ils ne peuvent plus rien apprendre. Le beau moment des Jésuites fut le dix-septième siècle ; c'est là qu'ils livrèrent leur grande bataille pour essayer d'avoir la direction du monde ; dans cette lutte ils poussèrent la volonté jusqu'au génie, ils eurent à la fois des diplomates incomparables dans les Cours et, dans leurs Missions, au Canada par exemple, des martyrs qui souffrirent héroïquement des supplices plus affreux que ceux des premiers chrétiens ; ils échouèrent sans doute mais leur échec ne fut pas sans grandeur. Guizot lui-même, quoique protestant, n'a pu s'empêcher de rendre hommage à l'énergie dépensée par eux.

Aujourd'hui ils sont impuissants devant un monde qui leur échappe. On les représente comme des conspirateurs ; ils ne conspirent pas, c'est tout au plus s'ils intriguent un peu. En ceci, ils sont toujours du dix-septième siècle, du temps de la feuille des Bénéfices, des négociations de cabinet, des faveurs accordées par le canal d'un personnage en crédit ; ils emploient des forces énormes, ils déploient une persévérance incroyable ; ils remuent des montagnes, pour arriver à de toutes petites choses, à augmenter la prospérité d'un collège.

On ne peut juger l'arbre que par ses fruits : or, les fruits que donne l'éducation des Jésuites ne sont pas brillants. J'ai constaté l'infatigable dévouement de ces éducateurs, leur sollicitude de tous les instants, leur abnégation véritablement magnifique. Quels élèves

roduisent-ils au prix de tant d'efforts ? « Nous leur emandons de nous faire des hommes, me disait un rélat qui, dans une Université catholique, a été en rapports avec beaucoup d'élèves de Jésuites, ils nous enoient des communiants ! »

Parmi tous ces jeunes gens, presque tous à l'aise, uelques-uns fabuleusement riches, nous n'avons pas rouvé un aide, un dévouement, un concours. La Presse uive les a traînés eux et leurs maîtres dans la pissoière de Germiny; on leur a barbouillé le visage de ette onde impure. Cela ne leur a rien fait. Ils sont ndifférents à tout, absolument étrangers à la tradition hrétienne française. De tous les enseignements de 'Église, ils n'ont guère retenu que la peur de l'Enfer ui subsiste en eux comme ces terreurs d'enfance qui ne s'effacent jamais complètement; vers Pâques cette ensée du Diable les travaille, elle les tracasse dans eurs plaisirs, et ils vont se confesser... Ils sont tous n peu comme ce marquis de Créquy dont parlait Rivarol : « Ils ne croient pas en Dieu, ils craignent en Dieu. »

Vous voyez le contraste entre nous et ces gens-là. 'ai été élevé au lycée Charlemagne, je n'ai jamais rien eçu des Jésuites, ils ne m'ont jamais été utiles à rien. u moment des décrets j'ai vu en eux des citoyens, des ommes intelligents persécutés par les Juifs vomis sur ous par tous les ghettos d'Allemagne et j'ai fait ce que 'ai pu dans les journaux pour servir leur cause. J'ai ait appel à la chevaleresque générosité d'Albert Duruy t, pour défendre les Jésuites, ce fils d'universitaire a ntrepris dans la *Revue des Deux-Mondes* une campagne qui l'honora, d'ailleurs, aux yeux de tous.

Pas un seul des élèves riches des Jésuites ne s'est ouvenu que j'avais défendu les maîtres de sa jeunesse, as un seul, à l'âge des enthousiasmes et des élans, ne ous a dit : « Avez-vous besoin de munitions ? Que puise faire pour vous aider dans votre guerre contre les uifs ? »

C'est là un fait auquel il n'y a rien à répondre Les Jésuites que j'aime le plus seraient tous autour de moi pour me dire : « On pense ces choses-là, mais on ne les écrit pas » que j'écrirais quand même ce que je pense ; je leur répéterai toujours : « Voilà les élèves que vous avez faits. »

Depuis vingt ans en effet, ce sont les Jésuites qui ont élevé l'élite de la jeunesse catholique, et ils ont pu l'élever dans des conditions de liberté absolue, avec cette force de plus, cette sorte d'auréole que donne la persécution.

J'ajoute qu'il serait injuste de rendre les bons Pères entièrement responsables de ce résultat ; l'étoffe, la substance virile manquait chez ces rejetons de l'Aristocratie et de la haute Bourgeoisie qui représentent des races finies. Mais même sur ces natures molles il semble qu'une éducation plus mâle, moins respectueuse des conventions sociales, plus méprisante des fortunes dont l'origine est honteuse, aurait pu avoir une certaine action.

Non seulement les élèves des Jésuites ne nous ont point aidé dans notre œuvre de salut social, mais le parti jésuitique a été absolument contre nous dans les dernières élections.

Quel est ce parti jésuitique dont on parle toujours ? La chose est plus facile à comprendre qu'à expliquer. Prenez les Jésuites individuellement ; ils sont tous très vaillants, très loyaux, très sincères. Les élèves instruits par ces hommes courageux et droits sont, pour la plupart, parfaitement égoïstes, généralement noceurs, quoique d'une façon toujours un peu sournoise, très attachés aux intérêts matériels, mais pas méchants. Enfin parmi ces élèves augmentés de recrues d'origine différente il se forme comme un précipité étrange, il se constitue, comme par une sélection bizarre, un parti tout à fait fourbe, menteur et corrompu ; c'est le parti qu'on appelle, en employant une expression qui n'est pas exacte, « le parti jésuitique » — c'est le parti qui domine

la Droite de la Chambre, c'est le parti qui veut tou-
ours duper et qui est éternellement dupé, le parti qui
)artage ses admirations entre Constans et Rothschild.

Dans leur haine contre les nobles idées que nous
eprésentions, ces gens-là n'ont pas même songé, en
)renant fait et cause pour les Juifs contre nous, à leur
lemander certaines garanties ; et fatalement ce qui
levait se produire arriva.

Du jour où l'Antisémitisme eut affirmé son existence,
es attaques contre les prêtres et les religieux cessè-
ent presque complètement. Les Juifs avaient le feu
ux fesses et, naturellement, ils ne pensaient qu'à
'éteindre...

On ne pouvait ouvrir un journal sans y lire un
rticle sur la tolérance, la nécessité de mettre fin aux
guerres de religion ; on en trouvait partout de ces
rticles-là : il y avait l'article pathétique, l'article indi-
gné, l'article pleurard...

Vous aperceviez un camarade qui courait...

— Où vas-tu si vite ?

— Ne me retiens pas... Je vais te flétrir... J'ai un
rticle à faire sur la tolérance qui m'a été expressé-
ment commandé par X***. Il y tient beaucoup...

— Comment ! cette vieille crapule qui voulait qu'on
étripe nos prêtres !

— Précisément ! Il est devenu la tolérance même...
Pas de guerre religieuse... la liberté pour tous, la paix
entre les citoyens français... Tu vois le sujet d'ici...
Bonjour !

Au lendemain des élections municipales j'écrivis à un
religieux éminent de mes amis : « Les Conservateurs
)nt été infâmes vis-à-vis de nous, comme c'est, d'ail-
eurs, leur habitude. Regardez la date de ma lettre et
souvenez-vous que je vous ai annoncé à cette date que
a campagne des décrets allait reprendre. La plate-
forme des prochaines élections sera l'exécution stricte
des décrets. »

Les religieux, vous le supposez bien, ne tinrent pa le moindre compte de ce que je leur disais ; ils firer leurs malles, ils enveloppèrent leurs faux-cols dan des articles sur la tolérance que les Juifs leur avaier fait tenir pour les convaincre de la pureté de leur intentions et ils se préparèrent à déménager de Car terbury et à venir se réinstaller en France.

Leur illusion ne fut pas de longue durée. Le Ju Mayer commença par déclarer dans la *Lantern* que l'école libre de Boulogne-sur-mer était remplie d sodomites. Le directeur protesta avec une indignatio que l'on conçoit ; alors Mayer attaqua le grand air « Et les décrets ?... »

Plusieurs « individus », pour parler comme la *Lan terne*, appartenant à des congrégations expulsées s'étaient permis de rentrer dans leur domicile du Hâvr et la *Lanterne*, au nom de la tolérance, demandai qu'on les expulsât de nouveau. Cet événement sembl avoir mis Mayer dans un état de surexcitation extra ordinaire.

A quoi pense le ministre de l'Intérieur ? Où est-il ? Qu fait-il ?

Les faits ne sont pas contestés. Son sous-préfet les reconnus. La violation de la loi est indéniable. Le scandal est général, puisque l'opinion tout entière a été mise a courant par les plaintes de la presse républicaine et pa les défis provocateurs des feuilles cléricales parmi lesquelle le *Journal des Débats* se fait particulièrement remarquer.

Comment expliquer que la répression nécessaire se fass encore attendre, et que M. Constans n'ait pas déjà donné de ordres en conséquence ?

Par cette incroyable désertion du plus facile de ses devoirs le ministre de l'Intérieur veut-il donner à entendre qu'aprè l'avoir si complètement désavouée, il a résolu de reprendr et d'appliquer la politique de compromission avec la factio cléricale, dont il avait tracé le programme dans son discour de Périgueux ?

Il eût été au moins plus digne, si telle est bien la pensé au ministre, de faire cette volte-face en présence de la Cham

re, et de ne pas attendre pour cela l'impunité d'une inter-
ession parlementaire (1).

La chose me sembla d'autant plus gaie que c'étaient es Dominicains que ce Juif voulait jeter dans la rue. ir, à la dernière distribution des prix de l'école 'Arcueil, le Père Didon avait parlé en termes élogieux e ces « grands Sémites dont les Juifs sont aujourd'hui es successeurs. »

Que voulez-vous ? Le Père Didon n'est pas indifférent la réclame, il n'est pas insensible à un *Bloc-notes* du *Gaulois*.

A ce que l'on m'a affirmé de sources diverses et ûres, le Père Monsabré, un des Dominicains du lâvre que les « grands Sémites » prétendaient flanquer la porte, est d'une âme plus française et plus virile. 'il est résigné à tout comme religieux, il doit souffrir omme patriote et comme citoyen français de ce qui se asse aujourd'hui.

N'est-ce pas honteux, en effet : un Youtre de Cologne raînant après lui toutes les hontes, d'une famille pres-ue exclusivement composée de récidivistes, d'une exis-ence personnelle ignominieuse, traitant d' « individu » e grand orateur de Notre-Dame et demandant impé-ieusement qu'on le jette hors de sa cellule ?

Proposez donc à un député conservateur de deman-er qu'on pénètre dans le domicile de cet « individu » u'on appelle le baron de Rothschild. Vous verrez la ête du député. « Appeler le baron de Rothschild un individu ! ». A quoi pensez-vous ? »

Flaubert avait raison lorsqu'il écrivait sur un diction-aire : « *Synonymes :* il n'y en a pas. »

Il faut toujours se servir des mêmes mots pour xprimer la même idée. Lâches ! lâches ! lâches ! faut-l répéter à tous ces catholiques qui se laissent humilier

---

(1) *Lanterne*, 21 août 1890.

de cette façon dans leur pays et qui désavouent ou qu
s'efforcent de frapper par derrière ceux qui osent atta
quer l'ennemi !

Aux Dominicains comme aux Jésuites, il faut répéte
aussi : « Voilà la génération que vous avez faite. »

Jamais, d'ailleurs, occasion ne fut plus favorabl
pour constater à quel point le Juif tient dans sa mai
tout ce monde de Républicains mangeurs de prêtres.

Quel beau type de Jacobin domestiqué que ce Bris
son ! On connaît cet homme lugubre : il rit, comme di
le peuple, toutes les fois qu'il lui tombe un œil ; il n'
jamais fait rire les autres qu'une fois et encore n'a-t-i
pas pris part à cet accès d'hilarité. Lorsqu'il manifest
l'intention de se présenter comme candidat à la Prési
dence de la République, quelques citoyens furent ma
lades à force de rire, mais il attrapa, lui, la jaunisse en
voyant l'accès de gaîté qu'il avait excité.

Tant que l'attention publique fut attirée vers le
monstrueuses fortunes réalisées par les Juifs à force
d'exactions et de coups de Bourse, cet ennemi des con
grégations resta tranquille ; il était comme mon chien
Thos : Tant qu'il y a des fraises dans le jardin, on
lui donne sa pâtée dans la niche. Dès que le péril anti
sémitique parut écarté, on entendit, sur un Sina
flamboyant des reflets de l'or, une voix qui disait
« Lâchez les chiens, démuselez Brisson ! »

Brisson, démuselé, alla immédiatement aboyer dans
la *Lanterne* contre les saintes femmes qui élèvent des
orphelines et recueillent des vieillards ; il demanda
qu'on les dépouillât pour les mettre hors d'état d'exer
cer la charité (1).

---

(1) On sait ce que sont les mesures fiscales dont Brisson, vigou
reusement appuyé par les journaux juifs comme la *Lanterne*
exige le maintien. C'est la confiscation pure et simple. Le Fis
réclame d'abord près des deux tiers de la succession fictive de tou
membre d'une congrégation qui vient à décéder ; c'est déjà rigou

Pour qu'il pût mener à bien son ignoble besogne, on installa mon Brisson chez le Directeur de l'Enregistrement et les journaux ont eu soin de nous apprendre qu'on avait disposé un bureau pour lui et mis un employé à ses ordres.

Pendant de longs jours on empila les dossiers des congrégations sur la table de cet ennemi des pauvres, et vous voyez d'ici tout ce qui a défilé de misères et de dévouements devant ce vilain homme.

Tout ce que la Charité, cette fille du ciel, la généreuse pitié des âmes pures, l'esprit de sacrifice, l'exquise ingéniosité des cœurs simples et naïfs, habiles seulement à faire le bien, ont pu imaginer pour secourir la souffrance humaine, est dans ces dossiers.

Ici, ce sont les Petites-Sœurs des Pauvres, sublimes mendiantes que les femmes de la Halle connaissent bien à leur petit bonnet noir et qui courent les marchés, s'arrêtent à la porte des restaurants pour demander de

---

reux, mais, ce qui est monstrueux, il entend toucher ce droit autant de fois qu'il y a d'établissements différents dans la congrégation. En outre, une loi de Ventôse impose un minimum de 20 francs pour toute opération de l'enregistrement.

Prenons, par exemple, les Filles de la Charité. Les Filles de la Charité ont une propriété d'environ 23 millions grevée de charges de toutes sortes, d'entretiens d'hospices et d'orphelinats. Ces saintes filles sont au nombre d'environ 10,000 en France. Chacune a donc une part d'environ 2,300 francs dans le bien commun.

Quand une Sœur vient à mourir, l'enregistrement oblige la congrégation à faire une déclaration dans chaque bureau d'enregistrement dans le ressort duquel elle a une parcelle de biens. Cela fait 800 déclarations à faire dans 800 bureaux. Mettons pour chaque déclaration la valeur minimum de 20 francs ; les Filles de la Charité devront payer, à raison de 11,25 pour 100 sur une valeur de 20 francs, 2 fr. 25, plus la feuille de papier timbré de 60 centimes ; cela fait au total 2 fr. 85 par bureau. Et je ne compte pas les accessoires : timbre de la quittance, coût de la procuration, frais de déplacement, etc. Si vous multipliez 2 fr. 85 par 800 bureaux, vous arrivez à un chiffre de 2,280 francs pour un décès.

Vous voyez ce qui reste à chaque Sœur sur sa part de 2,300 francs.

quoi faire vivre leurs vieillards couverts parfois d'infirmités dégoûtantes et qu'elles soignent avec une maternelle sollicitude.

Là ce sont les Frères de Saint-Jean de Dieu, adoptant, rue Lecourbe, des enfants qui, nés de syphilisés et d'alcooliques, ont reçu pour tout héritage, en venant au monde, la paralysie ou l'épilepsie, et portent sur leurs mélancoliques visages de bambins les stigmates de toutes les débauches ancestrales.

Voici le dossier de mes voisines de la rue de l'Université qui dirigent l'œuvre des Jeunes Économes. Ce ne sont point des orphelines qu'elles recueillent ; ce sont des enfants d'ouvriers chargés de famille et qui succombent à la peine ; elles sauvent ainsi d'innombrables fillettes non seulement de la faim, mais des précoces corruptions, du vagabondage, des fréquentations mauvaises !

Que de petits drames dans ces familles indigentes ! La mère est morte ; le père resté veuf s'est mis, comme on dit, avec une autre femme et la fille devient une petite martyre. Ailleurs, le veuf demeure fidèle au souvenir de sa première femme et il continue à habiter avec sa fille, mais il est bien forcé de la laisser seule au logis quand il part pour le travail ; il l'emmène dîner au cabaret avec lui puisqu'il n'a pas d'intérieur. La malheureuse grandit donc là-dedans au milieu des propos obscènes et, à moitié pervertie déjà, elle est souillée un jour dans un coin par un ivrogne.

Une fois dans la maison hospitalière, ces êtres si durement meurtris par la vie respirent, se dilatent, semblent renaître. Une de mes fenêtres donne sur le jardin où jouent ces gamines et le joyeux tapage de leurs jeux et les éclats de leur rire montent vers moi à l'heure de la récréation. Les parents qui viennent les visiter les reconnaissent à peine et parfois on entend, dans ces entrevues, de ces paroles qui peignent une société, comme ce mot qui fut dit au parloir des Jeunes Économes par un petit garçon resté sur le pavé à sa

sœur dont il enviait le bonheur : « Comment, tu manges tous les jours, toi ?... »

Devant ces dossiers, un éclair lubrique passe sur le visage morne de Brisson. Il estime qu'il n'y a pas assez de petites filles accostant les messieurs le soir dans des angles obscurs : « Fleurissez-vous, monsieur, un petit bouquet... » Et tout bas : « Voulez-vous voir ma rose ? » Ce n'est pas toujours à dédaigner. Dame ! quand on sort d'un dîner officiel, qu'on a mangé beaucoup de truffes et bu les vins de choix que les contribuables payent, on sent les vieilles ardeurs se rallumer.

Il est certain que si, à l'aide de bonnes lois fiscales, on vidait dans la rue les orphelinats et les ouvroirs où des enfants chastes dorment sous la protection du grand Christ qui étend ses bras sur elles dans le dortoir, les prix du bétail humain baisseraient dans les carrefours, et l'on aurait de la viande à bon marché.

Ces préoccupations jadis auraient semblé devoir être bien étrangères au sombre député de Paris. Il est de ces Tartufes qui réussissent longtemps à garder leur masque d'austérité ; ils paraissent si ennuyeux qu'on les imagine vertueux. Les psychologues déroutés cherchent à comprendre et se disent : « Comment un homme qu'on dit honnête peut-il commettre de pareilles scélératesses ? » Mais tout a une fin ; un beau jour le masque mal attaché tombe à terre ; on aperçoit les dessous de ces existences, et ce qui semblait obscur s'explique tout naturellement.

C'est ainsi qu'à la fin de décembre dernier, Paris a appris, avec une stupéfaction que l'on devine, que le solennel Brisson avait été, avec Paul Bert, un des témoins de Toutée, lorsque ce digne magistrat épousa la fille de Mme Émile, la matrone d'un bouzin pour rouleuses, pierreuses et rôdeurs de barrières qu'on appelait le *Bal des Vaches*. On s'expliqua alors pourquoi, aux dernières élections, Brisson s'était présenté dans le quartier de la rue de la Lune.

En ruinant les orphelinats et les asiles, Brisson travaille à fournir de personnel les *Bals des Vaches* de l'avenir. Je ne pense pas, en effet, qu'il pousse la plaisanterie jusqu'à prétendre que l'Assistance suffirait à tout. Ce sont les amis politiques de Brisson qui sont à l'Assistance publique, c'est dire que l'on y vole avec entrain (1). Nous avons vu des familles de sept personnes se suicider et nous avons entendu un maire juif déclarer que les fonds versés par tous les contribuables indistinctement ne devaient profiter qu'aux Républicains, et par ce mot « Républicains », ce bon youtre entendait probablement ne désigner que les seuls Juifs. Jules Simon, qui a parfois des accès d'honnêteté, nous a raconté l'histoire de cette mère de quatre enfants à laquelle on accordait six livres de pain par quinzaine. L'employé s'aperçut qu'elle allait avoir un cinquième enfant et, devant ce manque de respect à Malthus, il raya net le nom de la malheureuse et lui supprima tout secours.

Ne troublons pas Brisson par d'intempestives réflexions... Il est toujours devant ses dossiers ; quand il a fini d'une liasse, il dit à l'employé : « A une autre... »

Et, devant le proscripteur à tête de hyène, le défilé continue, sinistre et touchant, navrant par les misères

---

(1) On lisait dans la *Bataille* du 21 septembre 1890 :

« Hier, à deux heures, le citoyen Navarre, conseiller municipal, membre du conseil supérieur de l'Assistance publique, s'est rendu dans les bureaux de l'Assistance, où il a fait une enquête, accompagné de M. Derouin, secrétaire général.

» A sa stupéfaction, le citoyen Navarre a trouvé dans un coin 148 dossiers de malheureuses filles-mères qui attendent depuis trois mois en moyenne la réponse de l'administration.

» Rien d'étonnant alors que tous les jours les journaux enregistrent des suicides et des abandons d'enfants, par la faute indéniable de l'Assistance publique.

» Le citoyen Navarre a en outre découvert des choses d'une

u'il dénombre, magnifique par les dévouements qu'il ıontre toujours près de chaque misère. Il semble que ans ce bureau banal de ministère on assiste à une re- ue d'un genre tout nouveau, et qu'on voit réunis tous es maléficiés de la vie, tous les vaincus, tous les éclo- és, toute la dolente armée des misérables et des souf- rants... On entend des pas lourds de gens qui mar- hent avec des béquilles, des soupirs d'enfants qui eignent et qu'une religieuse console, des toux de ieux mendiants qui crachent salement leurs pou- ıons et auxquels une patricienne apporte de la tisane vec la bonne grâce qu'elle aurait mise jadis dans un alon à présenter une tasse de thé à quelque invité lustre...

Brisson marque tout cela de taxes formidables, et, andis qu'il marque, l'employé qui dépose les liasses de ossiers sur la table regarde avec mépris ce bourgeois acobin, penché sur sa besogne abjecte. Il a lu nos vres, cet employé, comme tous les hommes de la eune génération, et un mot, un nom qui voudrait sor- ir, lui déchire la gorge ; il a envie de crier : « Et Roth- child, monsieur le puritain, pourquoi n'en parlez-vous amais ? Les trois milliards (1) arrachés aux Français ar des coups de Bourse, sont-ils donc plus sacrés pour e Fisc que l'humble patrimoine de ces bonnes gens qui e sont associés pour essayer de secourir leurs sem- lables ? Ce serait pourtant le cas d'appliquer votre fa-

---

elle gravité, qu'il est préférable de lui laisser la parole, et il ne e refusera certainement pas à fournir à un de nos rédacteurs des enseignements complémentaires des plus édifiants.

» On parle aussi de plusieurs milliers de francs détournés par es chenapans, pour faire la noce avec l'argent destiné à procurer es secours aux pauvres. »

Dans le numéro suivant, le citoyen Navarre confirmait par une ettre l'existence de ces faits odieux.

(1) Nous avons déjà constaté que ces trois milliards, qui inspi- ent un si religieux respect à Brisson et à ses complices. représen- aient le salaire de trois millions d'ouvriers travaillant toute une nnée sans un jour de repos à trois francs par jour. Voici quel-

meux droit d'*accroissement* à cette fortune mondiale qui double tous les dix ans » (1).

Malheureux employé, taisez-vous ! Attendez l'heure des soulèvements prochains ! Cet ennemi des pauvres de France est l'ami des riches d'Allemagne, il a pour cri de ralliement le cri de tous les Républicains opportunistes ou radicaux : « A bas la France ! Vive Francfort ! » Il a l'âme du délateur ; si vous parliez avec irrévérence des Rothschild devant lui, il irait vous dénoncer et vous seriez remplacé demain par un Juif natif de Hambourg ou de Wilna...

Dans cet ordre, nous avons aussi Jeanvrot. C'est un nouveau ; il est conseiller à la Cour d'appel d'Angers et je crois que j'agirai sagement en évitant d'aller me faire juger dans ce pays-là.

Jeanvrot a compté tous les hectares que possédaient les congrégations, les fabriques, les séminaires, les évêchés ; il en a trouvé 88,000 et il a été effrayé.

---

ques chiffres encore qui peuvent aider à se faire une idée de ce qu'est la monstrueuse fortune d'un seul homme.

Trois milliards pèseraient :

En argent.....	15.000.000	kilogrammes.
En or.....	967.740	—
En billets de mille francs.	5.340	—
En billets de cent francs.	34.500	—

Pour le transport de trois milliards, en admettant qu'un homme porte 100 kilogrammes, il faudrait :

En billets de mille francs.	54	hommes.
En billets de cent francs..	345	—
En or.....	9.675	—
En argent	150.000	—

Trois milliards en billets de mille francs formeraient 6,000 volumes de 1,500 feuilles.

(1) Inutile de dire que ni M. Piou ni ses amis n'ont traité la question à ce point de vue, qui eût intéressé l'opinion. Ils ont laissé le Franc-Maçon Brisson dénoncer aux convoitises de sa bande les cinq millions des Frères de Saint-Jean de Dieu, sans lui demander ce qu'il pense des *trois mille millions* de M. de Rothschild.

Dans ces hectares, il y a, il faut toujours le répéter, des orphelinats, des asiles pour les vieillards et pour les enfants, des hôpitaux pour les malades, des ouvroirs et des colonies agricoles, et ces hectares, répartis entre 200,000 personnes environ, ne donneraient qu'un bien mince lopin de terre pour chacun. Jeanvrot n'en a pas moins été effrayé.

Il est vrai que dans le beau livre qui a pour titre : *La Réforme agraire et la Misère*, M. Fernand Meurice nous a appris que les Rothschild possédaient 200,000 hectares de terre en France, mais cela n'effraye pas Jeanvrot.

Qu'une seule famille de Juifs allemands possède 200,000 hectares de notre terre de France, c'est bien : que 200,000 Français possèdent 88,000 hectares, c'est épouvantable. Ce raisonnement plut naturellement au Juif de Cologne qui dirige la *Lanterne*, aussi appelle-t-il Jeanvrot « un courageux magistrat ».

Ce Jeanvrot me paraît avoir le goût de la lecture et je ne crois pas que, même devant la Cour d'Angers, on puisse me condamner pour avoir dit cela. Puisqu'il s'intéresse à la question agraire, je lui recommande une petite brochure ; elle est intitulée : *Villeneuve-Saint-Denis ou la Grande propriété ;* c'est l'œuvre d'un maire de village, M. Levesque, dont j'ai déjà parlé à propos de *La Chasse et ses abus*.

L'auteur n'a point de prétention à être écrivain et il sera étonné si je lui dis ici que pour ceux qui pensent, cette plaquette est plus suggestive, plus intéressante mille fois que les amplifications de rhétorique pornographique que Zola appelle prétentieusement : *La Terre*.

Écrire ceci, c'est aller, je le sais, contre l'opinion de quelques académiciens qui, visiblement, sont attirés vers Zola.

M. Levesque nous montre ce que Zola n'a pas su voir : la vie réelle d'un village voisin de Paris en 1890.

Ces pages semblent comme le commentaire de ce que

les Pères de l'Église ont écrit sur l'exécrable pouvoir de l'argent. Dans ce village, tout meurt sous le souffle de cette propriété sans devoirs qu'a créée la Révolution. N'en déplaise à Jeanvrot, c'est bien là la vraie Main-Morte, la main qui fait mourir.

Les millionnaires juifs pressent le petit paysan français comme dans un étau. On l'assiège, on l'investit, on met des grillages autour de lui ; emprisonné dans ce réseau de fer, il n'a même plus le droit de se mouvoir chez lui ; on tue devant sa porte ses animaux domestiques, son chien ou son chat, et il ne lui est pas permis de se plaindre. Si le malheureux s'aventure à la lisière d'un bois de Juif pour y faire pipi, au nom des principes de 89, cela lui coûte vingt francs.

— Vingt francs ?

— Parfaitement... c'est le système féodal. Le Juif a le droit de haute et basse justice, et le garde du Juif met le vilain à rançon. Si le paysan résiste, on ira au juge qui est le complaisant et le parasite du châtelain, et le récalcitrant en aura pour cent francs ; il aime mieux verser vingt francs tout de suite (1).

Tout meurt, encore une fois, autour de ces hobereaux sémitiques ; ils ont absolument dénaturé la propriété qui, dans le droit chrétien, était tempérée par la Coutume, par les tolérances et les droits d'usage, grevée d'une sorte d'hypothèque de la Pauvreté sur la Richesse.

Au hameau de la Denicherie, grâce à la faculté qu'avaient les femmes du pays d'aller couper de l'herbe dans le bois, il y avait trente vaches dont le lait nourrissait les enfants et qui aidaient les pauvres gens à vivre ; il y en avait encore une en 1889, au moment du Centenaire ; il n'y en a plus en 1890...

---

(1) « Oui, écrit M. Levesque, il faut être du pays pour y croire et ici je ne parle que pour Villeneuve-Saint-Denis : mettre le pied sur la lisière du bois pour ramasser un champignon, cueillir une pincée de muguet ou *satisfaire un besoin naturel ;* passer sur un

La dernière vache ! quel joli sujet pour une fantaisie ociale !

Vous entendez d'ici le dialogue de la vache et du Juif. La pauvre vache française veut manger un peu l'herbe et le Juif, venu en haillons en France et pro- riétaire maintenant, grâce à ses vols, de châteaux istoriques, de chasses princières et de parcs immenses, lit à la vache : « J'ai des gardes à ma livrée, tu n'as as le droit de paître en mon herbage. »

La femme du paysan s'obstine et va couper de la erdurette à la dérobée. Alors le juge intervient.

Vous le connaissez ce juge des environs de Paris ; 'est à la fois le bouffon attitré et le bourreau gagé du hâteau.

Quand Michu, le paysan indépendant, la mauvaise ête du village, manifeste l'intention de faire respecter es droits on envoie une invitation à dîner au juge. ur son siège le juge pense au bon dîner qu'il fera dans belle salle à manger seigneuriale ; il est implacable our le moindre délit commis contre la sacro-sainte ropriété du Juif. Au dîner, il se vante de sa férocité à vieille baronne peinte jusqu'au nombril, gantée jus-

---

in de terre inculte, en plein hiver, sans causer le moindre délit sans autre intention que de raccourcir son chemin, c'est s'ex- ser à des procès et à toutes sortes d'avanies, et ces procès sont rfois si ridicules que celui qui les a faits n'ose en saisir les tri- naux compétents ; alors, pour être sûr d'avoir raison, il rend la stice lui-même de la même façon sommaire que voici : il envoie re aux prétendus délinquants : « Si vous ne versez, sur l'heure, tre les mains de mon garde (ou de tel ou tel) 20, 40 ou 50 francs, procès va partir », et les malheureux, effrayés, ne se le font s dire deux fois : s'ils n'ont pas d'argent, ils en emprun- nt ; quelle abomination ! Cette façon de s'ériger en juge sans andat officiel et de se faire livrer de l'argent par ce moyen icite ne constitue-t-elle pas un délit prévu et puni par la loi ? « Si un de nos chiens s'échappe et fait peur à un perdreau, vite francs, 20 francs d'amende, si toutefois on le tue pas. Quant x chiens de ces Messieurs, ils ont le droit, bien entendu, de va- bonder à leur aise, de nous mordre à l'occasion et d'étrangler s chats... »

qu'au coude : « Votre Michu ! je l'ai salé, celui-là... Il en a pour un mois. Ah ! le gaillard ! nous le reléguerons s'il le faut. »

Et le juge rit bruyamment... La baronne, plus distinguée, ne rit que du bout des dents ; elle regarde amoureusement un jeune gentilhomme encore plus distingué qu'elle. Le jeune homme, lui, ne rit pas du tout. Il est venu pour tirer la forte carotte au baron mais il s'aperçoit que la baronne lui fait des yeux doux et il se dit qu'il faut en passer par là. Il se console en pensant qu'un peu plus tard, quand il en aura assez de la mère, il aura la ressource d'épouser la fille...

Le triomphant là-dedans, c'est le Faisan. La bête héraldique et stupide est passée animal sacré. Cybèle avait ses prêtres, les Orgiaques, qui battaient constamment du tambour autour de ses sanctuaires ; le faisan a ses serviteurs qui tout le jour sifflent, jouent de la crécelle, remuent des instruments bruyants pour l'empêcher de déménager. On ne trouve dans les prisons des départements qui entourent Paris que des gens qui sont là pour des histoires de faisans...

Il ne suffit pas de lire, il faut voir. Si Jeanvrot veut venir causer avec moi dans un de ses voyages à Paris je l'emmènerai aux Vaux de Cernay.

C'est là que la baronne Nathaniel de Rothschild est installée dans l'abbaye fondée par Simon de Montfort connétable de France, et qui fut habitée par Blanche de Castille.

Naturellement les Juifs ont agi là comme partout et apporté la mort et la ruine avec eux. Il y avait là des moulins qui tournaient joyeusement depuis cinq ou six cents ans ; les Rothschild ont voulu les acheter, les meuniers ont refusé. Qu'ont fait les Rothschild ? Ils ont installé d'autres moulins qui travaillèrent à moitié prix et les meuniers ruinés ont dû partir.

Par une splendide journée d'automne comme celle où j'écris, Jeanvrot aurait là un intéressant spectacle

Dans une propriété immense, une masse de graisse resqu'inerte, une montagne de chairs œdémateuses st vautrée dans une espèce de palanquin; derrière le alanquin on promène une chaise percée... L'homme ne eut guère se retenir, il craint, s'il s'accroupissait, de effondrer et il chasse avec sa chaise percée derrière i ! Car cet homme chasse, il presse d'un doigt trem-lant la détente d'un fusil et il abat dans le tas des estioles, des créatures du bon Dieu. Cet infirme a un ressaillement de joie quand il a supprimé une de ces etites vies ailées.

Quel tableau saisissant pour ce puissant et étrange sionnaire de Villette! Le paysage dramatique des aux de Cernay, des jeux de lumière autour des bres, de ces amusantes arabesques de lumière qui, ans les taillis, à l'automne, donnent des tons singu-ers aux bruyères lilas et aux fougères déjà jaunies!... ; Arthur de Rothschild à moitié mort dans son palan-uin avec sa chaise percée derrière lui...

Dans le lointain, au bout de ces allées de parcs qui, n cette saison, vertes encore à l'entrée, prennent des intes orangées dans les fonds, on pourrait mettre un roupe de radicaux, de ces faux amis du Peuple qui taquent toujours les Sœurs de Charité et ne parlent mais des Rothschild : Brisson, Clémenceau, Pelletan, ockroy, Maret. Insensibles à la beauté du site, ils ont de regards que pour cet homme qui pourrait leur nner un peu d'or ; ils ont bien envie de s'offrir pour rcher ; seulement, on n'en veut pas : on trouve qu'ils ont pas les mains assez propres...

C'est égal, les Juifs n'ont pas mis longtemps à reve-r à leurs vomissements contre l'Eglise. Ce n'est pas ur faute : ils sont comme cela.

Je vois encore ce pauvre Henry de Pène assis dans n fauteuil au pied de mon lit, au moment où j'étais essé et me disant cette parole profonde : « Arthur eyer, on est injuste pour lui... Je vous assure qu'il a

du bon, seulement il faut qu'il reçoive tous les mois u coup de pied dans le derrière; quand cela lui manque il devient insupportable... »

Quand il a peur, le Juif est vraiment charmant. Nou avons vu cela aux environs du 1er Mai, au temps où de banquiers archi-millionnaires nous faisaient visite; il étaient tout à fait bien élevés, ils demandaient l'heur à laquelle ils pouvaient venir, ils nous racontaient de anecdotes et ils étaient souvent très intéressants écouter. Je me disais: « Décidément la société com mence à se réorganiser, chacun se met à sa place. »

Malheureusement, cela ne dure pas. Dès qu'ils s croient les maîtres, les Juifs retournent à leur gouja tisme premier.

A chaque instant on assiste dans la vie parisienne des scènes qui justifient ce que je dis.

Qui ne se rappell la jolie histoire arrivée cette anné aux courses d'Auteuil? Un de nos amis qui est un ant sémite déterminé, donnait le bras à la comtesse de X* qui fut longtemps et qui est encore une des reines de véritable élégance.

Une baronne de haute baronnie qu'on appelle dans monde « la Bécasse impertinente », passe devant comtesse sans la saluer. La comtesse interpelle l'ins lente et lui dit : « Qu'est-ce que c'est que ces manière là? On vous fait beaucoup trop d'honneur en vous r cevant et vous ne répondez à ces bons procédés qu par des grossièretés. Je vous défends de vous repr senter chez moi. »

La baronne est au désespoir; elle dépêche une am complaisante à la comtesse pour négocier le retour e grâce.

— Soit! répond la comtesse, mais dites bien à cel qui vous envoie que j'exige qu'à l'avenir non seulem elle me salue la première, mais qu'elle salue mes ami mon cuisinier et même mon chien...

La baronne accepta ces conditions et les exécu avec une bonne grâce infinie : elle rencontra le cui

nier dans la cour et lui fit compliment sur ses sauces — ce dont cet homme fut heureux; elle caressa civilement le chien qui parut flatté de cette attention.

La baronne en question, d'ailleurs, a la spécialité de recevoir de semblables leçons. C'est elle qui s'attira cette jolie repartie qui a le ton du dix-huitième siècle. Elle arrive un jour chez une amie du Faubourg et lui dit : « Ma chère, je suis désolée, je ne suis pas contente de mon concierge, je viens de le mettre à la porte. Ne connaîtriez-vous pas un vieux gentilhomme à qui cet emploi conviendrait? »

— Ne faites pas cela, baronne, répondit la dame à laquelle elle s'adressait, tout le monde s'arrêterait à la loge et personne ne monterait plus chez vous.

L'impertinence bête est la spécialité de cette branche-là. La fille a hérité de la mère sous ce rapport.

Un jeune homme de la haute société parisienne, le comte de X***, avait le cœur brisé à la suite du départ d'une grande dame espagnole à laquelle l'attachait une profonde affection. Il vient rendre visite à la fille de la « Bécasse impertinente ».

— Eh bien, mon cher comte, vous devez être bien triste. Madame Z*** a quitté Paris. Vous avez, d'ailleurs, des compagnons de douleur... Il paraît que vous n'étiez pas le seul...

— Mon Dieu, madame, on dit tant de choses... On dit que madame votre mère est depuis vingt ans la maîtresse du baron Y***. Est-ce vrai?

Avec le Juif, il semble toujours qu'on assiste à la jolie scène par laquelle s'ouvre une des meilleures pièces de Barrière : *Les Parisiens*.

Desgenais arrive et trouve dans l'antichambre un grand laquais, le chapeau sur la tête. Desgenais lève poliment son chapeau et dit au domestique : « Mon ami, auriez-vous l'obligeance de me dire si votre maître est visible? »

Le valet toise Desgenais et, sans se découvrir, en

étouffant un bâillement, il répond par-dessus l'épaule : « Je n'en sais rien. »

D'un coup de badine Desgenais fait sauter le chapeau de l'insolent.

Alors le valet s'incline jusqu'à terre :

— Qui aurai-je l'honneur d'annoncer?

Le Juif, c'est l'Oriental: il ne connaît que le coup de matraque; dès que vous lui parlez poliment, il vous croit faible; dès qu'il vous croit faible, il cherche à vous piétiner.

Avant le 1er Mai, Blowitz n'a pas dit un mot contre nous. Quinze jours après, alors que nous paraissions vaincus, il racontait, dans le *Times*, que les Antisémites avaient voulu faire assassiner M. Cornélius Herz par un homme qu'aucun de nous n'avait jamais vu et qui, d'ailleurs, n'a jamais assassiné personne.

Je sais ce que vaut le *Times :* c'est la feuille vénale par excellence ; *Times is money,* dit le proverbe. Je voulus cependant avoir le cœur net de cette romanesque invention ; j'allai chez M. Amiel que je ne trouvai pas, mais qui, quelques jours après, protestait avec énergie, dans l'*Eclair*, contre les mensonges de Blowitz. Un mois après, j'appris qu'il était mort subitement. C'est ainsi qu'a fini l'histoire...

Pourquoi les Juifs se gêneraient-ils?

Un de mes confrères, auquel je parlais de Blowitz, me racontait un petit fait qui montre la bassesse du gouvernement devant ces gens-là.

Notre ami assistait, avec les autres représentants de la Presse, à l'inauguration de l'Exposition. Tous étaient en habit, cravate blanche. Quelques-uns seulement avaient conservé leurs pardessus.

Arrive un aide des cérémonies quelconque, M. Protocole, en un mot, chargé d'organiser le cortège ; il s'adresse aux journalistes d'un ton rogue et leur dit :

— Vous ne pouvez pas garder vos pardessus... C'est contraire à l'étiquette.

— Voyons, vous plaisantez. Nous sommes en habit noir, il fait très frais... Nous avons parfaitement le droit de garder nos pardessus.

— Otez vos pardessus, vous dis-je.

— Pardon, monsieur Protocole, quel est donc ce gros poussah, portant la croix d'officier de la Légion d'honneur, qui figure dans le cortège présidentiel avec un veston de chambre bleu clair et un pantalon à grands carreaux?... Celui-là, vous ne lui faites pas d'observations.

— Oh! celui-là... celui-là... répond Protocole avec respect, c'est différent! C'est M. de Blowitz... En voilà assez. Si vous ne retirez pas vos pardessus, je vous fais expulser.

Vous voyez d'ici le laquais, plat devant le Juif étranger, grossier devant des écrivains français.

J'ai demandé le nom de ce personnage à mon confrère; il l'ignorait. Ce doit être un de ces Juifs allemands dont le Badois Spüller a peuplé le ministère des Affaires étrangères pour qu'ils puissent exercer plus facilement leur métier d'espions.

Je crois avoir nettement indiqué au lecteur perspicace les causes qui ont momentanément empêché l'Antisémitisme de prendre dans les faits la place qu'il occupe dans les idées.

Il serait injuste de me reprocher de ne pas avoir vu clair. Il s'est rencontré à toutes les époques de décadence des politiques qui ont échoué dans leurs généreux desseins parce que le milieu était tellement corrompu que le salut n'était plus possible. Il y a des gens qui viennent trop tôt et des gens qui viennent trop tard.

Il se trouvait probablement à la bataille de Rosbach un sergent qui avait le génie de Hoche et qui voyait distinctement comment on aurait pu gagner la bataille; il a battu en retraite avec ses camarades et il est allé mourir dans un coin de la France sans que personne ait jamais entendu parler de lui. Tolstoï, dans quelques

lignes d'une très fine psychologie, nous a très bien montré que Bismarck n'avait rien d'exceptionnel. L'unité de l'Allemagne avait été rêvée bien longtemps avant lui par des gens qui sont morts très inconnus ; le seul mérite de Bismarck fut d'arriver dans des circonstances particulièrement favorables.

A une autre époque, j'aurais pu trouver d'ardents concours et sauver la France en la débarrassant de l'exploitation de la Juiverie. Je n'ai rencontré aucun appui chez les représentants des classes dirigeantes.

En naissant, la Ligue antisémitique a sucé, comme dit Shakespeare, « le lait amer de la Pauvreté » ; elle est mariée à la Pauvreté. Il semble qu'elle ait, comme l'aimant, une propriété *sui generis ;* l'aimant attire le fer, nous éloignons l'or...

Le cas est même tout à fait extraordinaire ; on dirait une vocation spéciale, car enfin il y a de l'argent à la disposition des entreprises les moins faites pour inspirer le sacrifice. Des êtres bizarrement organisés donnent des sommes considérables pour la campagne anti-esclavagiste et l'on m'accordera que les moricauds du Congo sont beaucoup moins intéressants que les nègres blancs dont le Juif trafique. Certains déments ont la passion du rond de cuir : ils lèguent leur fortune à l'Assistance publique, qui laisse des familles entières s'asphyxier faute du plus modique secours. Les auteurs de ces testaments singuliers meurent heureux en pensant que l'état-major de M. Peyron mènera une existence confortable, grâce aux legs qui auront été faits aux indigents.

Nous n'avons jamais trouvé un brave homme qui aimât assez sa Patrie pour seconder nos efforts. Ce n'est pas nous qu'on embarrasserait en nous disant : « D'où vient l'argent? » Il ne vient pas...

Savez-vous, après l'immense mouvement produit par nos publications dans le monde entier, ce que nous avons reçu pour la propagande antisémitique ?

J'ai reçu un jour 5,000 francs du marquis de Morès,

et nous l'avons béni. Malheureusement, au moment de la campagne électorale, Morès m'a repris ces 5,000 fr.; n'en parlons donc pas. Ces 5,000 francs étaient destinés à faire du bruit; il n'y a donc rien d'étonnant à ce que cet argent, venu par la trompette, soit parti par le tambour; c'est probablement pour cela que Morès, en me le remettant, m'avait dit : « Ce sera un fonds de roulement. »

Un gentilhomme de Normandie qui, d'après ses lettres, doit être un esprit fort remarquable, mais que je ne connais pas autrement, m'a envoyé un jour 1,000 francs.

Enfin, j'ai reçu 1,200 francs en diverses fois d'un de mes amis fort riche, très préoccupé de la question sociale, mais qui n'est pas antisémite, et 300 francs d'un de mes confrères républicain et absolument libre-penseur.

Les frais de la propagande antisémitique n'ont jamais été considérables, grâce au dévouement individuel des membres du comité. Ils ont tous été couverts par les petites cotisations des membres de la Ligue, cotisations de 3 francs, quelques-unes, mais en petit nombre, de 20 à 50 francs.

La publication de ces chiffres réjouira certainement le Cahen des *Archives israélites*, qui y verra une preuve de notre impuissance; elle me réjouira aussi, car elle me semble un excellent document social : nous sommes donc contents tous les deux.

Cahen, par exemple, aurait tort de tirer de ce fait une preuve que les Juifs sont aimés: ils sont universellement détestés partout; seulement les Français amollis d'aujourd'hui n'ont pas l'énergie nécessaire pour faire ce qu'il faudrait pour s'en délivrer.

Quel témoignage plus complet de ceci que ce qui se passe dans les cercles! Le premier mouvement de gens même qui ont dîné chez les barons juifs ou qui ont été figurer dans leurs fêtes est de voter contre eux.

Edouard de Rothschild, le fils d'Alphonse, en sait quelque chose : après avoir été blackboulé avec enthousiasme au Jockey-Club et à l'Union, il se rabattit sur le Cercle de la rue Royale ; il y reçut le même accueil. Il essaya de l'Epatant ; il en fut honteusement éconduit. « Bonne renommée, dit à cette occasion un des membres les plus spirituels du Cercle, vaut mieux que lorgnette dorée. »

Édouard de Rothschild ne se découragea pas. Le père avait pleuré de cet échec en plein Cercle, mais il n'avait pas exhalé de protestation bruyante ; on lui sut gré de cette humilité, et, au mois de janvier dernier, le rejeton des Rothschild était admis rue Royale.

Le malheureux Hirsch resta seul à la porte.

Au risque de donner raison à mon spirituel confrère, Paul Foucher, qui a prétendu, dans le *Gil Blas*, que le baron Hirsch m'avait acheté Bob 600,000 francs pour le faire entrer dans son écurie de courses, je dois dire que celui-là commence à m'inspirer une certaine admiration. Cette opiniâtreté dans la lutte n'est pas d'une âme commune. On a tout essayé pour faire entrer ce Juif dans le monde. Le prince de Sagan, qui avait ouvert la campagne, a succombé à la peine ; le général de Biré a été abandonné comme insuffisant. C'est le sauvetage de Barberousse dans le Cydnus :

> En vain les plus forts accoururent,
> Soixante-deux marquis, deux comtes y moururent.
> Ce fut en vain...

Le prince de Galles et le duc de Chartres s'y sont alors mis eux-mêmes : ils se sont adjoint le duc de la Trémoille et, au mois d'octobre dernier, on les a tous vus s'embarquer dans l'Orient-Express pour aller chasser sur les terres du baron. Pendant la route, le baron était heureux et gazouillait...

En homme pratique, le prince de Galles avait son plan ; il comptait glisser le baron dans un paquet, et il écrivit au comte Festetics qu'il allait venir le voir avec

quelques amis. Le baron était rayonnant. Le lendemain arrive une lettre, dans laquelle le comte Festetics disait qu'il était certainement très touché, mais qu'il aimait mieux renoncer à l'honneur que voulait lui faire le prince de Galles, que de recevoir le baron !

L'héritier de la couronne d'Angleterre et le duc de Chartres se remirent en wagon, en se disant que leur colis était décidément difficile à placer. Le baron ne gazouillait plus...

Le *Truth* de Londres, qui a consacré aux infortunes du baron une partie de son numéro de Noël, et qui l'a même célébré dans une complainte, a fixé cette scène douloureuse. Les gens de la suite sont allés frapper à la porte du château des Festetics ; le prince de Galles et Hirsch attendent au dehors. Le prince de Galles a l'air vexé et grognon ; quant au baron juif, coiffé d'un chapeau tyrolien et armé de pied en cap pour la chasse, il prête l'oreille avec une expression d'angoisse qui attendrirait un tigre.

Qu'a-t-il fait, cet homme, pour qu'on le traite comme cela ? Il n'est ni plus ni moins scrupuleux que les Rothschild, les Ephrussi, les Camondo, les Stern, qui constituent l'ornement du Cercle de la rue Royale ; il a donné aux grands seigneurs tout l'argent qu'ils ont voulu ; il a pris lord Beresford pour chef de ses écuries, il est grand officier de la Légion d'honneur, grâce au duc Decazes.

Il n'a pas de chance, voilà tout ; c'est une malhonnêteté méconnue. Un de ses gardes, obéissant à la consigne féroce des propriétaires juifs, tire sur un officier français qui passait avec son chien dans les bois de Versailles qui sont devenus le domaine du baron ; il manque l'officier et tue le chien... Cela arrive tous les jours, et les journaux républicains estiment que cela est très bien. Il se trouve que l'officier, M. de F***, est un des membres du Cercle, qu'il a du sang sous les ongles et qu'il déclare que si le baron est reçu, il le soufflettera le jour où il mettra les pieds dans le salon.

Le baron s'obstina. Le Cercle ne veut pas de lui ; il achète, moyennant 2 millions 700,000 francs, la maison où était le Cercle et il annonce qu'il va mettre à son tour à la porte ceux qui l'ont évincé. C'était une faute encore, le baron le comprit et, raisonné par ses amis, il se refit humble, il renouvela le bail aux mêmes conditions qu'auparavant et dit à ces hommes cruels : « Soyez heureux, mais laissez-moi espérer qu'un jour... »

Ne vous y trompez pas : c'est là la plus jolie documentation que vous puissiez avoir sur le Juif.

Songez en effet que celui qui, en présence de tout Paris qui rit, prend ainsi cette posture de pauvre chien assis sur son postérieur et faisant le beau éperdûment devant des barbares qui l'envoient coucher, est déjà un vieillard, qu'il a six cents millions, qu'il est dans la vie ordinaire le plus brutal, le plus grossier des hommes, infiniment plus arrogant que les Rothschild...

Vous aurez la clef du caractère juif. Le Juif n'a pu arriver à ce sentiment de l'honneur, à ce respect de soi-même, à cette fierté native, qui sont propres aux races supérieures et qui étaient habituels aux plébéiens d'autrefois. Les siècles ont passé sur lui sans le modifier ; il est resté l'homme des vieilles civilisations orientales, se roulant la veille dans la poussière et le lendemain mettant son talon sur la tête des autres.

Ainsi que je vous l'ai démontré, ces grandes escroqueries financières ne sont même pas des conceptions originales ; ce sont des machinations d'enfants très voleurs, des tromperies de sauvages très corrompus. Quand son désir le tient, ce prétendu civilisé n'est retenu par rien ; pour le coup de Bourse à faire ou pour la bassesse à accomplir, il n'est pas arrêté par la pensée du jugement que portera sur lui le prochain... Croyez bien que, si cela devait assurer son admission, le baron Hirsch se mettrait à genoux en bas de l'escalier du Cercle de la rue Royale, quitte à se montrer, une heure après, plus insolent que jamais...

Ces velléités de révolte ne durent pas, d'ailleurs, dans l'aristocratie. Le lendemain, le Juif reprend possession d'êtres faibles qui, après tout, ont besoin de lui. Alors même qu'ils sont indépendants par leur situation, les représentants de la haute société parisienne se mettent entre les mains du Juif par paresse ; ils ne peuvent pas faire un pas sans avoir un Juif pour les guider, leur montrer le chemin.

Quant à nous, nous avons fait notre devoir :

Nous avons indiqué aux Conservateurs où était la Voie, la Vérité et la Vie. Nous leur avons dit : « Appuyez-vous sur votre race, reprenez votre force comme Antée en embrassant la terre natale ; avec une telle base vous êtes invincibles... Au commencement on ne comprendra pas très bien, car l'instinct de race est momentanément submergé et noyé sous les idées du cosmopolitisme juif, mais ce sentiment permane au fond des âmes comme le granit au fond de la mer. Les escroqueries, les exactions, les coups de Bourse des Juifs allemands travaillent pour vous ; à chaque méfait commis, montrez du doigt le coupable, le financier, le Juif, et l'on finira par regarder dans la direction de votre doigt. Tous ceux qui souffrent du système juif se grouperont autour de vous, qui représentez l'idée de Patrie, et une explosion se produira, qui jettera les corrupteurs et les envah sseurs hors de la frontière. »

On sait comment les Conservateurs nous ont écoutés. Les mieux disposés d'entre eux, tout en nous aimant, nous déclaraient compromettants et, pour ne pas se compromettre avec des gens auxquels on n'a jamais pu rien reprocher contre l'honneur, ces hommes circonspects se mirent avec le Boulangisme, ils s'unirent publiquement à tous les aigrefins, à tous les sacripants, à tous les marlous de Paris !...

On a versé des flots d'encre sur le Boulangisme, écrit sur lui des volumes assez nombreux pour meubler une bibliothèque, et, malgré tout, on prête encore attention dès qu'on en parle.

Pendant huit jours, les gens qui avaient vu, de leurs balcons, la descente de la Courtille, la vraie, la grande descente, avaient dans les oreilles la rumeur de ce fleuve humain charriant, pendant des heures et des heures, toutes les ivresses, toutes les abjections, toutes les ignominies, toutes les prostitutions, toutes les crapuleries d'une capitale comme Paris; au moindre tumulte dans la rue, ils ouvraient leurs fenêtres et se disaient : « Ce n'est pas fini ! Il y en a encore. Ce sont des retardataires qui arrivent... »

La France est ainsi ; c'est en vain que le temps s'écoule ; elle n'a pas encore oublié cette liquidation; elle a toujours présent à l'esprit ce cortège inoubliable, invraisemblable et fabuleux, où tendrement enlacés, déambulant bras-dessus bras-dessous, marchaient pêle-mêle les duchesses et les cocottes, les ducs et les souteneurs, les membres des grands Cercles et les habitués du ruisseau, les vieux parlementaires et les ruffians, les camelots de toute provenance, les déclassés de tous les partis, les escrocs de tout poil, les faiseurs de toutes les catégories, les rastaquouères de tous les pays, les candidats à la députation les plus inouïs : Médéric Roux avec son nègre; Chevial, l'ancien teneur de baraques foraines; Abadie, le frère du valet de chambre de Mme de Bonnemain. Au milieu, comme le notaire que, dans l'ancien carnaval, on apercevait dans une calèche, très correct parmi les débardeurs et les chicards, Mackau, plein de gravité, représentait l'Ordre et la Religion...

C'est aussi pittoresque, on peut le dire, que la Révolution : c'est la frénésie de la boue au lieu de la frénésie du sang. C'est, comme il y a cent ans, un monde qui s'en va; seulement, au lieu de s'en aller dans la charrette sinistre, « la bière roulante », il s'en va dans un tombereau à ordures.

On s'accoutume à la boue comme au sang. Dans les prisons, les grands seigneurs et les grandes dames fraternisaient avec leur perruquier ; pour passer le temps, on s'amusait à placer deux chaises l'une sur l'autre

pour figurer la bascule et à s'entre-guillotiner pour rire, en attendant qu'on fût guillotiné pour de bon. Aujourd'hui, les plus pudibonds sont les premiers à rire de bon cœur quand ils ont été bien éclaboussés.

Qui eût dit, il y a quinze ans, qu'on verrait jamais Albert de Mun dans des histoires pareilles?

Il y a quinze ans, de Mun, est jeune, éloquent et beau, il est l'incarnation même de l'honneur, un chevalier de la Foi, un gentilhomme sans tache, prenant la défense du peuple, au nom de ce Christ qui a tant aimé les pauvres et les souffrants.

Quinze ans après, le voilà recommandant à ses électeurs de Lorient, appuyant près de Lambilly, un aventurier du dernier étage!

Sur ce point, il n'y a pas le moindre doute. Tout Paris connaît l'existence de cet étrange personnage, de ce comte qui n'était pas comte, de ce père qui n'était père qu'à moitié, de ce pauvre qui se disait riche et qui n'est riche que depuis qu'il se dit pauvre... Cela n'a pas empêché les plus qualifiés, les plus huppés, les plus hautains de faire de cet homme leur ami...

Qui eût dit, il y a seulement six ans, que de Mun, un officier, un gentilhomme figurerait dans un comité avec l'ancien secrétaire d'une fille, l'homme qui tenait les comptes et portait les messages de Blanche d'Antigny, avec un misérable qui frappe déloyalement un adversaire en duel?

Il n'y a pas à équivoquer là-dessus; il n'y a pas à dire, comme on le disait encore il y a quelques années: « Nous employons Meyer comme agent pour de basses besognes que nous ne voudrions pas faire nous-mêmes.» Il existait un comité d'action royaliste, le « comité de la bourse de la duchesse », et, dans ce comité, figuraient au même titre, dans une égalité absolue, le marquis de Breteuil, le comte de Mun, le comte de Martimprey et... Arthur Meyer.

Ce n'est pas moi qui ai affirmé cela, et certes je l'aurais su que j'aurais hésité à le raconter. Ce sont les

royalistes eux-mêmes, les renseigneurs des *Coulisses du Boulangisme* pour tout ce qui concerne le parti monarchiste qui nous ont révélé ce détail.

Dans ces conditions, j'ai parfaitement le droit, au point de vue de l'histoire sociale, d'exprimer les réflexions de tous les Parisiens qui ont vu débuter Meyer, de traduire l'espèce de haut-le-cœur attristé qu'a excité un pareil assemblage.

Le comte de Martimprey m'enverrait vingt-cinq témoins, j'aurais la poitrine traversée de part en part par une épée qui me sortirait dans le dos, que je lui dirais encore, si je pouvais parler : « Quand on est le fils d'un général respecté de tous, quand on a porté soi-même l'uniforme, il faut avoir le sens moral rudement atrophié pour figurer dans un comité, à côté d'un homme qui a déshonoré l'épée. Il y a une chose sur laquelle un Français ne devrait pas cracher, c'est l'honneur de l'épée, et ce sentiment, vous auriez dû l'éprouver, non seulement pour vous, mais pour les enfants que vous aurez ou que vous pouvez avoir. »

Rien n'était plus simple, en effet, on l'avouera, pour ces gentilshommes et ces officiers, que de dire : « Nous conspirerons avec des bandits, si vous voulez, mais jamais avec des Juifs, des macs et des lâches. »

Le seul là-dedans qui sera juste pour moi, c'est Albert de Mun. Au fond, il trouvera que j'ai raison.. C'est par cette sincérité que cette âme généreuse et belle se révèle toute différente des êtres pharisaïques qui l'entourent. C'est sous cet aspect qu'apparaîtra voilée de plus en plus de mélancolie, cette physionomie attachante et toujours noble même dans ses faiblesses. De Mun sait mieux que personne combien je l'admire et je l'aime et combien aussi, par tant de côtés, il mérite cette admiration et cette affection qu'il inspire à tous; il jugera tout naturel que, voulant faire des livres véridiques, j'écrive toujours sous l'impression de ce que je vois et de ce que je ressens.

En réalité, de Mun est resté ce qu'il était il y a quinze

ans; il ne s'est pas vendu, il ne s'est mêlé à aucune opération financière; c'est le milieu, « l'environnement », disent les Anglais, qui ont changé et qui lui font accepter ce qu'il aurait jadis rejeté avec indignation. Il n'a pas fait de chute, il est descendu progressivement avec tout le monde, à mesure que le sol s'effondrait et que la France descendait; il a dégringolé avec la maison.

Les Juifs nous ont fait une société à l'image de leur âme, et cette société de laquelle toute notion de pudeur ou d'honneur a disparu, devait être la société que nous voyons. Il faut être avec nous ou avec eux. Les Conservateurs, de Mun en tête, ne veulent pas être avec nous et réagir contre ce qui triomphe : il faut bien qu'ils soient avec les Juifs, et en conséquence qu'ils s'adaptent à un régime qu'ils refusent de combattre ouvertement. Du moment où l'on vit avec les gens, il est nécessaire d'accepter leurs conceptions, leur mentalité, leur façon de juger les questions de conscience, autrement la vie sociale serait un Enfer.

En définitive, ce sont les Juifs qui ont fini par tout conduire dans cette campagne boulangiste, qui est une des plus admirables opérations d'Israël. Les Juifs ont compris que l'époque était climatérique, qu'il allait fatalement se produire un mouvement de réaction, de protestation nationale contre l'exploitation judéo-germaine qui dévore la France depuis quelques années. Si, au lieu d'être un Mecklembourgeois, le comte de Paris avait eu du sang français dans les veines, il se serait mis à la tête du mouvement; il lui aurait donné le sens d'une reprise de conscience de l'âme gauloise contre la tyrannie sémitique. Il n'y a pas songé une minute et les Juifs, très habilement, se sont emparés de ce mouvement qui au fond était dirigé contre eux; ils en ont fait une immense spéculation cosmopolite, interlope et boulevardière.

La fin répond au commencement: Israël sort couvert de gloire de cette aventure. Le Deutz de l'affaire, ce

trembleur et ce traître de Naquet, qui le premier, en cachette de ses collègues du Comité national, signa son passeport à Boulanger, donna à ce général fourard le petit papier dont, du reste, il avait un pressant besoin nous est montré sous un jour presque héroïque.

Au moment où il fut question d'arrêter les membres du Comité, ce bossu, aussi fourbe que poltron, resta, dit-on, quarante-huit heures caché dans une malle, Mermeix ne nous a pas raconté cet épisode ; en revanche, il nous présente un Naquet arborant crânement le panache d'Augereau et réclamant violemment un coup d'Etat : un peu plus, Mermeix affirmerait qu'il était prêt à le faire tout seul. Quant à Arthur Meyer, que le même Mermeix traînait autrefois dans la boue, il nous le peint sous les traits du parfait galant homme.

Bref, il n'y a de déshonorés là-dedans que les gens de la Droite. Les collaborateurs royalistes des *Coulisses* ont trouvé bon de livrer à la publicité le nom de de Mun, mais ils se sont bien gardés de prononcer le nom du baron Hirsch.

Si je n'avais pas révélé la part prise au complot par ce Bavarois véreux que nos affaires ne regardent en aucune façon, le public aurait ignoré qu'il était là-dedans. Encore Mermeix jugea-t-il à propos de me démentir et de déclarer imperturbablement que le baron Hirsch n'avait rien versé. N'ayant pas de journal à ma disposition, je serais resté sous le poids de cette dénégation, si un aimable *reporter* du *XIXe Siècle* n'avait eu l'idée de passer à Soisy. Jamais *interviewer* ne fut mieux reçu et ce fut une joie pour moi de fermer la bouche à Mermeix par une déclaration catégorique, contre laquelle ceux qui l'avaient renseigné l'engagèrent à ne pas protester.

Naturellement, les Conservateurs qui se sont salis dans le Boulangisme ne voient pas tout cela ; ils ne se doutent pas du rôle qu'on leur a fait jouer, et au fond, ils trouvent qu'ils se sont bien amusés. Cette promiscuité avec toutes sortes de gens bizarres les a divertis.

C'est le ton des salons actuels : on y rit de tout. Un ›ir, on avait fait venir chez une fort grande dame la ımeuse dompteuse de lapins, qui est la maîtresse 'un jeune duc.

— Présentez-moi donc à ma belle-sœur, dit en riant ı sœur du petit duc.

— N'est-ce pas, mon cher, que c'est tout à fait *fin de ièclе?* disait un marquis à un Russe de ses amis, en ıi contant l'anecdote.

— Excusez-moi, mon cher, répondit le Russe, je suis tranger, je ne puis juger exactement; pour moi, je ·ouve que c'est un peu *fin de France*...

Vous essaieriez de démontrer à la duchesse d'Uzès u'elle a été roulée par les Juifs, qu'elle ne vous écoute-ait même pas. Et cependant, c'est une des meilleures, ıais elle est de son temps; elle aime la réclame par-des-us tout, elle éprouve le besoin de faire parler d'elle. ›ous ce rapport, elle ressemble un peu à Mme Adam. .a duchesse d'Uzès c'est Mme Adam jouant du cor de hasse...

En réalité, elle n'est pas grande dame pour un sou; :lle n'a pas, en effet, ce qui caractérisait les grandes lames d'autrefois : la susceptibilité en tout ce qui touche a bravoure.

« Je ne savais pas que ce fût chose si blonde que la 'éputation d'un homme », dit Mme de Sévigné en son oli langage, à propos d'un officier mis au ban de la ›ociété, parce qu'on le soupçonnait d'avoir eu peur. La luchesse d'Uzès n'a point de ces délicatesses à la Chevreuse ou à la Longueville ; elle aime les lâches, :lle se promenait au bras du youtre Meyer, quand le népris public environnait cet homme ; elle continua à subventionner Boulanger alors que les filles de nos 'aubourgs qui avaient cru en lui, elles aussi, faisaient : « Pouah ! » quand on prononçait le nom du fuyard à amais déshonoré.

Sous le casque d'argent qui le coiffe, le bouchon de champagne laisse apercevoir la marque Cliquot chère

aux amis des joyeux festins. Sous la couronne ducale retrouve la bourgeoise, plus humaine, plus pitoyab peut-être que les patriciennes d'autrefois, mais d'u âme moins haute et moins fière, ayant pour les défa lances de l'homme des indulgences que n'auraient j mais eues les aristocratiques héroïnes de jadis...

Ce qui est inouï, c'est l'attraction que la vie de théâtr les planches exercent sur tout ce monde. La duches est comme les autres, elle compose des drames comm le *Cœur et le Sang*; elle les joue elle-même; on cri « L'auteur! l'auteur! » Et elle revient saluer le public

A la seconde représentation, la duchesse s'habille e Cléopâtre!

Rien n'y manque ; pas même l'aspic.

Et celui de la Cléopâtre de la Porte-Saint-Martin, s'il vou plaît ! s'écrie Meyer. Un ami de la maison était allé, à la d robée, voir Mme Sarah Bernhardt, et l'avait priée de l prêter un des serpents inoffensifs de son magasin d'acce soires.

La grande artiste se dépouilla gracieusement d'un de se plus gentils reptiles, et ce n'a pas été la moindre attractio de la fête que ce petit pensionnaire rampant de M. Duques nel. La duchesse l'enroulait de temps en temps autour de so bras, le retirait devant les gentils petits cris des peureuses et en prévoyante hôtesse, lui faisait avaler du lait sans attendr sa demande. Encore un qui se souviendra de Bonnelles ave une reconnaissance émue (1)!

Est-ce d'un grotesque assez délirant, cette mère d famille respectable, cette quinquagénaire qui vient d marier sa fille et qui sera bientôt grand'mère, et qui s montre à tous sous les traits de Cléopâtre !

Henry Monnier nous aurait raconté une scène de ce genre, que l'on aurait crié à l'exagération et à la charge.

Les déboires n'ont pas affaibli la confiance que la duchesse a mise en Meyer; il la conduira jusqu'au bout, il la fera échouer dans un hôtel meublé, il la

(1) *Gaulois*, 17 décembre 1890

ruinera elle, ses enfants et ses proches, en lui plaçant des fonds dans des banques d'Etats quelconques ; il mettra le duché d'Uzès en loterie, il fera fondre le Louis XIII d'argent qui est à Dampierre et porter à l'hôtel Drouot la Minerve ivoire, argent et or de Simart. Les d'Uzès et les de Luynes seront toujours contents.

Ces gens, d'ailleurs, n'ont à être ni contents, ni mécontents. Ils appartiennent à Meyer, il a sur eux le double droit: le droit d'Asaka-Méropïé, droit d'*Asaka* sur les propriétés (depuis les entrailles de la terre jusqu'aux profondeurs des cieux : lire le livre du Kahal) — le droit de *Méropïé* sur les personnes.

En Russie, en Roumanie, en Galicie les plus violents antisémites n'essaient jamais de résister au Juif auquel dans le Heder-Kahal a été adjugé le droit d'Asaka sur eux ; ils savent qu'il n'y a rien à faire et qu'ils n'ont même pas la permission de changer de Juif. Leurs moissons sécheraient sur pied, se pourriraient dans les granges, mais personne, à vingt lieues à la ronde, ne voudrait les acheter en dehors du Juif autorisé par le Kahal.

C'est la doctrine : tout appartient à Israël. Le Goy étant de la semence de bétail n'est pas un homme, il ne peut disposer de lui-même, toutes les propriétés des Goyms ainsi que les Goyms eux-mêmes sont *Hefker* (objet de libre exploitation jusqu'à la ruine). Pour éviter les compétitions et les rivalités entre les frères juifs et en même temps pour alimenter la caisse de la collectivité, le Kahal met en adjudication ces propriétés sans maîtres et ces hommes sans droits.

Toutes les tribus juives aident le coreligionnaire à faire valoir le droit d'Asaka-Méropïé ; Juifs de salon, Juifs de Cercles, Juifs d'antichambre, Juives de théâtre, Juifs de la Presse, ils travaillent tous ensemble et abattent de la besogne. Je sais un jeune seigneur à Paris qui devait un million avant d'avoir atteint sa majorité et sur ce million il avait reçu trois cent mille francs !

Quoiqu'il en soit, les d'Uzès et les de Luynes sont

dévolus à Meyer; ils ne doivent rien faire sans lui et en réalité ils ne font rien. Quand ils veulent s'échapper on les reprend comme des esclaves fugitifs.

Ce pauvre duc de Luynes, auquel la foule avait fait un si chaleureux accueil à la réunion de Neuilly, n'oserait écrire une lettre sans la soumettre à Meyer et c'est en compagnie de Meyer qu'il se présenta chez Constans qui, certainement, a dû bien rire ce jour-là.

Tout la haute société en est là. Notre ami Morès a été victime personnellement d'actes d'improbité de la part de Meyer; il m'a raconté cette histoire à moi-même : il n'en a pas moins poussé la bonté jusqu'à déclarer en plein tribunal, à la stupéfaction de l'assistance, que Meyer, l'homme qui saisit l'épée de son adversaire de la main gauche pour le frapper plus sûrement, était « un parfait galant homme ».

En descendant de wagon, Bocher, lorsqu'il revient d'Angleterre, passe chez Meyer pour lui rendre compte de son voyage.

— Faites porter chez moi un consommé et une aile de volaille, disait Meyer à un garçon de bureau du *Gaulois*, devant un de nos amis...

— Est-ce que vous attendez... ?

— Oh ! non... j'attends Bocher qui arrive ce soir de Sheen-House.

Vous voyez d'ici le tête à tête : le vieux Philippotard, l'honnête homme à la mode de Louis-Philippe, faisant médianoche avec l'ancien secrétaire d'une femme galante.

Il y a cinquante ans d'histoire là-dedans. C'est la défaite de l'Épicier; l'Épicier, le Philistin comme on appelait le Bourgeois du temps de Louis-Philippe, a vaincu Cabrion, mais il a été vaincu par le Juif, ce qui du reste était arrivé déjà aux Philistins de Palestine.

Le prince aux yeux d'azur, le duc d'Orléans qui avait une minute éveillé les sympathies autour de lui par un coup de tête juvénile, est maintenant enjuivé comme les autres. Il s'exprimait jadis sur le compte des Juifs en

rmes particulièrement grossiers. « Je vais écrire aux ifs » était son mot quand il allait au lieu secret. Il y a elques mois il promenait les Rothschild dans sa voi-re et tout Londres s'est amusé de lui quand il courait ns les coulisses après les jupes de la vieille Sarah rnhardt.

C'est le triomphe du *chand d'habits*...

L'avez-vous entendu ce *chand d'habits!* dans cer-ns quartiers à certaines époques, au commencement l'hiver par exemple, au bord de nuit, quand tous les uits de la rue sont d'un retentissement particulier semblent avoir pour accompagnement la plaintive élopée du vent glacé ou le grelottement des vieillards ès du foyer sans feu... Ce cri prend alors des into-tions qui remuent, il est éploré d'abord comme un missement, psalmodié d'une voix traînante : *chand habits!* puis clair, glorieux presque, lancé comme ne provocation : *chand d'habits!*

On s'arrête pour écouter et l'on suit l'homme qui en va dans le lointain ; indifférent à tout comme le oque-mort, excepté au gain, il chemine, la tête un peu sse sous un ciel blanchâtre et laiteux ; il commente niquement le néant de la vie par le disparate assem-age des effets hétéroclites qu'il a ramassés dans sa urse et porte, pêle-mêle, des voiles de deuil et des uliers de bal, une robe d'été au corsage de laquelle ne fleur desséchée est parfois restée attachée, des niformes sur lesquels brille encore un bout de galon.

C'est ainsi qu'apparaît Arthur Meyer, fils de *chand habits*, *chand d'habits* lui même... A mesure que la se souffle et que la nuit se fait autour de nous plus aisse, cette silhouette semble grandir, prendre du lief, atteindre des proportions presque fantastiques. tte marche à travers Paris ressemble à une ballade Henri Heine illustrée par le crayon réaliste de faëlli.

Avec sa tête de chemisier, son œil vitreux et rond,

son immobilité de mannequin, cet homme devi
comme un symbole ; il disparaît à l'horizon tout cha
de dépouilles, pliant sous les défroques, il a en saut
la trompe de Bonnelles, et sur la tête le chapeau g
de la Trémoille ; de cette main gauche, qui lui ren
tant de services, il traîne tant bien que mal, attac
avec une jarretière de prostituée, le sabre de Marti
prey, la cuirasse d'Albert de Mun, le manteau de p
resse de la duchesse d'Uzès ; dans la main droite
porte la couronne de France...

En s'éloignant, il répète, par la force de l'habitu
son éternel *chand d'habits!* mais il ne racole pas
passants, il ne s'arrête plus devant les maisons ; il
l'air satisfait d'un homme dont la journée est faite. Q
voudrait-il de plus? Il est entré dans l'histoire com
il entrait autrefois dans les cours, en levant la tête po
regarder à quel étage on l'appelait et le comte de Pa
lui a fait signe de monter. On pourrait écrire un liv
intitulé : *Arthur Meyer*, et ce serait un livre d'histoi
Aussi heureux que ses collègues qui, en décousant
vieilles houppelandes, y découvrent parfois des f
tunes, il a trouvé des millions dans un parti de fes
mathieux où j'ai vu refuser quinze louis à un journali
royaliste de 70 ans qui mourait littéralement de fai

Il n'a pas dit, d'ailleurs, son dernier mot : il comp
bien découdre encore quelques houppelandes. Il a u
belle clientèle et il pense qu'il y a encore à emporter
quelque demeure illustre quelque chose qui aura é
grand. Il ne se trompe pas et si le Prince aux ye
d'azur réussit à taper Rothschild et prend la successi
de Boulanger, Meyer est sûr d'être de la fête. C'e
donc d'un ton gaillard et plein d'espoir que le Yout
triomphant lance dans la nuit qui commence à donn
à tout des formes vagues le dernier *chand d'habits!*
chand d'habits... Habits galons!

LIVRE DEUXIÈME

LA PRESSE ET L'ESPRIT PUBLIC

> On se plaint souvent dans ces temps de ce que nous appelons la condition désorganisée de la Société : tant de forces régularisées de la Société accomplissent mal leur travail ; tant de forces puissantes qu'on voit travailler d'une manière devastatrice, chaotique, tout à fait irrégularisée. C'est une trop juste plainte comme nous le savons tous. Mais peut-être, si nous considérons cette question des Livres et des Écrivains, trouverons-nous ici pour ainsi dire le sommaire de toute autre désorganisation ; une sorte de *cœur*, d'où et vers où toute autre confusion circule dans le monde.
>
> CARLYLE.

I

CONSIDÉRATIONS SUR L'ORGANISATION ET LE FONCTIONNEMENT DU JOURNALISME CONTEMPORAIN

Obstacles apportés au développement de l'Antisémitisme par l'organisation actuelle de la Presse. — Ce que les Maîtres de la Pensée pensent de la vénalité de la Presse. — Pasteur,

Jules Simon, et Mézières au Crédit foncier. — M. Le Trésor la Rocque. — La publicité du Crédit foncier. — L'Associat des journalistes républicains et le Chantage. — La fau monnaie des mots. — Différence entre la Réclame et le Ch tage. — Une pantomime sociale. — Razzia et contre-razzia. Les députés qui touchent. — Un discours de M. de Lamarze — Les articles littéraires. — Journalisme d'hier et d'aujo d'hui. — Vieux et jeunes. — Quelques portraits de journalist M. Francis Magnard, Paul de Cassagnac, Sarcey, Henri I chefort. — La fin de Thraséas. — Paul Strauss ou le laïci teur pour les autres. — Séverine et Violette. — Le socialis du Boulevard. — La figure que prendrait la Charité si elle c cendait sur la terre. — Le rire de Gyp.

Une des causes qui ont le plus contribué à enti ver les Antisémites dans leur œuvre de salut est résistance qu'ils ont trouvée dans une Presse qui, sa des exceptions bien rares, vit des subventions d'Isra

Cette question de la Presse revient toujours so notre plume, et, par le fait, elle est la question vita Les Français ne pensent plus, n'ont plus le temps penser, ne savent plus penser ; ils ne pensent que p leur journal, ils ont un cerveau en papier. Si hommes qui fournissent ce papier sont vendus, qui devine le désordre intellectuel et moral qui s'ensuivr

Quand vous aurez bien compris l'organisation de Presse, c'est-à-dire le fonctionnement de la Pensée g nérale en France, vous saurez sur votre temps tout qu'il est nécessaire d'en savoir. Quel remède voul vous donner à un malade qui est pris par la tête ?

Pour voir bien ceci, il vous faut faire le contraire ce qui se fait, ne pas vous arrêter tout d'abord a petits cancans, aux *racontars*, aux négociations me quines des entremetteurs. De quelle importance est que ce *reporter* crotté d'hier soit devenu millionnai en quelques années parce qu'il a couru de journal journal distribuer la sportule d'un établissement fina cier ? Chacun connaît son histoire. Tout jeune et sou frant fort de la maladie d'impécuniosité, il se promen

nélancoliquement sur la terrasse de Saint-Germain, orsqu'il entendit quelqu'un qui parlait en mauvais ermes d'une parente de M. Christophe ; il provoqua ce uidam. Christophe apprit la chose et, pour récompen- er celui qui avait pris la défense de sa famille, il lui onfia la publicité du Crédit foncier ; notre homme agna à ce métier deux millions, un château aux envi- ons de Paris, une villa à Trouville et toutes sortes de iens encore...

Il y a des choses comme cela dans la vie parisienne. 'homme chargé depuis quelque temps des rapports es princes d'Israël avec la Presse, à l'époque où, après retentissement européen de la réunion de Neuilly, e service fut réorganisé, était au Comptoir d'escompte u moment de la catastrophe. L'écroulement, on le sait, it déterminé par l'ordre envoyé par le gouvernement isse de verser vingt millions provenant du dernier mprunt. Quelque temps après arrivait une dépêche ui donnait contre-ordre ; l'employé malin jugea les vénements tels qu'ils étaient, garda la dépêche, ne révint pas Denfert-Rochereau et le laissa se tuer... es princes d'Israël récompensèrent cet homme intel- gent en lui créant une magnifique situation.

Parmi les confrères qui se sont acheté des maisons e ville et des maisons de campagne avec les remises ui leur étaient faites sur l'argent versé aux journaux ur les sociétés financières pour tromper les gogos et ur prendre leurs économies, nous comptons d'excel- nts camarades avec lesquels nous avons plaisir à viser et à dîner. Les attaquer serait tomber dans un ivénalisme tout à fait provincial et qui nous couvri- it de ridicule.

Ce qu'il importe de rechercher, c'est l'attitude qu'ont s Maîtres de la Pensée, les pouvoirs intellectuels vis- vis de ces vilains trafics... Que pense un grand vant, un philosophe célèbre, un critique éminent de tte vénalité de la Presse?

L'affaire du Crédit foncier, qui a fait tant de bruit il y

a quelques mois, nous est une occasion propice de no renseigner sur ce point.

M. Christophe, gouverneur du Crédit foncier, est de ceux qui ont le plus contribué à avilir la Presse, de ceux qui ont le plus ouvertement, le plus cyniq ment prodigué de l'argent pour acheter les conscienc Il n'y a rien à ajouter à ce qui a été constaté à ce su dans le rapport de M. Machard et à la tribune de Chambre.

Qui trouvez vous parmi les collaborateurs de M. Chr tophe, parmi les administrateurs du Crédit fonci parmi ceux qui, conséquemment, ont dû être inform des procédés de M. Christophe et les approuver pu qu'ils sont restés en fonctions?

Vous trouvez des hommes comme M. Paste M. Jules Simon, M. Mézières...

Voilà, encore une fois, le point caractéristique.

Considérez, en effet, ce qu'est M. Pasteur. D'adr rables découvertes lui ont assuré le premier rang da la science. Il n'a point cherché à exploiter ces déco vertes, c'est possible, mais enfin il en a été récompens on lui a voté une pension de 12,000 francs ; on a so crit pour l'institut Pasteur ; il a de la fortune pers nelle, une retraite ; sa fille a épousé un de nos confrèr M. Vallery-Radot, qui est un charmant garçon, for son aise.

Franchement la place de M. Pasteur est-elle da ces maisons si équivoques, si obscures, si douteu qu'on est obligé de mettre à la Presse un bâillon d pour l'empêcher de parler? Quelles connaissances sp ciales M. Pasteur peut-il avoir dans les reports auxqu se livre maintenant le Crédit foncier alors que sa se raison d'être serait d'être utile à l'industrie et à l'ag culture en prêtant de l'argent sur des propriétés?

On peut en dire autant de M. Jules Simon et M. Mézières. Quels rapports des livres sur le *Dev* et des études sur Shakespeare et sur Gœthe ont-ils a des tripotages de Bourse?

Voilà donc des académiciens, des hommes qui repré-ntent la Pensée en ce qu'elle devrait avoir de plus ésintéressé et de plus élevé qui approuvent qu'on cor-ompe systématiquement cette Presse par laquelle eule une parole de vérité pourrait arriver à cette foule ui n'a plus le temps de lire les livres.

Il ne s'agit pas ici de cette publicité qui, ainsi que ous l'avons toujours fait observer, est parfaitement gitime et qui consiste à annoncer une émission, à in-rmer le public que des guichets seront ouverts à telle eure, à tel endroit. Il s'agit d'empêcher les journaux e dire ce qu'ils savent et de supprimer toute critique.

Il n'y a pas d'équivoque à ce sujet. Il y a deux ans, dans ne série d'articles fort remarqués, M. Charles Laurent ntreprit dans le *Paris* une vigoureuse campagne contre Crédit foncier. Que fit M. Christophe? Il acheta pu-ment et simplement le journal et mit à la tête de *Paris* . Canivet qui, avec M. Batiau, est un des distributeurs la publicité du Crédit foncier. Au moment de la cam-gne du *Matin* contre le Crédit foncier, on put voir le *aris* célébrer sur tous les tons un établissement que elque temps auparavant il attaquait de la plus vio-nte manière. Proudhon, Bastiat ou Karl Marx eussent é à la place de M. Charles Laurent qu'on eût agi actement de même avec eux.

Voilà des actes auxquels se prêtent, auxquels s'asso-nt en réalité comme administrateurs du Crédit foncier s hommes qui sont parvenus déjà à la vieillesse et i n'ont pas de vices pour justifier leur conduite. Cela les empêche pas, dans les séances de l'Institut, de re leurs turluts, de parler de l'honneur des écrivains, la dignité des lettres, et patati et patata...

Il suffit, d'ailleurs, de lire le rapport de M. Machard (1)

---

1) *Journal officiel*, 29 juin 1890.

La réponse de M. Christophe au rapport de M. Machard, est illeurs intéressante.

Au moment du procès de Numa Gilly à Nîmes, M. Alphonse de othschild avait déclaré que les Compagnies de chemins de fer

et l'essai de réfutation de M. Christophe pour se co vaincre du caractère ignominieux de cette publicité s'est élevée à *vingt-deux millions* en quelques a nné et qui va toujours en augmentant.

Les subventions à la presse, dit M. Machard, dépass 1,600,000 francs en moyenne par an. Elles vont toujours augmentant et ont atteint 2 millions pendant chacune trois dernières années; encore conviendrait-il d'y ajouter subventions spéciales allouées pour toutes les émissions d s'est chargé le Crédit foncier (Bons de l'Exposition, Bon lots, etc.). Nous n'avons pas à examiner cette publicité acc soire dont les dépenses n'ont pas été payées au moyen ressources propres de l'établissement.

Sans doute, le Crédit foncier, établissement privé bien sous la surveillance de l'État, est libre de déterminer même dans quelle mesure il lui convient de recourir à la blicité, pourvu que ces dépenses soient régulièrement aut sées, exécutées, et qu'elles soient imputées sur les comp qui doivent les supporter.

Au lieu de se faire au guichet, ces payements se f avec toutes sortes de mystères comme des payeme d'agents secrets. M. Christophe le reconnaît lui-mêm

---

n'avaient distribué aucun argent à la Presse au moment des ventions, alors qu'il aurait suffi d'ouvrir le livre de comptes journal pour avoir la preuve du contraire, alors que, dans les sa de rédaction, les directeurs parlaient de cela ouvertement con d'une affaire très ordinaire. La répons e de M. Christophe démon ce que tout le monde sait d'ailleurs, que les Compagnies distribu des subventions aux journaux pour les empêcher de prendr mains l'intérêt du public et d'attirer l'attention sur les abus toute nature que commettent les administrations de chemin fer.

« Je ne veux pas terminer sur ce point spécial, dit M. Christo sans faire une dernière remarque. C'est que les grandes Com gnies de chemins de fer elles-mêmes, bien qu'elles soient assu d'une garantie d'intérêt, reconnaissent l'utilité du concours con et effectif de la presse et ne cessent d'y recourir. *La répartit des allocations, sous les différentes formes qu'elles affectent*, est dinairement faite dans chaque Compagnie par les soins du secrét général, qui jouit d'un pouvoir très étendu. »

On aurait pu, il est vrai, comme cela se fait dans beaucoup e Sociétés, payer cette publicité au guichet ordinaire des ayements. Le payement aurait été constaté dans le livre des épenses, et le reçu aurait été classé, mêlé à toutes les autres ièces de dépenses de la journée. Il m'a semblé qu'il était éférable, *pour toutes sortes de raisons de discrétion* et de on ordre, de faire effectuer les payements de la publicité au abinet du secrétaire général, par un agent placé sous ses rdres et ayant sa confiance. Le secrétaire général reçoit, cet effet, du caissier principal des fonds dont il donne reçu, son reçu est immédiatement transmis à la comptabilité nérale. L'agent placé sous les ordres du secrétaire général aye aux journaux les sommes mensuelles qui leur sont attri-uées, d'après les instructions du secrétaire général et d'après s listes arrêtées entre ce dernier et nos agents de publicité.

Qu'est-ce que la *discrétion* vient faire dans une uestion de publicité ? Le propre de tout ce qui touche la publicité n'est-il pas d'être public ? Quelle honte le recteur d'un journal honnête pourrait-il éprouver à que l'on sache que l'on a fait chez lui une annonce de nt de lignes qui, après justification, lui a été payée l prix ? Les actionnaires n'ont-ils pas le droit de savoir mment on emploie leur argent ?

Les précautions prises auraient dû démontrer aux lministrateurs qu'il se passait dans l'établissement de rue des Capucines des choses ténébreuses et louches xquelles on regrette de voir mêlés des noms comme ux de Pasteur, de Jules Simon et même de Mézières. Il en est de même de tous les administrateurs. Voilà, r exemple, M. Le Trésor de la Rocque.

M. Le Trésor de la Rocque, que son nom semblait édestiner à s'occuper des questions de finance, a bliéun livre fort remarquable : *Les Finances de la épublique*.

Il est impossible d'éplucher plus consciencieusement budget. L'auteur est implacable pour le moindre vi-ment, pour la plus légère erreur dans l'attribution d'un édit. En le lisant on dit : « C'est Sully lui-même. »

Administrateur du Crédit foncier, M. Le Trésor de la

Rocque ne proteste pas lorsqu'on fait figurer les
penses de publicité sur le compte des primes à amor
Il est évident, cependant, que l'actionnaire est tron
lorsqu'au lieu d'amortir des primes on emploie son
gent à payer la littérature de M. Canivet et de M. Ra

M. Le Trésor de la Rocque a eu incontestablem
connaissance comme administrateur des usages sin
liers auxquels on employait les fonds du Crédit fonci
S'il avait été le comptable méticuleux qu'il affectait d'
lorsqu'il s'agissait de disséquer le budget, il aurait ex
la publication intégrale du budget de la publicit
Publicité... publication... public... tout cela, encore
fois, a la même étymologie ; tout ce qui est publi
doit être publié et soumis à l'appréciation du public (

Vous avez vu ce que pensaient de toutes ces m
propres opérations des hommes qui occupent les sc
mets intellectuels ; demandons maintenant son opin
au Journalisme pris dans son ensemble, au Journalis
corps constitué.

Je vous ai cité dans la *France Juive* l'extrait
compte rendu du *Journal officiel* montrant à l'œu
le maître-chanteur juif Eugène Meyer; je reproc

---

(1) M. Le Trésor de la Rocque, d'ailleurs, a eu sa part dan
blâme discret que l'impeccable Rouvier a infligé aux admini
teurs.

« Sans prétendre déterminer le chiffre des frais de publi
que la Société croit utile à ses intérêts, j'estime que les dépe
de cette nature faites dans ces dernières années sont notable
exagérées et devront être réduites dans une forte proportio
pense, d'ailleurs, avec l'inspection des finances, que ces dépe
constituent des frais généraux à imputer au compte des profi
pertes, toutes les fois qu'elles ne s'appliquent pas à des émiss
en cours. En aucun cas, elles ne sauraient grever les empr
clos.

» J'ai la conviction, monsieur le gouverneur, que le conseil
ministration prendra, d'accord avec vous, toutes les mesure
cessaires pour que le Crédit foncier se conforme à ces princip

Rouvier a raison. Soyez honnêtes et, après avoir commencé
un sou comme Christophe, vous aurez soixante millions cor
lui.

e passage pour qu'il n'y ait pas d'hésitation dans l'es-
rit du lecteur.

Meyer avait commencé par chercher à intimider par
es articles dans la *Réforme financière*, mais ces ar-
cles n'avaient pas produit le résultat attendu.

Que fait-on ? dit M. Albert Christophe. On réunit ces articles
ı un volume; on met ce volume en vente aux vitrines des
›raires. Une émotion assez légitime, assez naturelle, s'em-
ıre de ceux qui avaient la conduite de cet établissement.
Alors il se passe ceci ; l'édition est achetée, le prix en est
:é; une somme de trente mille francs est versée à l'auteur
ı livre.
La vente, effectuée par le payement, a été réalisée en
ême temps par la remise totale des exemplaires. L'édition tout
tière a été livrée, puis elle a été détruite par ceux auxquels
e avait été cédée, et il ne reste plus, vraisemblablement,
ce livre aucun autre exemplaire que celui que je possède.
Un membre à droite. — Il a de la valeur.
M. Hamille. — Il faut le mettre en loterie !
M. Albert Christophe. — Or, quels étaient donc, messieurs, les
teurs de cette publication ? Quels étaient les fabricants de
; opuscule, ceux qui le mettaient en vente, ceux qui fai-
ent le trafic honteux que je vous dénonce ? Messieurs, ce
ıt ceux-là mêmes que nous retrouvons dans le débat actuel;
sont ceux-là mêmes qui ont touché l'argent et qui ont sti-
é cette vente, ce sont ceux-là mêmes qui se sont ensuite
vis de cet argent pour vivifier et faire prospérer le journal
Lanterne.
Voilà le fait que je livre à votre appréciation sans y ajouter
un commentaire. Voilà le fait que je puis, sans excès de
gage, appeler un *acte de chantage financier* (1).

Voilà donc le chanteur pris sur le fait, mettant un
ume sur la gorge d'une société financière et se fai-
ıt donner 30.000 francs pour se taire. Il devient alors
défenseur ardent de ce Christophe qu'il attaquait
violemment, il en a tiré des sommes énormes
),000 francs, a dit un journal) et rien n'est plus amu-
t que de voir avec quelle indignation il flétrit

(1) *Journal officiel*, 2 juillet 1879.

Edwards et le *Matin* pour se permettre à leur t
d'attaquer le Crédit foncier.

LE *MATIN* ET LE *FONCIER*

La campagne de baisse. — Les jours de répit du directe
du *Matin*.

M. Edwards continue dans son journal, le *Matin*, la c
pagne contre le Crédit foncier ; le but qu'il poursuit, la *L*
terne l'a déjà indiqué, la baisse des titres, afin de pou
racheter au plus bas cours possible les actions qu'i
vendues.

Cela est tellement visible que les jours où la Bourse
fermée, comme le lundi de la Pentecôte ou le diman
M. Edwards n'a rien à dire, curieuse coïncidence. Samed
annonce qu'il donnera deux jours de répit au gouverneu
Crédit foncier.

Cette outrecuidance est vraiment par trop plaisa
M. Edwards suspend sa campagne pendant deux jours p
qu'hier c'était dimanche, et qu'aujourd'hui 16, jour de li
dation pour les valeurs de quinzaine, on ne s'occupe
beaucoup en Bourse des valeurs qui ne se liquident qu'à l
du mois.

On ne dévoile pas plus naïvement le but peu avouable
l'on poursuit (1).

Prenons maintenant l'*Annuaire de la Presse* c
autre Meyer : Meyer-Avenel. Ce Meyer-Avenel opé
on le sait, avec Proust dans la fameuse loterie des *A*
décoratifs et il eut à ce sujet un procès qui fut fécon
étranges révélations. Quant à Proust, il a évité a
soin, lui aussi, de fournir les comptes qu'on lui dem
dait. La loterie avait été autorisée à quatorze millio
douze millions de billets à un franc furent placés e
total des sommes versées fut de cinq millions huit
mille francs seulement. Un ancien ministre des Be
Arts qui aurait eu le souci de son honneur aurait
à donner jusqu'au dernier centime l'emploi détaillé
six millions deux cent mille francs qui constituaie

(1) *Lanterne*, 17 juin 1890.

ifférence entre les billets placés et les sommes versées. roust s'abstint de toute explication.

Quoi qu'il en soit, Meyer-Avenel a publié l'an dernier n *Annuaire de la Presse* qui est utile comme livre ocumentaire.

L'association syndicale de la Presse parisienne figure n tête du volume. « Ce syndicat, nous apprend l'auteur, uvert à toutes les opinions, a pour mandat exclusif de eprésenter la Presse auprès des pouvoirs publics, de eiller à la sauvegarde de ses droits et à la défense des ntérêts professionnels des journalistes. »

Voilà la composition du comité pour l'année 1890-91. MM. Adrien Hébrard (*Temps*), président ; Philippe ourde, président honoraire ; Edouard Hervé (*Soleil*), ice-président ; J. Reinach (*République française*), ecrétaire ; Marinoni (*Petit Journal*), trésorier ; Paul de assagnac (*Autorité*), membre ; Clémenceau (*Justice*), nembre ; Guyon (*Patrie*), membre ; F. Magnard *Figaro*), membre ; *Eugène Meyer* (*Lanterne*), nembre ; Portalis (*XIXe Siècle*), membre ; Victor imond (*Radical*), membre ; P. Véron (*Charivari*), nembre.

Parmi les membres de ce comité, beaucoup sont une honorabilité absolue ; ils n'en siègent pas moins côté d'Eugène Meyer et ils l'appellent : « Mon cher ollègue. »

Vous voyez donc le Chantage reconnu officiellement ar la Presse française représentée par ce qu'elle a de lus élevé. Vous avez vu Mézières, ancien professeur, yant étudié Gœthe toute sa vie, membre de l'Institut, pprouver Christophe lorsqu'il emploie à soudoyer la resse des fonds qui lui ont été confiés pour tout autre sage. Vous voyez M. Edouard Hervé, homme digne e toute estime personnelle, fort charmant de manières t se piquant d'une certaine distinction de sentiments, ndre cordialement la main à un maître-chanteur.

Vous avez donc un document très précieux sur les lées régnantes en matière de Presse.

C'est, d'ailleurs, de cette façon qu'il faut écrire l'h
toire sociale. Il semblerait qu'un homme comme Wils
fût beaucoup mieux armé que personne avec s
27,000 dossiers, pour montrer telle qu'elle est la soci
présente. En réalité cet homme n'écrira jamais ri
parce qu'il a l'âme abjecte. Nous autres, nous n'avc
pas besoin de tout cela ; nous laissons même de cô
nos notes personnelles, nous prenons un Bottin dc
nant la composition du conseil d'administration
Crédit foncier, un *Annuaire de la Presse*, un numé
du *Journal officiel* et nous écrivons un chapitre c
fait penser. Il y a des gens qui liront cela en provin
dans des endroits tranquilles et qui se diront : «
commence à comprendre ce que c'est que la Presse

Ceci n'empêche pas un tribunal de condamner
temps en temps quelqu'un pour chantage comme le fu
malheureux anarchiste auquel le président Toutée qui
cette époque, n'était pas aussi connu qu'il l'est aujou
d'hui, reprochait à Morès d'avoir remis quelques su
sides.

Si Morès, qui a la douceur dédaigneuse de tous l
forts, avait été d'humeur acariâtre, il aurait pu répond
à ce président : « Vous savez bien que cet anarchis
est un agneau sans tache à côté des directeurs
journaux plus ou moins décorés du signe de l'honne
qui exercent cette lucrative industrie aux dépens d
Sociétés financières. Si vous vouliez bien prendre
peine d'étudier le régime économique actuel, vous vo
convaincriez facilement qu'il serait absolument impo
sible à ces directeurs de journaux de vivre honorab
ment, d'avoir une maison bien tenue et de mett
leurs enfants dans de bons pensionnats, s'ils ne
livraient pas au chantage. »

Quant au président, s'il avait eu l'aimable franchi
qui caractérisait les habitués du *Bal des Vaches*,
aurait dû répondre à Morès : « Vous avez parfaiteme
raison, monsieur, seulement tout est dans la façon
faire les choses. »

Le Juif, en effet, a créé pour la société singulière qu'il a fondée un vocabulaire tout spécial, il a dénaturé le dictionnaire comme il dénature tout, il a fait de la fausse monnaie avec les mots comme avec les finances. Le *Credo* est devenu le Crédit exploité par des escrocs aux dépens des naïfs ; le mot *action* qui exprime l'effort d'un homme agissant s'applique maintenant à un morceau de papier inerte qui reste entre les mains d'un homme qui compte toucher sans rien faire. Un cheval qui a de « belles actions » est un animal élégant et vigoureux qui relève bien la tête et galope avec grâce ; un homme qui a de « belles actions » est très souvent un impotent dont les moelles sont à moitié vidées et qu'on promène dans une petite voiture.

Les Juifs ont inventé pour leurs vilaines négociations des mots-jetons, des mots à la fois insignifiants comme valeur intrinsèque et brillants comme les fiches nacrées des cercles, des mots qui n'ont qu'une signification conventionnelle et qui ne compromettent personne. Avec le mot « sympathie », qui est un joli mot, on peut exécuter les opérations les plus sales.

Un Panama quelconque vient de se fonder. Le représentant d'un journal arrive chez le secrétaire général chargé de la publicité.

— Je viens causer avec vous et établir un peu nos rapports avec le journal. Je dois vous dire tout d'abord que nous vous sommes très sympathiques...

— Croyez bien que c'est réciproque... Vous n'avez pas un tirage considérable...

— Est-ce que vous croyez encore au tirage ? Nous ne tirons pas autant que le *Petit Journal*, c'est certain, mais nous représentons une force... la force de l'honnêteté... C'est quelque chose par le temps qui court... Notre directeur a eu récemment une très belle attitude...

— Enfin, mon cher ami, je suis obligé de me mouvoir dans les limites de mon budget, je ne puis pourtant pas vous traiter sur le pied de journaux comme le *Figaro* ou le *Petit Journal*.

— Dans ces conditions-là, nous aimons mieux cor
server notre indépendance...

Quelques jours après paraît dans le journal une not
vaguement inquiétante. « La nouvelle entreprise n
semble pas justifier toutes les sympathies qui l'avaien
accueillie au début. Nos lecteurs nous écrivent de tou
les côtés pour nous demander des renseignements à c
sujet. Selon notre habitude, nous ne voulons rie
affirmer qui ne soit absolument exact... Que nos lec
teurs patientent ! Nous leur dirons bientôt la vérité
toute la vérité, rien que la vérité. »

Le directeur de l'entreprise rencontre le directeur d
journal.

— Qu'est-ce que vous avez donc contre nous ?

— Mon cher, nous vous étions très sympathique
mais votre secrétaire général n'a pas de sympath
pour nous.

— Nous arrangerons cela.

Le directeur de l'entreprise dit à son secrétaire gé
néral : « Donnez-leur ce qu'ils demandent. »

Le surlendemain le journal publie un *interview* ave
le sympathique secrétaire général.

« Nous avons trouvé le sympathique secrétaire gé
nal dans ce cabinet de travail qui est un musée, entou
de cartes et de plans (suit la description de la pièce).
suffit de voir la figure rayonnante de celui qui nous re
çoit pour comprendre que tout va bien (suit la descri
tion du secrétaire général).

» En prenant congé de celui qui nous avait si cordi
lement reçu, nous lui avons fait part des attaques do
avait été l'objet l'entreprise à laquelle il donne le co
cours de son dévouement... « Ah ! s'est-il écrié, si
» vous disais tout... Tous les journaux ne sont pas aus
» désintéressés que le vôtre... Qu'importe ! le public
» s'y trompe pas... Il sait qui nous sommes et, pour no
» défendre, nous n'avons qu'à dire la vérité... »

Des deux formes du journalisme actuel, la Réclame t le Chantage, chacune, d'ailleurs, a ses partisans et es théoriciens.

Un directeur de journal, appartenant à une famille onorable entre toutes, brillant causeur et fort aimé ans les salons, a fait souvent entre intimes sa profession e foi à ce sujet. « Il y a deux systèmes, disait-il, la éclame et le Chantage. Je trouve pour ma part abomi- able et surtout honteux d'abuser le public à l'aide de éclames mensongères, de tromper et de ruiner de auvres pères de famille qui ont eu confiance en moi, ui ont cru à ce que j'écrivais. Quant au Chantage, il ne 'inspire pas les mêmes répugnances ; je regarde omme parfaitement naturel de forcer des forbans à me onner une part de leurs prises. »

Notre confrère agit comme il parle. Ce fut lui qui fit ne opération restée légendaire ; il contraignit le Pa- ama à lui verser 160,000 francs d'un seul coup.

Les lâches, les bas intrigants, les lèche-fesses font de réclame ; les impudents, les hardis, les gens de tem- érament font du chantage.

En réalité j'incline à admettre que le dernier procédé aut mieux. Notre journaliste aux 160,000 francs n'a as trompé les petits; il a dit à de Lesseps et à sa ande: « Vous êtes des aigrefins et des chevaliers 'industrie (ce qui était absolument exact). Vous avez olé quatorze cents millions au public, faites-moi ma art ou je tombe sur vous. »

Arthur Meyer, lui, c'est le réclamier. Il savait, à 'en pas douter, la situation du Panama et il annonçait inauguration prochaine; il louait de Lesseps sur tous s tons ; il engageait les pauvres diables à apporter là urs économies ! Voilà l'homme que la bonne duchesse ecevait dans son intimité et que de Mun et Martim- rey traitaient en ami !...

Les Juifs ont installé chez nous leurs mœurs de Bé- ouins, et, si vous voulez bien voir la situation de la resse actuelle, il faut vous figurer une série de scènes

qui feraient, d'ailleurs, une admirable pantomime sociale pour le théâtre du Chat-Noir.

Le financier, faiseur de razzias, a surpris les moutons du prochain grâce aux réclamistes qui ont fait tomber les propriétaires dans une embuscade.

Il se met en route avec son butin, mais il n'est pas sans inquiétudes, car il lui faut traverser les gorges de l'Atlas, c'est-à-dire les parages du Boulevard.

Il aperçoit un nuage de poussière qui s'élève à l'horizon... Plus de doute ! C'est la contre-razzia...

Au moment où le convoi défile avec les toisons d'actionnaires, le journaliste s'avance et dit au financier « Halte-là ! Il me semble que vous avez fait un joli coup. Il faut faire la part aux amis ou j'attaque... » En parlant, il fait claquer la batterie de son fusil damasquiné et il laisse parfois son chien aboyer un peu. « Est-il vrai que...? Qu'y a-t-il de fondé ? »

Le faiseur de razzias capitule, on rappelle le chien et le convoi continue sa route.

Dans le lointain on entend des clameurs confuses, des cris : « Arrêtez-le ! » Ce sont les propriétaires de moutons qui courent après le voleur...

On finit par arriver jusqu'au cadi.

Le cadi n'opère pas sur les grands boulevards ; vêtu de noir ou de rouge et plein de dignité, il est tranquillement installé sur la rive gauche et il attend les événements. Quand les possesseurs de moutons ont fait irruption dans le prétoire, il interroge sévèrement le ravisseur.

— Vous avez beaucoup de moutons, monsieur ?

— Monsieur le président, j'en ai quelques-uns, mais j'en aurais bien davantage si ces coquins de journalistes ne m'en avaient pas enlevé un bon tiers dans le trajet du faubourg Montmartre à la Madeleine... Il en avait notamment un grand, avec des petits yeux en vrille, qui trouvait que je ne lui donnais jamais assez.

— Ce sont des gens qui manquent de sens moral. Que comptez-vous faire de tous ces moutons ?

— Le plus louable usage, monsieur le président; j'en ai déjà offert une partie aux corps constitués de notre belle Patrie : à Son Intégrité le garde des sceaux, aux Illustrissimes sénateurs, aux Honorables députés. Les plus beaux, ceux dont la toison est la plus souple sous la main qui caresse, sont chez vous, monsieur le président. D'autres, moins gras, mais luisants encore, sont chez vos dignes acolytes...

— Ces procédés vous font honneur... Nous vous acquittons avec éloges et je ne doute pas qu'une distinction honorifique...

— Merci du fond du cœur, monsieur le président, mais c'est ma troisième opération et je suis déjà commandeur.

— Eh bien ! restez-le ! C'est un grand honneur pour l'Ordre.

L'homme à la razzia s'en va dans son château ; il vit à dans un luxe seigneurial, chasse à courre, donne les fêtes ; un jour il dit à sa femme : « Mets notre enfant chez les Pères. C'est très distingué... Tu leur porteras un mouton de ma part. »

Le bon religieux, qui est généralement assez bien informé de ce qui se passe dans le monde, n'est pas sans quelque inquiétude sur l'origine de ce mouton, mais il se dit : « Après tout, je n'étais pas là quand ce mouton a été pris ; d'ailleurs il y a un bref papal qui recommande d'être réservé sur les questions de restitution pour ne pas alarmer inutilement les consciences ; n'alarmons pas la conscience de cet homme ! Somme toute, je préfère encore un homme qui m'offre poliment un mouton à ceux qui m'accablent chaque jour d'injures dégoûtantes et imméritées. »

Quand arrive la distribution des prix, le Père place sur l'estrade ce financier qui fait très bien avec sa cravate de commandeur.

Quant aux volés, ils sont toujours là-bas au Palais de justice. Ils ont été trouver un autre cadi ; ils ont fait de la procédure, ils ont dépensé leurs derniers sous

pour faire écrire sur du papier qui coûte très cher d choses spécieuses qu'on ne lit jamais ; ils ont payé d hommes en robe pour venir faire devant le tribur des gestes de pantin que les magistrats ne regarde pas ; ils sont ruinés, ils meurent à l'hôpital, leurs fill se prostituent pour manger... Quelques-uns de ces m heureux reviennent devant un troisième cadi, ma cette fois entre deux gardes municipaux.

— Vous vagabondez ?...

— Je n'ai plus rien...

— Et la loi du travail, vous la méconnaissez ?

— J'ai travaillé, monsieur le président, et le fruit mon travail m'a été volé par des financiers que vo avez acquittés parce qu'ils vous ont payé.

— Ah ! mon gaillard, vous outragez la Magistratu Nous allons vous coller deux ans de prison : quin jours pour vagabondage et deux ans pour outrage. C deux peines ne se confondront pas entre elles.

Tout cela est utile à regarder car on ne comprend bien la politique de ces dix dernières années que, lo qu'après la débâcle définitive, on aura pu pénétrer da l'intérieur de ces grands établissements qui cachent soigneusement leur comptabilité. Sans ces renseign ments on ne peut qu'analyser très approximativem la situation actuelle, et je m'explique que Taine lai écouler tant de temps entre les divers volumes de *Origines de la France contemporaine*. Pour le Pa il a les Archives et les Mémoires, mais, en ce qui co cerne le Présent, il en est réduit à une percept vague d'un état de choses très particulier sur leque n'est qu'insuffisamment informé, et il craint d'écrir côté.

Ces établissements, en effet, ne rentrent dans r de ce qu'on a vu jusqu'ici ; ils n'ont été prévus da aucune constitution, ils ont un caractère gouver mental, car le gouvernement y puise pour ses ent prises politiques et ses campagnes électorales et il

serait bien difficile de faire autrement. Ce n'est pas avec 1,800,000 francs de fonds secrets, sur lesquels il y a 800 à 900,000 francs de dépenses absolument administratives, que le gouvernement aurait pu tenir tête aux 8 millions qui ont été mis au jeu de divers côtés pour la campagne boulangiste.

C'est avec l'argent du Crédit foncier qu'on a combattu le Boulangisme et payé les juges de la Haute Cour, et c'est cela qui a sauvé Christophe. Au moment de verser les fonds, il ne se contenta pas d'une lettre de Constans, il exigea une lettre de Carnot lui-même et cette lettre lui sert aujourd'hui de talisman. Constans, qui a quelque espoir de succéder à Carnot, n'aurait pas été fâché que l'incident allât plus loin. Mais tout le monde fit la chaîne pour éteindre l'incendie et Levesque lui-même, qui avait attaché le grelot, ne donna plus signe de vie et, comme Romulus, disparut dans la tempête.

Tout le monde effectivement touche là-dedans. Les ministres tiennent les députés qui, à leur tour, tiennent les ministres, pendant que les ministres de leur côté ont, avec la liste des mensualités, le moyen d'arrêter net les journalistes conservateurs qui voudraient aller trop loin. A un certain moment on croit que tout va se découvrir, mais comme tous ces gens-là, Conservateurs et Républicains, sont tous d'accord sur les questions de fonds, tout finit toujours par s'arranger.

M. de Lamarzelle s'étant avisé de monter sur ses grands chevaux et d'attaquer la Presse à propos du Crédit foncier, eut un moment de succès à la Chambre, mais la Presse lui rabattit vite le caquet et avertit les députés de ne pas prendre des mines austères qui leur allaient fort mal.

L'incident, du reste, est intéressant.

J'ai dit, monsieur le ministre, s'était écrié M. de Lamarzelle, que vous pouviez faire quelque chose, et la preuve c'est que vous dites vous-même, dans votre lettre à M. Christophe, que les dépenses de publicité sont exagérées. Mais

cette simple phrase de votre lettre ne me suffit pas! Comment! vos inspecteurs vous disent que le Crédit foncier achète les consciences à vendre, et vous vous contentez de répondre qu'on les paye trop cher!

Mais, direz-vous, quel remède puis-je apporter à cette situation? Voulez-vous que je vous en indique un? Publiez la liste de tous les journaux qui ont émargé. (Vifs applaudissements sur plusieurs bancs.)

Oui, publiez la liste de tous les journaux qui émargent, avec les sommes en regard, et je défie dorénavant aucun de ces journaux d'attaquer le Crédit foncier. (Nouveaux applaudissements.)

Je suis heureux de ces applaudissements qui partent de tous les bancs de la Chambre. Ce n'est pas une œuvre de politique que je suis venu faire à cette tribune, c'est une œuvre d'assainissement à laquelle tous mes collègues doivent s'associer. (Applaudissements à droite.)

Rouvier se contenta de répondre, avec son sans-gêne habituel, que c'étaient les mœurs du jour; que les journaux des amis de M. de Lamarzelle touchaient comme les journaux républicains et que tout était pour le mieux.

Les journaux ne prirent pas la chose aussi bien : répliquèrent à M. de Lamarzelle que les membres du Parlement étaient parmi les plus forts participants ces distributions d'argent clandestines.

On ne me reprochera pas, écrivait le courriériste parlementaire du *Figaro*, de glisser sur ce qui concerne les journaux; mais on reprochera peut-être à M. de Lamarzelle de ne s'être attaqué qu'aux subventions de la Presse. Il y en a d'autres, beaucoup d'autres, et on disait volontiers dans les couloirs, voire dans la salle, que la Presse ne comptait que pour un tiers dans les libéralités du Crédit foncier. Croyez-vous sérieusement que tout l'argent soit allé aux journaux? N'y a-t-il pas des gens, des *abonnés*, qui reçoivent sans écrire?

Pessard, qui a une compétence toute spéciale, puisqu'il fait partie depuis longtemps d'un syndicat de pu

blicité financière, traita les députés en homme qui les connaît.

Ces puritains ont fort approuvé la proposition de publier les noms des journaux qui ont fait de la publicité pour le compte du Crédit foncier. Soit. Mais publication pour publication. Nous dresserons à notre tour la liste des députés et des sénateurs qui émargent dans des Sociétés financières qui les acceptent à titre de paratonnerre contre les foudres légales. Nous rechercherons par quel prodige des hommes qui, le jour où ils captèrent la confiance du suffrage universel, étaient insolvables et hors d'état de payer les frais de leur élection mènent aujourd'hui un fort joli train, encore qu'ils n'exercent ostensiblement d'autre profession que celle de législateurs.

Sous ce titre, *Les Parvenus du Parlement*, Denis Guibert administra une volée de bois vert à Lamarzelle.

Il faut, en effet, un certain aplomb à M. de Lamarzelle pour oser demander à un mercanti comme Rouvier de faire œuvre de moralité en publiant le nom des journalistes qui touchent dans les sociétés financières. Le fondateur de la *Compagnie auxiliaire des Chemins de fer* ne sait même pas ce que c'est que la morale ; mais il convient de lui rendre cette justice qu'il n'affiche aucune prétention sous ce rapport.

Un homme était en position d'accomplir cette œuvre de salubrité publique. Celui-là était un monsieur haut sur cravate, posant pour la vertu, vanté par les feuilles conservatrices comme le représentant des principes. C'était un ancien magistrat, un ministre de l'Ordre moral...

Il était le liquidateur judiciaire d'une immense escroquerie qui a ruiné de fond en comble des centaines de petites gens. On pouvait espérer qu'un homme si solennel dirait enfin la vérité : il a donné *quitus* à des entrepreneurs dans des conditions honteuses ; il a arraché cent mille francs aux malheureuses victimes et il est parti là-dessus pour se mettre au lit; il y est

mort, du reste, peu de temps après et probablement il n'a pas emporté dans son cercueil les cent mille francs pour lesquels il avait vendu sa conscience...

Cet homme était M. Brunet, un ami politique de M. de Lamarzelle. Pourquoi donc n'en a-t-il jamais parlé à la tribune? Pourquoi n'a-t-il pas demandé la publication des noms des hommes politiques et des journalistes qui ont touché des sommes folles pour tromper le public dans l'affaire du Panama?

Il est curieux que, toutes les fois que les députés de la Droite parlent d'une vilaine opération, ce soit précisément les leurs qui aient joué là-dedans le rôle le moins honorable.

Ce qu'il est impossible de contester, c'est que la Presse ne traverse en ce moment une phase qui n'est pas brillante. Comme décomposition cela a été rudement vite. Daudet a parlé des « bateaux » qui transportaient des générations différentes. A nous, qui regardons du haut du quai de débarquement, il semble que ce soit tous les jours dimanche et que l'on multiplie les voyages; il y a des arrivées de bateaux toutes les cinq minutes et, ma foi, les derniers qui accostent transportent parfois de bien singuliers passagers.

Reportez-vous à dix ans : on n'eût pas eu l'idée de faire payer un article littéraire. La chose commence à se faire couramment aujourd'hui.

Un de mes éditeurs reçoit la visite du directeur d'un grand journal. « L'article sur le livre de M. Drumont est prêt, il paraîtra demain ; seulement je viens vous demander un service en échange... J'ai 2,000 francs à toucher, dans quelques jours, dans telle banque, pour publicité dans l'emprunt serbe ; ayez l'obligeance de me les avancer. » L'éditeur avait envie d'avoir un article il avance la somme, il va à la banque; l'autre n'avait absolument rien à toucher...

A un autre éditeur, on demande parfaitement 500 francs pour un article.

Un autre écrivain s'est contenté de 300 francs, à condition qu'on lui donnerait 10 francs toutes les fois qu'il parlerait d'un volume de la maison.

C'est une conception du journalisme tout à fait distincte de celle que l'on avait jadis... Pour les Juifs cela paraît tout simple. Un petit Juif, qui n'est pas méchant et qui est riche de quarante millions, prend la direction effective d'un journal que je connais ; il s'empresse naturellement de flanquer à la porte, pour les remplacer par des Iouddis venus de différents pays, des écrivains qui étaient là depuis de longues années et qui se croyaient assurés du lendemain ; puis il fait venir le critique musical, qui s'occupe en même temps des nouvelles théâtrales. C'est un musicien de talent, qui a eu de grands succès et quelques chutes et qui, dans un délai très court, sera membre de l'Institut.

— Voyez-vous, mon cher, il faut que les théâtres *rendent*. Vous dites du bien d'une petite actrice, elle vous donne 200 francs ; une autre lit cela, est alléchée : vous en donne 500... Vous y avez votre avantage et le journal aussi.

Vous devinez l'effroi que jette dans les bureaux de rédaction cette soudaine intervention du Capital qui a la névrose et qui tombe brusquement sur le dos de *Sinus habentes* qui ne s'attendent à rien... L'exécution se fait toujours à l'orientale, à la sémitique, car le Juif ne peut admettre qu'un Chrétien ait un droit quelconque. Un des rédacteurs dont je parlais plus haut avait lu, selon l'usage, son article devant le conseil assemblé, et on l'avait chaleureusement félicité. En allant s'asseoir à sa place, il regarde dans sa case et il y trouve sa lettre de congé.

C'est très gentil pour les jeunes gens qui courent les fêtes du boulevard, les premières, les courses, les lieux de réunion du Tout-Paris ; ils trouvent toujours une occasion et ils savent tant de choses qu'ils entrent où ils veulent. Les vieux, au contraire, sont effrayés à la pensée d'annoncer à leur famille que la place est per-

due; aussi sont-ils les plus terribles contre nous. C'es le Cimbre qui voulait tuer Marius, le Cimbre vend comme esclave et qui a fini par trouver un emploi d bourreau public. C'est le pélican, si vous aimez mieux Rien n'est plus cruel que le pélican : avant de se décide à s'ouvrir le ventre pour nourrir ses enfants, il préfèr ouvrir le ventre des autres, et il n'a nulle envie, pou vous faire plaisir, de sacrifier son pain pour servir l question sémitique.

Pour entre-bâiller une porte de temps en temps, faut vous adresser aux anciens qui ont eu la chanc d'arriver. Chez eux vivent encore certains sentimen d'hommes de lettres que la nouvelle génération ne co naît plus : le respect de l'idée écrite, la notion du dro à la discussion qu'a l'écrivain véritablement digne c ce nom.

Vous trouverez cela chez Magnard. Nul, à coup sû n'est moins antisémite. C'est l'homme de lettres-propri taire; il a connu les amertumes des débuts en qu'elles ont de plus âpre, et il goûte maintenant l joies de la fortune en ce qu'elles ont de plus complet de plus charmant.

Sans doute le bon sens qui caractérise le directe du *Figaro* lui montre clairement que le régime an social au milieu duquel la France agonise ne peut p subsister tel qu'il est, mais son optimisme d'homm heureux lui prouve, par d'excellentes raisons, que c état de choses durera autant que lui : c'est préciséme ce léger frisson capitaliste qui prête un attrait par culier aux courts articles du *Figaro*. Le rentier se connaît dans ce petit effroi passager qui apparaît temps en temps à travers les lignes, et il est d'aut plus rassuré qu'il sent que c'est un de ses frères en pitalisme qui lui apporte des paroles d'espérance. « M Dieu! répète-t-il avec Magnard, le système actuel n' pas parfait... il s'écroulera un de ces jours, mais ce sera pas sur nos têtes. »

Malgré tout, ayez besoin de répondre à une calom

un peu trop forte, de vous défendre contre une attaque un peu trop perfide, vous trouverez encore Magnard tel que je le vis vers 1867, camarade obligeant et lettré, curieux des discussions intellectuelles... Il était, en ces temps lointains, secrétaire de la rédaction du *Grand Journal*, et je publiais là un article sur le Palais-Royal. Il m'emmena rue de Fleurus en omnibus pour corriger mes épreuves et il me paya l'impériale; aujourd'hui il m'emmènerait peut-être dans son coupé, mais il ne me prendrait plus d'article...

Les plus belliqueux jadis sont tous comme cela à l'heure actuelle. Paul de Cassagnac a tenu vaillamment la campagne pendant plus de vingt années; il a donné pas mal de coups d'épée et il en a reçu quelques-uns. Il a un journal qui va très bien parce qu'il répond exactement au besoin un peu niais qu'éprouvent certains Conservateurs d'entendre tous les matins prédire aux Républicains qu'on les réduira en chair à saucisses. C'est l'absinthe journalistique de gens pacifiques qui, dans la vie ordinaire, ne boivent que de l'orgeat et qui ont filé, sans réclamer leur reste, quand ils ont vu, sous la Commune, déboucher les premiers bataillons de Belleville...

Dans ces conditions, le directeur de l'*Autorité* ne demande qu'à être tranquille et il n'a nulle envie de se mettre toute la Juiverie à dos en prenant parti pour nous autres. Je n'ai pas à me plaindre de lui : il m'a fort aimablement inséré une longue lettre relative à l'affaire Marcel Desprez, et il me rendrait peut-être un autre office à l'occasion; mais il est clair que l'*Autorité* nous est plutôt hostile qu'amie.

Le plus typique là-dedans, c'est cet excellent Sarcey. Il a découvert brusquement qu'il y avait une question sémitique par des lettres que des lecteurs lui ont écrites, et il a manifesté à ce sujet une surprise extrême et qui, d'ailleurs, n'était pas feinte. C'est l'histoire d'un brave homme, entré au théâtre à sept heures par un temps superbe, et qui, tout à coup, s'aperçoit qu'il neige à gros

flocons. Pendant vingt ans Sarcey a été exclusivement occupé à voir marier Anatole avec Victorine, et il est ébahi lorsqu'on lui raconte que pendant ces vingt ans les Juifs ont conquis Paris, accumulé les désastres et les ruines et excité des haines qui n'attendent qu'une occasion pour se manifester de la plus terrible façon.

Cette influence juive exerce ses ravages partout. Même dans un journal qui n'est pas d'esprit juif, vous trouvez le Juif toujours embusqué. Je puis vous citer l'*Intransigeant*. Nous comptons là quelques bons camarades. J'ai fait de Rochefort un portrait sincère et qui n'avait rien d'hostile ; nous avons des amis communs et il n'avait aucune raison de m'attaquer.

Seulement il y a là le Juif hollandais Van Oven ou Vanhoven qui veille pour servir les rancunes d'Israël. Un parent de ce Van Oven exploite la publicité des *Semaines religieuses* (1), tandis que Van Oven lui-même exploite la publicité judiciaire des feuilles qui n'ont pas de religion. Chargé du compte rendu des tribunaux à l'*Intransigeant*, sous le nom de Varennes, ce Van Oven fils a déshonoré la Presse judiciaire, qui s'est maintenue longtemps assez impartiale et assez propre. Quand il vient prendre place au milieu de ses confrères, ceux-ci s'éloignent comme par un mouvement involontaire et font un peu de vide autour de lui.

Ce fut, on le sait, mon secrétaire, M. Bournand qui,

---

(1) J'ai déjà parlé à maintes reprises du trafic honteux auquel donne lieu le bulletin des petits journaux religieux, qui est presque partout accaparé par les Juifs. Il y aurait là-dessus des pages véritablement trop tristes à écrire.

« Nous pourrions à ce sujet, dit la *Croix*, révéler des choses étranges sur l'action des Juifs au sein des journaux qui hantent tant de presbytères. Dans un de ces journaux, un rédacteur nous disait : « Sur *vingt rédacteurs*, nous sommes *sept* Juifs ». En un autre journal, très lu en Bretagne, un des meilleurs journaux conservateurs, du reste, la chronique religieuse est écrite par un Juif, et c'est à un Juif que passe toute la correspondance sacerdotale. »

dans un duel funeste, fut un des témoins de l'infortuné Dupuis. Dès que j'appris qu'il était mêlé à ce débat, je lui envoyai un télégramme dans lequel je lui recommandais d'arranger l'affaire à tout prix. Ce télégramme, qui précéda la rencontre de quatre jours, a été remis au juge d'instruction ; il était au dossier avec le timbre du bureau des postes et télégraphes qui en certifiait la date.

Que fit le Van Oven? Il osa imprimer que c'était moi qui avais poussé au duel, qui avais été la cause déterminante du duel.

Un Juif n'est jamais pris. Van Oven aurait pu prétendre qu'il avait rendu compte du procès sans y assister et qu'il était à la Bourse à ce moment-là. Pourquoi n'a-t-il pas rectifié son mensonge lorsque, dans un sentiment de bonne confraternité dont je le remercie, le *Figaro* a publié les pièces qui prouvaient jusqu'à l'évidence que j'avais tout fait pour empêcher cette fatale rencontre?

Il en fut de même avec Morès. Ce que Morès a dépensé d'argent pour faire réussir la candidature, à Toulouse, de Susini, l'ami de l'*Intransigeant*, est inimaginable. Si un journal avait dû se montrer favorable à la victime des haines de Constans, c'est assurément le journal de Rochefort; or, l'*Intransigeant* publia de ce procès le plus venimeux et le plus faux des comptes rendus (1).

La chose était tellement écœurante, qu'un des rédacteurs de l'*Intransigeant*, qui doit être un de nos amis, mit en première page quelques lignes aimables pour ce gentilhomme devenu le défenseur du Peuple et calomnié par un Juif dans un journal qui se dit socialiste.

En lisant ceci, Rochefort éprouvera certainement un mouvement de dégoût ; je tiens d'ailleurs à sa disposition le numéro du *Figaro* qui prouve l'infamie de Van

(1) Morès m'a communiqué le compte rendu sténographié de son procès, qui ne ressemble en rien au compte rendu de Van Oven.

Oven ; il s'écriera : « Qu'on flanque ce youtre à la porte ! » Mais Vaughan est l'argentier de Rochefort depuis longtemps, il le connaît, il dira à Van Oven : « Laissez passer la tempête. » Rochefort aura envie d'un Van Ostade ou d'un vieux bahut et Vaughan profitera de l'occasion pour insinuer doucement : « Si nous gardions Van Oven, il nous fait faire des affaires... (1) »

En fait d'argent, Rochefort pense comme Eugène Süe. L'auteur des *Mystères du Peuple* et autres romans socialistes avait ordonné à son domestique de savonner tous les louis qu'on lui présenterait afin de ne pas se salir les mains à leur crasse. Rochefort sait bien que l'argent que lui apporte Vaughan vient généralement d'opérations de publicité assez malpropres sur le Panama et autres sociétés financières ; aussi fait-il laver cet argent avant de le toucher de ses doigts aristocratiques.

Quant aux journaux républicains, vous n'avez rien à en espérer. Le journalisme a revêtu là encore une forme particulière ; il est devenu une annexe de l'état de choses existant ; il a deux couloirs : l'un communique avec la Banque juive, l'autre donne sur les bureaux du ministère de l'Intérieur.

Ici encore, l'étude est piquante et, pour y prendre plaisir, il faut avoir appartenu à un autre temps, avoir vu la figure que faisaient, il y a vingt-cinq ans, quelques-uns des hommes qui sont là-dedans. C'est le dédommagement de la fatigue de vivre que cette impression, analogue à celle que l'on ressent en habitant longtemps un même coin de terre. Vous avez admiré au printemps un arbre orgueilleux de son panache, se dressant au milieu de fraîches verdures, et vous le re-

(1) Vaughan fait aussi des affaires par lui-même ; il avait fait acheter le *Petit Lyonnais* par Dillon et probablement Rochefort était un peu dans l'affaire, car dans ces cas-là, Rochefort n'hésite jamais ; il dit : « Ce n'est pas moi, c'est Vaughan ! »

trouvez en décembre tout noir, avec des feuilles souillées par la pluie à ses pieds, sous un ciel de suie, par un jour maussade et migraineux.

Certains hommes comme Ranc vous donnent une sensation identique. Il semble que cette vie soit un fragment retrouvé des livres de Tacite qui ont si fâcheusement disparu : la fin de Thraséas.

Dans ce fragment, on apprend que Thraséas n'est pas mort, comme on l'avait cru, victime de son amour farouche pour la Vertu ; il a été gracié au dernier moment et il a survécu au tyran qui l'avait proscrit ; seulement, en avançant en âge, il est tombé dans les plus bas emplois : le jour, il est attaché à la boutique d'un *fœnerator* qui a ses tables sur le Forum, entre l'arc de Fabius et le temple de la Fortune, et, le soir, il vide les cuvettes dans le bouge de Suburre où Messaline avait sa cabine et sa pancarte sur la porte sous le nom de guerre de Lycisca.

C'est l'histoire de ce malheureux Ranc. Sous l'Empire, il apparaissait à tous comme un austère ; on vous le montrait au café de Madrid et on vous disait : « Tenez, ce gros à gauche qui rallume son cigare, il a bravé César et il a été déporté dans les déserts de la Lybie pour avoir regretté en causant avec Labienus les grandeurs abolies de la race romaine. »

Aujourd'hui, l'infortuné est voué à toutes les répugnantes besognes. Ce monde du journalisme opportuniste et judaïque est véritablement l'écume du Paris intellectuel. Les uns tiennent des tripots ; les autres volent les fonds versés dans la caisse de l'association par leurs camarades, et, après un court séjour à Mazas, on les retrouve sur le boulevard plus effrontés et plus pimpants que jamais ; quelques-uns, comme le conseiller municipal Strauss, ont été condamnés à deux ans de travaux publics pour désertion (1).

(1) Ce Strauss est naturellement un libre-penseur forcené et un grand laïcisateur. Seulement, il se garde bien de se laïciser lui-même.

A chaque instant, un scandale se produit. Alors on fait venir Ranc pour essuyer tout cela avec son manteau de stoïcien qui est devenu une espèce de loque fétide. C'est à lui que revient la mission de parler, comme il dit dans un langage qui n'est qu'à lui : « au nom des intérêts moraux de la corporation. »

Pour bien voir l'abaissement de cet homme, il faudrait encore une fois se reporter à vingt-cinq ans en arrière, opposer le visage d'aujourd'hui au masque d'autrefois, mettre en face de cet indulgent sourire du cynique le mouvement de lèvres flétrissant avec lequel ces incorruptibles parlaient des corruptions de l'Empire.

Les fonds secrets ! Imaginez-vous quelqu'un excusant les fonds secrets au café de la Renaissance ! Un

---

Comme Crémieux, le député radical, il reste fidèle — et cela est à son honneur — à la religion de ses pères, il ne combat que la religion de nos pères à nous. En ceci, le conseiller municipal du IXe arrondissement est, d'ailleurs, dans la logique juive. « Vous êtes, comme l'enseigne le Talmud, de la semence de bétail, vous n'avez pas besoin de religion, mais moi je suis de la race choisie par Jéhovah et j'en ai besoin. Vous naissez, vous vous accouplez, vous crevez comme des bêtes, cela est parfait, mais moi je tiens à ce que le représentant de Dieu intervienne dans tous les actes importants de ma vie. »

Les *Archives israélites* du 27 novembre 1890 nous renseignent à ce sujet :

« Un de nos confrères les plus en vue de la presse républicaine, disent-elles, M. Paul Strauss, membre du Conseil municipal de Paris, vient d'épouser Mlle Bernard. Le mariage religieux a eu lieu dans la plus stricte intimité. C'est le grand rabbin Lehmann, directeur du Séminaire israélite, cousin du marié, qui a donné à domicile la bénédiction nuptiale. »

C'est toujours le mot d'Aurélien Scholl, quand il était antisémite : « Les Juifs sont libres-penseurs... dans la religion des autres. »

Vous voyez un candidat dans le IXe, marié par le directeur du Séminaire de Saint-Sulpice. « C'est un clérical, dirait la *Lanterne*, il reçoit des ensoutanés, des *Vobiscum*, des *Pères omnia*. » M. le grand rabbin Lehmann vient bénir le mariage de son cousin, c'est très bien !...

Faut-il que les Français de ce quartier soient vils pour en être arrivés à faire un tel choix !

éclassé de beaucoup d'esprit et de peu de chance, harles de Bussy, fut accusé d'avoir reçu quelques bsides pour un petit journal de deux liards imprimé ec des têtes de clous sur du papier à chandelle. Ranc ses amis donnèrent à cette occasion un joli concert. Remarquez que Charles de Bussy est mort à l'hôtal — ce qui démontre qu'il n'avait pas dû recevoir aucoup — et qu'on n'a pas trouvé trace de son nom ns les innombrables petits papiers qui ont été publiés rès la chute de l'Empire — ce qui tendrait à prouver 'il n'avait rien reçu du tout.

Il y a quelque temps, ô Thraséas ! vous avez eu aussi uger un des vôtres coupable de ce crime. Cette fois, n'y avait pas l'ombre d'un doute. Nous avons tous eu ns les mains, par les soins d'un ancien fonctionnaire ministère de l'Intérieur, les pièces autographiées et *fac simile* même des reçus. Il n'y a pas de contation possible, puisque la décision même du comité econnu le fait.

Or, c'est vous, Thraséas, qui avez pris la défense de cusé devant le comité de l'Association des journaes républicains, c'est vous qui vous êtes énergiquent prononcé contre toute mesure d'exclusion, c'est ce à vous que cette exclusion n'a pas été prononcée. us avez bien fait, d'ailleurs, puisqu'on aurait pu vous ondre que la plupart des journaux dans lesquels s avez écrit vivaient de cette manne ministérielle Notez que je ne jette en aucune façon la pierre à cet ivain qui continue à occuper dans la Presse une lante situation ; il a du talent, il a publié même à pos d'un de mes livres un article impartial et pres- bienveillant, et je l'en ai remercié chaleureuset. Il est évident que les journalistes qui défendent ouvernement ne peuvent pas vivre en se suçant le ce, et il me paraît infiniment plus honorable de voir de l'argent d'un ministre de l'Intérieur pour enir sa politique, que d'en recevoir du Panama r ruiner le pauvre monde.

Ce que je me suis proposé, en crayonnant cet figure qui eut un certain relief à la fin de l'Empir c'est de montrer l'incommensurable hypocrisie de to ces Jacobins, leur côté coquin et menteur, la fausseté leurs attitudes, c'est de dire à mes lecteurs : « Voi comme ces gens-là finissent ! » (1)

Parmi les écrivains nouvellement nés à la célébri ceux même qu'une certaine commisération pour Peuple semblerait devoir décider à combattre av nous contre la Ploutocratie juive ont peur de se v fermer la porte des journaux et prennent en toute oc sion la défense de la bande judéo-germaine.

Le nom de Mme Séverine est de ceux que le pub a appris depuis quelque temps. Il y a vraiment da le développement de cette individualité littéraire phénomène des plus curieux : la transmission à u élève par son maître d'un style, d'un accent très p sonnel, d'un tempérament original.

Séverine, c'est Vallès lui-même, avec ce don de t duire directement une vision dans une page rapi d'une puissance parfois saisissante, d'une intensité vie toute spéciale, sans avoir recours à ces tours force, à ces explorations pénibles dans le dictionna à ces exercices d'équilibriste auxquels se livrent décadents. Chez Séverine, comme chez Vallès, mots, quelque vieux qu'ils soient, sonnent touj

---

(1) Au moment où Ranc fut élu sénateur, ce fut Eugène M qui organisa un banquet en son honneur ! Ranc y vint et y nonça un discours !

Ce trait vous donne une idée du sens moral de la généra républicaine qui posait pour l'austérité à la fin de l'Empire. n'empêche pas les journaux conservateurs, le *Gaulois*, le *Fig* de publier des articles dans lesquels Ranc est représenté co un homme de bronze.

Ces petits côtés de la vie parisienne sont amusants à obse Sans avoir un caractère définitif, notre œuvre est un préc essai de classement et de triage qui aidera les historien l'avenir à voir chacun déjà mis en sa place.

omme des mots tout neufs, des mots frappés d'hier, ant l'écrivain les rajeunit et leur restitue toute leur aleur par l'emploi qu'il en sait faire.

La femme, en ce qu'elle a toujours de félin, de diplo- natique et de rusé, se retrouve dans l'art infini avec equel Séverine, Jacqueline ou Renée excelle à parler es humbles et des souffrants sans désigner jamais les éritables auteurs du mal social, ces financiers juifs ui prélèvent des milliards sur le labeur des travail- eurs, qui ont exploité sans pitié ceux qui n'avaient rien, t dépouillé, à l'aide de coups de Bourse ou de sociétés éreuses, ceux qui avaient réussi à économiser quelque hose. Comme à Venise, Portia cache encore sa taille légante sous la robe d'avocat, mais ce n'est plus pour rendre la défense du malheureux Bassanio, c'est our faire l'éloge de Shylock...

Mme Séverine est aussi instruite que nous sur les nonstrueuses exactions d'Israël, mais elle est visi- lement hypnotisée par la fortune des Rothschild ; elle st comme ces filles d'Ève que l'on aperçoit parfois au 'alais-Royal ou rue de la Paix immobilisées et comme n extase devant ces vitrines de joailliers où les pen- ants d'oreilles et les colliers de diamant flamboient t scintillent de mille feux.

Dans les tableaux de misères populaires que Séve- ine réussit si bien, les baronnes juives apparaissent ujours comme des Providences terrestres, comme es aumonières infatigables vidant des bourses pleines 'or dans la main de petits enfants qui sanglotent 'attendrissement.

C'est le Socialisme du Boulevard. Vous faites une azzia, vous râflez cent ou cent cinquante millions. armi les victimes, les unes se pendent, les autres se oyent. Le lendemain, vous envoyez bruyamment uelques louis à une souscription, et tous les jour- aux vous couvrent de fleurs.

C'est le cri de Violette, une autre femme de lettres. L'hôtel des Rothschild, s'il n'était le palais du Bien-

fait, serait le palais de l'Art lui-même et je sais que, la Charité descendait sur la terre, elle prendrait le figure » (1).

Il n'y a pas à en douter, Violette le sait... Encore u sujet de féerie sociale pour le théâtre de Salis. Au fi mament bleu, on aperçoit la divine Charité qui s'appr à descendre sur la terre ; elle se cache un moment de rière un nuage pour quitter ses ailes ; tout à coup el apparaît avec des favoris sales, des yeux chassieux un museau de rat... Ce que Violette avait prédit e arrivé : la Charité a pris la figure de Rothschild...

Je reconnais que Mme Séverine, qui est fine, m nie l'encensoir d'une main plus légère et que l'ence qu'elle brûle est d'un grain plus délicat. Il est probabl d'ailleurs, que si j'avais le plaisir de causer avec el elle m'expliquerait que si elle ne donnait pas cette not ses articles seraient arrêtés au passage et que no n'aurions pas le plaisir de les lire, — ce qui, en vérit serait dommage.

C'est égal, quand on a lu Séverine et Violette, aime entendre le rire joyeux de notre bonne Gauloi de Gyp, qui, sans flatter le Peuple à tout propos, vraiment l'âme moins servile et le cœur un peu pl français...

---

(1) *Écho de Paris*, 14 novembre 1890.

II

LE PARTI BOULANGISTE ET L'ANTISÉMITISME

ujours la question d'argent. — Les variations de Paul Déroulède. — Le vice-président de la Ligue des Patriotes et la poudre sans fumée. — Les munitionnaires de la Triple Alliance. — Un journaliste boulangiste délicat. — Laguerre et Rothschild. — Les 135,000 francs du comte de Paris. — Un joli aplomb. — La grandeur des humbles.

L'argent ! c'est lui qui a toujours le dernier mot à tre époque ; il barre le chemin aux idées et, en un ur de main, il transforme les amis en adversaires et adversaires en amis.

Lorsque M. Paul Déroulède est venu fulminer contre Juifs à Neuilly, prononcer un discours qui était plus lent que le mien, il savait à quoi s'en tenir sur la estion sémitique, il avait eu le temps de se faire une inion à ce sujet.

On peut ne pas être antisémite, mais personne n'admettra qu'un écrivain de la valeur de Déroulède ait pu, quelques semaines, changer deux fois d'avis sur ce int.

Quelques semaines après le discours de Neuilly, Déulède venait au Gros-Caillou déclarer, avec les mêmes stes, les mêmes intonations, la même passion appate, que l'Antisémitisme était la honte de notre siècle, e les Juifs étaient le modèle de toutes les vertus et e ceux qui les attaquent tenaient un langage indigne ne époque civilisée.

Que s'était-il donc passé ?

Naquet avait entamé une de ces négociations louches s lesquelles il est incomparable et Rothschild avait

donné 200,000 francs aux Boulangistes pour les éle
tions municipales, à la condition que les candidats r
se placeraient pas sur le terrain antisémitique.

Sans doute Déroulède niera le fait. Ce n'est pas u
être de noble simplicité, comme de Mun, qui trou
tout naturel qu'on n'approuve pas tout ce qu'il fa
L'ancien président de la Ligue des Patriotes a le n
de Polichinelle, et Polichinelle dans la Comédie it
lienne est un type de martial dans lequel entre un p
de fourberie ou du moins de rouerie.

Le fait des 200,000 francs versés par les Rothschi
n'en est pas moins connu de tous dans la Ligue d
Patriotes. La duchesse d'Uzès y a fait allusion da
un *interview*. Un membre zélé de la Ligue, ami
Déroulède, investi par le général, a été combattu
dessous par le Comite national parce qu'il se présent
nettement comme Antisémite.

Je n'accuse pas Déroulède de s'être vendu, d'avoir m
cet argent dans sa poche, chacun sait qu'il a sacrifié u
partie de sa fortune à ses idées. Seulement, il lui
arrivé ce qui arrive à tous les hommes politiques, i
eu besoin d'argent pour continuer la lutte et il est pa
sous les fourches caudines des Juifs. Cette inexora
nécessité est précisément le côté dramatique de la situ
tion actuelle.

Quelle logique, d'ailleurs, quelle suite dans les proj
voulez-vous demander à un homme qui vous dit : «
souffre cruellement de l'abaissement de ma Patrie,
veux qu'elle reprenne son rang dans le monde, je for
une ligue dans ce but et je prends pour vice-présid
de cette ligue un homme qui se charge de fournir à
ennemis le moyen de tuer plus sûrement nos sold
dans la prochaine guerre ? »

L'incohérence générale est telle, les cerveaux sor
ce point en désarroi que cette extravagance n'impr
sionne que médiocrement ; mais à une époque de l
sens elle aurait soulevé l'opinion.

Pénétrez par la pensée dans ces réunions du *Tugend-und* où les Allemands se groupaient entre eux après éna, où de vieux généraux comme Blücher, et de eunes poètes comme Arndt fraternisaient dans l'idée e revanche. Un homme arrive et dit à ces patriotes ssemblés : « Je vous propose de nommer ce vieux Juif omme vice-président de votre société. »

— Qu'a-t-il fait ?

— Voilà.... Nous avons découvert une poudre de uerre qui nous assurait une certaine supériorité. Ce uif s'est chargé d'approvisionner nos ennemis de cette oudre qu'ils ne possédaient pas.

Vous devinez l'accueil que les patriotes allemands auaient fait à cette proposition saugrenue.

Déroulède et ses amis ont trouvé cela tout naturel.

Sans doute, si j'abordais ce sujet dans une réunion ublique, Déroulède ferait ses gestes les plus extraorlinaires et les ligueurs m'imposeraient silence. Mais i je suis chez moi, dans mon livre; je pose une quesion et le public serait content de voir le président de a Ligue des Patriotes répondre à ce sujet d'une maière nette et précise, puisqu'il a toujours été impossible d'obtenir une explication de Naquet.

Le patriotisme dont vous faites étalage consiste-t-il à évéler nos secrets à l'ennemi et à l'approvisionner de aunitions ?

Je ne pense pas que M. Déroulède pousse la mauaise foi jusqu'à nier le fait.

Il existe une Société centrale de dynamite qui exloite les brevets du chimiste Nobel. Cette Société est resque uniquement composée de Juifs, heureusement our l'honneur de notre pays; elle compte parmi ses dministrateurs Naquet, Arnold, Halphen, L. Bloch, ugène Pereire, S. Halfon, Goudchaux, Bunau-Varilla t enfin le général Lambert, qui, au refus de tous les fficiers de l'armée, a consenti dernièrement à en faire artie.

Cette Société est représentée à l'étranger par des so-

ciétés filiales qui lui sont étroitement rattachées dont la société-mère surveille les opérations.

C'est cette Société de dynamite centrale qui, par sociétés étrangères qui sont des émanations d'el même, s'est chargée de fournir de la poudre sans mée à l'Allemagne et à l'Italie.

Sur ceci, il ne peut exister aucun doute. Tous journaux, en effet, ont donné des détails sur les n nœuvres faites avec la poudre sans fumée en Allemag et en Italie et, au mois de février dernier, le Parlem italien adoptait définitivement cette poudre. Voici dépêche que publiait à ce sujet le *Radical :*

Rome, 20 février.

Dans sa séance d'avant-hier, la Chambre des députe adopté les conclusions du rapport déposé par le général P loux, ouvrant au ministère de la Guerre un crédit de 18 m lions pour la réforme de l'armement.

Le rapport du général Pelloux contient les affirmati suivantes :

La Société italienne de dynamite Nobel, dont la fabri est située à Avigliana, sur la ligne de Turin au Mont-Ce s'est engagée, par contrat passé avec le ministère de Guerre, à fournir rapidement, dans un délai de quelq mois, la poudre sans fumée nécessaire à la confection cartouches nouvelles.

La même Société italienne de Dynamite Nobel a acce une première commande de 450,000 kilogrammes de la n velle poudre sans fumée.

Par contrat séparé, le gouvernement italien lui a ach pour une période de douze années, le droit exclusif de fal quer lui-même la nouvelle poudre sans fumée, moyenn une redevance de 1 fr. 45 c. par kilogramme de poudre briquée.

Or, il n'est pas contesté par M. Naquet lui-mê que la société d'Avigliana ne soit une des socié filiales qui dépendent de la société-mère dont M. N quet est un des administrateurs.

Une convocation à une assemblée d'actionnaires de
a Société centrale indiquait l'ordre du jour suivant :

a. Lecture du rapport des censeurs de la fabrique d'Avi-
liana.
b. Nomination des commissaires censeurs pour Avigliana
Isleten et fixation de leurs honoraires.
c. Les actions doivent être déposées au moins cinq jours
vant l'assemblée, à Paris, chez M. Geo Vian, 53, rue de
hâteaudun.

Nous avons une autre preuve de l'union intime qui
xiste entre les sociétés filiales et la société-mère.
La Société de dynamite possède un organe intitulé :
e Réveil financier.
Ce journal est la propriété d'une société civile dont
n des administrateurs est M. Geo Vian, administra-
ur également de la Société de dynamite, auquel son
triotisme a valu dernièrement d'être nommé député
r les patriotiques électeurs de Rambouillet.
Au moment où les expériences de la poudre sans
mée avaient lieu en Allemagne et en Italie, le *Réveil*
ancier invitait ses actionnaires à se réjouir avec lui
cet heureux succès en leur faisant prévoir la hausse
leurs actions.
Le *Réveil financier* publiait, dans son numéro du
août 1889, l'entrefilet suivant :

Société centrale de dynamite.

Nous croyons savoir que des commandes très importantes
la nouvelle poudre sans fumée Nobel viennent d'être
tes à une des fabriques de dynamite, et que des pourpar-
's dans le même but sont engagés, à l'heure actuelle, par
vers gouvernements, auprès des autres sociétés du groupe
Société centrale.

Dans son numéro du 18 août, le *Réveil*, poussant à la
usse des actions des Sociétés de dynamite, disait :

Nous engageons les porteurs d'actions de la Société cen-

trale à conserver ces titres en portefeuille; aux cours actu
la marge de hausse n'est pas épuisée, loin de là, car la p
value de ces titres est due à l'exploitation par ses fabriq
de dynamite de la nouvelle poudre sans fumée de l'ingéni
suédois, M. Alfred Nobel, laquelle ouvre un champ des
vastes et des plus féconds à toutes les sociétés qui exploi
ses brevets.

Dans ce même numéro, il ajoutait :

Nous avons indiqué dans notre dernier numéro les c
mandes importantes de la nouvelle poudre sans fumée No
faites à l'une des fabriques de dynamite du groupe d
Centrale et les pourparlers engagés auprès d'autres soci
de ce groupe : de ce fait, ces compagnies, déjà si pro
tives, vont recevoir un supplément de bénéfices qui d
naturellement profiter aux actionnaires de chacune d'ell
aussi aux détenteurs des titres de la Société centrale.

Dans son numéro du 7 septembre, l'organe des
ciétés de dynamite célèbre, dans un grand article
chances de hausse que la fabrication et la vente d
poudre sans fumée Nobel assurent aux actions de
Sociétés. Cet article débute par le paragraphe
vant :

L'horizon de la Société centrale de dynamite est désor
plus étendu : elle a la bonne fortune que les Sociétés la
qui se groupent autour d'elle, et dont est l'usufruitière
régulatrice, vont produire la poudre sans fumée Nobel,
nous allons tout à l'heure pouvoir apprécier au point d
technique par les explications précises dues à une plum
torisée, mais dont pour le moment nous ne voulons qu'
sager les résultats financiers.

Il est impossible de dire plus crûment aux ac
naires : « Livrez-vous à l'allégresse, nous avons v
à l'étranger de quoi tuer vos enfants, vous touchere
beaux dividendes ! »

Il est bon de rappeler que le colonel de Bang
jamais voulu vendre un seul canon aux nations qu
raient pu s'en servir contre la France, et qu'il a ré

ux propositions qui lui ont été faites en ce sens, no-
amment par l'Italie. Quant à M. Giffard, l'inventeur du
isil de ce nom, il terminait ainsi un entretien avec un
édacteur de l'*Intransigeant :* « Je vous serai obligé
'ajouter qu'à ma demande il a été formellement sti-
ulé, dans tous les contrats, que, quoiqu'il arrive, les
ays composant la Triple Alliance : l'Allemagne, l'Au-
iche et l'Italie, ne pourraient pas acheter le brevet
iffard ».

Sans doute on peut comprendre, à la rigueur, que
es financiers sans patrie, des industriels même, se
isent : « Après tout, nous ne sommes pas en état de
uerre, nous avons le droit de fournir, nous fournis-
ons ».

Le côté invraisemblable, baroque, cocasse, que j'ai
éjà signalé en tant de choses de ce temps, c'est de voir
n homme public, un député se livrant à des opérations
e ce genre — c'est d'entendre un poète comme Dé-
oulède, que la Muse de la Patrie a souvent bien ins-
ré, vous dire :

« Parmi les Français il y a un groupe de citoyens qui
nt plus patriotes que les autres, ce sont les Patriotis-
mes, les membres de la Ligue des Patriotes. Il y a
n homme dans cette Ligue qui est le second patriote
e France, le vice-président de la Ligue des gens ultra-
triotes... c'est celui qui fournit de la poudre sans fu-
ée à nos ennemis. »

Franchement, Robert Macaire lui-même ne se serait
as permis de se moquer du monde de cette façon.

Pour donner leur vrai rythme à ces constatations so-
ales d'une si abracadabrante incohérence, il faudrait
ouvoir faire entendre tout à coup le galop d'*Orphée,*
musique folle des cancans échevelés et des jambes
n l'air : La, la, la, la, la, la, la, la, la! Alors seulement
n serait dans la modalité, dans le diapason...

Il faudrait pouvoir vous montrer le flegme avec lequel
bon Naquet porte ces situations d'un illogisme véri-

tablement stupéfiant. Le député du Ve arrondis
ment se promène là-dedans comme il se promène
Moulin-Rouge au bras de son compagnon Merm
avec un sourire paisible; il ne s'étonne de rien
trahit la France comme il a trahi tous les partis
C'est dans son type et, dans son genre, il est pres
aussi intéressant que Meyer. Arthur Meyer,
c'est le Juif qui s'incruste, qui se colle visqueusem

---

(1) C'est là, d'ailleurs, l'éternelle trahison juive. Judas vend
Dieu. Deutz vend une femme qui s'est confiée à lui. Les Juif
la dynamite vendent la Patrie.

Michel, l'employé du ministère de la Guerre, qui fut guillo
place de Grève, en 1812, pour avoir livré les plans des opérat
militaires à l'ambassadeur de Russie, était Juif. Le garçon de
reau qui était chargé de porter tous les quinze jours à la rel
un état général de la situation de toutes les armes et qui liv
cet état à Michel, s'appelait Mosé, et l'employé aux revues,
on s'était assuré la complicité, s'appelait Salomon.

C'était un Juif également que Glaser, l'espion allemand, qui
le courage de rester de longues années dans un emploi infim
chemin de fer du Nord, pour se rendre compte des moindres
tails et qui, pendant la guerre de 1870, devint le directeur gén
des Chemins de fer allemands dans le nord de la France.

Le lieutenant-colonel Schmidt, qui fut pendu il y a quel
mois, en Russie, pour avoir vendu à l'Angleterre des docum
concernant la flotte russe, était d'origine juive. Les Russes
reste, ont conservé sous ce rapport les bonnes traditions de N
léon, et ils ne se contentent pas de demi mesures. Quant
Juifs, ils s'en défient comme de la peste; ils ne les laissent
rôder autour de leurs places de guerre.

« On sait, disent les *Archives israélites* du 22 octobre 1890,
le port mixte de Sébastopol va être transformé en port exclu
ment militaire. Une décision du Czar porte que le séjour de
place de guerre sera interdit aux Juifs *dès que cette transform
aura été opérée*.

» La Crimée avait été jusqu'ici un des points de l'empire r
dans lesquels les Juifs étaient autorisés à fixer leur domicile
manent. »

Il faut noter que les Juifs qui habitaient là appartenaient
secte des Karaïtes, dont nous avons déjà parlé dans la *Fr
juive*, et que, de l'aveu de tous, ils étaient tout à fait supéri
aux autres Juifs de Russie. N'importe, la race est là et la R
n'a pas confiance.

un parti comme une pieuvre à un rocher et qui
sur ce rocher. Naquet c'est le voyageur, l'inquiet,
st surtout l'imposteur juif par excellence.
Le grand mensonge juif s'étale en lui dans toute son
pudence. Dans *Religion, Propriété, Famille,* il dé-
re qu'il n'y a pas de religion, que la propriété est un
me et que la famille doit être supprimée : quant à
, il devient épileptique dès qu'on touche à sa religion ;
est incessamment fourré dans toutes les sociétés
ancières pour augmenter sa propriété, et il aime
lement sa famille, que lorsqu'il va passer quinze
rs à Londres, il voyage comme un patriarche des
nps bibliques : il emmène avec lui sa sœur, son beau-
re, ses deux belles-sœurs...
l est vrai que Naquet trouve moyen de faire payer
t cela par Boulanger, c'est-à-dire par la duchesse
Jzès, qui refuserait peut-être son concours à une
vre véritablement nationale et qui vend sa part dans
ploitation du vin de Champagne pour nourrir tous
louddis de Paris.

l faut avouer que l'état-major boulangiste et les Juifs
ient faits pour s'entendre au point de vue de l'âpreté
r l'argent, de l'incroyable sans-gêne à changer de
viction dès qu'on y trouvait son intérêt. A Neuilly,
nd c'est nous qui mettions la nappe et que Morès
blait avoir rapporté des États-Unis une cargaison
dollars, les Boulangistes étaient tout feu tout
nme pour l'Antisémitisme ; ils s'éloignèrent dès
ils virent qu'il y avait là une cause et pas de caisse...
'ai raconté à mes électeurs du Gros-Caillou dans
lles circonstances M. de Belleval, M. Delagneau et
de Chambure s'étaient présentés chez moi. Ils ve-
nt me faire part de leur intention de transformer
journal, le *Démocrate*, en un journal antisémi-
e, et ils me demandaient de leur donner tout au
ns une lettre à publier en tête du journal, qui indi-
t bien son nouveau caractère.

Un mois après, M. de Belleval paradait avec la ba boulangiste sur l'estrade de la salle Elliot et décla que l'Antisémitisme..... civilisation..... progrès (plus haut le discours de Déroulède, 2e manière). pensez-vous du gentilhomme de Belleval ?

Quinze jours avant l'ouverture de la période éle rale, je rencontrais M. Delagneau rue Saint-Dominiq au coin de la rue Malar, en face du bureau de poste me dit : « Je suis bien résolu à me présenter com Antisémite et je compte bien que la Ligue m'aid de ses subsides. »

Je ne pus fournir à cet Antisémite enthousiaste l gent qu'il désirait.

« Pas de guerre de race », s'écriait-il, quinze jo après, dans les réunions ! Le bon sens public a fait tice de ces attaques contre les Juifs, que rien ne tifie. »

Tout ce monde-là est à vendre ; le malheur de n cause, au point de vue du moins du succès appar fut de ne pas avoir de quoi l'acheter.

Il est vrai qu'avec quelques personnages du p boulangiste on n'était jamais sûr de rien. On les au achetés qu'ils se seraient revendus à d'autres le ler main et qu'on n'aurait pas pu prendre livraison d marchandise. Je parle de certains chefs, bien enten car les serviteurs obscurs de la cause boulangiste fu toujours d'un désintéressement rare.

Je vais vous raconter une histoire à ce sujet.

Laur, qui était mon voisin et que j'aime beaucoup parla un jour du rédacteur d'un grand journal bou giste, et me dit : « Mon cher, X*** est dans vos id il se présente au Conseil municipal ; il me charge vous dire que si vous lui garantissiez mille francs ses frais d'élection, il se présenterait comme cand antisémite. »

— Mon cher ami, lui répondis-je, nous ne roulons sur l'argent de lad uchesse d'Uzès. Morès s'est imp des sacrifices au-dessus de ses forces ; je fais, de

côté, ce que je puis, mais vous savez comme moi ce que rapporte un livre, il faut vendre encore un certain nombre de volumes pour arriver à mille francs. Vous vous rappelez le joli conte : la *Cervelle d'or*, la cervelle du poète, dont on coupe une petite tranche toutes les fois qu'on a besoin de fonds ; elle a fini elle-même par s'épuiser...

Laur revint à la charge.

— Qu'est-ce que c'est, lui dis-je, que ce monsieur que je n'ai jamais vu?

— X***, mon cher, c'est le plus délicat des hommes.

— Il se présentera comme candidat antisémite; il mettra sur son affiche : *candidat antisémite?*

— J'en prends l'engagement d'honneur en son nom; d'ailleurs avec lui vous pouvez être tranquille, c'est homme le plus délicat que je connaisse...

— Tenez, voilà un mot pour Hollebecque.

Muni de ce mot qui lui garantissait ses frais d'élection jusqu'à concurrence de mille francs, le rédacteur du journal boulangiste alla trouver Hollebecque. Seulement cet homme délicat, qui eut, d'ailleurs, deux mille et quelques cents voix, non seulement ne se présenta pas comme candidat antisémite, mais il n'aborda même pas cette question dans sa profession de foi. Il ne m'a jamais écrit une ligne de remerciements, il ne m'a même jamais envoyé sa carte...

La seule carte que je reçus fut la carte à payer, que me fit présenter Hollebecque. Écœuré lui-même, Hollebecque essaya bien de mettre en demeure de s'acquitter celui qui, en réalité, était son véritable débiteur; l'autre y refusa obstinément et comme, en définitive, Hollebecque avait ma parole, je lui versai les cinquante louis.

Sans doute, dans le monde de Déroulède et de Lauerre, on trouvera cette histoire très drôle, mais enfin y a à Paris quelques gens arriérés qui jugeront que e tour ressemble fort à une escroquerie, et à la plus laine des escroqueries, l'escroquerie faite à un conère en se servant d'une idée comme d'un prétexte.

Le plus extraordinaire dans cet ordre, c'est incontes tablement Laguerre. Comme coureur d'argent, il es inouï; il a trouvé moyen d'avoir cinquante mille franc de Rothschild au moment même où le banquier de l rue Saint-Florentin pontait sur Constans.

Laguerre dit un jour à un de ses amis : « Mon cher j'ai absolument besoin d'argent pour la *Presse*. J'a essayé de Donon et de Soubeyran, rien à faire... Vou connaissez Rothschild?

— J'ai eu des relations personnelles avec les Roth schild, mais je les vois très rarement; je ne veux pa me mêler de cela...

— Il faut à tout prix me tirer d'affaire.

— Écoutez, je vais vous présenter à X*** Il pourr peut-être essayer...

X***, que tout Paris connaît, est le Sémite doux, l Sémite dont les crochets à venin sont partis, c'est l Philinte de Jérusalem et c'est à peine même si quelqu souvenir de Jérusalem apparaît encore chez lui.. Tenez! avec le talent et la valeur intellectuelle e moins, c'est Saint-Amand. Il a comme notre ami cett heureuse disposition de nature à trouver tout bien, s'extasier sur un dîner tout à fait manqué, à félicite de sa fraîche beauté une femme de quatre-vingt-di ans.

Fils d'un caissier de Rothschild, X*** entra dans l vie avec deux millions, et il les employa à faire la fêt non point qu'il fût noceur par tempérament, mais parc qu'il avait son idée et que la vie de plaisir lui offra l'occasion d'obliger des amis... A la fin de l'Empire, se hasarda à manifester timidement son idée, et il s présenta au Jockey-Club, mais le moment n'était pa venu...

Pendant le siège, X*** resta avec nous; sa vocatio était d'éclairer; il s'engagea dans les Éclaireurs de l Seine, y fit son devoir et ne cessa pas pour cela d'ouvri aux amis une bourse qui commençait à se vider. De élections eurent lieu au Jockey-Club à ce moment; i

: admis et il en eut une grande joie. Quelques protes-
ions isolées s'élevèrent bien à la fin de la guerre
ntre ces élections faites un peu irrégulièrement au
'e des pointus, mais elles ne changèrent rien au ré-
!tat.

Comme le coureur antique, X*** tombait épuisé en
ıchant le but ; sa fortune était dévorée, mais il avait
ılisé l'idée dominante de sa vie : il avait rêvé d'être
:mbre du Jockey, comme d'autres rêvent d'être
:mbres de l'Académie. Il l'était... Que lui importait
reste ? Il possédait encore 80,000 francs, les Roths-
ld les lui prirent en dépôt et lui firent 12,000 francs
rente.

?ar pure bonté d'âme, X***, qui n'avait jamais vu
guerre, se chargea de plaider sa cause près d'Al-
onse de Rothschild.

l débuta par de vagues apophtegmes et sentences
pruntés à la sagesse de toutes les nations...

– Il est bon d'avoir des amis dans tous les partis ; on
sait pas ce qui peut arriver...

Les Juifs n'aiment guère les préliminaires ; en affaires
nme en amour, la formule est la même : « A quelle
ıre et combien ? »

– Qui est-ce ? demanda Alphonse de Rothschild.

– Laguerre...

– Ah ! bien. Il a du talent... Combien demande-t-il ?

– Cent mille...

Alors le baron reprit l'objet en main et le critiqua en
ınaisseur. « Certainement la pièce est bonne, mais
: a été rognée... Le plat est d'un joli dessin, mais
nail a craqué par places... Le tableau est authen-
ıe, mais il y a eu des retouches, des retouches malen-
:treuses ; il faudra une réparation, une réparation
s coûteuse... Va pour cinquante mille, bien entendu
ame don pur et simple, sans prendre d'actions, sans
ı qui engage... »

Laguerre accepta les cinquante mille francs avec
nsports. Si le Boulangisme avait triomphé, il aurait

été certainement le ministre de la Justice tout désig
Vous voyez si, avec ce fil à la patte, il aurait pu ap
quer la loi aux Rothschild dans une affaire comme c
du Comptoir d'Escompte ou dans toute autre affaire
les Juifs auraient été mêlés. Il aurait été le prisonn
de Rothschild comme Thévenet l'était de Jacques Mey

Les politiciens de ce « bateau-là » sont évidemm
d'une autre race que nous. Le mépris qu'ils ressent
pour l'humanité et pour eux-mêmes leur donne
aplomb dont nous serions incapables.

Qui n'a lu les déclarations de Laguerre à ses électe
à propos des *Coulisses du Boulangisme :*

Je ne saurais les démentir, s'écriait le député du XVe
rondissement, le 3 septembre 1890, devant le comité du q
tier Saint-Lambert, puisqu'elles m'ont révélé à moi-même
faits dont j'ai depuis contrôlé l'exactitude. Ce que je dois a
mer, c'est que votre député n'a connu que longtemps ap
son élection les relations qui existaient entre le général B
langer, le prince Napoléon et le comte de Paris. C'est à I
dres même qu'un des témoins m'a révélé l'entrevue de P
gins. A l'heure qu'il est, je ne connais encore que *par*
journaux les rapports qui ont existé entre le général et le c
de Paris.

« La faute du Boulangisme, disait-il en core à la S
des Entrepreneurs, le 31 octobre, est d'avoir eu
politique de compartiments. Nous étions dans un c
partiment ignorant ce qui se passait dans l'autre. *C*
ainsi que ce n'est qu'après les élections que j'ai ap
toutes les négociations avec les royalistes et la p
venance de l'argent. »

Or, le bon apôtre ignorait si peu les négociati
entre le parti royaliste et le Boulangisme qu'il avait
un des plus actifs agents de ces négociations. Il é
parvenu à extirper directement au comte de P
135,000 francs en échange d'actions de la *Presse.*
actions, au nombre de 900, ont été complétées
450 autres provenant d'un prête-nom de Laguerre,

es avait longtemps gardées dans un coffre-fort du Crédit lyonnais ; elles sont entre les mains d'un administrateur de l'École de la rue des Postes, que M. Bocher a rié de s'occuper de cette affaire. Je suppose à M. Laguerre trop d'esprit pour démentir mon affirmation, ui est formelle.

C'est toujours l'opérette. Le 12 juillet 1888, notre omme vote l'urgence sur la proposition de René affon demandant la suppression de toutes les congréations « au nom de la morale publique » et, c'est un dministrateur de la célèbre école des Jésuites qui ert d'intermédiaire aux négociations du directeur de *Presse* avec Bocher et le comte de Paris !

Laguerre passe maintenant sa vie dans les salons es Conservateurs et jadis, en compagnie de Constans, faisait servir de pauvres enfants à une comédie maçonique. Les malheureux petits avaient le visage couvert 'un voile de mousseline blanche portant en lettres unes des inscriptions différentes. Sur l'un on lisait : *anatisme ;* sur l'autre : *Ignorance ;* sur un troisième : *isère*. Après des discours contre l'Église, origine de us les maux, on enlevait solennellement les voiles... Toute cette cuisine étrangement pimentée ravit le une parti conservateur. Cet Épigone de Balzac, ce astignac de basoche dont l'éducation fut ébauchée r Thiers et achevée par Clémenceau, semble à beaup la personnification du vrai moderne, du hardi rate aiguillonné par les appétits qui, libre de tout éjugé, exempt de tout scrupule, s'élance à la conête du Pouvoir, de la Célébrité et de l'Argent.

Sans doute, au premier abord, on est tenté de s'amur de la belle impudence avec laquelle ces gens-là fouent leurs électeurs, trahissent leurs serments, ntent à leurs promesses, exploitent et mystifient r à tour chaque parti pour se procurer un peu plus plaisir et de luxe. Au fond la nausée vient bien vite, ressent autant de mépris pour ceux qui se vendent si que pour ceux qui les achètent ; on a la sensation

d'un bal masqué dont les fenêtres donneraient sur un cloaque. Quand on a regardé quelque temps toute cette foule bariolée se trémousser fiévreusement, on en a assez et l'on cherche un coin pour vomir.

Les seuls intéressants là-dedans, ce sont les ingénus les naïfs qui ont cru à la parole des autres avec la candeur d'êtres sincères. Connaissez-vous rien de plus touchant que ce vulgaire fait-divers ?

Un débit de vin de la rue de Frémicourt a été, vendredi soir, le théâtre d'un drame étrange. Le patron de l'établissement, un sieur L***, âgé de trente et un ans, en revenant vers onze heures, de la réunion Laguerre, au théâtre de Grenelle, avait invité quelques habitués à prendre un verre. Tout à coup il se leva et leur dit :

« J'ai une grave communication à vous faire. Je vous prie de l'écouter en silence ; ce sont mes dernières volontés. J'ai fus autrefois fervent boulangiste, car j'ai cru au général, à son désintéressement, à son courage, j'ai cru aussi en La guerre. Aujourd'hui toutes les révélations m'ont désabusé.

» Mais je n'ai pas le courage de survivre à la ruine de mes illusions et de mes espérances. Je ne veux plus qu'on puisse me reprocher d'avoir été boulangiste, et m'appliquer cette outrageante épithète. J'en ai assez. » Tirant de sa poche un long couteau, il se le plongea dans le ventre. La mort a été instantanée (1).

Cet homme du peuple qui se tue comme un Japonais parce qu'il désespère de la République comme Caton, cru à ce que le philosophe anglais appelle « le grand sérieux de la vie. » Cette farce électorale qui fait tant rire les politiciens de profession était pour lui une œuvre grave, il y apportait évidemment une âme droite et loyale. Il est mort de sa désillusion, mort d'avoir vu la vie telle qu'elle était, à l'heure où, dans un salon, les prétendus honnêtes gens faisaient fête au rhéteur vénal à l'être prostitutionnel qui, se gaudissant de sa propre infamie, s'applaudissait d'avoir encore une fois mis dedans cette « vieille bête de Populo... »

(1) *Parti national*, 3 novembre 1890.

III

IMPOSSIBILITÉ POUR LES FRANÇAIS DE CONNAITRE LA VÉRITÉ

Le mensonge juif. — La goutte d'eau des tyrans de Padoue. — Apparence de choses et caricatures d'hommes. — M. de Gavardie. — Laur ou le Compagnon du Tour de France. — A Nohant. — L'accaparement des sardinières. — La ruine d'une industrie française. — L'Anglais chez nous. — Seul de tous les membres de la Gauche, M. de Mahy a un peu de pudeur. — La question du pétrole. — Le Pacte de famine. — Ce qui se passerait au moment de la guerre. — Le monopole Hachette. — Un écrivain honnête. — Le *Clergé sous la troisième République*. — Ce que préfère la maison Hachette. — Spécimens de la littérature adoptée par une respectable maison bourgeoise du dix-neuvième siècle. — La Vénus de M. Catulle Mendès. — Quelques Zolatries. — Le discours de Maurice Barrès. — La Droite vote pour Guyot, ancien rédacteur de la *Lanterne*, et acclame Messire Luc. — Le millionnaire M. de Lanjuinais et ses amis abandonnent le pauvre écrivain catholique. — Les petites librairies de province sacrifiées. — Le triomphe du rat. — Rothschild maître absolu de la France. — Le drainage de l'or. — Une affirmation de Chirac. — Dans les autres pays les Juifs exploitent, en France ils trahissent. — Rothschild et l'Italie. — Les emprunts fantastiques.

« Apprenez à lire les journaux, échappez par l'effort e la réflexion libre à la manipulation, à la trituration ue le Juif opère sur vos cervelles ! »

Tel est le conseil que nous ne cesserons jamais 'adresser aux Français.

Ce n'est pas là seulement un conseil philosophique, est encore un conseil pratique.

Ceux qui nous écouteront, ceux qui auront assez 'énergie pour réagir contre les stupidités qu'on débite ntre nous, ceux qui mettront les livres antisémitiques

à la place où ils doivent être dans toute maison fra
çaise, c'est-à-dire à la place d'honneur, non seulemer
en seront récompensés moralement, mais encore mat
riellement : ils éviteront les pièges dans lesquels tom
beront leurs voisins.

L'effort que nous demandons est plus difficile qu'c
ne croit.

On ne résiste pas à la parole constamment répét
par le journal.

On montre encore à Padoue, dans une riante vil
entourée de verdure, la chambre de torture. L'Ital
du seizième siècle avait épuisé là tous les raffinemen
de son cruel génie. Il y avait des brodequins et d
chevalets perfectionnés, un mannequin merveilleus
ment exécuté qui ouvrait ses bras pour vous embrass
et qui, soudain, vous pressait entre une triple rang
de pointes de fer... De tous ces supplices, cependant,
plus horrible était la goutte d'eau... une simple gout
d'eau qui, de minute en minute, jour et nuit, tomba
inexorable, à la même place, sur le crâne du patie
enchaîné ; elle perforait ce crâne, le trouait plus sûr
ment qu'un vilbrequin.

C'est l'image de la Presse juive et de ce perpétu
mensonge qui tombe goutte à goutte, toujours, sur l
mêmes localités du cerveau.

Je me rappelle un jour l'étonnement de deux jeun
Américaines, deux ravissantes Japhétiques aux ye
clairs et regardant bien en face ; elles avaient lu m
livres, elles avaient désiré me voir et on avait arran
un dîner.

En causant avec mes voisines, je comprenais bi
qu'elles avaient une arrière-pensée.

— Enfin, mademoiselle, qu'avez-vous ? demandai
à ma voisine de droite...

— Vous voulez que je vous parle franchement ?
répondit-elle avec un rire limpide.

— Certainement.

— Eh bien, voilà... je suis tout étonnée en caus

vec vous de vous trouver si sensé et si doux... On
ı'avait dit que vous étiez un énergumène et...
— Vous attendiez un accès, n'est-ce pas? Que voulez-
ous? J'aime le bon Dieu, la France, les pauvres... et
ı beauté quand elle est rayonnante et pure comme la
ôtre ; or, ceux qui écrivent l'histoire aujourd'hui, ceux
ui sont les maîtres des journaux sont des Juifs de
ambourg ou de Wilna: il n'est pas étonnant qu'ils
ous représentent, mes amis et moi, sous de menson-
ères couleurs.

Il en est de tout ainsi. Vous ne voyez que des appa-
ɔnces de choses et des caricatures d'hommes. Vous
ıbissez sans comprendre.
Quelle idée se font les Conservateurs eux-mêmes de
. de Gavardie? C'était un brave homme, mais un gro-
sque ; il lui prenait des crises tous les jours vers
ıatre heures. A force de répéter cette plaisanterie les
iifs ont fini par l'imposer. C'est le rire par imitation,
rire machinal et simiesque ; c'est un peu ce qu'on
ɔpelle « le rire au professeur ». Un professeur se livre
une facétie qui n'a rien de drôle et tous les élèves
ɛnt d'un rire imbécile.
J'ai été très surpris moi-même lorsque j'ai vu chez
oi M. de Gavardie. C'est un joli type de vieillard
ɣrénéen, solide et svelte encore avec des yeux bleus
armants, spirituel et aimable au possible. Quoique
ns fortune, il s'est maintenu longtemps dans son ar-
ndissement où il avait à lutter contre une candida-
re officielle formidable ; il était toujours au premier
ng pour combattre et il a empêché beaucoup d'ini-
ités... Au moment de la première entrée au minis-
ɛe de Constans, il voulait proposer au Sénat une en-
ête sur la moralité du nouveau ministre et éclaircir
ffaire Puig y Puig ; il avait même obtenu pour son
ojet de demande d'enquête la signature de M. Jules
mon ; il fut honteusement abandonné par la Droite
i refusa de le suivre.

— Ah ! oui... vous répondront les Conservateurs. M. de Gavardie... A quatre heures... Il paraît que ce le prenait... — Et ils riront d'un air hébété...

Vous avez aussi le « Hanneton Laur », « l'interpell teur à jet continu », comme l'appelle la *Lanterne* q n'aime pas qu'on dérange les sales combinaisons d Youtres...

Élève de l'École des Mines, puis ingénieur en Algér et en Russie, Laur a constamment vécu avec les ouvrie et nul n'est plus compétent que lui pour parler d questions du travail.

C'est l'enfant de Nohant ; ses parents habitaient Nivernais ; ils étaient très pauvres ; ils furent heureu lorsqu'on proposa d'envoyer leur plus jeune fils comn secrétaire près de M. Robin Duvernet, un ami intin de George Sand, qui était devenu aveugle. L'enfa vécut dans l'intimité de George Sand, copiant ses m nuscrits ou classant ses papillons, et souvent je me su amusé à interroger Laur sur ses souvenirs de Noha et de Sand.

C'était bien la ruminante pour laquelle le travail i tellectuel, si dur pour d'autres, était sans fatigue qui, après avoir terminé un roman à minuit moins quart, en recommençait immédiatement un autre po ne pas perdre le reste de la veillée. C'était Io el même, la belle génisse du Berry ; quand elle était seu avec le petit secrétaire, elle se plongeait dans sa rêver intérieure, elle remuait les mâchoires, elle rumina comme les bêtes ; elle gniaquait si vous aimez mieu

— Ce n'est pas joli, madame, lui disait l'enfant.

— Tu crois, mon petit ?

Elle s'interrompait et reprenait son gniaqueme quelques minutes après.

Quand l'enfant eut grandi, George Sand voulut qu fût un savant et elle fit venir de chez Hachette u caisse énorme de livres de science qu'on lui mit pê mêle entre les mains ; on l'envoya ensuite à l'École d Mines.

Par bien des côtés, Laur est resté un personnage le George Sand, un ingénieur dans lequel il y a du 'rançois le Champi, du compagnon du Tour de France u du meunier d'Angibault. C'est un idéaliste de 48 qui manqué le train et qui arrive un peu en retard parmi es jeunes *struggle for lifeurs* du Palais-Bourbon.

Il est vraiment touchant de voir cet homme d'appaence chétive aborder avec une intrépidité sereine des uestions qui doivent soulever contre lui toute une alle de vendus.

L'homme est tout frêle. J'ai tâté un jour son biceps, il est en coton ; il va tout de même ; il arrive la tribune avec son petit carré de papier sur lequel y a quelques notes et dénonce les vols et les accaarements.

A côté de cela, vous voyez des députés de la Droite, rands cavaliers et grands chasseurs, habitués à tous s exercices du corps et taillés pour tenir tête aux eutes opportunistes et radicales qui sont maintenant accouplées, et qui hurlent ensemble dès qu'on ouche à leur os ; il est impossible de rien obtenir des lus honnêtes : « Certainement... Certainement c'est n abus, mais nous n'y pouvons rien. »

Tant il est vrai que le vrai courage, celui qui vient de noblesse de l'âme, est très différent de la force physique.

Chirac, un de ceux qui ont le plus énergiquement ombattu la Juiverie toute puissante, est tout pâle et emble n'avoir que le souffle.

Bref, les interpellations de Laur font beaucoup rire s journaux républicains. Je trouve, quant à moi, qu'il 'y a pas de quoi rire. Jugez-en par l'interpellation des ardines.

Il existe sur nos côtes une population de 25,000 arins vivant presque exclusivement, eux et leurs milles, de la pêche à la sardine. C'est une race vailnte entre toutes et chez laquelle la haine de l'Anglais

est héréditaire. Il s'agit de réduire ces braves gens l'état de serfs travaillant pour l'Anglais qu'ils détester et d'organiser un nouvel accaparement.

Le nombre des usines qu'alimente l'industrie sardinière est, d'après le prospectus de la société financière dont Laur s'est occupé, de 109 ; sur ce nombre le chiffre des usines acquises par la société est déjà de 10 Ces usines sont situées sur les côtes de la Vendée de la Bretagne ; elles constituent ainsi entre les mains des Anglais autant de points stratégiques d'une considérable importance.

Tenez, messieurs, dit Laur, j'ai sous les yeux une carte représentant les 105 usines qui s'étendent depuis Brest jusqu'à l'île de Ré. C'est comme une suite ininterrompue de postes maritimes avancés. Ces usines sont établies aux Sables-d'Olonne, à l'île d'Yeu, à l'île de Noirmoutier, à Belle-Isle, dans la presqu'île de Quiberon, à l'île de Groix, et jusqu'à Camaret, à l'entrée de Brest ; tous les points importants de la côte sont occupés par des usines sardinières. C'est comme un réseau de postes d'observation tout indiqué.

Je me retourne alors vers mes collègues et je leur dis : Qui empêchera le personnel de ces usines d'être anglais ?

Vous me dites que le personnel des bateaux ne peut pas l'être ; mais on cherchera toujours à tourner la loi française : c'est si facile ! et alors usines sur la terre ferme, bateaux au large seront et pourront être un jour à l'ennemi.

M. Hurard et plusieurs de ses collègues s'écrient : « Qu'est-ce que cela nous fait ? » Il y a en effet un certain nombre de députés, sans compter un ancien ministre, le nègre Hérédia, qui n'ont pas eu honte d'entrer dans le conseil d'administration d'une société anglaise constituée, comme la société des Magasins des Grands boulevards, en violation des lois françaises.

C'est là, en effet, le nouveau système juif, le dernier cri, une invention de sir Henry Isaacs.

Vous voyez maintenant l'importance de cette question. Vous évoquez par la pensée toutes ces familles honnêtes et croyantes qui vivent de la mer depuis des

siècles et dont les conditions d'existence vont être bouleversées pour enrichir encore davantage quelques Juifs anglais et pour leur permettre de se payer des petites filles de sept ans sur le marché de chair humaine qui se tient à Londres.

Encore, pour comprendre tout à fait la question, faudrait-il que je puisse vous donner *in extenso* la séance telle qu'elle figure au *Journal officiel*. Cela serait un peu long et cependant cela vous intéresserait. En dehors du discours de Laur, vous liriez le discours d'un Républicain moins corrompu que ses camarades, M. de Mahy.

Ce discours a été prononcé après la clôture de la discussion et vous voyez pourquoi. La Gauche naturellement avait été payée pour interrompre l'orateur et le rendre ridicule. M. de Mahy, par discipline, n'a pas osé se mêler au débat, puis il a eu honte de lui-même, il a vu le crime de lèse-patrie qui se commettait et, sous prétexte d'expliquer son vote, il est rentré dans la question.

Je crois qu'il est utile que l'opinion publique en France soit saisie de ces questions d'ingérence étrangère dans nos affaires. (*Très bien! très bien!*)

Chacun de nous peut se rappeler qu'avant 1870 on n'admettait pas que les ingérences d'outre-Rhin pussent, un jour ou l'autre, être de nature à constituer un danger national. Ce qu'il en est advenu, vous le savez tous, messieurs; votre cœur saigne, la France a été démembrée, nous avons perdu l'Alsace et la Lorraine (*Très bien! très bien!*), et notre frontière a été rejetée du Rhin à la banlieue de Nancy.

Voilà ce qui s'est passé.

Aujourd'hui on nous dit que des sociétés anglaises colossales ont le droit de se fonder en France avec des immunités que les Français eux-mêmes ne possèdent pas. Si elles ont ce droit (1), il faut que l'opinion publique s'en préoccupe et

(1) M. de Mahy se trompe. Ces sociétés n'ont pas ce droit du tout. Seulement les fondateurs versent un pot-de-vin au ministre de la Justice en fonctions au moment de la création et on ne poursuit pas plus qu'on n'a poursuivi les administrateurs du Panama.

qu'elle oblige le Gouvernement à changer la législation à c égard (*Très bien! très bien!*), car il n'est pas bon que l'étra ger, sous un prétexte quelconque, ait un pareil pied en Franc

Messieurs, il est nécessaire que la France se préoccupe (ces choses. Vous le savez bien, on nous ferme nos débouch de tous côtés; nous ne savons plus où placer nos jeunes gen Ici, c'est une société anglaise qui n'accapare pas, mais q achète cent, cent cinquante usines sardinières dans les dépa tements de l'Ouest. Dans Paris, c'est une société anglai qui vient établir un grandissime magasin...

Quant aux députés catholiques, protecteurs nés (ces familles de marins qui ont conservé la foi d ancêtres, qui font le signe de la croix avant d'all exposer leur vie sur un fragile bateau pour assurer pain de la mère et des enfants, ils n'ont pas souff mot; ils trouvent que ces Juifs anglais et français, c Eugène Pereire était dans l'affaire, sont dignes (toutes les sympathies.

L'interpellation sur les pétroles est plus instructi encore; mais je connais tellement la débilité de cervea des lecteurs français, leur impuissance à suivre lon temps une question sérieuse, que je n'insisterai pas.

Une fois de plus a été mise en lumière par la produ tion de documents authentiques, fournis par un d membres les plus dévoués de la Ligue antisémitiqu l'existence d'un syndicat organisant fictivement hausse et la baisse, tombant par conséquent sous coup de l'article 419.

Grâce à ce syndicat, le pétrole, qui se vend à Bruxell 15 centimes le litre, se vend à Paris 65 et 70 centime

Depuis 1871, où commence la grande exploitati juive, ce syndicat a encaissé un bénéfice de 600 million

Ce syndicat, s'écriait Laur, a gagné depuis 1871 sur l'Éta par l'écart du droit de douane, une somme que j'estime 200 millions, car de 1873 jusqu'en 1881, il y avait un dr plus fort que celui qui existe aujourd'hui.

Il a gagné sur le consommateur, par défaut de qualité, u somme d'environ 200 millions.

Il a gagné aussi par fraude. Mais j'indique ce gain pour mémoire.

Il a gagné enfin, par le bénéfice considérable qu'il a réalisé dans le commerce, environ 200 millions.

Par conséquent, ce syndicat, du fait même de la loi de 1873 et de celle de 1881, a prélevé sur la consommation française une somme de 5 à 600 millions, plus d'un demi-milliard, ou 50 à 60 millions par an.

Transportez ces chiffres du terrain aride de l'économie politique ou de la discussion parlementaire dans la vie réelle, et voyez ce qu'ils représentent dans l'existence des pauvres. Pour les ménages d'ouvriers, le pétrole est un objet de première nécessité comme le pain; c'est la lampe à pétrole qui éclaire les veillées d'hiver qui, parfois, aux environs du jour de l'An, se prolongent jusqu'au matin. Quand, au milieu de la semaine, on suppute ce qui reste pour arriver jusqu'à la paye, on compte tant pour le pain et tant pour le pétrole ; car le pétrole, c'est-à-dire la possibilité de finir la tâche commencée, c'est le pain pour la semaine suivante.

C'est sur ces humbles budgets que les accapareurs juifs ont prélevé un tribut de 600 millions, en maintenant à 65 ou à 70 centimes le prix du pétrole, qui pourrait se vendre 15 centimes à Paris comme à Bruxelles. Et ceci par une coalition formelle et dont Laur a fourni les preuves écrites, des traités d'accaparement photographiés que j'ai vus, de mes yeux vus. Ce tribut exorbitant prélevé sur les travailleurs, les prétendus chrétiens de la Droite l'ont jugé légitime et honnête.

Je vous laisse à penser, en effet, si les députés s'en sont donné à cœur-joie d'interrompre cette discussion-là. Kergariou lui-même s'en est mêlé... Vous savez bien, Kergariou qui s'écriait, au moment où Laur dénonçait le syndicat des Cuivres et annonçait un an à l'avance la catastrophe du Comptoir d'escompte : « Nous ne sommes pas ici pour discuter le prix des métaux. »

De quelque côté que vous vous tourniez, vous trouve-

rez un syndicat d'accapareurs qui, pour réaliser de gains plus élevés, n'hésitent pas à mettre en danger l'existence même de la Patrie.

Dans un substantiel article publié par la *Revue socialiste* (1), le *Pacte de famine*, M. Gustave Rouanet démontrait, à l'aide de chiffres et de tableaux irréfutables, qu'à la fin de juillet 1890, Paris avait en magasin pour six jours de vivres !

Au 31 juillet, dit M. Gustave Rouanet, les trois millions d'hommes du camp retranché de Paris avaient, dans les entrepôts du commerce qui alimentent la capitale, 8,000 quintaux de blé et 74,000 quintaux de farine. Au 31 août *zéro* quintal de blé et *trois* quintaux de farine ! Et Paris seul n'était pas dans cette situation d'approvisionnement. La population urbaine de près de vingt départements était à la merci du plus insignifiant accident survenu dans les arrivages. Pour les deux régions du Nord, où le déficit total de la production est de 9,500,000 quintaux, il y avait en tout, dans les entrepôts qui alimentent la consommation de cette population, 157,000 quintaux de blé dans les magasins.

Les chemins de fer, en temps de guerre, étant pris pendant quarante jours par la mobilisation, vous vous figurez quelle aurait été la situation si, à la suite d'un incident imprévu comme l'affaire Schnœbelé, l'armée allemande avait franchi tout à coup les 15 kilomètres qui la séparent de Nancy. Vous devinez comme il serait facile de faire venir du blé d'Amérique, quand les mers seraient surveillées par les flottes de la Triple-Alliance auxquelles se joindrait probablement la flotte anglaise.

C'est à ce beau résultat que conduisent ces associations de spéculateurs et d'accapareurs, que le gouvernement entoure de toute sa sollicitude. Tout ce qui touche aux intérêts vitaux, à l'existence même du pays dépend presque exclusivement d'étrangers. L'importation du blé en France est entre les mains de *onze* individus sur lesquels *six* sont notoirement étrangers.

---

(1) *Revue socialiste* (novembre et décembre 1890).

Voici encore ce qu'écrit à ce sujet M. Rouanet:

On conviendra que l'alimentation de la France est entre des mains singulières, quand on saura la nationalité de ces importateurs.

Voici en effet leurs noms avec leur nationalité : Ephrussi (*Russe*) ; Thalmann frères et Cie (*Prussiens*) ; Dreyfus frères et Cie (??) Louis Dreyfus et Cie (*Français?*) ; Negropontes (*Valaque*) ; Ledru et Cie (*Français*) ; Waller frères (*Prussiens*) ; Bemberg et Cie (*Allemands*) ; Collet (*Français*) ; Herkelbont (*Belge*) ; Grands Moulins de Corbeil (??).

Nous avons classé sous la rubrique de deux points d'interrogation ignorants, la nationalité des Moulins de Corbeil, parce que naguère, M. Erlanger était à la tête de ces Moulins. Il n'y est plus aujourd'hui. Mais y a-t-il perdu toute influence? C'est ce que nous ne savons point et dont nous doutons fort, à vrai dire.

Sans doute, si Laur voulait porter une question de ce genre à la tribune, droitiers et gauchers seraient d'accord pour faire du tapage et l'empêcher de parler. Mais il y a en France, j'en suis convaincu, des hommes que le point que je viens de signaler intéresse, des ouvriers intelligents qui s'effraient de voir les destinées de la France dépendre absolument d'une opération à la hausse ou à la baisse traitée par *onze* spéculateurs qui s'entendent pour ne pas laisser arriver le blé à Paris (1).

---

(1) C'est précisément ce qui s'est passé l'été dernier.

« La spéculation, dit M. Rouanet, « calcula », supposa que la récolte, qui s'annonçait bien, serait magnifique. L'abondance de grain amènerait une baisse de prix. Il convenait donc de ne pas trop se découvrir. Séduite par ses propres calculs (du moins c'est la seule explication plausible que nous trouvions à sa conduite), elle opéra à la baisse. En conséquence, elle restreignit ses achats et écoula prudemment ses réserves. Sur ces entrefaites, des orages éclatèrent, il pourrit beaucoup de grain sur pied, et les calculs des importateurs furent légèrement dérangés par ces circonstances immatériques, qu'ils n'avaient pas songé à faire entrer en ligne de compte dans « leurs combinaisons. » Mais ces messieurs sont les maîtres du marché. A onze importateurs, ils peuvent, en se servant, prévenir les paniques et maintenir les cours; c'est ce qu'ils

Cette alliance de la Droite avec la Gauche, toutes l fois qu'il s'agit de protéger les monopoles, est vraime la honte du parti conservateur.

Jamais peut-être cette complicité ne s'est affirm avec plus de cynisme que dans l'interpellation M. Maurice Barrès, sur le monopole de la maison H chette.

On connaît déjà cette question, et je n'y reviendr pas au long. Je laisserai même de côté tout ce qui n concerne personnellement, pour m'occuper d'un aut homme de lettres.

M. Francis Bournand est un jeune écrivain, digi de toute estime. Au milieu de cruelles difficultés, élève honnêtement une petite famille, qui augmen plus vite que les ressources du ménage ne grandissen Il n'est pas sorti d'un collège de Jésuites, il n'a ri reçu jamais du parti clérical, mais il a une profonde a fection pour sa mère ; sa mère est une brave chrétienn Bournand veut que ses enfants soient chrétiens, chaque dimanche il conduit sa fillette et son garçon la messe.

La fortune, jusqu'ici, n'a pas souri aux efforts de courageux ; il a écrit des volumes entiers sur le Salo pour le prix peu rémunérateur de 250 francs ; il a goureusement collaboré au *Dictionnaire des dictio naires* de Mgr Guérin, qui a été longtemps pour l écrivains catholiques pauvres ce que fut le *Dictio naire Larousse* pour Vallès et ses amis. Les homm de lettres malchanceux s'abritent volontiers dans l

---

ont fait en continuant à espacer méthodiquement leurs ordr même après avoir diminué leurs stocks jusqu'aux limites de consommation au jour le jour. »

Si la guerre avait éclaté tout à coup, Paris aurait été obligé capituler au bout de huit jours, mais le syndicat à la baisse n'a rait pas fait une mauvaise opération. Demandez à la plupart s députés de la Droite, ils vous répondront que c'est là ce qu'ils tendent par ce mot « la conservation sociale » et que ceux pensent autrement sont les pires ennemis de la société...

dictionnaires en construction, comme les pauvres hères dans les maisons en démolition.

L'an dernier, Bournand publia chez Savine un volume fort remarquable, et dont plusieurs évêques le félicitèrent, le *Clergé sous la troisième République*. Il espérait, ce qui était bien son droit, que la vente dans les gares aiderait au débit de l'ouvrage, et l'éditeur soumit le volume aux Hachette qui, ainsi qu'on le sait, ont rétabli, de leur autorité privée, la censure abolie par la Chambre.

Le censeur était probablement un Juif, un Mayer quelconque, dont le nez, déjà long, s'allongea encore dès qu'il vit qu'il était question de soutanes ; il refusa net l'autorisation.

Nous avons vu ce que refusaient les honnêtes gens qui dirigent la maison Hachette ; nous allons voir ce qu'ils autorisent.

Je vous ai parlé déjà de la *Première maîtresse*, et n'ai pas besoin d'insister sur l'obscénité d'une œuvre signée Catulle Mendès. L'auteur ne m'en voudra pas, du reste, de ce témoignage rendu à la vérité, car il ne regarde comme criminel que ce qui est mal écrit. La Vénus qu'il célèbre est la Vénus pervertie, la Vénus des paroxysmes, des névroses et des hystéries, la Vénus aux yeux cernés, aux lèvres blêmes, aux mains glacées, qui ne sort des bras du marquis de Sade que pour aller se jeter sur le sein de Sapho.

L'*Epuisé*, dont l'*Echo de Paris* fut obligé d'interrompre la publication, me paraît rentrer à peu près dans le même ordre d'idées. J'ai eu le plaisir de déjeuner avec l'auteur cet été, chez notre éditeur Curel ; il m'a paru fort aimable, et il s'est efforcé, dans la forêt de Sénart, en cheminant le long des grillages de Cahen d'Anvers, de me démontrer que son œuvre était, au fond, absolument morale, mais je lui ai demandé la permission de conserver ma première impression.

En bourgeois vitelliens, qui pensent que l'argent n'a pas d'odeur, les Hachette, d'ailleurs, mettent dans toutes

les gares, à la disposition de jeunes gens et de jeunes filles, qui souvent prennent un volume au hasard, sur le titre, des livres, sinon plus immoraux que ceux de Mendès — je crois qu'il est difficile d'aller plus loin dans cette voie — du moins plus grossiers et plus orduriers dans l'expression.

Voici ce qu'on peut lire dans les livres auxquels la vente dans les gares a été accordée.

— Votre théâtre... commença-t-il d'une voix flûtée.

Bordenave l'interrompit tranquillement, d'un mot cru, en homme qui aime les situations franches.

— Dites mon bordel (1).

. . . . . .

— Tiens ! voilà Satin, murmura Fauchery en l'apercevant.

La Faloise le questionna. Oh ! une rouleuse du boulevard, rien du tout. Mais elle était si voyou, qu'on s'amusait à la faire causer. Et le journaliste, haussant la voix :

— Que fais-tu donc là, Satin ?

— Je m'emmerde, répondit Satin tranquillement, sans bouger (2).

. . . . . .

Un murmure grandit, comme un soupir qui se gonflait. Quelques mains battirent, toutes les jumelles étaient fixées sur Vénus. Peu à peu, Nana avait pris possession du public, et maintenant chaque homme la subissait. Le rut qui montait d'elle, ainsi que d'une bête en folie, s'était épandu toujours davantage, emplissant la salle (3).

. . . . . Satin est devenue le vice de Nana.

Ici nous nous trouvons devant une scène de triba-

---

(1) *Nana*, ouvrage autorisé dans les gares, par la vertueuse maison Hachette, page 4.

(2) *Ibid.*, page 30.

(3) *Ibid*, page 33.

disme, et forcément, nous devons supprimer quelques descriptions trop scabreuses.

Alors, continuellement, le même tour recommença. A vingt reprises, tragique dans ses fureurs de femme trompée, Nana courut à la poursuite de cette gueuse, qui s'envolait par toquade, ennuyée du bien-être de l'hôtel. Elle parlait de souffleter madame Robert; un jour même, elle rêva de duel; il y en avait une de trop. Maintenant, quand elle dînait chez Laure, elle mettait ses diamants, emmenant parfois Louise Violaine, Maria Blond, Tatan Néné, toutes resplendissantes; et, dans le graillon des trois salles, sous le gaz jaunissant, ces dames encanaillaient leur luxe, heureuses d'épater les petites filles du quartier, qu'elles levaient au sortir de table. Ces jours-là, Laure, sanglée et luisante, baisait tout son monde d'un air de maternité plus large. Satin pourtant, au milieu de ces histoires, gardait son pur visage de vierge; mordue, battue, tiraillée entre les deux femmes, elle disait simplement que c'était drôle, qu'elles auraient bien mieux fait de s'entendre. Ça n'avançait à rien de la gifler; elle ne pouvait se couper en deux, malgré sa bonne volonté d'être gentille pour tout le monde. A la fin, ce fut Nana qui l'emporta, tellement elle combla Satin de tendresses et de cadeaux; et, pour se venger, madame Robert écrivit aux amants de sa rivale des lettres anonymes abominables (1).

. . . . . .

— Avez-vous entendu cette nuit, l'autre qui se tortillait, avec son mal au ventre?... Était-ce agaçant! Heureusement qu'elle part. J'avais envie de lui crier : « Pousse donc et que ça finisse! »

— Le fait est que M. Hippolyte a raison, reprit Lisa. Rien ne vous porte sur les nerfs, comme une

(1) *Nana*, page 357.

femme qui a toujours des coliques... Dieu merci! j ne sais pas ce que c'est, mais il me semble que j tâcherais de ravaler ça, pour laisser les gens do mir.

Alors, Victoire, voulant rire, retomba sur Adèl

— Dis donc, l'enflée, là-haut!... Lorsque t'es acco chée de ton premier, c'est-il par devant ou par de rière que tu l'as fait? (1).

. . . . . .

— Oui, oui, continuait la bonne, enragée, tu ne n flanquais pas dehors, quand je cachais tes chemise derrière le dos de ton cocu!... Et le soir où ton ama a dû remettre ses chaussettes au milieu de mes ca seroles, pendant que j'empêchais ton cocu d'entre pour te donner le temps de te refroidir!... Salop va! (2)

. . . . . .

Pourtant, le travail de préparation s'avançait, pesanteur descendait dans ses fesses et dans s cuisses. Même lorsque son ventre la laissait un pe respirer, elle souffrait là, sans arrêt, d'une sou france fixe et têtue. Et, pour se soulager, elle s'éta empoigné les fesses à pleines mains, elle se les so tenait, pendant qu'elle continuait à marcher en dandinant, les jambes nues, couverte jusqu'aux g noux de ses gros bas.

Ce n'était donc pas assez de ne jamais manger sa faim, d'être le souillon sale et gauche, sur lequ la maison entière tapait: il fallait que les maîtr lui fissent un enfant! Ah! les salauds! Elle n'aurc pu dire seulement si c'était du jeune ou du vieu car le vieux l'avait encore assommée après le mar gras. L'un et l'autre, d'ailleurs, s'en fichaient p mal, maintenant qu'ils avaient eu le plaisir et qu'e

---

(1) *Pot-Bouille*, ouvrage autorisé par la respectable maison H chette, page 343.

(2) *Ibid.*, page 463.

avait la peine! Elle devrait aller accoucher sur leur paillasson, pour voir leur tête. Mais sa terreur la reprenait: on la jetterait en prison, il valait mieux tout avaler. La voix étranglée, elle répétait, entre deux crises :

— Salauds!... S'il est permis de vous coller une pareille affaire!... Mon Dieu! je vais mourir! (1)

. . . . . .

— Sur elle, oh! non! faudrait du courage... C'est sur Catherine qu'il en prend.

— Ah! écoute donc, est-ce qu'elle n'a pas eu le toupet tout à l'heure de me dire qu'elle étranglerait Catherine si elle y passait!... Comme si le grand Chaval, il y a beau temps, ne l'avait pas mise à cul sur le carin! (2)

. . . . . .

Comme si, brusquement, cette menace se réalisait, Catherine reçut dans le derrière, à toute volée, un coup de pied dont la violence l'étourdit de surprise et de douleur. C'était Chaval, entré d'un bond par la porte ouverte, qui lui allongeait une ruade de bête mauvaise. Depuis une minute, il la guettait du dehors.

— Ah! salope, hurla-t-il, je t'ai suivie, je savais bien que tu revenais ici t'en faire foutre jusqu'au nez! Et c'est toi qui le paies, hein? Tu l'arroses de café avec mon argent! (3)

. . . . . .

Et, comme elle se réfugiait dans un angle, il retomba sur la mère.

— Un joli métier de garder la maison, pendant que ta putain de fille est là-haut, les jambes en l'air!

---

(1) *Pot-Bouille*, page 473.

(2) *Germinal*, ouvrage autorisé par la pudibonde maison Hachette, p. 119.

(3) *Ibid.*, page 259.

Enfin, il tenait le poignet de Catherine, il la se couait, la traînait dehors. A la porte, il se retourna de nouveau vers la Maheude, clouée sur sa chaise Elle en avait oublié de rentrer son sein. Estelle s'était endormie, le nez glissé en avant dans sa jupe de laine; et le sein énorme pendait, libre e nu, comme une mamelle de vache puissante.

— Quand la fille n'y est pas, c'est la mère qui se fait tamponner, cria Chaval. Va, montre-lui ta viande ! Il n'est pas dégoûté, ton salaud de lo geur! (1).

. . . . . .

Etourdi, Pierron ne comprenait pas, lorsque la Pierronne, prise de peur en entendant le tumulte des voix, perdit la tête au point d'entre-bâiller la porte pour se rendre compte. On l'aperçut toute rouge, le corsage ouvert, la jupe encore remontée accrochée à la ceinture; tandis que, dans le fond Dansaert se reculottait éperdûment. Le maître porion se sauva, disparut, tremblant qu'une pareille histoire n'arrivât aux oreilles du directeur. Alors ce fut un scandale affreux, des rires, des cris, des huées, des injures (2).

. . . . . .

Au premier rang, la Mouquette s'étranglait de fureur, en pensant que des soldats voulaient trouer la peau à des femmes. Elle leur avait craché tous ses gros mots, elle ne trouvait pas d'injure assez basse, lorsque, brusquement, n'ayant plus que cette mortelle offense à bombarder au nez de la troupe elle montra son cul. Des deux mains, elle relevait ses jupes, tendait les reins, élargissait la rondeur énorme.

— Tenez, v'là pour vous ! et il est encore trop propre, tas de salauds !

---

(1) *Germinal*, page 260.
(2) *Ibid.*, page 437.

Elle plongeait, culbutait, se tournait pour que hacun en eût sa part, s'y reprenait à chaque pous-ée qu'elle envoyait.

— V'là pour l'officier ! v'là pour le sergent ! v'là our les militaires ! (1).

Encore une fois, les directeurs de la maison Ha-hette, ceux qui choisissent ces livres puisqu'ils affir-ient leur droit de choisir en repoussant des ouvrages réprochables au point de vue des mœurs, mais qui ont tort de ne pas plaire aux maîtres du jour ; — ceux qui, éjà riches à millions, touchent une redevance ignomi-ieuse sur chacune de ces ordures, sont de parfaits hon-êtes gens. Fils de notaires, avocats ou élèves de Ecole normale, membres du tribunal de Commerce, résidents du Cercle de la librairie, ils ont toutes les erbes de la Saint-Jean bourgeoise.

Ils corrompent évidemment beaucoup de jeunes in-elligences car, ainsi que l'écrivait Frédéric Soulié dans s *Mémoires du Diable*, « on ne dit pas à tout le monde u'on a été dans un mauvais livre, mais on y va. » Ils e s'en regardent pas moins comme d'une honorabilité bsolue, et, en fait, au point de vue de la morale cou-ante, ils ont raison. Très influents dans le monde uni-ersitaire et académique, MM. L. Hachette, Templier, ouret, représentent même un degré de culture supé-eure à la moyenne ordinaire de la Bourgeoisie. I. Breton, mort il y a quelques années, avait publié n livre sur Pindare !

Que voulez-vous que je vous dise de plus? J'aurais le ouvoir de soulever, comme le Diable boiteux, le oit de toutes les maisons et de vous faire pénétrer ans tous les intérieurs de Paris que je ne vous en pprendrais pas davantage sur l'état moral de la Bour-eoisie ; je vous la montre à l'œuvre, en fonctions de ourgeoisisme.

(1) *Germinal*, page 483.

C'est dans ces conditions que, dans la séance d
23 octobre dernier, M. Maurice Barrès interpella e
fin le ministre des Travaux publics à propos de ce m
nopole fiscal sur lequel les Hachette avaient enté u
droit absolument abusif, le droit de censure sur l
œuvres littéraires.

M. Maurice Barrès serait, je crois, blessé comm
d'un manque de goût, comme d'une dissonance, d
toute louange excessive de ma part. Ce qui prêta, d
effet, une physionomie particulière à ce début à
tribune de l'orateur-écrivain, ce fut la mesure et le ta
exquis. On vit là une chose très simple et très étonnan
cependant par le temps qui court, un galant homme q
avait un devoir à accomplir et qui l'accomplissait... l
seul éloge qui eût pu être donné à Barrès n'aurait p
lui être donné que par Carlyle qui a parlé si souvent, t
en de si admirables termes, du caractère et de la d
gnité de l'écrivain ; s'il eût assisté à cette séance, Ca
lyle aurait dit certainement de Barrès : « Voilà un v
ritable homme de lettres. »

Mes idées sont ce qu'elles sont mais, somme tou
mes livres ont eu des millions de lecteurs dans tout
les parties du monde et, lorsqu'une atteinte est port
à mon droit, mon nom peut être prononcé dans u
Chambre française.

Parmi les catholiques dont j'ai été l'ami, aucun n
osé faire cela à la Chambre. J'en ai vu qui me pr
saient les mains, qui, à la fin des repas, un peu roug
et congestionnés, me disaient, en employant des expr
sions que ni Barrès ni moi n'emploierions : « Co
tinuez ! continuez ! tapez sur ces cochons de Juifs
Quand je leur parlais de défendre mon droit, c
gens-là avaient des coliques soudaines et, de tr
bonne foi probablement, ils étaient convaincus que
on faisait allusion à la *France juive*, au Palais-Bo
bon, la rente tomberait immédiatement à 40 fran
Barrès ne s'est pas contenté de faire allusion à
France juive, il en a parlé en termes trop bienve

ants sans doute, mais dont je le remercie ; il a dit sur-out ce qui était à dire : « Pourquoi la maison Hachette se permet-elle d'interdire les livres de M. Drumont, orsqu'elle autorise les livres de M. Zola ? »

La rente n'a point chancelé pour cela et, eût-elle chancelé, que Rouvier était là pour la soutenir.

On aurait pu supposer que la Droite protesterait au noins par son vote contre le maintien de ce régime qui autorise toutes les Priapées et qui proscrit les ivres catholiques.

Ce fut la Droite qui, sur cette question de stricte mo-alité, assura la majorité au ministre en s'abstenant ou en se prononçant pour l'ordre du jour pur et simple qui fut voté par 231 voix contre 204, c'est-à-dire à 27 voix de majorité seulement.

Voici les noms des membres de la Droite qui ont voté pour l'ordre du jour pur et simple, c'est-à-dire pour le naintien à la maison Hachette du monopole dont elle fait un si édifiant usage :

Abrial, Bezançon, de Boisboisel, Cazenove de Pradines, Fould, Fourtou, baron Gérard, Greffulhe, comte de Lanjuinais, comte de Lévis-Mirepoix, Loreau, Lorois, baron de Mackau, de Montsaulnin, marquis de Moustier, Muller, baron Reille, Taudière.

Voici maintenant les noms des députés de la Droite qui se sont abstenus :

Comte de l'Aigle, d'Aillières, prince d'Aremberg, Bigot, marquis de Breteuil, Cibiel, Daynaud, Delahaye, Dron, du Bodan, marquis d'Estourmel, Faure, général le Freschеville, Granier de Cassagnac (Paul), de Guiloutet, comte de Juigné, de Kergariou, Labat, baron le Ladoucette, marquis de La Ferronnays, de La Mardière, de Lamarzelle, de Lareinty, de Largentaye, La Rochefoucauld duc de Doudeauville, marquis de La Rochejacquelin, Le Cerf, Arthur Legrand, prince de Léon, Le Roux, Maréchal, comte de Mun, de Mon-

téty, Neyrand, Cuneo d'Ornano, Peyrusse, Piou, Louis Passy, Prenat, Roques, Schneider, marquis de Solages.

Parmi les députés-journalistes, toute la bande opportuniste vota naturellement pour le monopole : Arène, Francis Charmes, Deloncle, Antonin Dubost, Granet, Georges Graux, Gustave Izambert, Henri Lavertujon, Mézières, Noël Parfait, Dyonis Ordinaire, Joseph Reinach.

Henri Fouquier, qu'on n'aurait jamais cru capable de cette vilenie, vota également contre les droits de ses confrères.

Il en fut de même de M. le comte de Douville-Maillefeu, auquel j'aurais supposé des sentiments plus élevés et moins de tendresse pour les monopoles. Il paraît qu'il pense comme les Hachette et qu'il trouve qu'il est plus moral de montrer des culs que des idées...

Les écrivains, journalistes ou directeurs de journaux qui s'honorèrent par leur vote pour la liberté et qui se prononcèrent contre l'ordre du jour pur et simple furent : *MM. Maurice Barrès, Castelin, Clémenceau, Jules Delafosse, Déroulède, Ernest Desjardins, Camille Dreyfus, Hovelacque, Henri de Lacretelle, Laguerre, Laisant, Lalou, Laur, Lockroy, Maujan, Millerand, Alfred Naquet, Camille Pelletan, Pontois, Tony Révillon, Robert Mitchell vicomte de Villebois-Mareuil.*

Parmi les abstentionnistes, citons : MM. Delahaye Henry Maret, Cuneo d'Ornano, Sourigues.

Avec la candeur des simples, Bournand, très admirateur du rôle joué par M. de Cassagnac autrefois, avait mis pour épigraphe à son livre une phrase du directeur de l'*Autorité*. M. de Cassagnac aurait dû, il me semble, être touché par cet hommage qui lui était rendu par un naïf convaincu ; il aurait pu donner au moins l'appui de son vote pour protester contre l'ostracisme dont ce livre écrit pour la défense du clergé avait été frappé tandis qu'on accueillait dans les gares les œuvres érotiques de Mendès et les pornographies de

;ola ; il s'est abstenu, quoiqu'il assistât à la séance...
Ici, il n'y a nulle équivoque. Le ministre pour lequel es bons catholiques de la Droite ont voté était M. Yves ruyot qui fut le *Vieux petit Employé* de cette *Lanterne* ui a versé sur les ensoutanés, les *Vobiscum* et les œurs de Charité de pleines hottées d'immondices.

Sans doute, avec son cynisme habituel, le Diogène de a *Lanterne,* l'ancien défenseur des petits, le fondaeur de la *Ligue contre les abus,* s'était prononcé hauement pour les riches contre les humbles ; il avait déclaré qu'à ses yeux les Compagnies de chemins de fer ıvaient raison de traiter avec une grande maison comme a maison Hachette plutôt qu'avec de pauvres diables le libraires de province, mais, devant l'évidence, il ıvait dû déclarer que l'Etat était libre de s'opposer à ce nonopole.

Le droit de la Chambre était donc entier. En supprinant ce monopole, la Droite ne risquait pas non plus le priver l'Etat de ressources nécessaires à l'équilibre le son budget. En effet, d'un article du cahier des charges que Laur plaça sous les yeux des députés, il résultait que le monopole exclusif sur les chemins de er de l'Etat était concédé à la maison Hachette pour la somme dérisoire de 2,370 francs !

C'est dans ces conditions que les membres de la Droite dont je vous ai donné les noms se sont proıoncés énergiquement pour la librairie qui proscrivait les livres comme *Le Clergé sous la troisième République* pour accorder ses faveurs à la littérature de rut et de cul.

Ces mots peut-être paraîtront vifs aux Lévis-Mirepois, aux de Moustiers, aux de Montsaulnin et aux Reille qui sont probablement des gens très distingués dans leurs propos, mais il est bon qu'on sache la littérature qu'ils protègent. La Mouquette montre son cul, les amoureux de Nana se livrent au rut et les personnages de *Pot-Bouille* se déculottent devant le public.

J'espère que mes lecteurs n'oublieront pas ceci ; ils

se rappelleront ce brave Bournand refusant d'imiter Zola et de déshonorer son talent à des besognes pornographiques, mais comptant bien légitimement sur le produit de son livre pour nourrir sa famille. « Voilà l'homme loyal », se diront-ils. Ils se rappelleront aussi M. de Lanjuinais, un des grands propriétaires de France, riche à dix millions, prétend-on, affichant des sentiments religieux pour se faire nommer et refusant d'iader de son vote l'écrivain chrétien dont le livre a été chassé des gares. « Celui-là, diront-ils, c'est l'hypocrite, celui qui joue une indigne comédie. »

Les modestes libraires de province dont l'appui n'est pas toujours à dédaigner en temps d'élections pourront aussi tirer de cette histoire plus d'un utile enseignement. Ils ne perdront pas de vue que Maurice Barrès et Laur présentaient en leur nom une requête très juste : ils demandaient que le droit de vendre à la gare fût mis en adjudication dans chaque ville. Un libraire ayant déjà une petite clientèle aurait pu ainsi agrandir un peu son commerce, augmenter légèrement ses bénéfices.

Ce sont les membres de la Droite qui se sont unis aux plus méprisables opportunistes pour empêcher cette réforme qui n'avait rien de bien excessif.

Pour rendre le tableau complet, il faudrait énumérer tout ce que ces farceurs-là : mères, femmes, filles, sœurs, tantes ou nièces ont dit sur la nécessité de défendre les principes sociaux : « Où allons-nous ? la corruption des mœurs... Les mauvais livres qui circulent partout... Ah ! ma toute belle, c'est la génération nouvelle qui m'effraye... Si vous saviez ce qu'on met maintenant entre les mains de la jeunesse... Des scènes de débauche, chère madame, à faire frémir... Le Père X*** m'en parlait l'autre jour... Le cher homme en était tout ému... »

— Heureusement qu'il y a des hommes qui ne faiblissent pas... Votre mari est de ceux-là...

— Ah ! oui, le vaillant !

— Toujours sur la brèche ?
— Toujours ! Nuit et jour...
Total : quand il s'agit de défendre nos droits au Parment, les députés de la Droite se montrent en riant s passages croustillants des livres de Mendès et de ola et, après avoir voté pour Guyot, ils s'en vont à la ivette en chantonnant.

Le rut ! le rut ! le rut !
Le rut ! Il n'y a que ça...

Au-dessus de tous ces spéculateurs subalternes, de us ces monopoleurs de second ordre, plane dans une oire le dieu Rothschild.
De plus en plus s'affirme avec un relief plus accentué t exorbitant pouvoir fonctionnant dans des conditions solument extraordinaires et qui n'ont pas eu de précdents dans le passé.
Cet homme n'est ni Empereur, ni Czar, ni Roi, ni ltan, ni Président de République ; ce n'est pas un ffète comme à Carthage, un Lucumon comme chez Etrusques, un Vergobret comme chez les Gaulois ; l'a aucune des responsabilités de l'autorité et il en a ıs les avantages ; il dispose de toutes les forces gouernementales, de toutes les ressources de la France ur ses affaires particulières.
L'Union générale gêne le Maître, il la fait briser par ministre comme Léon Say qu'il a déclaré lui-même tre que son employé ; le Comptoir d'Escompte lui te ombrage, il le détruit et, quand la campagne qu'il ıenée semble devoir faire peser sur lui une certaine ponsabilité, Rouvier le dégage en forçant la Banque France à une avance de cent quarante millions. Il ıt risquer les coups les plus hardis puisque, lorsque hasard il a été trop loin, il a le trésor de la France ı disposition et que, sur un signe de lui, la Banque France envoie soixante-quinze millions d'or à la ique d'Angleterre qui ne nous aurait jamais rendu pareil service.

Personne ne proteste et lorsque Laur, infatigable dan
son zèle pour le bien public, essaie à la tribune de flétri
ceux qui drainent notre or au profit de l'étrange
Floquet l'empêche de parler et Laur est réduit à pu
blier, dans son journal, la *Guerre aux abus* (1),
discours qu'il n'a pu prononcer à la Chambre.

Ce n'est que deux mois après, quand l'opération
porté tous ses fruits, que Laur peut arriver à la tr
bune et, cette fois encore, il dit d'excellentes chose
il prodigue à son pays les plus salutaires avertiss
ments ; il nous montre Rothschild se servant de
Banque de France pour ses combinaisons de trésoreri

Dans le conseil de la Banque, qui est appelé à réglement
les opérations de cet établissement national, il existe d
personnages intéressés dans des opérations internationa
dont la mission secrète paraît être d'anémier la France é
nomique en facilitant l'exportation de notre or à l'étrang
Je ne parle pas à la légère.

M. de Rothschild, régent de la Banque de France, est
des plus zélés exportateurs de l'or français. Il a fait c
envois, que je connais, de 15, 18 et jusqu'à 24 millions d'
il dispose, avec sa signature et celle de deux ou trois pers
nages aussi solvables que lui, sur un simple trait de plu
des millions d'or de la Banque de France. Il l'a prouvé l
du prêt de 75 millions à la Banque d'Angleterre : le len
main de cette opération, il a tenu lui-même à s'affirmer
envoyant 24 millions de métal précieux en Angleterre.

Ces millions étaient pris à son compte courant.

Je dis que, dans ces conditions, la fonction de rég
qu'exerce M. de Rothschild est incompatible avec le titre
chef de Banques internationales. (*Interruptions.*)

Oui, j'admets très bien que, comme régents de la Ban
de France, on ait des personnages comme Léon Say, com
M. de Soubeyran, ou d'autres qui sont des banquiers franç
Mais que vous ayiez pour cette fonction des Sémites qui
des intérêts cosmopolites, en Allemagne, en Angleterre,
n'ont, pour ainsi dire, pas de patrie, je considère, je le rép

(1) *La Guerre aux abus*, 20 novembre 1890

– et le public est avec moi, — que cela est est impossible lus longtemps. (*Nouvelles interruptions sur divers bancs* (1).)

Prétendra-t-on encore que ce sont là les imaginations qui hantent le cerveau du courageux interpellateur ? Mais ce rôle joué par les Rothschild, cette puissance des banquiers de Francfort disposant à leur gré es ressources de notre grand établissement national ont des faits que les Anglais reconnaissent eux-mêmes. e n'est pas la France qu'ils remercient du concours ui leur a été donné, mais les Rothschild.

Je puis fournir, ajoute Laur, à l'appui de cette assertion n argument décisif. Savez-vous, messieurs, comment le ouverneur de la Banque d'Angleterre lui-même, Williams dderdale, a apprécié le prêt de 75 millions que vous avez it à cet établissement de crédit ? C'est un chef-d'œuvre ingratitude. Il a dit, en propres termes, dans un discours en ponse à celui de M. Rhotheby-Price, président du stock-change de Londres :

« Messieurs, au moment où vous remerciez la Banque Angleterre, il est essentiel de rappeler l'assistance spontanée et cordiale qu'elle a reçue de diverses personnes. Nous erons, en premier lieu, lord Rothschild, dont l'influence r la Banque de France nous a fait obtenir de cet établissement des ressources sans lesquelles nous n'aurions pu apporcomme nous l'avons fait, un concours utile au pays. »

Ainsi, Messieurs, le gouverneur de la Banque d'Angleterre -même déclare que c'est grâce à l'influence sur la Banque France de M. Rothschild qu'on a pu obtenir le fameux t de 75 millions en or.

M. LE MINISTRE DES FINANCES. — Ce n'est pas le même !

M. FRANCIS LAUR. — C'est encore bien plus grave que lord hschild, un Anglais, ait sur son cousin de France, régent la Banque de notre pays, une influence telle qu'on puisse , dans un discours, que, grâce à un Rothschild étranger, Banque de France a pu débourser 75 millions en or.

e dis que ce fait seul prouve deux choses : l'ingratitude de Banque d'Angleterre pour le prêt de 75 millions que vous

(1) *Journal officiel* du 18 janvier 1890.

lui avez fait et, en même temps, l'influence prépondérante des Rothschild, associés, coalisés, dans les finances internationales ; cette influence avouée, il ne faut pas se lasser de le répéter, impose à M. de Rothschild l'obligation de donner sa démission de régent de la Banque de France.

Oui, messieurs, je le demande avec la dernière énergie parce que je suis convaincu qu'il y a là un danger public.

Quelques voix. — Très bien ! très bien !

M. Francis Laur. — Je suis convaincu que l'opération du drainage de l'or en France a pour chefs, avec M. Bleischrœder et les principaux banquiers allemands, tous les Rothschild d'Allemagne, d'Angleterre et de France qui sont à la tête de cette entreprise.

L'Antisémitisme, on en conviendra, se présentai cette fois avec son véritable caractère sur le terrain économique et social. Si la Droite avait eu le sentiment national, elle n'avait qu'à approuver Laur.

Vous ne connaissez pas les Conservateurs. Au milieu des ricanements mal étouffés de la Gauche, un homme se lève pour prendre la défense de l'opération exécutée par les Rothschild ! Il félicite la Banque de leur avoir obéi ; il tient, selon son expression, à adresser « ses compliments » à Rouvier. Un peu plus, il lui proposerait de mettre ses insignes de député et d'aller faire une promenade avec lui dans la cour des Fontaines.

Cet homme, c'est notre Lanjuinais de tout à l'heure, celui qui a voté en faveur du monopole des Hachette par admiration pour *Pot-Bouille* et *Nana*.

Il faut voir toujours le contraste de ces choses, évoquer une des petites églises de ce Morbihan que Lanjuinais représente... Elle est bien nue la petite église, bien invitante au recueillement aussi ; aux voûtes sont attachés des bateaux minuscules que les marins y ont suspendus en guise d'*ex-voto*. Le matin ou à la tombée du jour, le recteur vient prier là pour ses catholiques députés, et ces catholiques députés montent à la tribune pour y défendre Rouvier et Rothschild, les spéculateurs et les banquiers juifs !

Dans quelles proportions les Juifs, maîtres absolus de a Banque de France, usent-ils de notre grand établis-sement national pour appuyer leurs tripotages ? On n'en sait rien. Les avances au Comptoir d'Escompte et à la Banque d'Angleterre sont les manifestations avouées d'un état de choses que tout le monde soup-çonne, mais les Juifs agissant avec la complicité du gouvernement, il est impossible de constater les mou-vements de fonds moins importants, faciles à dissimuler par de simples jeux d'écriture.

Dans son dernier volume : *Où est l'argent ?* Chirac déclare « que la Banque de France, en affirmant avoir deux milliards et demi de numéraire en caisse, trompe le public, qu'elle dissimule un déficit de plus d'un milliard et que ses bilans sont faux. »

Je ne prends pas la responsabilité de ces chiffres, car l'auteur a plus de compétence que moi dans les questions financières. Ce qui est certain, c'est que le gou-vernement aurait dû mettre l'écrivain socialiste en de-meure de faire la preuve de ce qu'il affirme d'une si énergique façon. Les députés n'ont pu ignorer la publica-tion de ce volume, puisque Chirac a pris soin d'en envoyer lui-même un exemplaire au Président de la Chambre. (1)

---

(1) Voici la lettre courageuse et précise qui accompagnait l'envoi du volume :

« Monsieur le président,

« Malgré la déplorable indifférence avec laquelle ont été accueillis les avertissements contenus dans ma lettre du 18 no-vembre 1885, à vous adressée, lettre qu'accompagnait d'ailleurs l'envoi de mon ouvrage intitulé *Les Rois de la République*, et dont les pronostics ont reçu la triste sanction des événements, je croi-rais manquer à mon devoir de citoyen si, cette fois encore et pour éclairer la Chambre des députés, je ne vous envoyais pas mon nouveau livre intitulé : *Où est l'argent ?*,

» Dans ce livre, en effet, je démontre que la Banque de France dissimule un déficit en métal dépassant un milliard.

» J'ai l'espoir que vous voudrez bien faire connaître ce nouvel

A l'étranger, tout le monde est au courant de cett situation. A la réunion antisémitique de Vienne du moi de décembre dernier, M. Lueger, le vaillant dépu catholique qui lutte avec tant d'intrépidité contre le Juifs et dont l'attitude contraste avec celle de Lanju nais et de ses tristes amis de la Droite, exprimait l'e poir de voir la France représentée au prochain co grès.

Il se peut, disait-il, qu'à nos prochaines assises, no voyions aussi des Français ; nous les saluerons de tout not cœur, car la France aussi souffre, et elle souffre encore pl que nous, car *de nom* elle est gouvernée par des valets de Juif et *de fait* par le Juif Rothschild. Même les Anglais, ces sp culateurs par excellence, le peuple le plus trafiquant parmi l peuples aryens, ont dû apprendre à leurs dépens ce que c'e que de se trouver sous le joug des Rothschild.

M. Lueger est dans la vérité en constatant que France souffre encore plus que l'Autriche. En All magne et en Autriche les gouvernements sont sa doute à la merci des Juifs, mais ils ont encore assez force pour les empêcher de conspirer ouverteme contre les pays dont ils sont nominalement citoyens de ruiner leur nation d'origine au profit des natio ennemies. M. Gustave Rouanet, qui se défend cepe dant d'être antisémite, a bien mis ce point en lumièr

Sans doute, écrit-il, l'organisation française ne diffère p sensiblement de celle des pays voisins étreints, comme no par les tentacules de la même pieuvre capitaliste qui les serre de toutes parts. Mais aucun pays n'a vu se développ

---

envoi à la Chambre des députés qui, à l'heure actuelle et plus ce jamais, doit éprouver le besoin de s'enquérir et de s'instruire, elle ne veut pas pousser plus avant le pays dans les horreurs e la famine.

» Je suis, monsieur le président, votre humble et dévo citoyen.

» Signé : Auguste Chirac. »

Paris, le 5 décembre 1890.

u même degré l'anarchie économique que les pratiques du béralisme ont introduite dans le nôtre. Aucun gouvernement n'a abdiqué, comme celui de la République française, es pouvoirs d'autorité et les devoirs de prévoyance sociale ont l'absence nous livre à la discrétion d'une poignée de arasites et d'accapareurs, devenus les arbitres de notre exisence nationale elle-même.

L'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie ont leur lasse capitaliste dont la rapacité ne le cède en rien à l'avidité e la nôtre : aucune de ces nations, cependant, n'a consenti, omme nous, à fermer les yeux systématiquement sur les anœuvres du capitalisme international. Au contraire, parout, les gouvernements, soucieux des intérêts vitaux de leurs euples respectifs, se sont efforcés de faire servir le capitasme à la défense de leurs intérêts nationaux, et, *si les protariats formulent d'ardentes revendications politiques et siales contre leurs gouvernements, du moins ne sauraient-ils les ccuser de livrer le pays à l'ennemi. Qu'on étudie l'action de la nance anglaise, allemande ou austro-hongroise, on ne la verra as, à l'instar de la finance française, travailler à ruiner l'inuence du pays dont elle draine l'épargne et gaspille la rihesse* (1).

Rien n'est plus exact. En Allemagne et en Autriche-longrie, les Juifs de la Haute Banque opèrent sur l'inigène ; en France ils opèrent contre lui en faveur de ennemi ; ailleurs ils se contentent de spéculer et d'exploiter, en France ils trahissent...

Ce n'est qu'en France que les Juifs osent négocier des ffaires comme cette vente des actions de Suez traitée ans le cabinet de Rothschild et qui livrait pour toujours l'Angleterre cette Egypte qui devait sa renaissance à os capitaux et où l'influence de la France était jusu'alors dominante.

Ce n'est que chez nous que l'on peut trouver un gouernement assez corrompu et des députés assez vils our permettre à Rothschild de soutenir, en haine de France, avec des capitaux français, cette insolente

(1) *Revue socialiste*, novembre 1890.

Italie qui serait en banqueroute immédiatement si l banquier de la Triple-Alliance ne maintenait pas artifi ciellement le cours de la rente italienne. L'armée des tinée à nous envahir, les flottes qui doivent bombarde nos ports, les chemins de fer stratégiques nécessaire pour transporter les soldats qui tueront les nôtres, tou est payé avec de l'argent français ! Connaissez-vous dan l'histoire un exemple, un seul, d'une pareille démence d'un semblable affaiblissement intellectuel chez u peuple ?

A la fin comme au début de ce livre, nous retrouveron comme symptôme caractéristique la débilité mental l'atrophie du cerveau. Parmi les Français d'aujou d'hui, beaucoup, hélas ! correspondent à ce qu'on appel en médecine les Dégénérés ; ils sont incapables d l'effort qu'il faut faire pour fixer son attention sur u point, impuissants à comparer deux idées, à suivre u raisonnement, à se former une opinion personnelle. I sont dressés au travail, ainsi que certains animau auxquels on arrive à faire faire des exercices surpr nants, mais ils n'ont pas la notion de la valeur de l'a gent que leur rapporte ce travail ; ils sont comme l enfants auxquels on a fait cadeau d'un louis et qui so enchantés de l'échanger contre une image.

Sur les milliers de Français qui ont échangé d louis contre des images portant ces mots : « Empru de la République Argentine, emprunts du Guatemal de l'Uruguay, de Costa-Rica ou du Honduras », il n'y a pas dix qui auraient été en état de vous dire où so exactement situés ces pays bizarres dans lesquels écla une insurrection tous les quinze jours.

— Connaissez-vous la province de Corrientes ?

— Non.

— Et la province de Mendoza ?

— Pas davantage.

— Et la province de Catemarca ?

— Pas plus...

— Et sur l'appel d'un prospectus vous prêtez aux habitants de ces provinces un argent que vous refuseriez certainement à votre meilleur ami ?

— Parfaitement.

Tous ces emprunts en effet ont été souscrits. Les Juifs ont donné quelques fonds à ces Républiques singulières, ils ont gardé le reste pour eux et ils ont acheté les hôtels magnifiques dans lesquels vous les voyez trôner aujourd'hui. Nous le répéterons toujours ; puisqu'ils n'avaient rien quand ils sont venus chez nous, il a bien fallu qu'ils prennent quelque part l'argent qu'ils ont (1)...

---

(1) Sur les 37 milliards que doit la France, M. Camille Pelletan prétend que 8 millions seulement ont été pris comme courtage par la Haute Banque cosmopolite. Ce chiffre est bien inférieur à la réalité.

Chaque jour les Juifs font des coups énormes en ce genre. Les Ephrussi, avec la complicité de la famille d'Orléans qui a mis toute son influence là-bas à leur disposition, sont en train de ruiner le Portugal.

Les Français qui ont été assez naïfs pour prendre du dernier emprunt portugais ont souscrit à 67 francs.

Les Portugais ont reçu 42 francs.

Il y a donc 24 points d'écart entre la somme reçue et la somme versée, 33 pour 100, un tiers d'usure pour la commission.

Notez que le Portugal est dans l'impossibilité absolue de faire face à ces emprunts. Le revenu qui n'est susceptible d'aucun accroissement est de 220 millions à peine et chaque année il y a un déficit de 50 millions ; il ne reste à ce pays qu'à imiter l'exemple de la Turquie et à faire faillite.

IV

LA QUESTION JUIVE A L'ÉTRANGER

Ignorance des Français sur tout ce qui se passe à l'étranger. — Guillaume II. — Les débuts d'un règne. — Israël reprend possession de l'Empereur. — Une déclaration des *Archives israélites*. — Assuérus-Guillaume et Mardochée-Singer. — Le Badhan. — Triomphe de Miquel. — Un Rouvier allemand. — Disgrâce de Stœcker. — Une bonne affaire et une mauvaise action. — Grandeur d'âme du Czar. — Les Juifs en Russie. — La syphilis industrielle. — Un article du *Nord*. — Dangers qui menacent le Czar. — Le Juif Adler. — Un insulteur de la France décoré par le gouvernement français. — Dédaigneuse réponse de M. de Kotzebue. — La mort d'Alexandre II. — Les Nihilistes trahissent leur race. — L'assassinat de Bralystok. — Le meeting d'indignation de sir Henry Isaacs. — Un peuple de cannibales. — L'Angleterre et l'Irlande. — La philanthropie de Jameson. — Les évêques anglicans. — Les exploits de sir Henry Isaacs à Paris. — Le magasin des Grands Boulevards.

Alors qu'il est si difficile aux Français de savoir ce qui se passe chez eux, on s'explique que les événements du dehors ne leur arrivent que déformés, dénaturés, travestis...

En réalité les Français ne savent de ce qui se passe à l'étranger que ce que veut bien leur en apprendre le Juif Rosenthal, le Jacques Sincère du *Figaro* qui dut jadis quitter l'Allemagne un peu précipitamment et sans y laisser de regrets.

Vous devinez ce que devient sous la plume de ce reptile tout ce qui touche à la question juive en Allemagne et en Russie.

Rien n'est plus intéressant, cependant, à étudier, car c'est une des saisissantes manifestations de la rivalité qui existe entre Guillaume II, l'Empereur allemand et Alexandre III, le Czar de toutes les Russies.

Depuis que notre France, affublée de la loque jaune, a renoncé, momentanément, nous l'espérons, à remplir sa mission, il y a deux puissances en présence. Deux souverains apparaissent au premier rang sur la scène du monde pour se disputer la suprématie morale plus importante encore que l'hégémonie matérielle, la direction de cette Europe si profondément troublée par les pratiques et les idées juives.

Quel sera le grand Empereur? se demande-t-on. Lorsque l'éphémère souverain que le peuple de Berlin avait surnommé Cahen Ier eut achevé de rendre tous ses mucus et que Guillaume II eut pris possession de ce trône qu'il avait si ardemment convoité, on put croire un instant que ce serait lui le grand homme, l'être d'élection que la Destinée appelle par son nom pour quelque rôle extraordinaire.

Le jeune César surgissait devant tous avec une sorte de grandeur faite de souvenirs du Passé et d'aspirations vers l'Avenir. On citait de lui des paroles qui semblaient le montrer comme un chevalier d'autrefois résolu à mettre la Force au service de la Justice, prêt à couvrir de son épée les déshérités de ce monde, ceux qui travaillent et qui souffrent, ceux qui produisent et que des parasites exploitent sans pitié. Il avait autour de lui des hommes dont l'amitié l'honorait, Waldersée, Stœcker — un soldat, un sacerdote d'accord pour flétrir les spéculations d'Israël et pour maudire cet art funeste de s'enrichir en faisant des pauvres, qui est le propre du Juif.

Les Juifs, un moment, se regardèrent avec terreur. Ils se dirent : « Après tous ces rois d'opérette dont nous avons fait nos jouets, allons-nous donc trouver en face de nous le Prince qui comprend sa mission, le Prince qui sait que Dieu lui a mis la couronne sur la tête pour défendre le peuple dont il est le chef? »

C'étaient les jeunes qui parlaient ainsi. Les Juifs blanchis dans toutes les corruptions et qui ont des expériences de vieilles matrones ne croient pas à la Vertu et

ils se disaient : « Il faudra voir ! » Ils virent et ils s'assurèrent bientôt que cet homme, dont l'allure juvénile les avait effrayés, n'était qu'une individualité de reflet ; ils purent se convaincre que les nobles paroles qui avaient frappé l'Europe lui avaient été dictées par les illustres amis qui l'entouraient. C'était un serin qui répétait une leçon apprise ; pour lui apprendre une autre leçon, il suffisait de lui jeter un peu de millet, le mille de la banale réclame qui avait déjà servi à faire chanter des airs juifs au pauvre archiduc Rodolphe.

C'est l'éternelle histoire : lorsqu'un être de quelque valeur apparente se révèle, le Juif rôde autour de lui un peu tremblant d'abord ; puis il se rapproche, fait des risettes : dès qu'il est persuadé que le personnage n'a rien de terrible, il s'enhardit aux familiarités déshonorantes, il lui tape sur le ventre, l'appelle : « Ma petite vieille » et finit par lui dire : « Donne-moi ta main, que je fiente dedans... »

Les Sémites en sont là avec Guillaume et publiquement ils commencent à le comparer à ce Schanababa d'Assyrie qu'on appelle Assuérus.

C'est M. Singer qui a trouvé cette belle idée dans les *Archives israélites*. Ce M. Singer est un de ces Juifs exaspérés qui mettent parfois dans les *Archives* une note violente qui n'est pas habituelle à cet excellent Isidore Cahen que notre ami Jean Drault s'obstine, je ne sais pourquoi, à appeler Cacahen. Il commence par déclarer qu'il brûlera la cervelle aux Antisémites de Vienne qu'il qualifie de *Rosche ;* il est vrai qu'il écrit cela de Paris et que, s'il se trouvait au Prater, devant ces hommes intrépides qu'on nomme Schneider, Vergani, Pattaï, Luëger, Cornélius Vetter, il se contenterait probablement de leur brûler la politesse et de déguerpir au plus vite...

Quoiqu'il en soit, ce Singer interpelle directement M. de Bismarck et lui dit sans autre préambule :

Je vous prie de relire le magnifique livre d'Esther où vous trouverez l'histoire typique de Haman et de Mardochée. Il

aan, le tout-puissant ministre, c'est vous, monseigneur; ssuérus, c'est Guillaume et Mardochée, c'est le socialisme llemand inauguré par les Juifs Lassalle et Marx et continué ar mon homonyme et coreligionnaire Singer.

Vous avez voulu abaisser et annihiler Mardochée, et c'est ous le grand chancelier qui êtes devenu sa victime (1).

Il est impossible de mieux faire sentir à Guillaume vec quel vilain monde il a fait alliance. Le Singer de erlin, celui que le Singer de Paris invite Guillaume à ire promener à travers la ville sur un cheval blanc, ersonnifie, dans ce qu'il a de plus méprisable, le ocialisme exploiteur et menteur, le Socialisme juif si ifférent du vrai Socialisme. Ce prétendu ami du Peuple irige une des manufactures les plus importantes de erlin et il est célèbre par l'impitoyable dureté avec quelle il traite ses ouvrières. C'est lui qui répondit quelqu'un, qui lui faisait observer le contraste de s discours et de ses actes, cette effroyable parole : Il est vrai queje paye très mal mes ouvrières, mais les sont libres à huit heures et, à cette heure-là, il y a ncore des hommes dans les rues. »

On voit que ce Singer tudesque a tout ce qu'il faut our jouer le rôle de Mardochée et que, si Guillaume a soin d'une Esther, il se chargera de la lui fournir ns les prix doux...

Assuérus, d'ailleurs, est le nom qu'on prononce puiquement. Entre eux, dans l'intimité, les Juifs alleands, depuis le haut banquier jusqu'au dernier Itzig Berlin, désignent tout simplement Guillaume sous nom de *Badhan*.

Le Badhan est un type dans la vie juive (2). Il fait rtie de l'orchestre de musiciens que le Kahal entrent à ses frais et fournit pour les mariages. C'est, à fois, un factotum, un bouffon, un improvisateur d'in-

---

1) *Archives israélites*, 16 octobre 1890.
2) Voir la *Russie juive*, de Kalixt de Wolski.

terminables discours. Il ne peut rester en place ; comme l'Empereur allemand, il se mêle de tout, il intervient dans tout comme Guillaume ; il amuse la société par l'importance exagérée qu'il se donne ; il va chercher lui-même les voitures pour la noce, il assigne à chacun sa place, il surveille les préparatifs de la *soupe d'or* que les nouveaux époux doivent manger après la cérémonie nommée *Kadouchine*, la remise de la bague ou de la pièce d'argent.

Avec leur instinct de parodistes, leur terrible don de saisir le côté grotesque et laid d'une physionomie humaine, les Juifs ont été frappés chez Guillaume de ce besoin de se mettre toujours en évidence, de l'absence absolue de cette maîtrise de soi-même que le Czar possède à un si haut degré, et ils se sont vengés avec ce sobriquet du souverain dont ils avaient eu peur un mo ment.

Dans cette voie-là, on ne s'arrête pas et Guillaume en est arrivé à prendre Miquel pour ministre des finances.

Ce Miquel a toujours passé pour être Juif, mais, dè qu'on aborde cette question dans un journal, on reçoit une lettre de Mlle Mina Miquel, cousine du Miquel en question, qui vous raconte longuement les pérégrinations de cette famille qui, pour une famille chrétienne, nous paraît avoir autant voyagé que le Juif Errant. Un Miquel aurait été compagnon d'Henri IV, il aurait ensuite passé dans les Pays-Bas où il serait devenu maître d'escrime dans la compagnie des gardes du corps du prince-évêque de Munster. Un de ses descendants aurait exercé la médecine dans le comté de Bentheim et, pour épouser une luthérienne, il aurait embrassé le protestantisme.

Quoi qu'il en soit, si ce Miquel n'est pas juif, il est digne de l'être. C'est un des plus affreux forbans de la finance allemande, un d'Erlanger opérant dans son pays. Devenu membre du Landtag prussien, il fut un des agents du pacte conclu avant la guerre de 18

entre l'Allemagne et la Juiverie européenne pour cette campagne de France qui fut surtout une opération financière. En échange du concours des Juifs, il demanda le vote de cette loi du 27 juin 1870 qui affranchissait les sociétés par actions de tout contrôle et de toute surveillance de l'État et qui permit les razzias financières qui suivirent la guerre.

Une fois la paix signée, il se lança à corps perdu dans ses opérations équivoques. L'*Univers*, un des rares journaux de Paris qui disent parfois la vérité sur les hommes et les choses de l'étranger, a raconté le *curriculum vitæ* de ce flibustier de haut vol.

Après la guerre, la première affaire de M. Miquel fut l'*Union de Dortmund*, espèce de syndicat fondé avec les Juifs Hansemann de Berlin, Abraham Oppenheim de Cologne, et les Rothschild de Francfort. Cette affaire fut pour le marché allemand ce que l'affaire des Cuivres fut pour le marché français.

M. Miquel lança ses actions avec un agio de 10 pour 100 et les poussa de 110 à 228; lorsque les dupes allemandes les eurent en portefeuille, elles descendirent à 12, c'est-à-dire encore au-dessus de leur valeur réelle.

Mais l'appétit venait en mangeant. La *Dortmunder Union* fait peu de chose à côté du Comptoir d'Escompte (*Disconto Gesellschaft*). Cette « création » fut également montée par M. Miquel et le Juif Hansemann. Après avoir écumé cette affaire, ils fondèrent le Sous-Comptoir d'Escompte (*Provinzial Disconto Gesellschaft*) au capital de 10 millions d'écus. 100 pour 100 durent être versés par chiffre nominal des actions, et dès leur apparition les actions non-libérées furent vendues et poussées à 150; elles sont ensuite tombées à 70. Nous ne mentionnerons qu'en passant l'affaire du Chemin de fer métropolitain de Berlin, où, grâce à M. Miquel, l'État prussien engloutit 7 millions d'écus à fonds perdus; l'affaire de la suppression du Mont-de-Piété, qui ouvrit les portes aux usuriers louches et aux tripotages *à réméré*, etc. (1).

Après le krach de 1873, dans lequel Miquel avait

(1) *Univers*, 20 mars 1889.

le principal rôle, le vieux Guillaume avait ordonné d poursuites contre le financier sans scrupules et s complices, et il allait être conduit dans la prison Moabit, lorsque l'intervention des Rothschild le sau

Quelques jours après, il fut reconnu par ses victim dans *Unter der linden*, à demi assommé à coups parapluie et précipité dans la boue.

Voilà l'homme dont Guillaume II rêvait de faire Grand Chancelier et dont il a fait un ministre d Finances en remplacement de M. Scholz, à un mome où toutes les convoitises populaires sont déchaînées, d'honnêtes gens seraient nécessaires pour inspirer ceux qui sont en bas le respect de ceux qui sont haut.

Vous voyez ce qu'il faut penser de ce souverain qu dépeignait comme ayant une sorte de foi mystic dans sa mission, comme personnifiant un idéal gé reux et élevé.

C'est bien le fils de l'Anglaise, le Tartufe protesta un général Booth couronné, faisant des prônes évi géliques à tous les corps d'état, aux officiers, aux p fesseurs, leur recommandant la moralité et la vertu prenant pour ministres des aigrefins.

Qui ne se rappelle le discours extravagant prono par l'Empereur à la conférence des maîtres de l'en gnement supérieur :

> J'aurais été très satisfait, disait Guillaume, si nous n'av pas dénommé ces examens, ces négociations, du mot f çais *Schulenquête*, mais du nom allemand *Schulfrage*. F (question) est le vieux mot allemand qui désigne les rec ches. Servons-nous donc simplement du mot de *Schulf* (question scolaire).

Cette mesquine façon de tout réduire à des quest de mots ne vous donne-t-elle pas l'idée de l'étroit de ce cerveau ? Ce souverain, flanqué de son an précepteur Hinzpeter, devenu conseiller aulique, vient discuter solennellement de pareilles niais

ne vous fait-il pas songer à Chilpéric voulant à tout prix mettre deux lettres de plus dans l'alphabet et condamnant à être écorché vif un maître d'école qui avait protesté contre cette innovation ?

Pauvre Pet-de-Loup qui vous arrêtez à ces arguties de grammairiens, ne voyez-vous pas que l'enseignement qu'il faut avant tout à nos générations déséquilibrées, c'est l'enseignement moral, c'est l'exemple de la Vertu honorée, de la Probité récompensée, c'est l'affirmation dans les gouvernements d'un principe moral ? A quoi servira-t-il aux jeunes gens, pour se guider dans la vie, de savoir faire, comme vous le dites, une bonne composition sur *Minna de Barnhelm* du Juif Lessing si, en levant les yeux vers le trône, ils aperçoivent un financier véreux choisi par vous comme ministre, investi de votre confiance, décoré par vous de l'Aigle rouge ?

Il faut ajouter que le jeune Empereur n'est qu'à demi responsable. Il est rare que les infirmes aient la plénitude de leurs facultés et Dumas a bien mis ce point en lumière avec Gambetta, ce Cyclope qui n'entrevoyait qu'une moitié de la création, qui, clairvoyant pour tout ce qui touchait aux choses matérielles, était aveugle pour tout ce qui était l'honneur, la justice, l'honnêteté.

Avec sa vanité maladive, son bras estropié, ses oreilles toujours obstruées par le pus et l'inévitable cancer qu'il sent grandir en lui, ce pauvre *Badhan* était destiné à devenir ce qu'il est, un amusement pour les Juifs qui, moyennant quelques articles dans ces journaux, qu'il fait semblant de mépriser et qu'il lit évidement, le mènent par le bout du nez... C'est un malencontreux, d'ailleurs ; il tombe toujours de cheval ; dans son audience avec le Pape, il laisse rouler son casque à terre ; aux grandes manœuvres, en Russie, se fait prendre ridiculement et le Czar est obligé de lui dire, paternellement et avec une nuance de dédain remarquée de tous : « Mettez-vous à côté de moi ; il ne vous arrivera rien... »

On devine le désespoir du groupe des socialist chrétiens qui entouraient Stœcker en voyant l'All magne livrée à des Miquel ; ils avaient rêvé de réfc mes fécondes s'accomplissant par en haut, d'un reto aux idées de moralité et de justice qui font les natio grandes et les peuples heureux ; et c'était le souvera lui-même qui livrait son pays à tous les écumeu d'Israël...

Une désillusion nouvelle était réservée à ces homm de cœur.

Guillaume suivit la pente ordinaire des princes e juivés, il imita l'exemple du prince de Galles qui fait entretenir par Hirsch et de l'archiduc Rodolp qui devait à tous les banquiers de Vienne. Il en arri à mettre ses amis à l'encan, à faire un marché de disgrâce de Stœcker! Bleischrœder déposa l'argent s la table et le pacte fut conclu.

L'Empereur, il est vrai, fut un moment furieux con Bleischrœder qui avait raconté cette histoire qui bi tôt courut toute l'Allemagne. Les journaux, l'*Al meine Zeitung* de Munich, notamment, s'efforcèr de démentir ce récit, mais leurs explications embarr sées et contradictoires ne purent convaincre person

Néron, sans doute, avait, lui aussi, éloigné Burrh mais, du moins, il ne s'était pas fait payer pour c par les Publicains. Guillaume II, en chassant bruta ment ceux qui avaient été les conseillers et les gui de sa jeunesse honnête, agissait en prince tout à moderne : il trouvait moyen de faire une bonne affa avec une mauvaise action...

Tandis que Guillaume tourne au don Pedro, le b lesque empereur qui déchirait sa culotte pour cou plus vite visiter les synagogues et qui maintenant des lectures dans les académies, le Czar de toutes Russies apparaît auguste dans son calme et dans majesté ; il a la grandeur de l'homme qui se recueill qui se tait.

Il semble que ce soit lui décidément que la Provi-
ence ait choisi pour être le représentant de la civilisa-
on occidentale.

Devant lui naturellement se pose la question juive.
A Guillaume II, les Juifs ont dit : « Vous savez, si
us voulez avoir ce qu'on appelle en termes de boule-
rd « une bonne presse », si vous voulez entendre
us les reptiles d'Europe siffler des airs en votre hon-
ur, livrez votre peuple à l'exploitation des amis de
iquel. »

Et Guillaume a répondu : « J'y consens ! »

Au Czar, qui n'est point un jeune homme gonflé
vanité sotte comme Guillaume, on a tenu un autre
ıgage. On lui a dit :

« Si vous ne trahissez pas les intérêts sacrés que
eu a mis en vos mains, les Juifs vous tueront. Les
ifs allemands, les Lavrenius, les Reinstein, les Men-
lsohnn, les Bromberg, les Gunzburg, sûrs de la
nplicité de l'Allemagne et de l'Angleterre, essaye-
ıt de vous assassiner. Ces gens-là sont trop lâches
ır s'armer du poignard d'Aristogiton, de Brutus,
ırena ou de Milano, du pistolet même d'Alibaud ou
Pianori, mais dans les universités dont vous leur
ez trop généreusement ouvert l'accès, ils ont appris
terribles secrets de la chimie et ils s'en serviront
ıtre vous. »

Avec la résolution tranquille qui le caractérise, le
gnifique mépris qu'il éprouve pour les agents alle-
nds qui conspirent contre lui, le Czar répondit :

Je n'ai pas peur. Mon devoir est d'empêcher qu'une
de de Iouddis fasse travailler des millions d'hommes
ın profit, pressure pour en tirer de l'or les ouvriers
champs et des villes et dépouille par l'usure ceux
ont réussi à économiser quelques kopecks... »

'est à ce moment que furent décidées les mesures
tre lesquelles les journaux affiliés à la Juiverie ont
ıé dans l'Europe entière une si bruyante campagne.

ien ne peut donner l'idée de ce que sont les Juifs

de Pologne et de Russie. Ils anéantissent les popula tions de villages entiers avec de l'eau-de-vie empoisor née. C'est d'un grand seigneur polonais que je tier directement ce propos, qui est le pendant du mot épou vantable du Singer de Berlin :

Un enfant de huit ans passe sur la route. Le cabar tier juif l'interpelle du seuil de son cabaret.

— Eh ! petit ! arrête-toi un moment, je vais t'offr un verre d'eau-de-vie.

Et il verse au gamin une énorme rasade d'eau-de-v frelatée...

Le seigneur s'approche du cabaretier :

— Pourquoi corrompre cet enfant ? Tu n'y as aucu intérêt puisqu'il ne te paye pas.

— Sans doute, répond l'autre avec le sourire sinist des gens de sa race, il ne me paye pas... mais, voye vous, il faut les habituer tout jeunes...

Les Juifs ont réussi à syphiliser une partie de la Ru sie. La preuve de ceci, nous la trouvons, non dans d brochures ou des livres écrits en vue de combatt l'influence juive, mais dans un de ces ouvrages tc à fait spéciaux, qu'il faut consulter de préférence si l' veut connaître l'état exact d'un pays.

La syphilis, écrit un savant éminent, M. Podolinsky (

---

(1) Le travail de Podolinsky a été publié dans les comp rendus du Congrès de l'Association française pour l'avancem des sciences. (Congrès de Montpellier, 1879, p. 863, sous le t suivant : *État sanitaire des populations du gouvernement de Kie*

M. Louis Jullien a cité ce passage dans le *Traité pratique maladies vénériennes*. (Paris, 1886.)

M. Jullien ajoute :

« Des doutes ayant été formulés sur l'exactitude de ce récit, fait prendre au cœur même du pays des renseignements n'ont fait que le confirmer. Tout au plus peut-on supposer Podolinsky a quelque peu poétisé les faits, d'ailleurs exacts. obligeant correspondant m'apprend que la basse classe dési encore la syphilis sous le nom de maladie française ; il ins tout particulièrement sur ce fait que les auteurs de ces hon embauchages sont des Juifs, qui ne reculent devant aucun mo

t le fléau principal des populations rurales ; dans certains llages, le tiers au moins des habitants est contaminé. Le ouvernement de Kiew est plus atteint que tout autre, en rai- n des nombreuses raffineries et des plantations de bette- ves, où le travail est organisé d'une façon vicieuse et dan- ereuse pour la salubrité publique. Les entrepreneurs de tra- ux, pour la plupart Juifs, ne trouvant pas facilement la ande quantité d'ouvriers nécessaires à la culture des bet- raves, ont imaginé d'attirer la jeune génération des vil- ges en réunissant l'orgie au travail, en offrant de l'eau-de- e et en faisant jouer de la musique plusieurs fois par jour, faisant coucher jeunes gens et jeunes filles ensemble, en mot en offrant toutes les occasions à la débauche. Ces unes gens des villages quittent par centaines les maisons de urs parents, s'en vont passer deux ou trois mois aux plan- tions de betteraves, dans un milieu impur et malsain, où s dépensent tout leur salaire et contractent la syphilis. Les unes filles qui ont passé une saison aux betteraves sont ès difficiles à retenir à la maison ; au printemps, dès elles voient arriver les musiciens assis sur des chars dé- rés, elles se laissent enlever pour ne plus revenir que vers fin de la saison, fatiguées, dépravées, malades.

Quant à l'usure, elle dépasse tout ce qu'on peut ima- iner. On a cité vingt fois l'histoire de ce malheureux ysan russe qui, en échange d'un billet de cinq roubles, it par ne rien recevoir du tout.

Notre vaillant confrère, le *Lillois,* qui par la plume le crayon a fait aux Juifs qui étaient en train de ra- ger Lille une guerre qui lui a valu l'estime de tous s gens de bien, a raconté spirituellement cette anec- te célèbre en Russie :

Un paysan russe se rend chez un prêteur juif et lui de- ande à emprunter cinq roubles (20 francs) pour un mois. — Je veux bien te prêter cinq roubles, dit l'Israélite, mais la condition que tu m'en rendras huit dans un mois.

---

ur piller les paysans et s'enrichir de leurs dépouilles. Sa con- sion, dont je n'accepte nullement la responsabilité, vaut d'être produite comme document : « Le vrai fléau, c'est le Juif. »

Le paysan hésite un peu, puis, pressé par le besoin, i accepte.

— Mais, reprend l'autre, j'ai l'habitude de prendre l'intérê d'avance ; par conséquent je vais te donner trois roubles, e tu m'en devras encore cinq.

Le pauvre moujik n'est pas content ; cela ne fait pas sor compte ; cependant, plutôt que de ne rien avoir, il consen à la nouvelle combinaison, signe un billet au juif et reçoi trois roubles. Au moment où il va passer la porte, le prêteu le rappelle :

— Écoute, je sais qu'il te sera bien difficile de me rendr cinq roubles à la fin du mois ; donne-m'en deux à présent e tu m'en remettras trois à l'échéance.

— C'est vrai, dit le paysan. Et il donne deux roubles.

— Ma foi, reprend le Juif, en réfléchissant bien, il m semble que tu n'as pas grand besoin du rouble qui te reste. Remets-le-moi, tu ne m'en devras plus que deux !

Le paysan, ahuri par tous ces comptes, ne comprend rien donne son dernier rouble et s'en va. Naturellement, le mois écoulé, il doit payer les cinq roubles, montant du billet sous crit au prêteur.

Ceux qui m'accuseraient d'exagération feront bien de lire un article publié dans le *Nord* au moment où l'Angleterre manifestait l'insolente prétention de se mêler des affaires de la Russie, et qui, écrit dans la bonne langue française du dix-septième siècle, est un chef-d'œuvre de persiflage dans sa modération volontaire.

La Presse juive, fidèle à la tactique qu'elle emploie contre nous, parle toujours de persécution religieuse. alors qu'il ne s'agit que d'une question économique et sociale.

Il n'y a pas de persécution religieuse en Russie, répond le *Nord*, voici ce qu'il y a : il y a en Russie, comme partout ailleurs, *l'envahissement de l'Aryen indigène par le Sémite*, qui s'est abattu sur le pays dans ses migrations et ses pérégrinations.

Le Sémite de la foule, très-intelligent, très-retors, peu scrupuleux, âpre au gain, ne se gêne pas avec le peuple russe, qu'il exploite avec toute l'ingéniosité de sa race. Fuyant le

ıvail agricole, très expert dans les métiers interlopes, ca-
retier et prêteur à la petite semaine dans les villages,
angeur, marchand à la toilette, usurier, patron des mai-
as *Tellier*, expéditeur du personnel pour les harems et les
anars d'Orient dans les villes, courtier sous toutes les
mes, sans entrailles partout, voilà le commun de ses vo-
ions.

Quand il monte par les professions libérales, il ne s'élève
toujours moralement. De plus, il se dérobe au service
itaire à l'aide de tels procédés et dans des proportions
es que la loi est obligée de combattre cette désertion pré-
tive par des mesures spéciales ; enfin, il fournit au nihi-
ne, qui va à l'encontre de toutes les croyances et de toutes
traditions du peuple russe, un contingent que la presse
lue à 80 pour cent. Sur ce fond habituel se brodent des
dents tels que l'exploitation monstrueuse de l'armée et
peuple russes pendant la campagne de 1877-78, exploita-
incroyable, épique !

e *Nord* trouve tout naturel que les Juifs réclament
tre ces mesures de « salut public » qui mettent hors
eur portée le peuple qu'ils croient être leur proie
time, mais il hausse les épaules à la pensée qu'un
vernement quelconque ait songé une minute, comme
rmaient impudemment les journaux juifs, à interve-
diplomatiquement en faveur de ces malpropres ex-
eurs. D'ailleurs, il avertit charitablement les Philo-
tes de Londres et d'autres lieux, que cette inter-
ion n'aurait qu'un résultat pour les Juifs de Russie,
de les faire égorger par les paysans qu'ils ont dé-
llés.

voit combien sont urgentes les décisions prises
e Czar pour protéger les travailleurs de son em-
Réussira-t-il dans cette lourde tâche devant
lle a piteusement reculé Guillaume II? Il a affaire
redoutable adversaire et qui emploiera toutes les
s.

Pall Mall Gazette a raconté dans quelles condi-
Gunzburg avait essayé de corrompre le ministre

de l'Intérieur, M. Dournowo, avec un chèque d'u million de roubles endossé par la maison Mendelsohn de Berlin.

M. Dournowo refusa, mais les Juifs ont des intel gences parmi les hommes sur lesquels le Czar aurait plus le droit de compter, et dans toutes les capitales travaillent à empêcher la conclusion de l'allian franco-russe.

M. de Kotzebue, conseiller de l'ambassade de Rus à Paris, est un homme droit ; il déteste les Juifs et aime son prince. Quant au baron de Mohrenheim est plus douteux ; ce fut grâce à son intervention, on l'a pas oublié, que le gouvernement français refusa reconnaître le caractère d'utilité publique à la *Soci des amis de la Russie*. Il est inexplicable, en tout c qu'il ait laissé le Juif Adler, simple employé au co sulat de Russie, intervenir dans la levée des scellés sur les papiers du général Séliverstoff alors que le J Mendelshonn était compromis dans l'affaire. C explique la tournure abracadabrante qu'a prise cet affaire Padlewski, dans laquelle le gouvernement rus a été trompé à la fois par l'ambassade et par le gouv nement français qui a fait filer le véritable Padlev pour complaire aux Juifs protecteurs de Men sohnn.

Cet Adler, en effet, joue un rôle parfaitement co de tous. Juif polonais, ainsi que nous l'a appris le respondant russe de la *Lanterne*, il est chargé c cueillir et de placer tous ses coreligionnaires, les tégés de M. de Rothschild et de Hirsch expulsé Russie par mesure de salubrité publique.

Cet Adler ne perd aucune occasion d'insulte France de la plus grossière façon.

Au mois de juillet 1889, un de nos confrères, do parole est au-dessus de tout soupçon, se trouva visite chez Adler dont le hasard l'avait fait voisi campagne. La conversation s'étant tournée sur la tique, Adler s'exprima sur le compte de la Répub

et de son gouvernement en termes si inconvenants que notre ami se leva et lui dit :

— Monsieur, vous oubliez que je suis chez vous et que je ne puis vous répondre sur le même ton, mais vous aurez ma réponse demain.

Là-dessus notre ami sortit accompagné de son frère. Une heure après toute la famille Adler apportait des excuses, mais notre confrère ayant manifesté l'intention de pousser les choses à bout, le lendemain M. Adler fit la démarche qu'on avait exigée.

Ces écarts de langage étaient, d'ailleurs, si familiers à l'employé du Consulat de Russie qu'une autre fois, dans un dîner, il s'attira une réponse sanglante de Jacques de Biez. Il traînait selon son habitude la France dans la boue, il parlait de la désorganisation générale, du dégoût que nous inspirions à l'Europe... Jacques de Biez est comme moi, il trouve que nos malheurs sont des malheurs de famille et il n'admet pas que les Juifs viennent oratorer sur une crise morale, qui est due à l'influence corruptrice de la Juiverie, et qui cesserait immédiatement si les Français redevenaient les maîtres chez eux. Il répondit à l'insulteur :

— Monsieur, la vraie plaie de la France ce sont les étrangers qui l'envahissent, qui abusent de son hospitalité, qui se la partagent comme une province conquise. Mais le jour est proche où nous leur prouverons que la France n'est pas la Pologne...

Ces perpétuels outrages envers la France devaient naturellement attirer à cet Adler les sympathies d'un gouvernement où les Juifs sont tout-puissants, puisque c'est une Juive qui dirige maintenant le ministère des Affaires étrangères.

Au 1er janvier dernier, Adler fut décoré, et l'on se souvient de l'indignation que souleva dans le corps diplomatique cette décoration donnée à un employé de consulat, alors que M. de Kotzebue, qui est chargé des affaires de l'ambassade en l'absence de M. de Mohrenheim, qui représente le gouvernement du Czar

près de la République française quand l'ambassadeur n'est pas là, n'était même pas chevalier de la Légion d'honneur. Ribot ne pouvait affirmer plus cyniquement que la France était aux mains des Juifs.

La *Patrie* a raconté de quelle façon M. de Kotzebue reçut Adler lorsqu'il se présenta à l'ambassade.

Avant-hier M. Adler est allé chez M. de Kotzebue pour lui demander si le gouvernement russe ne s'opposerait pas à cette étrange action. Le chargé d'affaires de Russie lui a répondu que le gouvernement français est libre de décorer les gens pour les mérites qu'il est seul à découvrir en eux (1).

Adler était si certain qu'on ne pouvait lui refuser cette distinction qu'il l'avait annoncée d'avance et qu'au Bottin de l'année 1890, il avait ajouté devant son nom une particule, *d'Adler*, pour essayer de maquiller sa Juiverie qui commence à le gêner.

Je ne sais si Alexandre III lira jamais ce livre. Trop souvent, hélas! on monte la garde autour des souverains pour empêcher la vérité de pénétrer jusqu'à eux. Parfois aussi un serviteur modeste, un valet de chambre qui a de l'affection pour son maître, se charge de le prévenir, de l'informer, de lui faire lire ce qui peut l'intéresser.

Alexandre II avait été averti de tous les côtés qu'un attentat se préparait contre lui; il s'en rapporta à ses ministres et, le 13 mars 1881, il tombait les jambes fracassées par les bombes, la tête ensanglantée et il murmurait en s'appuyant à la balustrade du canal Catherine : *Oubili menia!* « C'est fait de moi! » La police n'avait même pas pris la précaution de placer une haie de sergents de ville dans l'endroit où il devait passer ! S'il emploie des agents juifs, Alexandre III finira comme cela... (2)

---

(1) *Patrie*, 26 décembre 1890.

(2) Voir dans le *Correspondant* (10 et 25 décembre 1890), une très remarquable étude de M. Norbert Lallié : ***La lutte du Tzarisme et du Nihilisme.***

L'avis que je donne à l'Empereur est bien désin-
ressé; je ne désire absolument rien de lui et l'on
vouera qu'il est plus glorieux pour un homme d'être
auteur de la *France juive* que d'avoir le grand cor-
on de Saint-André.

Je ne suis pas même l'ennemi des Nihilistes. J'admire
ur froide intrépidité, leur abnégation, l'héroïque pa-
ence avec laquelle beaucoup supportent d'horribles
rivations. J'ai eu l'occasion de causer avec quelques-
ns d'entre eux et je leur ai dit : « Comment, vous qui
présentez l'âme aryenne en ce qu'elle a de plus
dmirable : l'esprit de sacrifice, pouvez-vous servir la
ause d'une race sordide et cupide qui, pour amasser
es millions, exploitera jusqu'au sang le peuple dont
ous vous prétendez l'ami ! »

Ils me comprennent bien, mais ils ne sont pas libres ;
omme les révolutionnaires français ils obéissent à des
efs qui ne les valent pas, et ces chefs sont tous à la
olde des grands banquiers juifs de Russie, d'Angle-
rre ou d'Allemagne.

Si le Czar veut se rendre compte des forces dont dis-
ose encore la Juiverie, et aussi du terrain qu'elle a
erdu, il n'a qu'à se faire expliquer les moyens grâce
xquels fut préparé le mouvement de protestation or-
anisé partout contre les oukases libérateurs. En cons-
tant le peu d'écho que ce mouvement a trouvé en
urope, il verra le travail qui s'est accompli dans les
prits depuis que la campagne antisémitique a com-
encé sérieusement. Jadis tout le monde aurait pris
rti pour ces prétendus opprimés qui sont en réalité
si cruels oppresseurs ; tout le monde aujourd'hui sait
quoi s'en tenir, et dans tous les pays, l'Angleterre
ceptée, on cria : « Bravo ! Le Czar a bien fait de traiter
s gens-là comme ils le méritent. »

Dès que furent annoncées les mesures que le Czar
lait prendre en faveur de son peuple, toute la Presse
ive fit entendre sa musique accoutumée. Elle débuta
al, d'ailleurs, et elle s'attendrit sur le sort d'un en

fant juif auquel on aurait fait subir un traitemen odieux ; il se trouva malheureusement que, cette foi encore, c'étaient les Juifs qui, à Bralystock, avaien commis un monstrueux assassinat et lapidé la fille d'u médecin, en souvenir probablement des anciens sup plices de la Judée.

Ce qui fut beau là-dedans, c'est la protestation d l'Angleterre, *au nom de l'humanité*.

Au point de vue de la gaieté superlative qui jaillit d certains contrastes, je ne sais rien qui m'ait procur une satisfaction plus intense.

C'est tellement beau que les images et les idées s pressent pêle-mêle et que la pensée reste quelqu temps informulée et confuse.

Donc, il faut que vous sachiez que ce peuple de proie que la Nature fit cannibale et que le Protestantism rendit hypocrite, était plein de compassion pour le Juifs de Russie et qu'il avait résolu de donner en leu faveur une représentation d'une pièce qui se serait appe lée : *Le Requin sentimental* ou *Le Caïman philan thrope*.

Sir Henry Aaron Isaacs fut sollicité d'organiser u meeting d'indignation auquel toutes les notabilités d l'Angleterre prendraient part.

A cette simple annonce, il semble qu'on voit appa raître tout à coup les spectres des milliers et des millier de victimes de la cruauté anglaise. Ici, ce sont les mal heureux Indous auxquels l'Anglais vendait de force le couvertures de soldats morts du choléra ; là, ce sont le Birmans, que l'on fusillait au mépris des droits de l guerre, tandis que des misérables portant l'uniform d'officiers anglais s'amusaient à photographier ceu qu'on assassinait, guettaient, avec le doigt sur le décli de l'*instantané*, les moindres mouvements et les der nières convulsions des mourants.

Arrêtez-vous pour contempler l'horreur dans l'hor reur. Un homme a acheté, moyennant six mouchoirs une enfant de dix ans, une créature de Dieu, et ce

homme en fait cadeau à des nègres afin qu'ils lui fassent voir une scène de cannibalisme : on saigne l'enfant et on la mange...

Pendant ce temps cet homme, ou du moins cet être à face humaine s'installe commodément et, le crayon à la main, il prend des croquis de la scène, puis il fait un peu d'aquarelle, de la peinture à l'eau, *water colours*. De temps en temps il pousse de joyeux : « Wery beateful ! » Il voulait voir, il a vu, il est content...

— Qu'est le monstre ? D'où vient-il ?

— Qui voulez-vous que ce soit, si ce n'est un Anglais ?

Vous avez lu, du reste, le récit complet de l'interprète, Assed-Ferrhan, sur les faits reprochés par Stanley à son lieutenant Jameson et qui eurent pour théâtre le camp de Yambuya.

Qu'est ceci à côté de ce qui s'est passé, de ce qui se passe encore dans cette Irlande-martyre sur laquelle les Anglais se sont acharnés pendant des siècles ! De 1845 à 1849, ils ont fait mourir là trois millions d'hommes de faim et ce sont eux qui l'ont raconté.

Les Irlandais, disait lord Derby au Parlement, étaient réduits à manger des pommes de terre pourries qui les empoisonnaient, et ils mouraient comme des mouches. Ceux qui n'avaient même plus de pommes de terre mangeaient de la terre pour essayer d'apaiser leur faim ; on retourna même au cannibalisme et l'on mangea de la chair humaine. Le désespoir était tel qu'on n'enterrait même plus les morts ; morts et vivants croupissaient ensemble dans d'étroites cabanes...

Les land-lords profitaient de la circonstance pour opérer sur leurs domaines de vastes balayures, des *clearences ;* ils expulsaient leurs tenanciers et les jetaient sur la grande route.

Dans un article du *New-York Herald*, O'Brien constatait que, depuis 1845, il y avait eu trois millions d'évictions de fermiers.

Ces évictions, bien entendu, continuent toujours.

Il y a parfois, parmi ces gens qu'on chasse de chez

eux, des vieillards paralysés qui ont travaillé soixante ans sur ce coin de terre ; ils refusent de s'en aller ; ils se cramponnent aux murailles de leur indigente chaumière... Alors, comme dans le comté Carlow, les policemen enlèvent le toit. La pluie entre, la neige tombe sur le grabat et les vieux crèvent...

Dans le comté Kerry, pour obliger à fuir ces paysans si obstinément attachés à leurs pauvres demeures, on les enfumait comme des renards. On enduisait les murs de pétrole, on y mettait le feu et on attendait que les tenanciers éperdus fussent forcés de se sauver dans la la lande !

A l'heure même où les journaux anglais annonçaient le meeting humanitaire en faveur des Juifs de Russie, on aurait pu voir une centaine de gens armés et de policemen cheminer vers Falcarragh, dans le comté Donnegal, district montagneux qui est peut-être le plus triste et le plus désolé de l'Irlande (1).

C'était une nouvelle expédition organisée pour expulser encore d'infortunés fermiers qui avaient été oubliés. Sur la route se tenait le Dr O'Donnel, évêque de Raphoë, qui donnait sa bénédiction aux victimes et qui les exhortait à prendre patience. Parfois il essayait d'intervenir et d'obtenir un arrangement, mais les propriétaires anglais ou leurs représentants le repoussaient durement et criaient : « Pas de pitié ! »

On en expulsa ainsi 500, puis une épouvantable tempête survint ; aveuglés par des rafales de neige et de pluie, les policemen refusèrent de marcher et l'on accorda un sursis d'un jour.

C'est la politique du journal juif de Londres : *The Banner of Israel*, le journal de Goschen, dont j'ai cité un extrait dans *Dernière bataille*. « Les Irlandais ne sont bons qu'à tuer, et c'est une faiblesse coupable chez les Juifs de ne pas les avoir exterminés tous... (2). »

---

(1) *Courrier de Bruxelles*, 24 novembre 1890.
(2) *Banner of Israel*, 17 juillet 1889.

C'est devant de tels tableaux, je le répète, qu'on sent
en l'impuissance de l'écriture et la lourdeur de la
ume à traduire tout ce qu'on ressent, et c'est ainsi
ı'on s'explique que des hommes de très grande va-
ur auxquels les pensées et les images venaient à flots
op pressés, aient beaucoup parlé et n'aient pas écrit.
Pour rendre ce qu'on éprouve, il faudrait pouvoir
oduire un changement à vue, comme au théâtre.
Ici un paysage d'Irlande noyé dans un brouillard
acial, des malheureux assis au bord du chemin, dans
boue, à quelques pas de la chaumière où ils sont nés,
femme s'efforçant de réchauffer dans sa jupe trouée
enfant qui a faim et qui pleure...
Le land-lord, le privilégié du sort auquel Dieu avait
nfié le soin de veiller sur ces pauvres hères qui sont
s frères, a des millions de livres sterling ; il possède
s châteaux partout, des équipages de chasse, des
leries pleines d'œuvres d'art, il ne pourrait en huit
ırs faire le tour de son domaine... Et ce drôle, ce
ıudit, cet infâme, a donné froidement l'ordre de jeter
; désespérés hors de chez eux.
— Où donc est-il, ce Caïn ?
— Où il est ?... Tenez... là-bas... à Guidhall. Sous le
des lustres, il y a une assemblée de philanthropes ;
âmes sensibles protestent, *au nom de l'humanité*,
ce que le Czar veut empêcher les Juifs d'empoison-
et de voler les paysans russes... Regardez parmi
tes les Grâces, les Honneurs et les Révérences qui
t là, et vous y trouverez votre land-lord impitoyable...
st un digne fils de la déloyale Angleterre, il est mau-
; mais il est menteur, il est cruel mais il est hypo-
e, et de cette main qui, d'un trait de plume, a voué
mort ses infortunés tenanciers d'Irlande, il a signé
equête à sir Isaacs...

es soussignés sont d'avis qu'il y a lieu d'exprimer publi-
nent une opinion au sujet des persécutions renouvelées
quelles des millions d'Israélites sont en butte dans la
sie, sous le coup d'édits exceptionnels et de mesures res-

trictives. Ils demandent, en conséquence, à V. S. de vouloi bien convoquer un *meeting* à Guidhall et d'en accepter la pré sidence.

J'ai étudié cette liste avec un vieux prêtre irlandais qui me donnait des détails sur les quatre-vingt-troi signataires. On ferait l'histoire du crime social et l procès des hautes classes au dix-neuvième siècle rie qu'avec la vie de ces gens-là.

Le duc d'Argyll, qui vient en tête, est le père d marquis de Lorne, qui a épousé une des filles de l Reine. Le père et le fils se valent. Tous deux sont vil et sans entrailles. Les *crafters* d'Écosse où d'Argyl a ses terres tuent les cerfs et les daims de leur sei gneur pour se venger de tout ce qu'il leur fait endurer

Aberconn est un des plus féroces land-lords d'Ir lande. « Aberconn l'implacable », dit-on là-bas.

Les tenanciers du Tr. Hon. comte de Meath, un autr lord irlandais, sont morts de misère par centaines au tour de son domaine de Bray (1). Milord est atroce Milady est pire. Milady a, d'ailleurs, signé la requête en même temps que son mari, et versé une larme alcoo lique sur les Juifs de Russie.

Le duc de Westminster est, lui aussi, du bois dor on fait les damnés. C'est le plus riche propriétaire te

---

(1) C'est ce peu recommandable personnage qui devait all porter au Czar les vœux adoptés au meeting de Guidhall, en cor pagnie de M. Joseph Pease.

Le comte de Meath renonça à son voyage, parce que l'amba sadeur d'Angleterre en Russie le prévint que la première questi que daignerait lui adresser le Czar serait celle-ci : « Monsieur philanthrope, combien avez-vous fait mourir de vos tenanciers faim ? »

Cela rappelle la réponse de Frédérick Lemaître à la reine Vi toria. Frédérick avait été jouer à Londres le *Chiffonnier de Par* la reine l'avait fait venir dans sa loge, et la vieille ogresse a dents jaunes avait feint l'attendrissement.

— Comment, vous avez de pareilles misères à Paris ?

— Madame, répondit Frédérick avec sa voix tonnante et s grand geste, ce sont nos Irlandais...

ien du Royaume-Uni (1). Il a vingt millions de rente; l possède tout un quartier de Londres; à l'expiration le ses baux à long terme, il verra ses revenus doubler, t il se vante lui-même de n'avoir jamais donné un chelling à personne. Il arrivera devant Dieu sans avoir ne bonne action à lui raconter.

Par avarice, Sa Grâce voyage en deuxième classe; n lui fit un jour la plaisanterie de faire entrer dans on compartiment une troupe de petits ramoneurs; il aya le supplément pour faire monter les ramoneurs n première et resta en seconde... C'est le seul trait de énérosité qu'on connaisse de lui...

Il fut longtemps le caudataire et le flagorneur de ladstone, qui l'avait patronné dans la vie publique. uand Gladstone eut pris parti pour les Irlandais oppri-nés, le duc de Westminster, l'ami des Juifs persécutés, it enlever de son salon le portrait du vieil homme l'État et déclara qu'il ne connaissait plus son ancien mi.

A côté de cela, il faudrait pénétrer dans l'intérieur les évêques qui figurent dans cette liste.

Les filles font de l'aquarelle, *water colours*, tou-ours. Elles copient justement un dessin qu'un Jameson uelconque a offert à leur père...

— C'est bien gentil cela, père; c'est une scène de annibalisme, n'est-ce pas?

— Oui, chère petite, d'après nature...

Pendant ce temps-là le père se fait, de ses mains épis-opales, des beurrées énormes qu'il arrose d'un géné-eux scherry; il pense au discours qu'il prononcera au neeting; il relit l'article de la *Banner of Israel*, dans equel on déclare que les Irlandais sont faits pour être xterminés; il trouve cela très bien parce que les Irlan-

(1) Le duc de Westminster vient le sixième sur la liste des lus riches personnes du monde, publiée par M. de Varigny dans on volume : *Les grandes fortunes aux Etats-Unis et en Angle-erre.*

dais sont des Chrétiens, mais il est plein de pitié pour les Juifs qui tiennent des maisons de tolérance en Russie (1); à la fin, il a tellement bu de scherry qu'il se met à pleurer sur sa beurrée, en pensant à sir Isaac et à la civilisation...

Ce qu'il y a de merveilleux, c'est l'imperturbable gravité avec laquelle les Anglais accomplissent ces actes de suprême hypocrisie. En toutes choses ils sont ainsi. Ces Tartufes, d'une si impassible scélératesse, se livrent aux monstrueuses débauches qu'a décrites la *Pall Mall Gazette* sans perdre une minute leur masque de puritanisme; ils lisent leur Bible avant, après, et probablement pendant.

Pour ces êtres, que le prince de Ligne appelait des « Jacques Roasbeef inamusables », la débauche elle-même est moins un entraînement des sens qu'un besoin de faire du mal, un des aspects du cannibalisme européen. Ils éventrent des petites filles de huit à dix ans, ils brisent ces tissus à peine formés, moins pour chercher dans ces exercices un ignoble plaisir que pour éprouver la joie de faire souffrir.

Les malheureux télégraphistes de Cleveland-square perforés par les membres des grands Cercles de Londres, qui leur entraient dans le corps, poussaient, dit-on, des hurlements de douleur. Et c'étaient précisément les cris de ces *boys*, qu'on mutilait pour quelques pennys, qui ravissaient les grands seigneurs et les alliés de la famille royale, mêlés à ces scènes sans nom sur lesquelles le prince de Galles a empêché qu'on ne fît la lumière; ils goûtaient là la sensation que Jameson alla chercher en Afrique, la sensation violente et âpre que les plus élégantes ladys demandent à l'ivresse du whisky.

Cela ne les empêche pas, comme vous l'avez vu, d'être

(1) On sait qu'en Angleterre certaines fonctions comme celles de lord chancelier et de vice-roi d'Irlande, sont interdites aux Catholiques et accessibles aux Juifs. Voilà ce que les Anglais entendent par l'égalité et la tolérance en matière religieuse!

de parfaits philanthropes... lorsqu'il s'agit des Juifs de Russie... : *English tartufery !*

Le plus intéressant là-dedans c'est encore sir Henry Isaacs. Ce lord-maire pratique profita de tous ces événements pour venir faire à Paris un *pouf* gigantesque.

Un beau jour on apprit, par de magnifiques affiches, que les petits commerçants de Paris n'étaient pas encore suffisamment ruinés par la concurrence des grands magasins et qu'un nouveau bazar allait s'ouvrir pour achever de les réduire à la misère. Cette fois on devait vendre à la fois des comestibles et des étoffes, de la margarine et des soieries.

Le président du conseil d'administration, disaient les réclames, n'était rien moins que sir Isaacs, le lord-maire de Londres en personne.

Le grand attrait de la société nouvelle consistait en ceci qu'elle était organisée en violation des lois françaises

Vous retrouvez là le sans-gêne de l'Anglais greffé sur l'impudence du Juif... : « La légalité, le respect des Anglais pour la légalité, le bâton du constable, emblème de la loi... » Bref, le premier soin de ce lord-maire, qui occupait une des plus hautes fonctions d'Angleterre, de ce Juif plein de scrupules qui refusait de traverser la Cité en voiture le jour de son entrée à Mansion-House, parce que ce jour était un jour de sabbat, était de faire un pied de nez aux lois françaises...

Naturellement les journaux juifs, avec le patriotisme qui les distingue, se roulèrent aux genoux de ce monsieur sans façons. Arthur Meyer, l'ami du Roi, et Eugène Meyer, l'ami du Peuple, acclamèrent, en de pompeux articles, le Youtre étranger qui venait faire concurrence aux petits marchands parisiens.

Les magasins des Grands Boulevards, écrivait la *Lanterne* en deuxième page (1), jouissent, du reste, d'une situation ex-

(1) *Lanterne*, 7 juillet 1890.

ceptionnelle. En façade sur le boulevard Poissonnière, il donnent aussi sur la rue du Sentier et sur la rue Poissonnière Ils sont donc situés au centre d'un des quartiers les plu populeux de Paris, à proximité des grandes artères condui sant à toutes les gares importantes.

La création de cette maison va sans doute être un nouvea sujet de plainte pour les petits commerçants et plus qu jamais ils vont demander qu'on écrase d'impôts leurs puis sants concurrents. Qu'importent ces récriminations?

Trois mois après, on apercevait un rassemblemen énorme rue de Provence et l'on entendait sortir de groupes des exclamations furibondes... C'étaient le actionnaires de sir Isaacs, le défenseur des Juifs d Russie, qui exhalaient leur douleur.

Pour ne pas être encore traité de pamphlétaire, j préfère laisser le *Petit Journal* (1) vous raconter cett navrante mystification.

Hier, à deux heures, une foule considérable se pressait de vant la porte du nº 51 de la rue de Provence. De vives pr testations et des réclamations énergiques sortaient de tout les bouches :

— Nous sommes volés! s'écriait l'un.

— Ah! les misérables! disaient les autres.

Voici la cause de ce rassemblement qui a ému penda une grande partie de la journée les habitants de ce quartier

Il y a trois mois, une souscription publique était ouver pour la création d'une maison anglaise : « Aux Grands Bo levards. »

Cette affaire était patronnée, d'après le prospectus, par hauts personnages de Londres et de Paris. Il s'agissait créer un grand établissement qui vendrait, en même tem que des nouveautés, des produits alimentaires.

Les souscripteurs furent très nombreux et, en quelqu jours, le montant des sommes versées s'éleva à plus 600,000 francs.

M. Henry Petit, promoteur de la société anglaise dissout adressa alors de nouvelles circulaires pour annoncer que

(1) *Petit Journal*, 2 octobre 1890.

etrait des fonds serait effectué hier à son bureau, 51, rue de rovence.

Les intéressés se sont présentés, mais en vain. M. Petit eur a répondu que les fonds n'étaient pas là et qu'il ne les ecevrait que dans une dizaine de jours.

De nombreux plaignants allèrent trouver le commissaire le police de la rue de Provence, qui manda le sieur Petit et ui fit subir un interrogatoire à la suite duquel il l'a maintenu n état d'arrestation

J'ai eu beau lire les *Archives israélites* depuis la remière ligne jusqu'à la dernière, je n'y ai jamais rouvé aucun renseignement sur cette histoire...

En revanche, j'ai eu la satisfaction de lire dans les ournaux anglais quelques lignes qui m'ont fait plaisir :

Le lord-maire de Londres vient de recevoir du Foreign ffice la communication suivante signée par le secrétaire articulier de lord Salisbury :

« L'ambassadeur de Russie a prié le marquis de Salisbury e vous faire retourner la lettre que vous avez adressée à . M. l'Empereur de Russie en date du 24 janvier, ainsi que e mémorandum joint à cette lettre, concernant la situation es Juifs en Russie.

« Je suis chargé par lord Salisbury de vous transmettre es papiers. »

En un temps de don Pedro, de Guillaume, de prince e Galles et d'archiduc Rodolphe, on aime à rencontrer nfin un souverain qui sache garder un peu de dignité is-à-vis des Juifs et qui refuse de prendre « leurs pa- iers », même avec des pincettes.

En recevant ces « papiers » qu'ils avaient été obligés 'envoyer par la poste et que personne en Russie n'a- ait daigné regarder, Westminster, Argyll, Aberconn t les autres ont dû faire une jolie tête.....

LIVRE TROISIÈME

ANÉMIE — ANESTHÉSIE — ATARAXIE

« Dixit Dominus... Ecce ego ponam Jerusalem super liminare crapulæ omnibus populis in circuitu. »

Et erit, in die illa, ponam Jerusalem lapidem oneris cunctis populis.

(ZACHARIE, ch. XII, v. 2 et 3.)

I

mpossibilité de faire sortir les Français actuels de leur apathie. — Les réunions publiques. — Le Conseil municipal et les souscriptions irréductibles. — Les Français ne sont pas pessimistes. — La conception qu'ils ont de la vie. — Dégénérescence complète du sens moral. — Les idées nouvelles sur le vol et la prostitution. — Osiris Iffla ou le Bienfaiteur de l'Humanité. — Le culte des grands hommes. — L'enthousiasme de Mme Adam. — Ce que la Cour d'appel de Bordeaux pensait de ce Dieu égyptien. — Il y a vingt ans. — Le président Toutée et le *Bal des Vaches*. — Un coin de province. — Maës et son ami Le Senne. — La diminution des naissances. — La *Mort aux gosses*. — Les deux pèlerinages. — Indifférence devant les catastrophes financières. — Les actionnaires de Panama. — Le silence des journaux. — Henri Rochefort. — Le Patriarche de l'escroquerie. — Le rapport de M. Monchicourt. — Des chiffres fantastiques. — Les gogos ont toujours confiance. — La banque Macé-Bernard et le Clergé. — Les *Placers de la Haute Italie*. — La publicité du *Gaulois*. — La mort dans le péché. — La Magistrature. — L'affaire des Métaux. — L'avocat-général Sarrut et le président Calary. — Laveissière et Comet. — Un dîner de

magistrats. — L'implacabilité envers les humbles. — Un homi
tué pour une fleur. — Une fête à Boulogne. — Un Code spéc
pour les Juifs. — Mary Raynaud et Rodrigues. — Le marq
de Salaberry et Naquet. — « Cela va tout de même! » —
servilité des Académies. — L'élection de Bischoffsheim. — I
mandarin de lettres — Lavisse et le bon Dieu. — Le Lettré
la Bergère. — Une visite à l'Impératrice d'Allemagne. —
mariage Hugo-Daudet.

Il serait inexact d'attribuer uniquement au manq
d'argent la lenteur avec laquelle s'est développé l'An
sémitisme. Sans doute le manque d'argent nous a pri
du concours de la Presse, qui est nécessaire à l'heu
actuelle pour remuer l'opinion. Mais le Boulangisme
eu l'argent, par conséquent il a eu la Presse. En réal
combien d'hommes aurait-il pu mettre sur pied à
moment donné ?

Pour bien se rendre compte de l'état des esprits
faut avoir assisté à des réunions boulangistes, av
entendu des orateurs comme Laguerre, Déroulè
Millevoye, les avoir vus chaque soir remuant le
auditeurs comme avec une pique de fer rougie au f
dénonçant des infamies qui n'étaient que trop réell
flétrissant, avec une ardente éloquence, des tripota
et des scandales dont la preuve était facile à fai
Chaque soir ils rappelaient au peuple que sa volo
avait été brutalement méconnue, que le suffrage u
versel avait été outragé dans l'élection de Joffrin ;
invitaient les assistants à venir protester sur la place
la Concorde, et tous ceux qui étaient là s'écriaien
« Oui, oui, nous irons tous ! »

Il devait se passer des choses énormes sur cette pl
de la Concorde. Et cependant, le jour de la valida
de Joffrin, je n'ai guère vu passer, autour du vieil o
lisque de Ramsès, que des omnibus, des voiture
toutes sortes et des piétons inoffensifs.

Dans ce pays, jadis si susceptible pour tout ce
touche aux trafics d'argent, jamais opposition n'eut
plate-forme comparable à ce coup des souscript

réductibles, accompli à la veille même des élections unicipales. Il n'y avait pas à ce sujet la moindre hésiation : les mandataires du peuple, si sévères pour la orruption de l'Empire, avaient honteusement abusé de eur mandat et s'étaient entendus avec des banquiers our voler le public.

On a raconté cela sur tous les tons ; on a répandu à rofusion une brochure fort bien faite : *Les Scandales t les tripotages de l'Hôtel-de-Ville. — Paris aux gioteurs*. Pour sa part, la Ligue antisémitique, qui est oin d'être riche, a pris et distribué pas mal d'exemlaires.

Les Parisiens ont réélu la plupart des conseillers muicipaux convaincus d'avoir trempé dans ces malproretés. Ils les ont réélus très librement, avec des urnes ès surveillées par des représentants de tous les partis, ar des gens de comités experts dans toutes les roueries lectorales et qu'on ne met pas facilement dedans.

Tout vient se briser contre une indifférence absolue, ontre une sorte d'ataraxie, d'impassibilité générale, ui n'est point l'ataraxie stoïque dont parle Proudhon, ais plutôt une inertie maladive, une prostration sur iquelle rien n'agit.

Les physiologistes connaissent bien ces phases passaères où le cœur est inexcitable. L'organe où l'humaité puise sa flamme a soudain des moments de repos, 'hébétude, de torpeur après lesquels il reprend son fonconnement.

A l'heure actuelle, malheureusement, ce n'est plus ar saccades, c'est toujours que le cœur ne répond plus ux excitants. Et comme ce bourdon, qui rythme nos tères, nos expansions et nos violences, dépend luiême du cerveau, c'est toujours au cerveau qu'il faut ercher la cause des défaillances et des sommeils.

Il y a eu trop d'efforts ce dernier siècle, trop de hâte épidante, trop de connaissances fragmentaires, disersées, illusoires. Il semble que l'on ait vécu dans un aléidoscope. Obligée de s'appliquer à la fois aux théo-

ries sociales, aux découvertes de la science, aux essors des lettrés, la vision papillote et fatigue. Il faudrait ce regard à facettes des insectes, cet œil-mosaïque dû peut-être à des morcellements infinis de choses, pour comprendre tant de mouvements heurtés, tant de couleurs criardes.

Comment s'étonner alors que la lassitude saisisse ces entendements secoués, non plus la saine lassitude du travail, où se puisent des forces nouvelles, mais la dépression atonique où l'on a l'illusion de la vigueur ?

La Mort gagne le monde par l'insensibilité, par l'anesthésie. Cette anesthésie sociale, que l'on appelle l'ataraxie, envahit les masses, comme sa sœur envahit les êtres. Elle débute d'ici, de là, par plaques qui se rejoignent et couvrent bientôt le corps tout entier. Certaines régions intermédiaires jouissent d'une fausse excitation que l'on retrouve avant tous les désastres. Celui qu'attend la congestion bâtit des projets bienheureux. Nous autres, au bord du gouffre, nous affirmons le Progrès indéfini, une ère joyeuse et libre. Au fond, nous ne croyons même pas à Demain, et nous nous en occupons très peu.

On a donné bien des noms à cet état particulier, que chacun constate. Weïss a parlé d'une maladie des moelles, d'un affaiblissement du *vis vivendi;* d'autres d'insensibilité volitive, d'aboulie, d'impuissance de la volonté.

Personne, en tout cas, ne conteste la dégénérescence de cette race qui eut jadis une si débordante vitalité.

Il faut ajouter, cependant, que cette dépression intellectuelle, que les Français avouent eux-mêmes, ne se traduit pas chez eux par le Pessimisme.

Le Pessimisme est particulier aux natures supérieures. Dès qu'on touche aux profondeurs de l'être, qu'on se penche sur l'énigme du monde, qu'on s'unit de cœur à la souffrance de ceux qui nous entourent, il est impossible de ne pas éprouver une impression d'anxiété

t d'amertume devant l'impénétrabilité de cet impas-
ble univers, qui s'obstine à ne pas répondre à nos in-
rrogations, à ne rien nous révéler de ses secrets...
es frivoles rient jusqu'à la mort; les esprits moins
gers, ceux qui réfléchissent sur les spectacles que la
ie déroule devant eux et qui s'irritent de ce qu'elle
ur cache, ne peuvent se défendre de la tristesse qui se
égage de tout... *Cor sapientium ubi tristitia...*

Les Français modernes n'ont rien de tout cela. Les
oublantes théories de Schopenhauer (1) comme les
elles désespérances de Tolstoï, vastes et désolées
mme des steppes, les laissent parfaitement indiffé-
nts. Intellectuellement, c'est trop fort pour eux, trop
endu d'horizon, trop intense de pensée; cela les
bligerait à trop de méditation.

La conception que les Français contemporains ont de
vie n'a d'analogue dans aucun temps, elle est tout
fait particulière à notre époque. Notons tout d'abord
ue si la vie moderne s'est compliquée au point de vue
es faux besoins et des raffinements du bien-être, elle
est singulièrement simplifiée au point de vue moral;
mme une espèce de Peau de chagrin, elle se rétrécit
us les jours sous ce rapport.

Si elle avait toujours le ciel comme finalité et comme
ut, la vie jadis était, même au point de vue terrestre,
ose importante et sérieuse; elle se rattachait par des
cines solides à des traditions de familles habitant de-
uis des siècles sur un même coin de terre, elle se pro-
ngeait par-delà le tombeau par le désir qu'avaient les
us pauvres de laisser d'eux un bon souvenir, de
guer aux leurs de beaux exemples à suivre, un héri-
ge d'honneur à garder à leur tour.

---

(1) Voir sur Schopenhauer et le Pessimisme un très remarquable
ticle de M. Ferdinand Brunetière dans la *Revue des Deux*
ondes du 1er novembre 1890.

A lire aussi, à un autre point de vue, une curieuse étude du
cteur Delon : *Pessimisme et Socialisme*. (*Revue socialiste*, no-
mbre et décembre 1890.)

Tout cela a été élagué peu à peu, et l'on a mis ce q
restait en viager. Pour les privilégiés, pour les fils d'e
richis, la vie est une occasion de faire la fête ; pour l
déshérités du sort, pour les forçats du travail, elle e
un douloureux et monotone trimage, afin d'arriver
manger à peu près régulièrement et à mourir à l'hôp
tal. Pour les représentants des classes moyennes, pou
ceux qui donnent l'idée la plus juste du pays, pour l
bien doués, les bien portants, les bien armés, c'est ur
bagarre dans laquelle on est tombé on ne sait commen
et au milieu de laquelle il faut tâcher de se débrouill
et de se faire jour à coups de poing.

Il y a évidemment des touches cassées dans le clavi
humain, des notes qui ne rendent plus. On ignore ég
lement la Gaieté franche des ancêtres et la tendre,
poétique Mélancolie. On ne sait plus ce que c'est qu
le Bonheur, ce présent des Dieux à quelques privilégié
ce Bonheur qui avait un caractère presque sacré et do
Bonald disait : « Je salue le Bonheur parce qu'il e
rare. » On peut dire même, qu'à part peut-être chez que
ques mères qui ont perdu leurs enfants, on ne conna
plus la Douleur, j'entends la Douleur religieuse et gra
d'autrefois. C'est fini et des enthousiasmes ardents
des généreuses angoisses d'un cœur déchiré par le Dout

Il existe seulement des satisfactions et des embêt
ments, des chances et des guignons qui dépende
presque tous de circonstances matérielles. Tout ce
rentre plus dans l'ordre des accidents, des faits diver
des catastrophes, que dans l'ordre des sentiments,
l'âme n'en est affectée que très indirectement par l
dérangements et les troubles que l'être physique e
éprouve dans les habitudes et le train ordinaire de sa vi

L'homme du Passé, en un mot, avait de nobles moti
pour vivre ; l'homme d'aujourd'hui a seulement que
ques prétextes plausibles pour ne pas se tuer et accon
plir jusqu'au bout sa corvée.

Cette corvée, le Français contemporain la subit av
un certain entrain, qui est un don qui lui reste de

race ; il tâche de gagner le plus possible pour nocer davantage, pour se procurer plus de jouissances matérielles, pour faire honneur à ses affaires.

Le régime moderne a créé, on peut le dire, un type d'être spécial que l'on serait tenté d'appeler le contribuable ; car, en réalité, si on demandait à beaucoup d'hommes de ce temps pourquoi ils sont sur la terre, ils seraient bien embarrassés de répondre et finiraient par vous dire :

— Ma foi, pour faire notre service militaire, pour acquitter nos contributions et pour payer notre terme.

Le gendarme, le percepteur, le propriétaire sont, pour la plupart, la forme visible du Devoir et, dès qu'on est en règle avec eux, on a l'esprit en paix.

Aussi, remarquez-le, ces contributions le Français les paye avec une certaine joie : il ne se sert pas du tout de ses droits de citoyen pour obtenir la diminution des impôts. Il en est de même du propriétaire : le Français est heureux quand il a rempli ses devoirs envers lui. Chez ce peuple, qu'on prétend livré à toutes les théories subversives, il n'y a pas d'exemple d'assassinat d'un propriétaire. Les insurgés de la Commune, maîtres absolus de Paris, ont tué de vénérables ecclésiastiques qui ne leur avaient fait aucun mal ; ils n'ont tué ni un des propriétaires implacables qui avaient augmenté sans pitié le loyer des pauvres ménages, ni un des huissiers qui avaient saisi jusqu'à la cendre des foyers.

Les Français sont admirablement dressés à toute cette organisation fiscale ; ils sont comme les meharis qui s'agenouillent pour qu'on puisse les charger plus facilement, ou comme les chevaux de renfort d'omnibus qui, leur besogne faite, vont tout seuls rejoindre leur place au bas de la montée et attendent là qu'on les attelle de nouveau.

Ces hommes si dociles à rendre à César ce qui est dû à César, se regardent, en revanche, comme absolument affranchis de toute obligation envers Dieu.

Ce qui frappera plus tard l'observateur, quand il étudiera les générations présentes, c'est la facilité avec laquelle un peuple peut se passer de toute religion. Dans les départements qui entourent Paris, il y a des villages où les hommes ne mettent jamais les pieds à l'église. Je ne parle pas ici des hommes affichant des opinions anticléricales. En beaucoup d'endroits la période d'anticléricalisme militant est close. Les paysans et les ouvriers du pays saluent le curé parce que c'est un notable, mais ils n'éprouvent pas une seconde le besoin de penser à Dieu, d'élever leur cœur vers le Créateur, de s'unir par la prière à la Divinité. En dehors des dimanches, ils n'ont aucune notion des fêtes de l'Église et des événements qu'elles commémorent. C'est là tout un ordre de préoccupations radicalement aboli chez eux et, à leur point de vue, ils vivent très bien comme cela.

Quand, par hasard, ils entrent à l'église pour un mariage ou un service quelconque, ils s'y ennuient à avaler leur langue. Ce Sacrifice du Corps et du Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sous les espèces du pain et du vin, ce drame si magnifiquement émouvant de la Messe, où chaque parole, chaque geste du prêtre a une signification si profonde, les laisse totalement indifférents ; ils ne le comprennent pas plus qu'ils ne comprendraient une cérémonie dans une pagode. Ils sont tout à fait revenus à l'état sauvage, très au-dessous, au point de vue du sentiment religieux, de ce qu'étaient nos pères au moment où le christianisme pénétra dans les Gaules ; pour les ramener, il faudrait les évangéliser à nouveau, il faudrait des apôtres comme saint Denis ou saint Éleuthère, qui aillent prêcher sur les chantiers ou dans les champs.

Ce sera, je le répète, un sujet de stupéfaction pour ceux qui écriront définitivement l'histoire de ce temps, que de voir avec quelle rapidité ce peuple, qui fut si croyant, qui resta si longtemps idéaliste, en est arrivé à être étranger à toute inquiétude sur l'âme, sur le mystère de la destinée, sur le Divin en un mot, à vivre

e la vie seule des instincts, dans un matérialisme anquille qui, chez beaucoup, encore une fois, n'a plus en d'agressif contre les ministres du culte.

Il en est de même, d'ailleurs, pour tout ce qui touche ı domaine moral. Je n'ai pas l'intention de déclamer ntre la corruption des mœurs, ce qui serait parfaitement inutile; je veux noter simplement à quel degré ır ce point encore les opinions se sont modifiées en ıelques années. Ceux qui appartiennent à ma génétion seront incontestablement frappés de l'exactitude ce constat.

Il y a vingt ans, les mots : *un failli*, *un voleur*, *un ndamné pour escroquerie,* étaient des mots-épountails ; une condamnation pour vol était la mort soıle pour un homme. Aujourd'hui, ces termes n'ont us qu'une importance très secondaire.

Sans doute, on s'écarte encore du voleur classique, uvert de haillons, armé d'un gros bâton, mais ce n'est s parce qu'il est voleur, c'est parce qu'il est mal mis. s voleurs habillés comme tout le monde sont les nvenus partout.

Crouzet, Jacques Meyer, circulent sur le boulevard tous leurs camarades leur serrent la main.

Mary Raynaud a été nommé à une belle majorité r les rustiques populations du Cantal, auxquelles n'avait pas caché ses antécédents; il a traité un emınt municipal avec le maire de Mâcon ; son nom ure dans des scrutins au *Journal officiel* et il ait été probablement validé s'il avait pu tenir plus gtemps. Il était chargé de la partie financière dans journal monarchiste par excellence, dans l'organe orisé de ce prétendant qui prétend, tout au moins, e un honnête homme et, avec l'expérience que pouent lui donner ses trois ans de prison, il engageait duchesses et les marquises à placer à la *Banque tat* les fonds qui n'auraient pas été dévorés par le ulangisme.

Personne ne trouvait cela étonnant et l'on se fût

étonné au contraire qu'on fît mauvais accueil à un gen tleman comme Mary Raynaud qui, s'il n'était pa absolument honnête, était fort civil en ses manières Un monsieur qui, à Paris, dans un lieu public, refuse rait de s'asseoir à côté d'un homme flétri par les tribu naux, passerait pour un excentrique, un *faiseu d'épate*...

Tout est singulier, d'ailleurs, en ce temps. Jadi ceux qui avaient eu des relations plus ou moins diff ciles avec la Justice cherchaient à se faire oublier ; au jourd'hui ce sont ceux-là, au contraire, qui courer après toutes les occasions pour se mettre en avant, qui tout prétexte est bon pour attirer l'attention sur eu

Qui n'a entendu parler, en ces derniers temps, d Juif Osiris Iffla?

Osiris a le culte des grands hommes ; il commenc par offrir une statue de Jeanne d'Arc à la ville de Nanc qui ne demandait rien ; il continue en offrant une statu de Guillaume Tell à la ville de Lausanne.

Vous devinez le vacarme que mène la Presse juiv autour de ces actes de munificence !

Il n'est donc point mauvais de montrer au publ l'opinion que s'est faite la Magistrature française d moyens par lesquels ce mortel généreux était arrivé s'enrichir. Voici comment, il y a cinq ans, les conseiller de la Cour d'appel de Bordeaux jugeaient la manièr d'agir de ce Dieu égyptien. Il s'agissait d'une substitu tion de créance faite frauduleusement par Osiris à sc beau-frère Moyse.

Attendu que si on cherche à pénétrer le sens et le mobile cette substitution pleine d'équivoque, on y découvre une *com binaison artificieuse habilement organisée dans le dessein tromper le public* sur la vérité de la situation de la nouvel société; que visiblement, en transportant sur la tête de sc beau-frère Moyse la créance irrécouvrable de 330,036 fran avec des conditions de remboursement particulièrement r goureuses et en lui faisant opérer dans la nouvelle société

ersement de pareille somme, Osiris a poursuivi un double ut : attirer l'argent du public dans la nouvelle banque et s'assurer, par l'intermédiaire de son beau-frère, des facilités de emboursement au détriment des autres créanciers;

Que cette *intention frauduleuse* se révèle d'abord dans la réparation des actes des 13-14 février 1880, à laquelle Osiris pris une part directe et prépondérante, ainsi qu'en témoigne la correspondance versée aux débats, voire notamment es lettres de Foucaud et d'Astruc, de fin novembre, 3 et 7 décembre, enfin la lettre d'Osiris du 15 décembre 1879;

Que la *fraude* apparaît plus sensible encore dans la *simulation qui entache* les conventions des 13-14 février 1880, où les alculs intéressés d'Osiris se déguisent sous le masque de *ession mensongère, de prêt fictif et de versements imaginaires;*

Qu'elle éclate enfin et au grand jour, dans la circulaire qui nnonce la formation de la nouvelle société et où, à l'aide de ertains procédés de rédaction qui mettaient en relief le nom 'Osiris à côté de celui d'Astruc, son beau-frère, on insinue au ublic qu'Osiris continue son appui à la nouvelle société (1).

Si nos gouvernants n'étaient pas les misérables qu'ils ont, ils auraient défendu à cet homme d'avilir Jeanne 'Arc ; ils lui auraient dit : « Bas les pattes ! Il est des gures qui appartiennent à la Patrie, et il n'est pas permis à un financier douteux de déshonorer dans la mort humble bergère qui vécut pauvre et dont les parents 'avaient rien volé à personne. »

J'ajoute que M. Ruffie, le conseiller d'Etat chargé de Instruction publique et des Beaux-Arts au conseil de ausanne, pourrait faire, lui aussi, son profit de ce que : dis sur l'absence de tout sens moral chez nos minis-'es français.

J'ai connu quelques Suisses : c'étaient tous de très onnêtes gens, un peu raides d'allures, un peu formastes, un peu susceptibles peut-être comme caractère, ais droits et solides sur l'honneur. J'imagine qu'ils ensent comme moi que la Suisse n'en est pas encore

(1) Extrait d'un arrêt rendu par la première chambre de la Cour appel de Bordeaux, le 14 avril 1886.

réduite, pour glorifier ses grands hommes, à accept l'aumône d'un Juif suspect.

Le Conseil d'Etat de Lausanne n'a point, paraît-il, ces scrupules et je pense qu'il fera graver sur le piédestal de la statue du libérateur de l'Helvétie les considérants de l'arrêt rendu dans l'affaire Osiris par la Cour d'appel de Bordeaux.

Rien, ne peut donner l'idée du ton des lettres adressées à cet Osiris à propos de cette statue, lettres qu'en bon Sémite affolé de réclame il fait publier en première page dans le *Figaro*.

Mme Adam fut, paraît-il, l'Isis que cet Osiris consulta tout d'abord. « M. Osiris, dit le *Figaro*, confia un jour son projet à l'un de ses médecins, le Dr Second, et pria cet éminent professeur d'en parler à Mme Adam dont il est le gendre.

» Mme Adam s'enthousiasma à cette idée et désigna elle-même la ville de Lausanne, comme étant la plus digne de recevoir ce cadeau princier. »

Mme Adam écrivit là-dessus à Osiris une lettre échevelée et pleine d'épithètes :

Cher monsieur et ami,

Merci de votre belle lettre si patriotique, si noble, si élevée de sentiments et d'une générosité si simple ! Je me permets de l'envoyer à mes amis de Lausanne, mais en leur demandant de me la renvoyer, car c'est un monument de patriotisme que je veux garder. Toute ma gratitude comme Française et tout mon dévouement à vos œuvres si hautes.

Juliette Adam.

Si Mme Adam collectionne les documents relatifs à Osiris et à « ses hautes œuvres », elle me permettra, je l'espère, de lui offrir le jugement rendu par la Cour d'appel de Bordeaux ; elle pourra l'exposer sous une vitrine et montrer à ses invités un homme qui fait des cadeaux avec le produit de ses razzias et qui aura peut-être plus de droits qu'Atchinoff à s'appeler « le Cosaque du don. »

Quant à Ruffie, il est débordant, lui aussi.

Après avoir donné à la France, votre patrie à laquelle nous attachent tant de liens d'amitié et d'affection, le témoignage éclatant de votre générosité et de votre patriotisme, vous voulez bien aujourd'hui penser à la Suisse, sa République sœur, et en particulier à notre canton de Vaud, cette terre commande si rapprochée de la France par sa situation géographique et par sa vie intellectuelle.

En acceptant de grand cœur l'hommage que vous daignez faire à notre pays, nous pouvons vous donner l'assurance que la statue du libérateur Guillaume Tell sera placée dans un cadre digne d'elle sur le bord de ce lac que vous aimez. En nous rappelant les origines de notre Patrie sous les traits de l'homme en qui s'incarne la conquête de la liberté, elle nous dira également que le dévouement, le patriotisme, la générosité sont les traits distinctifs du génie français et, dans ce pays où les chefs-d'œuvre sont rares, elle sera un monument impérissable élevé à la supériorité de la France dans le culte du beau.

Franchement, devant des mascarades pareilles, devant de si indécentes parades, est-ce qu'il n'est pas heureux que, de temps en temps, la voix d'un Antisémite s'élève pour crier : *A la chienlit!*

Ce changement radical dans la façon d'envisager certains actes est la conséquence de l'entrée triomphale des Juifs dans la société parisienne et c'est aux représentants des hautes classes, uniquement, que retombent la responsabilité de cette corruption de la conscience française.

Il est clair que, dès que les plus illustres familles prêtaient leurs bras à des financiers enrichis par la ruine des naïfs et des gogos, la France devait modifier ses anciens concepts sur le Bien et le Mal et les adapter aux idées des Sémites pour lesquels l'Argent est tout, aux yeux desquels la probité et l'honneur ne sont que des expressions vides de sens. Quand le duc de La Rochefoucauld-Doudeauville reçoit chez lui les Rothschild et les Ephrussi; quand la duchesse d'Uzès, la

première duchesse de France, conduit le mail
M. Hirsch et descend chez lui quand elle va à Londr
quand le duc de Chartres sert de parrain au financi
bavarois qui fut le lanceur des lots turcs, ils déclare
implicitement que certaines idées sur l'honnêteté sc
tout à fait surannées.

On mit un certain intervalle dans la descente.
commença d'abord par dire : « Sans doute, ce baro
fait des tours pendables à Vienne, cet autre a la sp
cialité des sociétés véreuses et des coups de Bou
éhontés, ce troisième est un filou notoire, mais enfi
n'y a pas le fait matériel de la condamnation. » Qua
on vit fonctionner la nouvelle Magistrature, on s'ap
çut vite que ceux qu'elle condamnait de loin
loin étaient généralement moins coupables que ce
qu'elle acquittait et l'on en arriva à passer l'éponge
tout, à admettre que le vol était une industrie com
une autre...

Le relâchement est universel et l'on peut dire q
Paris ce qu'on entendait autrefois par la moralité p
blique a complètement cessé d'exister.

Autrefois la Prostitution était regardée comme
honte et le fait de livrer son corps à des hom
moyennant une somme d'argent enlevait toute consi
ration à une femme. Aujourd'hui, cette appréciat
semble absolument arriérée. Dès qu'elle appartie
même d'une façon subalterne, au monde des arts,
femme est reçue sur le pied d'égalité dans les mais
les plus aristocratiques. Les pères et les maris trouv
tout naturel de voir à côté de leurs filles ou de le
femmes des créatures qu'ils connaissent pour des pr
tituées. Parmi les privilégiées honorées des pal
académiques, il en est qui, au su de tout Paris, fi
raient, il y a quelques années encore, sur le répert
que les matrones mettent à la disposition des étran
avec la photographie et le tarif.

Une demi-mondaine entretenue par deux ou t
amants, et qui ne fait pas d'esclandre dans sa mai

est bien vue de tous ; aux villes d'eaux, elle fréquente les mêmes hôtels, les mêmes tables d'hôte que les femmes les plus honnêtes, elle hante les mêmes casinos et personne ne lui fait d'avanie.

Il y a vingt ans seulement, c'eût été une affaire énorme que l'histoire d'un magistrat devenu le gendre de la teneuse du *Bal des Vaches*, acceptant une fortune amassée sou par sou par l'exploitation de la plus crapuleuse prostitution. Le magistrat convaincu d'une telle ignominie n'eût pas osé retourner au Palais le lendemain.

Les révélations sur Toutée n'ont guère fait que divertir Paris ; on a ri de ce juge propriétaire de maisons où l'on allait, moyennant deux francs, passer la nuit avec les gadoues ramassées au bal ; on a ri de ces petits « cabinets particuliers » à cinquante centimes où les clients et les clientes, quand ils étaient trop pressés, allaient opérer sous l'œil vigilant de madame Emile, la belle-maman du président de la neuvième Chambre...

En définitive, Toutée est sorti de là plutôt grandi dans l'estime de ses collègues ; on a dit : « Il a dix-huit cent mille francs ! » Il représente la Propriété.

Pour moi, cette histoire-là évoque toutes sortes de figures et d'êtres. J'ai connu ce bouge affreux que l'on appelait le *Bal des Vaches*.

Il était déjà admis dans la jeunesse littéraire que pour faire une bonne étude de mœurs il faut aller dans les endroits où il n'y en a pas... Nous étions donc quelques-uns que passionnait l'observation des bas-fonds de la capitale, et, bien souvent, dans nos tournées à travers les plus étranges réceptacles de la prostitution et de l'ivrognerie, le *Vieux Chêne*, la *Bibine*, les *Pieds humides*, nous repassions par la rue Contrescarpe et nous allions dire bonjour à la mère Emile qui n'était pas une méchante femme et qui aimait les gens distingués...

Je retrouvais là un ami de jeunesse, un Hercule de

foire, qui faisait des tours sur le terre-plein qui précède le pont d'Austerlitz. En revenant du lycée Charlemagne, je prenais toujours le plus long et je m'arrêtais devant ce saltimbanque. Parfois, Albert Duruy, qui était d'une force extraordinaire et que tous les exercices physiques attiraient, s'amusait à soulever des poids ; peu à peu, on causa, on se lia.

A une autre extrémité de ma mémoire, je revois la famille Toutée qui jouissait de l'estime de tous à Saint-Fargeau. La petite maman Toutée, très intelligente, très avenante, était une amie de ma tante Joséphine et c'était un nom qui revenait souvent dans ses souvenirs de province.

Quand j'eus passé mon baccalauréat, on m'invita en Bourgogne pour me montrer à la famille et je vis les Toutée, les Lacour et le père Dethou qui était déjà très vieux à ce moment. Mon oncle Saint-Aubin était un des chefs du parti républicain dans l'Yonne, et, au Deux Décembre, il avait été obligé de se cacher dans les bois. M. Lacour, le riche propriétaire de Saint-Fargeau, avait été proscrit aussi et Mme Lacour montrait avec orgueil la plume qui avait servi à écrire les *Châtiments* et que Victor Hugo lui avait offerte. Ce fut une de mes juvéniles admirations que Mme Lacour ; c'était une belle femme un peu mûre, avec des bras superbes ; elle faisait des vers et je me figurais que Mme de Staël devait être comme cela.

Tout ce monde honnête et ardemment républicain ne tarissait pas sur les corruptions de l'Empire et, à chaque tournant de route, le Dr Dethou arrêtait sa carriole de médecin de campagne pour fulminer contre les mœurs impériales. Quels cris ils eussent poussés tous si on leur eût annoncé, dans un de ces petits salons ornés de fauteuils de velours jaune usé et fané que je vois encore, que sous la République les magistrats iraient prendre femme au *Bal des vaches !* Qui eût dit que cette mère Emile, chez laquelle je ne me vantais pas d'aller faire un tour, entrerait un jour dans cette famille

si provinciale, si bégueule et qui prenait des airs effarouchés quand on parlait des bals des Tuileries!

J'aimerais à retourner là-bas, à rencontrer le père Dethou qui doit avoir acheté une voiture neuve, depuis qu'il est député, et à lui dire : « Eh bien! vertueux républicain, que pensez-vous de tout cela? (1) »

Cette décadence morale de la Bourgeoisie, qui se vautre maintenant dans toutes les hontes, n'apparaît bien que lorsqu'on a vu jadis quelque petit coin de province comme ce coin de Bourgogne que je vous crayonne.

Au bas de l'échelle, l'indulgence est la même. La fille publique, dont l'existence exceptionnelle était jadis comme enveloppée de mystère, vit maintenant comme

---

(1) Il faut toujours voir le côté amusant des choses. La Magistrature, nul ne l'ignore, qui avait eu des trésors d'indulgence pour les accusés boulangistes, tant que Boulanger eut chance de réussir, fut impitoyable après la défaite envers ceux qui touchaient de près ou de loin au Boulangisme. Toutée, particulièrement, se signala par des arrêts véritablement féroces, et c'est par lui que Maës fut condamné à six mois de prison dans des conditions absolument odieuses.

Lorsque M. Engerand manifesta l'intention d'adresser une question au Garde des sceaux à propos de l'attitude de certains magistrats, il vit venir vers lui un de ses collègues, suppliant et inquiet à la fois.

— Mon cher collègue, lui dit celui-ci, je vous en conjure, n'attaquez pas Toutée... Si vous saviez quelle peine ces attaques lui causent!

Cet homme était Le Senne, le député boulangiste et l'ancien avocat de Maës!

Pendant ce temps-là, Maës tirait ses six mois de prison à Sainte-Pélagie. Engerand vint l'y voir sur son désir et Maës lui dit en le quittant : « Faites tous mes compliments à mon ami Le Senne! »

C'est un peu le pendant de l'histoire de Bournand défendant l'Eglise dans son livre : *Le Clergé sous la troisième République.* Quand il s'agit de soutenir le livre contre la proscription de la maison Hachette, les députés de la Droite votent contre l'écrivain catholique en faveur de la librairie qui s'est vouée à la propagation des œuvres de Zola et de Catulle Mendès.

tout le monde ; elle est amie avec ses fournisseurs qui l'exploitent tant qu'ils peuvent ; elle mange souvent à la même table que le marchand de vin et sa famille ; elle caresse les enfants des ouvriers qui sont dans la maison ; elle leur achète des bonbons ; l'ouvrier lui dit bonjour quand elle « bat son quart », qu'elle *travaille*, selon l'expression usitée.

C'est un état d'esprit général. L'âme française a été absolument transformée, retournée depuis vingt ans. Il y a un siècle, un artisan de nos anciennes corporations, un garçon ou une fille de ferme de Vendée avaient en ce qui concerne l'honneur, la probité, la pudeur, des délicatesses, des impressionnabilités que n'ont plus la plupart des gens du monde aujourd'hui.

Au fond, en bien des moments, cette vie si basse et bornée à de si vulgaires réalités semble à beaucoup une chienne d'aventure ; ils y sont, ils y restent et ils s'y débattent avec une certaine vaillance, une certaine bonne humeur française, mais ils ne se soucient pas de faire cadeau à d'autres d'une existence dans laquelle il faut se donner tant de mal.

L'idée de famille n'a plus, nous l'avons dit, le caractère qu'elle avait autrefois. Les Français modernes n'éprouvent pas pour leurs parents les sentiments de respect innés chez les générations précédentes, mais enfin ils ne les assassinent pas encore pour les manger quand ils sont vieux ; ils les enterrent encore convenablement ; ils achètent une couronne pour mettre sur le cercueil. Ils ne se réjouissent pas davantage de se survivre dans leurs enfants, ils ne se préoccupent nullement au point de vue supérieur de ce que seront ces enfants dans la vie, mais quand il leur en tombe un, ils le nourrissent, ils l'élèvent comme ils peuvent, selon leur rang.

C'est là pourtant une corvée nouvelle pour laquelle ils n'éprouvent qu'un médiocre enthousiasme.

Si vous voulez, je puis vous fournir la cinq centième dissertation sur la dépopulation : « le Code Napo-

léon, la loi sur les héritages, le service militaire obligatoire... comme remède : un impôt sur les célibataires... » On a répandu des flots d'encre à ce sujet. Malheureusement, ce n'est pas avec une émission d'encre que l'on fait des enfants ; si ce système de procréation était susceptible d'un résultat pratique, les enfants qui naîtraient seraient peut-être noirs, mais enfin il y en aurait beaucoup en France.

Le seul qui ait dit là-dessus quelques paroles sensées est M. Courcelle-Seneuil qui s'exprimait ainsi à l'Académie des sciences morales et politiques :

La débilité morale est complète. C'est donc un mal moral dont nous souffrons et dont le remède ne se peut trouver que dans les mœurs et non dans les lois. Si nos mœurs ne s'améliorent pas, nous sommes destinés à nous amoindrir progressivement comme nation, par suite et de la diminution de la quantité des hommes et de l'infériorité de leur qualité, car la dépopulation marche de concert avec la dépression des caractères.

Quant aux économistes, ils vous donnent des chiffres ; — c'est leur état.

Le Dr Lagneau, le Dr Bertillon, M. Leroy-Beaulieu, M. Levasseur vous aligneront des statistiques tant qu'on en voudra.

Le nombre des naissances en France pour une population de 10,000 âmes, pendant un siècle, est fourni par M. Bertillon.

De 1770 à 1780	il naît	380	enfants.
1801 à 1810	—	325	—
1811 à 1820	—	316	—
1821 à 1830	—	309	—
1831 à 1840	—	289	—
1841 à 1850	—	274	—
1851 à 1860	—	267	—
1869 à 1880	—	245	—

L'accroissement annuel de la population, d'après M. Leroy-Beaulieu, est donc de :

14 pour 1,000 en Allemagne.
12 — Angleterre.
8 — Autriche.
7 — Italie.
5 — Hongrie.
5 — Suède.
3 — France.

En 1700, selon M. Levasseur, notre pays comptait pour 38 pour 100 dans la population des grandes puissances de l'Europe. En 1780, il ne comptait plus que pour 27 pour 100, et dans ces dernières années, le chiffre est réduit à 13 pour 100.

Enfin, d'après la statistique de Berne, si les proportions actuelles continuent, voici, au siècle prochain, quelle sera la population de la France comparée à celle de l'Allemagne.

France, 64 millions d'habitants.

Allemagne, 165 millions.

M. Leroy-Beaulieu pousse même la sincérité jusqu'à reconnaître que ce sont les départements primitifs, c'est-à-dire ceux dans lesquels subsiste quelques débris des croyances d'autrefois, quelques vestiges de vie morale : le Morbihan, la Lozère, le Finistère, les Côtes-du-Nord, la Corse, l'Aveyron, la Vendée, les Landes qui soutiennent encore notre natalité.

Il semblerait dans ces conditions qu'on devrait au moins laisser ces départements tranquilles, et les garder comme reproducteurs ; le gouvernement s'occupe, au contraire, d'y laïciser fortement, c'est-à-dire d'y amener les mauvaises mœurs qui causent la dépopulation du reste de la France. On avouera qu'il est bien singulier de chercher les moyens de combattre un fléau alors qu'on s'efforce de l'introduire dans les pays où il n'existe pas encore.

De temps en temps, à travers les mensonges et les déclamations actuelles, une lueur de sincérité apparaît.

L'idée que l'époque a de ce grand problème de la vie se fit jour au moment où l'on arrêta la *Mort aux Gosses*, la faiseuse d'anges des Batignolles, avec cent quarante femmes qui avaient eu recours à elle pour se faire avorter.

Quelques journalistes, rompant avec le Pharisaïsme général, eurent le courage de dire ce que pense la population des grandes villes, d'affirmer que l'avortement leur semblait chose toute naturelle.

Et pourquoi pas? Dans le passé, enfanter c'est mettre au monde un petit être créé à l'image de Dieu, destiné à adorer Dieu, à le servir, promis, après un court passage sur la terre, à une éternité bienheureuse.

L'enfantement c'était pour les plus humbles le souvenir de la crèche de Bethléem, le baptême avec son joyeux bruit de cloches, le cortège des parents et des amis riant au nouveau-né et s'en allant gaîment vers la vieille église où l'on s'était marié.

Aujourd'hui c'est l'accouchement qu'a décrit Zola avec une si étonnante vigueur de réalisme : une femme « qui croit que son derrière et son devant éclatent et l'enfant roulant sur le lit entre les cuisses au milieu d'une mare d'excréments et de glaires sanguinolentes. »

Enfanter, pour les femmes du peuple, c'est, d'après les théories du jour, jeter sur le pavé un malheureux qui, après avoir souffert le froid et la faim, après avoir été un client d'Assommoir et parfois un pensionnaire de Maison centrale, ira rejoindre dans le néant le chien qu'on dépose au coin de la borne. Pourquoi, dans ces conditions, infliger à l'infortunée créature qui s'est oubliée dans les bras d'un homme les souffrances et les misères de la maternité?

La *Mort aux gosses* n'était-elle pas à sa façon une bienfaitrice de l'humanité? Elle n'était pas bien exigeante : pour cinq francs elle faisait passer la chose... Quand on n'avait pas d'argent, on donnait un litre de cognac ou une livre de café... Elle opérait dans l'ar-

rière-boutique d'un marchand de vin et sa recruteuse était une porteuse de pain...

Si j'avais été peintre, j'aurais fait un tableau avec cette scène : la servante du boulanger prêchant l'avortement avec une miche sous le bras et un panier de pains à côté d'elle... La miche et le panier parlent pour elle : ils racontent le mal qu'il faut se donner dans un ménage rien que pour nourrir la marmaille ; ils disent : « Assez de bouches affamées comme cela ! Laissez ce fœtus mal inspiré qui a choisi pour demeure un ventre de pauvresse retourner dans le non être par le chemin des latrines ! »

Cela pourrait s'appeler : les *Deux pèlerinages*.

On verrait d'un côté les paysannes de la vieille France dont le ciel n'a pas encore béni le mariage, faisant de longs voyages à travers des routes difficiles pour s'en aller vers les sanctuaires révérés boire le vin de saint Loup ou toucher la châsse de saint Germain, afin que le Seigneur exauce leurs prières. En chemin elles s'arrêtent devant la statuette de Marie, qui se trouve à chaque carrefour des bois, devant l'image de la Vierge-mère à laquelle les Gaulois, dans leurs pressentiments du Dieu à venir, avaient déjà élevé des autels : *Virgini parituræ*... Et ces cœurs simples s'épanchent en de familières oraisons. « O douce Mère, qui avez été bénie entre toutes les femmes et qui avez eu la joie de bercer un poupon qui était un Dieu, faites que parmi les femmes du village on ne rie plus de ma stérilité, faites que je puisse, comme elles, entr'ouvrir mon corsage, avec l'orgueil de la maternité heureuse, pour donner le sein à un enfant que j'aimerai comme vous aimiez le petit Jésus ! »

De l'autre côté, on aperçoit les clientes de la *Mort aux Gosses* attendant leur tour en prenant un *mêlé* sur le comptoir du marchand de vin et demandant qu'on les débarrasse du polichinelle qu'un voyageur sans précaution a déposé dans leur tiroir.

Dans le fond un ministre républicain quelconque, le

Rouvier de la *Compagnie auxiliaire des Chemins de fer*, par exemple, glorifiant la France moderne. « La France, messieurs, elle n'a jamais été plus grande, elle vient encore de prêter 75 millions à la Banque d'Angleterre pour dégager M. de Rothschild qui s'était un peu avancé sur les valeurs argentines. Heine de Francfort et Cahen d'Anvers viennent de partir pour représenter la France dans la commission argentine. Il y a des pots-de-vin pour tout le monde, mais, si vous le voulez bien, pour éviter l'encombrement aux guichets des banques juives, les sénateurs toucheront à dix heures et les députés seulement à onze... »

Peu soucieux de fonder une famille dans le sens qu'avait ce mot autrefois, les Français d'aujourd'hui n'ont pas davantage la notion du patrimoine qui, né du travail, en prenait le caractère sacré, du patrimoine qui permane, qui s'accroît par d'honnêtes moyens et que l'on lègue aux siens. Ils déploient une incontestable activité pour se procurer de l'argent, mais ils se le laissent prendre avec une résignation surprenante ; ils sont aussi serviles à se laisser tondre comme contribuables que faciles à se laisser voler comme actionnaires.

Il y a là encore tout un côté particulier de la vie présente ; il s'est créé des industries comme celles de liquidateurs judiciaires et de syndics de faillites, qui n'ont jamais existé dans le passé, et qui ont pris depuis quelque temps un développement inouï. Installez un syndic dans n'importe quelle ruine, il y trouvera une mine d'or pour lui.

Comment s'y prend-il? Il commence par se procurer un cadavre tout chaud et, souvent, pour l'obtenir, il est obligé de payer des remises fort considérables aux magistrats qui le lui délivrent; une fois qu'il l'a, il le distille et il en extrait parfois des sommes colossales. Certains liquidateurs judiciaires sont riches à cinq ou six millions ; ils ont des châteaux, ils marient leurs filles

à des gentilshommes ruinés. Tout cela est tiré de choses mortes.

Le procédé est très simple. Dans une société financière en liquidation, il y a ceux qui ont volé et ceux qui ont été volés; ceux qui ont volé ont et ceux qui ont été volés n'ont plus; le liquidateur judiciaire se met du côté de ceux qui ont contre ceux qui n'ont plus.

Le service que rend le liquidateur judiciaire aux fondateurs de sociétés en déconfiture est d'un ordre tout psychologique. Le liquidateur sert de tampon entre eux et les victimes; il endort les victimes, il laisse au temps le soin de cicatriser la plaie et il s'en rapporte à l'absence de toute énergie chez les hommes actuels pour faire le reste.

La besogne est, d'ailleurs, aisée; l'actionnaire ne dit jamais rien. A part le colonel de Noirtin, jamais un père de famille, même en voyant les siens réduits à la mendicité, n'a pris directement à parti un des grands voleurs de notre époque.

Le seul fait que je connaisse dans ce genre s'est passé justement sur ma ligne, à la gare de Lyon, et la scène a eu lieu entre femmes. La ligne de grande banlieue, comme toutes les lignes des environs de Paris, est fréquentée par tout un monde d'enrichis, de manieurs d'argent, d'entrepreneurs qui ont gagné des fortunes dans le Panama ou autres entreprises suspectes. Chacun se connaît et se félicite mutuellement quand un coup a été bien réussi. La femme d'un financier peu recommandable était là au milieu d'un groupe, fort élégante, très entourée, lorsqu'une dame plus que simplement vêtue s'approche d'elle...

— Vous avez là une bien jolie robe, madame...

— Vous trouvez?...

— Eh bien ! cette robe me coûte soixante mille francs, tout ce que mon mari et moi avions économisé pendant trente ans et que votre mari nous a enlevé...

Vous devinez l'agitation dans tout ce petit monde de satisfaits et de repus qui s'écriait : « Si ceux que l'on

dépouille se permettent de crier, où allons-nous? »

La femme du financier, contrairement à la plupart de ses pareilles, était une brave femme; elle faisait du bien sans ostentation, sans chercher à figurer dans les gazettes; au milieu d'un luxe mal acquis elle regrettait parfois la simplicité des débuts... En voyant en face d'elle, en chair et en os, une victime des spéculations de son mari, elle eut pour la première fois l'intuition de ce qui s'était passé ; elle comprit que la splendeur qui l'environnait était faite de la ruine de milliers de pauvres diables; elle entrevit brusquement la réalité affreuse que cachait ce mot vague : *les affaires*. Elle tomba malade en arrivant à son château, traîna quelques mois et mourut, très sincèrement regrettée dans le village qu'elle habitait...

En faisant une promenade matinale, j'ai rencontré les Sœurs qui pleuraient en revenant du service célébré pour elle, et j'ai dit un *Pater* et un *Ave* pour le repos de cette âme, tout en espérant bien qu'on pendra un jour le mari...

Sous le rapport de la passivité, les actionnaires du Panama sont absolument extraordinaires. Ces gens-là ont vraiment des cerveaux d'esclaves, ils sont voués par destination à payer des tributs et des rançons aux Barbares.

Que voulez-vous? Le Français, je vous l'ai dit, ne peut penser par lui-même, il faut que le journal pense et parle pour lui; dès que son journal se tait, il reste muet.

Quant au silence des journaux dans cette question, il est purement et simplement admirable. Vous les avez entendus au moindre incident? « On a mené une comédienne au poste! Quelle infamie! Quelle indignité! On a fait des difficultés pour admettre comme officier de réserve un acteur de l'Odéon! Cela ne peut pas se passer comme cela! Il faut des explications! Qu'en pense le ministre? »

A propos de cette immense escroquerie, qui est une véritable catastrophe pour des milliers de pauvres hères, pas une ligne, pas un mot...

Un homme d'initiative et de cœur, M. Rétault, nommé président du comité des actionnaires du département de l'Indre, essaya d'organiser la lutte; il adressa une protestation contre le rapport de M. Monchicourt au *Temps*, au *Soleil*, à la *Paix*, au *Figaro*, au *Journal des Débats*, à l'*Autorité*, à l'*Intransigeant*, à la *Lanterne*.

Voici cette protestation qui n'avait rien que de bien modéré, puisqu'elle demandait uniquement pour les actionnaires le droit de vérifier l'emploi qui avait été fait de leur argent.

Monsieur le directeur,

Au nom de tous les porteurs de titres de Panama du département de l'Indre dont je suis le représentant légal, ainsi qu'il appert du procès-verbal dont ci-joint un exemplaire;

De tous les comités de Panama et porteurs de titres signataires de la pétition dont les termes furent votés au Congrès panamiste de Barbezieux (Charente), le 17 novembre 1889, pétition soumise à la discussion de la Chambre, le 21 juin dernier;

De tous les comités et porteurs de titres qui m'ont envoyé leur adhésion à la protestation du 13 septembre courant auprès du Tribunal civil de la Seine, contre les dires et résultats du rapport de M. Achille Monchicourt, requête adressée avec lettre recommandée, le 17 septembre, au Tribunal civil de la Seine.

J'ai l'honneur de vous adresser la teneur de ladite protestation, en vous priant de vouloir bien en prendre connaissance.

En vous faisant cette communication, Monsieur le directeur, mes mandants et moi sommes mûs par la pensée que vous voudrez bien vous faire l'écho de nos légitimes revendications, à savoir : que les porteurs de titres du Panama soient admis à désigner parmi eux des personnes qui auraient pour mission de contre-vérifier les dires et résultats du rapport de M. A. Monchicourt.

Tant de fois nous a-t-on parlé et nous parlera-t-on encore es grands principes de 89 ? Nous avons foi que ce n'est pas un vain mot, alors qu'il s'agit de la plus grande escroquerie publique de tous les temps, chez tous les peuples, escroquerie accompagnée des circonstances les plus odieuses que histoire ait jamais enregistrées.

Veuillez agréer, Monsieur le directeur, avec tous nos remerciements, l'assurance de notre haute considération.

Le Président du Comité des actionnaires et obligataires du Panama de Châteauroux et du département de l'Indre,

RÉTAULT,

Sous-intendant militaire en retraite, officier de la Légion d'honneur, Président d'honneur des Comités indépendants réunis en Congrès dans la Charente, le 17 novembre 1889.

Il est inutile d'ajouter que l'appel de M. Rétault n'eut as le moindre écho.

Au nom du groupe qu'il représente, M. Rétault avait ien voulu m'envoyer une adresse de remerciements our avoir pris en main la cause des infortunés souscripteurs de M. de Lesseps. Je mis, de mon côté, à sa isposition, ma vieille expérience du journalisme.

« Demandez, lui dis-je, à M. Monchicourt, de me aisser prendre communication des sommes versées our *frais de concours et de publicité;* s'il est un honête homme, comme Fallières l'a proclamé à la tribune, ne peut vous refuser cela, car tout ce qui concerne la ublicité doit être public, et les actionnaires ont bien e droit de connaître à quoi leurs fonds ont servi. »

M. Monchicourt se garda bien d'accueillir cette deande qui était, on l'avouera, parfaitement légitime.

Ce qui est amusant là-dedans, quand on connaît les essous de la Presse parisienne, c'est l'attitude de cerains journalistes. Qui n'a lu les articles indignés conacrés par M. Henri Rochefort à Mary Raynaud ? En ehors de longues colonnes dans l'intérieur du joural, il y a cinq ou six de ces chroniques au picrate, lans lesquelles l'infatigable et toujours jeune pamphlé-

taire s'en donne à cœur-joie. Je vous assure que l « candidat de la Vidange » est arrangé de la bell façon.

Qu'a volé, cependant, Mary Raynaud? Quatre ou cin pauvres millions. A qui les a-t-il volés ? à des gens qu savaient, à n'en pas douter, qu'on risque quelque chos quand on veut toucher 30 pour 100 l'an de son argent

Comment se fait-il que l'écrivain, si dur pour le ban quier auvergnat, reste sans voix devant une flibusteri qui porte sur près de *quatorze cents* millions? Com ment se fait-il qu'il ne réclame pas de poursuites contr les administrateurs qui se sont joués, avec un si mons trueux sans-gêne, de la naïveté du public? M. Roche fort, qui est à Londres, pourrait d'autant plus facile ment savoir le nom de l'administrateur qui a placé er fonds anglais soixante millions volés par lui dans le Pa nama, que le nom de cet administrateur est connu de tous, même à Paris. Comment se fait-il que ce justicier si sévère ne demande pas pourquoi aucune instructior n'a jamais été commencée?

Je n'ai pas la prétention de fournir des sujets à un de nos vétérans du journalisme, mais enfin il me semble qu'il y aurait pour M. Henri Rochefort le thème d'un article plein de verve et d'ironique indignation dans le spectacle de ce malfaiteur impuni, qui promène dans toutes les cérémonies publiques son grand cordon de la Légion d'honneur alors que, sans compter les suicidés, tant de victimes sont réduites à mourir de faim.

M. Henri Rochefort a été hors de lui lorsque M. Floquet a refusé de communiquer une dépêche adressée au gouvernement par M. Richaud ; cette colère révèle évidemment un homme qui aime la lumière. Pourquoi ne se joint-il pas à moi pour demander à M. Monchicourt de publier la liste des journalistes qui ont touché sur le Panama? Ici, il ne s'agit pas, comme dans le cas de Richaud, d'une affaire d'Etat, mais d'une affaire sur laquelle tout devrait pouvoir être dit sans inconvénients.

« Si le « Ceinturonné », au lieu d'être la bonne fille qu'il est au fond, était d'humeur rancunière, il n'aurait qu'à contraindre M. Monchicourt à faire cette publication. Je crois que M. Rochefort en éprouverait quelque chagrin. Le public s'apercevrait peut-être que le plus « ceinturonné » n'est pas encore celui qu'on pense...

S'il faut en croire, en effet, ce qu'on raconte, les intransigeants de gauche et les intransigeants de droite ont été ceux qui ont le plus tiré du Panama.

Ceci vous explique que la Presse n'ait pas réclamé une seule fois que la justice intervienne dans cette ténébreuse affaire.

Quant aux administrateurs, ils semblent pleins de sérénité. Pour bien graver dans l'esprit de tous le commandement de Dieu qui défend de prendre le bien du prochain, c'est la Nonciature elle-même qui se charge de célébrer le mariage de Mlle de Lesseps avec M. de Pontaut-Biron lequel, nous apprend Etincelle, « est un beau, jeune, riche seigneur, ayant un brave cœur de gentilhomme. »

L'hiver, Mme de Lesseps donne des soirées musicales fort courues. L'été, toute la famille se transporte à la campagne, où le Patriarche de l'escroquerie mène une existence qui ne manque pas de charmes, d'après l'affirmation du *Gaulois* (1).

M. Ferdinand de Lesseps passe une partie de l'été au château historique de la Chesnaie, dans l'Indre, avec sa nombreuse famille.

La Chesnaie a appartenu à Agnès Sorel, dame d'Issoudun, qui fut, on le sait, la favorite de Charles VII. L'ancien monument historique a été transformé en une maison de plaisance ombragée de sapins séculaires et flanquée d'une tour moderne. De la terrasse de cette tour, on a une vue splendide sur les prairies boisées et accidentées qui se déroulent à perte de vue.

M. Ferdinand de Lesseps continue à la Chesnaie les tradi-

(1) *Gaulois*, 18 août 1890.

tions hospitalières de la dame d'Issoudun; les habitants du pays l'aiment beaucoup, d'autant qu'il est leur doyen et que son installation à la Chesnaie remonte à près d'un demi-siècle.

La chasse est la passion favorite de M. de Lesseps; aussi, est-il constamment à cheval, suivi, comme bien on pense, de toute sa bruyante et charmante progéniture.

Les jours de chasse, c'est une véritable trombe, à travers le pays, de poneys et de chevaux de tout poil et de toute taille. Les jeunes amazones, surtout, sont d'une intrépidité que rien n'arrête, ni les obstacles, ni la fatigue.

Quand le temps ne permet point les exercices sportiques, M. de Lesseps s'installe, dès sept heures du matin, dans son cabinet de travail; il est coiffé, comme à Paris, d'une calotte de velours et revêtu d'une ample robe de chambre à ramages chatoyants.

La note gaie est fournie cette fois par Delpit. Notre confrère, on le sait, en dehors de ses exercices d'auteur dramatique, possède dans les environs du quai Morland un dépôt de pavés d'ours. Quand, dans le tas, il trouve un pavé d'un poids exceptionnel, il l'apporte à Magnard, qui enchâsse dans le *Figaro* ce spécimen de la littérature ursine comme un exemple du degré où peut atteindre le Béotisme contemporain.

C'est ainsi que nous avons pu lire dans le *Figaro* un article où il était question de « l'intègre Fallières ».

Si ce Fallières avait été non pas « intègre », ce qui est un mot un peu héroïque par le temps qui court, mais simplement « honnête », il aurait compris que la justice doit être égale pour tous, et il aurait chargé un juge d'instruction laborieux d'éclaircir complètement cette mystérieuse histoire du Panama.

Toutes les malversations, toutes les dilapidations, toutes les déclarations mensongères, toutes les dissimulations en matière de comptabilité, toutes les manœuvres frauduleuses sont, en effet, accumulées là-dedans.

Personne n'ignore les efforts tentés pour arriver paisiblement à la prescription; chacun est au courant

s négociations honteuses à la suite desquelles Fal-res a arrêté les poursuites.

M. Delahaye, avec un courage qui l'honore, mais ns oser néanmoins dire la vérité tout entière, avait rté la question à la tribune à propos de la pétition s souscripteurs dépouillés, et demandé à M. Fallières qu'il comptait faire. Il n'a pu obtenir qu'une réponse nfuse et vague, dans laquelle M. Fallières promettait l'un rapport circonstancié serait publié par M. Mon-ıicourt.

Or, le rapport de M. Monchicourt est absolument ıe plaisanterie ; il enfile des chiffres globaux, mais il produit aucune preuve à l'appui de ces chiffres ; il entre dans aucun détail ; il ne produit pas une pièce comptabilité ; il ne répond nullement aux questions ıi ont été posées sur le prix réel auquel auraient été ıyées les actions du Panama Rail-Road.

Il n'y a pas, dans ce document, fort bien imprimé, ailleurs, sur beau papier, un chiffre qui ne soit odieu-ment majoré, majoré au moins du quintuple, pour ssimuler l'argent qui a été détourné par les adminis-ateurs. Prenons un de ces chiffres au hasard. Vous ez dans le rapport de M. Monchicourt :

Frais d'assemblées générales, insertions et annonces, 852,664 fr. 99.

Voici ce qu'écrit à ce sujet à M. Monchicourt . Gabriel Odelin, le frère du conseiller municipal de aint-Germain-l'Auxerrois.

La Compagnie de Panama ayant fonctionné de 1881 à 89, cela fait donc neuf assemblées générales.

Donc, chaque assemblée générale aurait coûté :

88,888 FRANCS.

Or, Monsieur, je fais partie d'une Société qui, tous les ıs, donne son assemblée générale alternativement au rque d'Hiver et au Cirque d'Été.

Pour que toutes les places soient remplies, nous adressor 25,000 lettres de convocation sous enveloppe timbrée 5 centimes.

Savez-vous à combien nous revient chaque assemblée *to frais compris*, c'est-à-dire :

Location du Cirque,

Estrade,

Service d'ordre,

25,000 lettres de convocation (impression et distribu tion), etc. ?

En tout à 7,500 francs.

Soit pour neuf années, 67,500 francs.

Je veux bien encore répartir entre les administrateurs d Panama 10,000 francs de jetons de présence par chaqu assemblée, ce qui ferait 90,000 francs pour les neuf ans ; j ne suis pas avare ; eh bien, le total n'arriverait encore qu' 157,500 francs.

Il y a donc loin de ce chiffre aux 800,000 francs inscrit sur le tableau des dépenses.

Où a passé la différence ?

Le système de la Compagnie est très simple, elle quin tuple le montant réel des dépenses effectuées.

Ce petit spécimen donnera au public la mesure dan laquelle les autres dépenses peuvent être majorées.

Et M. Eiffel se faisant payer à l'avance 18 millions d'allo cations forfaitaires ! De mémoire d'architecte, d'ingénieur d'entrepreneur, en est-il jamais un qui ait palpé le montan des travaux avant de les avoir exécutés, ou tout au moin qui ait touché par avance de si formidables acomptes !

Comme le fait remarquer M. Gabriel Odelin, si un « petit Français » avait fait cela, il serait poursuiv depuis longtemps comme banqueroutier frauduleux mais un homme qui n'aurait qu'à ouvrir la main pou déshonorer la moitié du Parlement est, paraît-il, au dessus des lois. Ce n'est pas une raison, en tout cas pour que Delpit qualifie Fallières de « ministre in tègre ». Fallières lui-même a dû bien rire avec son chef de cabinet, M. Lionel Laroze, et se dire : « Pour quoi, diable, ce monsieur m'appelle-t-il « intègre » ?

Aucune leçon n'a d'action sur ces cerveaux d'actionaires. Quand les gogos voient qu'il y a une descente police place de la Bourse, chez Mary-Raynaud, ils ennent leurs jambes à leur cou, ils courent rue de rovence, à la Banque de Macé-Berneau, et ils arrint juste à temps pour déposer leurs fonds avant le part. Celui-là, vraiment, travaillait bien : vingt-sept illions ont été versés; des cardinaux, des archevêês, six mille prêtres sont là-dedans... Le Pape a enyé son portrait pour orner les bureaux et sa bénédicn pour l'entreprise...

— C'est très étrange !

— Mais non, encore une fois, c'est très logique. C'est conséquence de l'abandon fait par l'Eglise nouvelle toutes les doctrines des Pères de l'Eglise sur le prêt intérêts, le travail de l'argent, c'est-à-dire le gain ns travail; c'est la conséquence de l'adhésion de Eglise au système juif. A partir du jour où l'Eglise a habilité l'Usure qu'elle avait combattue pendant inze siècles, le règne social du Christianisme a été rminé et le règne du Judaïsme a commencé. Prouon, avec sa terrible puissance de logicien, a très bien scerné que le nœud de la question était là.

Léon XIII aura beau remettre cent fois sur le chanr sa célèbre encyclique sur la question sociale, il ne ut pas sortir de ce dilemme, et il sera forcé de s'en nir à des déclamations plus ou moins oiseuses, à des nalités plus ou moins prudhommesques sur la néssité de se bien conduire. Il en est de lui comme des efs du parti catholique : dès qu'il ne veut pas être ec nous contre Rothschild, il est forcé d'être avec acé-Berneau. Après tout, cet homme a payé tant l'il a pu. Ce qui est criminel en lui, aux yeux du véritable moraliste chrétien, ce n'est pas de ne pas avoir ntinué à donner 130 pour 100 l'an à ceux qui lui mettaient des fonds, c'est d'avoir osé prétendre qu'il uvait légitimement les donner. Qu'est-ce que la aute Banque? C'est Macé-Berneau avec des reins plus

solides. Au moment de la débâcle définitive, vous trouverez pas dans la caisse de certaines grandes mai sons de banque ce qu'on a trouvé dans le coffre-fo de Macé-Berneau.

Cette société est, en réalité, constituée sur l'escr querie. Plus l'opération est vulgaire, simple, dénu de toute apparence sérieuse, plus elle réussit. Penda un mois, les Parisiens se sont disputé les parts de *Pl cers de la Haute Italie*.

— Qu'est-ce que c'est que ces *Placers de la Hau Italie?*

— C'est rien... On ne sait même pas ce que c'e chez les banquiers de Milan... Il n'y a rien... P d'exploitation... Pas d'installation industrielle... L *placers* sont en France, puisque c'est de là qu'on ti l'or et qu'on place les parts... En Italie, il y a le Tessi voila tout...

— Mais enfin...

— Je vous le répète, il n'y a rien... C'est une socié suisse qui a pour tout apport des droits de pêche po l'or et le poisson dans le Tessin. Ces droits, paraît- remontent à une charte de Frédéric Barberousse.

Ces apports sont représentés par cinquante mil parts qui, au prix où en étaient les parts au mois d février, représenteraient *trente-deux millions*. Vo avouerez que, même en admettant que les poisso soient en or, il faudrait qu'ils fussent d'une jolie tail pour valoir trente-deux millions!... Il est vrai qu'un d organisateurs de cette pêcherie est un pêcheur éméri et même récidiviste : il a été déjà condamné dans l'a faire du Foncier suisse ; un autre promoteur a été ex cuté à la Bourse, en Italie.

— C'est absolument fabuleux !

— Oh ! c'est bien plus drôle que vous ne le croyez. Seulement, vous savez, on hésite... Dans les guerr de Vendée, les chefs parfois ne pouvaient distribu que six cartouches à leurs meilleurs soldats : il falla

ien réfléchir avant de tirer. Des magistrats dignes de e nom devraient féliciter publiquement les écrivains ourageux qui, sans intérêt personnel, s'efforcent d'a- ertir les victimes, de les préserver de leur propre dé- nence : ils sont de cœur avec les financiers... J'entends ncore le président, lorsque j'ai voulu expliquer le iston, me dire avec sa voix de bois : « Je ne vous arle pas, vous... »

— Ces *Placers de la Haute Italie* ont déjà distribué n dividende?

— Parfaitement... Il y a une société, la *Blésoise*, ui s'est formée à Blois, pour payer un droit de sous- ocation à la société. Ce droit de sous-location pour une hose qui n'existe pas constitue un bénéfice, et c'est ur ce bénéfice que l'assemblée générale a voté, à ugano, un acompte de dividende de 16 francs. Une utre société, l'*Angoumoise*, devait se fonder à Angou- ême.

— Qu'est-ce qui a lancé cela?

— C'est M. Circaud, celui qui a pris au *Gaulois* la ıccession de Mary-Raynaud. Vous n'avez qu'à lire le *aulois :*

Les parts des Placers sont de plus en plus recher- hées.

Les parts des Placers de la Haute Italie poursui- ent leur mouvement ascensionnel.

Les Parts des Placers répondent à leurs détrac- urs par des cours de plus en plus élevés.

— Et alors?...

— Alors ce Circaud a fondé une *Société française oloniale indo-chinoise* au capital de dix millions; il omettait des monceaux d'or à ses actionnaires et firmait qu'il avait le patronage du gouvernement.

L'administration, disait le prospectus, réserve, IL NOUS EN ÉTÉ DONNÉ L'ASSURANCE, d'ores et déjà tout son appui à notre NTATIVE et favorisera par tous les moyens dont elle dispose s efforts et la marche au succès de notre société.

C'est dans ces conditions que nous faisons appel dès première heure à une œuvre à la fois sûrement rémunératri et éminemment nationale.

Les journaux qui n'avaient pas été arrosés crièren et Étienne, le sous-secrétaire d'État aux Colonies, pr testa que l'affirmation de Circaud était un pur me songe et que le gouvernement était absolument étrang à la nouvelle société.

— Et alors ?

Alors Circaud déclara que pour répondre aux calon niateurs qui osaient prétendre qu'il était dans de ma vaises affaires et prouver que sa banque était tr florissante, il allait la mettre en liquidation. Les *Pl cers de la Haute Italie*, qui avaient atteint un mome 640 francs, tombèrent en quarante-huit heures 150 francs, et peut-être seront-ils à cinquante centim quand ce volume paraîtra.

Voilà encore, prise sur le vif, la moralité du journ lisme judaïco-catholico-monarchique. Voilà le méti qu'on fait dans les journaux du Roi; on y engage pauvres niais à vendre leurs meilleures valeurs po prendre des parts d'une affaire qu'on sait être u flibusterie.... Et tous ces Droitiers qui marchent si p droit osent prétendre que les royalistes représentent parti de l'honnêteté ! En voyant leur parti en tomber j'imagine que certains vieux monarchistes doive trouver parfois qu'ils ont trop vécu...

Le non fonctionnement de la Justice devant de p reils actes est un des phénomènes les plus curieux ce temps, quand on l'examine sans colère vaine et à point de vue en quelque sorte exclusivement scien fique. Si certaines notes sont brisées dans le clavi individuel de nos contemporains, il y a également da la mécanique gouvernementale des ressorts cassés; y a, si vous le préférez, des organes morts dans le cor social.

Un presque homonyme à moi, un Anglais, Henry Drummond — tous ces Drumont ont vraiment le goût des études élevées — a touché à ces questions dans un volume qui a eu un immense retentissement en Angleterre : *Les lois de la Nature dans le monde spirituel.* Il a appliqué à la recherche des lois qui régissent le monde de l'esprit la méthode qui sert à étudier les phénomènes chimiques et physiques du monde inorganique. Il a pensé que la plupart des lois du monde spirituel, considérées jusqu'à présent comme appartenant à un domaine entièrement séparé, sont simplement des lois du monde naturel.

C'est ce qu'une poétesse anglaise, Aurora Leigh, s'était efforcée d'exprimer déjà.

Et vraiment bien des penseurs de notre époque,
Et même bien des docteurs chrétiens à moitié au ciel
Ont bien eu tort, à mon sens, qui comprirent
Notre monde naturel d'une façon trop *insulaire ;*
Comme s'il ne se rattachait à aucun continent spirituel
Consommant son dessein, soudant tout à la Justice, à la perfection ligne après ligne,
Forme après forme, rien ne restant isolé ni séparé.
Le grand Tout d'en bas tenu fermement par le grand Tout en haut.

Henry Drummond a consacré de nobles pages à démontrer que la parole de saint Paul : « le salaire du péché c'est la mort » n'était pas une simple métaphore, mais une constatation en quelque façon biologique. Les lois du Dieu vivant, dit-il, sont les lois mêmes de la Nature. »

Qu'est-ce donc que vivre ? c'est être en correspondance avec beaucoup de choses, avec ce que les Anglais appellent « l'environnement. »

Le minéral vit, mais d'une vie tout à fait rudimentaire et inerte. L'arbre correspond déjà avec la terre par ses racines ; ses feuilles sont impressionnées par le soleil et par l'air. L'oiseau vit d'une vie plus déve-

loppée encore ; il peut se déplacer, il entend le chant de ses compagnons, et correspond à une plus grande étendue « d'environnement ». L'homme est la plus vivante de toutes les créatures : il est en contact direct avec la terre, avec l'air, avec la chaleur du soleil, avec la musique des oiseaux, avec tout ce qui a forme, relief ou couleur dans le monde visible. A mesure qu'il grandit, il élargit le cercle de ses relations ; il touche à la frontière du monde surnaturel, il y pénètre, il y vit par l'impression qu'il en a, par le désir d'aller encore plus loin ; il connaît Dieu et il est aux animaux qui ne connaissent pas Dieu comme l'arbre est au minéral qui ne connaît pas la lumière.

Dès qu'il ne connaît plus Dieu, l'homme correspond à un « environnement » moindre ; il rétrograde, il se meut dans un cercle moins vaste, il redescend les échelons de la vie ; il meurt partiellement comme l'aveugle ou le sourd qui sont mis hors de rapports avec une partie du monde extérieur, chez lesquels la vie est évidemment moins complète que chez ceux qui voient et qui entendent ; le sens du Divin lui échappe d'abord, le sens moral lui fait défaut à son tour et son domaine, de plus en plus resserré, se restreint bientôt à ce qui est purement animal.

Il en est des collectivités d'hommes, des sociétés comme des individus et, dès qu'elles sont en proie au Péché, la paralysie les envahit progressivement et la Mort gagne peu à peu leurs organes essentiels.

Longtemps après que la fonction a cessé, l'organe subsiste, mais c'est un organe abortif, atrophié. Pour ceux qui regardent de loin, l'Empereur Guillaume a l'air d'avoir un bras gauche ; seulement ce bras est mort, c'est un morceau de bois.

Au point de vue sociologique, rien n'est plus vrai que ce que dit à ce sujet Henry Drummond.

Ce n'est pas le caractère le moins tragique de cette décadence que ses effets peuvent même être cachés aux autres

L'âme qui subit la dégénération, par suite sûrement de quelque plan diabolique forgé au fond de l'Enfer, possède le pouvoir du secret absolu. Quand tout au dedans engendre la corruption et la pourriture, un Judas, sans anomalie, peut baiser son maître. Cette consomption invisible, comme son analogue féroce dans le monde naturel, peut même conserver sa victime avec sa beauté pendant qu'il la tue.

Quand on examine les petits crustacés qui habitent depuis les siècles la cave du mammouth de Kentucky, on est d'abord étonné de trouver qu'en apparence ces animaux sont doués d'yeux parfaits. La pâleur de la tête est rompue par deux points de couleur noire vraiment remarquables comme étant les seuls points colorés sur tout le corps blanchi ; et pour l'observateur superficiel, ces points représentent certainement des organes de vision bien définis. Mais que feraient-ils d'yeux dans ces eaux stygiennes ? Une nuit éternelle règne là. La loi cette fois est-elle en défaut ? Une incision rapide avec le scalpel, un coup d'œil avec une lentille et leur secret est trahi. Ces yeux sont un leurre. Extérieurement ce sont des organes de vision ; le devant de l'œil est parfait ; derrière il n'y a rien qu'une masse de ruines. Le fil optique est un fil rétréci, atrophié et sans sensation.

Ces animaux ont des organes de vision et cependant ils n'ont pas de vision. Ils ont des yeux, mais ils ne voient pas. C'est exactement ce que le Christ a dit des hommes : Ils avaient des yeux, mais pas de vision. Et la raison est la même. C'est le problème le plus simple de l'histoire naturelle. Les crustacés de la cave du mammouth ont élu leur domicile dans l'obscurité. C'est pourquoi ils s'y sont adaptés. En refusant de voir ils ont renoncé au droit de voir. Et la nature les a exaucés d'une manière effrayante. La Nature devait le faire par sa constitution même. C'est sa défense contre la dissipation que le dépérissement de la faculté suive immédiatement la cessation de la fonction. « Que celui qui a des oreilles pour entendre... celui dont les oreilles n'ont pas dégénéré, entende ! »

Ceux qui ont mission de juger sont eux aussi des habitants des eaux stygiennes. Entrez dans ce tribunal, vous croirez, effectivement, en contemplant cette mise en scène, en écoutant ces formules, être en face de magistrats accomplissant réellement une fonction de jus-

tice, la plus haute des fonctions sociales après celle du prêtre. Ce n'est là que simulacre et apparence. Ces hommes étant en proie au Péché, à la luxure, à l'amour des richesses, à la corruption sous toutes formes, sont des Sépulcres blanchis, ainsi que le dit Notre-Seigneur Jésus-Christ : il y a un mort en eux.

Comme l'écrit le philosophe anglais, ces gens-là ont des yeux mais ils n'ont pas de vision. Leurs yeux sont semblables à ces fenêtres peintes en décor sur certains murs pour en dissimuler la nudité ; elles ne s'ouvrent pas, ces fenêtres, pour laisser entrer le soleil, la vraie lumière bienfaisante et divine.

Ce serait, d'ailleurs, une expression impropre que de qualifier de scandaleux les jugements récents qui ont acquitté d'illustres voleurs uniquement parce qu'ils étaient riches. Ces jugements n'ont pas fait scandale, à parler littéralement, parce que l'état moral des juges est adéquat à l'état moral du pays.

Ces juges ne sont pas, comme il est arrivé en d'autres temps, des individualités à part exceptionnellement perverties. Ce ne sont même pas des bohèmes de la République ; ceux-là se portent plutôt vers d'autres carrières. Ce sont des bourgeois de bonne bourgeoisie ils ont, à côté des châteaux de financiers, des maisons de campagne confortables qui leur viennent de famille Quelques-uns vont à la messe et leurs femmes y vont presque toutes. Ce sont elles qui, souvent, excitent les maris à s'entendre avec les voleurs millionnaires en insistant, quand leurs conjoints hésitent, sur la nécessité de faire faire des mariages convenables aux filles

Ces considérations rendent au fond la Bourgeoisie indulgente. Vous remarquerez que la plupart des journaux conservateurs n'ont pas eu un mot de blâme pour les jugements rendus dans l'affaire des Métaux.

Vous prendriez au hasard dans la rue 100 personnes de la classe moyenne, vous les chargeriez de remplacer les juges actuels et vous leur offririez deux

ou trois cent mille francs pour acquitter un financier qui aurait eu des malheurs, que 70 sur 100 accepteraient.

Encore une fois, on commente ces jugements sans colère et, la plupart du temps, on les annonce d'avance.

Un des administrateurs du Comptoir d'Escompte disait en déjeunant avec un de nos confrères : « La Presse n'est vraiment pas cher ; pour 200,000 francs, j'ai obtenu qu'elle ne parle pas de moi et la Magistrature ne me coûtera pas davantage. » Sur la ligne de Corbeil, dans le train du samedi soir, on se racontait les propos d'un des agioteurs les plus compromis dans l'aventure : « Cela me coûtera chaud, mais je suis sûr d'être acquitté. »

C'est dans le peuple seulement que vous retrouverez encore un certain sentiment de la Justice abstraite, une certaine puissance d'indignation qui est tout à fait éteinte chez les représentants des classes élevées.

Je me rappelle encore, par une matinée ensoleillée, avoir écouté quelque temps sur la route des ouvriers qui devisaient. C'était à la hauteur du pavillon d'Étioles, à un angle du chemin d'où l'on a une vue ravissante sur la Seine. Bob avait très chaud et, tout en admirant le paysage, je laissais, comme Hippolyte, flotter les rênes sur mon coursier.

Ces ouvriers s'étaient mis à deux pour acheter le *Petit Journal* et ils le lisaient ensemble. La ruine du Comptoir d'Escompte ne leur avait certainement causé aucun dommage direct et cependant ce cynique acquittement les rendait furieux. Je comprenais à leur langage ce que sème de haine dans les âmes populaires le sans-gêne des classes dirigeantes à braver, à outrager, à meurtrir ces instincts de droiture qui furent si longtemps dominants chez nous.

Sans doute, il se trouve encore quelques magistrats qui ont conservé la notion du devoir social.

On se rappelle la noble attitude de l'avocat-généra Sarrut dans le procès des Métaux, et c'est une joie pou l'historien social, qui est obligé de retracer tant d hontes, que de pouvoir citer des paroles comme celles-là qui relèvent un peu la France devant l'étranger :

Je prie la Cour de réfléchir aux motifs qui dictent ma conduite : à notre époque, dans un pays de liberté comme l nôtre, où tout est livré à une discussion sans limites, le seu frein est le respect de la loi, et ce respect se mesure à celu qui s'attache au caractère du magistrat.

Or, l'observateur ne comprendrait pas que trois mois, si mois de prison, c'est-à-dire le minimum des pénalités que l loi édicte et dont vous frappez les malheureux qui, pour l première fois, comparaissent à la barre, aient pu paraîtr suffisants pour punir des hommes qui, sans autre but que d satisfaire leur amour du lucre, ont ruiné deux sociétés e causé un nombre incalculable de malheurs.

En assistant à un pareil spectacle, on se demanderait pour quoi la Justice, qui pèse si lourdement sur les humbles, a d telles indulgences pour les forts, et l'on douterait s'il es équitable de réserver pour les petits, pour ceux qui ne pro fitent pas des fautes qu'ils commettent, une sévérité à la quelle échapperaient les coupables de la haute finance, pou lesquels la violation des lois a été une source d'enrichisse ment.

Pendant que M. Sarrut parlait, rien n'était curieu à regarder comme le président Calary, un petit homm chauve, au visage obscur, à la mine chafouine qu'o appelle maintenant au Palais *Calary-Laveissière* e dont je ne parle, d'ailleurs, qu'à l'occasion de ses fonc tions. Il ricanait avec ses voisins et semblait murmu rer : « Est-il possible de perdre son temps à dire de niaiseries pareilles ? »

Si vous voulez savoir ce qu'est la Justice française lisez ceci lentement et méditez-le :

« Ce Laveissière, condamné seulement à *trois mill francs d'amende*, pour avoir ruiné le second établis

sement financier de France par de frauduleuses manœuvres, avait un domestique, un nommé Comet, qui lui volait du vin qu'il revendait à un épicier de Draveil. Laveissière poursuivit naturellement ce grand coupable avec l'acharnement qui convient à un homme d'une conscience aussi pure et, après avoir fait cinq ou six mois de prison préventive, le malheureux Comet fut jugé à Versailles à la session de mars ou d'avril 1890. Savez-vous à combien il fut condamné ?

— A *quatre ans* de prison !

Vous entendez d'ici la conversation dans un dîner de magistrats et les propos qui se croisent entre des convives échauffés par la bonne chère dans la capiteuse atmosphère des fins de grands repas ?

Le Financier. — Oui, messieurs, l'abus de confiance... Je lui confie les clefs de ma cave... C'est une mission de confiance, n'est-ce pas ? Les actionnaires ont confiance en moi, ils se reposent sur les statuts, ils savent que nos opérations doivent se borner à escompter des effets de commerce...

Premier Conseiller. — Qu'est-ce qu'il a à nous raconter son affaire ? Est-ce qu'il en rappelle ?

Second Conseiller. — Mon cher collègue, n'interrompez pas un Amphitryon qui est officier de la Légion d'honneur.

Le Financier. — J'ai confié cinq mille bouteilles de vin à cet homme. Je dois en retrouver cinq mille... Un peu de ce Château-Yquem, messieurs ?

Troisième Conseiller. — Il est exquis... C'est celui-là que ce pendard dérobait ?...

Le Financier. — Celui-ci est meilleur encore... J'ai remonté ma cave depuis... Vous suivez bien mon raisonnement, n'est-ce pas ?

Quatrième Conseiller. — Parfaitement !... Alors, ceux qui avaient déposé leurs économies dans votre cave n'ont plus rien trouvé ?

LE FINANCIER. — Précisément... Le misérable avai emporté le vin...

LE PRÉSIDENT. — Oui, vous aviez employé les fond qui vous étaient confiés pour un usage déterminé à de opérations de jeu absolument antistatutaires... C'es pour cela que nous avons donné...

LE FINANCIER. — Quatre ans de prison...

PREMIER CONSEILLER, *à son voisin.* — Comment Nous lui avons donné quatre ans de prison ?...

DEUXIÈME CONSEILLER. — Vous avez trop pris d Château-Yquem... C'est une histoire qu'il vous ra conte... une histoire qui lui est arrivée... Il avait u homme à ses gages qui a abusé de sa confiance.

TROISIÈME CONSEILLER. — Abus de blanc-seing... L Code est formel...

QUATRIÈME CONSEILLER, *avec attendrissement.* — En fait de seins, si vous voyiez ceux d'Amélia... E voilà qui sont blancs comme la neige... Blancs seings seins blancs... (*Il rit bruyamment.*)

PREMIER CONSEILLER. — Faites attention, il y a u abbé...

DEUXIÈME CONSEILLER. — Notre collègue n'est pa sérieux... Il n'arrivera pas à la Cour de Cassation...

TROISIÈME CONSEILLER. — Il y arrivera, mais un peu.. cassé.

LE PRÉSIDENT. — Enfin, comment tout cela a-t-i fini ?

LE FINANCIER. — Quand on s'est aperçu de cett disparition...

TROISIÈME CONSEILLER. — La Banque de France notre grand établissement national, a donné 140 mil lions pour remplacer ce que les administrateurs avaien enlevé...

LE FINANCIER. — Et alors, ainsi que j'avais l'honneu de vous le dire, on l'a condamné à quatre ans d prison.

CINQUIÈME CONSEILLER. — Qui donc ?

DEUXIÈME CONSEILLER. — Un homme qui avait volé
u vin...

CINQUIÈME CONSEILLER. — Un pot-de-vin... C'est
affaire Wilson... Nous l'avons acquitté aussi, celui-là...
h ! çà ! qu'est-ce qu'ils ont donc tous à nous raconter
os jugements... Ce n'est déjà pas si flatteur pour
ous.

PREMIER CONSEILLER. — Il n'était pas décoré, cet
omme ?

TROISIÈME CONSEILLER. — Mais non, c'était un
auvre diable.

QUATRIÈME CONSEILLER. — Ah oui ! un rien qui
aille... Nous en avons à juger un comme cela demain.
a eu trois mois pour avoir volé un potiron... il n'est
as content... Qu'est-ce qu'il veut ? le maximum ? Il
aura... Moi, quand j'éprouve le besoin de manger du
otiron, j'en envoie acheter chez le fruitier... Je n'ai
ourtant que mes modestes appointements de con-
iller...

CINQUIÈME CONSEILLER. — Et puis les procès de
anciers qui rapportent quelque petite chose...

LE PRÉSIDENT, *avec beaucoup de dignité*. — Oh !
essieurs, n'agitons pas ces questions ici ; c'est pour la
ambre du Conseil...

PREMIER CONSEILLER. — Encore un verre de ce Châ-
au-Yquem... Il est vraiment très bon... N'oublions
s que rue Chabannais on fait les Puces à onze
ures... Quand on arrive trop tard, on est mal placé
on ne voit rien.

TROISIÈME CONSEILLER, *en prenant son paletot dans
ntichambre*. — C'est égal, messieurs, c'est rude-
ent beau ici... Nous aurions bien pu demander un
u plus...

Ce qu'il ne faut pas se lasser de répéter, c'est l'ef-
yable dureté de ces hommes qui n'ouvrent leur
ur à la pitié que lorsqu'il s'agit de millionnaires ;
st l'iniquité monstrueuse, exécrable et impie de ces
gements.

Ceci, je l'ai dit dans la *Fin d'un monde* et dans *Der nière Bataille*, et je le répète encore cette fois, car l journal passe et le livre reste. Quand le volume est bie usé, bien fatigué, déficelé à force de circuler, on dé pense quinze sous pour payer la reliure et l'employé le voyageur de commerce, l'ouvrier, les gens de dro ture qui m'écrivent cherchent, lorsqu'ils ont une m nute à eux, la page déjà lue qui les a fait pense qui les a remués, parce qu'elle était véridique et sin cère.

Regardons-le donc, le lugubre défilé qui matérialis en quelque sorte sous les yeux de tous l'infamie de l Magistrature actuelle, indulgente aux riches, implacab aux déshérités. Place d'abord au petit Jahn qui a é crayonné par Séverine un jour qu'elle était dans un bonne disposition et qu'elle n'avait pas le rayon d'c des Rothschild dans l'œil pour troubler sa vision.

Le petit Jahn est un jeune télégraphiste congédié cause de ses infirmités et un peu aussi pour s'être mê de politique ; il est réduit à gagner sa vie comme peut.

Le voici qui couche je ne sais où, qui mange je ne sa quoi, toujours fier — on peut m'en croire — ne tenda jamais la main, acceptant plutôt n'importe quelle besogne hasard qui lui permette d'avaler une bouchée de pain et dormir sous un toit.

Un jour — ah ! écoutez ceci, c'est un des incidents les pl navrants et les plus odieux que je connaisse ! — on lui c qu'il trouvera de l'ouvrage à huit lieues de Paris. Huit lieu pour ses pattes d'estropié, que la politique n'a pas guéri au contraire !

Mais, je l'ai dit, ce n'est pas un fainéant. Il se met route, se traîne, arrive — il n'y a plus de besogne pour l l'équipe est au complet ! A demi mort de fatigue et de fai il se couche dans un fossé.

Comment rejoindre Paris ? Comment revenir ? Ses pie ne le soutiennent plus, tout saignants dans leurs bandag de chiffons, et la campagne inhospitalière est mauvaise à c lui semble suspect.

Pas un sou pour manger, pas un sou pour voyager — il mptait sur le salaire du lendemain ! Que faire ?...
Il parvient jusqu'à la gare, guette un train, se faufile sans re vu dans un fourgon à bestiaux, et s'étend, brisé, sur le mier, qui lui fait une chaude et moelleuse couche, tandis e les bonnes bêtes compatissantes écartent leurs sabots ur ne point blesser ce petit des hommes, qui semble si las si malheureux.
A l'arrivée, on le découvre, on l'arrête, on le livre à la lice, et savez-vous quel est le châtiment de ce crime de igue et de misère ?... *Cent francs d'amende et trois mois de ison*, POUR ESCROQUERIE.
Aux yeux de la loi, le petit Jahn était déshonoré, car le sier judiciaire porte la peine sans en marquer la cause — tis devant l'éternelle Justice ?...

Trois mois de prison pour un malheureux enfant ropié qui voyage en chemin de fer sans payer sa ace, *trois mille francs* d'amende pour un gros ancier, dans toute la force de l'intelligence et de l'âge, i abuse du mandat qui lui a été confié pour tromper ux qui ont eu foi en lui en leur présentant un faux an ! Est-ce assez joli ?
Notez bien que les magistrats de la Cour d'appel ne ntestent pas la nature délictueuse des faits reprochés Haveissière ; écoutez-les plutôt :

Attendu qu'il résulte de tout ce qui précède, à la fois que bilan n'avait pas pour base l'état réel des affaires de la Soé ; qu'il faisait ressortir un bénéfice inexistant, et que t *intentionnellement* que la véritable situation n'a pas été osée ;
ue la pensée de ne pas fournir des renseignements exacts notamment de dissimuler les engagements du Comptoir sujet de la Société des Métaux était si arrêtée qu'on a eu dans la section des « Risques en cours », à la suite du n, de ne pas même mentionner les avals donnés aux conss passés par Secrétan au nom de la Société des Métaux c les mines, avals qui, d'ailleurs contraires aux prescripns des statuts, engageaient éventuellement le Comptoir r plusieurs centaines de millions ;

Considérant que si, dans le conseil d'administration
Comptoir, certains membres ont pu ignorer la vérita
situation des Métaux et le caractère factice des cours
cuivre, et admettre l'exactitude des bilans proposés, ce
erreur n'a pu être commise par Laveissière qui, en sa qual
de président du conseil et de membre du conseil de directi
de la Société des Métaux, a été nécessairement au cour
des circonstances ci-dessus rappelées, des embarras inext
cables dans lesquels la société se débattait et par conséqu
des dangers que courait le Comptoir d'Escompte ;

Qu'au surplus, dès le mois de juin, la démission d'un c
administrateurs, donnée à raison des engagements, à s
sens trop considérables, pris par le Comptoir et dissimu
au conseil par le directeur — démission dont Laveissièr
connu les causes — aurait dû le déterminer à cette époq
à s'opposer à la continuation de l'état des choses ;

La Cour dit seulement que si Jahn, le petit estropi
ne mérite aucune indulgence, Laveissière en mér
beaucoup.

Il y a lieu non seulement *de ne pas accueillir l'ap*
du ministère public contre lui, mais encore de
faire une application de la peine dans des con
tions plus indulgentes que ne l'ont fait les premi
juges.

Nous allons passer maintenant à quelques déblaya
d'audience :

Hier, devant la 11e chambre correctionnelle de Paris,
s'était occupée la veille de financiers millionnaires, com
raissaient, à la file, de pauvres diables sans feu ni lieu (1

Parmi eux vinrent un garçon de 19 ans, une vieille fem
de 55, un homme d'une quarantaine d'années.

Le garçon avait volé un pâté d'un franc à l'étalage d
épicier. Il était sans pain depuis trois fois vingt-quatre heu
Il a été condamné à 15 jours de prison.

La vieille femme avait été trouvée une nuit dormant sur
quai, et s'était écriée, en réponse aux agents qui l'avaien

(1) *Eclair*, 31 mai 1890.

veillée : « Laissez-moi tranquille, occupez-vous des voleurs, e suis une honnête femme, seulement je ne sais pas où coucher. » — 8 jours.

L'homme était allé au poste, disant : Menez-moi au Dépôt, e n'ai pas mangé depuis hier, je n'ai plus de logis, il ne me reste plus un sou. » Il avait déjà été condamné jadis pour vagabondage. On lui inflige 15 jours. Alors, irrité, il s'écrie : Cochons ! », et 2 ans pour outrages à la magistrature s'ajoutent aux 15 jours.

N'oublions pas non plus les deux frères Henri et Joseph Vandeputte, des ouvriers parisiens. Au mois de mai dernier ils suivaient un sentier à Bourg-la-Reine ; ils perçoivent quelques branches de seringa qui passent par-dessus le mur d'une propriété, ils les cueillent pour en faire un bouquet et rapporter dans leur mansarde un peu de la verdure parfumée des champs. L'aîné, Henri, 27 ans, est condamné à six jours de prison ; le cadet, 17 ans, à trois jours !

A tout seigneur tout honneur : Rothschild, comme un féodal d'autrefois, a le droit de haute justice. Quand on touche à ses fleurs il condamne les gens à mort et il les fait tuer.

Qui de vous n'a lu, avec un serrement de cœur, l'histoire de ce malheureux sur lequel, le 27 mars dernier, on a tiré impitoyablement parce qu'il s'était introduit dans la propriété de M. de Rothschild à Boulogne ?

L'homme était sans travail, les siens avaient faim et, la nuit, il se glissa dans le parc seigneurial pour y cueillir des feuilles de magnolia qui se vendent quelques sous aux Halles.

Vous voyez le contraste d'ici. Voilà des étrangers qui, sortis d'une Judengasse de Francfort, ont réussi à prendre trois milliards aux Français. Ils ont ramassé sur notre sol une gerbe d'épis d'or si lourde que leurs mains ne la peuvent étreindre. Ils ont tout, ils peuvent satisfaire leurs fantaisies les plus extravagantes, ils peuvent

acheter tout ce qui leur fait envie, les chefs-d'œuvre d
l'art, les merveilles du passé, les filles les plus jeune
et les ministres les plus vieux.

Franchement, quand on a tout cela, est-ce qu'on n
devrait pas être pitoyable pour le pauvre hère, pou
le traîne-misère qui se permet de dérober quelque
fleurs poussées sous le soleil de la France?

Non. La consigne est formelle; le garde était sûr d
faire plaisir à Rothschild et d'avoir une bonne récom
pense en tuant « un chien de Français ». Il fit feu et
Français, un nommé Laval, un ouvrier marié, parvint
faire encore quelques pas, puis il tomba pour ne plus
relever. On le retrouva mort le lendemain sur le bo
de la Seine, en face de la propriété de M. de Rothschi
à Boulogne...

Il y a un an, un maraîcher d'Argenteuil tua un rôde
qui lui enlevait ses asperges; il fut mis en prison
comparut en cour d'assises. Tout en restant très bl
mable, l'acte de ce rural exaspéré était néanmoins pl
excusable que l'autre. Ce paysan avait semé lui-mêm
ses asperges; il avait eu de la peine à les faire pousse
et il en vivait. Je vous demande le mal que peut caus
à des milliardaires le vol de quelques branches de m
gnolia?

Séguy, le garde du baron de Rothschild, n'a pas f
une heure de prévention, il n'a jamais été jugé et, qua
il est venu déposer comme témoin, il n'a pas eu à su
le plus léger blâme du président. Le fait, cependa
ressemblait à un assassinat pur et simple. Il n'est nul
ment démontré, en effet, que, dans une propriété où
domestiques sont nombreux, ce garde fût en péril pu
qu'aucun des rôdeurs n'était armé et qu'il a tiré pro
sément sur celui qui fuyait et qui, par conséquent, n
menaçait pas.

Pas un seul de ces députés républicains qui tonn
chaque jour contre les crimes de la féodalité n'a soul
mot de cet incident à la Chambre. On comprend, d'
leurs, que ce n'est pas Laguerre qui, après avoir r

un fort subside des Rothschild, aurait pu lever ce lièvre-là. Quant aux catholiques de la Chambre, il leur semble tout naturel qu'on tue une créature humaine pour une fleur, lorsque cette fleur appartient au baron de Rothschild.

On a bien raconté à ces gens-là que l'antiquité avait le mépris de la vie humaine et que le Christ était descendu sur la terre et avait souffert un supplice ignominieux, tout exprès pour attendrir les cœurs et rendre les hommes moins durs, mais ils n'ont pas très bien compris.

Quoique les deux actes soient également abominables, j'avoue que je préfère encore Pollion faisant jeter aux murènes un esclave qui a brisé un vase précieux à Rothschild faisant tuer un citoyen français pour quelques feuilles d'arbre. Le vase brisé par l'esclave était peut-être une coupe myrrhine d'une incomparable beauté ou quelque chef-d'œuvre de Lysippe, de Scopas ou de Praxitèle et la colère de l'amateur d'art peut, on pas excuser, mais faire comprendre cette monstrueuse cruauté. Quelle excuse trouvez-vous au meurtre de ce malheureux Laval?

Un mois après, à quelques pas de l'endroit où l'homme avait venu expirer, un autre Rothschild donnait un *garden party*, une fête Louis XV dans une ferme normande.

« Une ferme, vous m'entendez bien, s'écrie le *Gaulois*, une ferme avec veau, vache et couvée. Oui-dà, une ferme, mais j'ai ajouté : dix-huitième siècle et l'on ne peut pas décemment supposer que dans une ferme dix-huitième siècle il y ait autre chose que des Watteau et des secret. »

Puis vient la description obligatoire des bibelots et la liste des invités.

Remarqué : baronne de Mohrenheim, comtesse Hoyos, baronne de Beyens, comtesse et marquise de La Tronnays, duchesse de Luynes, duchesse d'Uzès, duchesse de Doudeauville, duchesse de Maillé, princesse

de Ligne, princesse Radzivill, comtesse Greffülhe comtesse de Riancey, comtesse de Kersaint, marquise d'Hervey, comtesse de Monteynard, vicomtesse de Trédern, marquise de Mortemart, Comtesse de Caraman.

Vous devinez l'entrain glacial de cette fausse kermesse où se rencontrent des gens qui détestent le Rothschild plus que nous ne les détestons nous-mêmes mais pour des causes infiniment moins nobles. Vous voyez aussi le côté grotesque de cette fête Watteau Boulogne, au pays des blanchisseuses.

Heureusement qu'il y avait là des tirs à la carabin et au pistolet. « Les femmes, nous dit Meyer, n'y étaien pas les moins adroites. » Les Rothschild ont pu leu montrer comment on abattait un chrétien lorsqu'il s'av sait de dérober quelques brins d'herbe...

Imitons Carlyle. « Faisons une pause en silence en douleur sur les ténèbres qui sont dans le cœur d l'homme. » Tous ces gens-là, en effet, sont destinés finir mal ; les uns sont trop scélérats et les autres so vraiment trop bêtes...

Ceux qui étudieront nos livres plus tard y trouvero un document qu'aucune époque ne nous a légué da de semblables conditions : la phase ultime d'une s ciété saisie en plein travail de dissolution, un monde quelque sorte photographié dans les spasmes de s agonie. Ils seront frappés de ce fait que cette œuvre désagrégation de tous les éléments qui constituent u nation s'opère sans que personne y prête attenti L'anarchie s'est installée dans ce pays comme la n s'installe sur la terre, sans qu'on s'aperçoive du mom où il a cessé de faire jour.

En dehors de phrases déclamatoires, il n'y a rien ressemble à une société dans le sens qu'on donnai ce mot autrefois. Un pacha d'Orient ne disposerait du droit de vie et de mort avec le sans-façon montre le Président de la République en France.

Un nommé Bousquet, un huissier, c'est-à-dire un homme d'une certaine éducation qui le rend doublement responsable, viole sa belle-sœur et abandonne sa femme pour vivre avec cette belle-sœur. Lassée de cette existence honteuse, la malheureuse s'enfuit, trouve une place de servante; Bousquet la découvre; elle refuse de revenir avec lui, il l'assassine; il assassine ensuite un avocat, un père de famille, M. Pagny, qui était absolument étranger à l'affaire et qui avait eu seulement le malheur de prendre la femme de Bousquet à son service...

Les députés de Marseille qui avaient fait, paraît-il, de sales affaires avec ce Bousquet, interviennent et exigent la grâce de ce misérable.

Il y a quelques années, un mauvais sujet, nommé Jeton, s'enivre avec un autre individu; ils se battent après boire, sans qu'on sache au juste celui qui a commencé. Finalement l'individu est tué, Jeton est condamné à mort et on l'exécute; savez-vous pourquoi? — Pour lui apprendre, dit-on au ministère de la Justice, à se faire défendre par un avocat conservateur...

Franchement, dans ces conditions, ne vaudrait-il pas mieux jouer la tête d'un condamné en cinq sec à écarté? (1)

---

(1) On n'a pas oublié à quelle circonstance M. Carnot dut son élévation à la présidence de la République. Le *Journal des Fonctionnaires* s'est chargé de nous démontrer que le nouveau Président s'était hâté d'oublier au pouvoir les beaux sentiments du député; il laisse poursuivre sans pitié les Congrégations religieuses vouées aux œuvres de Charité, il fait remise à un Juif cinquante fois millionnaire des sommes qu'il doit à l'État.

« On se souvient, écrit notre confrère, du retentissement qu'ont eu, il y a trois ans, les affaires Wilson et comment une des graves accusations portées contre l'ancien sous-secrétaire d'Etat était d'avoir abusé de ses fonctions pour soustraire à des droits d'enregistrement certaines personnalités agréables. Parmi elles MM. Dreyfus frères, anciens clients de M. Grévy, avocat. On se souvient également de l'émotion produite par toutes ces révélations dans le pays et à la Chambre des députés.

Quant au Juif, il a trouvé moyen de se faire faire un code pour lui tout seul. Mary Raynaud spécule et perd l'argent de ses clients ; il est condamné à trois ans de prison. Léon Rodrigues se livre exactement aux mêmes opérations, il fonde une *Banque générale des Primes ;* il attire les gogos avec un journal à un franc par an, la *Bourse pour tous*, et le Juif, défendu par son coreligionnaire Seligman, s'en tire avec *trois mille francs* d'amende.

Le tribunal pousse le cynisme jusqu'à reconnaître qu'il y a eu réellement escroquerie, mais il ajoute qu'un Juif est au-dessus des lois.

En ce qui concerne les délits d'abus de confiance et les escroqueries relatives aux opérations en participation sur la rente française 3 0/0 et à l'opération dite secrète :

» Une enquête parlementaire eut lieu. M. Philip on, député, fu chargé du rapport au sujet de l'affaire Dreyfus. A la date du 15 décembre 1887, il établissait que l'enrégistrement avait avec raison perçu une somme de 75,000 francs sur l'acte de société en participation formée entre MM. Dreyfus et la Société générale pour l'exploitation du guano du Pérou ; que le min istre avait, à tort, sur les instances de M. Wilson, ordonné de sa propre autorité la restitution des 75,000 francs et qu'il aurait dû laisser la justice se prononcer. Sur la proposition du rappo rteur, la Chambre des députés enjoignait, à l'unanimité, que l'affaire fût reprise et qu'une décision judiciaire fût provoquée.

» Depuis trois ans, qu'a fait l'enregist rement pour obéir aux volontés de la Chambre? Qu'est-ce que M. Tip haigne a ordonné? Et qu'a bien pu faire le service de l'enregist rement de la direction de Paris? Rien, rien, rien. MM. Dreyfus frères n'ont pas reversé les 75,000 francs et refusent de payer, n'ayan t rien à craindre : aucun mémoire ne leur a été signifié, et l'affaire n'est pas encore inscrite, après trois ans, au rôle de la cham bre du tribunal civil de la Seine. Et cependant, ce n'est pas l'incertitude de la décision future qui puisse arrêter ; depuis longtemp s déjà la Cour de Cassation a donné gain de cause à l'administra tion de l'enregistrement dans des affaires semblables.

» En 1887, M. Tiphaigne était dire cteur général quand la Chambre a ordonné les poursuites ; et c'est lui qui a reçu les injonctions de poursuivre.

» Il est encore directeur aujourd'hui, et, depuis trois ans, il n'a rien fait. »

Attendu que la prévention n'est pas suffisamment établie, renvoie Rodrigues des fins de la poursuite :

Mais attendu qu'en se faisant remettre pour de prétendues opérations à la hausse en bourse, au comptant et à terme sur le Panama, des fonds, valeurs mobilières, obligations, billets ou promesses par divers, Rodrigues a commis le délit d'escroquerie ;

Attendu les circonstances atténuantes résultant de ce que les clients de Rodrigues étaient tous des spéculateurs... »

Par ces motifs, le tribunal condamne Léon Rodrigues à trois mille francs d'amende.

Jamais, il y a dix ans seulement, un tribunal français n'aurait osé rendre un jugement d'une si abracadarante fantaisie. Jamais on n'eut songé à injurier les victimes pour se dispenser de punir le coupable. Le tribunal constate qu'il y a eu violation d'une loi morale que les lois sociales sont chargées de faire respecter. Cette violation doit être châtiée pour elle-même et sans qu'il y ait lieu de s'occuper de ceux aux dépens desquels ce fait délictueux a été commis. Dans ces conditions on pourrait parfaitement acquitter des Pranzini et des Prado en constatant que celles qu'ils avaient assassinées avaient eu le tort de se livrer à la prostitution.

Cette existence d'une justice différente pour les Juifs et pour les Chrétiens s'affirme du reste à chaque instant.

Tous les journaux ont mentionné la condamnation du marquis de Salaberry, un propriétaire de Loir-et-Cher. Il s'était permis d'écrire au procureur de la République de Blois : « Maintenant la justice est relative. » Il fut condamné pour ce fait à deux mois de prison qui, sur son opposition, furent réduits à vingt jours.

Dans le procès de la Ligue des Patriotes, Naquet dit à ses coaccusés, en se tournant vers le substitut Lombard : « Laissez baver ce monsieur ! »

Jamais Naquet n'a été poursuivi.

Dans son réquisitoire, M. Gonthier, procureur de la

République à Blois, dont je ne m'occupe qu'au point de vue de ses fonctions, eut l'aplomb de s'écrier :

— Sachez, monsieur de Salaberry, que la justice est égale pour tous, et si vous n'êtes pas habitué à cette égalité, vous servirez d'exemple et vous n'aurez pas à vous étonner que la loi vous atteigne... Laissez-moi donc vous exprimer le regret qu'un homme dans votre situation ne donne pas l'exemple du respect dû à la justice. Vous êtes beaucoup plus coupable vous un homme intelligent et instruit, que ne le sont les vagabonds qui injurient la magistrature (1).

Devant un tribunal, un magistrat peut tout se permettre, mais si j'avais le plaisir de rencontrer M. Gonthier dans un salon, je ne crois pas qu'il oserait me soutenir sérieusement que « la justice est égale pour tous ». Il n'y a évidemment aucune proportion entre le fait de dire que « la justice est relative » et l'injure grossière qui consiste à affirmer, en pleine audience qu'un magistrat « bave ».

M. Gonthier, qui est peut-être un homme d'esprit me dirait tout simplement ce que m'ont dit en tête à tête beaucoup de magistrats : « Quand un Juif est en cause, la Synagogue intervient immédiatement et nous recevons des ordres directs ; nous ne pourrions passer outre sans briser notre carrière. (2) »

Le seul mot juste qu'il ait été dit depuis longtemps sur cette situation est le mot qui revient sans cesse dans les articles pleins d'une douce philosophie de M. Franc

---

(1) *Lanterne*, 15 octobre 1890.

(2) Devant les tribunaux actuels tout dépend absolument de la personne en cause, de ses relations, de ses protections, et les magistrats sont les premiers à rire de l'extravagance de leurs jugements. Est-il besoin de rappeler l'incroyable arrêt de la Cour d'Appel acquittant M. de Labruyère et condamnant Mme Duc-Quercy et M. Grégoire absolument pour le même fait, dans la même affaire ?

Magnard, ce mot qui ravit tant de gens parce qu'il répond aux perplexités vagues de leur intelligence, aux timides protestations de leur conscience :

« Cela va tout de même ! »

Si beaucoup de rouages sont cassés, si l'appareil rend un bruit de ferraille, la grande roue tourne toujours. Cette constitution de l'an VIII, que Taine nous montre à son premier fonctionnement dans son plus récent volume, a été installée par une main si puissante qu'elle dure encore.

L'organisation actuelle a, d'ailleurs, cette force pour elle qu'elle ne peut être ni restaurée ni améliorée, il faut la jeter bas ou s'y abriter comme on peut.

Où voulez-vous qu'une idée élevée puisse prendre appui dans une société aussi pourrie ? Essayez de planter un clou dans une masure lézardée et rongée par l'humidité et le salpêtre, vous n'y réussirez pas ; en enfonçant le clou vous ferez tomber des monceaux de plâtras et votre clou ne tiendra jamais.

Vous l'avez vu par la Presse, vous le voyez par la Magistrature : tout ce qui est Autorité intellectuelle et sociale est impuissant, corrompu, hors d'état de rendre aucun service à la collectivité. La domination de l'Argent est absolue.

Les membres de l'Académie française ont élu M. de Lesseps en échange d'une distribution d'actions de Panama que, je l'espère pour eux, ils auront eu la bonne idée de vendre avant la débâcle. L'Académie des Beaux-Arts a pris Rothschild. Au mois de juin dernier l'Académie des sciences nommait le Bischoffsheim enrichi par le Honduras et un journal allemand nous a donné le prix de l'élection. C'est moins cher qu'un acquittement.

Ici encore pas le moindre doute possible. Bischoffsheim, qui ne possédait aucune espèce de titre scientifique, avait pour concurrents des hommes éminents : le colonel Laussedat, directeur du Conservatoire des arts et métiers ; M. Lauth, ex-directeur de la manufacture

de Sèvres ; le docteur Rochard, membre de l'Académie de médecine ; M. Rouché, géomètre.

Il y avait 68 votants ; au premier tour de scrutin, M. Bischoffsheim a été élu par 37 voix contre 14 au docteur Rochard, 13 au colonel Laussedat, 2 à M. Rouché et 2 bulletins blancs.

« Je suis une colonne d'or, aime à répéter Bischoffsheim, je me laisse gratter. »

Les académiciens ont gratté la colonne et, au savant officier, au médecin estimé ils ont préféré l'homme qui payait bien.

A un critique de premier ordre comme Brunetière à M. Thureau-Dangin, l'auteur d'un livre un peu potironesque, mais intéressant : *L'Histoire de la Monarchie de Juillet*, l'Académie française préfère un homme comme Freycinet qui a chassé de leurs cellules les religieux de cet ordre de Saint-Benoît qui a sauvé les Lettres au Moyen Age. Il avait été l'hôte de ces braves gens au temps où il recherchait la protection de dom Guéranger, il les a récompensés en leur envoyant lui-même les gendarmes lors de la seconde expulsion quand il était président du Conseil ; aujourd'hui encore les Pères de Solesmes sont contraints de vivre dispersés dans les maisons du village sans avoir le droit d'habiter la maison qui leur appartient.

Voilà les nobles exemples que l'Académie propose à notre admiration !

Nous n'avons, du reste, qu'à suivre dans la vie nos camarades arrivés pour connaître au juste la fierté intellectuelle, la dignité de caractère des hommes qui vont servir de guides à la nouvelle génération.

Voilà Lavisse sur le seuil de l'Académie. Cette fois, en bon courtisan, il s'est effacé devant Freycinet, mais il entrera la prochaine fois. J'en suis ravi ; c'est un de mes condisciples, il était à Charlemagne avec moi sous Boissier ; il a une claque bien organisée dans la Presse, c'est le favori de la jeunesse et, au dire d'un certain cénacle, il travaille ferme au relèvement de la Patrie...

Avant de songer à relever la Patrie, Lavisse aurait mieux fait de ne pas se laisser tomber lui-même. Ses livres, en effet, ne donnent point l'idée d'un homme qui se respecte beaucoup. C'est un disciple du Juif Giedroye, qui remaniait les fables de La Fontaine à l'usage des écoles laïques et qui, à ces vers trop cléricaux :

Petit poisson deviendra grand
Pourvu que Dieu lui prête vie,

ubstituait ceux-ci :

Petit poisson deviendra grand
Pourvu qu'on lui laisse la vie.

Dans es premières éditions de son *Histoire de rance*, Lavisse avait écrit à propos de Napoléon : L'orgueil a fini par le perdre ; il a été l'artisan de sa ropre ruine, et, après tant de victoires et de conquêtes, a laissé la France plus petite qu'il ne l'avait trouvée, ontrant ainsi qu'une nation commet une irréparable ute quand elle s'abandonne à un homme, alors même ie cet homme *a reçu de Dieu le don du génie* (1). »
A partir de la vingt-quatrième édition, Lavisse a bien nservé la phrase, mais il a biffé Dieu ; il a mis sim- ement : *lorsqu'un homme a reçu le don du nie* (2).
Il faut vivre à notre époque pour voir d'aussi éton- nts exemples de bassesse intellectuelle. Sans doute, a le droit d'être athée, d'expliquer par le hasard rigine du monde, de rester indifférent à ce surnatu- qui nous enveloppe de tous côtés, mais que penser n écrivain qui rature Dieu de sa phrase pour plaire n ministre de l'Instruction publique ?

) La *Première année d'Histoire de France avec récits*, par est Lavisse (librairie classique Armand Colin, page 310).
) *Deuxième année (ancienne première année) d'Histoire de nce*, page 316.

Avec Bardoux, qui est un homme conciliant et doux il y avait encore un Dieu. Avec Lockroy, il n'y a plus de Dieu du tout.

Remarquez que celui qui témoigne ainsi aux maîtres du jour une servilité qui sent un peu le pied plat, n'est pas un pauvre diable crotté, c'est un mandarin universitaire ; il est agrégé d'histoire, docteur ès-lettres, maître de conférences à l'École normale supérieure, professeur à la Faculté des lettres de Paris ; il a tous les boutons du Tchnin, le bouton de jade et le bouton de lapis-lazuli ; il est, commé Gréard, palmé de violet, décoré de rouge, il sera bientôt habillé de vert ; il voyage à l'étranger pour représenter la jeunesse et il s'est donné pour spécialité de travailler, comme dit M. de Vogué, « à refaire une âme collective à la France ».

Vous voyez ce gros personnage littéraire, s'en allant au ministère de l'Instruction publique demander à voir Bobèche, qui remplace Salvandy, Guizot et Cousin.. Bobèche n'y est pas ; il est en train de négocier une affaire avec son ami Mayer, de la *Lanterne*. C'est à l'huissier du cabinet que Lavisse s'adresse :

— Pensez-vous que j'aie le droit de prononcer le nom de Dieu ?

— Gardez-vous-en bien ! Dieu ! nous ne voulons plus de ça ici...

En feuilletant les livres de Lavisse, on y trouvera encore plus d'une preuve de cette mâle vertu qui convient aux éducateurs chargés d'apprendre à nos enfants à être des hommes.

Quoi de plus poétique, même humainement parlant, que cette figure de sainte Geneviève qui apparaît à l'origine de notre histoire, comme dans une clarté d'aurore ? Quoi de plus propre à frapper les jeunes imaginations et à élever les âmes que la vision de cette bergère animant de sa foi dans l'avenir cette petite Lutèce qui sera le grand Paris ? Quelle plus touchante statue faire saluer par les enfants, au moment où ils vont entrer dans cette histoire de France où la Femme, qu'elle pa-

comme Geneviève, ou qu'elle combatte comme Jeanne d'Arc, a joué toujours un si beau rôle?

Lavisse avait compris cela, et, dans les premières éditions, il avait consacré quelques lignes à sainte Geneviève; mais si Bobèche n'aime pas Dieu, Goblet n'aime pas les humbles filles du peuple qui font leur prière en travaillant. Si sainte Geneviève avait vécu de son temps, il l'aurait fait tuer comme Henriette Bonnevie, la douce orante de Châteauvillain... Lavisse a donc enlevé sainte Geneviève de son livre et l'a remplacée par autre chose.

Quel piquant chapitre à écrire sous ce titre : *La Bergère et le Lettré !*

La Bergère n'a pas ouvert beaucoup de volumes, elle lit seulement au grand livre de la Nature, elle apprend à connaître Dieu en méditant toute seule, au milieu des champs, sur les splendeurs de la Création et la magnificence des cieux. Quand le péril est là, quand on entend dans le lointain le bruit formidable des hordes d'Attila ou les cris de victoire des bandes anglaises, elle obéit à l'inspiration de son bon petit cœur ingénu et vaillant et elle sauve la Patrie...

Le Lettré a une bibliothèque dans le cerveau, il a lu tout ce qu'ont écrit sur l'héroïsme les rhéteurs de tous les temps à Rome et à Byzance, — et à Rome comme à Byzance il est toujours le même, lâche et trembleur devant les tyrans, quelque vils que soient ces tyrans.

Ceci n'empêchera pas les journaux de trépigner d'enthousiasme le jour de la réception de Lavisse.

Vous entendez d'ici un académicien, qui sera peut-être M. de Broglie ou M. de Vogué, dire au récipiendaire : « Monsieur, ce que l'Académie honore en vous aujourd'hui, ce n'est pas le talent, quoique vous en ayez beaucoup ; ce n'est pas l'éloquence, et l'on sait cependant quelle est la vôtre, c'est... »

Ici, un homme qui sait dire prend généralement un temps.... Les auditeurs, qui retenaient leur souffle pour ne rien perdre des paroles de l'orateur, en pro-

fitent pour soupirer soit par en haut, soit par en bas. Au bout de deux secondes on termine en disant : « C'est le caractère. »

Les journaux constatent le lendemain que l'assistance s'est livrée à des transports frénétiques.

Toutes ces cuistreries déclamatoires reposent, en effet, sur des ligues d'admiration mutuelle ; ces gloires artificielles sont comme la raison sociale de syndicats où tout le monde se fait la courte échelle. Il n'est même pas permis de plaisanter de ces groupes, où des jeunes gens, fort entendus déjà à la diplomatie de la vie, préparent leurs succès à eux-mêmes en travaillant à celui des chefs. Barrès, dans un article plein d'humour, s'étant permis de sourire de l'Association des étudiants et, je le crois bien, d'égratigner un peu Lavisse, reçut une missive fort verte d'un M. Gustave Laurent, qui n'admet pas qu'on touche à l'idole...

Cette platitude d'un écrivain occupant une situation assez haute pour avoir quelque respect de lui-même et supprimant le nom de Dieu d'un de ses livres, uniquement pour flatter les vilaines manies de nos gouvernants, ne choque pas les étudiants qui appartienent aux générations nouvelles. Pour ces *struggle for lifeurs* de l'avenir, c'est de l'habileté tout simplement. Le temps est passé où le fait d'avoir été à Compiègne suffisait pour exciter contre des professeurs comme Nisard les manifestations d'une jeunesse ombrageuse sur tout ce qui touchait à l'indépendance intellectuelle.

Aujourd'hui les professeurs peuvent aller faire des courbettes devant l'Impératrice d'Allemagne sans que nos jeunes décadents songent à protester.

Je vous engage à lire à ce sujet, dans les *Essais sur l'Allemagne impériale*, de Lavisse : l'*Invasion dans le département de l'Aisne*. Cette monographie, très fermement et très sobrement écrite, est un excellent chapitre de cette définitive *Histoire de la guerre de 1870-71* qui reste encore à faire.

L'auteur raconte là les traitements sans nom que les russiens firent subir aux populations inoffensives, les rtures des malheureux otages pris dans chaque localité et enfermés dans la citadelle d'Amiens. Les recrues ui arrivaient d'Allemagne étaient désolées de ne pas ncore avoir tiré sur un Français ; pour les consoler, leur donnait à fusiller des infortunés coupables seument d'avoir essayé de protéger leur bien, et on forait les otages à assister à l'exécution.

Un vieux commandant prussien retraité, « qui avait pris du service comme geôlier », commandait la citelle. *Il alla,* nous raconte Lavisse, *jusqu'à imaginer donner aux otages le spectacle d'une exécution ilitaire, pour leur rendre la prison plus odieuse. n commerçant, très estimé dans Amiens, s'étant isé de défendre son magasin contre une troupe Allemands qui s'étaient mis à le piller par partie plaisir, avait blessé un soldat à la main; il fut sillé, sous les fenêtres des otages, par de jeunes ldats qui arrivaient d'Allemagne et qui tiraient leur premier coup de fusil.*

On n'est certes pas obligé de parler de la Revanche out propos et, pour ma part, je n'ai jamais donné te note-là. Mais franchement, quand on a nos âges, 'on est dans les quarante-six ans, quand on a vu les ussiens chez nous, il faut avoir l'âme bien abjecte ur aller, alors que rien ne vous y force, se prosterner vant l'Impératrice d'Allemagne. Il faut aussi qu'un fesseur méprise bien la jeunesse actuelle, la jeunesse rgeoise, qu'il soit bien sûr que toute énergie virile morte en elle pour oser remonter dans sa chaire, ès une pareille démarche.

oyez certains, malgré tout, que Lavisse sera acclamé tous nos jeunes « fin de siècle ». Pauvre Nisard ! Il mort trop tôt, il aurait été bien vengé en voyant œuvre la génération opportuniste qu'il est juste ne pas confondre avec les travailleurs honnêtes Quartier-Latin, qui sont tous antisémites, et qui

nous témoignent leur sympathie en toute occasion.

Le scandale du mariage civil du fils de Daudet vous est, d'ailleurs, une excellente occasion de voir clair dans l'âme d'un grand lettré de la fin du dix-neuvième siècle, de savoir bien exactement l'idée qu'un écrivain illustre se fait de ces questions religieuses qui, à travers les âges, ont intéressé et passionné les plus nobles esprits de l'humanité.

Il suffit de lire *Dernière Bataille* pour connaître les sentiments que j'éprouvais pour Daudet. J'ai été pour lui, comme pour tous ceux que j'ai aimés, un ami fidèle et dévoué, et j'ai souvent prêté à rire par l'ardeur un peu naïve avec laquelle je le défendais en toute occasion : il m'a fait une petite traîtrise dernièrement, et je ne lui en veux pas, puisque cela me permet de parler de lui librement. Il y a trois personnes à Paris, en effet, qui riraient bien si Daudet s'avisait de prétendre que c'est moi qui ai été ami déloyal et perfide. Quant à la Presse républicaine, elle est prête à soutenir cette thèse : c'est une prostituée vendue d'avance à qui la paye.

Le point à voir tout d'abord, c'est que ces gens qui affichent devant tout Paris le mépris de l'Église ne sont point du tout anti-chrétiens; dans ce cas-là, ils seraient absolument en droit d'affirmer leur opinion.

Le père de Daudet était un royaliste convaincu; sa mère, brave et digne femme s'il en fut, était une catholique fervente comme il y en a tant dans le Midi; elle est morte le chapelet à la main; la sœur de Daudet est, elle aussi, une catholique pratiquante. Le plus jeune fils de l'écrivain, ce gentil petit Lucien, qui a l'air si distingué et si doux, est élevé dans un établissement religieux, à l'école Bossuet; il suit les retraites de Saint-Sulpice; sa mère l'accompagne et, pour l'aider, prend des notes sur le sermon avec cette tranquille et souriante bonne grâce qu'elle met dans tout. J'ai conduit moi-même Lucien à la messe et j'ai été édifié par sa bonne tenue.

J'ai connu Léon Daudet à peine adolescent, je

i fait répéter ses examens pour le volontariat dans
es bois ; j'ai vu grandir cette intelligence. Je lui ai
emandé bien souvent des renseignements sur le voca-
ulaire médical, et j'ai été étonné de la précoce lucidité
'esprit de ce jeune homme qui, s'il avait voulu tra-
ailler, aurait eu les intuitions philosophiques de son
ère avec les avantages d'une éducation plus rigoureu-
ement scientifique ; jamais, en revanche, je n'ai décou-
ert chez lui l'ombre d'une hostilité contre la Religion.

L'émouvant, justement, ce qui donne bien l'idée de
avachissement général, est de voir ces gens-là renier
Dieu de leurs pères publiquement, cyniquement
evant tout le monde, uniquement parce qu'il y a une
rosse dot : trois millions ! Cette pensée modifie toutes
s conceptions. L'adolescent aux cheveux bouclés de
dis se révèle sous l'aspect d'un Paul Astier, et la
mille jette tout par-dessus bord : traditions, croyances,
uvenirs.

Simon, dit Lockroy, entre en scène. Dans cette mai-
n, où tant d'hommes de mérites divers ont passé, j'ai
ntendu vingt fois Daudet traiter de Queue rouge et de
aillasse ce camelot qui a vendu de la politique comme
s pareils vendaient des cravates sous les portes
chères. J'ai entendu vingt fois raconter l'histoire de
fiacre aux stores baissés que les agents firent arrêter
ut à coup et qui, il y a une quinzaine d'années,
fraya pendant huit jours la chronique parisienne.

C'est devant ce youpin, devant ce fils de cabotin
'un écrivain comme Alphonse Daudet capitule ! L'au-
ur du *Nabab* a raillé sans pitié cet homme d'Etat de
ute allure qui s'appelait le duc de Morny et qui avait
é le protecteur de sa jeunesse, il se vautre devant ce
rlupin dont la face blême porte la trace de tant de
ufflets.

Dans toutes les histoires relatives à ce mariage, vous
voyez pas figurer une seule fois le grand romancier
nt l'œuvre, après tout, est belle et glorieuse. C'est
bèche qui est toujours en vedette ; c'est lui qui écrit

aux journaux ; c'est lui qui se permet de faire inter venir le nom de Mme Carnot que la plus simpl pudeur devait lui interdire de prononcer ; c'est lui qu organise ce *tralala* ridicule de la mairie, cette parad théâtrale et mélodique qui aurait excité toutes le ironies de Daudet, s'il s'était agi d'un autre.

S'il s'était agi d'un autre... je nous vois avec Daude à Champrosay ou dans mon jardin de Soisy faisan une bonne partie de rire, comme nous en avons fa parfois, et nous farçant de ce Jeanfesse, possédé d'un sorte d'hystérie de réclame et qui veut à toute forc obliger une baptisée comme Mme Carnot à assister une comédie laïque, alors qu'elle n'a de relations ave aucune des deux familles.

Notez que ce Simon n'a aucun titre pour parler. n'est le père de personne là-dedans, heureusemer pour le nouveau couple. Il s'est introduit par surpris dans la famille de Victor Hugo au grand désespoir d vieux poète qui avait pour ce galopin une répulsio presque physique. Le testament de Victor Hugo attes la persistance de cette aversion qui était connue d tous. Victor Hugo a pris ses précautions pour empê cher Lockroy de mettre son nez dans la publication d ses manuscrits ; il n'a laissé à Mme Lockroy que c qu'il ne pouvait pas lui enlever : une pension de si mille francs sur un héritage de près de sept millions Dans ce mariage, il était le premier invité, voilà tou

Encore une fois, l'aplatissement de Daudet devan un pître pareil vous montre où en est l'âme d'un lettr de ce siècle.

Dans l'âme de cet écrivain qui a tenu une place con sidérable dans la littérature française, vous ne trouverez aucun de ces généreux sentiments qui sont l'honneu des hommes... Il n'a nulle reconnaissance envers Die qui l'a comblé de bienfaits, qui lui a donné le bonheu domestique, le talent, le succès, la fortune ; il ne s croit obligé à aucun devoir envers lui. Il ne songe poin

on plus, à défendre contre un Lockroy les traditions
e sa race ; il n'a point l'attachement pieux aux rites qui
nt accompagné les siens dans la vie et dans la mort ;
fidélité de stricte décence même à cette Religion à
quelle a cru sa mère couchée maintenant dans la
mbe. Il ne se dit pas davantage que le rang qu'il
cupe dans le monde de la Pensée lui a conféré une
rte de fonction sociale, que son exemple aura de
nfluence sur d'autres êtres, qu'il va froisser des
oyants, enlever encore un peu de leur foi religieuse
des déshérités qui sont heureux de se rattacher à
elque idéal pour ne pas désespérer au milieu des
reuves de la vie. Non, il est hypnotisé par le beau
riage, ce mariage de trois millions et, un peu à
ntre-cœur, il en passe par où l'on veut...

Tous ceux qui jouent un rôle dans cet épisode « bien
risien », pour employer le mot consacré, valent la
ine d'être regardés.

Connaissez-vous plus antipathique créature que cette
me mariée qui débute dans la vie par une manifesta-
n scandaleuse? Elle a vingt-trois ans, l'âge où l'on
it à Dieu comme à l'Amour, à la Poésie, à l'Espé-
ce... Elle, non plus, ne se dit pas qu'il y a de pau-
s filles qui n'ont pas trois millions, qui sont placées
re la Prostitution et la Faim et qui ont besoin qu'on
laisse croire à quelque chose pour résister aux ten-
ons de la Misère.

Amenées par la curiosité, elles sont là, peut-être, les
vres filles du peuple auxquelles je pense, perdues
s la foule que les gardiens de la paix brutalisent
r laisser les invités de distinction entrer seuls dans
e mairie qui est la maison de tous. En passant, la
lionnaire jette une parole à ses sœurs misérables et
e parole est une protestation de mépris pour la
gion du Christ, pour la religion de sainte Geneviève
e Jeanne d'Arc.

a malheureuse enfant n'est peut-être pas aussi

coupable qu'elle le paraît. Elle était vraiment gracieu
lorsque, disant bonjour à tous, elle se promenait auto
de la table aux dîners de Victor Hugo... C'est Lockr
qui a perverti cette âme innocente, qui a fait cet
jeune moderne dure, ricanante devant les misères et l
souffrances, étrangère à toutes les œuvres de charit
Savez-vous ce que ce ménage, qui entrait dans le mon
avec trois millions, a donné aux pauvres de cette vil
de Paris qui a honoré Victor Hugo de si magnifiqu
funérailles? Mille francs! Franchement, ce cade
n'avait rien de ruineux...

Les témoins sont bien aussi. Le docteur Potain affec
des sentiments très catholiques; sa sœur est très pieu
et fait beaucoup de bien; et voilà un homme qui, da
l'espoir de quelque cravate de commandeur, vie
renier sa foi et parader dans une cérémonie laïque!

Goncourt, c'est le vieux gentilhomme ; il ne tarit p
sur la lâcheté des hommes du présent; il vante sa fiè
indépendance vis-à-vis des fantoches qui nous gouve
nent, et le voilà, lui aussi, qui vient salir ses cheve
blancs dans une mascarade à grand orchestre qui ra
pelle les *Sans culottides*...

Il ne faut pas se lasser de le répéter · lorsque d
Sommités, des Autorités, des Supériorités montrent
laisser-aller en ce qui touche à la conscience, comme
voulez-vous que la masse ne soit pas ce qu'elle es
sceptique, détachée de tout, indifférente à tout, ch
grine seulement de ne pas posséder le nécessai
lorsque quelques privilégiés sont gorgés, et se disa
que bientôt elle aura son tour?

LIVRE QUATRIÈME

LE CLERGÉ « FIN DE SIÈCLE »

Homo homini lupus,
Mulier mulieri lupior,
Sacerdos sacerdoti lupissimus.

UN CURÉ DE CAMPAGNE.

Laissez sa place à l'action de chacun. Le laïque n'a point besoin d'attendre le prêtre, ni le prêtre d'attendre l'évêque, ni l'évêque d'attendre le Pape pour suivre sa propre voie. Les timides se meuvent en troupeaux et les braves marchent en simples files. Lorsque des efforts combinés sont requis, soyons toujours prêts et en tout temps, prompts à obéir aux ordres donnés; mais en ces dispositions, il y aura encore un vaste champ pour l'action individuelle et un grand bien peut être accompli par elle.

(Mgr IRELAND, évêque de Saint-Paul de Minnesota.)

I

LES ÉVÊQUES

qu'on dit et ce qu'on pense. — Le Kulturcampf allemand et e Kulturcampf français. — Sages paroles du cardinal Czaki. – Des catholiques qui dansent. — La loi sur les congrégations.

— A l'Opéra-Comique. — La statue de Bizet. — Le mari de veuve. — Persécutés de Byzance et persécutés de Paris. L'Épiscopat actuel. — L'opinion d'un directeur des Cultes. Honnêteté des mœurs. — Les exceptions. — La mort d'évêque. — A l'Opéra. — Un fonctionnaire sacré. — Situat. douloureuse et précaire du clergé inférieur. — L'interdit. Toute résistance au pouvoir est brisée.— Pour quelles causes interdit certains prêtres. — L'évêque de Séez et le curé de Chapelle-Moche. — Encore une négociation de M. de Mack — L'administration financière des évêques. — L'ancien régi fondait, le régime actuel liquide. — La propriété ecclésiastiq — Ressources dont dispose l'évêque. — Gaspillage et désord — 800,000 francs de dettes. — Un vicaire général ingénieux Les évêques qui changent de garnison. — Un héritage 1,500,000 francs. — La caisse des retraites. — Un archevêc *fin de siècle*. — Le cardinal Place. — Un consul général p varicateur. — L'Institut des Petites Sœurs des Pauvres. — disparition du Père Lepailleur. — La fin d'un saint. — Auto d'un coffre-fort. — Un diocèse en révolution.

C'est en dernier lieu, presque à regret, que j'abor ce chapitre.

Historien de la vie présente, je ne puis cepend m'abstenir de traiter cette question.

Devant les générations à venir, le Peuple et l'Aris cratie, le monde politique et le monde financier re vront dans mes livres tels qu'ils furent à la fin du d neuvième siècle. Le Clergé y laisserait un vide. C'est me taisant sur ce point que j'autoriserai mes adv saires à déclarer que je suis un pamphlétaire et non historien social, que je retrace d'un pinceau violent vices de mes ennemis et que je laisse dans l'ombre vilains côtés de mes amis.

Ce n'est pas que j'aie l'intention de révéler dans pages des choses bien extraordinaires. Je me borne sur ce point, comme sur bien d'autres, à répéter ce q chacun sait, ce qui est dans la conversation couran ce que tout prêtre vous dit lorsqu'il est un peu en c fiance avec vous.

Pour avoir fait droitement et simplement mon œuv de peintre, je n'en serai pas moins accusé de ne ri

respecter. C'est en tout ce qui touche la question religieuse, en effet, que se manifeste le plus l'imposture générale, le parti pris de rester toujours dans une certaine convention. Il y a là une consigne universellement acceptée de mentir constamment.

Les prélats français sont tous des saints, d'intrépides confesseurs de la Foi qui bravent les persécutions de Dioclétien et qui, sans le secours d'en haut, ne pourraient pas résister à toutes les souffrances que le pouvoir leur fait endurer.

Voilà le thème adopté. Les journaux religieux le traitent avec la discrétion de gens bien informés parlant à des lecteurs qui savent à quoi s'en tenir. Les journaux boulevardiers, les journaux de coulisses et de cocottes s'y mettent pas tant de façons et se jettent dans le dithyrambe avec un zèle qui n'a point d'égal.

Or, pour tout catholique sincère, les prélats contemporains ne ressemblent en rien à ce portrait. Sauf quelques rares exceptions, l'évêque est un brave homme, un digne prêtre, absolument servile envers l'autorité, et qui n'a jamais eu une minute dans sa vie l'intention de braver la persécution et d'opposer aux attentats commis contre l'Église autre chose qu'une protestation toute platonique. Il y a à ceci une excellente raison, c'est que le Gouvernement se renseigne soigneusement avant de nommer un évêque, et qu'il ne nommerait pas un évêque capable de le gêner.

Pour juger la conduite de notre Épiscopat dans le Kulturcampf français, il faut regarder avec soin le Kulturcampf prussien.

On parle peu maintenant de ce Kulturcampf dans les journaux religieux ; on l'a montré aux Français comme on leur montre toute chose : ils ont vu le commencement, ils ont vu la fin ; ils soupçonnent à peine qu'entre le commencement et la fin il y a eu un milieu, et que ce milieu serait précisément le plus intéressant à connaître. De temps en temps, vous lisez des phrases de ce

genre : « L'Allemagne protestante donne un exemp qui devrait faire rougir de honte le gouvernement d'u pays catholique comme la France : les séminaristes so exemptés du service militaire ; les ordres religieux o repris possession des maisons qui leur avaient été e levées. Bismarck n'a pas hésité à avouer qu'il s'éta trompé. Il avait dit : « Je n'irai pas à Canossa », il e allé à Canossa. Quel grand homme que ce Bismarc comparé à nos petits politiciens français ! »

Cornély, particulièrement, aime à toucher cet corde-là, et les catholiques répètent : « Voyez Bi marck, il est allé à Canossa ! »

Ce qu'on oublie de dire, encore une fois, c'est pou quoi le Chancelier de fer s'est décidé à ce voyage q devait lui coûter quelque peu, alors qu'il n'était pas e core le Jérémie pleurnicheur de ces derniers temps qu'il se plaisait à faire cyniquement étalage de force.

Si le prince de Bismarck a été à Canossa, c'est to simplement parce que les évêques, les prêtres et l catholiques allemands ont commencé par aller en p son...

Mgr Ledochowski, archevêque de Posen, débuta 20 août 1873 par une amende de 500 francs ; le 19 c cembre de la même année, il en était à 113,000 fran d'amende. Pendant ces quelques mois, il avait, dehors de ses condamnations, eu son traitement su primé et son mobilier saisi. Condamné d'abord à de ans de prison, il est destitué de ses fonctions et co damné de nouveau à trois ans de prison le 25 av 1874. Guillaume lui fit grâce d'une année, mais d vieux et très malade, il n'en fut pas moins enfermé à citadelle d'Ostrowo, et il resta deux ans prisonnier da les conditions les plus dures.

Avant d'être arrêté, Mgr Ledochowski avait dé gné un délégué qui, malgré le gouvernement, admin trait le diocèse au nom de l'archevêque captif. On tout pour découvrir ce délégué ; d'innombrables prêt

du diocèse furent mis en prison sans vouloir révéler son nom. Deux évêques auxiliaires furent condamnés, l'un à dix-huit mois, l'autre à neuf mois de prison.

Le jour même où il eut terminé sa peine et où il fut mis en liberté, Mgr Ledochowski écrivit à ses diocésains une lettre dans laquelle il déclarait que tout ce qu'avait fait le gouvernement était illégal et infâme, et qu'il était toujours le chef du diocèse, le seul auquel on devait obéir. Il fut condamné de nouveau à deux ans et demi de prison et, malgré sa résistance, ses diocésains le forcèrent à se réfugier à Rome.

Avec des hommes de cette trempe, un parti discipliné comme le parti du Centre, un orateur comme Windhorst, un gouvernement, quelque tyrannique qu'il soit, finit toujours par céder.

Ici se vérifie une fois de plus la loi que nous avons déjà mise en lumière au commencement de ce volume, loi que tout homme qui veut s'occuper des études sociales doit avoir constamment sous les yeux. On n'a jamais apporté de droits aux gens sur un plateau d'argent; on n'a de droits que ceux qu'on conquiert par des sacrifices. Après un délai plus ou moins long, on rembourse toujours en droits à un parti ce que les hommes de ce parti ont avancé en souffrances, en privations, en efforts généreux, en mois de prison.

Si les journaux religieux laissent un peu de côté l'histoire du Kulturcampf, c'est qu'ils ont le tact, le sentiment de la situation, comme on dit. Un évêque qui prend tranquillement son chocolat du matin dans un palais bien chauffé l'hiver, rafraîchi l'été par le voisinage d'un beau jardin et qui rédige là des morceaux d'éloquence sacrée contre l'impiété, n'aime pas qu'on lui mette sans cesse sous les yeux le récit du douloureux séjour de Mgr Ledochowski ou de Mgr Melchers dans les glaciales prisons; il ne pourrait blâmer le journal de raconter cela, mais il le reprendrait sur autre chose. Il est clair, en effet, que si nos prélats avaient montré l'énergie et la combativité de l'épiscopat allemand, s'ils

avaient donné à notre clergé qui ne demandait qu'à marcher le signal de la résistance, la situation serait tout autre. Il est toujours très ennuyeux d'avoir cinq évêques et trois cents prêtres en prison, et si Grévy n'était pas allé à Canossa avec Wilson, Carnot y serait allé avec Brugère.

Remarquez que je ne pousse même pas l'audace jusqu'à blâmer l'Épiscopat français de l'attitude qu'il a prise. Je constate simplement cette attitude; je constate que les évêques ont récusé le combat.

Peut-être ces évêques ont-ils eu raison d'agir ainsi; pour être complètement juste, il faut ajouter, en effet, que, lorsqu'on cause avec eux à cœur ouvert, ils vous donnent de très bons motifs d'une soumission excessive qu'ils sont les premiers à reconnaître... surtout lorsqu'on parle de leur voisin.

Si certains catholiques se plaignent de n'être pas conduits à la bataille par leurs évêques, les évêques, dont quelques-uns sont très fins et même très « fin de siècle », ne sont pas embarrassés pour répondre que leurs fidèles les abandonneraient dès le premier engagement. Le troupeau regrette de n'être pas précédé, le pasteur redoute de n'être pas suivi.

Je me souviens à ce sujet d'une jolie conversation du Nonce Czaki avec Ignotus qui, lorsqu'il avait pris le contact avec un interlocuteur, traduisait bien ce qu'il avait vu et entendu.

« Les catholiques de l'aristocratie, disait Czaki, me reprochent amèrement de ne pas casser les vitres, de ne pas menacer le gouvernement d'une rupture avec Rome; ils arrivent tous chez moi pleins d'indignation et le soir, je vois ces chrétiens désolés parader dans les salons juifs, jouer la comédie ou prendre part à des fêtes ridicules. Que voulez-vous faire avec ces gens là? (1) »

(1) Saint-Genest a écrit également sur cette question quelques pages pleines de droiture et de bon sens; il a mis en relief la tac

La vérité est que l'Église, en perdant le Peuple, a perdu son trésor de dévouements toujours disponibles; elle s'est mise de plus en plus avec les riches; elle les trouve encore lorsqu'il s'agit de donner un peu d'argent, mais elle ne peut compter sur des êtres esclaves de leurs intérêts et de leurs plaisirs, pensant avant toute chose à leurs commodités, à leurs convenances personnelles, préoccupés uniquement de ne rien déranger dans leur vie.

Pour être convaincu que le cardinal Czaki parlait comme un homme avisé, vous n'avez, du reste, qu'à chercher où était la haute société parisienne au mois de décembre dernier, le lendemain du vote de la Chambre qui ne laissait aux congrégations que le choix entre la ruine ou l'exil.

Les plus notables catholiques étaient à la représentation organisée pour élever une statue à Bizet!

Cette histoire de la statue de Bizet est, d'ailleurs, un des épisodes les plus gais de notre temps. Seulement, pour vous montrer à quel point c'est gai, il serait nécessaire de noter tous les petits éclats de rire qui, à ce sujet, vous viennent à la fois pour des motifs différents. Et puis, je vous le répète... c'est toujours une affaire d'âge : il faut avoir vu le commencement de tout ça...

J'ai vu le commencement de Bizet, l'apothéosé d'aujourd'hui sous la forme des *Pêcheurs de perles*. Ce fut un de ces fours sinistres qui inspirent l'épouvante. Dans ces temps-là j'avais des billets de théâtre plein mes poches et je rentrais souvent à des heures indues. J'amadouais mon concierge avec les billets. J'entends encore sa réponse sévère quand je lui offris une première loge pour les *Pêcheurs* : « Oh! non, monsieur, pas cette pièce-là... J'aimerais mieux payer que d'aller là. »

---

erie de ces Conservateurs qui s'indignent dès qu'on parle d'une ncession et qui veulent faire semblant de lutter tout en continuant à s'amuser.

Carmen eut à peu près le même succès et dut disparaître de l'affiche après quelques représentations.

Quant à la musique de l'*Arlésienne*, elle est de Daudet, ou plutôt de la Provence. C'est Daudet qui a seriné à l'auteur ces vieux airs provençaux d'une si originale couleur, et je ne pense pas que le pauvre Bizet ait été obligé à un grand effort pour orchestrer cette *Marche de Turenne*, qui est un air guerrier du dix-septième siècle.

Après *Carmen* Bizet prit le parti de mourir ; c'est du reste, ce qu'il avait de mieux à faire.

Ici intervient un nouveau personnage. Mme Bizet était fille d'Halévy, et, après la mort de son premier mari elle épousa un Juif, Emile Strauss.

Ce Juif, à force de souplesse et d'intrigues, est parvenu à se faufiler dans un certain monde. Goncourt l'a rencontré chez la princesse Mathilde, et il n'est pas encore revenu de son étonnement de le voir là. Il nous en parle parfois dans l'intimité, et j'espère que dans ce *Journal*, qui contient déjà des portraits si finement touchés, nous retrouverons une esquisse de ce Juif de salon.

Comment germa dans le cerveau de cet enfant d'Israël l'idée de glorifier, de faire passer grand homme le malheureux *raté* auquel il avait succédé ? Je l'ignore. Ce qui est certain, c'est que, tout à coup, Meyer s'écria dans le *Gaulois :* « La France est ingrate pour ses plus illustres enfants ! Il manque une statue à Paris ! Il faut que Bizet ait un monument ! »

Ce qui est plus invraisemblable encore, c'est que tous les gens qualifiés coururent à cette liste de souscription comme au feu et se précipitèrent pour mettre leur nom là; ils souscrivirent avec enthousiasme, avec ivresse, avec transports.

Vous sentez la démence de ce monde. Ce pays, qui est à la veille d'une guerre terrible, qui entend gronder autour de lui les menaces d'une révolution sociale et qui ne pense qu'à accorder les honneurs du bronze ou du

ırbre à un musicastre qui, encore une fois, n'a fait solument qu'un opéra-comique à peu près passable ! Cette représentation extraordinaire, où l'on paya les ıces un prix fou, c'est le cas de le dire, fut tout un ème. Le Garde-Meuble avait envoyé les tapisseries s Gobelins ; la musique de la garde municipale était ıvoquée. La Synagogue avait tout mis en mouvement, Meyer obtint un triomphe d'impresario.

l y avait huit jours que Mary-Raynaud avait filé. aginez quelle attitude piteuse nous aurions eue, vous moi, si, dans un journal nous appartenant, l'homme ırgé par nous de la partie financière était parti en portant l'argent d'autrui. Il nous semblerait que ıcun va nous désigner du doigt en disant : « Connais--vous ce directeur de journal qui ose parler dans sa ille des scandales républicains ? C'était l'associé d'un eur déjà condamné à trois ans de prison. »

.e Juif n'éprouve pas une minute ces timidités d'un re âge et il a raison, car l'indifférence qu'il montre à pos de ces petits incidents correspond à la concep- ı que les plus collet-monté en apparence, les zès et les de Luynes, se font de l'honneur et de la bité. C'est nous qui détonnons, qui ne sommes plus ınisson de l'état d'âme de la haute société française.

'oute l'aristocratie présente à Paris est là, en effet. vons le conseil de Frimousse, dans le *Gaulois* : ous avons bien cinq minutes à nous avant le lever rideau ; profitons-en pour braquer une bonne lor- tte sur la salle de l'Opéra-Comique (1). »

ne « ponne lorgnette », ce n'est pas cela qui doit ıquer dans le journal de Meyer...

ous trouvons là une quantité véritablement prodi- ıse de Juifs et de Juives ; jamais on n'en a rencontré au même endroit : les Rothschild, les Cahen, les nann, les Morpurgo, les Oppenheim, les Bernheim,

(1) *Gaulois*, 12 décembre 1890.

les Helbroner, les Kahn, les Dreyfus, les Goldschmis, les Koning, les Blum, les Wormser, les Ulmann, le Wolff, les Porgès, les Stern, les Bischoffsheim... Il y e a comme cela pendant des colonnes... Zadoc Kahn lu même, qu'on voit rarement, est de la fête...

Mme Emile Strauss a repris le deuil pour la circor stance : « Elle est toute en velours noir et dentelle avec la baronne Salomon de Rothschild, en vêtemen noirs. »

Quant à Strauss, il est tout en noir aussi, mais il e content. Il salue quand on applaudit et il semble dire tous : « Vous savez, c'est moi qui succède. » Il demeu boulevard Haussmann et il a obtenu du comité que parc Monceaux fût désigné pour recevoir la statue d ce grand homme qu'on appelle Bizet. Il passera chaqu jour devant le monument avec sa femme, il fera là d longues stations, et il espère que les passants diront « Vous voyez bien ce monsieur chauve qui, cependan frisotte encore un peu, ce n'est pas lui qui a fait *Carmen* mais il a épousé la veuve de celui qui a fait *Carmen*.

Les gémissantes victimes de la persécution religieu figurent, elles aussi, à cette fête, en nombre consid rable. Si le comte de Lanjuinais trouve Zadoc Kah insensible à sa douleur de catholique, il peut all pleurer dans le sein de M. le comte de Maillé sur le so des Sœurs de Charité. Le député de Maine-et-Loire e dans une loge de vingt-cinq louis, « avec sa fille, comtesse de Grammont, et sa belle-fille, la comtes de Maillé, née de Fezensac, toutes les deux en rol blanche avec profusion de diamants. »

La duchesse de Luynes, douairière, est dans u avant-scène de balcon avec mademoiselle de Luynes mademoiselle de Banuelos ; la duchesse de Luynes robe de velours noir et dentelles blanches ; mademo selle de Luynes en satin crème, avec nœud crèm dans les cheveux, et mademoiselle de Banuelos en bl clair.

Dans une loge de balcon, voici « Mme la duchesse
'Uzès, en robe mauve, et ses magnifiques émeraudes.
vec elle, le comte et la comtesse Arthur de Morte-
ıart, en toilette rose-thé et diamants. Les hommes qui
:s accompagnaient étaient le duc d'Uzès, le comte
rthur de Mortemart et le comte A. de Mun. »

Il faut avouer que tous ces heureux supportent le
ıalheur des autres avec une aimable philosophie.

Il dut y avoir des représentations de ce genre à
yzance au moment des persécutions de Léon l'Isau-
en et des Empereurs iconoclastes. Vous voyez le
irque tel que nous l'a restitué M. Jean Lombard, avec
:s mots malheureusement un peu trop techniques.
ır les gradins et dans les loges cintrées s'est entassé
Tout-Byzance : les patriciennes, en robes éclatantes
eues, violettes ou jaunes, et des joyaux précieux tin-
ınabulant sur leur poitrine ; plus loin, les Inclytes,
s Illustrissimes, les Cubiculaires, les Candidats, les
gnitaires, « le Grand Domestique, qui avait une coif-
re d'or et un bâton d'or ; le Grand Logothête et le
:and Drungaire, gras, juteux et les yeux blancs; le
'otostator, chafouin ; le Protovestiaire, qui avait une
:e de chien ; le Grand Stratopedarque, dont le regard
vère fuyait les malédictions de Byzantins que, proba-
ement, il molesta ; le Primicier des Chambres, haus-
nt un col d'autruche entre le Grand Chartulaire et le
'otocynège, qui tortillaient le leur, de chameau. »

Tandis que jouent les orgues d'argent placées sous
cathisma, près du grand bassin d'eau, le beau monde
mit de la guerre implacable faite aux Eikones :
Nos saintes Images... nos Images vénérées, proscrites
brisées partout... Voilà la course commencée... Ce
nt les Verts qui gagnent... Solibas est en tête... Les
:nioques à l'écharpe bleue ne viennent qu'après... Les
ages de saints, l'Image de la très sainte Vierge pro-
ıée... Il a dépassé la première borne et l'obélisque de
ıéodose... Le voilà devant la statue d'Apollon del-
ique... Bravo, Solibas !... »

A dix siècles de distance, on aurait pu entendre des propos analogues à l'Opéra-Comique, entre catholiques de haut parage... : « C'est infâme... absolument infâme... Ces saintes Filles de la Charité... Voilà le ballet... En haine du Christ... Quelles jolies jambes... Cette Mauri a le diable au corps... Bravo, Mauri!... »

Toutes les décadences se ressemblent; toutes se résument en deux mots : *Histrionisme, — Hypocrisie.*

Qui donc pourrait reprocher sérieusement aux évêques de ne pas avoir engagé la lutte à fond avec des catholiques de cette trempe?

Tel qu'il est, le fait est. L'évêque français est un homme d'accommodement, de concession, — le contraire, en un mot, d'un homme de lutte.

Pourquoi l'évêque est-il comme cela? D'abord, je le répète, parce qu'on le choisit comme cela, et qu'il ne serait pas évêque s'il n'était pas comme cela. Cette explication peut sembler ne pas être absolument suffisante; il convient donc de nous livrer à une étude plus approfondie, de faire en quelque sorte la psychologie d'une âme d'évêque et d'étudier ensuite dans quelles conditions cet évêque est placé sous le régime du Concordat.

Cela est plus utile que de s'arrêter aux bruyantes démonstrations du cardinal Lavigerie. Les manifestations de ce genre peuvent inspirer beaucoup d'articles de journaux, elles n'ont qu'une très médiocre importance pour l'historien social ; il s'agit pour lui de rechercher la valeur intrinsèque des hommes et l'importance de leur fonction, puis la situation qui leur est faite dans l'organisme social, c'est-à-dire la façon dont il leur est possible d'exercer la fonction qu'ils ont à remplir.

Si on la prenait au sérieux, la déclaration du cardinal Lavigerie ne pourrait que donner une très fausse idée de la question religieuse. En proclamant la nécessité pour le haut clergé de faire la paix avec le gouvernement, elle tendrait à faire croire que ce haut

ergé était en état de guerre — ce qui est manifestement inexact.

— Franchement, que pensez-vous de notre haut ergé? demandait un jour Mgr Besson à l'un des directeurs des Cultes qui précéda M. Flourens.

Le directeur lui montra une note écrite par lui sur dossier : « Un clergé qui a des mœurs, quoiqu'on dise, en majorité, quelque science, beaucoup de te- e — malhonnête. »

— Qu'entendez-vous par ce mot malhonnête? fit gr Besson un peu surpris.

— J'entends que c'est un clergé absolument veule sans caractère.

En bien des traits ce croquis est ressemblant.

Les mœurs de notre haut clergé sont pures et les rts sous ce rapport sont si rares qu'ils sont de no to- é publique.

Chacun connaît la mort d'un prélat cher aux Républi- ns. Sa maîtresse et lui formaient un couple affreux. e, avait été supérieure d'un couvent, le couvent de... nte-Théodosie, elle s'était appelée la Mère... Sainte- thе. Un beau jour, elle avait noué des relations in- es avec un inspecteur d'Académie ; elle avait déclaré la maison dont elle était simplement supérieure t sa propriété personnelle, elle l'avait vendue et elle it jeté sur le pavé les brebis qu'elle paissait : les heureuses seraient mortes de faim si l'Etat ne leur it fait une petite pension.

chouée à Paris, la Mère Saint-Agathe était devenue emetteuse et s'était installée dans le quartier Mon- 1. C'est là que l'évêque venait la rejoindre chaque qu'il pouvait s'échapper vers Paris et c'est là qu'il irut...

revenait de Rome où il avait été fort mal reçu par ape qui lui avait ordonné de rompre absolument cette femme. Malade de chagrin, il s'était arrêté lques jours à Milan, puis il avait continué sa route.

Le grand vicaire qui l'accompagnait était allé sagemen passer une bonne nuit dans le tranquille hôtel du Bo Lafontaine, où les rêves doivent toujours être ver tueux... L'évêque n'y put tenir; le rut l'emporta, courut chez la vielle stryge qui l'avait ensorcelé, che celle qu'il appelait Héloïse et qui l'appelait Abailard mais il avait trop présumé de ses forces et, dans la nuit il expira chez la matrone.

Quelqu'un qui vit le cadavre a conservé un souveni effroyable de ce spectacle. Tout le monde s'était enfu dans la crainte du scandale; le vieillard était là, à dem assis dans l'unique lit de la maison, les yeux ouverts e comme grandis par l'épouvante, un scapulaire et de médailles sur une poitrine velue... C'était lugubre, cett fin d'un évêque.

On pourrait peut-être citer, parmi les scandaleux un évêque nommé il y a quelque temps. Il menai comme curé une conduite plus que suspecte et j'ai en core présent à la mémoire un fait absolument certai qui prouve que cette conduite était connue à Rome.

Un catholique rencontra le futur évêque à l'Opér en compagnie d'une demi-mondaine qui, paraît-il était fort jolie, du reste. Il n'y avait pas le moindr doute possible. Les deux hommes habitaient tous deu la même ville et se connaissaient parfaitement L'évêque en expectative lâche sa compagne, va droit celui qui l'a reconnu et lui dit :

— Je vous en supplie! ne racontez pas notre ren contre.

— Je ne vous promets rien, dit l'autre.

Le lendemain, le catholique, vraiment indigné, v trouver le supérieur de Saint-Sulpice et lui raconte c qu'il a vu.

— Vous ne m'étonnez pas, lui répond le supérieu de Saint-Sulpice; nous en savons bien d'autres su l'abbé X***. Nous avons tout essayé pour éviter qu'u tel homme ne déshonore l'Épiscopat français, tout a ét

ıtile. J'essaierai encore une démarche, je transmettrai que vous m'avez dit à Mgr X***, évêque de Z***, n loin de Paris et qui a de belles relations à Rome. L'évêque vint, on le mit au courant et il répondit : l n'y a rien à faire ! Rome est décidée. ».

La nomination du prélat, qui d'abord avait fait jeter hauts cris à Rome, avait été l'objet de longs marındages dans lesquels avait joué un rôle décisif un ·dinal très bruyant, très intrigant, très célébré par la esse, qu'il paye, du reste, comme un simple de Les-)s et qui avait pesé de toute son influence sur le pe pour le forcer, malgré sa résistance, à ratifier le)ix d'un évêque qu'il savait indigne.

Jn autre ecclésiastique, fort soutenu autrefois par les ıncs-Maçons républicains, qui font naturellement ıt ce qu'ils peuvent pour avilir l'Eglise, n'eut point te chance, et il a été momentanément écarté. Celui-là ıit débauché la femme d'un menuisier de Paris, il ıit expédié le mari à l'étranger et il vivait presque bliquement avec cette femme dont il avait eu deux 'ants.

Ceci est l'exception, la très rare exception.

Le mot « malhonnête », dans la pensée du directeur ; Cultes dont je parle, était la contre-partie du mot onnête homme » pris dans l'acception du dix-sepne siècle.

Jn « honnête homme », pour le dix-septième siècle, it un homme ayant à un haut degré le respect de sa pre dignité, portant la tête un peu haute, incapable commettre une bassesse ou de dire un mensonge, bandonner la défense d'une cause juste pour plaire puissants.

La plupart de nos évêques sont d'honnêtes gens dans ens un peu diminué et terre à terre que le mot a s aujourd'hui. Beaucoup sont plus que cela encore, sont zélés dans le ministère sacré, ardents à faire le n, prompts à soulager les misères, très désireux en

revanche de rester tranquilles, effarouchés par tou idée de conflit ; fils d'artisans ou de petits bourgeo ils n'ont ni la rude énergie du peuple, ni la digni fière qu'avait autrefois l'aristocratie, ils n'ont pas l'âm grande, en un mot, et, pour tout dire, ils sont d'u incroyable platitude envers le pouvoir.

Ceci en soi n'a rien de bien étonnant pour ceux q regardent la réalité en face. Humainement, un évêq n'a pas à en vouloir au Gouvernement. Dans ce ména troublé que forment l'Eglise et l'Etat, l'évêque est « plus heureux des trois. »

Jamais la situation des évêques n'a été comparab à celle qu'ils ont aujourd'hui. Le Fonctionnarisr semble couronné et béatifié en leur personne, c'est Fonctionnarisme sacré. Ce préfet en robe violette r aucune des inquiétudes du préfet civil, il est inam vible, il jouit du respect universel, il est regardé comr un martyr par les vieilles dévotes, il a de l'argent ta qu'il en veut et, à la condition qu'il soit docile, qu'il r prime chez ses prêtres toute velléité d'indépendance, Gouvernement le laisse absolument tout faire.

Le résultat le plus clair de la Révolution a été rendre plus dure la situation des petits et de fortifier contraire la situation des grands et des riches en délivrant de toute responsabilité morale. D'après principe « on ne s'appuie que sur ce qui résiste »; l'a cien régime mettait chacun en état de résister à l' justice, assurait à tous des droits qui leur permettaie de se défendre contre l'arbitraire. Le régime moderr qui entend ne trouver partout que des âmes d'esclav s'efforce par tous les moyens de mettre les humb dans l'impossibilité de tenir tête aux gros.

Il a fallu cinquante ans de luttes aux ouvriers po briser les chaînes si admirablement forgées que Bourgeoisie triomphante en 1789 leur avait attach aux pieds et aux mains pour exercer l'exploitation i dustrielle à son aise; c'est à peine si aujourd'hui ils trouvent, au point de vue du droit d'association, à p

près au même point qu'à la veille de la Révolution. Jamais la propriété, nous l'avons constaté à maintes reprises, n'a eu des droits semblables à ceux qu'elle exerce aujourd'hui avec une si jalouse âpreté .. Jamais les évêques n'ont possédé une autorité plus despotique sur le clergé inférieur.

Les membres du bas clergé étaient loin d'être heureux sous l'ancien régime; ils étaient souvent réduits à a « portion congrue » pendant que les hauts dignitaires le l'Eglise disposaient de revenus princiers; au fond, ls furent de cœur avec la Révolution naissante; cent ns après ils se retrouvent dans une position aussi précaire, car ils ont à porter tout le poids des persécuions et des vexations qui n'atteignent pas les évêques.

Dans le vrai droit chrétien, dans le droit canonique, es titres ecclésiastiques sont des titres réels qu'on ne eut obtenir qu'après concours et qu'on exerce en ertu d'un droit; c'est la doctrine du Concile de Trente. 'est à peu près ce qu'on entend dans l'armée par la ropriété du grade. Dans le régime actuel de l'Église e France, régime dit concordataire, tous les titres sont ersonnels, distribués selon le caprice de l'évêque, sans ucun contrôle, ni recours.

Le curé de canton seul est inamovible, il est nommé ır la proposition de l'évêque par un décret du Présient de la République sur le rapport du ministre des ultes. Les curés de canton et les chanoines titulaires nt donc des titres à la fois ecclésiastiques et civils.

Quant aux desservants, ils sont révocables *ad nuum;* une fantaisie de l'évêque peut les arracher à leur roisse, les envoyer à l'autre extrémité du département, les priver de toute espèce de fonction, sans que ersonne puisse intervenir dans ces décisions; ils ne nt même pas protégés comme les employés de l'État r un règlement administratif.

Jamais on n'a imaginé pouvoir plus exorbitant.

D'un signe l'évêque peut, non seulement priver un alheureux prêtre de son pain, mais le frapper dans

son honneur avec la suspense ou, comme on dit plus communément, l'interdit.

Il y a deux modes d'interdit : l'interdit dans les formes ordinaires, l'interdit sans formalités, *ex informata conscientia*.

L'interdit dans la forme ordinaire offre à l'accusé le moyen de se défendre ; il est entouré de toutes les garanties requises par le droit canonique ; il est précédé d'un monitoire, d'un libellé, d'une citation, d'une comparution en personne ou par procureur ; si le condamné appelle au Souverain-Pontife de la sentence rendue contre lui, son appel est suspensif.

L'interdit *ex informata conscientia*, au contraire a le caractère d'un firman. L'évêque interdit purement et simplement le prêtre pour des motifs connus de lui seul et sans autre forme de procès. Les effets de cette mesure sont d'autant plus redoutables, que l'appel qui peut en être fait au Souverain-Pontife est dévolutif et non suspensif.

Les évêques, d'ailleurs, ne veulent pas du droit canonique. L'officialité, c'est-à-dire le tribunal ecclésiastique, existe bien dans l'*Ordo*, mais elle ne fonctionne presque jamais. Aussi, l'interdit presque partout en usage aujourd'hui est l'interdit *ex informata conscientia*.

Remarquez en passant que c'est par une sorte d'usurpation, ou du moins d'illégalité morale, que les évêques emploient ce mode d'interdit. Le droit canonique dit, en effet, que l'évêque ne peut interdire sous cette forme que lorsqu'il est à deux journées de marche de son siège épiscopal. Au temps où les communications étaient difficiles, il pouvait être nécessaire d'intervenir rapidement lorsqu'un scandale se produisait, et cette manière d'agir pouvait s'expliquer. Aujourd'hui un évêque, alors même qu'il est aux extrémités de son diocèse, peut revenir en quatre ou cinq heures à son palais épiscopal et procéder selon les règles de la justice.

Il faut ajouter que l'appel en cour de Rome est illusoire dans la plupart des circonstances. Le clergé inférieur a poussé de toutes ses forces à la proclamation du dogme de l'Infaillibilité. Curés et vicaires envoyaient des adresses au Pape par-dessus la tête de leurs évêques ; ils espéraient, en grandissant encore le Pape, avoir en lui un recours contre la tyrannie épiscopale, et une telle pensée était sans doute dans l'âme généreuse de Pie IX... Le Pape actuel a besoin d'argent; il ne fait aucun cas des évêques français, mais il trouve en eux d'admirables collecteurs du denier de Saint-Pierre, il ne veut pas intervenir dans leurs affaires. Quand l'appel du prêtre est dix fois justifié, on répond par le mot *nolumus*, ce qui veut dire que tout le monde a raison.

Vous devinez, dans ces conditions, quelle est la sécurité du prêtre de campagne. Suspendu par son évêque, interdit selon l'expression consacrée, qui n'est pas tout à fait juste, il n'est pas seulement l'homme qui a perdu sa place — ce qui est toujours mal vu en France, — il est le réprouvé, le maudit; il semble toujours, en effet, avoir été puni pour une affaire de mœurs.

En dépit du scepticisme actuel, une indéfinissable impression fait que chacun s'écarte du prêtre que l'Église a repoussé de son sein. Ce paria ne peut songer à cacher son origine, il porte le signe indélébile que le sacerdoce imprime à ses ministres, ce je ne sais quoi qui fait partout reconnaître un prêtre, même sous des habits laïques. Beaucoup viennent se perdre dans ce grand désert d'hommes de Paris et se font cochers de fiacre...

Lorsqu'il entrevoit la vie horrible qui va s'ouvrir pour lui, le petit vicaire qui a manifesté quelque velléité d'indépendance sent ses cheveux se dresser sur sa tête : il songe au désespoir de la vieille maman, la bonne paysanne qui a fait tant d'efforts pour « le pousser prêtre », comme on dit, et qui va croire son fils déshonoré. Il se jette en arrière comme s'il apercevait un abîme béant devant lui, il baise avec humilité l'anneau de son évêque,

et tout tremblant il se serre près de Monseigneur, qui tient sa destinée dans sa main.

Comment voulez-vous, sur ce terrain-là, entreprendre une résistance religieuse sérieuse?

Ceux qui essayent de défendre les droits de l'Église sont lâchés et livrés par leurs propres chefs.

On a vu des prêtres du diocèse de Bayonne enlevés à leurs paroissiens par Mgr Jauffret. Ces ecclésiastiques n'avaient fait que leur strict devoir de prêtres, en invitant les fidèles à élire des candidats favorables à l'Église plutôt que des candidats athées ou francs-maçons; ils n'en ont pas moins été sacrifiés. Thévenet a commencé par leur voler leur traitement, et leur évêque a continué en leur retirant leur cure.

Est-ce donc que Mgr Jauffret soit plus servile que les autres? Il l'est autant, voilà tout. L'humiliation de ces vrais serviteurs du Christ était la condition mise à l'élévation du candidat à la mître. Mgr Jauffret aurait refusé que le ministre n'aurait eu qu'à étendre la main et à prendre le dossier d'un des deux cents postulants tous plus ou moins recommandables et surtout plus ou moins recommandés par des Vénérables de Loges ou des députés libre-penseurs.

Dans l'arrondissement de La Réolle, un curé énergique et d'une irréprochable conduite avait courageusement tenu tête à certains gros bonnets du pays qui vivaient dans la débauche et le concubinage. A l'instigation d'un de ces coquins, le sacristain s'empara, un dimanche soir, des ornements sacerdotaux, s'en affubla et, dans cette tenue, alla boire au cabaret. Naturellement, le curé mit le sacristain à la porte.

Le conseil municipal, après avoir en vain essayé d'imposer au curé la réintégration de ce mauvais drôle, vota 200 francs à cet homme uniquement pour sonner les cloches au 14 Juillet. Le préfet trouva que c'était là une journée un peu chère et réduisit l'allocation à 100 francs.

Pour se venger, les Francs-Maçons de l'endroit accu

sèrent le curé d'avoir parlé politique en chaire; on le poursuivit; mais cinq cents personnes attestèrent, par leur signature, que le prêtre n'avait pas dit un mot à ce sujet et l'on dut rendre une ordonnance de non-lieu qui proclamait son innocence. Le ministre n'en supprima pas moins le traitement de l'ecclésiastique; le prêtre répondit qu'il resterait à son poste, sans traitement. On s'adressa alors aux vicaires capitulaires de Bordeaux, qui gouvernaient le diocèse après la mort de Mgr Guilbert; on les menaça, on exigea d'eux le déplacement du curé, et ces hommes eurent le triste courage d'abandonner le prêtre vaillant qui avait donné un si bel exemple de fermeté. Le curé protesta, il demanda une nouvelle enquête ; on lui répondit : « Si vous n'êtes pas parti dimanche prochain, vos pouvoirs vous seront retirés. »

Mgr Bellot des Minières, si dur pour les autres et si peu sévère pour lui-même, a besoin, un jour, d'une place de vicaire pour un favori ; il déplace le vicaire titulaire et l'envoie à l'autre extrémité du département. Le malheureux réclame, explique qu'il a des œuvres dans sa paroisse, qu'il y est aimé de tous. Rien n'y fait. Ordre lui est donné de rejoindre son nouveau poste dans les vingt-quatre heures; il obéit mais s'attarde une journée pour aller embrasser sa mère ; en arrivant dans la paroisse qui lui était assignée, il trouve un interdit par dépêche télégraphique.

Au moment où les vicaires capitulaires dont nous parlions tout à l'heure gouvernaient le diocèse de Bordeaux, il parut sur eux une série de portraits, des *Silhouettes* qui les tournaient en ridicule, mais sans rien alléguer qui portât atteinte à leurs mœurs. On accusa du délit un vicaire qui passait pour indépendant. Il nia avec énergie, on ne put fournir aucune preuve contre lui ; on l'interdit quand même par précaution, *ad cautelam*.

Un ancien procureur de la République qui avait donné sa démission au moment des décrets, ce dont, je

crois, il est désolé aujourd'hui, demanda à présenter la défense du pauvre prêtre devant les vicaires capitulaires; il plaida deux heures admirablement. Quand il eut fini, un des vicaires lui dit: « Notre décision était irrévocable, rien ne pouvait la modifier. »

— Alors pourquoi m'avez-vous laissé me fatiguer pendant deux heures?

— Pour vous donner le plaisir de parler...

Quand Mgr Lecot prit possession de son siège, on essaya de l'attendrir; on lui demanda de signaler son arrivée par un acte de clémence; ce prélat politique qui, dit-on, rêve l'archevêché de Paris, refusa durement, méchamment. Le prêtre resta sur le pavé; avec ses maigres appointements, il faisait une pension à ses vieux parents (la mère a soixante-dix-neuf ans); il meurt littéralement de faim. Tout le monde s'éloigne de ce pestiféré; ses confrères ne le saluent plus dans la rue et, selon l'expression d'un de ses amis, il est par terre « comme une éponge mouillée ».

Que voulez-vous? La lâcheté est une des formes de la lutte pour la vie et ici, sans nulle exagération, c'est sa vie même que l'on brise en résistant. Les prélats qui sont de cire molle quand il s'agit de défendre les droits de l'Eglise contre le Gouvernement se retrouvent de fer quand il s'agit des faibles; ils donnent libre cours à ce besoin de domination et d'autorité qui existe toujours chez l'homme d'Eglise; ils sont impitoyables.

Pour quelques évêques, en un mot, le prêtre n'est qu'une soutane qu'on change de clou selon les circonstances, ou bien encore une monnaie humaine qui sert aux transactions avec le Gouvernement. Les chefs du parti conservateur, beaucoup plus influents qu'on ne croit dans l'administration, ont exactement la même manière de voir. Je vais vous citer un exemple dans cet ordre et je le cite à regret, car l'évêque qui joue là un rôle regrettable a su montrer en plus d'une occasion de l'indépendance et du courage.

Un ecclésiastique d'une intelligence très élevée et d'une rare fermeté de caractère, l'abbé Maunoury, curé de la Chapelle-Moche, dans l'Orne, avait fait ce que la plupart des prêtres n'osent pas faire : au lieu de gémir, il s'était remué, il avait résolûment entrepris la lutte et bien vite groupé autour de lui d'ardentes sympathies.

La Chapelle-Moche se trouve dans le canton de la Ferté-Macé, au centre de la circonscription électorale de M. Christophe. L'abbé Maunoury prit la direction d'un journal : l'*Echo de la Ferté-Macé*, il y mena une campagne brillante contre Christophe et, aux élections de 1885, le directeur du Crédit foncier, l'un des hommes les plus puissants de France, resta piteusement sur le carreau, et fut remplacé par M. Roulleaux-Dugage.

Mgr Trégaro, évêque de Séez, avait chaleureusement applaudi à l'initiative de l'abbé Maunoury et lui avait écrit une lettre d'approbation qui fut publiée dans l'*Echo de la Ferté-Macé*.

Ce fut alors qu'apparut M. de Mackau et ce fut naturellement pour nuire à des gens qui allaient tout droit leur chemin, en mettant en avant son intrigante et brouillonne personnalité.

M. de Mackau regrette que les curés ne soient plus comme autrefois à la nomination des seigneurs ; il tenait absolument à avoir à Vimoutiers, où se trouve son château, un curé qui fût sous son entière dépendance, un curé qui fût à lui. Il n'avait pas même l'excuse d'un intérêt électoral, puisqu'il est inattaquable dans sa circonscription ; il avait cette idée-là — voilà tout. Il s'en ouvrit à Mgr Trégaro et l'évêque commença ses démarches près du Gouvernement pour faire agréer le curé désigné par M. de Mackau. Le Gouvernement répondit : « Parfaitement ! Nous vous accordons le curé de Vimoutiers, mais il faut nous sacrifier le curé de la Chapelle-Moche et le déplacer immédiatement. »

« Des négociations, s'écria M. de Mackau, c'est mon affaire ! Depuis vingt ans je ne fais que négocier et vous

pouvez constater en quel état j'ai mis les affaires du parti catholique. »

Vous voyez le « gentilhomme intermédiaire », le maquignon normand, l'homme des brocantages et des trocs s'occupant de ces négociations. « Donne-moi ta vache et je te donnerai en échange trois petits cochons; regarde comme ils sont roses et grassouillets ! »

Finalement, pour complaire à M. de Mackau que, cependant, il ne porte pas dans son cœur, Mgr Trégaro consentit à déplacer l'abbé Maunoury et, par un mouvement d'équité qui l'honore, il lui offrit la cure beaucoup plus importante de Laigle.

Le curé de la Chapelle-Moche, je l'ai dit, était d'un caractère solidement trempé ; il avait le sentiment de sa dignité; il répondit: « Je ne suis point un objet d'échange pour les combinaisons de M. de Mackau, je suis un prêtre de Jésus-Christ; j'ai fait du bien dans ce coin de terre, j'y suis aimé, j'ai gagné là des âmes une à une; je ne veux point d'un avancement qui serait un désaveu. »

Mgr Trégaro eut le tort de ne pas comprendre la noblesse de cette réponse; il enleva sa cure à l'abbé Maunoury. Le prêtre dit adieu en pleurant à ses paroissiens; il se réfugia d'abord chez un riche catholique du pays, M. Goupil, qui lui offrit un préceptorat; il quitta ensuite le diocèse et il est maintenant à Tours, attaché, je crois, à une imprimerie.

Cet acte d'arbitraire fit un tort considérable à Mgr Trégaro qui, par son attitude vaillante, s'était concilié l'estime de tous. Quand il alla à la Chapelle-Moche, en tournée de confirmation, il fut fort mal reçu par les habitants qui adoraient l'abbé Maunoury et, quand il voulut ouvrir la porte de sa chambre, il la trouva gardée par des sentinelles peu odorantes...

M. Roulleaux-Dugage, qui devait son élection à l'abbé Maunoury, ne craignit pas, dans un banquet, de reprocher en face à Mgr Trégaro la façon dont il avait

abandonné le prêtre qu'il avait été le premier à mettre en avant.

Quant au vrai coupable, qui est là-dedans M. de Mackau, il ne se doute même pas de ce qu'il a fait. Il ne soupçonne pas la grandeur morale de ce prêtre de campagne qui prend son apostolat au sérieux, qui conquiert par sa vertu, son activité, son dévouement le petit pays où Dieu l'a placé, qui se fait aimer par ses paroissiens parce qu'il les aime... Tout cela lui échappe absolument. Comme tous les monstrueux égoïstes de la Droite, il ne connaît que sa commodité ; il n'est préoccupé que de ses convenances personnelles. Le nouveau curé de Vimoutiers fait peut-être un quatrième au whist. Cela suffit à Mackau pour qu'on bouleverse l'existence d'un prêtre irréprochable et qu'on le force à quitter le diocèse.

Il ne faut rien exagérer et reconnaître qu'en bien des diocèses ces dispositions générales sont tempérées par ce qu'il y a encore de profondément bon dans l'âme française ; mais il convient de constater que c'est surtout pour les petites défaillances de la vie privée que cette indulgence s'exerce. Dès qu'il y a un conflit en perspective, le vieillard apparaît dans l'évêque avec ce personnalisme inexorable, cette sécheresse implacable, cette sorte d'âpreté à défendre son repos qui caractérisent les gens âgés.

Grâce à cet admirable instrument de servitude et d'oppression qui s'appelle l'administration française, le gouvernement tient tous ces évêques en laisse ; il n'a pas besoin des foudres du conseil d'Etat, il n'a qu'à menacer les prélats de mettre le nez dans leurs comptes pour les rendre doux comme des moutons.

Ici, nous touchons encore à un point intéressant pour l'histoire sociale. L'ancien régime créait, améliorait, il fondait, il faisait des « fondations » dans le sens vrai du mot. Ceux qui dirigent la politique et obéissent eux-mêmes aux ordres de la Juiverie cosmopolite n'ont

qu'une idée, mettre la France en liquidation ; ils sont cosmopolites, c'est-à-dire ennemis de la Patrie, ennemis aussi du Patrimoine, c'est-à-dire de toute propriété légitime et durable. L'ancien régime aimait à voir l'Église élever de grands bâtiments solides qui tenaient au sol, qui abritaient du monde ; quand les mercantis d'aujourd'hui voient une maison de ce genre, ils se disent : « Cela ferait du joli papier, il faut changer cela en papier, acheter de la rente avec, cela permettra à nos amis les coulissiers de donner quelques coups de crayon et aidera Rouvier dans ses tripotages à la Bourse. »

Les choses se passent ainsi pour tout ce qui appartient à l'État. C'est l'histoire de Lockroy avec les diamants de la Couronne. Un ministre du Passé apercevait un beau diamant, il se disait : « Rien n'est trop beau pour la Couronne de France, il faut acheter ce diamant et le mettre dans nos joyaux, il augmentera le Trésor national ; dans un moment de crise désespérée ce serait une ressource. »

Lockroy, au contraire, aperçoit les diamants conservés depuis des siècles ; son œil de *chineur* s'allume ; il s'écrie : « Comment se fait-il qu'on n'ait pas encore songé à *bazarder* cela? » et il fait vendre le tout à des baronnes ou à des cocottes juives par l'entremise des Juifs Vanderheim et Bloche qui naturellement lui font la forte remise.

C'est plus fort qu'eux ; ils entrent dans quelque maison, ils entrevoient un souvenir pieux, une croix de Saint-Louis en brillants gardée de génération en génération ; ils demandent : « Est-ce à vendre? »

La propriété ecclésiastique est, on le comprend, plus menacée que toutes les autres. Quand un évêque meurt, l'administrateur de la mense épiscopale pour l'État, qui parfois est un protestant sectaire et haineux, profite souvent de l'occasion pour faire vendre les immeubles qui appartiennent à cette mense. A Tours on alla plus loin ; il y a quelques années, on fit vendre les maisons

achetées de leurs deniers par les membres de l'OEuvre de Saint-Martin.

On ne dépouille pas les catholiques, remarquez-le, on leur remet du papier, toujours du papier. Le papier est garanti par l'Etat qui ne doit encore que 37 milliards ; quand il devra quarante ou cinquante milliards, il fera banqueroute — voilà tout.

En présence d'un tel état de choses, il est très explicable que l'évêque s'efforce de donner aux fonds dont il a le maniement la forme la moins ostensible possible et qu'il garde un peu la caisse diocésaine dans sa poche où elle est, certainement, plus en sûreté encore que dans la poche de ceux qui nous exploitent.

Les ressources dont les évêques disposent ainsi sont souvent fort considérables... Il y a les dispenses directes du 4e et 3e degré de consanguinité, les permissions d'ondoiement qui se payent 5 francs, les dispenses de publier deux bans qui se payent 6 francs, les quêtes, les chaises. Dans le diocèse de Bordeaux, la quête seule du dimanche de la Quasimodo rapporte de quarante à cinquante mille francs.

L'évêque a droit personnellement au quart des revenus du diocèse, un autre quart lui est remis pour ses œuvres particulières et le reste est appliqué aux œuvres du diocèse.

La vente du catéchisme est, en outre, la propriété de l'évêque, et, dans certains diocèses, cette vente produit jusqu'à 30,000 francs.

En réalité, l'évêque dispose absolument de tout sans le moindre contrôle. Les vicaires généraux sont les hommes-liges, les créatures de monseigneur ; ils ne font que ce qu'il désire. La servitude est complète à tous les degrés... Le gouvernement veut des évêques qui soient ses domestiques, l'évêque veut des vicaires généraux qui soient ses esclaves et les vicaires généraux veulent des prêtres qui soient à genoux devant eux.

Quelques évêques — mais c'est là encore la très

rare exception — se servent de cet argent pour enrichir ou tirer d'embarras leur famille. Le frère d'un évêque fort connu avait été condamné à une restitution de 32,000 francs envers l'État ; le délai accordé pour s'exécuter expirait... L'évêque, en tournée dans son diocèse, télégraphie au trésorier de la mense épiscopale de prendre cette somme dans la caisse et de la verser à l'État. Le trésorier hésite, il va trouver un prélat qui jouissait d'une grande considération dans la ville, et, finalement, demande de nouvelles instructions afin de mettre sa responsabilité à couvert. « Considérez ce télégramme comme un reçu », télégraphie l'évêque.

Il ne restait plus qu'à obéir ; le trésorier prit la dépêche et la mit dans le coffre-fort à la place des 32,000 francs qu'il versa.

D'autres évêques, en plus grand nombre, gèrent mal les fonds dont ils ont la disposition ; ils en arrivent, faute d'ordre, à être couverts de dettes. Un évêque du Midi devait jusqu'à 800,000 francs.

Un jour, cet évêque s'entretenait de ses chagrins avec son vicaire général, et devisait mélancoliquement avec lui de ce mal d'argent dont souffrit tant Panurge.

— Je ne vois qu'une solution, s'écria tout à coup le vicaire général, c'est que Votre Grandeur aille à l'enterrement de Mme Fallières qui, précisément, vient de mourir.

— Y pensez-vous ? Il est vrai qu'autrefois j'ai été très bien avec Fallières, mais aujourd'hui nous sommes brouillés et il ne m'a pas même envoyé de lettre de faire-part.

— Justement, monseigneur, Fallières sera profondément touché de vous voir vous rendre *motu proprio* aux funérailles de sa mère.

— Et après ?... Croyez-vous qu'à l'issue de la cérémonie il me remettra 800,000 francs pour payer mes dettes ?

— Assurément non, mais il vous nommera archevêque.

— Malheureux ! Vous ne voyez pas que c'est à ce ıoment, que la crise prendra un caractère aigu et que ɔut se découvrira... Quel homme de bon sens consen-ra à être nommé évêque à ma place, à accepter la ɛsponsabilité d'une situation tellement compliquée que ɛ ne m'y reconnais pas moi-même ?

— Ah ! monseigneur, vous êtes ingrat ! Vous mécon-aissez l'amitié. Je connais un homme qui, par dévoue-ıent pour vous, accepterait votre succession.

— Qui donc ?

— Moi, monseigneur...

Le prélat et le vicaire général prirent le train. Fal-ères fut touché ; l'évêque passa archevêque et, en s'en lant d'un siège qu'il ne regrettait pas, il emporta ême un meuble ancien, un meuble en marqueterie une grande beauté, qu'il remplaça par un meuble oderne. Le préfet, malheureusement, s'aperçut de la ıose et fit réintégrer le meuble disparu.

Le vicaire général devenu évêque, commença par fectuer son entrée solennelle dans sa ville épiscopale immédiatement après il s'occupa d'opérer sa sortie. alla à Rome, fut reçu par le Pape et lui fit part de n désir de changer de diocèse. Le Pape, tout étonné ɛ voir évêque un homme de tous points médiocre, au-ıel on eût hésité jadis à confier une paroisse impor-nte, lui dit : « Vous êtes là, restez-y ! »

Notre homme ne se tint pas pour battu ; il imagina ıe nouvelle combinaison, consistant à faire nommer adjuteur un évêque qui avait envie d'être archevêque à prendre le siège dudit évêque en laissant le fa-eux paquet de 800,000 francs à un candidat pressé, i acceptait tout les yeux fermés, quitte à se débar-sser à son tour du lourd passif par un moyen ou par autre. Il est très probable qu'il réussira.

Ces perpétuelles permutations de sièges sont, d'ail-ırs, tout à fait nouvelles dans l'Episcopat. Les évêques ıutrefois étaient mariés, *uxorati,* avec leur diocèse ; y fondaient des œuvres durables, ils y formaient des

générations de prêtres à l'image de leur esprit. Tou cela est changé à l'heure actuelle. Maintenant qu'on reconnu les désavantages des déplacements trop fr quents pour l'armée, ce sont les officiers qui restent d longues années dans leur diocèse et les évêques q changent à chaque instant de garnison...

A côté des pasteurs qui gaspillent, nous avons l pasteurs qui thésaurisent. Un archevêque, fils d simples paysans, qui avait, il est vrai, occupé son siè pendant de longues années, laissa quinze cent mil francs de fortune...

Celui-là avait la monomanie de l'argent ; il avait fa pratiquer une cachette dans l'endroit secret de son p lais et il y déposait des billets de banque ; on trouva des billets de banque partout dans ses appartements il y en avait dans ses draps, sous son traversin...

Jamais, sauf pour la construction d'une église do je parlerai plus loin, l'archevêque ne donna un sou. U beau jour, l'économe du petit séminaire disparut ; avait perdu dans des spéculations insensées tous l fonds qui lui avaient été confiés, 350,000 francs e viron. C'était la ruine du petit séminaire... Les cath liques le comprirent et s'imposèrent des sacrifices co sidérables pour combler le déficit. Un des chefs d parti royaliste prêta 50,000 francs à 5 %. Un vicai général, fort riche, avança 50,000 francs également mais sans intérêts. L'archevêque, à son tour, voul faire quelque chose et offrit généreusement tro créances qui étaient périmées depuis trente ans !

Quant au chiffre de 1,500,000 francs, il fut proclam par les ecclésiastiques désignés comme légataires lon temps avant la mort de l'archevêque et qui s'en allaie répétant partout : « Hélas ! nous craignons bien qu Son Éminence ne nous laisse le lourd fardeau d 1,500,000 francs de sa succession ! »

On fut donc fort étonné, lorsqu'une fois mis en po

session de la succession, les légataires déclarèrent que l'archevêque n'avait absolument rien laissé que des dettes.

Contrairement à son habitude, l'archevêque s'était intéressé à la construction d'une église du Sacré-Cœur dans sa ville archiépiscopale, et il s'était engagé à contribuer aux dépenses pour une somme de 200,000 francs.

Après la mort du prélat, l'entrepreneur vint rappeler cette promesse aux légataires ; ils répondirent une fois de plus que l'archevêque était mort insolvable. L'entrepreneur prit son parti de suite : il congédia ses ouvriers et ferma ses chantiers.

A quelque temps de là, un prêtre remuant, désireux de se mettre en avant, et par surcroît cousin d'un ministre, fut nommé vicaire général ; il chercha dans les papiers de l'archevêque ; il y découvrit la preuve qu'un engagement avait réellement été pris, et il dit aux héritiers : « Si vous ne restituez pas les 200,000 francs, je fais du bruit. »

Deux jours après, les héritiers, qui prétendaient n'avoir hérité que de dettes, rendaient les 200,000 francs ou plutôt 212,000 francs, avec les intérêts.

Un pauvre curé de campagne fut moins heureux. Un de ses paroissiens lui avait remis 50,000 francs pour la construction d'une école... Conformément à la discipline ecclésiastique, il annonça cette nouvelle à l'archevêque qui, flairant l'argent, sauta dessus et dit au curé : « Remettez-moi ces 50,000 francs, je subviendrai chaque année à l'entretien de l'école. »

Après la mort de l'archevêque, le curé vint naturellement s'enquérir de ce qu'étaient devenus ses 50,000 francs ; on déclara n'en pas trouver trace. Un des légataires se décida cependant à faire signer par son secrétaire une promesse de soutenir l'école — ce qui, on l'avouera, est une assez mince garantie.

C'est dans ce diocèse que la caisse des retraites fut trouvée complètement vide. Cette caisse est administrée par un prélèvement de 7 pour 100 sur les chaises, et

les prêtres y versent des sommes qui vont de 20 franc à 60 francs par an.

On fit revenir en toute hâte l'ancien vicaire généra qui en avait la gestion, et qui était à la veille d'être sa cré évêque. On lui demanda des explications ; il recon nut bien avoir reçu l'argent qui était mentionné, d'ail leurs, dans un compte rendu qu'on publie tous les ans mais il déclara qu'il ne savait pas ce que cet argen était devenu. Etait-ce le vicaire général qui l'avait pris Etait-ce l'archevêque ?

Pour en finir, on passa l'éponge et l'on mit des zéro à l'actif.

En bien des diocèses, les caisses de retraite n'on qu'une existence nominale ; mais, ainsi que nous l'avon expliqué, le remède ici serait peut-être pire que le mal La situation actuelle, c'est le jeu de *Pigeon vole ;* i en est des caisses de retraite comme des dépôts chez les notaires.

Les notaires modernes avaient pris l'habitude de s'enfuir avec l'argent qui leur était remis ; on a obligé ceux qui restaient à ne plus garder de dépôts et à déposer à la Caisse des Dépôts et Consignations les fonds qui leur étaient confiés. Ces fonds servent maintenant à spéculer et à alimenter ce que Laur appelle « la maison de jeu gouvernementale ». Au moment d'une guerre, le gouvernement serait aussi embarrassé de rendre ces fonds que ceux des Caisses d'Épargne. Beaucoup de gens alors regretteront le temps des dépôts chez les notaires et se diront : « Mon notaire à moi ne serait peut-être pas parti... »

Après avoir rassemblé devant vous divers traits épars qui vous permettent de vous rendre compte des causes qui déterminent la conduite de nos prélats, je vais maintenant vous peindre en pied un archevêque et un cardinal « fin de siècle ».

Suivez le *curriculum vitæ* de Mgr Place, archevêque de Rennes ; regardez-le à l'œuvre et vous vous expli-

ierez comment la foi s'affaiblit dans des pays jadis ès catholiques, dans des âmes sur lesquelles la Franc-açonnerie juive n'aurait eu aucune action si les efs de l'Église avaient été à la hauteur de leur mis-on.

Mgr Place n'avait aucune vocation ecclésiastique ; squ'à 40 ans il fut professeur d'histoire dans une tite école de Paris appelée l'institution Poiloux. Sur recommandation de son frère, Victor Place, qui était nsul général, et dont il sera question tout à l'heure, . de Corcelles, ambassadeur près du Saint-Siège, prit pour secrétaire particulier.

A Rome, Mgr Place fit quelques études ecclésias-ques très superficielles, il fut ordonné prêtre et, après oir été quelque temps vicaire général de Mgr Dupan-up, avec lequel il ne put s'entendre, il fut nommé diteur de Rote et enfin évêque de Marseille où, dès n arrivée, il se fit exécrer de son clergé. « Mgr Place i n'est pas à sa place », disait Pie IX qui ne détestait s ces jeux de mots.

On sait le rôle joué pendant la guerre par le frère de gr Place, qui était alors consul général à New-York. iand la France envahie, saignée aux quatre veines, ait prête à expirer, quand l'Europe elle-même, qui us avait tant haï, était prise de pitié devant cette ca-strophe, il se trouva un homme, un fonctionnaire nçais pour voler sa mère qui râlait sous le talon du ussien. Dans ce désastre sans exemple, il ne vit 'une occasion de s'enrichir, et lorsqu'on lui demanda s armes pour les combats suprêmes, il acheta à vil ix et fit payer chèrement des fusils qui ne pouvaient s partir.

On se rappelle comment la dernière bataille fut per-e au Mans par la débandade des mobiles bretons à Tuilerie. Quand on les interrogea, ils montrèrent les uillardes dont on les avait munis pour tenir tête à s ennemis formidables ; on les essaya le 20 janvier polygone de Rennes ; elles donnèrent 65 pour 100

de *ratés*. C'étaient les fusils de Conlie, les fusils d Victor Place, le consul prévaricateur.

M. Léon Riant, qui n'est pas suspect d'être ennen du clergé, a constaté tous ces faits dans son rapport.

En résumé, M. Place a effectué, sans instructions et sa ordres, l'achat (1) :

1° De 6,000 carabines Lydnert, qui ont coûté 584,000 franc qui n'ont pu être utilisées, qui ne le seront jamais, et q sont sans valeur;

2° De 5,790 fusils Flobert, accompagnés seulement d 22 cartouches par fusil, qui ont coûté 592,000 francs ; arm qui n'ont pu être utilisées, qui ne le seront jamais, mais q ne sont pas sans valeur.

M. Place a effectué, en ne se conformant pas aux instru tions qu'il avait reçues, l'achat de 19 mitrailleuses Gattlir qu'il a payées 30 ou 35 pour 100 au-dessus de leur valeu normale.

Il s'est attribué illégalement une commission de 2 pour 10 dont le montant dépasse 600,000 francs.

Il a prélevé indirectement, sous le nom de Chauviteau, d commissions de 1 pour 100 à 3 pour 100, dont le total s'élè à 360,000 francs.

Il a augmenté ou fait augmenter, par l'intermédiaire d Chauviteau (2), les factures de la maison Remington de 25 cen times par arme et par millier de cartouches, et payé ces fa tures falsifiées en imposant à l'Etat une perte de 300,000 f

Un tel misérable aurait dû être fusillé dans le dos e au moment des hécatombes de la Commune, on tu bien des pauvres diables qui méritaient dix mille fo moins la mort qu'un homme dont le crime était sa excuse, car son traitement seul de consul général éta de 60,000 francs.

---

(1) Rapport lu à l'Assemblée nationale le 27 juin 1871 p M. Léon Riant.

(2) Un de mes plus chers amis m'affirme que la responsabili de M. Chauviteau aurait été exagérée. Agent en sous-ordre, n'aurait eu, d'après mon ami, qu'une responsabilité très seco daire dans les actes dont s'est rendu coupable Victor Place.

Par un jugement en date du 25 janvier 1872, Victor Place fut seulement condamné à deux ans de prison et 2,000 francs d'amende, et, à la demande de son frère l'évêque, M. Thiers le gracia quelques mois après !

Sans doute les fautes sont personnelles, mais quand on est évêque et qu'un des vôtres a commis un tel crime contre la Patrie, il semble qu'on n'ait plus qu'à chercher l'ombre et le silence, à se retirer dans quelque cloître pour y pleurer et y prier pour le coupable.

Mgr Place n'eut point cette pudeur ; il souhaita, au contraire, se mettre en évidence, être archevêque, avoir la pourpre... Il poussa l'inconscience jusqu'à vouloir être le primat de cette Bretagne dont les enfants, grâce à la scélératesse de son frère, avaient péri par milliers sans pouvoir même défendre leur vie...

Vous devinez l'effet produit sur les populations et sur ce clergé breton qui donna de si beaux exemples de patriotisme pendant la guerre, alors que les recteurs, devenus aumôniers, marchaient au feu avec leurs paroisses. Vous voyez le thème offert aux ennemis de la Religion. « Regardez, disaient-ils, regardez dans le sanctuaire cet homme portant fièrement la mitre et la crosse d'or, cet homme dont les ornements pontificaux scintillent à la clarté des cierges, à travers les vapeurs de l'encens, cet homme qui parle aux autres de Devoir et de Vertu, c'est le frère d'un voleur, le frère de Victor Place qui a dépouillé la France agonisante. »

Il faut vraiment que ceux qui gouvernent l'Église aient perdu tout sens moral pour consentir à de telles nominations, pour scandaliser ainsi de parti pris l'âme des simples et des faibles.

On comprend si de tels êtres sont des esclaves dociles pour les Martin-Feuillée et les Thévenet. Après un dîner avec Mgr Place, Martin-Feuillée lui-même se déclarait écœuré. « J'ai vu bien des platitudes dans la magistrature, disait-il le lendemain dans les salons de

la Préfecture, mais je n'ai jamais rien rencontré comparable à la bassesse de ce prélat. »

L'existence des prêtres bretons devint un enfer av un pareil archevêque. Ils espérèrent un instant trouv un défenseur dans un prélat d'un rare mérite, Mgr G nindard, coadjuteur de Mgr Place.

Dès son arrivée à Rennes, Mgr Gonindard s'éta conquis d'universelles sympathies dans le clergé par charme de ses manières, la distinction de son espr la bonté d'un cœur véritablement évangélique Mgr Place, outré, accabla Mgr Gonindard de mauva procédés et Rome finit par prier le coadjuteur de n plus paraître dans le diocèse qu'il devait gouverner u jour.

La cruauté montrée par Mgr Place dans l'affaire d Père Lepailleur acheva d'indigner contre lui toute Bretagne.

C'est une histoire à faire pleurer que celle-là ; on e ferait un livre émouvant au possible. Le Père Lepai leur, on le sait, est le fondateur de cet ordre de Petites-Sœurs des Pauvres qui a pris en quelques an nées un si prodigieux développement. Quant il débuta en 1840 (1), le jeune prêtre avait pour tout appui concours d'une domestique, Jeanne Jugan, et d'une cou turière, Marie Jamet ; il était si pauvre qu'il dut vendr sa montre pour acheter du pain aux premiers vieillard recueillis par lui.

Aujourd'hui, l'Institut des Petites-Sœurs des Pau vres a 264 maisons dans le monde !

Ne vous semble-t-il pas ouïr une belle légende de l *Vie des Saints*, une page de la vie de saint François d'Assises ?

Vous vous imaginez la vénération qu'inspirait au Petites-Sœurs celui qu'elles appelaient : « leur bon

(1) C'est le 15 octobre 1840 que les deux bonnes créatures, que l Père Lepailleur avait associées à son œuvre, firent transporte une vieille aveugle dans la mansarde de Jeanne Jugan.

re. » Pour elles, ce fondateur d'un ordre merveilleux, lui qui a créé une telle œuvre par la seule puissance sa foi, par le rayonnement du foyer qui était en lui t véritablement un Saint, et il ne peut manquer d'être nonisé comme l'ont été la plupart des fondateurs ordres...

Elles avaient donc la joie de voir un Saint, non plus ulement à travers les récits des livres de piété, mais Saint vivant, un Saint qui avait fait déjà un miracle qui en ferait d'autres après sa mort. Vous pensez com-en les pauvrettes le choyaient et l'adoraient, leur int...

Il y eut, sans doute, quelque exagération dans ces noignages de vénération et de tendresse. Dès qu'elles ercevaient leur « bon Père », les Petites-Sœurs couraient autour de lui, se prosternaient et, dit-on, ulaient lui baiser les pieds. Un jour qu'il causait avec prêtre, une bande de Sœurs se serait élancée vers ; pour éloigner les plus importunes, le Père Lepail-ir leur aurait jeté en riant sa pantoufle ; les Petites-eurs se seraient précipitées et auraient baisé la pan-ıfle avant de la rapporter.

Beaucoup de saints et le curé d'Ars lui-même en ce cle ont été l'objet de marques de respect analogues, le cardinal Place aurait pu recommander au Père pailleur de ne pas se prêter à ces manifestations, ais ce n'était pas à cela que le cardinal pensait ; il n'a-it qu'un désir : pouvoir disposer de l'argent des tites-Sœurs.

La maison-mère de la Tour Saint-Joseph, située à int-Pern, près Bacherel (Ille-et-Vilaine), était en fête ; se préparait à célébrer joyeusement le cinquante-ire de la fondation de l'ordre. Tout à coup, une nou-lle se répandit dans toute la Bretagne avec la rapi-é de la foudre... Le Père Lepailleur avait disparu ! l'avait mis en wagon sous la conduite d'un homme r et on l'avait expédié en Italie !

On croit assister à une arrestation par lettre de ca-

chet, au transport d'un prisonnier d'État à Pigne
sous la garde de d'Artagnan chargé d'empêcher
prisonnier de communiquer avec âme qui vive. C'é
tout à fait la même chose. Défense avait été faite
Père Lepailleur de s'arrêter dans aucune maison
son ordre ; il devait voyager sans faire de haltes.

Vous vous figurez la secousse produite par un par
coup d'État sur un vieillard de 79 ans ? Le malheure
vomissait tout le long du chemin et l'on crut qu'il n'a
riverait jamais à destination...

D'Artagnan, dans la circonstance, était un avocat q
joue un grand rôle dans le monde religieux à Renne
C'est l'*afficionado*, l'homme d'affaires de l'archevêch
le chef des estafiers d'un nouveau Saint-Office, l'âr
damnée du cardinal qui l'a fait nommer commande
de Saint-Grégoire. Les prêtres en ont peur comme
avait peur à Venise d'un affilié du Conseil des Dix ;
savent que rien n'échappe à ses investigations et que
plus légère parole d'indépendance serait aussitôt répr
mée. Un curé seul s'est risqué à faire sur lui un sonn
qu'il m'a envoyé :

Avocat du Seigneur et son homme d'affaire,
Teint *d'Orange*, museau félin, parlant vieux jeu,
Il bénit, il insulte et calomnie un peu ;
Pour le bien de l'Eglise, il est prêt à tout faire.

Quand il faut brouillonner, il nage dans le bleu ;
S'il vous rencontre un jour, ayez soin de vous taire :
Car pour un simple mot que sa malice altère,
Ceux qui l'ont décoré vous jetteraient au feu.

Le voilà commandeur dans la sainte milice :
Les prélats ont besoin d'une bonne police
Pour gouverner au temps mauvais où nous vivons.

Ces bons Pères laïcs dans l'ombre nous surveillent,
Et les pauvres curés, chaque fois qu'ils s'éveillent,
Tremblent de recevoir quelque nouveau savon.

Je n'ai pas besoin de vous dire quelle émotion c
événement dont aucun journal n'a parlé, excepté

etit Journal, excita dans toute la Bretagne. Les Pe-
es-Sœurs, naturellement, pleuraient, comme on dit,
ut ce qu'elles savaient. Elles avaient fini par apprendre
ıe le « bon Père » était interné chez des religieuses
ın autre Ordre à Frascati et elles se disaient
xieuses : « Le soignent-elles bien ? » Il est probable
'elles le soignent fort mal, car le vieillard, paraît-il,
mit toute la journée. Celles qui l'entourent, en effet,
ıorent que c'est un Saint ; elles ne sont pas au courant
ce que fut ce pauvre homme maintenant courbé
us le poids des années et peut-être lui reprochent-
es de ne pas être assez propre sur lui.

On se racontait les moindres particularités du départ
la parole dite par le vieillard au docteur Martin :
Je suis plus à plaindre que Job ; on lui avait laissé au
)ins son fumier, à moi on a tout enlevé. »

Pour moi, j'avoue trouver cela profondément tou-
ant et je suis sûr que beaucoup seront de mon avis,
ème parmi les sceptiques sans haine dont le sourire
mouille parfois d'une larme quand ils contemplent
misères et les méchancetés de notre débile huma-
é.

Réfléchissez-y et vous penserez que la proscription
ce bon vieux est aussi émouvante que le départ de
poléon pour Sainte-Hélène... Il n'a pas fait tuer deux
llions d'hommes, mais il a fait, lui aussi, quelque
)se de très grand dans son genre ; il a été visiblement
)elé par Dieu à accomplir une œuvre extraordinaire.
tâche terminée, il a cru qu'il allait s'endormir dans
)aix du Seigneur... Et le voilà tout à coup, le pauvre
ux, sur la route d'Italie ; il n'a pas même la per-
ssion d'abriter sa tête pendant une nuit dans une des
isons qui sont sorties de terre grâce à lui. Cent mille
llards sont morts dans des lits que cet apôtre de la
ırité avait trouvés pour eux et lui, le fondateur de
admirable Institut, il n'aura pas le droit de mourir
ıs un de ces lits ; il n'aura pas autour de lui, pour lui
)orter la dernière tisane, une seule de ces trois mille

petites Sœurs qu'il a données pour consolatrices et p
amies à tous les vaincus de la vie. *Tantum est in*
bus inane...

Avant la mise en wagon on avait fait signer au P
Lepailleur une lettre dans laquelle il déclarait qu'il s
allait volontairement et qu'il se rendait en Italie p
se préparer à la mort...

Vous voyez la vraisemblance de cette fable : ce vi
prêtre malouin qui n'a jamais quitté la Bretagne,
vit entouré d'affections dans la maison-mère de
Ordre, et qui éprouve le besoin de se retirer en Ita
comme M. de Niewerkerke probablement, pour y jo
des chefs-d'œuvre de l'Art...

Ce fut la première version du cardinal. A la premi
retraite ecclésiastique, le 7 juillet 1890, il annonça
c'était le Père Lepailleur qui, à cause de son âge, a
voulu se retirer comme le prouverait une lettre qui
rait rendue publique.

Cette déclaration, vous le pensez bien, tomba au
lieu d'un silence comme il en règne quand le colonel
former le cercle, mais aux regards ironiques que
lancèrent ses prêtres qui le détestent si cordialem
Mgr Place comprit que l'histoire ne prenait pas... A
deuxième retraite, fin juillet, il déclara aux cu
doyens qu'il avait été obligé d'intervenir à cause
nombreux abus qui s'étaient introduits dans la cong
gation des Petites-Sœurs des Pauvres et qu'il avait
faire partir le Père Lepailleur. Il n'avait donc pas di
vérité la première fois.

Dès le lendemain du départ, le cardinal avait fait
lever le portrait du Père du parloir de la maison-mèr
il avait chargé un de ses vicaires généraux, le chano
Delafosse, qui avait autrefois essayé de fonder une l
queterie, de prendre en main l'administration. I
qu'il était le maître de la maison-mère il pouvait agir
toutes les autres maisons...

Le cardinal Place couronna ses exploits par sa q

elle avec des ecclésiastiques auxquels il prétendait rracher un petit héritage que leur avait légué un ami.

Il est nécessaire, pour bien comprendre cette question, l'entrer dans quelques explications.

Un prêtre de grande science et de haute vertu, l'abbé uitton, longtemps vicaire général du prédécesseur du ardinal Place, le cardinal Saint-Marc, avait été frappé es difficultés qu'éprouvaient les jeunes prêtres à entrerendre des travaux théologiques et littéraires, et il vait pensé à les réunir dans une maison d'études qui 'appela l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri. Un moent l'abbé Guitton songea même à transformer cette union d'un caractère tout amical en une sorte de conrégation autorisée, mais, devant les difficultés qu'il renntra, il renonça complètement à ce projet, et lui-même isait des amis groupés autour de lui : « Nous ne faions qu'un vœu, celui de n'en point faire. » On se conenta pour tout règlement du règlement du séminaire.

A sa mort, l'abbé Guitton partagea sa modeste fortune tre les deux amis qui étaient les plus chers à son eur : l'abbé Plaine et l'abbé Motais.

Les héritiers de l'abbé Guitton attaquèrent le testment sous prétexte qu'il cachait un legs à l'Oratoire ; gagnèrent en première instance, mais la Cour d'Apl de Rennes les débouta définitivement par un arrêt 22 mars 1887.

Ce qui décida le tribunal fut la déclaration du cardinal ace qui, dans une lettre écrite à M. Grivart, ancien mistre et avocat des ecclésiastiques héritiers, affirmait de façon la plus formelle que l'Oratoire ne constituait s une congrégation.

Vous m'avez demandé, disait Son Eminence, en votre alité d'avocat des prêtres dits de l'Oratoire, quelle est, au nt de vue ecclésiastique, leur situation.

Ma réponse est bien simple : cette situation est exactement le de tous les prêtres de mon diocèse.

M. l'abbé Guitton, ainsi qu'il me l'a déclaré à mon arrivée Rennes, n'a jamais eu l'intention de fonder une congré-

gation. Prêtre d'un grand talent et d'un grand savoir, ayan fortement à cœur de promouvoir l'étude des sciences sacrées auxquelles il avait voué sa vie, frappé d'ailleurs de l'extrêm difficulté pour ceux qui en auraient le goût et la volonté d s'y livrer avec suite et succès dans les conditions ordinaires il a voulu en procurer la facilité, soit à des prêtres séculiers soit même à des laïques et, dans ce but, il a ouvert une mai son où ils pourraient, même transitoirement, s'adonner l'étude, chacun selon ses aptitudes et ses préférences, dan un recueillement et avec une liberté aussi nécessaires qu difficiles à réaliser dans le ministère paroissial, pour les prê tres, que dans le monde, pour les laïques.

La maison s'est continuée et existe présentement dans ce conditions, qui n'ont jamais varié.

Les prêtres qui y vivent n'ont entre eux aucun lien reli gieux d'aucune sorte. Ils n'ont jamais eu ni cherché ou song à avoir une constitution quelconque approuvée soit par l Pape, soit par l'Evêque.

Ils ont seulement le règlement très sommaire qui s'impos pour le bon ordre, dès que plusieurs personnes vivent e commun dans la même maison.

L'abbé Motais mourut quelque temps après et légua à sa mère la petite fortune dont il avait hérit ce qui démontre qu'il se croyait parfaitement le dro d'en disposer en toute sûreté de conscience. Il léguai en outre, diverses sommes à ses amis de l'Oratoire l'abbé Houet, l'abbé Robert, l'abbé Louvet avec le quels il avait travaillé et qu'il chargeait de la rév sion et de la publication de ses manuscrits.

Ces ecclésiastiques, absolument étrangers aux a faires d'argent, eurent l'idée de mettre leurs fonds e dépôt entre les mains de l'abbé Hamard, prêtre d l'Oratoire. L'abbé Plaine, le cohéritier avec l'abb Motais de l'abbé Guitton, en fit autant. Ils achetère à frais communs un beau coffre-fort et ils confièrent l clef à l'abbé Hamard, à charge par lui de leur rend compte chaque année de la situation et de ne se livr à aucune opération financière. Il était bien entend

qu'ils se réservaient le droit de retirer du coffre-fort es sommes dont ils pourraient avoir besoin.

Les choses allèrent ainsi pendant quelques années, orsque tout à coup, au moment de la reddition des comptes de fin d'année, on s'aperçut de quelques irrégularités et d'un déficit de plus de 4,000 francs.

L'abbé Plaine s'empressa alors de retirer à l'administrateur le mandat verbal qu'il lui avait confié précédemment, et il lui demanda, en conséquence, la clef du offre-fort et les comptes de gestion. M. Hamard embla tout d'abord embarrassé, puis il se retrancha errière des ordres supérieurs et il refusa de restituer a clef et de rendre compte de sa gestion. Le soir du même jour, il avoua avoir pris des engagements vis-à-is de l'archevêque trois mois *auparavant* et avoir hangé le secret du coffre-fort. Il promit, d'ailleurs, de aire son possible pour se délier de ces engagements. es propriétaires sentirent redoubler leur surprise et eurs craintes et, ne pouvant expliquer l'énigme, ils ongèrent avant tout à mettre leur bien à l'abri, et rent apposer des serrures de sûreté à la porte donnant ccès à la caisse.

Fatale précaution ! C'est elle qui marqua le début 'une incroyable persécution et attira les foudres épispales sur les pauvres prêtres de l'Oratoire.

L'éminentissime archevêque entra, en effet, dans une olère épouvantable. Le 4 janvier, il envoyait une lettre qu'il dit tenir lieu du précepte et des trois monitions anoniques) par laquelle il suspendait deux prêtres de Oratoire et ordonnait de rendre libre immédiatement accès à la caisse. Il se transportait ensuite de sa peronne à la maison, et, rencontrant un prêtre de quatre-ngt-trois ans, il commençait par le traiter de « misé-able » et le suspendait pour quinze jours de la célération de la Messe. Puis, il faisait venir le principal propriétaire, qui gardait les clefs de la porte par laquelle on arrivait à la caisse, et le déclarait suspendu interdit jusqu'à ce qu'il lui ait remis ces clefs.

Vous concevez la situation de ces prêtres frappé dans leurs fonctions ecclésiastiques et lésés dans leur intérêts d'hommes ; ils n'étaient pas seulement sus pendus *a divinis*, ils étaient interdits *ab humanis;* il souffraient au spirituel et au temporel puisqu'ils étaien réduits à mourir de faim devant leur coffre-fort.

Ils prirent le parti de s'adresser à Rome, mais ce appel ne fit qu'exaspérer encore Mgr Place et, cett fois, ce fut l'abbé Plaine qui fut atteint. Il fut privé d pouvoir de confesser, de célébrer et d'exercer aucu ministère dans les communautés religieuses confiées sa direction depuis plus de vingt ans.

Nécessité n'a pas de loi. Au point de vue temporel l situation de l'abbé Plaine n'était pas mauvaise ; il ava les clefs de la chambre ou se trouvait le coffre-fort conséquemment le coffre-fort, mais le cardinal, repré senté par l'abbé Hamard, avait la clef du coffre-fo lui-même. L'abbé Plaine fit une dernière sommation l'abbé Hamard de restituer cette clef et, sur son refu il se décida à sacrifier le meuble. Le 27 mars 1890 chargea un avocat de ses amis, M. Lemenant des Che nayes, de présider devant témoins à la fracture d coffre-fort et les valeurs et titres en furent retirés.

Cette mesure fut le signal d'une nouvelle exécutio et quatre prêtres de l'Oratoire : l'abbé Louvet, l'abb Robert, l'abbé Guilleux et l'abbé Pivert qui avaient a sisté à l'opération furent condamnés à la peine de suspense *a sacris* jusqu'à ce que les valeurs eusse été réintégrées dans le coffre-fort.

On hésita longtemps à s'attaquer au chanoine tit laire Labbé qui avait été pendant de longues années supérieur du Séminaire général de Rennes et qui ava formé à la vie sacerdotale beaucoup de jeunes prêtr du diocèse.

Mgr Place s'y décida cependant. On envoya au ch noine Labbé un vicaire général et un autre ecclésia tique qui avaient été ses élèves au Séminaire. Ceux-c un peu honteux, ne savaient comment engager l'entr

:ien. « Mes enfants, faites votre devoir », dit le vieux prêtre.

Les envoyés de l'archevêché demandèrent au chanoine le désavouer une lettre qu'un de nos excellents con-rères, M. Paul Beesau, avait écrite à Mgr Place pour evendiquer sa part de responsabilité dans ces événe-nents. Le chanoine répondit qu'il n'avait pas qualité our désavouer la lettre d'un autre et il ajouta qu'en ssistant à la fracture du coffre-fort il avait conscience l'avoir agi en honnête homme et qu'il était tout prêt recommencer.

La-dessus, l'ancien supérieur du Séminaire fut in-erdit pour quinze jours !

« Le malheureux ! » disait un des collègues de Mgr Place dans l'épiscopat, « en frappant ainsi contre oute justice des prêtres estimés de tous, il nous enlève ı seule arme que nous ayons contre des prêtres in-ignes ! »

A Rome, on fut bien embarrassé. L'archevêque de ennes est un de ceux qui envoient le plus d'argent our le denier de Saint-Pierre — ce qui lui est facile vec les moyens qu'il emploie pour s'en procurer. D'un ıtre côté il était évident que les prêtres qu'on voulait éposséder avaient cent fois raison. La congrégation ıargée de se prononcer sur ce cas bizarre se tira d'af-ire en déclarant qu'elle n'avait pas le droit d'inter-enir dans une question qui avait été déjà décidée par s tribunaux, mais qu'elle engageait les prêtres à se umettre.

Le conflit en est là et toute la Bretagne, profondé-ent agitée par toutes ces querelles, est en prières our que le cardinal se décide à se retirer à Rome et à uitter un diocèse qu'il a trouvé paisible et heureux et ns lequel il a semé la haine, la discorde et l'anar-ie.

Quant à nous, ce qui nous a paru intéressant à indi-ter pour l'étude de la vie contemporaine, c'est le fait ce prélat employant des armes spirituelles dans un

conflit d'ordre exclusivement matériel, frappant, sans pitié, d'interdit des prêtres qui n'ont d'autre tort que celui de vouloir garder ce qui leur appartient...

II

LES ÉVÊQUES ET LES ÉCRIVAINS CATHOLIQUES

La haine des évêques pour les écrivains catholiques. — Des défenseurs embarrassants. — Mgr Guilbert et la Presse catholique — Pourquoi les évêques nous en veulent. — Le souvenir de saint Athanase. — Mgr Richard et l'*Univers*. — La littérature d'un neveu d'évêque. — Les *Joyeusetés en képi*. — Sans chemise ! — Une note d'archevêque. — La férocité ecclésiastique. — Le supplice de l'auge en Perse. — Impossibilité de répondre. — Les bons petits camarades. — M. Paul de Cassagnac a son tour — Une scène d'un roman de Ferdinand Fabre. — Ce qu'a souffert Henri Lasserre. — La création d'une ville. — Les Juifs marchands d'objets de sainteté. — Le blasphème dans le quartier Saint-Sulpice. — Les Pères de Lourdes. — La traduction des Evangiles et la congrégation de l'*Index*. — Incroyable inertie de Mgr Richard. — Comment on traite un archevêque de Paris à Rome. — Mgr Gibbons et les Chevaliers du Travail. — Une conversation avec l'archevêque de Paris. — Un article de M. Cornély. — Le soufflet de Mgr Darboy. — Un voyage à Rome. — Dans l'escalier. — Une audience du Pape. — Le *Journal de Rome*.

Vous voyez bien la situation, n'est-ce pas? Avec le génie diplomatique particulier au prêtre, le haut clergé fait sa petite pot-bouille avec le Gouvernement ; tous deux finassant, ergotant, marchandant, finissent par s'entendre assez bien ; ils laissent de côté les questions de principes pour s'accommoder sur des questions d'intérêt personnel où il est toujours possible de trouver un terrain de transaction.

Les transactions sont d'autant plus faciles que le

ersécution actuelle a un caractère particulier, elle est ntermittente ; elle s'arrête quand la Juiverie, un mo- ient matée par des écrivains courageux, ne sonne pas hallali contre les prêtres.

Opportunistes et radicaux, en effet, n'ont pas même excuse d'une haine sincère contre l'Eglise ; le blas- hème pour eux n'est qu'une réclame électorale, les ttaques contre l'Eglise comme les déclamations contre es abus ne sont pour ces êtres vils que des parades de altimbanques ; ils sont les premiers à profiter des abus t ils ne demandent pas mieux que d'obtenir du clergé out ce qu'il peut donner de neutralités précieuses pour ertaines élections, de concours occultes, de mots 'ordre secrets ; en province, ils tiennent par mille liens ncore à cette Eglise en tant que pouvoir constitué ; 'est une occasion pour eux de faire émarger un parent e plus au budget, de réclamer un bon poste pour un rrière-cousin.

Tout cela se traite par les femmes ; tout heureuses e voir leur mari devenir sénateur ou député en pro- nettant « d'écraser l'infâme », elles sont désireuses ussi de voir élever leurs enfants chrétiennement arce que cette éducation est de meilleur ton, de rester n bons rapports avec l'Eglise comme les dames de aristocratie. Il n'y a pas là contradiction à proprement arler. C'est l'âme bourgeoise, incapable de toute oyauté et de toute noblesse ; elle garde au milieu des alinodies et des hypocrisies une sorte d'unité ; elle est ue par l'idée fixe de tirer de l'état de choses présent outes les satisfactions qu'on en peut tirer.

Quant au haut clergé, il a vis-à-vis de lui-même 'excellentes raisons pour se livrer à tous ces manèges : ans doute, il travaille pour son bien-être à lui, mais il ravaille aussi pour le bien de la Religion ; il aime à se ersuader que si on résistait on fermerait toutes les glises, et qu'il arrête par sa servilité des flots de sang rêts à couler.

Tandis que les prélats sont occupés à traiter toutes

ces petites négociations à voix basse, derrière des portes fermées, on entend parfois du bruit.

— Qu'est ceci ?

— Nous sommes les journalistes catholiques... On vient de commettre un attentat de plus contre les droits des chrétiens. Nous ne laisserons pas ces infamies impunies ; nous allons attaquer le ministre, le préfet, les députés de votre département ; nous en savons de belles sur leur compte.

« Il ne me manquait plus que cela ! » pense l'évêque et c'est de bon cœur qu'il envoie à tous les diables ces défenseurs malencontreux qui viennent déranger ses combinaisons et troubler son cher repos.

L'Écrivain catholique et l'Évêque serait encore une des scènes amusantes de la grande comédie contemporaine que j'ai toujours rêvé d'écrire, mais qui serait trop puissamment vraie pour avoir chance d'être jouée même au Théâtre-Libre.

Il y a une intensité de comique énorme dans le spectacle de ces gens pleins d'enthousiasme et de conviction qui s'obstinent à défendre cet Episcopat qui ne veut pas être défendu et qui déteste mille fois plus ses défenseurs que ses plus implacables ennemis...

On a cité souvent le mot du cardinal Antonelli : « Je voudrais que tous les journalistes catholiques fussent employés à dessécher les Marais Pontins. »

Cette parole n'exprime que très faiblement les sentiments qu'éprouvent certains évêques français à propos des publicistes chrétiens.

Sans doute tous les prélats n'ont pas la franchise de Mgr Guilbert qui, lui, ne cachait pas son opinion.

— Comment ! vous lisez cette canaille de journal, disait-il à un de ses prêtres qu'il trouvait tenant à la main l'*Univers*.

Quant à lui, il ne recevait que deux journaux politiques : la *Paix* et la *Gironde*, un des journaux de province les plus hostiles à l'Eglise.

Lorsque parut le *Nouvelliste de Bordeaux*, fondé ar les catholiques les plus éminents du Bordelais, on dressa un numéro à l'archevêque ; il le renvoya en ettant lui-même sur la bande : *refusé*.

La tendresse de Mgr Guilbert pour la *Gironde* était i vive qu'il chargeait l'imprimerie de ce journal de utes les publications de l'archevêché. Il existait ien une imprimerie catholique à Bordeaux, mais, de- ant le mauvais vouloir du chef du diocèse, elle dut noncer à la lutte et fermer ses portes.

S'ils sont moins nets dans leur allures, beaucoup de embres de l'épiscopat sont dans des dispositions ana- gues pour tout ce qui touche au journalisme catho- que.

Autant les chefs religieux sont amènes et conciliants squ'à la plus extrême complaisance pour ceux qui taquent et blasphèment, autant ils sont durs, hau- ins, sans indulgence et sans pitié pour ceux qui com- ttent pour le Christ. Parfois, vis-à-vis de ceux-là, ils montrent véritablement atroces, et c'est un catho- que qui a dit ce mot qu'on a attribué à tort à Maurice lly, une des victimes de Grévy : « On m'a fait tout ce l'on peut faire à un homme sans le tuer. »

C'est encore à l'étude psychologique de ces âmes évêques qu'il faut demander l'explication de ce qui ut paraître étonnant et anormal dans ces façons agir.

Ces archevêques et ces évêques ne sont ni des boule- rdiers sceptiques, ni des Je-m'en-foutistes, ils ont au nd une âme scrupuleuse ; ils ont été bercés depuis le minaire du récit de tous les actes d'héroïsme accom- is par les grands pasteurs de peuples d'autrefois ; rontant la persécution, l'exil, la mort plutôt que abandonner la Vérité. Ici, c'est Athanase bravant lien l'Apostat ; là c'est saint Ambroise, debout sur le uil de la cathédrale de Milan, et refusant l'entrée du nctuaire à l'empereur Théodose qu'accompagne une mée ; ailleurs, c'est Chrysostome désignant du doigt,

du haut de la chaire de Sainte-Sophie, l'impératrice E doxie qui a violé les lois de l'Eglise.

Quand ils se sont abaissés devant nos tristes gou vernants; quand ils ont réprimandé, sous prétex d'excès de zèle, un de leurs prêtres coupable seul ment d'avoir accompli son devoir, ces évêques, é braves gens qu'ils sont malgré tout, font leur examc de conscience, et ils ne sont pas très satisfaits d'eux. Alors, par une contradiction qui semble illogique, ma qui s'explique assez facilement quand on connaît nature humaine, ils en veulent à l'écrivain de parl lorsqu'ils se taisent, ils nous en veulent de faire qu'ils devraient faire eux-mêmes.

Il est clair que Mgr Larue, l'évêque de Langres, n devait pas être enchanté de lui-même lorsqu'il se voya à côté de Carnot, dans le landau présidentiel. Nomm grâce aux instances de Cambon, qui a exécuté les d crets dans le Nord, le conciliant Larue avait voul faire sa cour à la République. Les Républicains, qu l'auraient peut-être respecté, s'il avait conservé sa d gnité, ne lui savaient aucun gré de cette humiliant démarche et l'appelaient « l'homme habillé en femme. Sans se traiter aussi irrévérencieusement, Mgr Laru se disait, sans doute, qu'après les expulsions, les loi scolaires, l'assassinat de Chateauvillain, à la veille d coup de force de Vicq, que les Francs-Maçons annor çaient déjà, la place d'un évêque n'était pas où il étai et que saint Athanase ne serait pas monté dans l landau...

On ne saura jamais, je le répète, à quel degré d'exas pération le souvenir de saint Athanase, qui constitue lui seul un reproche muet, peut amener un évêque qu n'a pas l'âme héroïque, qui est simplement un bo préfet ecclésiastique un archimandrite vertueux e qui, par surcroît, possède toutes sortes de neveux e de cousins à placer dans les Postes, dans l'Enregistre ment, dans les Ponts et Chaussées et autres adminis trations dépendant de l'Etat.

Ajoutez le besoin de domination dont j'ai déjà parlé, qui existe dans toute âme de prêtre. Les évêques ont plus l'occasion d'exercer cette autorité sur les pies et les tièdes qui, de plus en plus, s'éloignent et nappent à leur action. Ils se dédommagent sur nous tres qu'ils savent être à bonne obédience et disposés out accepter, par esprit de discipline.

Il en est ainsi dans certains collèges ; quand tous les ves payants sont partis, il reste pendant les vacances elques malheureux boursiers sur lesquels on expéri- nte tous les systèmes connus de châtiment. Pour chefs de l'Eglise, les écrivains catholiques, qui ne nt point de simples cuistres, sont des souffre-dou- r, des bêtes à bon Dieu, bêtes à chagrin, comme ent les enfants. Ils s'amusent à les martyriser, ils r cassent les pattes ou leur enfoncent des aiguilles ns le dos, et quand les infortunés s'avisent de pro- ter, ils leur disent sévèrement : « N'oubliez pas, st-ce pas, que je suis évêque ? »

On écrirait un chapitre d'un poignant dramatisme les douleurs secrètes de tous les êtres qui sont s vers l'Eglise, le cœur enflammé par l'amour de us-Christ, l'âme dévorée du désir de se dévouer, qui ont reçu pour toute récompense de leurs efforts lque coup de crosse épiscopale, quelques-uns de coups de crosse solidement assénés au moment où s'y attend le moins et qu'il faut accepter sans r.

Quel drame de la conscience dans cette querelle de *Univers* et du lieutenant Paimblant ! Je n'en ai dit quelques mots dans *Dernière Bataille*, mais j'y ai échi souvent depuis et je me suis reproché la pusil- mité intellectuelle qui m'avait empêché, pour la mière fois de ma vie, d'écrire ce que je pensais ce qu'il s'agissait d'un archevêque.

Vous connaissez cette affaire. Un ecclésiastique émi- t par la science et par la vertu, M. le chanoine

Maynard, avait publié dans l'*Univers* un article sur u livre de Mgr Bougaud : *Saint Vincent de Paul.* I cet article, il ressortait jusqu'à l'évidence que Mgr Bo gaud avait pu être un excellent évêque, mais qu n'avait sur le dix-septième siècle que des connaissanc tout à fait superficielles. C'était un confusionniste proportions vraiment extraordinaires. Il confondait Ligue et la Fronde ; il appelait la Grande Mademoisel une « Ligueuse » et il affirmait qu'elle était la sœ de Louis XIII.

Qu'importent ces misères si la vie est pure ? Il y bien des gens qui en savent encore moins que Mgr Bo gaud et qui entreront tout de même dans le Parad

Là-dessus, intervient un officier, M. Paimblant, q signe du pseudonyme de Max des livres pornogr phiques qui auraient fait rougir les âniers de la rue Caire.

Ce Paimblant, bien entendu, n'est pas évêque, ma seulement neveu d'évêque, neveu par alliance Mgr Bougaud.

Décoré par Léon XIII de la croix de saint Grégoir Paimblant, le jour de sa visite à l'*Univers*, avait, no apprennent les journaux qui lui sont favorables, « c devoir placer ostensiblement sa décoration sur sa p trine. »

Il est regrettable qu'il ne juge pas à propos de met cette croix quand il compose ; elle lui inspirerait, sa nul doute, des pensées moins libidineuses.

Il est difficile, en effet, de trouver à s'édifier dans volume qui a pour titre : *Joyeusetés en képi* (1), qui se compose d'aventures érotiques comme *Une P nique au couvent*, *A la poursuite d'un joli moll Fidélité collante.*

Pour présenter cette œuvre au public, Paimbla

(1) Un volume, chez Dentu, avec illustrations de Pille, Larc Paillet, Pargan.

eut du moins le bon goût de ne pas demander de préface à son oncle; il se confia à un spécialiste, M. Dubut de La Forêt, dont le *Gaga* fit quelque bruit en cour d'assises.

Hâtons-nous de dire que Dubut lui-même eut des hésitations et que, dans sa préface, il reprit doucement son disciple de ne pas avoir même laissé à l'une de ses héroïnes le plus élémentaire des vêtements.

Il y a, monsieur, écrivait-il dans votre œuvre moderne, une théorie que je veux combattre, l'idée de l'excitation sensuelle arrivant à son paroxysme en présence d'une académie de femme. Je sais bien (1) que Marie de Lorraine apparut ainsi, superbe d'impudeur, à Jacques Clément et qu'elle transforma en un temple d'amour la cellule du prisonnier, du visionnaire qu'elle inondait de ses voluptés afin de l'exhorter au crime; je vois, en outre, que votre héros (malencontreusement réveillé par le clairon sonnant la diane) est lui-même emporté au souffle de furieux désirs — mais cela ne vous donne pas raison contre la physiologie générale.

Si vous le voulez, nous abrégerons un peu les motifs que donne l'auteur du *Gaga*.

Il est certain, d'ailleurs, que Dubut a raison au fond et que, ne fût-ce que par considération pour son oncle, un neveu d'évêque aurait pu au moins laisser sa chemise à son héroïne....

Paimblant ne fit pas cette concession, il alla jusqu'au bout.

Après s'être un instant arrêtée aux pointes rouges de ses seins, la chemise continua à descendre lentement le long d'un torse de marbre ; elle donna un dernier baiser à ses genoux blancs et polis, puis vient s'abattre à ses pieds, comme un musulman en adoration (2).

---

(1) Notez que Dubut ne sait absolument rien de cela. Ce qu'il a dit, c'est pour avoir l'occasion d'écrire une gravelure.

(2) Il est inutile, je pense, d'ajouter que les *Joyeusetés en képi* ont été autorisées dans les gares par la vertueuse maison Hachette, qui a défendu la vente du *Clergé sous la troisième République*.

Elle était nue!

Mes tempes battaient à se rompre, le sang coulait rapide et brûlant dans mes veines.

Sa taille élancée se détachait en grandes lignes sur le fond pourpre des tapisseries qui renvoyait de chaudes estompes sur le modelé merveilleux de ce corps digne du pinceau d'Apelle.

Abrégeons encore un peu et n'appuyons pas sur ce tableau. Nous renvoyons ceux qui aiment cela au volume. Il y a une gravure.

La diane se fait entendre, et l'auteur nous conte son chagrin en entendant cet appel matinal.

Le clairon sonne la diane sous ma fenêtre.

« Vous êtes bien paresseux ce matin », me dit mon camarade le ronfleur. Je ne lui réponds rien car je lui dirais quelque chose de désagréable, tant mon humeur est massacrante. Après m'être habillé en maugréant, d'un pas mélancolique, le maintien voûté d'ennui, je vais sans enthousiasme absorber deux mortelles heures d'une conférence sur la balistique.

Et vous croyez qu'il n'y a pas de quoi devenir fou de désespoir? Je me drape dans ma chasteté obligée avec autant de plaisir qu'un forçat en éprouve à traîner le boulet à son pied.

Il est vrai qu'il y a un appel à Dieu immédiatement après. C'est peut-être le chevalier de Saint-Grégoire qui se retrouve et qui s'écrie :

Qu'ai-je donc fait, mon Dieu, pour mériter tout cela?

Quand on écrit des livres de ce genre et qu'on veut empêcher un chanoine de discuter dans l'*Univers* la vie d'un saint écrit par un évêque, on ne peut échapper au ridicule que pour tomber dans le brutal et dans l'odieux.

Paimblant n'y manqua pas...

Animé par cette critique de la *Vie de saint Vincent de Paul*, l'auteur d'une *Fidélité collante* se présenta à l'*Univers* escorté d'un de ses amis, M. de Colomb, qui, par respect pour la mémoire de son père qui fut avec

le général de Sonis le vrai modèle du soldat chrétien, aurait mieux fait de ne pas se mêler à cette aventure (1).

Quoique la parenté de M. Paimblant fût lointaine, il est certain que s'il avait présenté poliment sa requête, M. Eugène Veuillot n'aurait pas refusé de publier une lettre apologétique dans laquelle le neveu aurait expliqué que son oncle connaissait le dix-septième siècle aussi bien que Cousin lui-même. Tout peut se plaider et les lecteurs auraient jugé.

Que fait Paimblant? Il frappe au visage le vieil écrivain sans que M. de Colomb paraisse avoir rien fait pour l'en empêcher.

L'abbé Lagrange, qui devait, quelques jours plus tard, être préconisé évêque de Chartres et qui nourrit contre les Veuillot une haine de quarante ans, n'avait pas jugé à propos de paraître sur le champ de bataille mais il semble démontré qu'il avait encouragé les champions et les avait excités à l'attaque de l'*Univers*.

. . . . . Pendant les estocades
Je rêvais en faisant des vers sous les arcades.

Je veux rester dans les termes d'une appréciation modérée, mais il est certain que ce n'est pas ainsi que devait agir un officier français. Je doute que le 131e de ligne inscrive cette campagne contre un vieillard, à côté des campagnes d'Austerlitz, de Crimée ou d'Italie.

---

(1) Il convient de faire remarquer que M. de Colomb aurait dû, avant d'accompagner Paimblant, se rappeler que l'*Univers* avait toujours parlé du général de Colomb dans les termes les plus élogieux et les plus justes. Je me souviens d'avoir lu un article très émouvant dans lequel on montrait le général remettant lui-même à son fils la croix que celui-ci avait gagnée au Tonkin. Dans ces conditions un homme de bon conseil aurait dit à son ami : « Mon cher, quand on écrit des Priapées comme toi, on n'intervient pas dans une discussion théologique. Reste tranquille. »

Ceci, d'ailleurs, n'est qu'accessoire au point de vue de cette étude ; ce qui est intéressant là-dedans, c'est l'intervention de l'archevêque.

Les deux rôles sont bien indiqués.

Voici, d'une part, un directeur de journal qui publie une appréciation peut-être sévère, mais en tout cas exclusivement littéraire, sur un livre que son auteur a vraisemblablement livré à l'impression avec l'intention d'avoir sur lui le jugement de la Critique.

Voici, d'autre part, un homme dans la force de l'âge, qui vient, accompagné d'un ami, assaillir dans son cabinet de travail un écrivain de soixante-douze ans.

Il n'y a aucune identité entre ces deux faits.

Que fait l'archevêque de Paris, mis en demeure de se prononcer ?

Dans une note, qui est un chef-d'œuvre d'habileté, du reste, il identifie absolument ces deux faits d'ordre totalement différent.

L'article inséré dans l'*Univers* n'avait pas gardé envers la mémoire d'un évêque les règles de la modération et du respect. Son Eminence l'a blâmé et devait le blâmer. Elle a pareillement condamné les procédés dont on avait usé envers le rédacteur en chef de l'*Univers*.

On ne saurait trop regretter que les conseils de Son Eminence n'aient pas été suivis. Elle ne peut que réprouver tout ce qui, dans cette polémique passionnée, s'est écarté d'un côté et de l'autre des règles de la modération et de la charité et demander que désormais on mette un terme à la discussion.

C'est une merveille, encore une fois, que cette note où tout est pesé par la Haine, savamment dosé par la Méchanceté et la Ruse. Tout est calculé pour rabaisser l'homme de lettres chargé d'années au niveau du jeune butor qui l'a frappé, pour lui montrer que l'œuvre dont s'enorgueillit l'écrivain n'existe pas aux yeux de l'épiscopat. C'est l'inexorable dans l'onctueux. Il n'y a que des archevêques et des évêques qui sachent rédiger des notes comme celle-là.

Relisez-la bien pour l'admirer comme elle le mérite.

L'acte de Paimblant, qui frappe un homme à cheveux blancs, et l'acte d'un directeur de journal qui insère l'article de critique d'un chanoine sur le livre d'un ecclésiastique, sont mis exactement sur le même plan. Ce sont des *procédés*, deux procédés semblables et que l'on blâme également ; ce sont deux arguments de *polémique*.

L'homme que son archevêque abandonne ainsi est le frère du plus grand écrivain catholique de l'époque ; lui-même défend l'Église, depuis qu'il a l'âge d'homme, au milieu des traverses, des difficultés, des injures de tous les jours ; il a voué son fils à une cause où l'on ne recueille ni décorations, ni places lucratives, ni palmes académiques. Voilà sa récompense...

Le cardinal n'a pas eu un mot affectueux, pas une parole cordiale pour ce vétéran des luttes religieuses indignement outragé. Ce vieillard est sans pitié pour un vieillard comme lui. « Quand Dieu fit les entrailles de l'homme, dit Bossuet, il y mit premièrement la bonté. » Le cardinal a dû arriver quand la distribution était finie...

Ce qu'il faut bien regarder aussi, c'est le raffinement de supplice infligé au vieil écrivain catholique, au grand polémiste auquel la plume démange. Il essaie bien d'expliquer son affaire au Pape, mais le Pape lui envoie un nouveau coup de crosse et il n'a plus qu'à se taire.

Alors les petits camarades s'en donnent à cœur joie. Magnard, qui ne croit ni à Dieu ni à diable, et qui nourrit contre l'*Univers* une haine un peu plus jeune que celle de Mgr Lagrange, mais qui se porte bien, elle aussi, profite de l'occasion et le *Figaro* adresse à Eugène Veuillot quelques sages conseils : « Voyons, vous avez tort de ne pas respecter les évêques. Vous vous êtes mis en mauvais cas. C'est fâcheux, tout à fait fâcheux ! Qu'est-ce qu'on respectera si on ne respecte pas Nosseigneurs les Évêques ? »

M. Paul de Cassagnac qui a toujours été, on le sait,

d'une rare mesure dans ses propos, opine du bonnet et s'écrie : « C'est déplorable ! Pourquoi ne pas prendre modèle sur un homme modéré comme moi (1) ? »

Il n'est pas jusqu'à des journalistes qu'on rencontre plus souvent aux Folies-Bergère ou au Moulin-Rouge qu'à la Messe, qui ne prennent des airs de circonstance et ne gémissent sur l'incident.

Le dramatique de la situation, ce qui fait de cet épisode un chapitre digne de figurer dans un roman ecclésiastique de Ferdinand Fabre, c'est qu'encore une fois le patient ne doit pas répondre. On l'attend là. S'il

---

(1) Quand je lus l'article de M. Paul de Cassagnac, poussant les hauts cris parce qu'on n'avait pas trouvé admirable l'élucubration historique d'un évêque, je me dis : « Vas-y, mon bon, tu auras ton tour ! Avec ton tempérament indépendant, tu ne pourras pas t'empêcher de parler quand l'indignation te suffoquera, et tu seras mordu. » Cela n'a pas traîné. Au moment du voyage du président Carnot à La Rochelle, l'évêque, Mgr Ardin, qui, par l'exagération de son servilisme, révolte les prélats même les moins belliqueux, fut pris d'enthousiasme pour le Président, qui, justement, venait de lui refuser la permission de bénir le nouveau port de La Palisse, et il s'écria, dans un accès de lyrisme : « Les cœurs de tous mes prêtres battent comme le mien à l'unisson du vôtre. »

M. Paul de Cassagnac n'y put tenir et fit remarquer, avec sa verve accoutumée, ce qu'un tel langage avait de déplacé et de vil vis-à-vis du chef d'un gouvernement qui fait tuer une ouvrière parce qu'elle va à la messe et qui enlève leur pain à ceux qui fréquentent l'église.

Là-dessus, l'abbé Fabien, vicaire général de l'évêque de La Rochelle, écrivit au directeur de l'*Autorité* une lettre violente dans laquelle il le traitait de haut en bas.

C'est comme cela. Les évêques ne veulent pas admettre les plus légères critiques, même lorsqu'il s'agit d'actes qui ne sont point des actes du ministère sacré.

Force fut bien à M. de Cassagnac d'accepter la mercuriale : s'il eût dit ce que chacun pense, on aurait interdit la vente de l'*Autorité* dans les diocèses, et les ecclésiastiques auraient dû obéir. Je pourrais citer le nom d'un curé du diocèse de La Rochelle que l'article de M. de Cassagnac avait littéralement enthousiasmé ; après la publication de la lettre de l'abbé Fabien, il se précipita chez le vicaire-général pour le féliciter. Il a bien fait : ces évêques-préfets n'ont pas la main d'un père pour leurs fils spirituels, et d'ordinaire ils ne frappent pas à côté.

bronche, tous ces évêques si plats et si tremblants devant les Francs-Maçons du Gouvernement, se vengeront de leur lâcheté en étant implacables pour l'écrivain. En répondant, Eugène Veuillot ruinerait l'œuvre à laquelle son illustre frère a attaché son nom, à laquelle lui-même a dévoué sa vie ; il entrerait dans une voie inconnue dans laquelle il ne trouverait que des amertumes et des tristesses.

C'est le supplice persan, le supplice de l'auge que nous a décrit Hérodote et qui fut inventé par les Mages qui étaient les évêques de ce temps-là. On commençait par entourer de miel le corps de la victime, et on l'attachait ensuite dans une grande auge que l'on exposait en plein soleil. Toutes les mouches accouraient sur ce patient sans défense, et il paraît que ce martyre, s'il était horrible pour le supplicié, était très amusant à contempler pour les spectateurs.

Celui auquel on a fait payer le plus cher les succès qu'il avait obtenus en combattant pour le Christ est peut-être mon ami Henri Lasserre, l'auteur de cette *Notre-Dame de Lourdes* dont je vous ai parlé déjà et qui a remué le monde entier.

Je me vois encore embarquant Lasserre à la gare d'Orléans en 1868, le jour où il partit pour recueillir à travers toute la France les documents pour son livre. C'était un 15 août et, à cette époque, la fête de l'Empereur faisait un peu oublier la fête de la Vierge.

Je laissais Lasserre en wagon, je m'en revins par les boulevards à travers le Paris flamboyant qu'emplissaient le brouhaha et les rumeurs de la foule qui courait aux illuminations. Je m'arrêtais quelques minutes au café des Variétés à causer avec quelques amis, boulevardiers incorrigibles que rien ne dérange, ni les deuils, ni les joies publiques. J'étais étranger à cette époque à tout sentiment religieux, mais bien entendu, je n'aurais pas songé comme Léo Taxil, l'ami de Rotelli et de l'archevêque de Paris, à me déshonorer en

écrivant que les Frères des Écoles chrétiennes étaient des sodomites et que les Sœurs de Charité, quand elles étaient ivres, se faisaient faire des enfants par des rapins en goguette.

Je raisonnais simplement, en philosophe, et dans ce Paris de la fête impériale je me disais : « Quelle chimère hante le cerveau de ce pauvre Lasserre ! Il a plus d'esprit qu'About et, s'il le voulait, il serait demain le roi de la Chronique ; il a les relations les plus hautes et il n'aurait qu'à souhaiter un poste important pour l'obtenir, et il s'en va écrire la vie d'une bergère des Pyrénées à laquelle la Vierge est apparue ! »

Chacun sait quel fut l'extraordinaire succès de ce volume, son influence sur les âmes et comment des centaines de milliers d'êtres humains s'en vinrent vers cette petite ville de Lourdes qui tout à coup se transforma et eut le mouvement d'une capitale.

Henri Lasserre naturellement fut ravi du retentissement de son livre; il avait été socialiste et même un peu phalanstérien en son jeune temps ; il vit l'Église employant à des œuvres sociales, à des entreprises dirigées par l'esprit de justice, l'or que le miracle amenait dans ce coin des Pyrénées ; il songea à des travaux exécutés par des ouvriers réunis en association, à la réorganisation dans ce pays, qui semblait visiblement prédestiné, de l'organisation chrétienne de jadis.

Le pauvre rêveur était loin de compte. Les descendants des marchands juifs que Jésus avait chassés du temple s'installèrent dans la ville de la Vierge. On revit là ces marchands d'objets de sainteté juifs qui pullulent dans le quartier Saint-Sulpice.

Dans ces tribus on se partage la besogne en famille. Les uns éditent en livraisons ces ouvrages obscènes que l'on envoie dans toute la France avec des prospectus immondes. (Exposez cette gravure à la lumière et vous verrez.) Vous savez bien ce que je veux dire ; le tribunal d'Orléans s'est prononcé dans ce cas dernière-

ment et, comme l'éditeur était juif, il a déclaré que c'était bien.

Les autres vendent des chapelets bénis, des médailles et des scapulaires. C'est pour enrichir ces gens-là qu'on a bâti l'église du Sacré-Cœur, autour de laquelle on peut rencontrer toutes les variétés de Juifs connues.

Le samedi on se réunit à la table de famille où la mère procède comme la mère d'un de nos confrères qui dit à ses fils voués à des occupations diverses : « Qu'est-ce qui a gagné le plus d'argent cette semaine ? »

— C'est moi, maman.

— Eh bien ! mon fils, mets-toi à ma droite.

Des employés qui ont vécu là-dedans m'ont donné des détails inouïs sur ces boutiques juives. Toute la journée on n'y entend que des paroles trop doucereuses, des voix caressantes comme des prières, qui chuchotent : « Monsieur l'abbé, rien n'est trop beau pour le bon Dieu, c'est ce que me disait encore l'autre jour le Révérend Père X***. Ah ! quel saint homme que le Révérend Père X***. » (Ici on s'incline en joignant légèrement les mains.)

Le soir, quand les volets sont posés, la haine juive contre le Christ se dégonfle à son aise et la bouche d'égout longtemps fermée vomit son flot d'ordures. Quand la vente n'a pas marché, on montre le poing aux pauvres saints coloriés du magasin qui n'en peuvent mais ; on engueule la sainte Vierge : « A quoi es-tu bonne, tu ne nous as pas fait vendre seulement pour un sou aujourd'hui ! »

Ceci n'est même pas arrangé pour l'impression, c'est sténographié d'après la conversation de braves gens, d'ouvriers et d'ouvrières chrétiennes qui ont travaillé dans ces maisons.

Il faut ajouter que plusieurs conciles, le concile de Tolède notamment, ont formellement interdit d'acheter un objet de sainteté quelconque à un marchand d'origine juive. Il ne tiendrait qu'à nos évêques de rappeler

cette décision des conciles, dans leurs *Semaines religieuses*, et d'éviter que le quartier Saint-Sulpice et les environs du Sacré-Cœur ne soient chaque jour les témoins de plus de sacrilèges et de blasphèmes qu'il ne s'en commet dans Paris tout entier; mais les évêques, quand il s'agit des Juifs, ne s'occupent guère des décisions des conciles; ils s'asseoient dessus...

Mais revenons à Lourdes. Dès qu'on vit la foule accourir, une congrégation se fonda tout exprès pour exploiter le miracle à fond. On vendit tout, on vendit jusqu'à l'eau pure que la Sainte-Vierge avait fait jaillir d'un rocher.

Le saint curé Peyramale, le vrai curé de campagne qui avait soutenu Bernadette dans ses épreuves et accueilli Lasserre à son arrivée, essaya de protester contre les actes de tous ces simoniaques; on le nomma monsignor pour le faire taire et il finit par mourir de douleur.

Quant à Lasserre il fut, on le comprend, prestement éconduit et traité comme un réprouvé. Si on l'avait pu, on lui aurait interdit l'entrée de la ville et il aurait été le seul à ne pas avoir le droit de venir prier dans cette basilique que son livre avait tant contribué à faire sortir de terre.

Guéri miraculeusement par la Vierge de Lourdes, Lasserre s'était promis d'être l'historiographe de tous les événements d'ordre surnaturel qui se passeraient à la grotte.

Placez-vous même au point de vue de la libre-pensée, appelez cela une folie, une chimère, dites que c'est là une idée de mystagogue, en réalité vous serez d'avis que cela ne nuit à personne. Les Pères furent plus cruels que ne l'auraient été des athées; ils refusèrent toute communication des procès-verbaux à l'historien de Notre-Dame de Lourdes; ils s'efforcèrent de le mettre dans l'impossibilité de continuer son œuvre. Vous voyez le pauvre écrivain devenu un paria dans cette

ville vers laquelle il avait amené les multitudes, rôdant autour de la piscine, allant de droite et de gauche demander des renseignements, réduit à faire le métier de *reporter* quand se produit quelque prodige.

C'est la série des supplices intellectuels dont je vous parlais qui continue. Les chefs du parti catholique sont de merveilleux tortionnaires dans cet ordre. Pour moi, ils se sont surpassés et, pour me punir d'avoir défendu l'Église lorsque tout le monde était contre elle, ils ont inventé, avec l'approbation du haut clergé et la carte de visite du Nonce du Pape, de me faire attaquer par un stipendié des Juifs tombé si bas qu'on ne peut polémiquer avec lui, par un déshonoré des lettres qu'un honnête homme ne peut toucher du bout d'une plume et qu'il est sûr de ne jamais rencontrer au bout d'une épée.

Henri Lasserre ne se découragea pas de servir l'Église. Après avoir appris à l'univers entier, en un livre traduit en trente-huit langues, les miracles accomplis à Lourdes par la Très-Sainte Vierge, il pensa être utile encore à ses frères en publiant une traduction nouvelle des Évangiles scrupuleusement exacte quant au texte, mais dont le style fut de notre temps et put ainsi toucher davantage l'âme des générations présentes.

Laissons-le lui-même nous expliquer sa méthode de travail.

Nous croyons, dit-il, pouvoir nous rendre ce témoignage que par l'étude des commentateurs autorisés et des philologues, par l'examen attentif des variantes, par nos propres réflexions, nous n'avons rien négligé pour pénétrer le sens exact et la portée de chaque phrase, de chaque expression, de chaque mot du grec et du latin, de chaque locution hébraïque.

D'autre part, ce sens une fois bien déterminé dans notre esprit, nous nous sommes appliqué, non pas à faire un décalque servile de la langue morte dans la langue vivante,

mais à mettre en lumière, dans la meilleure forme française qu'il nous ait été possible d'écrire, la nuance de l'original.

Autant, pour comprendre les Evangélistes, nous nous sommes constamment et uniquement inspiré du génie de la langue qu'ils parlaient, autant, pour les traduire, nous nous sommes constamment et uniquement inspiré du génie de la langue que nous avions à parler. Religieux jusqu'au scrupule vis-à-vis de tout ce qui constitue l'idée elle-même, de tout ce qui est l'essence inviolable du texte sacré, nous avons pris à tâche de présenter en toute vérité à nos lecteurs la pensée et le sentiment, sans rien ajouter, sans rien retrancher, sans rien troubler et sans rien perdre, de même que l'on verse avec mille précautions, d'un vase dans un autre, quelque précieuse liqueur, craignant également d'en laisser tomber une seule goutte et d' y mêler quoi que ce soit d'étranger.

Lasserre travailla à ce livre pendant quinze ans ; dès la troisième année il le fit composer et paya le loyer de la composition chez Lahure pendant douze ans pour pouvoir remanier, retoucher sur les épreuves, pour être plus sûr de ses corrections.

Ceci fait, l'écrivain s'adressa à l'archevêque de Paris et le pria de vouloir bien faire examiner son œuvre. Mgr Guibert chargea de ce soin la Congrégation des prêtres de Saint-Sulpice, dépositaire en France de la pure doctrine catholique. Les Sulpiciens indiquèrent quelques légères erreurs que Lasserre corrigea et l'archevêque de Paris donna alors son *imprimatur* (1).

Toute la Presse catholique salua l'apparition du volume. Le cardinal Jacobini, secrétaire d'État du Saint-Siège, écrivit à l'auteur en ces termes.

Le Saint-Père a régulièrement reçu la traduction française des Saints Evangiles que vous avez entreprise et parachevée, aux applaudissements et avec l'approbation de l'autorité

---

(1) En réalité, la traduction des *Evangiles* eut un double *imprimatur*. Après le premier *imprimatur*, Lasserre fit de lui-même quelques remaniements, et, Mgr Guibert étant mort sur ces entrefaites, il soumit son livre à Mgr Richard, qui lui donna de nouveau l'*imprimatur*.

archiépiscopale. Sa Sainteté me donne mission d'adresser des louanges au dessein dont vous vous êtes inspiré dans l'exécution et dans la publication de cette œuvre pleine d'intérêt, et elle me charge de vous faire connaître les vœux qu'elle forme pour que le but que vous poursuivez, et que vous indiquez dans la préface de votre livre, soit pleinement atteint.

Dans une lettre qui suivit de près celle-ci, Mgr Parocchi, cardinal-vicaire de Léon XIII, s'appropriant le jugement de la *Voce delle Verita*, lui disait que sa traduction était *une illumination de génie*.

Vingt-deux évêques français adressèrent des lettres à l'auteur, pour le féliciter.

Tout à coup, sur la dénonciation d'un prêtre condamné d'abord pour attentat aux mœurs, puis pour port illégal du costume ecclésiastique et dont Mgr Richard a le dossier, la traduction des Évangiles fut mise à l'*index*.

L'archevêque de Paris prévenu de ce qui se préparait, et qui était directement en cause, puisque c'était lui qui avait donné l'*imprimatur*, n'avertit pas Lasserre ; il ne fit pas une démarche en sa faveur à Rome ; il ne demanda pas qu'on entendît les explications de l'auteur, qu'on le mît en demeure de corriger ce qui paraissait condamnable.

C'est là un des faits les plus curieux de l'histoire religieuse contemporaine française et qui correspond au sans-gêne avec lequel la diplomatie européenne arrange ses petites affaires sans daigner consulter la France, même lorsqu'elle a, comme à Zanzibar, des droits sur les territoires dont on dispose. Nous ne comptons plus même dans le domaine religieux ; nous ne sommes bons que pour donner de l'argent aux gens qui en ont besoin.

Jamais, en effet, on n'avait traité un archevêque de Paris avec un pareil sans-façon. Jamais on n'avait dit à vingt-deux évêques français : « Vous avez loué ce livre, vous l'avez trouvé irréprochable, vous n'y entendez rien. Otez votre mître un moment, je vais vous mettre

le bonnet d'âne. » Jamais une Congrégation romaine n'a déclaré, avec un semblable sans-gêne, à des hommes, comme ceux qui composent la Congrégation de Saint-Sulpice, qu'ils étaient des ignorants fieffés.

A un certain point de vue, ce spectacle a une certaine moralité ; il nous montre Rome agissant absolument envers les évêques comme les évêques agissent envers les écrivains catholiques. Les évêques nous font sentir impitoyablement leur despotisme, parce qu'ils nous savent obéissants ; Rome traite les évêques par-dessous la jambe, parce qu'elle les sait faibles et sans caractère.

Avec leur mauvaise foi habituelle, mes ennemis s'efforceront de dénaturer mes paroles et de prétendre que je demande que l'archevêque de Paris s'insurge contre l'autorité du Pape. Je n'ai jamais dit une bêtise pareille.

Je constate un fait que chacun connaît, en rappelant avec quelle traditionnelle prudence, quelle majestueuse lenteur se traitent toutes les affaires à Rome. Il y a dans cette lenteur une préoccupation très louable de s'entourer de toutes les garanties et de se donner le loisir de la réflexion. L'Eglise, qui a les paroles de la Vie éternelle, en prend à son aise avec le Temps.

Si la traduction des Evangiles avait été approuvée par un archevêque allemand, on aurait commencé par lui faire part des objections qu'on croyait devoir formuler à propos de ce livre. L'archevêque aurait transmis le livre au catholique prussien intéressé, et celui-ci se serait expliqué. Le droit de se défendre est implicitement reconnu depuis Benoît XIV.

Dans sa bulle *Sollicita*, imprimée en tête du catalogue de l'*Index*, Benoît XIV prescrit des égards particuliers pour les catholiques dont les livres sont défectueux. Il veut que les consulteurs ajoutent, autant que possible, la clause *donec corrigatur*. Il ordonne de suspendre le Décret, et de ne le publier que sur le refus de l'auteur de se soumettre. Il insiste pour que l'écrivain ne soit jamais condamné sans avoir été entendu personnellement, s'il le veut, ou par délégation.

l recommande tout au moins de désigner un membre le l'*Index* qui soit son avocat et son défenseur

En rappelant cette bulle de Benoît XIV, les évêques llemands auraient fait leur devoir, car lorsqu'il s'agit l'un catholique, c'est le devoir strict d'un pasteur de laider pour lui, ou du moins d'intervenir pour qu'on ui permette de se défendre.

On vit, du reste, à l'occasion des Chevaliers du Tra-ail, comment les évêques, qui méritent ce nom, com-rennent leur mission.

L'excommunication allait être prononcée contre les hevaliers du Travail. Mgr Gibbons, archevêque de Baltimore, fit le voyage de Rome. Représentant de ces atholiques de la libre Amérique, si différents de nos atholiques français, marchant la tête haute dans la onscience de leurs droits, digne et grave comme un vêque des premiers siècles, il écarta tous ces monsi-nori, tous ces Rotelli en herbe qui font la navette entre Quirinal et le Vatican, intrigaillant sans cesse, col-ortant des nouvelles et trompant les deux camps ; il ur dit : « Allez-vous-en, petits polissons, laissez-moi asser », et il alla voir le Pape... Le Pape, un moment ompé, comprit combien était grande et féconde l'œu-re que se proposaient les Chevaliers du Travail, et il nonça à les excommunier.

Mgr Richard n'a aucune ressemblance avec Mgr Gib-ons, et il refusa tout appui à l'auteur de *Notre-Dame e Lourdes*. L'entrevue du prélat et de l'écrivain fut ique, et il est impossible de ne pas se tordre de rire rsque Lasserre vous la raconte et vous la mime à la is.

Mgr Richard accueillit Henri Lasserre avec ce sourire ui lui est particulier, ce sourire zigzagant et faux que ut le monde connaît. Lasserre lui rappela les longues nées qu'il avait consacrées à son œuvre et la prudence ec laquelle il avait demandé avis avant de rien ublier.

— Ce n'est pas cela... Vous ne comprenez pas... Vous

avez eu trop d'articles. Il y a eu notamment un article de M. Cornély...

— Eminence, je ne puis pas empêcher qu'on ne parle de mes livres, et même qu'on en dise du bien...

— Je sais... Je sais bien comment cela se pratique. Ce sont les auteurs qui font eux-mêmes les articles sur leurs livres... L'article de M. Cornély...

— Eminence, M. Cornély est dans la presse depuis de longues années ; il n'a pas besoin que je lui fasse ses articles...

— Je sais... je sais...

— En tout cas, ce n'est pas parce que M. Cornély aurait jugé à propos de publier un article favorable sur les Evangiles que je mériterais d'être mis à l'*index*. L'avis des Prêtres de Saint-Sulpice qui a décidé Votre Eminence à m'accorder l'*imprimatur*...

— Je sais, je sais. Ce sont les auteurs qui font eux mêmes leurs articles sur leurs livres... C'était dans le *Matin*, l'article de M. Cornély...

Jamais Lasserre, qui est, avec Daudet, le plus merveilleux causeur que je connaisse et qui donnerait des idées à des pierres, ne put tirer autre chose de ce bizarre interlocuteur. Quand il devenait trop pressant l'autre prenait de ces colères d'évêque sur les faibles de ces colères de vieille femme se montant contre une orpheline qui lui sert de domestique et qui est à sa entière discrétion.

C'est dans une de ces colères que Mgr Darboy s'oublia jusqu'à souffleter un vieillard aveugle, un véritable saint, Mgr de Ségur.

L'archevêché a essayé de démentir ce fait, mais la sœur de Mgr de Ségur, Mme la vicomtesse de Pitray tout en gazant un peu, n'a pas faibli, comme tant d'hommes l'auraient fait à sa place ; elle a eu assez le sentiment de l'honneur pour ne pas rétracter ce que son frère lui avait raconté, ce qu'elle savait être la vérité.

Cette scène, qui est peut-être une des plus émouvantes de ce temps, n'a rien, d'ailleurs, que de très hu

nain, de très conforme à l'état psychologique que j'ai ndiqué plus haut. Mgr Darboy était grand-aumônier, sénateur, favori de la Cour ; il sortait probablement ce our-là des Tuileries où il venait de commettre une nou- elle bassesse ; il était furieux contre lui-même et, tou- ours poursuivi par le souvenir de saint Athanase, il s'est vengé sur le pauvre aveugle.

Allez visiter un brave évêque qui vient de faire son levoir, de protester contre une infamie du gouverne- nent, vous êtes sûr d'être admirablement accueilli par n homme dont la conscience est satisfaite, par un nomme indulgent pour les autres, parce qu'il a été sé- ère pour lui-même... Entrez chez un prélat au moment où il vient d'écrire une lettre déshonorante à un Théve- net quelconque, vous verrez comme vous serez reçu. e plains le pauvre curé de campagne qui se sera pré- enté chez Mgr Larue, au moment où il descendait du andau présidentiel ; il aura « étrenné », comme on dit.

Il y a trois hommes que j'estime beaucoup, et qui, vec des natures absolument différentes, se ressemblent tonnamment, en ce sens que rien ne leur fait, qu'ils oursuivent la réalisation de ce qu'ils croient juste vec une obstination de doux entêtés, que les obstacles ne découragent pas. Ces hommes sont Henri Lasserre, rancis Laur et moi.

Lasserre quitta son petit domaine du Périgord avec a femme et sa fille et se dirigea sur Rome.

Là, il connut pendant trois mois toute l'écœurante atigue des courses sans résultat, toute l'humiliation les démarches sans cesse renouvelées. Il servit de jouet tous ces monsignori qui haïssent si cordialement cette rance dont ils vivent, cette France qui envoie des mil- ions au Denier de Saint-Pierre, tandis que les diocèses taliens envoient des sommes ridicules.

Pour parler à un prélat, le grand écrivain français ttendait parfois trois heures, non pas même dans une ntichambre, mais sur un escalier. Le prélat était là ;

Lasserre l'entendait, à travers la porte, dire à son domestique : « Dites que je ne n'y suis pas et qu'il vous remette son mémoire. »

— J'attendrai le retour de monseigneur, répondait Lasserre, et il s'asseyait sur une marche.

Toutes ces épreuves étaient pour l'écrivain chrétien autant d'occasions de se sanctifier en les acceptant sans colère; il les bénissait et les offrait à Dieu. « Réjouissons-nous, ma femme, disait-il à sa courageuse compagne, quand il rentrait à l'hôtel de la Minerve; aujourd'hui, j'ai attendu trois heures dans un escalier! »

Lasserre avait d'abord trouvé un adversaire déterminé dans le secrétaire de la Congrégation de l'*Index*, mais ce personnage rigide, un Dominicain du nom de Sacchari, disparut au moment où il allait être arrêté à la suite d'innombrables escroqueries commises, notamment au préjudice du prince Orsini. Avant sa disparition, il trouva moyen de voler une paire de chevaux à un maquignon; il choisit deux chevaux superbes en déclarant qu'il ne pouvait les payer que par des versements mensuels. Le maquignon accepta, livra les chevaux et fut dans le ravissement pendant quelques jours.

Il allait partout, répétant : « Je sais quelque chose que les mieux informés ignorent encore à Rome. Le Père Sacchari est nommé cardinal, il vient de commander son équipage. »

Le pauvre marchand de chevaux en fut pour ses pronostics et il ne revit plus jamais ses bêtes.

Le rapporteur de la Congrégation n'était pas absolument hostile à Lasserre, mais il était difficile de mettre la main dessus ; pour se reposer du travail théologique, il allait de temps en temps passer quelque temps à la campagne avec une jolie maîtresse, qu'il faisait passer pour sa sœur.

Quant au président, le cardinal Schiaffino, il était tout à d'autres affaires et, chargé d'organiser l'exposition jubilaire du Vatican, il se faisait faire des remises

)ar les négociants qui désiraient voir leurs cadeaux)ien placés.

Dans ce pays de *buona mano*, Lasserre aurait pu)arfaitement acheter ce qu'il désirait. C'est le conseil que je lui avais donné ; mais il y répugna, résigné à outes les corvées, trouvant honteux de donner de l'ar-;ent pour de semblables négociations.

Pour l'encourager à mettre la main à la poche, je lui vais rappelé l'anecdote qui m'avait été racontée par e comte Riant, le savant membre de l'Institut mort il y deux ans.

Le comte Riant s'occupait, on le sait, de recherches ur les Croisades, ce qui n'avait rien de désobligeant our la Papauté, puisque c'est elle qui les a prêchées. l eut besoin d'une pièce qui se trouvait aux Archives u Vatican. Ces Archives, on le sait, ont été ouvertes à)us, grâce à la très libérale initiative de Léon XIII ; ce it une des premières mesures de son pontificat.

Le comte Riant écrivit donc à l'archiviste pour avoir)pie de la pièce qui lui était nécessaire.

On lui répondit : « C'est très grave ! Cela ne peut être raité par correspondance, il faut que vous veniez à ome. »

Le comte Riant habitait presque toute l'année le can-)n du Tessin ; il vint à Rome, comptant y passer un)ur ou deux... Le comte Riant, membre de l'Institut, famille Riant, la famille catholique par excellence, iêlée à toutes les œuvres religieuses de Paris... il lui emblait qu'il n'avait qu'à se montrer.

Comme il était déjà un client de la maison et qu'il vait précédemment acheté un titre de comte, on ne le it pas dans l'escalier comme Lasserre ; on lui permit entrer dans les antichambres et on l'y laissa station-er pendant un mois.

Au bout d'un mois, le comte Riant, découragé et déjà ès malade, se dit : « Décidément, je n'arriverai à rien. llons-nous-en ! »

Une fois rentré chez lui, une idée lui vint : il connais-

sait à Rome un petit Juif sordide, qui lui avait vendu quelques bouquins, il lui écrivit : « Voyez s'il ne vous serait pas possible de me renseigner tout au moins sur cette pièce que je n'ai jamais pu voir... Je vous récompenserai de votre peine. »

Trois jours après, le comte Riant recevait le document copié !

Il demanda au Juif ce qu'il lui devait :

— Oh ! Excellence, ce sera bien payé avec trois louis. Je n'ai pas eu la moindre démarche à faire... Au Vatican je suis chez moi. Demandez-moi quelque chose de plus difficile.

Henri Lasserre eut enfin une joie. On lui annonça qu'il allait être reçu en audience par le Pape ! Le lendemain on lui apportait une invitation à assister avec sa famille à la Messe du Saint-Père, et cette invitation lui causa une satisfaction que l'on comprend.

Après la Messe, le Saint-Père reste quelques instants dans une salle voisine de la sacristie. Ceux qui ont assisté au Saint Sacrifice viennent s'agenouiller devant lui, et le Pape leur adresse quelques paroles. Chacun passe à son rang, et celui dont le tour est venu se tient debout en attendant le moment de s'agenouiller à son tour.

La messe terminée, on prévint Lasserre et on lui dit : « C'est ici que vous allez avoir votre audience. »

Vous devinez le désespoir de ce pauvre Lasserre. Il était là, depuis des mois, attendant cette audience, soupirant après l'occasion de s'expliquer, ayant rassemblé dans sa tête tous les arguments destinés à défendre son œuvre. Tout allait se réduire à cette entrevue furtive, à cet échange de paroles banales entre deux portes, devant un Anglais, qui debout attendait déjà son tour.

Lasserre était perdu s'il n'avait pas été du Midi ; il jeta un coup d'œil d'angoisse à sa femme et à sa fille agenouillées à ses côtés et, prenant son courage à deux mains, il arrêta le Pape au moment où il allait lui donner sa bénédiction pour le congédier, et il entama le récit

le son affaire; il expliqua qu'il avait publié un livre qui ui avait coûté quinze années de travail, il dit pourquoi l était venu à Rome et les injustices dont il avait été ictime...

L'Anglais attendait toujours son tour...

Je vous ai montré le vilain côté de ces choses; il faut n voir aussi le côté consolant, le coin de ciel bleu qui pparait, *lumen in cœlo*. Nos ministres, qui n'ont à 'occuper que d'un département, ne trouvent pas une ninute d'attention à donner à ceux qui leur viennent arler des affaires les plus importantes; jamais Théve- et ne daigna lire le dossier de l'infortuné Borras, que Marcou lui avait remis. A coup sûr, ce vieillard, chargé u gouvernement spirituel du monde entier, accablé de esponsabilités et de soucis, eût été excusable d'oublier e qu'un solliciteur français lui avait dit dans des condi- ons si peu propres à fixer le souvenir d'un entretien. e Pape s'intéressa à cette question avec cette étonnante uissance de travail qui lui permet de ne rien oublier, se fit lire le volumineux mémoire de Lasserre, et très robablement la décision de la Congrégation de l'*Index* era réformée moyennant quelques corrections de pure rme.

Le peu d'importance même de ces corrections, dont ucune ne touche au dogme, prouve à quel point il eût é facile à Mgr Richard de faire ce qu'aurait fait cer- inement à sa place un évêque allemand ou américain, de défendre l'écrivain auquel il avait donné l'*impri- atur*.

Quelques-unes des corrections demandées sont ême très malheureuses. Lasserre avait écrit : « Le ain de sénevé est minime entre tous. » La Congréga- n de l'*Index* exige qu'il mette : « La graine de sénevé t la plus petite de toutes les graines. » Or, Lasserre pond avec raison : « Jésus-Christ n'a jamais dit cela. suffit, en effet, d'aller comme je l'ai fait chez Vilmo- n, et on se convaincra qu'il y a trois mille plantes nt la graine est plus petite que le sénevé ; l agraine

de l'eucalyptus, qui atteint des hauteurs prodigieuses est plus petite que la graine de sénevé. »

Lasserre revenait un peu réconforté, mais une nouvelle épreuve l'attendait au retour. Il avait publié un *Mois de Marie de Notre-Dame de Lourdes*, et il avait reçu de l'évêque de Périgueux une lettre vraiment charmante.

Cher et éminent ami,

Vous avez bien voulu me faire hommage de votre *Nouveau mois de Marie de Notre-Dame de Lourdes?* Comment vous remercierai-je?

J'achève à l'instant la lecture des prières qui précèdent les exercices du Mois; je vous offre en remerciement la douce et pénétrante émotion que cette lecture m'a laissée.

Dans ma jeunesse sacerdotale j'ai lu les *Soliloques* de saint Augustin. Je ne saurais vous dire avec quelle vivacité m'est revenu le souvenir de ces prières en lisant les vôtres, — Soliloques elles aussi; — les unes et les autres nées des mêmes inspirations du cœur: si bien même que, en vous lisant, je croyais entendre l'illustre Docteur.

Quant aux épisodes, je ne vous en dirai rien. Je les ai lus. Nous les lirons dans notre chapelle de l'Evêché, chaque jour du mois des fleurs. Là, ce sont les faits qui prient, mais encore plus le cœur qui les raconte.

Mon religieux respect à Madame Lasserre, et à vous, cher et éminent ami, l'assurance de mon tendre dévouement en Notre-Seigneur.

Nicolas Joseph,

Évêque de Périgueux et de Sarlat.

L'auteur de *Notre-Dame de Lourdes* était en train de relire cette lettre lorsque lui parvint une ordonnance de Mgr Perraud qui déclarait inconvenant le nouveau *Mois de Marie* que l'évêque de Périgueux avait comparé au *Soliloque* de saint Augustin et qui en défendait la lecture dans le diocèse d'Autun.

Je ne connais pas personnellement Mgr Perraud, mais je l'aime beaucoup parce qu'il a écrit la vie de

ion cousin Cambier-Drumont, mort missionnaire en hine. J'ai fait relier avec soin cette plaquette et je l'ai ise dans une bibliothèque spéciale avec tous les livres ui me rappellent quelque souvenir précieux au cœur. Il faut avouer, cependant, que l'évêque d'Autun a gi dans cette circonstance d'une façon tout à fait inco-érente. S'il avait voulu exercer son zèle apostolique, gr Perraud n'aurait eu qu'à regarder autour de lui l'Académie pour y trouver des gens qui sont des ofesseurs d'immoralité et de corruption. Je ne dirai s qu'il aille jusqu'à chanter lui-même le rondeau de étella ou à fredonner en entrant en séance :

Dis-moi, Vénus, quel plaisir trouves-tu
A faire ainsi cascader ma vertu ?
Cascader
Cascader
Ma vertu?

Ce qui est certain, c'est qu'il vit en bonne intelli-nce avec tous les bouffons de bas étage auxquels us devons cette littérature et qu'il distribue des prix vertu avec eux.

Mgr Perraud sait parfaitement le rôle dégoûtant qu'a t jouer Zola à un personnage immonde qu'il a uvé de bon goût d'affubler du nom de Jésus-Christ. Zola est élu, ce qui ne peut tarder, Mgr Perraud ura pas la dignité de Mgr Dupanloup qui, dans une asion beaucoup moins grave, quitta l'Institut et ce lat qui, chaque jour, offre le Saint-Sacrifice au nom Jésus-Christ, acceptera parfaitement de s'asseoir à é de l'écrivain qui a outragé Jésus-Christ d'une si urière façon qu'il est difficile de le rappeler ; il le itera de « cher collègue » gros comme le bras. nchement, quand on a la ceinture violette aussi tante, il est véritablement singulier de réserver ses rissures publiques aux catholiques comme Lasserre écrivent des *Mois de Marie*.

C'est l'éternelle histoire encore une fois. Les ennemis de la société chrétienne ont toutes les joies.

Le matin d'une exécution comme celle de ce vaurien de 19 ans qu'on guillotina l'an dernier à La Roquette, Gréard peut être satisfait de son œuvre. Lorsqu'il songe à ce fourgon qui laisse suinter quelques gouttes de sang en traversant le Paris matinal pour aller au Champ des Navets porter le cadavre d'un gamin qui a la tête entre les jambes, il peut se dire : « Ils vont bien, mes petits laïques, et la loi sur l'enseignement athée, à laquelle j'ai travaillé plus que personne, porte décidément de bons fruits. Cela n'empêche pas M. de Broglie, qui est un des chefs du parti catholique, de m'avoir reçu lui-même à l'Institut et de m'avoir dit que j'étais illustre. Pendant ce temps-là, les écrivains qui ont défendu le Dieu auquel croit M. de Broglie crèvent de faim en cherchant des répétitions qu'ils ne trouvent pas ou en travaillant à de peu rémunératrices encyclopédies... »

Léon Say, qui, ministre des Finances, a livré la Banque française aux Juifs allemands et ruiné 40,000 familles pour servir les intérêts des Rothschild voit se tendre vers lui la main du même duc de Broglie dont le fils a failli laisser un peu de son honneur dans la catastrophe de l'Union générale.

Les Ludovic Halévy et les Meilhac ont raillé l'armée tant qu'ils ont pu ; en entrant à l'Institut, ils trouvent des soldats en rang, des tambours qui battent et un officier qui les salue de l'épée.

Bourget et Maupassant peuvent se regarder déjà comme de l'Institut. L'un nous a raconté longuement pourquoi Mme de Tillières, qui aimait Poyame, couchait avec Cazal ; l'autre s'est efforcé de nous faire comprendre pourquoi André Mériolles, qui avait du plaisir à coucher avec une jeune fille de Fontainebleau l'abandonnait pour Mme de Burne avec laquelle il avait précédemment couché.

Je ne suis pas bégueule, et je me rappelle que

Shakespeare a dit dans *Peines d'amour perdues :* « Il faut que tous les hommes aiment soit une Madame, soit une Jeanneton. » Je ne demande donc pas mieux que de voir Bourget et Maupassant académiciens. Je voudrais seulement que ces psychologues habiles nous expliquassent, dans une jolie étude, pourquoi ces Perraud, ces Broglie, ces d'Haussonville, ces Vogué, ces Simon, ces Mézières dont quelques-uns pratiquent, tandis que d'autres parlent incessamment « des grandes lois morales nécessaires à toute société », votent toujours pour des gens dont l'œuvre est un perpétuel appel à la luxure. Qu'est-ce que vient faire cet évêque là-dedans ? Pourquoi jouent-ils tous cette comédie ? Comme le culte public que l'antiquité rendait à Vénus était plus honnête dans sa naturaliste sincérité que toutes ces hypocrisies !

On comprendrait, à la rigueur, que les catholiques se mêlent à ces gens-là pour nous pousser nous et nos idées, qu'ils cherchent à s'emparer de la forteresse pour y faire entrer les amis. C'est un système comme un autre et qui a réussi pour des écoles et pour des hommes qui, il y a vingt ans, faisaient éclater la foule de rire. A force d'obstination, Proust a fini par mettre Manet au Champ-de-Mars et il a bien failli le mettre au Louvre. Une fois à l'Institut, Zola y amènera peu à peu tous ceux qui remuent du crottin. C'est son esthétique à cet homme, il a raison.

Il est certain que depuis huit ans qu'il est à l'Académie, Mgr Perraud aurait pu faire dans un discours un bel éloge d'un écrivain comme Henri Lasserre ; il aurait pu dire à tous ces pourvoyeurs de débauche qui se pavanent sous la coupole, à tous ces faiseurs de romans obscènes ou d'opérettes lubriques : « Il n'y a pas mieux que vous au monde ; il y a de grands écrivains qui consolent, relèvent les âmes que vous abaissez. »

Les chefs catholiques se gardent bien d'agir ainsi. Bien loin de penser qu'ils honorent infiniment trop le monde-là en s'y mêlant, ils se croient honorés d'y

être. Dès qu'ils ont été admis dans ce milieu équivoque ou l'on rencontre, à côté de quelques braves gens, des financiers véreux, des ministres prévaricateurs, des littérateurs d'alcôve, ils croient qu'ils ont grandi ; ils rougissent de nous comme de parents pauvres, ils nous regardent comme des petits rien du tout et ils ne s'occupent de nous que pour nous faire du mal (1). Quand ils ont, comme Mgr Perraud, bien flirté, bien coquetté, bien échangé des politesses et des salamalecs avec des insulteurs de l'Église, ils se disent : « Tiens ! si j'allais secouer un peu mon frère l'écrivain catholique ? Si j'allais donner un coup de pied à mon serviteur ? »

On allongerait à l'infini le récit des mésaventures des catholiques qui ont voulu se mêler de défendre l'Église.

Quel épisode encore, à ce point de vue, que la fondation du *Journal de Rome!* Les fondateurs, pour obéir à un simple désir du Pape, donnent leur argent, leur temps, leur intelligence, leur travail pour une entreprise qui ne peut leur rapporter aucun bénéfice sérieux. Ils oublient la parole d'Antonelli sur les journalistes catholiques.

Pleins de candeur, ces naïfs se mettent à l'œuvre en s'imaginant que tous les catholiques italiens vont les aider dans leur campagne en faveur du pouvoir temporel. Immédiatement, avec un ensemble extraordinaire, partisans du Pape et partisans du Roi se réconcilient sur leur dos comme ces naturels des îles de la Sonde qui suspendent momentanément leurs batailles entre tribus pour manger ensemble le malheureux

---

(1) Henri Lasserre a été, cette fois, moins patient que d'habitude. Sous ce titre : *Légitime défense : lettre à Sa Grandeur Mgr l'évêque d'Autun*, il a écrit un petit chef-d'œuvre d'ironie et de verve. Jamais volée de bois vert ne fut administrée d'une plus magistrale façon. Il a fait imprimer sa brochure et l'a envoyée à Mgr Perraud ; il m'en a donné un exemplaire et, au dernier moment, il a hésité et n'a pas mis *Légitime défense* dans le commerce.

naufragé que la tempête a jeté sur leur rivage inhospitalier.

Dès qu'ils ont senti de l'argent, tous les *struggle for lifeurs* du Vatican s'attachent comme des pieuvres à ces Français pleins d'illusions et ils font payer à prix d'or au journal de la Papauté le moindre renseignement sur les affaires romaines.

Galimberti, le Nonce actuel de Vienne, exige un traitement considérable pour des articles qu'il ne fait jamais et qu'il est incapable de faire puisqu'il ne sait pas un mot de français. Finalement il vole la liste des abonnés du journal et fonde un journal concurrent : le *Moniteur de Rome*, dans lequel il accuse M. des Houx de toutes sortes de vilaines actions. Après plus de deux ans et demi de patience, M. des Houx se fâche et écrit : « Il est temps que ces infamies cessent, leur auteur est M. Galimberti. » Il reçoit les foudres du Vatican et l'*Osservatore romano* blâme le *Journal de Rome* de s'être permis de répondre à un prélat.

On ménageait encore le journal parce que l'argent n'y manquait pas. Le Père de Franciscis, sténographe du Vatican, trouve moyen, lui aussi, de se faire donner des appointements comme « consulteur théologique ». Son premier soin est de s'opposer à la publication d'un article dans lequel on démontrait la nécessité du pouvoir temporel !

— Je ne puis laisser publier cet article, dit-il ; je suis ici pour défendre l'Italie et nous ne voulons pas du pouvoir temporel.

L'article passe quand même. Le Père Franciscis donne sa démission et réclame une indemnité formidable. Devant les tribunaux il se présente en disant : « Est-ce qu'un Italien peut laisser insérer un article dans lequel on demande le démembrement de la Patrie italienne ? » Naturellement les juges lui accordent tout ce qu'il demande.

Un cardinal d'une admirable vertu, un ascète, le cardinal Pitra, essaie de prendre dans un journal d'Am-

sterdam, l'*Amstelbode*, la défense du *Journal de Rome*. Tous les faiseurs et les cyniques que le Pape a amenés de Pérouse accablent ce vieillard d'injures et menacent de lui enlever la pourpre.

Pour conclure, M. des Houx mis en prison par les Italiens, désavoué par le Pape, attaqué de tous les côtés, est obligé de s'en aller. Le Pape exige la disparition du *Journal de Rome;* pour complaire à quelques intrigants de son entourage, il détruit une propriété qui a coûté 400,000 francs de sacrifices à des Français qui sont venus se mettre au service de la Papauté persécutée.

Tous ces faits, remarquez-le, sont connus de tous; M. des Houx les a racontés tout au long et je vous en donne à peine un léger croquis comme note sur le temps présent. Nul ne s'aviserait de me démentir. Un de mes amis, qui a été victime des procédés sans nom des favoris du Vatican, a perdu une somme considérable dans ce journal fondé uniquement dans l'intention de servir la cause du Pape, d'après le désir exprimé par lui, *sur un ordre de lui*, serait-il plus juste d'écrire, puisque j'ai vu une lettre de lui recommandant le journal et signée de sa main; il reste à cet ami des documents; c'est peu de chose, mais il faut ajouter que ces documents éclairent la vie romaine d'un jour tout à fait édifiant...

RÉFLEXIONS ET CONSEILS

J'espère que cette étude sur la situation faite aux écrivains catholiques à l'heure actuelle vous aura inspiré quelques réflexions; c'est du moins le but que je me suis proposé.

En tout cas, la lecture de ce travail vous aura changés de ce que vous lisez tous les jours. J'ai lu dans ma vie 375 articles dans lesquels on apprenait au monde que ce vieux marchand de lorgnettes d'Offenbach avait composé des opérettes avec les Ludovic Halévy et les Crémieux à Saint-Germain, au pavillon Henri IV;

lbert Wolff fait régulièrement dix articles par an sur
sujet.

Voyons, Wolff, Prussien d'avant-hier, Français
'hier et chevalier de la Légion d'honneur par-dessus
marché, vidons cette question définitivement. C'est
en au pavillon Henri IV qu'Offenbach composait sa
usique de carrefour?

— C'est au pavillon Henri IV, à Saint-Germain, au
eu même où naquit Louis XIV.

— C'est excessivement intéressant... Cet Allemand
t-il prononcé là quelques paroles?

— Oui, il a dit à Zulma Bouffar : « Pas la beine de
anter, ma bedite enfant, ch'ai pas pesoin qu'on chante
a musique : si je foulais qu'on la chante, je me ferais
uer au grand Opéra. »

— Et Zulma, qu'est-ce qu'elle disait? Wolff, ne nous
che rien sur Zulma!

— Zulma! Elle écoutait... Elle buvait avec ivresse
ut ce qui venait du maëstro.

— Eh bien! Wolff, maintenant que ce point d'his-
ire est fixé, est-ce que tu ne pourrais pas nous lais-
r un peu tranquille avec ton compatriote Offenbach
retourner faire ton métier « d'achalandeur de ta-
eaux? »

Il semble, en effet, et c'est là le premier point que je
e permettrai de vous signaler, si vous le voulez bien,
'il n'y ait rien dans le monde de la pensée en dehors
es amours de cabotines juives et des œuvres de
uifs plus ou moins Prussiens. Grâce à son système
oppression basse, à l'impudent sans-gêne avec lequel
le revient sans cesse sur tout ce qui la touche, à son
ostination à ne parler que de cela, la Juiverie écri-
ante, d'accord avec la Juiverie barbouillante et musi-
ante, est parvenue à nous persuader que tous ceux
nt les pères n'avaient pas habité des ghettos étaient
dignes d'attirer l'attention publique.

Il convient donc, tout d'abord, de secouer cette tyran-
e qui est pesante et irritante à la fois, comme toutes

les tyrannies de domestiques, et de bien vous convaincre que tout ce qui touche aux écrivains catholiques appartient à l'histoire du mouvement intellectuel.

Ce premier point considéré, l'autre point à regarder est celui-ci : Les écrivains catholiques ne sont pas plus bêtes que les fils de Iouddis. Les plus grands succès de ce temps, au point de vue de la vente, ont été *Notre-Dame de Lourdes* et la *France juive*. Aucun ouvrage de Victor Hugo n'a été traduit en trente-huit langues, comme *Notre-Dame de Lourdes*.

Dès que nous parlons, la foule accourt et nous écoute.

Malheureusement, loin de se glorifier eux-mêmes en glorifiant les écrivains catholiques, les grands seigneurs, les chefs du parti conservateur et même certains prélats qui veulent paraître dans le mouvement réservent leurs amabilités aux écrivains prostitutionnels qui se sont servis de leur plume pour corrompre les âmes et démoraliser le pays. Trop souvent, ainsi que vous avez pu le constater, l'écrivain catholique est abreuvé de chagrins par ceux qui devraient, au contraire, l'encourager et l'appuyer.

Celui-là, un vieillard de soixante-douze ans, est frappé à la figure, à l'instigation, dit-on, d'un évêque, et l'archevêque de Paris est préoccupé seulement d'excuser les auteurs de cette agression. Celui-ci voit proscrit et traité d'inconvenant par un évêque un livre qu'un autre évêque a trouvé admirable.

Ceux-là sont encore les heureux; ils ont connu le succès, ils sont de taille à se défendre. Je sais que Mgr Perraud a fait une assez vilaine grimace en lisant *Légitime défense*, la brochure vengeresse d'Henri Lasserre. J'imagine qu'après les observations un peu vertes que j'ai été dans la douloureuse nécessité de lui adresser dans ce livre, M. le baron Reille se réservera désormais pour les élections du Tarn et s'abstiendra de se mêler au Gros-Caillou de choses qui ne le regardent pas.

Ce qu'il faudrait entendre soupirer, ce sont les faibles, les doux, les âmes tendres, les hommes auxquels on a fait perdre leur emploi au moment des décrets en leur promettant de les dédommager et auxquels on n'a jamais rien donné, les publicistes qui ont été soutenir les campagnes électorales et qu'on a congédiés après comme des mercenaires, parce que, confiants dans la parole des chefs catholiques, ils n'avaient pas eu la précaution de demander un traité.

Ceci vous explique que les gens un peu avisés qui ne sont pas hostiles à l'Eglise, mais pour lesquels le bonheur temporel n'est pas indifférent, s'éloignent d'un pareil parti et, comme on dit, se tirent des pattes avec un empressement que je comprends.

Le devoir de tous les êtres de droite conscience est donc de réagir contre l'influence, la pression presque matérielle qu'exercent sur le cerveau certains noms constamment répétés, de s'intéresser aux écrivains catholiques, aux hommes de leur race et de leur religion, de créer autour d'eux comme un courant de fraternelle sympathie et d'affectueuse attention.

Sans doute, il est déjà trop tard pour la génération qui est entrée dans la vie vers 1870 ; pour elle, le pli est pris. C'est la Presse juive qui lui fait ses modes et ses mots, ses enthousiasmes et ses admirations, ses idées et ses grands hommes.

Il est temps encore pour la nouvelle génération de ne pas prendre ces mauvaises habitudes ; elle sera déjà très grande, comparée à la précédente, si elle s'accoutume à penser par elle-même et surtout à ne pas rougir des siens.

L'exemple de ceux qui l'ont précédée est fait pour instruire cette génération qui commence. Les Conservateurs ont eu honte de leurs frères les écrivains catholiques ; ils ont réservé leurs sourires pour les financiers de l'autre côté ; aujourd'hui, ils servent de risée à tous. Où sont-ils ? Que sont-ils intellectuellement et politiquement ? De pauvres chiens sans maître

qui flairent le vent, s'élancent tout à coup dans une direction et reviennent la queue entre les jambes. Ils ont suivi Boulanger jusqu'à la mer qu'ils n'ont pu franchir parce qu'il y avait trop d'eau ; aujourd'hui ils courent sur les talons de Constans avec le regard triste du chien errant qui dit : « Emmène-moi, veux-tu ? »

III

L'ÉGLISE ET L'ARGENT

Des écrivains qui connaissent trop bien l'histoire. — Crise d'atonie et de pusillanimité que traversent les représentants de l'Eglise. — Le meurtre rituel. — Les divers états de civilisation. — Les sacrifices humains au Dahomey. — L'assassinat du petit Abd-el-Nour. — Un archevêque qui a peur des Juifs. — L'abbé Desportes et Mgr Thomas. — Des lettres piteuses. — *Tué par les Juifs...* — Hier et aujourd'hui. — Les magasins juifs et les Congrégations. — Les Sœurs quêteuses de Lille. — Un négociant qui n'est pas content. — L'opinion publique depuis les décrets. — Le monde catholique et l'Argent. — Les capitulations de conscience. — Les suicidés de distinction. — Le prêtre et le médecin. — Le Saint-Sacrement enlevé pour cent mille francs. — A Saint-Philippe-du-Roule et à Notre-Dame. — L'abbé Frémont et l'abbé le Nordez.

Une des causes de l'hostilité que les membres influents du clergé témoignent aux écrivains catholiques, c'est notre connaissance de l'histoire de l'Eglise. Cette histoire, nous en trouvons toutes les pages également belles et nous n'avons envie d'en déchirer aucune. Cela gêne pour les accommodements, les petits arrangements, les dîners en ville.

Nous ne demandons pas mieux que d'admirer le Dominicain libéral, partisan des idées modernes, mais nous ne pouvons oublier que les Dominicains d'Espagne furent d'ardents patriotes, des patriotes à notre façon

t que, pour sauver leur pays, ils n'hésitèrent pas à
ıpprimer tous les Juifs qui voulaient livrer l'Espagne
l'ennemi et exploiter le pauvre peuple pour s'enrichir
ses dépens.

On montrait encore, au commencement de ce siècle,
ır la place de Séville, des pavés noircis, littéralement
ılcinés par la flamme des bûchers qu'on avait dressés
pendant des siècles. Pendant trois cents ans, les mul-
ıudes assemblées avaient pu apercevoir là, à certains
urs, drapés dans leur robe blanche, des Espagnols à
fière et énergique figure, qui n'étaient pas précisé-
ent tendres pour ceux que le Père Didon appelle « les
ands Sémites. »

Beaucoup de ces Dominicains, saint Dominique en
te, ayant été canonisés, il s'ensuit qu'il n'y a rien de
ieux à faire qu'à imiter leurs mâles vertus et à dé-
ıdre comme eux notre Patrimoine, notre Patrie et
tre race.

Une des questions qui chiffonnent le plus à l'heure
tuelle certains ecclésiastiques désireux de se mettre
en avec Israël, est la question du meurtre rituel, du
me du sang.

Le fait de l'assassinat d'enfants chrétiens par les
ifs est un fait aussi évident que la lumière du jour.

C'est une sorte de monomanie qui touche peut-être
ıs à la physiologie qu'à l'histoire religieuse, une
)èce de névrose ethnique, une des plus saisissantes
ınifestations de l'atavisme faisant revivre, dans le Juif
)scrit à travers la terre, la volupté du sang propre au
mite, le goût de ces sacrifices humains que les Pro-
ètes eurent tant de peine à détruire dans l'ancien Israël.

Jamais il n'a été prétendu que la religion mosaïque
lonnât ces meurtres ; il a été, en revanche, démontré
la plus indiscutable façon que l'assassinat rituel était
e pratique constante chez les Juifs du Moyen Age et
e dans les pays où le Juif est encore à l'état de na-
e, ces crimes se renouvellent constamment.

Nous avons tous causé, en écoutant les Lautars à l'Exposition, avec des Roumains qui ont été élevés à Paris, qui sont aussi Parisiens que nous et qui chaque année, à l'époque de la Pâque juive, constatent des meurtres de ce genre, commis sur leurs terres, presque sous leurs yeux. J'ai d'innombrables témoignages de propriétaires de Pologne et de Galicie à ce sujet.

Les Sœurs de Charité qui ont habité l'Orient racontent toutes, qu'impuissantes à prévenir ces crimes ou à en obtenir la répression quand ils ont été commis, elles veillent à ce que les enfants dont elles ont la garde ne s'éloignent pas d'elles au moment de la Pâque.

Des religieux m'ont raconté vingt fois des faits de ce genre en causant chez moi, sans hésitation.

Malgré le silence de la Presse française, presque tout entière vendue à Israël, toute l'Europe a lu la lettre navrante de la mère du petit Abd-el-Nour, assassiné par les Juifs de Damas au mois d'avril dernier ; tout le monde a entendu le déchirant appel adressé à la France par une mère qui demandait justice et qui n'a rencontré que l'indifférence dans ce pays si prompt jadis à se passionner pour toute noble cause.

L'auteur du *Mystère du sang*, notre courageux ami l'abbé Desportes, a publié au mois d'octobre sous ce titre : *Tué par les Juifs, Histoire d'un meurtre rituel* une remarquable brochure qui retrace dans tous ses détails l'assassinat du malheureux Abd-el-Nour et qui ne laisse pas debout un seul des mensonges accumulés par les Juifs à ce sujet.

Le Passé est plein de ces récits. Les chroniques, les monuments commémoratifs, les vitraux d'églises, les pièces d'Archives, les documents judiciaires, tous les éléments d'information, en un mot, avec lesquels s'écrit l'histoire, attestent les moindres particularités de ces crimes. S'il fallait nier des faits aussi surabondamment prouvés, il faudrait nier tous les faits historiques qui ne nous ont été transmis que par des témoignages analogues. Il n'y a pas un élève de l'École des Chartes qui

ait les mains pleines de preuves de l'existence de tte superstition monstrueuse qui était à l'état endéique chez les Juifs du Moyen Age.

Quant à l'Eglise, elle ne peut avoir une hésitation sur point ; elle a mis au rang des Saints ou des Bienheuux quelques-unes de ces enfantines victimes de la rocité juive ; elle a assigné un jour pour célébrer leur te et les Bollandistes leur ont consacré de longues ges. Il ne peut donc y avoir de doute au sujet de ces imes lorsqu'on sait les sévères enquêtes qui précèdent s procès de canonisation et les garanties dont Rome ntoure avant de rien décider sur ces points.

Pour ne citer qu'un témoignage parmi tant de milrs de documents, le bref du pape Benoît XIV est mel sur ce point. Benoît XIV n'écrivait pas, cependnt, dans la nuit du Moyen Age, puisqu'il est convenu ur les badauds contemporains qu'il ne faisait jamais soleil avant 1789, ce saint pontife vivait au dixitième siècle, et son bref est de 1755.

Si notre clergé avait le goût de ces fortes et belles ides qui n'effrayaient pas les moines d'autrefois, s'il ait le courage de la vérité comme on l'avait jadis, nais occasion ne fut plus favorable pour lui d'utiliser recherches de la médecine actuelle et de montrer nbien, comme pour l'hypnotisme, elles confirment et pliquent les faits mal compris de l'histoire du Passé à quel point elles justifient tout ce qu'a fait l'Eglise.

A mesure que l'univers s'agrandit, nous pouvons, en et, contempler tels qu'ils étaient il y a des milliers nnées les états primitifs de l'humanité et embrasser nme dans un tableau synoptique les stades de l'évoion humaine. Tandis que certains aînés de la famille chent à force de progrès à la sénilité, c'est-à-dire à seconde enfance, les cadets sortent à peine de la prère enfance. Beaucoup mangent leurs semblables nme aux premiers jours du monde et en sont encore l'anthropophagie qui est la forme rudimentaire du

struggle-life, le premier degré d'une échelle dont le entreprises des Erlanger, des Bischoffsheim ou de Rothschild représentent le sommet.

Dans le Juif qui est très vieux et dont la race s'es conservée presque intacte, vous trouvez simultanément en changeant seulement de pays, des états différents A côté de l'Israélite frotté de littérature qui par certain aspects, plus superficiels d'ailleurs que réels, sembl personnifier l'extrême raffinement de la civilisation vous pouvez voir encore fonctionner le Sémite molo chiste. Vous rencontrez au Dahomey les sacrifice humains tels que les célébraient les prêtres de Ba sur les hauts lieux et, selon toute probabilité, ces Fét cheurs du roi Béhanzin qui arrosent de sang les fêtes d la Grande Coutume, sont des Sémites juifs (1), de Mathan quelconques, sacrificateurs du roi.

A l'est du Grand-Popo, dit M. Elysée Reclus, commence l territoire de Dahomey, gardé à une petite distance de l'en trée par la ville considérable de Gléhoué que les Européen ont désignée par les divers noms de Fida, Hwedah, Whydal Ouïda : les anciens auteurs l'appelaient *Juda;* ses habitan étaient dits les *Judaïques* et on les considérait en eff comme un reste des tribus dispersées d'Israël; au nord rivière d'Allala, dont le vrai nom est Efra, était devenu l'Euphrate pour les érudits (2).

A un autre point de vue, la théorie de l'évolution d névroses explique parfaitement la permanence de cet folie molochiste dans certains pays et sa disparitio dans d'autres. Le changement de milieu est le gran guérisseur de la névrose ; aussi, chez les Juifs d'Am

---

(1) C'est ce qui fait comprendre les efforts tentés par le gouv nement actuel pour s'emparer de ce pays qui n'a aucun intér pour nous. Les Juifs de Paris veulent rétablir le lien entre eux leurs frères de là-bas, et c'est pour cela que nos soldats de l'infa terie de marine vont mourir comme des mouches sur cette cô maudite.

(2) Elysée Reclus : *Géographie universelle*, tome XII.

rique, qui sont dans des conditions de vie tout à fait renouvelées, on n'entend jamais parler d'actes de ce genre. En Orient, au contraire, en Roumanie, en Galicie où les Juifs vivent depuis des siècles les uns sur les autres, où les ferments héréditaires, les germes de cette monomanie affreuse sont à l'état d'incubation constant, ces actes se produisent à chaque instant.

On ne saura jamais ce que ces histoires-là coûtent d'argent et de démarches aux Juifs influents d'Europe; ls doivent être furieux à certains moments; n'importe, ls interviennent toujours, comme pour l'assassinat du Père Thomas ou l'affaire Tisza-Ezlar. Ils payent le fonc-ionnaire autrichien, roumain ou turc; ils payent les uges, ils payent les faux témoins, ils payent la Presse le Paris qui insulte les victimes; ils payent tout...

On voit qu'il y a là les éléments d'une étude très cu-ieuse pour un ecclésiastique qui aurait du loisir.

En tous cas, demander à un prêtre catholique de ier l'existence du meurtre rituel, c'est tout simple-ient lui demander de reconnaître que l'Église, en béa-fiant les malheureux petits enfants égorgés par les uifs, s'est livrée à la plus odieuse des impostures, u'elle s'est jouée cyniquement de la crédulité des euples.

Les Juifs, qui ne reculent devant aucune impudence, nt eu l'aplomb de solliciter de certains prélats cet aveu égradant.

Mgr Thomas, archevêque de Rouen, donna en cette rconstance une nouvelle preuve de cette servilité qui passe toutes les bornes.

L'auteur du *Mystère du sang* achevait ses études grand séminaire, lorsqu'il fut mis en demeure, par rchevêque, ou de renoncer à son livre, ou de quitter médiatement le séminaire.

L'archevêque, notez-le bien, n'avait absolument au-n reproche à adresser au jeune séminariste; il n'avait s lu le livre, il ne savait rien de ce qu'il contenait, il

en connaissait seulement le sujet. C'est dans ces cond
tions que, dans l'espérance d'être nommé cardinal, po
faire sa cour au Juif Hendlé, préfet de la Seine-Inf
rieure, pour faire sa cour aux Juifs, pour faire sa co
à tout le monde, il n'hésitait pas à briser la carriè
d'un aspirant au sacerdoce. Dieu avait appelé un jeu
homme à lui ; il lui avait donné la vocation, et l'arch
vêque, qui aurait dû être le père spirituel de ce jeu
homme, son protecteur contre les ennemis de l'Égli
le rejetait hors du sanctuaire.

Mgr Thomas ne prit même pas la peine de cach
les motifs qui le faisaient agir, il dit textuellement
jeune abbé : « Les Juifs sont des gens fort peu
mables, mais ils sont terriblement puissants et je
veux pas me faire d'affaire avec eux. »

Ne croyez pas que l'archevêque de Rouen s'en s
tenu là. Le pauvre abbé quitta le séminaire de Rou
prit un préceptorat et se réfugia, lui aussi, dans
autre diocèse... La vocation était évidente, la condui
irréprochable; l'évêque d'Amiens comprit son devo
accueillit l'abbé Desportes et l'appela au sous-diaco
pour l'ordination de Noël dernier.

Que pensez-vous que fit Mgr Thomas ? Il n'avait q
laisser tranquille ce jeune homme qui ne dépendait p
de lui. Il eut le triste courage, pour complaire à Henc
de poursuivre ce malheureux ; il envoya l'ancien su
rieur du séminaire de Rouen intriguer près de l'évê
d'Amiens pour le décider à chasser celui auque
avait donné asile. L'évêque d'Amiens ne voulut
céder.

Mgr Thomas s'avisa alors d'un autre expédient.
bans du sous-diaconat qui est comme le mariage
prêtre avec l'Église, doivent, on le sait, être pub
dans la commune où est né le futur sous-diacre. L
chevêque de Rouen défendit au curé d'Yebleron, la
roisse habitée par les parents de l'abbé Desportes,
proclamer les bans !

Remarquez que le cardinal n'avait aucune espèce

droit d'agir ainsi, puisqu'il ne possédait plus d'autorité sur l'abbé Desportes. Le curé d'Yebleron dut cependant obéir, sous peine d'être persécuté, lui aussi.

Le spectacle de ce prince de l'Église traquant un jeune prêtre pour satisfaire la haine d'un préfet juif est un des faits les plus répugnants de cette époque. Sans doute il ne frappera pas les chefs du parti catholique ; ils sont d'avance pour le prélat qui habite un palais contre l'humble séminariste dont toute la fortune tient dans une valise. Toutes les vilenies leur semblent naturelles et l'on n'a pas oublié la bassesse d'âme de la duchesse de Chartres allant présenter ses respects à la femme d'Hendlé, au moment où le duc venait d'être chassé de l'armée. Les vrais chrétiens, au contraire, ceux qui, selon l'expression de Louis Veuillot, avent quelque chose de Jésus-Christ, éprouveront un sentiment de poignante tristesse en voyant où en est tombé l'Episcopat français.

C'est encore un prélat « fin de siècle » qui s'exhibe là tout entier avec une inconscience presque naïve, et l'on est heureux de pouvoir mettre en regard de cette pusillanimité la lettre courageuse écrite au persécuté par Mgr Trégaro, évêque de Séez, qui, nous l'avons vu, n'a pas toujours été aussi bien inspiré :

Séez, le 7 mars 1890.

Cher monsieur,

J'ai lu attentivement et non sans intérêt votre ouvrage intitulé *Le Mystère du sang chez les Juifs de tous les temps*. Ce livre est d'une incontestable actualité, et propre à ouvrir les yeux à un grand nombre d'aveugles plus ou moins volontaires. Il fera naître, dans bien des cœurs, de tristes réflexions sur le rôle que jouent tant de catholiques de nos jours. Puisse-t-il leur ouvrir les yeux !

Agréez, cher monsieur, l'assurance de mon dévouement.

François Marie,
Évêque de Séez.

Après ce demi-succès obtenu en France, les Juifs songèrent à opérer en Angleterre.

Au moment de l'apparition du *Mystère du sang*, le grand-rabbin de Londres, Adler, osa écrire au cardinal Manning pour lui demander de déclarer que les Juifs ne s'étaient jamais rendus coupables des meurtres rituels à la suite desquels les petits enfants martyrs avaient été canonisés.

Le cardinal Manning a 82 ans ; dans une vie qui fut féconde et glorieuse, il a assez travaillé pour avoir le droit d'aspirer au repos, et dame! en sa qualité d'archevêque de Westminster, il fila à l'anglaise...

Il écrivit à celui qu'il appelait : « Mon cher rabbi Adler » une lettre cotonneuse et vague dans laquelle il protestait qu'il n'avait « aucune sympathie pour de pareilles horreurs ». Manquait-il de sympathie pour ceux qui commettent les horreurs ou pour ceux qui les racontent? On avait beau retourner la lettre dans tous les sens, il était impossible d'en rien tirer. Ainsi que je vous l'ai expliqué dans un précédent chapitre, le mot « sympathie » (1) sert à tout : *sun patheo*, j'éprouve avec...

---

(1) Il ne s'agit pas ici de sympathie ou d'antipathie, il s'agit de savoir si les faits relatés par l'abbé Desportes d'après les Bollandistes et autres écrivains ecclésiastiques sont vrais ou faux, s'il est exact que les Juifs aient égorgé des enfants chrétiens en haine du Christ et, qu'après un sévère examen, ces enfants aient été canonisés par des Papes.

Le bref du Pape Benoît XIV est formel sur ce point. Après avoir rappelé le nom de différents martyrs du sacrifice molochiste, qu'il serait trop long de citer, après avoir constaté de quels renseignements il s'est entouré pour autoriser le culte public d'un de ces petits martyrs, il ajoute :

V. — En agissant de cette manière, nous n'avons fait que suivre le modèle que nous a laissé notre prédécesseur, Sixte V.

En l'année 1485, un enfant de Trente, qui n'avait pas encore atteint l'âge de trois ans, le bienheureux Simon, fut tué par des Juifs avec la dernière barbarie. Ce crime épouvantable ayant provoqué de nombreux et très grands troubles, et les Juifs, de leur côté ayant usé de tous les moyens pour écarter les châtiments qu'ils avaient mérités et échapper à la juste colère des Chrétiens, Sixte IV jugea ne pas pouvoir se dispenser

Le « cher rabbi Adler » ne fut pas content et il y eut des cris de fureur parmi tous ces Juifs de Londres dont un numéro du *Graphic*, fort précieux à consulter, nous a donné un jour les curieuses physionomies en groupant, dans un saisissant dessin, toutes ces têtes de caïmans et de loups-cerviers autrement féroces et haineuses que celles de nos Juifs de Paris.

Le « cher rabbi » eut l'audace d'interpeller de nouveau le cardinal Manning à propos d'une lettre que le cardinal Rampolla avait adressée à l'auteur du *Mystère du sang*, et l'excellent cardinal Manning poussa la condescendance jusqu'à transmettre au cardinal Rampolla la lettre du « cher rabbi ».

Le cardinal Rampolla n'aurait eu qu'à répondre la vérité et à rappeler la date des décrets de béatification des petits martyrs d'Israël, il accoucha d'une lettre d'Italien, c'est-à-dire d'un chef-d'œuvre d'obséquiosité et de fourberie ; il s'excusait sans s'excuser et ne disait pas un mot de la question elle-même. Le cardinal Manning transmit ce morceau à Adler dans une lettre qui était ainsi conçue :

Cher Rabbi Adler,

J'ai envoyé votre lettre à Rome et elle a été officiellement communiquée au secrétaire d'Etat, le cardinal Rampolla.

'intervenir en personne et defendit de continuer à honorer le bienheureux imon d'un culte public, jusqu'à ce qu'il eût *été reconnu avec évidence qu'il vait été égorgé par les Juifs en haine de la foi chrétienne*.

Nous avons inséré ce bref de Sixte IV dans notre ouvrage : *De la 'anonisation* (Livre I, chap. XIV, n° 4).

Mais, par la suite, la *lumière ayant été faite pleine et entière* et les reuves ne laissant subsister aucun doute, tant sur la mort que sur la ause pour laquelle elle avait été donnée, et la certitude étant acquise ue les meurtriers étaient des Juifs, — comme il ressort du procès qui est acore conservé maintenant dans les archives secrètes du château Saintnge, — toutes choses que nous avons relatées dans notre ouvrage : *De Canonisation* (T. III, chap. XV, n° 6), le Souverain-Pontife Sixte V, en année 1588, donna un bref pour accorder la célébration de la messe et e l'office propre, à réciter en un jour déterminé dans la ville et dans tout diocèse de Trente, en l'honneur du bienheureux Simon, avec indulgence enière pour tous ceux qui, s'étant confessés et ayant communié, visiteaient ce jour-là l'église dans laquelle sont vénérées ses reliques. . . .

. . . . . .

La réponse est «que le Pape a ordonné d'écrire la lettre d'usage — qui accuse réception des livres, sans les recommander — à l'auteur du livre dont vous vous plaignez. C'est la lettre de pure forme qu'on envoie à tout le monde avant que le livre ne soit examiné et souvent même avant qu'il ne soit lu. »

Rien ne pourrait être plus éloigné de l'esprit du Pape que l'idée de blesser gratuitement les susceptibilités du peuple juif.

Croyez-moi votre fidèlement,

(Signé) : Henry E.,
Cardinal-archevêque.

Au moment de l'apparition de la brochure : *Tué par les Juifs*, l'abbé Desportes adressait au cardinal Rampolla la belle et touchante lettre que l'on va lire :

Monseigneur,

J'ai eu l'honneur d'adresser hier à Votre Eminence deux exemplaires de la brochure que je viens de publier : *Tué par les Juifs*. J'y fais l'histoire d'un horrible guet-apens dont la justice humaine n'a point encore tiré vengeance malgré les preuves de la culpabilité la plus évidente. Il appartient aux puissances européennes, et surtout à l'Eglise, qui autrefois canonisait les innocentes victimes de la Synagogue, d'élever la voix et de demander que justice soit rendue à la pauvre mère.

Je prie Votre Eminence de déposer un exemplaire aux pieds du Saint-Père. Je l'offre à Sa Sainteté en fils soumis et dévoué. Je ne doute pas que le grand Léon XIII, le Saint et le Juste, ne bénisse mon travail, et ne demande, lui aussi, la lumière sur cette ténébreuse affaire.

C'est un enfant de l'Eglise que l'on dit avoir été martyrisé en haine de notre foi. N'est-il pas du devoir de l'Eglise de savoir la vérité et de sommer l'autorité turque de faire une enquête? Le gouvernement italien l'a fait, le gouvernement anglais l'a fait : l'Eglise ne peut rester en arrière, ne peut faire moins qu'un excommunié et un hérétique pour l'un de ses enfants.

J'ai beaucoup souffert, moi simple clerc inconnu, je me suis exposé à l'exil et à la pauvreté pour proclamer l'igno-

minie des pires ennemis du Christianisme. Je serai largement payé de mes peines si le Saint-Père daigne bénir mes travaux et ma personne.

Veuillez agréer, etc.

Le cardinal Rampolla lui répondait par la lettre suivante :

Monsieur,

J'ai reçu votre lettre du 29 octobre dernier, et les deux exemplaires de l'opuscule dont vous parlez. Vous m'avez donné le soin d'en mettre un dans les mains vénérées du Saint-Père. Je suis heureux de vous apprendre que Sa Sainteté a reçu avec reconnaissance votre filial hommage et que du fond du cœur elle vous envoie sa bénédiction apostolique.

En vous rendant compte de tout cela, je vous remercie vivement de l'exemplaire qui m'est destiné et avec des sentiments d'estime distinguée, je me déclare, Monsieur,

Votre dévoué serviteur,

M. Card. Rampolla.

Rome, 31 octobre 1890.

Cette fois, les Juifs ne pourront pas prétendre que le cardinal Rampolla ignorait ce dont il s'agissait et qu'il a envoyé un simple accusé de réception par politesse.

Décision d'archevêque français, lettre d'archevêque anglais, missive de secrétaire d'État romain, tout cela, n'est-il pas vrai, éveille en nous l'idée d'une extraordinaire pleutrerie ?

Je comprends qu'un tel spectacle doive inspirer quelque orgueil à ces grands Youtres des capitales dont les pères croupissaient dans la squalidité des ghettos et qui, maintenant, maîtres du monde matériel, voient l'Église elle-même reculer devant eux.

« Quoi, se disent-ils, c'est là cette Eglise à qui Dieu a donné pouvoir de lier et de délier sur la terre et dans le ciel, cette Eglise qui se prétend dépositaire de la Vérité immuable et qui parle au Temps au nom de l'Eternité !

» Voici qu'elle n'ose plus avouer ce qu'elle affirmait jadis d'une si solennelle façon. Elle semble avoir honte maintenant des Saints qu'elle a désignés jadis au culte des fidèles et, si elle ne les renie pas tout à fait, elle les relègue dans un coin comme des Saints qui ont cessé de plaire.

» Aux siècles passés, elle ne craignait pas d'émouvoir la foule avec des pèlerinages au tombeau de ces enfants martyrs, elle promenait leurs ossements par les villes.

» Le Juif, alors, était le paria, l'être honni et repoussé de tous, et proclamer ainsi par l'hommage rendu aux victimes que des crimes avaient été commis, c'était, en bien des circonstances, non seulement vouer les bourreaux, mais leurs frères au massacre et à la mort. La seule excuse de l'Eglise, pour agir ainsi, c'était de croire que ces crimes étaient réels.

» Aujourd'hui, les plus hauts dignitaires de l'Eglise bafouillent lugubrement quand on les met au pied du mur et protestent qu'ils n'entendent pas blesser « les susceptibilités » des Juifs. Qu'a-t-il fallu pour motiver un tel changement d'attitude, pour amener l'Eglise à admettre que les enfants d'Israël avaient droit d'avoir des « susceptibilités » ? Il a fallu que les Juifs triomphent, qu'ils aient les millions et les châteaux, qu'ils soient barons, ministres ou lords-maires. »

Je comprends l'espèce de tristesse ironique, de désenchantement amer que j'ai constatés en causant avec quelques Juifs de la grande espèce, le dégoût dont ils sont saisis au milieu de cette victoire qui leur montre le néant de tout, l'agenouillement devant l'or d'autorités qui enseignent au nom de Dieu lui-même.

Ils se trompent, néanmoins, en s'imaginant que c'est l'Église qui s'abaisse ainsi.

Non, ce n'est pas l'Eglise, ce sont des hommes ; c'est un vieillard écrasé par un gigantesque labeur et qui veut s'éteindre en paix, c'est un Italien oblique et retors, c'est un prélat dévoré du désir de la pourpre.

Les Juifs l'ont bien compris. A la suite de ces inci-

dents, ils avaient eu la pensée de se faire donner par le Pape un brevet d'innocence, un solennel certificat de bonne conduite.

Ils veulent, dit la *Semaine israélite de Magdebourg*, demander au Pape de vouloir bien mettre à néant, par un document public, l'accusation souvent portée contre les Juifs de se livrer à des sacrifices sanglants dans leurs pratiques religieuses.

Dans la première partie de leur pétition les auteurs s'appuient sur les témoignages des sommités du clergé, depuis les Pères de l'Eglise jusqu'à nos jours, qui déclarent que cette accusation est une calomnie abominable. Ils sollicitent ensuite le Souverain-Pontife de déclarer formellement que rien, ni dans les rites, ni dans les pratiques judaïques, n'autorise à croire à ces sacrifices humains dont l'existence supposée a fait tant de victimes innocentes dans certains pays peu éclairés.

Les pétitionnaires expriment l'espoir que Léon XIII ne refusera pas de se rendre à cette prière pressante et bien fondée, au nom de la vérité, de la justice et de l'humanité.

Cette démarche, les Juifs n'ont pas osé la faire et ceux de leurs amis qui connaissent Rome les en ont sagement dissuadés. Cette fois ils auraient trouvé non plus les hommes corruptibles et accessibles à toutes les convoitises, mais l'Eglise elle-même. Les monsignori auraient, moyennant finances, promis tout ce qu'on aurait voulu, la Presse aurait annoncé d'avance le résultat, puis il se serait rencontré une « âme blanche », comme on dit à Rome, qui aurait tiré des Archives le dossier du procès de canonisation des petits martyrs et la Papauté aurait répondu : *Non possumus*.

Quelle raison peut avoir le haut clergé de se faire ainsi le complaisant des Juifs? Quels avantages même trouve-il? On a beau chercher, on ne comprend pas... Cette soumission se produit sous toutes les formes. J'ai déjà parlé des Juifs qui avaient à peu près monopolisé le commerce des objets de sainteté ; ce qu'on aura peine à croire, c'est que dans la plupart des villes

de province les Congrégations et la plupart des catholiques influents, à leur exemple, ne se fournissent que dans les magasins juifs.

On ne peut s'imaginer le tort que le clergé s'est fait ainsi. Il existait une classe intermédiaire de braves gens de vieille souche française, point bigots toujours, mais catholiques comme ils sont Français, dans les moëlles. Ceux-là n'avaient aucune haine pour le prêtre, ils accueillaient bien les Sœurs quêteuses et leur remettaient de bon cœur leur obole.

Les Congrégations sont parvenues à s'aliéner ce bon monde, à l'agacer, à l'exaspérer par le mépris qu'on faisait de lui, tandis qu'on réservait toutes les préférences pour des youtres arrivés tout à coup d'Allemagne pour y faire à la fois du commerce et de l'espionnage.

A Nantes, c'est un mot d'ordre imposé aux catholiques de n'acheter que chez les Juifs.

Un catholique de Nantes m'écrivait: « C'était une joie pour moi de donner aux Sœurs; je me suis décidé à les mettre à la porte, très courtoisement sans doute, mais très fermement... Je leur ai dit: « C'est maintenant un » principe chez moi, je ne veux pas que mon argent » sorte de ma poche pour aller dans celle des Juifs. » Quand vous avez besoin de nous, vous savez notre » adresse, mais quand il s'agit d'emplettes, vous ne » vous en souvenez plus; j'en ai assez. »

Le *Lillois* (1) a publié la lettre d'un marchand très justement indigné, qui forme un tableau de genre tout fait. On y voit chaque personnage en action: le chrétien qui remet son offrande et, poliment, conduit les Sœurs jusqu'à la porte, et les Sœurs lui tournant le dos pour aller porter son argent au Juif.

Voici, d'ailleurs, ce récit:

Dernièrement, deux Religieuses vinrent demander mon

(1) *Lillois*, 25 janvier 1891.

obole pour une œuvre charitable digne du plus grand intérêt.

Je leur remis dix francs et les accompagnai, quand elles se retirèrent, jusqu'à la porte.

Quelle ne fut pas ma surprise de les voir, en sortant de chez moi, traverser la rue et entrer dans une boutique où les Juifs, sous prétexte de liquidation, avaient fait un grand déballage de toutes sortes de marchandises.

Justement intrigué et indigné de ce que l'argent des catholiques allait entrer dans la bourse de ces *pons chuifs* pour ne plus en sortir, je suivis des yeux les deux Sœurs et observai leurs allures.

Naturellement les Juifs reçoivent bien ceux qui font prospérer leur *bedide gommerce*, les catholiques et les religieuses surtout.

Celles-ci firent de nombreux achats, et je les vis acquérir à bon prix des articles de lingerie que je vendais moi-même.

Oui, j'en vendais moi-même au même prix que ces Juifs, et mes marchandises n'étaient pas des soldes.

Ainsi donc, avec mon argent, l'argent d'un catholique, des Religieuses s'étaient fait voler par des Juifs, à ma barbe, moi marchand !

Eh bien ! je vous assure que j'ai regretté mon argent, j'aurais préféré me montrer deux fois plus généreux et leur servir gratis dans ma boutique les objets qu'elles ont achetés aux Juifs, le *pénéfice* eût été pour leurs pauvres.

C'est insensé !

Eh bien, ce qu'ont fait ces deux Religieuses, tous les catholiques le font.

. . . . . .

Si on contestait le fait, je pourrais citer le nom de M. L***, le négociant si légitimement révolté par de pareils procédés.

Quant au Juif, il emploie très généreusement, au point de vue de la Synagogue, l'argent que lui font gagner ses Sœurs, et il figure parmi les donateurs de la Communauté israélite de Lille ; il est Franc-Maçon naturellement ; il a été initié, au mois de juin 1885, dans la loge *le Réveil du Nord*.

A Lille, d'ailleurs, c'est une habitude et les grandes dévotes n'achèteront jamais un objet un peu coûteux

que dans le magasin d'objets de fantaisie que tient là-bas un Juif fort connu.

On ne peut pas tout dire, sous peine d'être accusé d'exagération, mais il y a évidemment des traîtres dans les hautes sphères de l'Eglise, des prélats affiliés aux arrière-Loges de la Maçonnerie qui, avec une habileté infinie, suggèrent au clergé tout ce qui, dans les petites choses comme dans les grandes, peut lui nuire dans l'esprit de tous, empêcher l'opinion de lui revenir.

Il n'est pas naturel, en effet, d'être aussi maladroit que l'est le parti clérical. Depuis dix ans, les Congrégations ont gâché la plus belle occasion qu'elles puissent jamais avoir. Après les Décrets, elles n'étaient pas encore populaires, mais elles avaient cessé d'être impopulaires ; la persécution leur avait fait un bien infini.

Si les Religieux avaient su tirer parti de l'élément dont je parlais plus haut, s'ils s'étaient intéressés à l'existence, aux travaux, aux soucis de tous les Français de la classe moyenne, victimes du système juif, écrasés par les Grands Magasins, s'ils avaient mené une active campagne contre le Juif allemand, ils auraient eu bien vite regagné le terrain perdu.

C'est ainsi qu'agissaient les moines d'autrefois, intimement associés à la vie de leurs contemporains. Les moines d'aujourd'hui ont laissé passer le moment. Quand un politicien à bout d'expédients demandera l'expulsion définitive, à la suite d'un scandale que la Franc-Maçonnerie aura organisé dans un couvent, les Religieux ne retrouveront même plus le mouvement d'opinion qui s'est produit en leur faveur il y a dix ans : « Qu'est-ce que vous voulez que nous fassions ? diront les moins hostiles ; ils nous embêtent, à la fin... »

Le triomphe de l'Argent incarné dans le Juif a visiblement enlevé tout sang-froid à une certaine partie du monde catholique, qui n'est pas la partie la moins agissante et la moins remuante. Devant cette instauration d'une Force nouvelle, l'Eglise semble, par moments,

erdre le sentiment d'elle-même et oublier ses doctrines autrefois.

Les rôles sont intervertis maintenant. Ce n'est plus le abbaliste, l'alchimiste juif qui cherche le *grand œuvre*, sont des faiseurs cléricaux qui font des conjurations in de trouver le secret de la fameuse Banque catholique, dont il est question depuis vingt ans, le moyen e faire de l'or avec rien.

Les financiers sérieux sont depuis longtemps édifiés ce sujet et ils savent qu'il n'y a rien à tenter, puisque s Rothschild, disposant de toute la puissance gouvernementale, feraient immédiatement étrangler par leur agistrature tout établissement qui les gênerait — omme ils l'ont fait pour l'Union générale.

Une armée d'aigrefins subalternes n'en continue pas oins à suivre l'idée... Il y a là tout un personnel de astaquouères, de financiers déjà compromis dans des ffaires Argentines ou autres, de parents de Nonces, de rinces romains plus ou moins authentiques. Le neveu u le cousin du Nonce extorque une semi-approbaon d'un cardinal quelconque, s'installe, comme le ernier qu'on vit à l'œuvre, à l'hôtel Bristol dans des ppartements royaux, y dépense six mille francs en ois semaines, fait régler sa note par une vieille dévote t quitte Paris pour aller faire des dupes ailleurs.

Il y aurait un chapitre bien étrange à écrire là-dessus; e l'avais commencé, je l'ai jeté au feu, car ces côtés du atholicisme sont vraiment pénibles.

Ce que j'ai simplement voulu mettre en relief, c'est ette lutte intérieure du pouvoir sacerdotal très passionnante pour ceux qui s'intéressent au mouvement des dées. Sans doute par ce qu'il représente d'éternel il reprendra bientôt conscience de lui-même en haut ; mais, par ce qui est humain en lui, il subit le temps qu'il fait, es attractions viles du moment, l'influence de l'argent.

Le Riche, qu'il ait forme de Juif ou de Chrétien judaïsant, tente visiblement le haut clergé, il va à lui, il se fait petit devant lui, il désire ne pas connaître que

cet or, que le Juif lui donne, est teint de sang humain, et quand on s'offre à l'instruire, il préfère ne pas être instruit. Quand on lui parle, à propos de certains hommes, de catastrophes qui ont retenti dans le monde entier, il feint l'étonnement, il dit : « Ne seraient-ce pas des bruits qu'on fait courir? J'aime mieux absoudre et marier sans rien savoir ; si je savais, je serais obligé de parler de restitution et on me laisserait peut-être mon absolution pour compte. »

Le haut sacerdoce qui veut ignorer comment les riches ont vécu, tient également, dans certaines circonstances, à ne pas apprendre comment ils sont morts Le suicide est le crime des crimes, c'est le crime de Judas, le seul que l'Eglise déclare damné parce qu'il a désespéré de la miséricorde de Dieu. Pendant des siècles, l'Eglise a refusé aux suicidés les honneurs religieux.

Sans doute... mais le service est de première classe, les tentures sont déjà arrivées et, qu'il s'agisse de l'archiduc Rodolphe, du prince Melissano, de Pascal, de Denfert-Rochereau, l'Eglise capitule ; elle accorde ses prières à l'agioteur qui s'est tué avec un flegme étonnant, elle les refuse à un pauvre diable d'artiste, inoffensif et bon entre tous, qui a succombé dans un duel. Il est vrai que l'artiste était mort sans un sou et que la jurisprudence canonique changerait probablement si quelque gros capitaliste avait l'idée de se faire tuer sur le terrain.

En ces occurrences, le haut sacerdoce cherche un répondant qui le couvre et, sans fausse honte, va demander à la Science athée, qu'il anathématisait la veille, de lui prêter un parapluie, de lui signer un bout de papier comme passeport.

« Malheureux ! vous niez le libre arbitre, vous prétendez supprimer la responsabilité de l'homme ! Vous prétendez que, dominé par des impulsions toutes physiques, il n'est pas libre de choisir entre le Bien et le Mal ! C'est abominable ! »

L'antienne change en cas de suicide distingué. On va trouver le médecin...

— Quelle catastrophe ! Ce pauvre X*** n'avait plus conscience de ses actes, n'est-ce pas ?

— Lui ! Il était d'un sang-froid magnifique. Il est mort comme un Romain, comme le Valerius Rufus qui, avant de se tuer, avait été donner un coup d'œil à son bûcher qu'on dressait dans le parc. Il s'aperçut que les flammes en montant noirciraient les statues et endommageraient les arbres, et il fit installer le bûcher un peu plus loin. X*** a réglé toutes ses affaires, il a été voir sa maîtresse avant de mourir, il a écrit une dernière lettre d'une admirable lucidité. Du reste, il y a un an qu'il m'avait fait part de son intention de se tuer, si l'affaire sur laquelle il comptait ne réussissait pas... C'est comme moi, j'ai une maladie organique, dans six ans elle sera arrivée à son dernier période et je ferai comme Bersot, je m'enfermerai dans ma chambre en prévenant un ami de venir le lendemain matin, et il me trouvera mort.

— Quelle horreur ! quelle horreur ! C'est que la famille a commandé un service de première classe et le grand orgue... Il faut à tout prix arranger cela.

– Qu'est-ce que vous voulez, monsieur l'abbé ?

— Le petit papier habituel constatant que ce pauvre X*** s'est tué dans un accès de fièvre chaude.

– Voilà. Nous compterons cela à la famille.

— Merci, cher maître, si un malheur vous arrive, nous vous ferons des funérailles splendides.

— Pour cela, non ! Si vous étiez les hommes de vos principes, si vous restiez fidèles à ce que vous déclarez être les lois de l'Église, peut-être aurais-je été à vous ; mais vous êtes des marchands comme les autres, vous faites fléchir toutes vos règles quand votre intérêt est en jeu et mon cadavre ira sans prières au cimetière...

Le lendemain, les cloches sonnent à toute volée le glas funèbre ; l'Église est tendue de la base au faîte, les chaises sont drapées de deuil et, avec ses ornements

noirs, la chasuble du curé se détache, avec une solennité triste qui impressionne les plus frivoles, sous les clartés de cierges innombrables.

La rue est encombrée d'équipages. Les gardiens de la paix font ranger la foule. Parfois, dans un groupe, un vieux prêtre de campagne aux gros souliers, à la soutane usée, interroge :

— Qu'y a-t-il?

— D'où venez-vous? C'est M. X*** qui s'est suicidé il y a trois jours et que l'Église enterre avec toutes ses pompes.

Alors le vieux prêtre pense à ce qu'on lui a appris au séminaire, aux traditions de l'Église, aux règles inflexibles qui étaient les mêmes pour les riches que pour les pauvres. Il est d'abord tenté de blâmer le laisser-aller de notre clergé et de dire : « Ah! ces Parisiens! » Puis il réfléchit et il se dit que son évêque en ferait autant, et il se rappelle qu'il a eu déjà sur les doigts pour avoir voulu se conformer aux enseignements de l'Église.

Dans cette voie-là, les curés des paroisses riches ne s'arrêtent plus et chaque jour ils livrent quelque chose de plus moyennant finance.

Tout Paris a parlé du scandale qui s'est produit au printemps dernier à l'occasion du mariage du fils d'un grand banquier juif, avec une jeune fille de l'aristocratie.

Pour le grand monde catholique, ce fut encore une date dans la descente. Jusque-là les mariages de cet ordre étaient précédés de l'abjuration du Juif ou de la Juive, et le monde, dans son scepticisme aimable, dans son désir d'être toujours content, prenait l'événement du bon côté. C'était un marché sans doute, on le savait bien, mais, somme toute, un hommage qu'on rendait au catholicisme.

L'argent qu'on prend aux Juifs, c'est de l'argent qui rentre.

Dans ce cas-là, le mariage pouvait être célébré à

l'église. Les *Archives israélites*, qui se sont égayées, au sujet de ce mariage, de la facilité du clergé catholique à faire fléchir les règles canoniques devant les billets de banque, vous expliquent fort bien le cas.

La bénédiction nuptiale étant aux yeux de l'Église un sacrement, l'autorité ecclésiastique exigeait précédemment, de la part du conjoint israélite, la conversion préalable au catholicisme et elle ne consacrait l'union que si cette formalité, à laquelle on ne se résigne pas aisément, avait été remplie.

Parfois, sans faire fléchir cette règle qu'elle considérait comme d'ordre canonique, elle autorisait le prêtre, quand l'un des conjoints appartenait au Judaïsme et ne voulait pas y renoncer, à octroyer sa bénédiction pure et simple sans accompagnement des rites usités, sans messe, non dans l'église, lieu consacré, mais dans la sacristie, terrain neutre.

Cette fois on donna la forte somme et le mariage d'une Catholique avec un Juif resté Juif fut célébré, non plus à la sacristie, mais dans l'église même dont on avait retiré le Saint-Sacrement et qu'on avait transformée en synagogue pour la circonstance.

Sans ostentation de mauvais goût, les Juifs prirent acte du marché. Un Juif fort connu du Paris mondain entra le chapeau sur la tête.

— Pardon, monsieur, lui dit le suisse, on se découvre dans une église.

— Je ne suis pas dans une église, répondit fermement le Juif sans se livrer à aucun éclat de voix. Il garda son chapeau sur la tête quelques minutes pour bien marquer le droit qu'un des siens avait payé et l'ôta ensuite, en homme qui désire ne pas faire de scandale.

Le suisse ne se formalisa pas, il était dans le ravissement et criait à tout venant : « Il nous faudrait des mariages comme cela tous les jours. »

Le dégoût vint à beaucoup devant ce spectacle, devant ces prêtres si accessibles à l'argent et qui faisaient ce que des Popes n'auraient pas fait, devant cette pauvre

petite fille de l'aristocratie aussi, cette Iphigénie, non plus en Aulide mais en Judée, mariée dans des conditions que l'on connaissait. Le prêtre vendait la maison de Dieu au Juif et le père lui livrait sa fille...

C'était un peu écœurant tout de même et, quelque accommodant qu'il soit, le monde élégant avait, malgré son hypocrisie et sa légèreté, comme la sensation d'une profanation ; il lui semblait qu'il assistait à un sacrilège et que cela ne porterait pas bonheur à ceux qui avaient été là.

Les hommes, sans doute, se disaient que l'affaire était bonne, et néanmoins quelque réminiscence leur revenait de leur éducation première, de leurs croyances d'autrefois. En remontant dans leur coupé, les femmes se rappelaient les impressions du couvent, les ferveurs juvéniles, la veillée faite à tour de rôle devant le Saint-Sacrement, la courte prière qui jaillissait du cœur, si ardente et si spontanée, devant la statue de la Vierge qui ornait le vestibule ou le jardin, les heures où l'âme s'était sentie comme ravie en Dieu... On en parla partout pendant huit jours.

Quant au curé, depuis ce temps, il est devenu bizarre, un peu loufoque ; il semble étonné de ce qu'il a fait. Il a reçu cent mille francs, dit-on ; peut-être regrette-t-il, comme les magistrats qui ont jugé le dernier procès des financiers, de ne pas avoir demandé davantage. Il a un peu raison. Au prix où en est la vie, en effet, vendre le bon Dieu pour cent mille francs seulement, ce n'est vraiment pas payé...

Les prêtres de campagne valent mieux que cela, mais voilà... On leur défend de parler de nous et l'on permet à ceux qui nous attaquent de fulminer contre nous dans la chaire. Que de fois, après la *France juive*, quand j'étais en Normandie, j'ai entendu des curés me dire : « Si vous saviez comme la langue nous démange de toucher un mot à nos ouailles de votre œuvre et de vos idées, mais l'évêque ne voudrait

pas... » L'abbé Frémont n'a pas eu ce scrupule et il a consacré tout un demi-sermon à un éreintement de la *France juive*.

C'était à Saint-Philippe-du-Roule. Il y avait là toutes ces petites Juives qui se partagent entre la Synagogue et l'Église, filles, femmes ou sœurs de tous les Juifs allemands, faiseurs de coups de Bourse, fondateurs de sociétés véreuses. Il y avait là des flots de dentelles qui avaient coûté la vie à des malheureux qui s'étaient tués en se voyant ruinés, des diamants achetés avec l'argent de vieilles gens indignement trompés par des prospectus mensongers comme ceux du Honduras et des mines de Bingham et qui avaient donné les économies de vingt ans contre quelques chiffons de papier qu'on négociait maintenant à 40 sous.

Devant une telle assistance, le prêtre à la mode du jour était dans son élément et il fit pour ces belles dames un discours si bien en situation, que les *Archives israélites* le publièrent intégralement en s'écriant : « Voilà ce que pense l'Église du livre de M. Drumont ! »

Non, non, Cahen, vous vous trompez comme pour le Crime du Sang, vous savez mieux que moi que ce n'est pas ce que pense l'Église : ce n'est pas ce que disent les prêtres, c'est ce que dit tout simplement un mauvais prêtre, un prêtre ambitieux qui demain sera un évêque domestiqué.

Les gens du dehors éprouvent, cependant, une véritable stupéfaction en présence de l'attitude de certains représentants du clergé français vis-à-vis d'un défenseur de la cause catholique. Je me souviens encore d'un excellent homme qui me faisait part de son étonnement. Il était de ceux que mon livre avait remués quoiqu'il fût libre-penseur ; il n'avait jamais mis les pieds dans une église depuis vingt ans ; un jour, il entre à Notre-Dame ; il prétend que c'est parce qu'il pleuvait, mais parfois on se trompe : on croit qu'on entre dans une église parce qu'il pleut, tandis que c'est parce que

Dieu vous y attend sans que vous vous en doutiez.

Un prêtre prêchait sur les lectures que doivent faire les femmes du monde.

Mon homme écouta et les bras faillirent lui tomber lorsqu'il entendit cet orateur sacré se livrer lui aussi à un violent éreintement de mes livres. Il m'a raconté ses impressions dans une lettre et je le laisse parler lui-même :

L'abbé Le Nordez n'est point tendre à l'égard des écrivains actuels ; nul ne trouve grâce à ses yeux ; il les condamne tous sans exception, il affirme que toutes les lectures sont des pièges tendus par l'esprit diabolique et que Dieu, plus tard, demandera un compte sévère du temps employé à ces lectures par les femmes chrétiennes qui se complaisent et se délectent, avec de criminelles curiosités, dans la connaissance de choses horribles, écrites pour leur perdition.

L'abbé Le Nordez termina sa conférence par une attaque directe contre un écrivain, car il réprouve la guerre que ce publiciste fait aux gens de la bande judaïco-financière contemporaine.

Le conférencier, avec l'habileté qui caractérise ses pareils, avec d'infinies circonlocutions, avec de minutieuses et savantes périodes oratoires, s'éleva contre le style agressif et acerbe employé par l'écrivain dont la Cour de Rome ne peut sanctionner les attaques, dit-il.

A l'aide d'ingénieuses périphrases, et tout en se défendant de vouloir faire des personnalités, l'abbé Le Nordez affirma que la lecture de pareils écrits était chose pernicieuse et blâmable et qu'on devait répudier la campagne menée avec un si valeureux entrain contre les fils de Judas.

Il recommanda donc de s'abstenir de semblables lectures contraires aux enseignements moraux de la religion catholique. La guerre ainsi faite ne servirait qu'à troubler la benoîte quiétude des âmes de femmes chrétiennes.

Selon la péroraison de cette conférence, il ressort que M. Drumont est formellement désavoué par le clergé pontifical, et que, du haut de la chaire de Notre-Dame, le clergé français proscrit la lecture des livres dans lesquels sont si vigoureusement stigmatisés les agissements des financiers juifs si étroitement syndiqués pour l'exploitation des classes productrices et laborieuses.

J'ai songé à cela plus d'une fois. J'ai aimé beaucoup Notre-Dame et je la connais aussi bien que Victor Hugo. Quand j'écrivis dans le *Paris à travers les âges* le chapitre consacré à Notre-Dame, je passais des journées entières dans la vieille basilique. C'est le grand témoin de l'histoire de France, mais il ne livre le secret de son âme qu'à la longue ; il ne répond qu'à ceux qui l'interrogent patiemment et pieusement, dans l'intimité des entrevues matinales, alors que l'on chemine tout seul sans l'escorte du bedeau vous pressant, et vous poussant à hâter le pas — et que l'on peut mettre son cœur près de ces pierres vénérables et les écouter parler.

Volontiers, j'aurais fait comme le vieux sonneur qui ne descendait plus qu'à de rares intervalles et je serais resté dans la partie haute de l'Église — région si peu connue, où des monstres bizarres, des Chimères, des animaux fantastiques semblent tenir entre eux, au-dessus du grand Paris, une conversation pleine de choses mystérieuses et profondes.

Je revoyais cette scène. Un prêtre prêche dans l'antique basilique, au nom de cette Église qui pendant des siècles a lutté contre le Juif, a défendu la société chrétienne contre la tyrannie corruptrice de l'argent, a protégé le travail de tous contre l'exploitation des parasites et des usuriers. Et ce prêtre glorifie Mammon ! Le prêtre loue Rothschild, Éphrussi, Bischoffsheim ; il déclare qu'il est criminel d'attaquer ces bienfaiteurs de l'Humanité, criminel de parler de Probité et de Justice. Puis, content de lui, il retrousse sa soutane et court toucher son salaire dans quelque banque...

Cela vaut Erlanger, après son acquittement, venant jouer un adagio sur le violoncelle au moment de l'Élévation, à la grand'messe de Deauville...

IV

LES CURÉS

L'éducation du séminaire. — Etroitesse et insuffisance de cette éducation. — Entrée du prêtre dans la vie. — L'inexpérience des débuts. — Les crises d'âme. — Isolement du prêtre. — Les machinations franc-maçonniques. — L'*Echo de la Dernière Bataille*. — La *France juive* et le clergé. — Un acte de charité intellectuelle. — Le prêtre relève la tête en voyant l'indignité de ceux qui l'attaquent. — Un livre et un âge. — Les dossiers de Juifs et de Républicains. — La phase des saletés. — De 1880 à 1886. — Les prêtres bons à tuer. — La conférence de la salle des Capucines. — Une institutrice qu'on révoque parce qu'elle va à l'église et un préfet qu'on honore parce qu'il va à la synagogue. — Une affiche qui aurait rendu service. — Les conservateurs ne veulent pas bouger. — Joie et peur du prêtre en lisant une page de vérité. — Mgr Dupanloup et le droit de juger les évêques. — Les pressentiments du Pape. — Pourquoi on se tait. — Une transformation inévitable. — Difficultés du recrutement du clergé. — Une lettre-circulaire de l'archevêque de Rouen. — La séparation de l'Eglise et de l'Etat. — Les catholiques d'Irlande. — Le clergé libre et le clergé esclave.

Si l'Église de France résiste victorieusement à tant d'ennemis intérieurs et extérieurs, c'est grâce aux *curés*, comme dit le peuple, qui confond curés titulaires, vicaires et desservants sous l'appellation générale de curés.

Ce sont de braves gens que ces curés et c'est une glorieuse milice que cette milice plébéienne. La foule, même lorsqu'elle n'est pas hostile, lorsqu'elle n'obéit pas à d'imbéciles préventions, ignore trop ce que souffrent ces hommes d'élite et ne pénètre guère dans l'intimité de leur être.

Il nous faut donc, au début de ce chapitre, faire ce que nous avons fait pour les évêques et essayer, en

quelque manière, la psychologie d'une âme de prêtre contemporain.

A ces hommes qui doivent être des guides et des conseillers, à ces hommes destinés à vivre au milieu d'une nation agitée par tous les doutes, à une époque où toutes les questions sont soulevées, le Séminaire donne l'éducation la plus fausse et la plus illogique qui se puisse imaginer ; on ne se préoccupe que de les empêcher de rien savoir de ce monde dans lequel ils vont entrer. On leur enseigne beaucoup d'histoire sainte, on leur fait apprendre presque mot à mot une *Histoire de l'Église* déjà ancienne, mais aucun enseignement élevé ne vivifie ces pages devant ces jeunes gens, ne leur montre que cette histoire de l'Église est, en réalité, l'histoire sociale depuis dix-huit cents ans.

Quelques-uns, aux vacances, m'écrivent ou viennent me demander ce qu'il faut lire pour être un peu au courant de la question sociale ; ils n'ont jamais entendu parler ni de Proudhon, ni de Lassalle, ni de Karl Marx...

Tout ce qui peut toucher aux passions humaines est sévèrement interdit aux élèves. Dans certains séminaires on défend de lire Racine ! On pousse les précautions sous ce rapport jusqu'à des puérilités inavouables : un prêtre me racontait qu'il avait reçu d'héritage une Bible magnifique ayant appartenu à saint François de Sales et portant sa signature ; il la montra au directeur qui la lui rendit après avoir fait des culottes à l'encre à l'ange tout nu qui apparaissait dans la gravure du frontispice.

Trois mois avant la sortie du Séminaire, on met les *diaconales* entre les mains de ces jeunes gens et on les initie brusquement à tous les raffinements de la Débauche, à toutes les aberrances passionnelles, à toutes les corruptions des voluptueux et des blasés. A ces fils de paysans qui, la plupart du temps, ont vécu dans une pureté absolue, cette lecture fait l'effet d'une visite dans un immense musée Dupuytren. On leur a laissé

ignorer tout le mystérieux de l'âme humaine et les variétés, les subtilités infinies des sentiments et des impressions, et on leur montre tout à coup l'homme et la femme sous la forme de planches anatomiques comme on en voit dans les livres de médecine.

Voilà le jeune prêtre ordonné et soudain la gravure anatomique s'anime, prend un corps et se présente sous les traits de la femme, l'éternelle tentatrice toujours troublante parce qu'elle est toujours troublée et qui cherche, involontairement et comme malgré elle, un être qui l'aide à résoudre l'énigme de son propre cœur.

Vous devinez les orages qui se déchaînent chez ces novices du sacerdoce. Ils faussent, ils brisent parfois sans s'en douter l'instrument délicat qu'ils touchent de leurs mains inexpérimentées. Au début, ils croiraient manquer à leur devoir en négligeant de poser certaines questions qui ouvrent à leurs pénitentes des horizons que souvent elles ne soupçonnaient pas. Ce n'est que peu à peu que viennent au prêtre ce tact, cette expérience du cœur, cette discrétion qu'on aurait pu lui donner au Séminaire en enseignant un peu la vie à des hommes qui doivent diriger celle des autres.

Malgré tout, les chutes sont peu nombreuses et les scandales sont rares. C'est là l'admirable côté du clergé français. Sans doute, il y a la grâce d'état, mais il faut reconnaître aussi que ces fils du peuple qui constituent presque exclusivement aujourd'hui le clergé inférieur aident à la grâce par une solidité de foi, un respect de leur robe, une ténacité à ne pas faiblir devant l'ennemi qu'on ne trouverait pas au même degré dans le clergé d'autres pays. On se plaint beaucoup que l'aristocratie et la haute bourgeoisie n'offrent plus que rarement leurs fils à l'Église. A ce point de vue, je ne sais pas si c'est un mal. Les enfants de la glèbe apportent dans le sacerdoce les qualités de résistance, l'esprit de discipline qu'avaient les soldats et les officiers sortis du rang dans notre vieille armée. Ces cadets de la roture ne sont pas aussi élégants, aussi souples que l'étaient

autrefois les cadets de la noblesse qu'on mettait dans les ordres ; ils sont plus sévères peut-être pour eux-mêmes, moins accessibles à certains entraînements.

S'ils n'avaient pas été abandonnés par le haut clergé, avide avant tout de bien-être et de repos, nos prêtres auraient lassé la Franc-Maçonnerie juive ; bien avertis par des gens comme nous des manœuvres de l'ennemi et laissés libres d'agir, ils étaient invincibles. La Juiverie se serait brisé les dents sur ces êtres de vraie race française. Comme en 1815 et en 1870, ce sont les maréchaux qui ont trahi...

Dans l'existence ordinaire, le jeune prêtre au début fait preuve de la même inexpérience qu'au confessionnal. Il identifie trop la cause de l'Église avec celle de certains Conservateurs enjuivés qui ne valent pas mieux que les Républicains en exercice ; il se monte la tête avec des journaux de faux combat qui flattent leurs lecteurs en leur débitant chaque jour des tirades indignées ; il prend au sérieux les calembredaines de Meyer. Ce fut d'abord : « Montjoie Saint-Denis ! Le roi à cheval au milieu des zouaves pontificaux », plus tard c'est « la trouée », maintenant c'est « l'enveloppement ».

Il est à remarquer, en effet, que ce youtre, qui ne peut pas garder son sang-froid devant une épée nue, affectionne le langage des guerriers. Tout le vocabulaire de Végèce, du chevalier Folard et de Jomini y passe : la catapulte, l'assaut, la marche au feu, le développement en équerre, le mouvement de flanc. Ceux qui liront cela plus tard se diront : « Certainement, ce publiciste était un vieux militaire qui avait fait la guerre pendant quarante ans et qui, retiré dans ses foyers, employait pour exprimer sa pensée les termes de son ancienne profession. »

Si le prêtre, comme il commence, d'ailleurs, à le faire, expliquait aux paysans le complot ourdi contre la France par les Juifs allemands s'il leur montrait la

Juiverie financière s'enrichissant à leurs dépens, il serait écouté de tous, car il parlerait de faits que chacun a pu, hélas! vérifier à ses dépens. Lorsqu'au contraire, les membres du clergé, solidarisant absolument la République dans les mercantis qui occupent aujourd'hui le pouvoir, affirment qu'il n'y a de salut que dans la Monarchie, ils se heurtent à l'idée fixe du rural qui veut éviter toute révolution, tout changement de l'ordre établi, à son instinct aussi qui lui suggère que les rois d'aujourd'hui ne sont pas de vrais rois, que c'en est fait de la Royauté.

Après quelques conflits dans lesquels il a été naturellement abandonné par ses supérieurs, le prêtre prend le parti de se replier sur lui-même. Dans les premières années d'enthousiasme tout va bien; le prêtre est tout à la joie du sacerdoce; il est, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans la lune de miel de son mariage avec l'Église; il voit par ses brillants aspects la sublime mission qu'il aura à accomplir dans le monde.

Vers trente-cinq ou quarante ans, les meilleurs subissent une crise d'angoisse et d'amertume. La Grâce semble se retirer d'eux et la prière n'a plus la puissance apaisante et douce qu'elle avait aux heures de la jeunesse. Même aux temps de foi ardente, les Religieux ont connu dans les cloîtres cette période de stérilité et d'ennui, et c'est pour ceux-là qu'il est écrit dans l'*Imitation* : « Je connais le secret de votre cœur et je sais qu'il est utile pour votre salut que vous soyez quelquefois dans la sécheresse, de crainte qu'une ferveur continue ne vous porte à la présomption et que, par une vaine complaisance en vous-mêmes, vous ne vous imaginiez être ce que vous n'êtes pas. »

Le prêtre alors jette un regard sur les plaisirs de ce monde auxquels il a renoncé en se consacrant à Dieu; il songe à tout ce qu'ont eu les autres hommes et à ce qu'il n'aura jamais et il se dit : « Voilà donc quel aura été mon lot sur la terre : 900 francs d'appointements, un maire qui m'appelle *ensoutané* parce que

e n'approuve pas qu'il délaisse sa femme pour courir près toutes les Gothons du pays, un instituteur qui n'insulte lorsque je passe à côté de lui dans la rue, n conseil municipal qui refuse de faire réparer le toit e mon presbytère qui laisse couler l'eau de tous côtés, es journaux juifs qui m'accusent de capter des héri-ages tandis que je meurs littéralement de faim, et un vêque qui veut faire avancer son neveu dans l'admi-istration et qui me donne toujours tort lorsque je iens me plaindre à lui... »

Pour comprendre ce que les prêtres souffrent, il faut voir reçu beaucoup de lettres d'eux. Je me souviens 'un journal manuscrit qui s'est égaré chez un de mes diteurs et qui m'est arrivé incomplet ; je ne sais au iste de qui il est et j'espère que l'auteur, avec les en-ailles d'un père, le reconnaîtra à ma description ; il y dans le texte des dessins à la plume et des notes un voyage en Italie. C'est l'esquisse d'un beau livre. Perdu dans une petite paroisse, revenu de certains spoirs d'un théâtre plus vaste où il aurait pu utiliser s facultés, le prêtre en écrivant regarde autour de i. C'est un village de Béotie que le sien ; le conseil unicipal est composé d'Homais et les enfants du caté-isme sont déjà des petits Homais. Le pauvre curé, our ne pas perdre l'habitude d'échanger des idées avec s semblables, n'a d'autre ressource qu'un château oisin où habitent un brave gentilhomme et sa femme, une maison bourgeoise, à mi-chemin du château, où t une vieille fille intelligente, mais d'humeur bizarre. « On dit que la solitude est le pain des forts ! » s'écrie nfortuné, « sans doute, mais c'est la solitude par vo-tion et en tout cas la solitude occupée. » Il exprime ce que pensent beaucoup de ses collègues qui ne ouvent autour d'eux aucun aliment pour la vie intel-ctuelle.

La solitude pour nous n'est que l'absence d'imbé-les, de fâcheux, de *raseurs* et de *tapeurs;* elle est

peuplée de mille impressions et de mille souvenirs, de fantômes charmants, d'ombres chères disparues, de remords même et de douleurs qui tiennent compagnie. Pour le prêtre, au contraire, quand la pensée de Dieu un peu voilée ne la remplit pas, la solitude c'est le vide. C'est ce qui explique la fréquentation trop assidue du château par quelques curés de campagne ; on la leur reproche et on serait probablement encore plus sévère pour eux s'ils allaient converser au cabaret avec les beaux esprits du village qui les insultent.

Il ne faut pas songer à faire du zèle apostolique, à montrer de l'initiative, à exercer une action un peu pressante sur certaines âmes qui ne demandent qu'à se réveiller, à prendre parti pour les faibles contre les forts. Monseigneur l'a dit : « Je compte sur votre prudence ; les habitants de votre paroisse sont déjà bien mauvais, ne les exaspérez pas encore davantage. »

Il y a loin de là aux belles perspectives du Séminaire, et le prêtre parfois songe au jour où il a reçu le sous-diaconat. Portier, acolyte, exorciste, il n'était encore engagé par aucun lien ; on l'a prévenu au moment du sous-diaconat ; on lui a dit : « Il est temps encore de vous retirer, mais si vous êtes décidé : Avancez! » et il a fait le pas en avant, il s'est enchaîné pour toujours.

Heureux encore ceux qu'on laisse tranquilles dans leur coin. Quelques-uns ont une destinée pire ; ils ont rêvé le martyre, ils l'ont, mais c'est le martyre maçonnique, le martyre dans la boue.

On est à la veille d'une élection ; le candidat républicain a indiqué au ministre tout ce qu'il lui fallait : tant de bureaux de tabac, tant de remises d'amendes pour fraudes, d'exemptions de service militaire comme soutiens de famille, tant de kilomètres de route et enfin un attentat aux mœurs commis par un ecclésiastique.

Le ministre essaie parfois de raisonner le candidat ; il lui dit : « Est-ce que vous tenez beaucoup à cet atten-

at? On pourrait vous donner quelque chose en change, renvoyer quelque vieil employé chargé de amille et mettre à sa place un des piliers d'estaminet ui chauffent votre candidature? — Non, un attentat era très bien, la *Lanterne* en parlera et cela sera d'un on effet. »

Alors le préfet et le procureur de la République s'enendent avec les Loges qui sont outillées pour cela et on fait un attentat comme l'on ferait un complot si le andidat ministériel en exigeait un. Beaucoup de fonctionnaires de l'ordre administratif et judiciaire aimeaient mieux se livrer à d'autres occupations, mais ils nt des sentiments de famille et, sans leur place, comaent élèveraient-ils leurs enfants? C'est l'administraion française qui a commencé à paperasser en coupant des têtes sous la Terreur et qui continue dans un autre mode.

Que de drames cachés dans ces faits-divers ou dans es débats judiciaires! Le public ne sait pas lire et n'y omprend rien, mais nous autres nous voyons parfaiement l'horrible machination s'organiser, les probabités se multiplier, les vraisemblances augmenter jusu'au jour ou l'innocent lui-même se demande s'il n'est as coupable.

Quelques-uns s'en tirent, mais ils sont frappés au œur et meurent comme ce malheureux abbé Pellisson, ont le *Nouvelliste de Bordeaux* nous a raconté, au ois de septembre dernier, les touchantes funérailles uxquelles tous les honnêtes gens de la ville assisaient.

Le défunt n'était âgé que de cinquante-quatre ans. Tout le onde a vu passer dans les rues de Bordeaux ce prêtre, alme, triste, résigné, qui portait sur son visage l'empreinte u chagrin le plus vif et de la peine la plus intense. La vie de l'abbé Pellisson, brisée, il y a plusieurs années, par une atastrophe effroyable, a été un long martyre.

En butte à la plus ignoble calomnie, il fut condamné par es tribunaux, malgré ses protestations d'innocence. Son

nom fut inscrit sur le registre d'écrou et, pendant de longs mois, victime d'une monstrueuse erreur judiciaire, l'abbé Pellisson resta enfermé dans une prison.

Pourrait-on se figurer les tortures morales que doit endurer l'âme pure et innocente d'un prêtre au milieu des individus que la société est obligée d'interner pour se défendre contre leurs agissements coupables?

L'abbé Pellisson connut cette vie douloureuse. Enfin, son innocence fut reconnue. Les tribunaux lui rendirent le plus éclatant hommage. Les magistrats proclamèrent en même temps sa vertu et son martyre.

Qui ne se souvient de ce procès et de cette réhabilitation?

C'était trop tard. M. l'abbé Pellisson avait déjà au cœur cette douleur qui tue. Sa mère avait perdu la raison.

Les cheveux de la victime avaient blanchi, on eût dit un vieillard de soixante-dix ans. Cependant, ceux qui le rencontraient ne pouvaient assez admirer la résignation et le calme de cette âme brisée.

En dehors des journaux religieux, personne ne s'intéresse à ces victimes; on les laisse se débrouiller comme elles peuvent.

Ceci vous explique le cri d'angoisse qui résume le livre d'un curé, un livre émouvant et remuant : l'*Écho de la Dernière Bataille* (1) :

« Ayez pitié de vos prêtres! »

J'aime beaucoup ces livres sans littérature, où l'homme parle ingénûment sa pensée, où l'être meurtri au plus profond de lui-même exhale un gémissement qui secoue vraiment toutes les fibres de l'âme humaine. « Si l'homme, dit un proverbe arabe, n'avait pas le soupir, il étoufferait. » Certains livres sont simplement des soupirs.

Écoutez donc ce vieux curé soupirer :

On dit que le clergé est très honnête, c'est vrai, il ne fera tort à personne; mais je sais des prêtres qui sont plus que

(1) L'*Echo de la Dernière Bataille*, par Aristide Chevalier, avec une préface de Paul Féval fils.

cela, car étant dans une position à rendre jaloux des casseurs de pierres, ils ont cependant le visage souriant et le cœur satisfait.

Si encore c'était là tout ! On enquête en ce moment au sujet d'un malheureux vieillard, curé d'une détestable paroisse des rives de la Saône. Ce prêtre, trop franc, avait les ennemis nombreux et pleins d'acharnement. Le Sauveur fut crucifié par ceux qu'il avait traités d'hypocrites, et le vieillard ne se gênait pas pour donner leur nom aux canailles de son village, sans souci de ce qui pouvait advenir. Aussi la Franc-Maçonnerie, avertie, jura que, le carême durant, le scandale serait complet.

En effet, tout un complot infernal se trame, et c'est l'instituteur qui en est l'âme, lui avec qui le curé a tous les ans l'extrême bonté de partager les fruits de son verger. Ces malheureux-là, bien qu'amis en apparence, sont ennemis au fond, traîtres par ambition et parfois par nécessité.

La première affaire fut une violation de sépulture. Un soir, une couronne de fer posée sur une tombe fut un peu écornifiée et détournée. On en accusa le pauvre vieil asthmatique qui passa en correctionnelle et fut condamné à huit jours de prison. Ses ennemis espéraient ainsi le faire partir ; de plus, pour accentuer le scandale, on appela pour témoins à ce procès aussi inique que ridicule toute la meute des ennemis que le prêtre avait eus dans sa vie, et que nous traînons après nous comme derrière les armées suivent les chacals et les vautours. Les voyous et les femmes publiques furent mis à contribution.

Là des souvenirs baroques revécurent ; il n'y eut pas de crime ou affreux ou burlesque que ce malheureux prêtre n'eût commis. On lui fit des antécédents que sont capables de nous faire à nous tous la tourbe des anticléricaux. Il eut huit jours de prison, et il en rappela inutilement. De là, nouvelle fureur : Quoi? il ne partira pas? Nous ne pourrons pas nous en débarrasser?... Voici le moyen qu'ils prirent : Ils coururent le pays, abordant les enfants du catéchisme pour leur faire dire contre le curé d'odieuses choses. Les filles de ses ennemis, et les plus intelligentes, récitèrent cela comme une leçon. Quel procureur de la République n'eût pas été heureux ! Celui-ci, dit-on, avait longtemps rechigné contre ces besognes criminelles, mais les Loges lui avaient fait peur, les journaux l'avaient stimulé ; son substitut l'espionnait...

Lorsque le pauvre vieillard, entouré de ses loups, eût été interrogé à la mairie, il dit au procureur : « Maintenant, monsieur le procureur, il faut nous rendre sur le théâtre du crime... » Triste époque où il y a dans les âmes de bon sens un combat horrible entre un rire inextinguible et des larmes poignantes; où la haine, celle des Peaux-Rouges et des anthropophages, inspire les magistrats et dicte les réquisitoires...

Voulez-vous un exemple des choses reprochées à ce prêtre? On l'accusa d'avoir voulu empoisonner des enfants au catéchisme. Le malheureux avait fait comme nous tous; par charité, il avait ordonné quelquefois certains remèdes vulgaires en attendant l'arrivée du médecin, et les malades que ces remèdes n'avaient pas guéris parlaient maintenant de poison. Prenons garde à nos ennemis et même à nos amis; ne prêtons de corde à personne; elle servirait à nous pendre.

On l'accusa encore couramment de se servir d'un diamant mystérieux pour fêler les cloches des paroisses où il passait. Le jour où l'on nous accusera d'avoir voulu mettre dans notre poche ce palais scolaire où l'on enseigne à dénoncer les vieux prêtres, nous serons perdus.

Et remarquez que mon histoire n'est pas inventée; que je raconte des choses connues, arrivées à un homme connu...

Oyez, chrétiens, ce maire de canton, très radical et très protégé des conservateurs, lesquels fournissent d'or nos ennemis farouches, oyez d'ici ce maire, régisseur d'une des plus nobles familles de France, répondre à quelqu'un qui lui parlait du diamant ensorcelé qui coupe les cloches : « Mais ce n'est pas impossible, cela. »

Le fait est que le prêtre passa de nouveau en correctionnelle, mais le tribunal se déclara incompétent et le renvoya aux assises.

Les journaux rouges qui sont du complot et touchent les subventions prêchent le carême avec ces calomnies, devant le peuple chrétien. Et vous voyez ainsi la situation épouvantable du malheureux clergé. Voilà un prêtre accusé d'une manière plus infâme encore que ridicule, à qui son avocat, pour le consoler, déclare qu'il est condamné d'avance. Voilà ce prêtre, vieux et malade, enveloppé dans les monstrueux tentacules de la pieuvre franc-maçonnique, sans consolation et sans espoir que la prison. Le voilà seul, *absolument seul* contre cette foule impitoyable et aboyante. Il n'a pour lui que la douleur muette et l'angoisse craintive et inquiète des

onnêtes gens et le silence (triste ressource) des journaux
ligieux. Les journaux conservateurs se taisent d'ailleurs
ujours. Dans le même canton un instituteur fit un jour
raiment griller dans un vrai poêle un vrai enfant qui l'em-
rrassait vraiment... Or personne n'en a parlé... Ah! dites
nc, nous sommes bien la balayure du monde, allez; est-ce
e ce n'est pas vrai? dites? est-ce que ce n'est pas vrai
'il y a de quoi rendre fou un fils d'Adam? Est-ce que ce
est pas vrai que les cerveaux des prêtres devraient être
indés d'un triple airain maintenant?

Ce prêtre de campagne n'est point ingrat comme
s Seigneurs du Clergé qui s'allient aux Juifs contre
ous; il nous est reconnaissant du peu que nous avons
sayé de faire.

Merci, monsieur Edouard Drumont, merci. Par vous, nous
mmes un peu vengés. Par vous, un peu de pitié entre dans
me de nos concitoyens pour ce malheureux ministre de
vangile, plus oisif et plus impuissant que jamais. Par
us, la haine irréligieuse diminue et se change peu à peu en
la bonne et de la sainte haine contre la persécution, con-
e la lâcheté, contre la mauvaise opulence que le Christ a
audite tant de fois. Merci. J'ai cru que ce livre était un
ho du vôtre, non pas précisément parce que les choses qui
sont traitées sont absolument identiques. Il n'y a pas ici
mme là ces questions financières d'un grand *vol;* ces
inutieuses dissections du cadavre social; cet intérêt palpi-
nt que sait donner un maître sûr de lui, à des histoires
tuelles, historiques et poignantes... mais il y a la même
, une foule d'idées communes, la même fièvre, la même
rreur de l'injustice, la peinture d'un coin du même paysage
d'incidents se rattachant par un tissu infrangible à la
ème horrible guerre : la guerre faite à la foi et à la vie
ème du Chrétien par la Franc-Maçonnerie juive

L'auteur d'un *Écho de la Dernière Bataille*, en
rmes trop bienveillants sans doute, exprime un sen-
ment qui est dans l'âme de beaucoup de membres
u clergé.

Hello a parlé magnifiquement jadis de la charité in-

tellectuelle. Pour les desservants, pour les prêtres de campagne, la *France juive*, je puis le dire sans fausse modestie, a été un grand acte de charité intellectuelle.

Connaissez-vous supplice comparable à celui d'un malheureux qui est enfermé à fond de cale pendant que le navire qui le porte se débat contre la tempête? Il est ballotté terriblement, il entend les vagues qui mugissent, et perçoit au-dessus de lui un mouvement inaccoutumé, mais il ne distingue rien de ce qui se passe, il ignore pourquoi le navire est ainsi secoué par de furieuses trépidations.

Sous bien des rapports, cette situation fut celle de nos prêtres pendant bien des années. Au moment où commença le Kulturcampf français, ils ignoraient quels étaient leurs véritables ennemis, ils ne s'expliquaient pas les motifs de l'acharnement déployé contre eux. On leur avait parlé des Francs-Maçons, des impies, des ennemis de l'Église, mais personne ne leur avait dit que c'était le Juif qui menait tout.

Grâce à la *France juive*, le clergé put remonter sur le pont, observer l'état du ciel, voir la tête des pilotes malfaisants qui conduisaient le navire sur des écueils, se rendre compte de la manœuvre; si vous le préférez, il put saisir tous les fils du grand complot organisé par les Juifs allemands pour la destruction de tout ce qui représentait les traditions nationales, la Patrie française en un mot.

Tel fut le premier résultat de notre livre.

La *France juive* eut un autre résultat. Elle apprit aux pauvres prêtres à relever la tête en prouvant à tous, par d'irrécusables témoignages, l'indignité morale, l'ignominie de ceux qui les attaquaient; elle montra aux calomniés ce que c'était que ce Mayer, qui se permettait d'attaquer des Français d'une irréprochable honnêteté : Famille de Juifs de Cologne; l'oncle vole le Mont-de-Piété de Cologne; il est condamné au bagne; le père se tue pour éviter de retourner à Mazas;

fils est flétri par un arrêt du tribunal de Douai et nvaincu de chantage en pleine Chambre.

Là-dessus se greffe l'affaire Rappaport. Ce Rappa-rt, natif de Wilna, mène sa fille dans les restaurants nuit pour la vendre. La mère réclame cette enfant et tribunal lui répond : « Nous ne pouvons pas vous rendre parce que vous vivez en concubinage avec un rnaliste parisien et que c'est un vilain exemple à nner à cette jeune fille. »

A la suite de ces incidents le père tue ou ne tue pas fille et il semble plus probable qu'ils sont tous deux sassinés par un personnage au type sémitique qu'on ait vu rôder dans la maison le matin du crime : bref, expirent tous les deux et on les enterre...

Il n'y a rien dans tout ceci qui soit bien mystérieux. lui qui serait entré au Palais-Bourbon, même dans tribune publique, aurait pu assister à l'exécution Mayer par Christophe, dont ledit Mayer est devenu défenseur, et celui qui serait passé rue de Richelieu jour du drame chez les Rappaport (1) aurait pu nter avec la foule accourue aux cris « A l'assassin ! »

S'il y a eu quelque mérite à publier la *France juive*, mérite tient pour beaucoup à mon âge.

M. Maurice Barrès, malgré toute l'acuité de son talent icat et fin jusqu'à en être pointu, n'aurait pu écrire livre pareil; il en aurait été empêché par le bonheur il a de ne compter que vingt-huit ans.

Pour écrire un livre semblable, il faut avoir été d'une nération à cheval, en quelque sorte, sur la fin de l'Em-e et le commencement de la République ; il faut avoir commencer l'invasion juive ; avoir vu naître, se déve-per et grandir le monde judéo-germain qui nous op-me à l'heure actuelle. Les hommes de la génération

---

) Ces Rappaport, d'ailleurs, alimentent les faits-divers de tous pays; on en trouve partout. Il y a un Rappaport mêlé au der-complot organisé contre le Czar par les Juifs allemands, les delsohnn, les Reinstein, les Lavrenius, les Bromberg.

de Barrès n'ont vu que la marchandise en place; nous, nous avons assisté au déballage.

Tous ces Juifs triomphants d'aujourd'hui arrivaient à la fin de l'Empire en fourriers de la Prusse; ils touchaient, pour l'espionnage, de petites sommes de l'Allemagne, qui n'était pas très riche alors, et ils greffaient là-dessus toutes sortes d'industries louches; ils circulaient énormément, causaient avec ceux qu'ils rencontraient, se liaient, par les femmes, avec des maîtresses d'officiers ou d'artistes. C'était le temps où Mürger se promenait dans le bois de Meudon

Avec des Allemands qui chantaient leur Patrie.

Aujourd'hui ils sont citoyens français, présidents de tous les comités électoraux, organisateurs de toutes sortes de sociétés pour le relèvement national, patriotes jusqu'à la racine des cheveux, mais il y a encore des gens qui se souviennent de les avoir connus sous des aspects différents.

Quand défilent, dans les cérémonies publiques, ces messieurs au long nez, couverts de décorations, gonflés de leur importance, faisant ballon, les jeunes officiers de paix sont saisis de respect, mais parfois il y a dans la foule un vieux commissaire de police qui, retiré maintenant, taille des rosiers à la campagne. Il passait par là par hasard, il n'a pas pu traverser la rue, il regarde et il se dit : « Tiens! je connais ce particulier-là! j'ai perquisitionné chez lui à la suite d'une plainte en escroquerie ; j'ai interrogé cette dame pleine de majesté avant d'ordonner son transfert à Saint Lazare. »

Il en est un peu de même des Républicains. Deux mois avant la guerre, un homme politique, fort ami des radicaux, a été arrêté dans un fiacre en pleine place de la Concorde, en train d'inculquer à un petit garçon les principes d'une morale toute laïque. (1) C'est l'Empe

(1) Cette histoire de fiacre est différente de celle dont j'ai parlé à propos de Lockroy.

ur lui-même qui s'opposa aux poursuites. Un ancien
ef de bureau des mœurs a gardé tout le dossier de
ffaire, et il racontait l'histoire, il y a quelque temps
core, dans un dîner chez un ancien ministre de l'Em-
re.

A peu près à la même date, un de nos amis arrêtait
ur prostitution clandestine une jeune demoiselle qui,
trée depuis dans la famille d'un homme d'État,
gure aujourd'hui dans les solennités officielles et les
ceptions diplomatiques.

Un académicien a vu le dossier d'un fonctionnaire
if, un aberrant passionnel, surpris sur l'impériale d'un
nnibus au moment où il se livrait à des pratiques peu
nnêtes sur un jeune apprenti. On avait même pensé
demander ce témoignage à l'écrivain au moment de
ffaire Germiny; en tout cas le fait n'est pas douteux
l'académicien n'en a jamais fait mystère.

En pleine table un commissaire de police racontait, il
a quelque temps encore, la désastreuse aventure
i lui était advenue dans une maison spéciale placée
us le patronage de Sapho. On le gourmande, on lui
roche son inertie, on lui met sous les yeux les plaintes
s voisins, il arrive enflammé d'un beau zèle en com-
gnie de son secrétaire et de deux agents; il constate,
rédige son procès-verbal lorsque tout à coup une
cchante à moitié nue s'élance sur lui et l'accable
avectives; il prie d'abord cette furieuse de se vêtir
peu avant de lui demander son nom. Quand il a en-
du ce nom, il s'enfuit éperdu en oubliant son cha-
au. La Bacchante était la femme d'un des person-
ges influents de la République !

Si un homme comme Macé ajoutait une *clef* à ses
es écrits simplement au point de vue physiologique
social, il sortirait de cette clef de jolis coups de sif-
pour cette pièce obligatoire et pas gratuite qu'on
elle la *Vertu républicaine*.

e ne prétends pas que ces faits connus de tous à Pa-
prouvent rien contre le principe républicain en lui-

même. Tous les hommes ont plus ou moins un petit cochon qui sommeille en eux. Seulement les Républicains, au lieu d'enfermer dans la porcherie ce disciple malpropre d'Epicure, ont une tendance fâcheuse à s'occuper du petit cochon des autres.

Quoiqu'il en soit, il était nécessaire de bien montrer à nos pauvres prêtres, comme je l'ai fait dans la *France juive*, quels étaient ceux qui les attaquaient. En dehors des journalistes juifs qui sont immondes, il y a parmi les autres de très bons garçons, très amusants, très agréables à fréquenter, mais ils sont pour la plupart fort débauchés, ils n'ont aucun titre à parler au nom de la Vertu et il ne faut pas s'affecter de ce qu'ils disent.

Cette recommandation n'est pas inutile.

C'est en vain qu'un calomnié a sa conscience pour lui; l'outrage incessant, l'outrage sans cesse renouvelé avec des raffinements nouveaux a, malgré tout, un effet démoralisateur. Marchez pendant trois heures, la nuit, sous une de ces pluies fines, une de ces pluies de travers qui filtrent au milieu d'un brouillard empesté, et vous sentirez votre taille diminuer, vous vous tasserez, vous vous recroquevillerez sur vous-même dans un mouvement d'involontaire défaillance.

Les prêtres français ont éprouvé pendant cinq à six ans quelque chose d'analogue. Ils courbaient le dos machinalement sous cette pluie de calomnies qui leur tombait dessus, ils avaient l'obsession de toutes ces fétidités, et cette impression tout le monde l'avait comme eux. On était comme enveloppé de miasmes semblables à ces vapeurs méphytiques qui sortent du lac Asphaltite, et les indifférents eux-mêmes, à force de lire tous les matins des ignominies dans leurs journaux, pensaient parfois à des saletés en apercevant un prêtre. Dans quelques villages, les prêtres évitaient certains chemins, vous disaient avec une sorte d'anxiété : « Pas par là ! il y a des ouvriers ! » Ils craignaient les *couacs!* les allusions à quelque ordure lanternière.

Ce fut encore un stade, une phase. L'histoire de es vingt dernières années est composée ainsi de ourtes phases très différentes entre elles. Quand une rosse pierre tombe dans l'eau, elle y fait une série de onds concentriques: la catastrophe de 1870, en tomant sur la société française, y fit des ronds, des cercles uccessifs qui, semblables aux ronds dans l'eau, allaient oujours en s'agrandissant.

Entre 1880 et 1886, Anus fut roi. On ne parlait que 'anus, de sodomie et de choses aussi ragoûtantes; on ous mettait dans les mains des prospectus illustrés où on distinguait le fessier d'une religieuse fouettée par n moine impudique; on n'apercevait qu'images de rêtres paillards, ivrognes ou crapuleux. C'était le eau temps des récits excrémentiels de la *Lanterne* et es pornographies sémitiques de la rue du Croissant. Comme tout va très vite aux époques de dissolution, tte phase semble déjà appartenir à un lointain immémorial. D'ailleurs, l'ingratitude des chefs du parti catholique est toujours prête à servir d'auxiliaire à la bilité de leur mémoire.

Le Nonce, en haine de moi, met sa main dans la main Léo Taxil qui alors faisait distribuer dans les rues s billets de la Sainte-Farce où des curés faisaient s horreurs à des Sœurs de Charité. Pour ce prélat qui éfère le Veau d'or à Jésus-Christ, l'ennemi, c'est oi. N'ai-je point dit qu'il était cruel de penser que s hommes avaient trois mille millions, trois milliards, ndis que des familles entières s'asphyxiaient parce 'elles ne pouvaient plus manger? N'ai-je point écrit 'il était cruel de tuer une créature humaine pour une ille d'arbre? De telles audaces ne se peuvent supter.

Le prêtre n'a pas des impressions aussi fugitives. La est rythmée pour lui par l'année liturgique qui se roule avec le cours des saisons; il vit longtemps sur même fond d'idées, il se souvient de ce qu'il a souft pendant quelques années et de la consolation que

nous lui sommes venu apporter au moment où il souffrait le plus.

La *France juive* reste aux yeux du prêtre ce qu'elle a été, une belle charge de cavalerie qui déblaya le terrain. Notre campagne prépara la voie à cette politique de réconciliation qui seule peut sauver la France et qui eût réussi si Boulanger avait été un autre homme, s'il ne s'était pas vendu aux Juifs. Le Sémite fut moins hardi dès qu'il eut été déshabillé, mis à nu, fouetté, exposé aux regards de tous dans toute sa hideur.

Il suffit, pour être convaincu que j'ai raison, de considérer ce qui s'est passé pour la *Lanterne*. En 1883, les Juifs de Cologne pensaient que nos dignes prêtres n'étaient bons qu'à fusiller et ils l'écrivaient franchement dans un journal qui alors tirait à 150,000 exemplaires.

« *Vous trouvez,* répondait la *Lanterne* à un correspondant, *qu'on a eu tort de fusiller les pauvres calotins en 1871. Nous sommes d'un avis contraire et nous estimons même qu'on a usé de trop de ménagements vis-à-vis d'eux. Ils ne l'avaient pas volé.* »

A la conférence de la salle des Capucines, je me suis naturellement empressé de servir cela aux Iouddis qui m'accusaient d'intolérance et il n'en fallut pas davantage pour les mettre dans un état indescriptible.

Je vois encore avec sa tête difforme, grimaçante et baroque, sa bouche convulsée par un trismus de haine, un vieux Juif que cette citation avait eu le don d'exaspérer; il était placé juste en face de moi, il gigotait comme un pendu, il se tortillait comme un serpent Pharaon. Je me contentais de lui montrer un petit morceau de papier sur lequel était écrite cette citation et je lui disais : « Vous voyez, monsieur, que je suis infiniment plus tolérant que vous; je n'ai jamais demandé qu'on fusille vos rabbins, j'ai demandé simplement que M. de Rothschild voulût bien nous fournir quelques explications sur la façon dont il a pu acquérir trois milliards dans un espace de temps aussi court. »

Quelle dramatique soirée ! Pendant quinze ans, les ifs nous avaient insultés à bouche que veux-tu dans s réunions anticléricales ; ils avaient versé sur nous es tonneaux d'immondices et ils étaient affolés à la ensée qu'on se permît de les attaquer à leur tour. roupés en tas autour de la porte, ils faisaient un ta- age du diable... La voix de Jacques de Biez résonnait mme un clairon. Quant à Morès, il était monté sur ne table, et au moindre geste, avec sa haute taille, il serait brisé le crâne; je n'eus que le temps de le ire descendre.

Nos fidèles amis étaient dans le fond de la salle, raves gens que nous ne montrons point souvent, esti- ant qu'on les verra assez quand le jour du châtiment ra arrivé pour Israël : anciens officiers, bourgeois ou vriers de souche gauloise, monarchistes ou républi- ins, mais républicains de la bonne République, de la épublique française.

« Assez ! » cria l'un d'eux en s'adressant aux Youtres.

Les Youtres continuèrent...

Soudain un mouvement se fit et, en un clin d'œil, en oins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, les Juifs, layés à coups de botte, à coups de canne, à coups parapluie, disparurent dans un bruit de vitres cas- es. Le calme se rétablit tout à coup.

Mon vieux Juif, seul, n'avait pas bougé; il était tou- urs là, devant moi, et toujours je lui montrais le pa- er qui constatait à quel point ses coreligionnaires aient respectueux de la religion des autres...

Les Juifs avaient peur à ce moment; ils allèrent à la *anterne*, l'argent à la main, et *au bout de sept ans* *Lanterne* finit par désavouer le misérable qui avait rit cette phrase atroce en déclarant que c'était un ployé et non un rédacteur et que la rédaction n'était s responsable de ce qui figurait dans la *Petite Correspondance*.

Je n'ai pas à insister sur ces explications qui puent mensonge à plein nez. La *Petite Correspondance*

fait absolument partie du journal ; c'est elle qui met directement le lecteur en relations avec le journal et elle est, dans les journaux bien faits, l'objet de soins tout particuliers.

Ce qui est essentiel, c'est que les Youtres de Cologne ne puissent pas dire qu'ils ont déclaré que nos prêtres étaient bons à tuer comme des chiens sans qu'un Français ait osé protester.

Les prêtres qui nous ont lu attentivement n'ont pas, au reste, le moindre doute à cet égard ; ils savent parfaitement que si les députés catholiques, au lieu de jouer leur éternelle comédie, voulaient sérieusement s'attaquer à l'ennemi, c'est-à-dire au Juif, ils auraient vite satisfaction ; ils n'auraient qu'à prendre des faits ; ces faits parleraient à tous.

Voici une institutrice, une institutrice laïque. L'existence n'est pas toujours très gaie pour ces pauvres femmes. Celle-là a peut-être des chagrins intérieurs, des tristesses d'âme ; elle éprouve le besoin d'aller chercher un peu de consolation et d'espoir près de Dieu ; elle entre dans une église. On la révoque et l'arrêté préfectoral dit cyniquement pourquoi : *pour avoir manifesté des sentiments religieux*.

Elle n'est pas accusée d'avoir violé la neutralité scolaire, d'avoir conduit ses élèves à l'église, mais simplement d'y avoir été elle-même, d'avoir exercé ce que les saltimbanques actuels ont célébré si souvent à coups de grosse caisse : la liberté de croire et de penser.

Entrez maintenant dans cette synagogue de Belfort. Vous y trouverez le préfet. A Belfort, le préfet est Juif, naturellement. Belfort aura une importance décisive en temps de guerre, et les Juifs sont toujours aux bons endroits.

C'est le Yom-Kippour et, revêtu du *taleth*, la tête et les bras couverts de *téphilims*, le préfet prie : *il manifeste des sentiments religieux*.

La *Croix de Belfort* nous montre le préfet dans

tte attitude qui, après tout, n'a rien que d'honoble :

La fête du *Yom-Kippour*, qui est pour les Israélites la plus ande fête de l'année, a été célébrée solennellement par le préfet.

On a pu voir à la synagogue M. Sée, la tête recouverte voile traditionnel et revêtu de bandelettes, faire ses dévons et psalmodier en hébreu au milieu de ses coreligionires.

Si aux fêtes prochaines de la Toussaint quelque fonctionire républicain, mais chrétien (les deux choses ne s'excluent llement), s'avisait d'aller revêtir le surplis et de chanter ns la maîtrise, quel tapage le lendemain dans les feuilles l'Opportunisme et de la Préfecture !

Sans doute la Presse républicaine vendue à Israël ouve admirable la conduite du vieux Youtre et épountable la conduite de la jeune Chrétienne, mais croyez en que le peuple penserait différemment si on lui fait toucher du doigt cette inégalité monstrueuse.

Je me rappelle encore une réunion électorale. On me t :

— Est-il vrai que vous ayez écrit que vous iriez à la esse de onze heures avant de vous rendre dans votre ction de vote ?

Je répondis :

— Parfaitement ! Je vais à la messe de onze heures. t-ce que je n'ai pas le droit d'aller à la messe quand . Camille Dreyfus assiste aux offices de la synagogue ec ses insignes de député ?

C'était une réunion publique organisée par M. Lopin ns le préau des écoles communales, rue Camou ; l'auoire évidemment n'était pas composé de mes partins et, cependant, personne n'a protesté ; tout le monde rouvé cela tout naturel. Je crois que Camille Dreyfus dit dans la salle ; en tout cas il n'a rien dit et il n'avait n à dire.

Supposez des hommes ayant un nom dans le parti holique : Albert de Mun, Paul de Cassagnac, Ches-

nelong, Keller, signant une affiche où l'on dirait simplement :

Français,

Les Juifs traitent la France en pays conquis, ils refusent aux Français, maintenant qu'ils sont les maîtres, les droits qu'ils ont revendiqués si bruyamment pour eux.

Une humble institutrice de Pagny-sur-Moselle, mademoiselle Pagez, a été privée de son pain « pour avoir manifesté des sentiments religieux ».

Le préfet juif de Belfort, Sée, a passé les fêtes du Yom-Kippour à la synagogue; on ne lui a rien dit.

Trouvez-vous cela juste?

Imaginez cette affiche placardée sur tous les murs de Paris. Au bout de quelques heures toutes les affiches auraient été arrachées comme l'ont été celles de la Ligue antisémitique qui n'ont jamais duré plus d'une journée, mais le lendemain la malheureuse institutrice aurait été réintégrée dans sa place et le préfet de Meurthe-et-Moselle lui aurait apporté un chapelet pour le dire à son intention.

Les Juifs n'aiment pas cette publicité-là ; ils savent qu'au fond ils sont détestés par le peuple et ils ne se soucient pas qu'on attire l'attention sur eux (1).

---

(1) A chaque instant les catholiques de la Chambre auraient l'occasion d'intervenir d'une façon qui mettrait les rieurs de leur côté, qui ferait toucher du doigt l'impudence de ces Juifs qui refusent aux autres ce qu'ils appellent « des droits sacrés » lorsqu'il s'agit d'eux.

On lisait dans les *Archives israélites* du 23 octobre 1890 :

« M. et madame Léon Lambert de Bruxelles, gendre et fille de M. le baron Gustave de Rothschild de Paris, viennent de faire construi e, près de Chantilly (Oise), un château comprenant aussi un oratoire israélite.

» M. le grand rabbin Zadoc Kahn procédera, dit-on, prochainement, à l'inauguration de ce petit temple, dans une région pittoresque où le Dieu d'Israël n'avait pas encore d'autel. »

Est-ce qu'un jeune député de la Droite, un des élèves de ces Religieux que la *Lanterne juive* dénonce tous les matins, n'aurait pas dû monter à la tribune et dire au ministre : « Quelles mesures

Nous avons pu constater cela au moment de l'affaire Schœnebelé. Nous avions fait envahir la place de la Bourse par des camelots qui criaient à tue-tête l'éloquent placard de Jacques de Biez : *Le complot financier des Juifs allemands.*

Au coin du passage Jouffroy, ce confluent de courants parisiens si propre au dénombrement, où l'on ne peut s'arrêter cinq minutes sans voir passer cinquante Juifs, on apercevait des bandes de Iouddis pas contents qui rasaient les murs et qui se hâtaient de rentrer chez eux. Ils savaient bien que l'exécution n'était pas encore pour ce jour-là, mais, en songeant à tout ce qui leur était arrivé dans le Passé, ils avaient des pensées moroses... Ils ont plus de bon sens qu'on ne croit ces gens-là ; ils ne croient pas aux articles qu'ils font mettre sur les journaux ; ils savent qu'à toutes les époques leur triomphe insolent a toujours été suivi d'une effroyable catastrophe et ils se doutent bien de ce qui leur pend au nez...

Nous avions bien pensé à la Ligue à faire quelque chose d'analogue en faveur de cette institutrice digne de tant de sympathies, mais c'est toujours l'argent qui manque. Il ne faut pas songer aux mères de l'Eglise, aux dévotes de saint Thomas d'Aquin ou de sainte Clotilde, à celles que Veuillot appelait les « pieusardes ». Le sort d'une institutrice réduite à mourir de faim ou à faire un métier que vous devinez les touche peu ; si nous leur demandions vingt-cinq centimes, elles iraient consulter leur confesseur, un prêtre très dis-

---

comptez-vous prendre pour empêcher l'ouverture de cette chapelle juive, puisque vous venez de faire remettre de nouveau les scellés sur l'oratoire catholique des Dominicains du Havre ? »

Il aurait été amusant de voir Camille Dreyfus monter à la tribune pour nous expliquer, au nom des principes de 89, pourquoi le Père Monsabré ne pouvait pas avoir un oratoire et pourquoi M. Léon Lambert pouvait en avoir un « dans une région pittoresque. »

tingué et tout à fait « dans le train » et vous entendez d'ici la réponse :

— Madame la comtesse, vous me voyez bien embarrassé... Le *Conseiller des sanctuaires* que Jacob m'envoie gratuitement m'offre 40,000 fr. pour 1,000 fr.; avec l'*échelle des primes*, c'est l'opération sans spéculation. Le *Guide des bons pasteurs* qui vient d'être fondé par Lévy me garantit cent pour cent l'an, c'est l'opération avec spéculation ; *l'opération sur du ferme en dehors de l'échelle des primes*... Il me semble que le premier système est plus conforme aux lois de l'Eglise...

— Vous avez raison, monsieur l'abbé, restez sur l'échelle des primes, sur l'échelle de Jacob ; avec cela il n'y a rien craindre...

— D'ailleurs, c'est dans l'Ecriture: celui que Dieu garde est bien gardé...

Tout cela vous explique que le clergé honnête auquel nous avons fait voir la vérité, auquel nous avons montré la vie réelle telle quelle est, reste notre ami.

Evidemment, en lisant ce chapitre sur le clergé « fin de siècle », les bons prêtres qui nous aiment éprouveront à la fois une grande joie et une grande peur: une grande joie qu'on ait dit enfin tout haut ce qu'ils disent tout bas, une grande peur à la pensée que leur évêque les puisse soupçonner d'avoir approuvé d'aussi horrifiques discours... Je les vois ici levant les bras au ciel devant le chef du diocèse et gémissant sur l'audace que j'ai montrée...

Ils savent pourtant, à n'en pas douter, que j'ai exercé mon droit d'historien social d'une façon bien modérée.

Que d'histoires à raconter que tout le monde connaît, comme l'histoire de ce candidat évêque dont se sont égayés si longtemps les couloirs de la Chambre, et qui finit par décrocher la mître en faisant la cour à la maîtresse d'un député radical !

Ecrire la vérité sur les évêques n'empêche nullement de croire d'un cœur humble et fidèle à tout ce que l'Eglise enseigne.

Quand, dans la chaire de Sainte-Sophie, le patriarche Nestorius attaqua la divinité de Jésus-Christ et méconnut la grandeur de la Vierge, « un laïque », Eusèbe de Dorylée, se dressa au milieu du peuple et protesta contre les blasphèmes de l'hérésiarque. L'Eglise le glorifia pour ce fait.

Saint Bernard, dans sa lettre à Henri, archevêque de Sens, *De moribus et officiis episcoporum*, a dit des choses autrement fortes que moi.

Mgr Dupanloup a parfaitement reconnu ce droit de juger les évêques. « Oui, il est bon, écrivait l'évêque d'Orléans, de laisser juger les évêques. »

Cela est bon pour tous, cela est bon pour les évêques, bon pour l'Eglise, bon pour le pays, bon pour la dignité des mœurs et des caractères. Oui, il est bon de savoir qu'on peut être jugé et qu'on le sera et que l'Eglise ne le trouve pas mauvais; nul ne se réforme et ne se juge plus sévèrement qu'elle-même. Elle se glorifie d'être une société qui travaille perpétuellement à se juger elle-même et à se réformer par la force de la régénération spirituelle qui est en elle et qui vient de Dieu. Trois mille conciles ou synodes, jusqu'au concile de Trente, sont un témoignage immortel de ses saintes sévérités pour les évêques, pour les prêtres, pour tous. Nous ne faisons pas profession d'être parfaits. Dieu nous a laissé la liberté, afin que nous ayons le mérite et la vertu; la liberté du mal qui ne prouve rien contre l'Eglise, parce que l'Eglise, elle-même, le condamne plus sévèrement que qui que ce soit sur la terre. Et d'ailleurs, n'est-ce pas une des choses qu'on a dites le plus contre nous, que nous manquions de justice pour nous-mêmes, que nous jetions un voile trop complaisant sur nos fautes, que nous nous défendions à tout prix les uns les autres, et enfin qu'on ne peut pas croire à la parole d'un prêtre sur un prêtre?

Tout le monde comprend que le haut clergé a une grande part de responsabilité dans la crise actuelle. Le Pape lui-même, si politique qu'il soit, si accoutumé

à ménager tout ce qui est puissant et fort, a laissé un jour son cœur parler à ce sujet.

Au soin extrême de la vie, à l'approche de la Mort qui donne déjà la vision des choses d'au-delà, le Saint Père semble avoir eu l'intuition des catastrophes qui puniront toutes les hypocrisies du Présent. Dans un entretien qui a été souvent cité, il a indiqué, avec plus de précision que dans les Encycliques, la responsabilité qu'auront les catholiques actuels dans les événements qui se préparent. Il y a comme un accent de grandiose mélancolie dans les paroles adressées par lui à des pèlerins de Belgique.

Je ne suis ni prophète, ni fils de prophète, disait Léon XIII, mais mon cœur est agité de douloureux pressentiments. La société est menacée d'un grand châtiment. La marée des maux qui va battre la pierre sur laquelle est bâtie l'Église ne laisse voir à l'horizon que la menace de la colère de Dieu.

Notre-Seigneur viendra non plus avec un visage doux et paisible, mais avec un visage irrité, pour frapper et purifier son Église. Car, ajoutait-il, il y a beaucoup de taches même parmi les justes, et parmi ceux qui devraient être les meilleurs il y a des membres pourris.

Quant aux prélats de sévère vertu et de haute intelligence qui honorent encore l'Episcopat français, ils seront les premiers à m'approuver dans le fond de leur conscience.

A quoi servirait-il de mentir et de dissimuler une situation que chacun aperçoit très distinctement ?

Tout l'édifice social replâtré par Napoléon Ier avec des débris de l'ancien régime et des matériaux révolutionnaires s'en va en morceaux... Les fragments de l'ancien régime étaient solides ; la poigne de l'ouvrier qui cimentait cela était vigoureuse et la bâtisse a pu durer près de cent ans. Mauvaises et bâtardes par elles-mêmes, les institutions valaient par les hommes, par ce qui restait dans ces hommes des qualités de

ncienne race française. Avec les hommes d'aujourhui vous avez l'Episcopat et la Magistrature que vous yez : des évêques qui ne défendent pas l'Eglise à la ndition qu'on les laisse tranquilles, des magistrats ui acquittent les gros voleurs à la condition qu'on les sse participer aux razzias.

Vous avez ces évêques et ces juges parce que vous pouvez pas en avoir d'autres dans les conditions tuelles. Quand vous avez pour garde des sceaux ssocié d'un escroc comme Jacques Meyer, vous ne uvez pas demander à un Thévenet de vous choisir s évêques qui soient des saint Cyprien ou des énelon ou des juges qui soient des Mathieu Molé ou s d'Aguesseau.

Pour celui dont l'œil est perspicace, les évêques et clergé dont je viens de vous tracer une impartiale age appartiennent déjà au Passé plus qu'au Présent; est encore une phase qui s'achève et le mouvement transformation se dessine déjà.

Sans doute tout est encore à l'état latent et c'est à eine si l'on entend un imperceptible murmure. Les mmes qui ont été mêlés à cette phase veulent finir paix et les évêques, ainsi que je vous l'ai expliqué, t merveilleusement tiré parti d'une persécution qui a jamais pesé sur eux pour imposer le silence à tous; ont fait sortir une tyrannie très réelle de leur situan de fausses victimes (1).

---

(1) On peut signaler comme vagues manifestations d'un état sprit qui cherche à se faire jour une éloquente brochure de l'abbé orget : *Le Clergé et la situation actuelle* et *Debout!* « pressant pel au clergé de France. » A lire aussi un livre qui est plutôt e élégie : *Le Clergé français en 1830*, par l'abbé X***. L'auteur même point osé se nommer pour gémir, dans la crainte qu'on lui fît un crime de sa tristesse.

Le début est d'un pénétrant accent :

« C'est à toi, Eglise de France, que je dédie ces pages attristées.

» Ma tristesse s'accroît de toute mon impuissance, car mes discurs ne te serviront guère.

» J'écris, néanmoins, parce qu'écrire pour toi, ô Eglise bien-

La force des choses agit malgré tout. La mort de Léon XIII, dont on subit le caractère despotique, déliera bien des langues, et il sera difficile à son successeur de maintenir le système d'obéissance passive que les circonstances ont permis d'établir.

L'évidence, d'ailleurs, est là, et nous autres historiens sociaux la voyons distinctement. C'est en vain que vous affirmez au médecin que le sujet qu'il a examiné a tous les signes de la bonne santé. Il a collé son oreille au dos de ce malade, il sait qu'il y a des cavernes de formées dans les poumons, il connaît qu'il existe dans le cerveau des lésions qu'on ignore encore, il est au courant des décompositions secrètes de l'organisme.

Malgré les théâtrales déclamations, la décadence de la nation apparaît à ce signe que la France ne fait plus d'enfants. Malgré les grandiloquentes déclarations des prétendants, l'impuissance du principe monarchique se révèle à ce signe que depuis cent ans aucun pouvoir héréditaire n'a pu se transmettre du père au fils, qu'aucun de ces pouvoirs n'a pu se défendre. Ce sont des pouvoirs qui ne peuvent plus...

La meilleure preuve que la vie spirituelle tend à se tarir de plus en plus en France, c'est la difficulté qu'éprouve le clergé à se recruter. On a pu puiser

---

aimée, c'est t'aimer encore; c'est te venger de ton abandon; c'est rêver quand même de ta gloire et de ta prospérité.

» Qui sait — pardonne à ce reste d'illusion filiale — qui sait si ma parole découragée n'ira point, comme une petite étincelle, faire éclater le feu dans quelque âme de noble et puissante vertu?

» Car il y a dans ton sein des âmes de prêtres, grandes et vertueuses, qui gémissent en silence sur l'obscurcissement de ta renommée et l'obscurité de ton rang. Ne se montreront-elles pas, à la fin, pour dire les regrets, les plaintes et les alarmes que leur inspire ton sort?

» *Là est la cause de ton malheur : nul n'ose parler, ô Eglise qui sut donner à la parole tant de franchise et tant d'éclat! On craint de troubler ta paix; on a peur de scandaliser les petits; on ne veut pas offenser les puissants.* »

ngtemps dans les réserves de dévouement et d'abnégation que contenait la vieille France paysanne ; mais ut s'use : les beaux filons deviennent rares et la mine, uelque riche qu'elle ait été, finit par s'appauvrir.

Les prêtres, menés à la baguette par des évêques ont ils n'estiment pas le caractère, dont ils blâment la ervilité et dont ils connaissent toutes les bassesses, nt la dignité d'éviter toute plainte publique, mais ils arlent dans l'intimité; leur attitude résignée n'attire as la jeunesse vers le sacerdoce, les vocations deennent rares.

Vous pouvez lire à ce sujet une très remarquable *ettre circulaire* adressée par l'archevêque de Rouen, rimat de Normandie, au clergé de son diocèse sur les ocations ecclésiastiques (1). Cet homme que vous avez descendre aux plus honteuses complaisances envers Juif Hendlé agit mal, mais écrit très bien.

Mgr Thomas rappelle avec quelle ardeur les prêtres ui avaient échappé pendant la Révolution à l'échafaud à la déportation à la Guyane, s'occupaient à reuter de nouveaux serviteurs pour l'autel (2).

---

(1) *Observateur français,* 8 décembre 1890.

(2) « Aujourd'hui, nous vous adressons un pressant appel en faveur l'Œuvre par excellence, celle des vocations ecclésiastiques, et us prions Jésus-Christ, l'Evêque immortel, de vous inspirer à us le zèle admirable de nos pères dans le sacerdoce, de ces êtres vénérés qui, au commencement de ce siècle, ont réorgasé en France la milice sainte. Relevant d'une main les ruines nos temples, de l'autre fermant les plaies de la Religion, ils éparèrent l'avenir, en formant à l'école de leurs vertus et de leur *ence blanchie* les auxiliaires que réclamaient leurs infirmités, ouvriers destinés à cultiver après eux la vigne fécondée par irs sueurs et peut-être par leur sang. Comme aux premiers âges la foi, on vit les presbytères devenir autant de petites pépinières ù sortit une nouvelle génération sacerdotale, nombreuse, forte disciplinée, vraiment digne de ces héros qui, à l'heure de la rsécution, s'étaient pressés autour de l'arche chancelante, pour défendre d'un cœur vaillant et la fortifier d'un double rang de nfesseurs et de martyrs. »

Aujourd'hui rien de pareil, et cette différence se comprend. La Révolution ce fut le martyre avec sa grandeur: le régime actuel, c'est l'internement dans une situation indéfinissable, pleine d'un morne et blafard ennui où l'on souffre de mille façons avec le sentiment que cette souffrance ne sert à rien.

« Glorieuse vocation ! » disaient les prêtres après la Terreur, glorieuse vocation où beaucoup d'entre nous ont trouvé une sainte mort ». « Fichu état! » disent aujourd'hui les vieux prêtres, où l'on est réprimandé dès qu'on veut agir. »

Il faut tenir compte aussi de la loi sur le service militaire des séminaristes contre laquelle les évêques n'ont élevé que d'assez molles protestations et qui exercera, quoiqu'on dise, une très considérable influence sur le jeune clergé. Le desservant qui aura passé par la caserne pourra être un excellent prêtre ; mais il aura pris le contact de la vie générale, il ne sera plus le timide d'aujourd'hui, le craintif que le monde épouvante et qui se cramponne à la robe de son évêque comme l'enfant à la robe de sa mère en se disant: « Où irai-je si l'on me met dehors ? Que deviendrai-je tout seul sur la route ? Je serai mangé par les loups. »

C'est ce jeune clergé qui sera le premier à réclamer et à rendre nécessaire par son attitude la séparation de l'Église et de l'État.

Cette séparation de l'Église et de l'État peut seule sauver l'Église de France, et c'est bien pour cela que les Tartufes rouges la promettent toujours dans leurs programmes électoraux et ne la votent jamais.

Au bout de quelques années la Franc-Maçonnerie juive nous dira des nouvelles de cette mesure. Les hommes viendront au sermon quand le prêtre dépouillé de tout privilège, mais aussi délivré de toute chaîne, pourra parler librement dans les granges qui auront remplacé les églises, lorsqu'il pourra raconter comment s'est constituée cette effroyable féodalité finan-

ère qui pressure notre malheureux pays et demander ourquoi un banquier de Francfort a trois mille mil-ons, tandis que tant de Français meurent de misère.

Au bout de quelque temps il se trouvera des gars du ays qui auront été les camarades de ce prêtre au régi-ent et qui lui diront : « On est très mal dans cette range. Si nous allions nous installer dans le grand lon de Ferrières, nous serions peut-être mieux sis. »

Les Irlandais ont admirablement compris ce que le laire donné par l'État enlevait à l'indépendance du être ; ils ont résisté à toutes les tentatives qu'a faites Angleterre pour payer le clergé catholique.

En 1818, Mgr Quarantoti fut chargé par le Pape une mission analogue à celle de Mgr Persico au mo-ent du plan de campagne (1). En échange du droit de

---

(1) Le choix de Mgr Persico fut, du reste, une des plus déplo-bles inspirations de Léon XIII. Mgr Persico appartenait à l'ordre Saint-François qui, au Moyen Age, fut toujours l'ami des uvres et des opprimés, et le Saint-Père avait peut-être supposé e son envoyé s'inspirerait de ces sentiments généreux. Or, gr Persico, pendant tout le temps de son séjour, ne visita pas e seule fois une chaumière irlandaise ; cela lui répugnait à cet alien. Installé pendant trois mois chez Mgr Walsh, archevêque Dublin, il ne lui parla pas une seule fois de la question agraire. gr Walsh le fit un jour déjeuner avec MM. O'Brien et Dillon, ur éclairer sa conscience, mais, pendant le déjeuner, Mgr Per-o ne s'entretint absolument que de la pluie et du beau temps. passait sa vie avec les riches propriétaires et les land-lords, lord don, lord Emely, lord Sligo — encore un vilain nom, par paren-èse. Quand on s'appelle lord Sligo, on devrait épouser Mme O'Shea prendre pour témoin M. Peace...

Mgr Persico reçut une somme considérable des land-lords pour re un rapport favorable à leur cause et calomnier ceux qui ccombaient à la faim, et, de retour à Rome, il trompa indignement Pape. L'excès de sa mauvaise foi et l'exagération même de ses ensonges évitèrent un conflit entre la Papauté et les catholiques andais. Les Irlandais s'en tirèrent spirituellement : « Ce plan de mpagne que le Pape condamne, dirent-ils, nous le condamnons core plus énergiquement que lui ; il n'a rien de commun avec le tre. »

veto sur le choix des évêques, l'Angleterre, qui accorde de si grasses prébendes à ce clergé anglican si parfaitement domestiqué, offrait d'assurer des traitements fort élevés aux évêques et aux curés d'Irlande.

Mgr Quarantoti écrivit à O'Connell pour lui faire part de ces propositions, et le tribun convoqua un meeting monstre pour consulter les Irlandais. « Pas de prêtres salariés par l'État ! Pas de prêtres salariés ! » crièrent cinquante mille voix, dès qu'O'Connell eut commencé la lecture de la lettre de Mgr Quarantoti... O'Connel prit alors la lettre, et d'un geste superbe il la déchira devant tous...

Dans cette malheureuse Irlande, qui ne se soutient que par l'idée catholique, le prêtre, grâce aux contributions volontaires de tous, est placé dans une situation pécuniaire digne de la fonction qu'il occupe ; le curé le moins rétribué touche sept à huit mille francs par an. Il y a loin de là aux 900 francs de nos desservants.

Oh ! ces 900 francs payés par tant de soumissions, de concessions, d'avanies — ces 900 francs sans cesse reprochés au clergé par des Républicains que nous avons connus sans bottes et qui ne se contenteraient pas de 900 francs pour leurs cigares de l'année, — ces 900 francs qui coûtent si cher, qui nous en débarrassera une bonne fois ! Seigneur ! si vous aimez votre Église de France, délivrez-la de cette humiliante sportule et rendez-lui la liberté !

En Irlande, les évêques ne sont pas à la nomination d'un Martin-Feuillée ou d'un Thévenet.

Quand il y a lieu de pourvoir à la vacance d'un évêché, les curés s'assemblent, prient en commun, délibèrent longuement et choisissent trois candidats. Ces choix sont soumis ensuite aux évêques de la province qui votent à leur tour et le Pape nomme généralement le candidat qui figure le premier sur la liste.

On comprend qu'un évêque appelé à l'Episcopat dans ces conditions soit plus indépendant, plus en état de tenir tête aux oppresseurs anglais, plus près du cœur

ɔ ses ouailles que l'ecclésiastique français qui, pour
re évêque, a traîné dans toutes les antichambres, eu
ɔcours à toutes les influences, réclamé l'appui des dé-
ıtés ou des sénateurs francs-maçons qui souvent lui
isaient payer leur recommandation par de grossières
aisanteries. Celui-là ne pourrait remplir son devoir de
ɔrviteur de Jésus-Christ qu'en manquant à l'honneur
umain, en trahissant les engagements tout au moins
ıoraux qu'il a pris envers ses protecteurs.

Ce type d'évêque est indissolublement lié à l'état de
ıoses actuel, il disparaîtra avec lui. Haut Clergé re-
ɔuté et constitué par l'Opportunisme, Haute Banque,
Iagistrature, tout cela probablement tombera à la
ɔis, tout d'un morceau. Ce sera un gros bloc qui se
étachera un jour qu'il fera beaucoup de vent, un jour
e tempête...

LIVRE CINQUIÈME

UNE ÉLECTION MUNICIPALE EN 1890

« Il y a du bon là-dedans ! »
(Une voix dans une réunion publique.)

I

LIMINAIRE

Dans mes précédents ouvrages, j'ai mis en relief, pour tous ceux qui veulent bien s'intéresser à mes travaux, deux épisodes consciencieusement étudiés, destinés à leur faire saisir le mécanisme de la vie contemporaine : *Erlanger, ses juges, ses défenseurs et ses victimes* et *Une entreprise au dix-neuvième siècle : Panama.*

Ces pages n'étaient pas, dans mon intention, des actes d'accusation et encore moins des prétextes à déclamations, mais simplement des lectures pour ceux qui savent lire, pour ceux qui dans toute la France ont des dispositions à tirer un enseignement de ce qu'ils ont lu.

En écrivant ces deux études, je m'étais proposé de bien fixer le mouvement de la vie actuelle, de montrer à l'œuvre les Autorités sociales : Parlement, Magistrature, Presse, Académies ; de faire voir à tous comment la Société fonctionnant en mode subversif, tout ce qui semblerait devoir protéger les honnêtes gens, concourait en réalité à assurer aux gros voleurs le succès d'abord, l'impunité ensuite.

Après ces deux grandes toiles, je vous présente une esquisse d'un genre tout différent. A ces deux chapitres de documentation sociale, je vais adjoindre, si vous le voulez bien, le tableau d'une élection municipale à Paris.

Les proportions, cette fois, sont tout à fait réduites. Il n'est plus question de centaines de millions, mais d'un modeste siège de conseiller municipal. Au lieu d'être éparpillé sur une immense étendue et d'aller des bords du Pacifique au ruisseau du faubourg Montmartre, l'intérêt est circonscrit dans l'étroit espace d'un quartier de Paris. Pour ceux qui ont le loisir et le goût de lire, le sujet n'en sera pas moins suggestif et fécond en réflexions, car, en dehors des idées générales qu'il inspirera, il nous permettra par sa nature même de regarder la physionomie de la vie présente dans un petit coin de la capitale.

Par lui-même, le thème principal est fort simple.

Voilà un écrivain qui a conquis la réputation par des œuvres retentissantes. Cet écrivain n'a pas été élevé par les Religieux ; il n'a pas reçu le moindre service du parti prêtre, alors que ce parti était tout-puissant ; il ne s'est affirmé chrétien que lorsque l'Eglise a été persécutée. C'est alors que, pour la défendre, il a fait entendre une voix qui a eu de l'écho dans le monde entier.

Cet écrivain habite depuis quinze ans le même quartier, il occupe un petit pavillon que tout Paris connaît ; c'est là que s'est écoulée, sous le regard de tous, une existence qui a été toute de travail.

Au moment des élections municipales, il a l'idée de

oser sa candidature, il se dit : « Ma foi, l'occasion est onne pour exposer mes idées. Les ouvriers de ce uartier sont, pour la plupart, d'origine française ; ils uront peut-être le bon sens de comprendre les dangers ue leur fait courir l'invasion des Juifs allemands qui iennent exécuter chez nous des razzias comme le coup es Cuivres. En tout cas, ajoute-t-il mentalement, j'au- ai toujours les voix de mes frères les catholiques que, epuis de longues années, je rencontre toujours le di- ianche à la Messe, ou à Pâques, à la table de commu- ion. »

Ce raisonnement n'a rien d'extravagant.

Cet écrivain de quarante-cinq ans, qui a eu un illion de lecteurs, ne fait pas preuve d'une ambition émesurée en briguant un siège au Conseil munici- al.

Il ne blesse les intérêts de personne, puisqu'il n'a as d'adversaire conservateur dans son quartier ; il ne ouble aucun droit acquis. En face de lui il n'a que eux concurrents qui aient des chances.

L'un est un Franc-Maçon opportuno-radical, libre- nseur et laïcisateur et ne se cachant pas de l'être.

L'autre est un jeune homme de vingt-sept ans, sans ucune espèce de mérite, tout à fait en dehors de l'Eglise dont la conduite n'a rien d'exemplaire ; il est la risée ême du parti boulangiste, auquel il prétend apparte- r.

Dans ces conditions, il est clair que l'homme de va- ur, l'écrivain connu, le catholique pratiquant, doit mpter sur le suffrage des catholiques du quartier.

En vous montrant les catholiques influents de la cir- nscription s'acharnant pour empêcher d'entrer au nseil municipal cet écrivain qui est catholique comme x, je n'obéis pas à une pensée de rancune personnelle, me propose tout simplement de vous faire toucher du igt ce qu'est le parti catholique, ou plutôt la bassesse, nbécillité, la lâcheté, la perfidie, l'égoïsme de ceux i se vantent d'être les chefs de ce parti.

Tel est le but que je me suis proposé dans cette étude pour laquelle je vous demande l'indulgence, car je suis obligé d'y parler de moi, puisque, ainsi que vous l'avez deviné, il s'agit de l'élection du Gros Caillou, en avril 1890.

II

Un tour dans le quartier. — Un peu de statistique électorale. — Les membres de mon Conseil de fabrique. — Monarchistes et bonapartistes. — Le capitaine Lambelin. — Le baron Legoux. — Mon curé. — Un Suisse plein de bon sens. — Les braves gens. — Le syndicat des révoqués. — La lâcheté des gens distingués.

Je vais d'abord vous faire faire un tour dans mon quartier. Le monde entier l'a traversé au moment de l'Exposition et personne ne l'a vu.

C'est un quartier mi-partie, comme on disait de certains vêtements au Moyen Age. Il est à la fois aristocratique et populaire; c'est un mélange de Ménilmontant ou de Montrouge et de faubourg Saint-Germain; il est aristocratique avec l'avenue de Latour-Maubourg et l'avenue Bosquet où s'élèvent de somptueux hôtels modernes, presque campagnard dans le haut de la rue de l'Université avec ses maisons basses, ses terrains vagues, ses enclos où l'on étend du linge à sécher, ses poules qui picorent sur la chaussée, ville de garnison avec l'avenue Lamothe-Piquet et les environs de l'Ecole militaire, toujours sillonnés d'officiers et de soldats.

Il y a là des cabarets pleins de pittoresque avec des tonnelles et des enseignes peintes : *Au rendez-vous des mariniers* ou *A la bonne matelote* qui datent du temps où le Gros-Caillou était presque la banlieue et où l'on allait dans ces parages manger une friture comme

Asnières aujourd'hui ; des rues attirantes par leur olitude même, cette rue Surcouf, par exemple, hu- ide, fraîche en plein été, où le pas retentit dans le si- nce comme dans certaines rues du Marais où il ne asse pas dix voitures dans une journée.

Engagez-vous, au contraire, dans les rues avoisi- antes, vers midi ou vers six heures ; vous êtes en plein uartier d'usine. Vous voyez défiler les ouvriers du mpement, anciens troupiers pour la plupart, qui ont ncore une allure militaire ; puis c'est la sortie de la anufacture de tabacs, de ces cigarières vieilles ou unes, jolies comme un cœur ou bien usées et flétries bonne heure par la double fatigue de la maternité du travail. Les marchands des quatre-saisons guet- nt l'ouverture des portes et l'on se presse autour des etites voitures pour acheter de quoi préparer le repas mari qui va rentrer à la maison de son côté. Toutes s langues de femmes sur lesquelles pesait la consigne l'atelier se délient à qui mieux mieux et pendant un uart d'heure la rue s'emplit d'un mouvement joyeux.

Faites quelques pas en dehors de tout ce bruit, pre- z le quai d'Orsay, le long duquel passait le Decau- lle, et vous vous croirez transporté à cent lieues de aris, sur un mail, un cours, un boulevard de province vous vous arrêterez à rêver sous ces grands arbres ui vont disparaître. C'est la question des Moulineaux, nt j'ai entendu parler si souvent dans les réunions ectorales. Nous voulons tous que la tête de ligne du emin de fer des Moulineaux soit au pont de l'Alma ; compagnie de l'Ouest, pour se faire une amorce et tervenir dans le Métropolitain futur, prétend à toute rce, et malgré les protestations unanimes des habi- nts, installer cette gare à l'esplanade des Invalides ; force de pots-de-vin, elle obtiendra ce qu'elle désire saccagera ce quartier de Paris.

Un peu plus loin, vous trouvez le dépôt des marbres. est un endroit tranquille et ombragé, merveilleux ur le travail avec toutes sortes de statues de grands

hommes : les unes attendent leur prochaine inauguration ; les autres ont cessé de plaire et on les a remisées là jusqu'au jour où leur tour reviendra de reparaître sur les places.

J'ai été bien souvent voir là Clésinger. Il avait un atelier grand comme une halle, mais la porte était trop étroite pour qu'il y pût faire entrer un cheval et il se plaignait avec amertume du gouvernement. Le propre du sculpteur, d'ailleurs, est de se plaindre. Je n'ai jamais vu un sculpteur qui ne protestât pas contre quelque chose ou contre quelqu'un ; les sculpteurs s'entraînent ainsi et ils se battent ensuite avec plus d'entrain avec la terre et le marbre.

Quant à la situation électorale du quartier, elle es simple. Le chiffre des voix conservatrices y oscill entre 1,500 ou 1,400 voix. M. Deville, aux élections municipales du 30 janvier 1886, obtint 1,509 voix ; M. Daguilhon Pujol, aux élections du 8 mai 1887, eut 1,41 voix. Aux dernières élections législatives, où les voi conservatrices se divisèrent, Cochin eut encore 1,08 voix, exclusivement catholiques.

Or, sur les 613 voix que j'ai pu réunir, je n'ai certe pas eu 300 voix de catholiques et il est facile de s'e convaincre. A peine ai-je obtenu quelques voix à la sec tion de l'avenue Bosquet qui est le faubourg Saint-Ger main de l'endroit, et ce fut la section populaire, la sec tion de la rue Camou, qui me donna le nombre de voi le plus élevé. Il s'est trouvé là de braves ouvriers qu se dirent : « Il est malheureux que cet homme aille la Messe, mais il a tout de même raison de demande pourquoi on n'arrête pas des financiers qui volent tan de millions, tandis qu'on arrête et qu'on conduit e prison de pauvres diables qui volent une tablette d chocolat d'un sou. »

Les membres du Conseil de fabrique, avec lesquel j'ai dîné chez mon curé, ont tous voté contre moi, l'exception du vicomte de Damas. Pour faire plais

baron Reille, quelques-uns ont été assez coquins
ur se vanter d'avoir préféré un petit sauteur à un chré-
n comme eux. J'en vois encore un, un gros poussah
ec une tête d'Iscariote, un œil égrillard et une solen-
té préfectorale, qui me tendait quelque temps après
umônière à l'église. Je ne pus m'empêcher de le re-
rder avec un tel mépris que le malheureux faillit en
isser tomber sa bourse.

Reille s'est félicité publiquement d'avoir fait voter
ut entière contre moi une société de secours mutuels
r laquelle, paraît-il, il exerce une influence quel-
nque.

Malgré de Mun, qui fut très bien en cette circon-
nce, la moitié des membres du Cercle catholique,
quel je paye ma cotisation depuis huit ans, a voté
ntre moi.

N'allez pas supposer que je me sois conduit en di-
tante, que j'aie envisagé ma candidature simplement
mme une occasion de poser des affiches sur des
urs et d'affirmer mes idées en attendant chez moi le
sultat.

J'ai tenté cette épreuve avec beaucoup de conscience,
mme je fais tout ce que j'entreprends, même lorsque
la ne m'amuse pas. Je me suis placé dans les condi-
ns nécessaires pour avoir un chiffre de voix qui fît
nneur à ma cause.

Au temps où il existait encore des partis, les suf-
ges conservateurs, au Gros-Caillou, se partageaient à
u près également entre monarchistes et bonapartistes.

Le parti monarchiste était représenté par le Comité
ction du septième arrondissement, dont le bureau
réunissait place Saint-François-Xavier, où l'on avait
dé une petite bibliothèque populaire.

Le président du Comité était justement un de mes
is, le capitaine Lambelin.

Lambelin est un joli type de soldat, un homme d'a-
r, sec, tranchant, un peu aigu dans les angles, pro-
ndément bon et aimable quand on le connaît. Au

Tonkin, il n'était pas tendre pour ses hommes, mais il obtenait d'eux tout ce qu'il voulait, parce qu'il était toujours en avant. Dans la vie de Paris, il est le même. Au sortir d'une réunion publique orageuse, deux cents personnes criaient : « Vive la Commune ! » Lambelin ôte son chapeau et, simplement, sans provocation, sans arrogance, de ce ton raide qui lui est particulier, il dit : « Vive le roi ! messieurs. »

Lambelin, en effet, est un orléaniste fervent. C'est le seul orléaniste passionné que j'aie jamais connu et il n'a pas manqué l'occasion de se faire arrêter au moment du procès du duc d'Orléans, en allant porter une couronne à la statue d'Henri IV.

Cet homme, si distingué sous tous les rapports, n'a qu'un défaut : il admire la *Revue bleue*. A Haïphong et à Saïgon il l'avait vue sur beaucoup de tables dans les salons européens ; il voulut en fonder une semblable, mais dans un esprit moins sectaire et moins étroit ; à son retour en France, il créa *Samedi-Revue*, où il groupa autour de lui des écrivains d'élite qui dépensèrent là beaucoup de talent. Comme les Conservateurs ne s'abonnent guère qu'aux journaux plus ou moins judaïsants, *Samedi-Revue* ne vécut qu'un an. Lambelin n'eut, je crois, qu'un médiocre chagrin de son insuccès, car sa fortune lui permet de se payer de temps en temps le luxe d'une revue.

Lambelin vint me trouver et me dit : « Présentez-vous donc au Gros-Caillou, au lieu d'aller poser la question sémitique dans un autre quartier, notre Comité vous soutiendra en dehors de tout point de vue politique. »

Je me rendis à ce Comité et j'y vis force braves gens comme il y en a encore dans des coins du Paris d'autrefois, des ouvriers, des négociants, de petits rentiers fidèles aux traditions de la vieille France. Je leur exposai mes idées ; ils les acceptèrent et ils acclamèrent ma candidature. Je ne trompai personne. Un des assistants ayant témoigné le désir que je misse sur mon

fiche : *Candidat conservateur*, je lui dis franche-ent : « Non. J'aime la probité dans les mots, je trouve éfaste et meurtrier le régime politique que nous subis-ons, je n'ai qu'un désir : celui d'en débarrasser ma atrie. Ne serait-ce pas un mensonge, dans ces condi-ons, que de se déclarer conservateur ? Comprendrait-un homme qui dirait : « J'ai eu le malheur d'attra-er la syphilis, mais je suis conservateur et je tiens à la nserver » ?

On me dit en sortant : « Vous pouvez compter sur ous, mais nous ne répondons pas des bonapartistes. »

Le lendemain matin, le Comité m'envoyait une note trois francs cinquante, montant du pétrole qui avait fûlé pendant cette mémorable discussion et je la payai ec joie, en pensant qu'on ne pourrait au moins m'ac-ser d'avoir été subventionné par le parti monarchiste. hélai ensuite un fiacre en disant au cocher : « Rue de sbonne », et je m'en fus trouver le baron Legoux, i me reçut avec infiniment d'amabilité et de bonne ùce.

Vous devinez bien que le baron Legoux ne me de-nda pas de rétablir l'Empire au Gros-Caillou, pas is que Lambelin ne m'avait demandé de rétablir la narchie. Lettré lui-même, il me connaissait mieux e personne ; il savait que j'avais toujours vécu en de-rs des états-majors politiques, que je n'avais aucune nion politique, et que je préférais cent fois, comme s les Français, d'ailleurs, une République honnête n gouvernement monarchique corrompu ; que j'ai-rais mieux, par exemple, une République avec un cia Moreno pour président qu'une Monarchie avec odieux faquin comme Crispi comme premier ministre. l me dit : « Vous voulez la punition de ces financiers mopolites qui ruinent notre malheureuse France, s voulez l'appel au Peuple pour essayer de sortir de oue où nous nous enfonçons de plus en plus ; tous amis sont d'accord avec vous et tous voteront pour s »

Je m'en fus trouver enfin mon curé. Je n'ai pas, d'ailleurs, loin à aller ; mon mur est mitoyen avec celui du presbytère et mes fenêtres donnent sur le jardin. Je vois, le jour, le gros chien ravager les plates-bandes et, la nuit, j'entends la voix sonore du fidèle animal qui défend la maison du pasteur.

C'est un digne homme que mon curé, un curé du Paris d'autrefois plus que du Paris d'aujourd'hui.

Nous avons à Paris des curés très compliqués : le curé financier, comme celui de Saint-Honoré, qui sauta comme un simple coulissier ; le curé collectionneur, comme l'abbé Lerrebours, qui arrivera devant le tribunal de Dieu comme devant un jury d'exposition rétrospective, avec une collection de bibelots à faire envie aux célébrités de la curiosité... Mon curé, lui, est simplement curé...

Le mobilier du presbytère est celui d'un prêtre de campagne ; le cabinet de travail a pour tout meuble un vieux bureau d'huissier et le salon n'est guère élégant.

Mon curé, issu de bonne famille bourgeoise, avait cependant un patrimoine assez considérable quand il est entré dans les Ordres, mais il a tout donné, simplement, sans tapage, sans musique.

Nul n'est moins bruyant, en effet, que mon pasteur ; nul n'est moins « fin de siècle ». Dans le *high life* catholique de son quartier il est regardé comme une bête. C'est l'opinion des beaux messieurs et des belles madames ; ce n'est pas la mienne. Avec moi, il cause volontiers, car nous avons un côté peuple qui nous rapproche, et je l'ai toujours trouvé très spirituel, très fin, comme les vieux prêtres qui ont beaucoup vu et beaucoup observé, et d'une conversation tout à fait instructive et profitable. En chaire, il est admirable de simplicité et d'onction, et quand il dit le *Pater noster*, il remue vraiment, car on sent qu'il prie avec tout son cœur.

Il faut bien néanmoins que le pauvre curé vive un peu avec le grand monde. Sa paroisse, je l'ai dit,

ux aspects ; elle est tout à la fois aristocratique et pulaire.

L'élément juif a même déjà mordu un peu le quar- r et il est représenté avenue Bosquet par les Cahen Anvers, qui me poursuivent partout. Je croise leurs uipages quand je suis à la ville et je retrouve leurs s de fer quand je suis aux champs.

J'imagine que si l'on avait l'idée de dédoubler la pa- isse et de donner à choisir à mon curé, son choix ne rait pas long : il choisirait le quartier des travailleurs des pauvres et laisserait le quartier *selected* à elque curé mondain qui s'y ferait rapidement une ie pelotte. En fait, c'est toujours du côté des rues où n souffre que l'on rencontre ce prêtre selon le cœur Jésus-Christ ; il va là faire le bien, mais presque en chette et toujours sans bruit.

L'excellent homme a eu ses épreuves. Les marquises les comtesses du voisinage ont bien essayé de le ttre dans le train et de lancer dans le *Gaulois* un is de Marie quelconque, où des femmes plus ou ins séparées et divorcées auraient chanté les anges de la Vierge immaculée sur un air d'Offen- ch ; il n'a rien dit, car il n'aime pas la lutte ouverte, is il a éludé et, sans en avoir l'air, il a découragé t ce beau monde par une attitude d'inertie appa- nte qui cache un esprit très aiguisé. Le beau monde u qu'il n'y avait rien à faire avec lui et il a été por- ailleurs son cabotinage religieux.

Donc je vins voir mon pasteur et je lui dis : « Mon r curé, vous savez que je me présente comme can- at au Conseil municipal dans le quartier du Gros- llou. »

— Ah ! mon pauvre enfant, comme vous allez avoir mal !

— Que voulez-vous ? Voilà les premiers lilas qui rgeonnent, et j'aimerais mieux seller Bob et m'en r à Soisy ; mais il faut combattre pour ses idées.

— Que Dieu vous accompagne ! Je sais que vous êtes

bon chrétien et je voterai pour vous. Celui-là aussi, ajouta-il, en me reconduisant et en me montrant le suisse qui vaquait aux travaux de jardinage.

— C'est entendu, dis-je à cet excellent suisse, vous voterez pour moi?

— Ah! monsieur, comment ne voterais-je pas pour vous? De tous les candidats qui se présentent vous êtes le seul que je rencontre, chaque dimanche, à l'église, quand je fais résonner ma hallebarde en disant : « Pour les besoins de la fabrique, s'il vous plaît! »

Cet honnête homme venait de résumer la situation et ce mot restera comme la définitive leçon donnée au baron Reille et à ses méprisables amis; il indiquait où était le devoir à tous ces membres du Conseil de fabrique, à tous ces Tartufes qu'on voit, à certains jours, cheminer derrière le dais avec des cierges allumés qu'ils laissent goutter sur les habits des fidèles.

Vous voyez la situation d'ici ; il n'y avait plus qu'une conduite à tenir pour les catholiques du quartier : s'employer de leur mieux pour soutenir un candidat qui était, par sa vie comme par ses écrits, le représentant de leurs idées.

Les petits ne faillirent pas à ce devoir et je vis le trésor de dévouement qu'il y a encore dans ce bon monde qui s'en va peu à peu, mais dont les débris subsistent ça et là comme l'image de générations en train de disparaître.

A ce point de vue, une campagne électorale est vraiment intéressante. En entrant dans ces maisons devant lesquelles on passe indifférent depuis tant d'années, en grimpant des escaliers obscurs et raboteux, on est étonné de constater qu'il existe encore tant de gens pleins d'ardeur, de foi, de bonne volonté, tant de gens ne craignant pas leur peine.

C'est un intérieur d'artisan d'autrefois que le ménage de ce cordonnier de l'avenue de La Motte-Piquet, qui

t si empressé pour moi. Vous arrivez là, vous trouvez nomme, la femme, l'enfant travaillant de leur état. Dès u'ils ont entendu le branle-bas de combat, tous se ettent en mouvement. Le père, taillé comme un Herle, vous suit dans les réunions publiques et il y fait tentir sa voix de stentor, sa bonne voix faubourienne ui sonne vibrante et chaude.

La femme, vaillante comme une Vendéenne, se multiplie pour vous, court le quartier, inspecte le travail es afficheurs, prend votre cause plus à cœur que vous-ême. Elle rappelle les campagnes d'autrefois et Delle qui a failli passer et qui a manqué de quelques oix seulement ; s'il l'avait écoutée, il était nommé ! enfant distribue vos imprimés au sortir de la manucture de tabac ou des ateliers... Tout cela de la façon plus passionnée et aussi la plus cordiale et la plus ésintéressée, sans vouloir rien accepter, et en s'ingéant de mille façons à vous faire dépenser le moins argent possible.

C'est le vieux monde des familles de l'enclos Rey a décrit Daudet, le monde des artisans de Nimes ou es portefaix de Marseille, la race énergique des royastes plébéiens que le comte de Chambord n'a jamais utiliser et qui, pendant près d'un siècle, est restée lèle sans savoir au juste à quoi, prête à se dévouer ns que les politiciens de salon aient jamais soupçonné tendue de ce dévouement.

Les bonapartistes ont, eux aussi, un personnel que n n'a pu abattre, qui voit sans doute ses rangs éclaircir chaque jour par la mort, mais qui n'est pas core complètement dispersé.

Le président du comité bonapartiste du Gros-Caillou, peu fatigué maintenant, fut longtemps le type du napartiste militant, du Ratapoil toujours solide au ste. Ancien prévôt d'armes de régiment, bâti, lui ssi, en athlète, il est toujours superbe dans une réun électorale. Il tient un hôtel garni, passage Saint-minique, et il a construit là un véritable jardin sus-

pendu où poussent des arbres fruitiers. Rien n'est curieux comme de se trouver tout à coup en pleine verdure, après avoir traversé ce passage vulgaire et maussade où s'entassent, pour ne pas vivre trop loin de leur travail, des ménages de pauvres ouvriers.

Le plus aimable auxiliaire que j'aie rencontré dans cette campagne, fut le vice-président du comité bonapartiste. J'ai conservé le souvenir de ce jeune ménage où revivait, là encore, le Paris du temps jadis.

Le mari est représentant de commerce ; la femme est couturière et occupe quelques ouvrières. Quand j'eus gravi cet escalier humide, à la rampe poisseuse, je trouvai cette gracieuse jeune femme au milieu d'un essaim de fillettes et, tout de suite, quand je lui eus expliqué mon affaire, elle se mit à ma disposition gentiment, vaillamment et fit, elle aussi, distribuer des professions de foi tant qu'elle put.

Tout ce monde, remarquez-le, vit de son travail, n'a que très peu de temps à lui. Le mari est occupé toute la journée, il ne rentre que le soir et ce n'était guère que le dimanche matin que je pouvais le trouver chez lui. N'importe ! ces êtres de spontanéité et de droiture sont avec vous dès que vous avez causé un quart d'heure avec eux, les yeux dans les yeux, dès qu'ils vous sentent sincère. Le vice-président du comité bonapartiste n'est pas clérical, mais il a vu dans le commerce les infamies commises par les Juifs et, dès qu'il a compris qu'en combattant les accapareurs et les voleurs, je combattrai pour la France, il a fait tout ce qu'il a pu pour me seconder.

Même, parmi ceux qui m'étaient hostiles parce qu'ils étaient boulangistes, j'ai rencontré force gens honnêtes et loyaux, auxquels j'ai été heureux de serrer la main.

Le syndicat des révoqués était installé chez M. Lintzer, marchand de vin, avenue de La Motte-Piquet où habitait M. Catherin, le vice-président du syndicat.

On retrouvait là comme une troisième manifestation de ce besoin de dévouement qui est dans l'âme du peuple

arisien. Tous ces naïfs avaient cru à Boulanger, ils étaient jetés à corps perdu dans le mouvement, ils avaient été cruellement frappés et privés de l'emploi ui les faisait vivre, eux et les leurs. Ils avaient des oments de tristesse, ils sentaient qu'ils avaient été ploités, qu'ils avaient servi d'instrument aux malins la bande qui s'étaient fait nommer députés et qui dédaignaient, maintenant qu'ils n'en avaient plus soin... Malgré tout, au mois d'avril 1890, après la ite honteuse, après les révélations suprêmes, ils oyaient encore à Boulanger, au fuyard, tranquille- nt installé à Jersey avec sa maîtresse et vivant dans luxe, grâce à l'argent escroqué aux Orléanistes, pen- nt que ses partisans mouraient de faim.

Quand vous avez pris un vermouth avec des convain- s pareils, vous avez une vision toute nouvelle de istoire de Napoléon Ier. C'est alors seulement que us comprenez bien la foi que devaient avoir dans cet mme ceux qui l'avaient vu dans cinquante batailles, i étaient entrés avec lui dans toutes les capitales de urope.

Ce quartier de l'Ecole avec ses taratatas lointains ns les casernes, ses cafés d'officiers, ses soldats qui ntrent au quartier, se transfigure soudain et vous vinez quel devait être l'état d'âme de tout le peuple litaire qui campait là entre deux campagnes, entre sterlitz et Iéna.

Quoi qu'il en soit je n'ai trouvé, chez ces victimes de politique, que de bons procédés, une attention très nde à m'écouter quand je leur expliquai comment Boulangisme avait été une cause perdue dès que les fs Naquet et Meyer s'étaient glissés là-dedans pour hir tout le monde ; ils m'en voulaient un peu de la *rnière Bataille*, mais ils reconnaissaient, avec moi, e j'avais le droit et le devoir, comme historien, crire ce que je croyais être la vérité.

Un des leurs, le citoyen Boulogne qui, après avoir nbattu pendant quinze ans dans le quartier pour la

République, fut brusquement révoqué dans des cir constances particulièrement cruelles, fut charman pour moi. Il s'était occupé de ces ouvriers du Campe ment qui sont payés d'une façon dérisoire et qui, après de longues années de service, ont fini par obtenir grand'peine un semblant de retraite. En apprenant qu je m'intéressais à cette question, il me remit le volumi neux dossier qu'il avait réuni, uniquement dans l pensée que cela pourrait servir à une cause qu'il croyai juste.

Quant à mes concurrents, ils furent toujours pou moi d'une irréprochable courtoisie à part M. Delagnea qui, après m'avoir demandé de l'argent pour poser s candidature, eut l'aplomb de m'empêcher d'entrer dan une réunion électorale organisée par lui, — ce qui n s'est jamais fait, je crois, dans une élection parisienne

Lopin était Lopin, il resta Lopin, ce qui était so droit, c'est-à-dire, le parfait conseiller municipal actue l'homme qui évidemment correspond à un état d'espri puisqu'on le renomme.

En dehors de lui, il y avait encore trois candidats Sellier, correcteur au *Journal Officiel*, un grand gar çon à physionomie ouverte et parlant très bien ; u possibiliste, Lelorrain, qui parlait pas mal, lui auss mais qu'il était impossible d'arracher de la tribun quand il s'y était installé ; enfin, un homme doux, u pharmacien, Volland, qui venait débiter quelque phrases avec un air d'insondable mélancolie.

Je n'ai eu qu'à me louer de tous. Je ne me suis pa trouvé, dans une seule occasion, en présence d'un êtr appartenant au vrai peuple sans rencontrer de l'aménit et de la sincérité. Dieu sait pourtant si j'ai vu de hommes de conditions différentes ! J'ai causé avec le représentants de tous les corps d'état : des charbon niers et des épiciers, des graineticrs et des lampiste des marchands de vin et des ébénistes...

Je me rappelle même avoir causé avec un charcu

er d'une taille gigantesque et qui, son couteau à la einture, donnait l'impression d'un sacrificateur antique. 'aurais fini par le rallier à mes opinions, si je n'étais as arrivé à un mauvais moment. Il venait justement e faire ses « petits gras », et de toutes sortes de pâ- s fumants sortaient des odeurs appétissantes; c'était mme une fête de cochonnaille fraîche. On lavait par- ut à grande eau, et, pour causer, il m'introduisit dans n petit coin où se préparaient des andouilles. Je lui s civilement : « Je ne veux pas abuser de votre temps, r je vois que vous êtes occupé à des choses utiles. ai voulu simplement vous rendre mes devoirs comme ndidat, je me présente, vous le savez, comme antisé- ite — ce qui n'a rien pour vous déplaire — et je ends la liberté de vous laisser mon programme. » Il e répondit : « Je ne dis pas non ! »

Cet homme bienveillant était très aimé des candi- ts. De temps en temps, au milieu d'un discours, on tendait une voix profonde qui s'écriait avec un cent de conviction : « Il y a du bon là-dedans ! » répétait cela un certain nombre de fois par soirée, is avec un louable éclectisme, quel que fût le can- dat, et vous ne pouvez vous douter, quand on est sur tremplin, dans une salle publique ou dans un préau école, comme cette parole d'encouragement fait isir.

Parmi ceux que je vis ou qui vinrent me voir, beau- up, sans doute, étaient séparés de moi par des imes, ou du moins, ils croyaient en être séparés, ce aux calomnies répandues contre moi par la esse républicaine aux gages des Juifs, mais ils avaient e certaine sympathie quand même pour l'honnête mme qui combattait pour ses idées.

En revanche je n'ai pas trouvé un appui, un rensei- ement, une poignée de main chez les catholiques hes qui habitent les grands hôtels du quartier. Il y a force élèves des Jésuites, pas un seul ne s'est sou- nu que j'avais jadis défendu ses maîtres.

Parmi ces fils de famille inutiles et oisifs, il ne s'en es pas trouvé un seul pour venir à moi, pour me dire : « L campagne que vous menez avec Morès doit être bie fatigante ; peut-on vous être utile, peut-on vous aider u peu ? Vous devez dépenser beaucoup, avez-vous besoi d'un peu d'argent ? Je serai un mois sans faire la pa tie au cercle ou je ne parierai pas aux prochaine courses. »

Tous ces petits lâches sont restés chez eux. Quelque uns, il est vrai, avaient pour excuse leur état de santé comme le jeune conservateur de mon quartier dor l'histoire à défrayé pendant quelques jours tous les sa lons de Paris.

Ce représentant des bons principes que j'ai entend faire dans une église une conférence, d'ailleurs assom mante, aux jeunes gens de saint François-Xavier deva épouser la fille d'un des chefs de la Droite. Tout éta convenu entre les parents et la corbeille était déj commandée, lorsque, pris d'un scrupule, honorabl après tout, il vint déclarer au beau-père que, bless impitoyablement par Vénus, il était hors d'état de s marier.

Vous devinez la tête du futur beau-père qui est u homme plein de pompe et de dignité ; il ne s'est co solé qu'en pensant que le jeune homme avait sa pla marquée pour l'avenir dans le groupe des Constitutio nels...

III

LE BARON REILLE ET LES CATHOLIQUES DU GROS-CAILLOU

Mon voisin du boulevard de Latour-Maubourg. — Trois bâtons de maréchaux dans une famille.— Sous le Seize-Mai.— Le Catholicisme financier. — Un administrateur très occupé. — Le bonapartisme du baron Reille.

Les catholiques influents de mon quartier ne se contentèrent pas de ne donner aucun appui à leur frère dans l'embarras ; ils s'occupèrent activement à l'empêcher de réussir.

Ce fut le baron Reille, président du Conseil de fabrique de Saint-Pierre du Gros-Caillou, qui se chargea d'organiser la campagne contre moi.

La voiture de l'agent électoral de M. Delagneau stationnait chaque matin à la porte de l'hôtel de M. le baron Reille. Cet agent qui, je crois, ne roule pas sur l'or, pas plus que son candidat, avait subitement pris une voiture au mois. Au moment de cette élection qui intéressait tous les Juifs, personne, d'ailleurs, ne fut malheureux au Gros-Caillou. Jamais, depuis le casque de Bélisaire, on n'avait vu tant casquer...

Il n'est pas jusqu'à Naquet qui, plus accoutumé à recevoir qu'à donner, n'ait rompu avec ses habitudes et n'ait voulu contribuer à la campagne ; il aurait prélevé 5,000 francs sur les patriotiques bénéfices que lui rapporte la poudre sans fumée, et les aurait mis à la disposition de M. Delagneau. Il est vrai que, d'après M. Delagneau, cette somme aurait été subtilisée par Hermeix et ne serait jamais arrivée à destination. J'ajoute que je n'ai qu'une médiocre confiance dans

ce récit qui rentre dans ces sales débats d'argent dont les Boulangistes ont la spécialité.

Ce qui n'est point douteux, en tout cas, c'est l'active intervention du baron Reille en faveur de mon adversaire.

Remarquez bien, d'abord, qu'en intriguant ainsi contre moi, ce Reille commettait une véritable trahison. Il est un des chefs du parti bonapartiste, il avait certes le droit d'insister auprès du baron Legoux pour qu'il désignât un autre candidat que moi, mais dès que le baron Legoux, « délégué général de S. A. I. », avait parlé, le baron Reille n'avait qu'à obéir à l'ordre de Son Altesse. C'est ce que fit honnêtement et loyalement le président du comité bonapartiste du Gros-Caillou qui, vivant un peu à l'écart des événements contemporains, n'avait jamais entendu parler ni de la question sémitique, ni de la *France juive*, ni de moi ; il me dit : « Du moment que c'est l'ordre de Son Altesse qui nous est transmis par son délégué, nous n'avons plus qu'à voter pour vous ; en attendant acceptez une consommation. »

Vous saisissez bien là sur le vif le sans-gêne complet, l'égoïsme impudent de tous ces chefs conservateurs. Le troupeau des électeurs doit obéir à la consigne et dans le Tarn, le baron Reille trouverait fort mauvais que des électeurs bonapartistes votassent contre lui ; lui n'est tenu absolument à rien.

On avait vu des soldats tirer sur leurs généraux, il était réservé aux Conservateurs de nous montrer des généraux tirant sur leurs soldats...

C'est un type que mon voisin du boulevard de Latour-Maubourg, le baron Reille, que j'apprécie seulement au point de vue de la vie publique. Il est fils du maréchal Reille, il a épousé la petite-fille du maréchal Soult, duc de Dalmatie, et il est allié à la famille de Massena, duc de Rivoli ; il a par conséquent trois maréchaux dans sa famille et il prend soin de le rappeler en toute occasion.

La fine moustache relevée en croc et portant beau, malgré une désagréable tache au visage, ce petit homme se promène triomphalement dans la vie avec les trophées conquis par trois héros. A le voir si affairé et si content de lui-même, on croirait toujours qu'il arrive de Suisse où il vient de gagner la bataille de Zurich et qu'il court dans le Tarn-et-Garonne pour y gagner la bataille de Toulouse.

Ces allures un peu trop fanfaronnes n'ont pas été, dans les commencements, sans causer à notre homme quelques désagréments à la Chambre. Plus d'une fois, un collègue mal habitué encore aux ridicules du personnage l'a regardé bien en face en lui disant : « Qu'est-ce que c'est que ces façons-là ? »

Dans ces cas-là, le baron Reille redevient l'homme du Seize-Mai ; il balbutie et se contente de répondre : « Ne faites pas attention ! Soult se tenait ainsi devant les lignes de Torrès Vedras. »

Quoique plus brave que son fils André Reille, dont la poltronnerie est légendaire, le baron Reille, en effet, ne brilla que d'un éclat modéré pendant la période du Seize-Mai. En le voyant friser sa moustache, on avait conçu à son sujet de vastes espérances ; on lui confia le poste de sous-secrétaire d'État au ministère de l'Intérieur et l'on se dit : « Fourtou sera l'homme de tête, mais Reille sera l'homme de main. »

Hélas ! si la tête était hantée de terreurs folles, la main semblait agitée par un tremblement convulsif. Quelques vieux huissiers, qui ont survécu à tout, rient encore de ces deux timides qui s'effrayaient réciproquement. La venette de Fourtou était une venette de Gascon, bruyante comme une fanfare de victoire ; la venette de Reille, pour être moins démonstrative, était aussi intense que celle de l'homme de Riberac ; il passait sa vie à demander d'une voix blanche et étranglée par l'émotion si les Républicains lui en voulaient beaucoup.

Il y avait loin de là à la belle intrépidité d'un Morny

jouant la partie du Deux-Décembre avec le flegme souriant d'un dandy ou même au cynisme jovial d'un Constans, menant la campagne anti-boulangiste avec la bonne humeur goguenarde d'un faiseur de grande allure.

On comprend, dans ces conditions, que le pauvre Maréchal, qui avait donné sa parole « d'aller jusqu'au bout », se soit arrêté à moitié chemin. Si les *Mémoires* dont le maréchal de Mac-Mahon a donné, dit-on, communication à quelques amis, sont sincères, on saura la vérité sur ce point et l'ancien président expliquera, sans doute, qu'avec des hommes comme Fourtou et comme Reille, il ait hésité à engager une bataille qui était d'avance un désastre.

Le baron Reille, comme tous les chefs, ne perdit rien à l'aventure. Les petits, les humbles qui s'étaient compromis sur l'affirmation du Maréchal furent jetés sur le pavé et durent chercher à gagner leur vie par tous les moyens ; les femmes des fonctionnaires remerciés retapèrent leurs vieux chapeaux et ravaudèrent leurs robes comme elles purent... Reille et son ami Fourtou se prirent par la main et se firent nommer administrateurs du chemin de fer d'Orléans avec 25,000 francs de traitement.

Le côté administrateur joue, en effet, dans l'existence du baron Reille un rôle au moins aussi considérable que le côté militaire. S'il appartient par ses ancêtres à *Victoires et Conquêtes*, il revient de droit par lui-même à l'*Histoire de l'agiotage* dans laquelle Chirac lui a donné une place.

De quoi Reille est-il administrateur? me demanderez-vous. Il est administrateur de tout ; il est administrateur du chemin de fer d'Orléans et du chemin de fer de Ceinture, il est président du conseil d'administration des mines de Carmeaux ; il est président du conseil d'administration d'Alais ; il est président ou administrateur d'une autre compagnie à Arnette ; il

est même membre du conseil d'administration des Pompes funèbres, mais, cette fois, comme président du Conseil de fabrique de la paroisse du Gros-Caillou, et j'ose même espérer qu'à ce titre il me fera enterrer gratuitement...

C'est Briarée lui-même en un mot, Briarée aux cent bras. Partout où l'on touche des jetons de présence, vous voyez apparaître le bras de Reille avec une main au bout pour palper.

Vous entendez d'ici cet homme d'État austère assis à toutes les tables et prenant part à tous les festins, s'écriant dans un groupe de députés de la Droite : « Messieurs, voyez-vous, ce qui condamne la République, c'est que c'est le régime des appétits. » Soubeyran fait chorus et murmure pudiquement : « Hélas ! oui, les intérêts matériels ont trop d'importance pour les Républicains, tandis que pour nous... »

Tel qu'il est, le personnage devait avoir pour moi une haine invincible. Il est précisément l'opposé du Catholique tel que je le comprends. C'est par excellence le Catholique mêlé aux affaires financières, s'accommodant très bien du régime social actuel si monstrueux et si inique qu'il soit, en bénéficiant tant qu'il peut, vivant en bonne intelligence avec la Ploutocratie juive et n'affichant des sentiments chrétiens que par une sorte de pose et d'ostentation mondaine.

On se demande, encore une fois, de quel droit ces gens-là se permettent de traiter les Républicains d'affamés et de jouisseurs. La comparaison entre eux et les Républicains serait, au contraire, tout à l'avantage de ces derniers.

On s'explique, à la rigueur, qu'un député pauvre, chargé de famille, n'ayant que son indemnité pour vivre, se laisse tenter par une place d'administrateur. Comment le baron Reille, qui est riche à millions, qui a hôtel, château, ne comprend-il pas de lui-même qu'il y a incompatibilité entre le mandat de député et les fonctions d'administrateur de quatre ou cinq compagnies ? Quel

temps peut-il trouver pour s'occuper des affaires d pays ? Quelle indépendance même peut-il avoir e certaines questions alors qu'il est chargé de tant d'in térêts ? Quelle garantie d'impartialité peut offrir, pa exemple, dans le vote d'une loi comme les Convention un homme qui est à la fois administrateur d'une com pagnie de Chemin de fer et député ?

Ceci est l'évidence même et un jury trouverait in contestablement que mon raisonnement est irréfutable Aussi, vous remarquerez avec quel soin je pousse a jury, avec beaucoup de logique d'ailleurs, car, en défi nitive, c'est l'homme public, le député seul qui est e cause. Ce que je reproche à ce cumulard éhonté, c'es de vouloir être à la fois représentant du Peuple e administrateur de tant de compagnies.

Mes précautions, il est vrai, sont bien inutiles. S Reille a envie de me faire un procès, il ira trouve Constans avec quelques députés de la Droite experts er ces obliques négociations et le priera d'ordonner a tribunal correctionnel de se déclarer compétent. Cons tans, plein d'estime pour moi et de mépris pour eux leur dira avec son air narquois : « Si cela vous fait plai sir, mes enfants, allons-y ! »

IV

LÉO TAXIL ET LE NONCE DU PAPE

La sincérité du défenseur des Juifs. — Les cyniques mensonges. — A propos du *Rosier de Marie*. — Un Tartarin de Marseille. — — Le commodore et le commandeur. — Mon « manoir » de Soisy-sous-Etiolles. — Ce que m'ont rapporté les traductions de mes livres. — La délicatesse des Américains. — Voyage au pays des ordures. — Les *Amours secrètes de Pie IX*. — La Petite Sœur qui quête. — Les outrages à la Vierge. — Attentats aux mœurs. — Une estampe du dix-huitième siècle. — Le Mauvais Livre.

— Le Nonce du Pape envoie sa carte à Taxil. — Le sens moral d'un prélat romain. — Les catholiques distingués n'éprouvent qu'une indignation modérée en présence des ignominies vomies par Taxil. — L'œuvre de Saint-Michel. — Le grand saint français du quinzième siècle. — Ce qu'on en fait aujourd'hui. — Réserve des esprits élevés de la libre-pensée devant ce que Taxil, l'ami du Nonce, couvre d'immondices.

Pour leur belle campagne contre moi, les catholiques du Gros-Caillou s'adjoignirent Léo Taxil.

On n'attend pas de moi que je polémique contre un adversaire indigne. Il m'a fait peur un moment, je l'avoue, mais ce n'est pas lorsqu'il a attaqué nos idées, c'est lorsqu'il a fait mine de les défendre. J'ai craint qu'il ne fît semblant de soutenir la cause antisémitique — ce qui nous aurait absolument déshonoré.

Il nous envoyait à cette époque toutes sortes d'articles contre les Juifs publiés dans le *Petit catholique* et la *France chrétienne* et que nous faisions semblant d'ignorer pour éviter tout contact avec lui.

Il est bon de dire, en effet, pour prouver la sincérité et l'honnêteté du Monsieur qui parle « au nom du haut clergé », que quelques mois avant de prendre chaleureusement la défense d'Israël et de déclarer que « les noms des Rothschild, des Pereire, des Cahen d'Anvers, des de Hirsch, des Éphrussi, des Camondo sont universellement estimés », Taxil attaquait les Juifs à outrance et les montrait exerçant leurs ravages à Vienne comme à Paris.

A Vienne, disait le *Petit catholique* du 15 octobre 1889, les Juifs sont à peu près maîtres de toutes choses. D'après de récentes statistiques ils possèdent 40 pour 100 des maisons de la ville et 40 autres pour 100 leur sont hypothéquées ; ce qui revient à dire qu'en dehors des édifices communaux et de quelques palais aristocratiques, toute la fortune privée est entre leurs mains. En 1848, pas un Juif ne possédait un immeuble dans la capitale autrichienne.

Ces immenses richesses leur ont permis de confisquer à leur profit l'industrie, le commerce et jusqu'à la vie intellec-

tuelle et politique de la nation. La Presse, même gouvernementale, dépend de leurs caprices et est dirigée ou rédigée par eux.

L'instruction publique à tous ses degrés est devenue un instrument docile de leurs haines religieuses ; et si le projet de loi scolaire du prince Lichtenstein a rencontré tant d'opposition, c'est que les Juifs n'en veulent point. Il y a des universités où le corps enseignant est peuplé de Juifs ; à Vienne, dans une des plus anciennes universités du monde et qui, en vertu de ses lettres de fondation, devrait être une université foncièrement catholique, la majorité des professeurs est formée par des Juifs. Si cela continue ainsi, la fameuse *science allemande* se réduira, dans un temps qu'on peut prévoir, à des cours sur le Talmud et Schout chan-Brouch.

La magistrature, le corps médical, le barreau sont envahis par des Juifs. La bureaucratie est imprégnée de leurs principes et obéit à leur mot d'ordre. Il y a quelque chose de plus navrant encore. Grâce aux propriétés qu'ils ont acquises, les Juifs possèdent en Autriche 63 patronats ecclésiastiques ; de sorte qu'il y a autant de curés forcés de demander leur investiture à des Juifs ! La Cour elle-même n'est plus à l'abri des envahissements sémitiques, et le moment arrivera, sans doute, où les archiducs seront trop heureux d'épouser des filles d'Israël. Seule, l'armée a su tenir les Juifs à distance.

Dans l'élucubration qu'il a publiée contre moi, Taxil déclare que la Franc-Maçonnerie n'a rien à voir avec les Juifs, que « la Maçonnerie n'a pas été fondée par les Juifs et n'est nullement une institution juive (1). »

---

(1) On ne voit même pas très bien l'utilité de ce mensonge niais. Les Israélites eux-mêmes, en effet, reconnaissent, ce qui est d'ailleurs indéniable, l'origine juive de la Franc-Maçonnerie. Dans l'*Annuaire des Archives israélites*, pour l'an du monde 5651 (du 15 septembre 1890 au 2 octobre 1891), un érudit fort connu, M. Schwab, a publié un très intéressant article sur ce sujet. En invoquant le témoignage du Talmud et du rabbin Pinhus B. Yair, M. Schwab démontre que la Franc-Maçonnerie est copiée dans ses moindres détails sur l'organisation des Esséniens.

« Ceux qui entraient dans cet ordre, dit M. Schwab, commençaient par ceindre leurs reins d'un tablier de *peau ;* ils le revêtaient en se réunissant pour porter sur eux d'une manière ostensible

A la date du 18 décembre 1889, Taxil montrait dans la *France chrétienne* la Maçonnerie et la Juiverie associées pour tenter de déshonorer la figure de Jeanne d'Arc.

En France, les sectaires, qui dominent dans les assemblées délibérantes, applaudissent les révolutionnaires du Brésil; ceux-ci les avaient prévenus, depuis longtemps, de leurs projets. Toute la Juiverie maçonnique de Paris et des départements adresse de chaleureuses félicitations aux F F . ·. brésiliens.

Chez nous, la secte est plus militante que jamais. Elle n'a plus de trône à renverser; mais les autels sont encore debout. La foi renaît, les églises redeviennent pleines, le peuple n'écoute plus, comme il y a quelques années, les prédicateurs d'athéisme. Il y a en France un mouvement incontestable de retour à la religion : tels citoyens qui se désintéressent de la politique déclarent hautement que la religion doit être respectée. Aussi, les Juifs et les Francs-Maçons cherchent par quel moyen ils pourront arrêter ce mouvement.

Tout leur est bon.

Un exemple: — On sait à quel point Jeanne d'Arc est sympathique au peuple; elle est la personnification de la France chrétienne; son histoire merveilleuse prouve combien Dieu aime notre pays. Eh bien, en présence des témoignages toujours plus nombreux et plus vifs de l'admiration de nos compatriotes pour l'héroïque vierge de Domrémy, les Francs-Maçons et les Juifs, dignes fils de Voltaire, complotent de diminuer, aux yeux du peuple, la grande figure de la libératrice de la France.

---

l'emblème de leur zèle et de leur activité. — De même, dans la Maçonnerie, celui qui est reçu au premier degré ou au titre d'apprenti porte comme insigne, dans les assemblées (plus exactement dans les *tenues*), le tablier en peau blanche.

» Il est évident une fois de plus, dit en terminant M. Schwab, que la Maçonnerie se rattache, par l'ensemble comme par les détails, au Judaïsme; c'est d'après lui qu'elle a été formée, organisée et, à son exemple, ses adhérents se trouvent répandus sur toute la surface de la terre. »

Les rares ecclésiastiques qui auraient confiance dans ce qu'écrit Léo Taxil savent maintenant à quoi s'en tenir sur sa véracité.

Ils ont fait, en effet, monter un drame soi-disant populaire, qui va se jouer prochainement à Paris : *Jeanne d'Arc* est le sujet de cette pièce de théâtre. Et, pour représenter le personnage de la sublime chrétienne, les ennemis de Dieu ont choisi une actrice juive dont les aventures scandaleuses défraient couramment la chronique des journaux boulevardiers. Cette Juive s'appliquera à jouer le rôle de Jeanne d'Arc à contre-sens; elle en fera une hallucinée, une hystérique; elle lui donnera des allures extravagantes; de la sainte fille elle fera une virago folle et grotesque.

Ce complot de la Juiverie boulevardière échouera, nous en avons la conviction. Jeanne d'Arc est au-dessus de toutes les entreprises maçonniques. En dépit de la tentative que nous dénonçons, le peuple admirera et vénérera sans réserve l'héroïque enfant, qui, inspirée par Dieu, a sauvé de l'invasion notre chère patrie française.

Voilà comment parlait des Juifs en décembre 1889 celui qui devait les louer si chaleureusement en avril 1890 !

Je souhaite que les Juifs, réduits à employer un pareil défenseur, aient payé convenablement ce malheureux. L'accueil qu'ils avaient reçu des véritables écrivains auxquels ils s'étaient adressés jusque-là a dû les rendre un peu plus larges pour les honoraires. On se souvient de la réponse de Villiers de l'Isle-Adam, au moment même où il se trouvait dans la plus extrême misère. On lui proposa d'écrire un livre pour réfuter la *France juive*.

— On vous donnera ce que vous voudrez, lui dit-on.

— Oh ! fit-il dédaigneusement, le prix est fait depuis 1800 ans ; c'est le salaire de Judas : trente deniers...

Tout ce que Taxil a écrit sur moi est absolument aussi vrai que ce qu'il a écrit sur Pie IX qu'il nous montre abusant des Clelia et des Félicita que leur confesseur a endormies et saturées d'opium pour les livrer à Mastaï.

De tout ce que contient ce volume, je ne relèverai que le passage relatif au *Rosier de Marie*, parce qu'il permet de saisir sur le vif l'impudence du personnage.

Je m'étais étonné, dans *Dernière Bataille*, que le *Rosier de Marie* insérât des articles de Naquet.

Taxil montre M. Lautier arrivant chez moi pour me réclamer des explications.

Celui-ci ne s'attendait pas à pareille visite. Il s'imaginait, robablement, que le *Rosier de Marie* avait à sa tête un comité e vieilles filles, et que son attaque, que rien ne motivait, pro-oquerait de stériles lamentations.

Quand il a vu devant lui un vieux militaire, vert et robuste, fficier de la Légion d'honneur et qui n'avait pas l'air content, s'est empressé de se confondre en plates excuses. Si le ommandant avait élevé la voix, il rentrait sous terre.

Je le demande à ceux qui me haïssent le plus, me oient-ils bien rentrant sous terre à l'arrivée de quel-u'un chez moi?

On connaît mes idées en matière de duel. Je n'ai ja ais envoyé de témoins à ceux qui m'avaient le plus iolemment insulté. Je n'ai jamais refusé, je ne refuse-ai jamais une réparation à quelqu'un que j'aurai ttaqué.

Je crois qu'à notre époque d'universel mensonge, il st nécessaire de dire la vérité, et cette vérité, j'entends dire à ma façon, mais il est clair que, par le fait que discute les actes de quelqu'un avec une certaine reté, je signe à ce quelqu'un un billet à ordre sur oi et que je serais, comme Ferry, « le dernier des ches », si je ne faisais pas honneur à ma signature.

Cette considération ne m'a jamais arrêté. Après le uel Meyer, qui fut une simple tentative d'assassinat, vais pris assez vivement à partie MM. Saucède et Waskiewicz qui étaient incontestablement les premiers eurs de Paris. M. Waskiewicz, particulièrement, était nnu comme un tireur d'une virtuosité incomparable; tait le Paganini du fleuret.

L'affaire s'est arrangée entre nous de la façon la us courtoise, comme il arrive presque toujours entre aves gens. Les lettres échangées à ce sujet ont été

publiées par les journaux. Ces messieurs ont reconnu les premiers qu'ils s'étaient trompés et j'ai rendu hom mage à leur honorabilité qui était incontestable. Tou a été pour le mieux et j'ai eu le plaisir depuis de déjeu ner avec Saucède chez notre excellent camarade Gasto Jollivet. Saucède a même voulu, à l'issue du déjeuner m'apprendre un coup à tirer bas et il m'a donné u coup de fleuret tout en haut, au sommet de la tête.. mais je ne lui en ai pas voulu...

Ce que j'ai fait pour MM. Saucède et Waskiewicz, j l'ai fait pour tous ceux dont j'ai cru devoir parler. Tou le monde sait qu'il n'y a pas à Paris d'homme moin fanfaron que moi, moins capitaine Fracasse, moin estradier de salles d'armes ; personne non plus n doute, je le crois, que pour défendre mes idées je sui très calmement décidé à tout.

Quant à me manquer de respect chez moi, il faudrai être fou pour y songer. J'ai toujours dans la poche d mon pantalon, comme M. Paul de Cassagnac e M. Henri Rochefort, un excellent revolver qui m'a ét choisi avec soin par Gastinne Renette, et que je dé charge tous les quinze jours pour m'assurer qu'il fonc tionne bien. On ne pourrait m'assassiner qu'en m frappant le soir par derrière ; il y a sur le qua d'Orsay un endroit très désert et très sombre qu serait très propice pour cela.

J'ajoute qu'il faut, comme Taxil, n'avoir jamais atta qué que des prêtres et des Sœurs de Charité, et êtr totalement étranger aux affaires d'honneur, pour s'ima giner qu'il y ait matière à duel dans les deux ligne concernant la collaboration de Naquet au *Rosier d Marie*. Dans ce cas-là, M. Lautier ne serait pas ven lui-même. Quand on désire une rencontre, on envoi deux de ses amis, bien certain qu'avec le zèle de l'amiti ils se chargeront d'embrouiller la question.

La vérité est que M. Lautier se présenta chez mo de la façon la plus convenable, et qu'il fut reçu c homme bien élevé par un homme bien élevé.

Le directeur du *Rosier de Marie* n'a rien, d'ailleurs, es allures que lui prête Taxil. L'auteur des *Amours ecrètes de Pie IX* affirme que j'ai vu devant moi « un ieux militaire, vert et robuste, officier de la Légion 'honneur et qui n'avait pas l'air content. »

Or, M. Lautier n'est pas vieux, il n'est pas militaire, n'est pas vert, il n'est pas robuste, il n'est pas officier e la Légion d'honneur ; le seul point qui soit à peu rès vrai dans le récit de Taxil est qu'il n'avait pas air content. Au physique, c'est un homme entre deux ges, plutôt incliné vers le second que vers le premier, n de ces hommes dont on dit qu'ils sont sur le retour rsqu'il serait peut-être plus juste de dire qu'ils sont ur le départ.

Ce n'est pas un méchant homme, je le crois, mais est un vrai Tartarin de Marseille, un sacristain méridional d'une espèce tout à fait curieuse. Naquet, qui st de Carpentras, lui écrit « mon cher commandeur » ; uant à lui il signe modestement « le command. Lauer », mais il a fini par croire qu'il était réellement ommandant.

C'est l'histoire de cet Anglais qui avait fait un voyage Paris ; il avait été tellement malade pendant la traersée de Douvres à Calais qu'il ne voulut plus repasser détroit, il se fixa chez nous ; un plaisant l'appela un our « le commodore ». Ce nom lui resta ; pendant inquante ans il fut pour tout le monde « le commoore X***. » A la fin il était absolument persuadé qu'il vait commandé des escadres et fait dix fois le tour du onde. Quand au cercle on n'était pas d'accord sur une uestion maritime, on disait : « Adressons-nous au ommodore » ; et il donnait gravement une consultation.

Ces petits travers ne nuisent à personne. Les gens 'esprit se contentent de sourire. Chez certains ommes ces illusions à la longue font si bien corps vec la personnalité vraie, que toucher à l'être imagiaire serait blesser l'être réel au plus douloureux de ui-même.

La chose ne devient dangereuse que lorsqu'un Taxi fait sortir cela de la demi-teinte pour lui donner une accentuation brutale, et transformer un ridicule dont on plaisante en un mensonge que l'on est obligé de démasquer.

Il est donc bon de mettre chacun à sa place.

Avant de devenir président des Avocats de Saint-Pierre, M. Lautier, qui n'a jamais été commandant, avait été quelque temps comptable dans une maison de banque, puis il s'était occupé de la constitution d'une compagnie d'assurances, la *Clémentine*, destinée à assurer les églises.

Quant aux Avocats de Saint-Pierre, il m'a été impossible de savoir au juste ce que c'était que cette institution. Un certain comte Agnielli dei Malherbi avait bien tenté jadis de fonder une société analogue, mais la secrétairerie d'État romaine avait dû intervenir à la suite d'abus qui s'étaient produits et le projet paraissait avoir été abandonné.

Taxil ne se contente pas de faire de M. Lautier ce qu'il n'est pas ; il lui prête, ainsi qu'à moi, des propos qui n'ont jamais été tenus.

Le discours que m'attribue, en cette circonstance, ce menteur de Taxil, est la continuation des discours qu'il attribuait à Mastaï.

Après avoir bafouillé un bon moment, M. Drumont finit par dire :

— Ah ! je suis bien ennuyé de tout ce qui m'arrive... c'est à me décourager... tout le monde tombe sur moi; c'est à qui m'accablera ; je suis submergé sous les réclamations... On s'entend pour me tromper... Je vois ce que c'est; on me donne, par-ci par-là, de faux renseignements, afin de discréditer mon œuvre... Voyez-vous, c'est moi qui suis la victime en tout ceci.

— Mais enfin, dit le commandant Lautier, de qui tenez-vous le mensonge que vous avez imprimé dans votre livre?

— Est-ce que je sais, moi?... Comment voulez-vous que je

e rappelle?... J'ai tant d'affaires, tant de tracas, tant de ucis!... J'en perds la tête... Attendez, je crois me sou- nir... Oui, c'est cela... Il y a déjà longtemps... Un petit mme brun, avec des favoris... Non, toute sa barbe, il e semble... Il paraît qu'il me connaissait... Il m'arrêta ns la rue ; il me félicita sur mes ouvrages, sur ma campa- ne contre les Juifs... Et il me dit à la fin : « Vous avez raison taper sur Naquet ; c'est un faux bonhomme, il mange aux ux râteliers ; en même temps qu'il collabore au *Voltaire*, il t le principal rédacteur du *Rosier de Marie;* il est le premier en rire et à le raconter. »

Voici, au contraire, la réponse textuelle que je fis à . Lautier.

« Je n'écris jamais rien sans m'être renseigné avec eaucoup de soin et sans être sûr qu'une chose est raie autant qu'on peut avoir une certitude dans les oses humaines. Le fait de la collaboration de Naquet au *Rosier de Marie* m'a été raconté au printemps der- er par M. Le Hérissé, avec lequel je déjeunais au staurant Brébant, en compagnie de M. Mermeix, puis député de Paris et alors rédacteur de la *Co- urde*, et de M. Willenich, administrateur de la *Co- urde*. Mermeix m'a confirmé ce que me disait M. Le érissé et comme, malgré tout, j'avais des gestes de énégation, M. Le Hérissé m'a mimé Naquet étendu ns un fauteuil, après un bon dîner, et s'écriant : Est-ce em...bêtant ! Il faut que j'aille faire un article our le *Rosier de Marie* (1). »

J'ai reproduit cette réponse dans le *XIXe Siècle*, au oment où M. Lautier crut devoir protester publique- ent contre ce passage de *Dernière Bataille*, et ni . Le Hérissé, ni M. Mermeix, ni M. Willenich ne

(1) Voulez-vous voir ce que cette déclaration si nette devient sous plume de Taxil : « Il (M. Drumont) écrit inconsciemment ce qui i passe par la tête et il est ahuri lorsqu'on lui demande des expli- tions. Il ne sait plus de qui il tient ses renseignements ; il a rdu la mémoire. »

m'ont contredit, car ce que j'avais dit était l'expression même de la vérité.

On avouera qu'il y a loin de cette déclaration si catégorique au bafouillage que me prête Taxil, et l'on reconnaîtra ensuite que, pour un détail d'importance secondaire après tout, le témoignage de trois personnes amies de M. Naquet était une documentation suffisante à l'appui de ce que j'écrivais.

Si M. Lautier avait eu cette franchise, qui manque malheureusement trop souvent dans le parti catholique, il aurait pu me répondre : « Votre bonne foi est hors de toute contestation, vous vous êtes renseigné à des sources absolument sûres ; seulement on a un peu exagéré la portée et l'étendue de cette collaboration. Naquet n'a pas été le collaborateur du *Rosier de Marie* dans le sens ordinaire du mot ; nous avons fait simplement campagne ensemble au moment du mouvement boulangiste (1). »

---

(1) Pour qui sait lire, la lettre écrite par Naquet pour dégager le « cher commandeur » montre que j'ai absolument raison.

« Cher Commandeur,

» Je vois que, malgré mes dénégations, cependant si nettes et si catégoriques, on continue à faire du bruit autour de cette absurde fable : ma collaboration au *Rosier de Marie*.

» Je pense que, malgré ce qu'elles ont de ridicule, ces allégations sont de nature à vous ennuyer, tout comme elles me fatiguent moi-même, et, pour y couper court une bonne fois, je viens vous prier d'insérer dans votre journal une protestation énergique de ma part contre des racontars que rien absolument ne justifie.

» Il y a de longues années que j'ai l'honneur de vous connaître. Pendant la campagne boulangiste, vous vous étiez résolument placé sur le terrain de la réconciliation nationale ; si avoir suivi cette politique commune c'est avoir été collaborateurs, nous l'avons été : nous avons, en effet, travaillé, chacun dans notre sphère, à cette œuvre d'apaisement et de relèvement national.

» Si, par contre, on veut prétendre, par ce mot « collaboration » que je vous ai fourni des articles et que vous les avez insérés, on affirme une chose absolument inexacte et que votre caractère — j'entends le caractère de votre feuille — ne vous aurait pas plus permis d'accepter que je n'aurais pu vous l'offrir.

» Agréez... » A. NAQUET. »

C'est là qu'est très probablement la vérité. Naquet ait lié de longue date avec M. Lautier qui s'était ccupé d'affaires comme lui ; il aura fait un article dans *Rosier* sur le discours de Tours, et, pour se donner e l'importance près de ses amis, il aura dit qu'il était ès influent dans le parti catholique, et qu'il était le dacteur habituel du *Rosier de Marie*.

Tout est de même ordre dans ce livre. Ce n'est plus ttaque souvent amusante et spirituelle dans sa perfie que je trouve d'ordinaire chez mes adversaires, est le mensonge bête et grossier, le mensonge lâche paresseux, qui ne prend pas même la peine de s'at-er ; c'est l'affirmation de l'ancien *Anticlérical*, l'affiration de faits qu'on sait faux.

J'ai gagné, selon Taxil, 552,000 francs avec mes vres ; 272,000 francs rien qu'avec la *France juive !*

Tout ceci est radicalement faux. La *France juive* ant été imprimée à mes frais, les clichés étant ma opriété absolue, j'aurais pu réclamer, sans doute, des oits d'auteur considérables, ou partager les bénéfices ec l'éditeur ; or, mes droits d'auteur sur la *France ive* ont toujours été inférieurs à mes droits d'auteur r les autres volumes dont les éditeurs ont payé l'imession.

La chose se comprend aisément. L'essentiel était ors de faire passer ce livre, qui portait une si noble et généreuse idée, qui aurait pu faire tant de bien au ys, de le répandre à travers le monde. Pour réussir fallait intéresser au succès les éditeurs, et surtou, arpon, excellent homme, dont je regrette la disparion, mais qui était infiniment plus homme d'argent, us âpre au gain, moins lettré que M. Flammarion. Il t un moment oscillant et sur le point de se laisser rconvenir par les Juifs, qui voulaient étouffer l'œuvre ; ais, quand il vit luire le gros bénéfice, il prit son parti, t superbe et répondit à tous : « Nous servons la cause

des idees », et il expédiait toujours... A force de serv
la cause des idées, il finit par acheter un yacht q
prolongea sa vie de trois ans.

Mes droits de traduction ont payé ma maison d
campagne de Soisy-sous-Étiolles... Or, ma maiso
de campagne n'est pas ma propriété.

Cette maison est une véritable chaumière, comm
l'ont pu constater les innombrables *reporters* qui sor
venus me visiter; elle est connue dans le pays sous l
nom de « la maison sans fenêtres »; elle tourne san
façon le dos à la route, comme si elle méprisait le vai
mouvement du monde qui passe, pour se placer en fac
de la Nature et contempler l'œuvre de Dieu...

Cette chaumière, que les *Archives israélites* ap
pellent pompeusement « mon manoir de Soisy-sous
Étiolles », contient trois pièces, une pour travailler, un
pour manger, une pour dormir, une chambre d'am
une écurie pour Bob et un vaste jardin à moitié sau
vage. Je loue le tout 800 francs par an, à M. le comt
de Vandeul, qui habite 116, avenue des Champs-Ély
sées, et près duquel on peut se renseigner.

Il n'est pas de jour que cette maison ne me soit re
prochée par des journalistes français à la solde d'Israë
qui trouvent tout simple que des Juifs allemands pos
sèdent, grâce à leurs spéculations éhontées, des do
maines immenses et des châteaux princiers.

Vous voyez le pauvre métier de chiens dressés
aboyer contre le Français que font ces malheureux es
claves de la plume? Ils s'indignent qu'un des leurs s
permette d'avoir un toit! Où veulent-ils que je couche
cependant? Je ne peux pourtant pas prendre mon sa
de nuit à la main et venir frapper à la porte de l'hôte
de la rue Saint-Florentin, en disant à Rothschild
« Avez-vous une chambre à me donner? »

Quant aux droits de traduction, voulez-vous savoi
comment je les ai fixés?

J'ai dit au señor Grabulosa, quand il a voulu pu
blier la *France juive* et la *Fin d'un monde* en espa

ol (1) et qu'il m'a demandé son prix : « Je tiens sim-
ement à faire respecter le principe de la propriété lit-
aire ; je vous céderai le droit de traduction pour cent
us, et vous n'avez pas à me remercier ; c'est bien le
oins que je puisse faire pour un pays comme l'Espagne,
i a pris l'initiative de ce tribunal de l'Inquisition, tribu-
l patriotique et humain entre tous, que les Juifs ont
nt attaqué, parce qu'il avait protégé l'honnête Chré-
n contre le Sémite envahisseur et exploiteur. »

Ceux qui éprouveraient quelque doute sur ce point
ont qu'à s'adresser directement à don Grabulosa,
rairie de l'Immaculée-Conception, 13, rue Buen
ceso, à Barcelone. Lui aussi pourra les renseigner à
sujet.

Pour l'Italie, mes conditions furent les mêmes, et je
pouvais décemment faire moins que de me montrer
commodant pour un pays où habite le Pape. Il est vrai
e le Pape m'a bien mal récompensé de cette bonne
nsée en nous envoyant Rotelli comme Nonce.

La Pologne est chère à tout cœur catholique. La na-
n martyre a, sans compter, versé son sang pour nous
r tous les champs de bataille, et je n'ai jamais songé
lemander aucune rétribution au journal *Rola*, qui a
blié tous mes livres en polonais. Plaise à Dieu que
on œuvre, qui a éveillé là-bas tant de sympathies,
pu raviver dans l'âme de tous les patriotes polonais
haine pour ces Juifs infâmes qui les ont trahis et livrés
'ennemi, pour ces Juifs implacables quand ils peuvent
tre impunément, qui à Wilna jetaient nos soldats
ssés par les fenêtres, au moment de la retraite de
ssie !

---

(1) La *Francia judia*, traducida por D. Rafael Pejoan Pbro, *con sura eclesiastica.*
El Fin de un mundo, traducdia por D. Pelegrin Casabo y Pagès, *censura eclesiastica* (avec l'approbation ecclésiastique), — ce veut dire que le clergé espagnol est un peu plus au courant traditions de l'Eglise et un peu moins asservi aux Juifs que le t clergé français.

J'avoue que j'avais fondé quelques espérances su l'Amérique, mais les Yankees ont été plus malins qu moi. Sous ce titre : le *Véritable M. Jacob*, ils ont pu blié une traduction presque intégrale de la *Franc juive*, et non seulement ils ne m'ont pas donné u sou, mais encore ils ont ajouté au volume une pré face dans laquelle on me disait des choses désagréa bles...

C'est la *Minerva publishing* qui fit ce beau coup C'est une librairie qui a pour emblême une tête de Mi nerve. « C'est Mercure, dieu des larrons, que vous au riez dû prendre pour patron », écrivis-je au directeur auquel cette appréciation fut infiniment moins doulou reuse que ne l'eût été l'obligation de me payer une in demnité quelconque.

C'est un peuple jeune, mais qui promet. En tout cas les citoyens de la République-sœur ont, sur le respec du bien d'autrui, des notions qui ne doivent pas les gê ner beaucoup dans la vie ; je comprends que nos Répu blicains leur aient offert une statue de la Liberté ; il sont aussi voleurs les uns que les autres des deu côtés de l'Atlantique.

Les Allemands furent les seuls dont je parvins à ti rer quelque chose. Ils eurent la loyauté de me verse 1,500 francs pour mes droits d'auteur et personne, j crois, ne me blâmera d'avoir accepté ce léger acompt sur nos 5 milliards.

Quant au prêtre qui, d'après Taxil, aurait refus les cent sous que je lui offrais pour ses pauvres, parc qu'il trouvait la somme insuffisante, je défie l'auteur de *Amours de Pie IX* de citer le nom de cet ecclésiastique Tous les cent sous que j'ai pu donner ont toujours é reçus aussi cordialement qu'ils étaient offerts, comm l'aumône d'un pauvre à de plus pauvres ; je n'ai p malheureusement en donner à tous ceux qui m'en on demandé. Les droits d'auteur réunis de Dumas père e de Dumas fils, en y ajoutant ceux de Sardou et d'un dizaine d'autres encore, ne suffiraient pas à rebâti

utes les églises pour lesquelles on s'est adressé à moi
une seule année, à ouvrir toutes les écoles libres
l'on m'a invité à créer.

Tout ceci, encore une fois, est d'un intérêt tout à fait
condaire.

Ce qui confond l'esprit, c'est de voir l'archevêque de
ris ne pas protester lorsqu'un pareil individu ose dé-
rer qu'il parle au nom du haut clergé, c'est d'en-
dre l'auteur des *Amours secrètes de Pie IX*
irmer qu'il a mandat de l'Église pour attaquer un
ivain dont le passé est propre et qui, même lorsqu'il
tait pas chrétien, n'a jamais écrit contre ce que les
rétiens respectent une ligne dont il puisse rougir
jourd'hui.

J'ai eu la curiosité de parcourir l'œuvre immonde de
homme si cher aujourd'hui aux autorités ecclésias-
ues. On comprend que les premiers éditeurs de ces
es aient été des Juifs : Strauss à Paris, Millaud à
rseille. C'est véritablement une descente dans l'Enfer
f, dans cet Enfer excrémentiel qu'à décrit Swedenborg, dans cette « Jérusalem souillée qui exhale une
nteur de rats, et à travers de laquelle des Juifs
ttés jusqu'à l'échine courent dans la boue après
lques pièces d'or. »

l ne s'agit ici ni des railleries d'un Voltaire ni des
quents blasphèmes d'un Proudhon, ni des protesta-
s troublantes de tant de grands révoltés; c'est l'ab-
ion pure, c'est la littérature de la *Lanterne* qui
çait ces publications et qui fit leur succès; c'est le
mud, qui annonce qu'il est de bon présage de rêver
matière fécale.

uel homme n'aurait été désarmé par cette angé-
e et douce figure de Pie IX? Le protégé de l'arche-
hé a certainement dépassé contre ce vieillard les
nes de l'ignominie humaine.

ongtemps Mastaï s'est contenté des vierges que lui
aient les couvents de femmes, mais il les trouvait

trop froides. Le général des Jésuites, qui lui sert d pourvoyeur, lui découvre une Juive, Zhora.

Comment Zhora a-t-elle pu se plier à la tâche ingrate d simuler l'amour au profit d'un vieillard qu'elle déteste?

La vieille Rebecca est là avec sa science puisée dans le harems de l'Orient. Elle sait comment on peut égarer l'espri d'une jeune fille; elle a servi les passions de tant de vieil lards riches qui peuplaient leurs sérails de beautés à pein nubiles, et qui se fussent irrités que leurs victimes tentassen même les derniers combats de la pudeur aux abois.

Le Gesu est riche; Rebecca est bien payée; son avidité es comblée. D'ailleurs, elle a peur, si vieille qu'elle soit, ell tient aux derniers jours d'existence que la nature peut encor lui accorder.

A la moindre révolte, elle sera condamnée sans merci, sar pitié, et son imagination épouvantée par les sinistres réci que se murmurent à l'oreille les vieilles du ghetto, son ima gination terrifiée lui montre les cachots profonds, peupl d'indicibles tortures, que les chrétiens tiennent en réser pour ceux de sa race.

Mastaï peut venir à toute heure; il trouvera sa bien-aim plongée dans l'ivresse lucide des favorites du sérail.

Lui-même, sous l'influence des parfums enivrants, perd toute mémoire, tout sentiment de la situation réelle. Il s'e dormira dans ces paradis extatiques que Mahomet promet ses élus, et que réalisent, sur terre, les drogues extraites pavot et du chanvre indien. Puis, il se réveillera abatt exténué; il lui faudra des heures pour reprendre possessi de lui-même.

Le remords viendra, lui déchirera le cœur; il fera appe son confesseur jésuite, et achètera cher le calme et l'a solution.

Lorsque le soleil sera disparu, alors sa cervelle sera han par les souvenirs enivrants; il essaiera de chasser ces rê impurs, mais la prière, les exorcismes seront impuissants. se laissera aller et courra au ghetto.

Les couvents de femmes, si savants qu'ils soient, n'ont la science profonde des harems. Ils endormiront une fem et la livreront inerte, presque morte; ainsi Mastaï avait raison de Félicità et de tant d'autres, mais combien Rébe était plus savante!

Ce n'était pas un corps inanimé que Mastaï pressait dans ses ras, alors que couché sur les coussins de soie, le houka aux vres, il contemplait Zhora, vêtue de gazes diaphanes, qui ccentuaient encore sa nudité et la rendaient plus désirable ; on, c'était une bacchante furieuse, ivre de désirs inassouvis sans cesse renaissants, dont les baisers brûlaient comme s morsures.

Quelle honte lorsque Mastaï, revenu à lui, bien tard dans journée, voyait hommes et femmes s'agenouiller devant i ! S'il fermait les yeux, il se représentait ces scènes orgie... Prières, signes de croix, rien ne pouvait chasser le uvenir importun.

Il s'était réfugié à Castel-Gandolfo, espérant que la distance lmerait ses désirs, mais quand la nuit sereine envahissait orizon, lorsque les étoiles s'allumaient dans l'azur profond ciel, quand la brise de mer s'imprégnait des parfums des angers en fleurs que la chaleur du jour avait surchauffés, rs, il n'y pouvait plus tenir, le désir entier, souverain, mparait de lui ; il ordonnait d'atteler une voiture légère, vêtu d'un costume civil, accompagné de Valecchio, con- it par un cocher sûr, il roulait à toute vitesse, sur la route udreuse, s'irritant de la lenteur des chevaux, des courbes chemin...

Le lendemain, Valecchio le ramenait les yeux éteints, la re pendante, sans voix, presque sans souffle !...

Pauvre Mastaï ! saint et bon Pape ! Qu'est-ce qu'il it dire là-haut lorsqu'il voit Léon XIII envoyer des efs de félicitation à celui qui l'a ainsi traîné, non dans boue, mais dans le purin !

Vous ne pouvez vous imaginer ce que c'est que de sser en revue, même à la hâte, même en évitant de toucher longtemps du doigt, ces livres de sterco- re : les *Borgia* (*Histoire d'une famille de mons- s*). *A bas la Calotte*, les *Jocrisses de sacristie*, les *uffe-Jésus*, « ouvrage anticlérical, soporifique et mi- ulard, Moniteur officiel des Syllabusons et des Vati- ards. » Nous voyons là le R. P. Trousse-Jupes de- nder qu'on vote une adresse au Pape ; l'abbé Cinq- tre-un s'occupe des ouvriers, et il est appuyé par

l'abbé Belle-Tante, mais le cardinal Hector de la Sodomerie demande qu'on renvoie à l'année suivante la solution de cette question et il entonne le *Veni creator*.

Il y a quelques mois, quand parut le curieux volume de M. Quentin-Bauchart : *La Caricature pendant le Siège et la Commune*, j'eus la curiosité de regarder ma collection ; elle n'est pas complète et contient à peine 400 à 500 pièces. Pendant toute une journée, je vis repasser devant moi ce Paris du siège, ce Paris étrange, qui, mourant de faim et toujours sous les armes, trouvait encore moyen d'accrocher aux clous de toutes les échoppes près d'un millier de charges, de caricatures et de dessins. Rien n'est épargné dans cette œuvre incroyable qui restera comme un des étonnements de l'histoire ; les souverains et les ministres d'hier sont attachés à tous les piloris, les hommes d'Etat républicains acclamés la veille sont jetés aux Gémonies le lendemain.

Rien n'est épargné... je me trompe, et c'est une observation qu'on a faite avant moi : une figure n'apparaît jamais au milieu de ces Saturnales qui commencent au Quatre-Septembre et finissent aux journées de Mai. Pendant ce temps de liberté absolue, dans l'effroyable déchaînement de toutes les passions et de toutes les colères, dans l'exaspération de cette ville qui s'est endormie en pleine joie et qui se réveille tout à coup dans les horreurs d'un siège, nul Français n'a eu l'âme assez vile pour outrager la blanche cornette de la Sœur de Charité...

On eût dit que ce Paris soulevé ressemblait au Forum de Rome... La sédition grondait sous l'ardente parole des Gracches ; les sicaires de Clodius étaient aux prises avec les amis de Milon ; on vociférait, on se menaçait, on s'égorgeait. Soudain, les clameurs s'apaisaient et les poignards s'abaissaient... A l'entrée de la place qui retentissait des cris de la guerre civile, venaient d'apparaître les licteurs qui précédaient le blanc cortège des Vestales...

Le premier qui outragea les saintes Filles de Saint-Vincent de Paul, le premier qui releva impudiquement la robe de bure sacrée pour tous fut le favori actuel de l'Archevêché et de la Nonciature.

C'est une date, un degré dans l'égout. Si on avait un bouomètre pour indiquer l'étiage du fleuve fangeux qui a coulé sur la France, on trouverait ceci indiqué avec un nom.

La voici la Sœur de Charité, dans l'*Album anticlérical* (dessins comiques de Pépin sur le texte de Léo Taxil); elle a son vrai nom : *La petite Sœur qui quête.*

C'était pendant le carême. L'aumônier du couvent prêcha un sermon tout à fait pathétique, sur les larmes que font verser au Christ les péchés des humains. « Mes Sœurs, dit l'abbé qui était un savant, quand une de vous oublie de dire la prière en se levant, du ciel alors tombe une larme du Christ, *lacryma Christi*. Quand un impie blasphème, nouvelle larme du Christ, *re-lacryma Christi*. Chaque péché est une larme, *semper lacryma Christi*.

Les larmes du Christ pleurant sur les fautes des hommes, vous devinez comme cela prête aux commentaires crapuleux...

La sœur Marie des Anges boit du *lacryma Christi;* elle est saoûle à rouler, elle est raccrochée par un rapin, elle est mise au violon et au bout de neuf mois nous la retrouvons dans le dessin final avec un énorme pedon qu'elle étale.

Il nous faut poursuivre encore et surmonter un dégoût qui se traduit d'une façon tout à fait physique. En se promenant dans cette sentine, on croit à chaque instant être arrivé aux derniers hoquets; on se trompe; il y a encore un nouveau monceau d'excréments, une nouvelle flaque de déjections.

La *Vie de Jésus-Christ* qui traîne sur les quais est peut-être ce qu'on peut imaginer de plus ignoble dans cette œuvre où l'ignoble est partout (1).

(1) *Vie de Jésus*, par Léo Taxil; dessins comiques de Pépin.

La Vierge est couverte d'immondices. Tout ce qui la concerne est, d'ailleurs, le développement d'une calomnie abjecte du Talmud que j'ai déjà flétrie et qui nous montre la Vierge accoupleuse de femmes et engrossée par un soldat nommé Panther.

Tandis que Joseph parlait, Marion avait un peu repris contenance. Elle essaya d'amadouer son fiancé, esquissa une moue caline, pour lui faire avaler la pilule :

— Joseph, mon gros lapin, je vous donne ma parole d'honneur que je suis toujours digne de vous... Aucun homme ne peut seulement se vanter d'avoir baisé le bout de mes doigts...

— Ta, ta, ta, je ne prends pas des vessies pour des lanternes... Qui donc, si ce n'est un homme, vous a mis dans cette fichue position?

— C'est le pigeon, Joseph !

Pour le coup, le charpentier se fâcha tout rouge.

— La vaurienne! elle se moque encore de moi par-dessus le marché... Nom d'une pipe ! C'est fièrement heureux qu'elle ait commencé ses cascades avant que nous ayons passé devant le maire... Une fois le conjungo accompli, c'est Bibi qui aurait été dans de beaux draps!...

Là-dessus, Joseph se retira furieux. Il est regrettable que l'évangéliste Matthieu, qui nous fait part de cet incident, ne nous ait pas donné le texte des récriminations du bonhomme aux fleurs de lys. Les paroles que je viens de prêter au fiancé de Marie doivent être bien faibles à côté de celles qu'il a dû réellement prononcer. « Vaurienne » et « galopine » sont des qualificatifs fort pâles auprès de ceux qu'a certainement appliqués à sa fiancée infidèle le charpentier vexé; car il est à présumer que notre manieur de rabot et de varlope n'a pas mis des gants pour dire à Marion tout ce qu'il avait sur le cœur.

Quant à Joachim et Anne, ils en étaient comme des tourtes, ils ouvraient une bouche démesurée, tant chez eux l'étonnement était extrême.

Lorsque Joseph fut sorti, il y eut un attrapage dans toutes les règles. Les mots désagréables grêlaient sur Marion. Le papa et la maman voulaient savoir à toute force quel polisson du voisinage était l'auteur de ce que Joachim et Anne,

dans leur ignorance des desseins de Dieu, considéraient comme une vilaine besogne. Il y avait même un certain cousin, du nom de Panther, sur qui la mère Anne arrêtait particulièrement ses soupçons ; ce cousin Panther n'était pas mal de sa personne et, à un moment donné, avait demandé la petite en mariage.

C'est la Vierge immaculée surtout qui semble exciter la haine de cet infâme.

C'est sur la Vierge que l'*Almanach anticlérical et républicain* par Léo Taxil verse de préférence des hottées d'ordures. C'est là qu'on trouve, sous la signature Bibi, une poésie qui réjouira certainement les salons aristocratiques et catholiques du boulevard de la Tour-Maubourg qui ont encouragé Léo Taxil dans sa campagne contre moi.

Cela s'appelle la *Vierge aux commodités*.

L'art grec, cet art divin qui n'a guère d'impie,
Parmi d'autres Vénus, nous légua l'Accroupie :
Cette Vénus n'est pas Cypris sortant de l'eau,
Ni Cypris de pigeons dirigeant un quadrige,
Et ce n'est pas non plus la Vénus Callipyge,
Non plus la Vénus de Milo.

C'est la beauté, pourtant, splendide, calme, austère,
Dont le corps replié touche presque la terre,
Et dont le dos charmant touche presque aux talons...
Eh bien, lorsqu'au jardin elle vint sous un arbre
S'accroupir, elle prit la pose de ce marbre,
Celle dont plus haut nous parlons.

Or, comme elle était là, frissonnante, ses voiles
Proprement relevés, aux lueurs des étoiles,
Tout près d'elle elle vit, sous un manteau flottant,
Un être radieux. — C'est la Vierge Marie,
Qui, parlant le français, lui dit : — « Pauvre chérie,
» C'est mon fils qui n'est pas content !...

» Non, il n'est pas content, car trop d'âmes sont sourdes
» Quand il faut visiter et la Salette et Lourdes,

» Car trop peu sortiraient pures de son creuset...
» Oh mais ! libres-penseurs, redoutez sa colère !... »
La Vierge dit, et puis s'évapora, légère,
Au-dessus d'un water-closet.

La plume tremble dans la main en retraçant ces ignominies, mais il faut qu'elles soient transcrites afin qu'on sache bien ce que c'est que le parti catholique en France, afin qu'on sache bien que le misérable qui a vomi ces saloperies a pu se lever contre moi et dire qu'il me blâmait « au nom du haut clergé » sans qu'une voix autorisée se soit fait entendre pour protester.

La guerre antireligieuse n'était là que pour masquer la plus abominable spéculation, le désir de s'enrichir en corrompant et en souillant les âmes. Dans cet ordre d'idées, Taxil publia la *Prostitution*, un livre qui est recherché aujourd'hui à cause des gravures qui, sans valoir celles de Rops, un maître dans le genre diabolique, ont le don d'exciter les amateurs de ces sortes de produits ; on saisit l'ouvrage, il protesta en déclarant qu'il avait bien le droit de mettre en vente un livre d'anatomie.

Il chercha, cependant, un autre moyen de faire de la pornographie sans danger et le trouva avec les *Manuels des Confesseurs*. On sait ce que sont ces manuels ; ils sont chargés d'initier à tout ce prêtre qui doit être chaste par état et ne rien ignorer non plus des fautes ou des vices de l'humanité ; ils prévoient tout, ils sont complets comme un livre de clinique. Parfois ils exposent comme cas de conscience des tableaux qui font songer à quelque article de la *Vie parisienne*, comme le cas de Blaisine par exemple.

Blaisine, qui n'ose demander catégoriquement le devoir à son mari, lui fait comprendre par ses regards, par ses caresses, par son attitude, qu'elle le désire. Jacques, qui le voit bien, est-il obligé en conscience de le lui rendre ?

Réponse. Il en est de Jacques comme d'un débiteur qui sait ıe son créancier souffre, quoiqu'il n'ose par bonté ou timi- té lui réclamer son dû. Comme donc le débiteur est tenu ı ce cas de payer son créancier, quand il le peut, de même cques doit rendre le devoir à Blaisine, si cela lui est ssible.

Il n'en est pas ainsi de la femme, à parler généralement; arce que, dit S. Thomas, les hommes n'agissent pas vec la même discrétion pour demander le devoir à leurs mmes. Cependant, comme il y a des maris que l'inégalité es conditions, la fierté de leurs femmes, une timidité natu- lle, mettent dans le cas de Blaisine, leurs épouses sont bligées de se rendre à leurs désirs, quoique tacites et directs.

Parfois aussi ces manuels doivent toucher à un do- aine qui fait partie de la mission sociale du prêtre. ous avons déjà constaté la légitime émotion produite ır ces désolantes statistiques du docteur Lagneau qui firme, à l'aide de chiffres irrécusables, la natalité tou- urs décroissante de la France, l'infécondité volontaire ; ce peuple qui fait quatre fois moins d'enfants que s peuples voisins, les Allemands, les Anglais, les usses. Pour le salut même de la Patrie, le prêtre doit ppeler à ceux qui s'adressent à lui le véritable but du ariage et la signification de la parole de l'Ecriture : Croissez et multipliez ! » Il doit répéter aux chrétiens ui s'efforcent par tous les moyens d'éviter la charge es enfants, ce que le poète Martial disait aux payens ; son temps :

Quod perderis homo est.

Quelque délicat que soit le sujet, l'Église, en un mot, oit se préoccuper de tout ce qui touche à la perpé- uité de l'espèce humaine; dans l'intérêt même de otre race française, elle doit parler, pour en con- amner l'emploi, de ces frêles rubans que certains aris, disciples de Malthus, vont acheter, dans les envi- ons du Palais-Royal, à un gros homonyme de l'ancien i de Serbie.

C'est ce qu'a fait Mgr Bouvier en citant dans se *Diaconales* deux décisions de la Sacrée- Pénitenceri sur ce point.

Pour ne laisser aucune interrogation sans réponse ces manuels sont obligés de sonder l'abîme des dépra vations humaines.

On y voit les œuvres mauvaises
Ecrites en fauves sillons,
Et les brûlures des fournaises.
Où bouillent les corruptions;

Les débauches dans les Caprées,
Les tripots et les lupanars,
De vin ou de sang diaprées,
Comme l'ennui des vieux Césars.

Nul n'avait songé à retirer ces livres de l'armoire se crète pour laquelle ils étaient faits ; la plupart des laïques en ignoraient même l'existence. Taxil, ancien élève de séminaire, savait qu'ils existaient et il eut la monstrueuse idée de les mettre à la disposition des jeunes hommes et des jeunes filles.

Cela s'appelle les *Livres secrets des confesseurs dévoilés aux pères de famille,* le fameux livre lancé par la *Lanterne*, « seule édition complète publiée par M. Léo Taxil, et contenant les *Diaconales* de Mgr Bouvier, le *Compendium* et la *Mœchialogie* ou *Cours de luxure,* traité des péchés d'impuretés et de toutes les questions matrimoniales par le R. P. Debreyne, religieux trappiste. »

Dans cette œuvre de scélératesse, Taxil fut véritablement infernal. A cinq francs, le volume lui semblait encore trop cher ; pour arriver jusqu'aux petits et leur révéler tous les secrets de la Débauche, il publia un volume à un franc cinquante et il en inonda la France. (*Les Pornographes sacrés : la Confession et les Confesseurs*, par M. Léo Taxil ; en vente chez l'auteur et chez tous les libraires.)

Vous voyez l'effet produit par ces lectures dans les milieux populaires.

Qui ne connaît cette gravure qui est un des chefs-d'œuvre de l'art licencieux du dix-huitième siècle : *Honny soit qui mal y pense*, « dédiée et présentée à Son Altesse monseigneur le duc de Chartres? » Une jeune fille est étendue sur un fauteuil, un livre languissamment retenu sur les genoux par la main gauche. On ne voit pas la main droite, mais le visage pâmé, les yeux noyés par la volupté, ne se chargent que trop de vous dire ce que fait cette main sous la jupe...

Le vrai titre de cette estampe serait le Mauvais livre, le Livre qui éveille les mauvaises pensées, les pensées lubriques, et l'estampe pourrait servir de vivant commentaire à l'œuvre de Taxil.

Des milliers d'êtres, jusqu'alors innocents, eurent, grâce à ces livres, la révélation de mystères turpides, de vices insoupçonnés, de raffinements inconnus dans le mal. Il ne s'agissait plus seulement de l'attraction passionnelle qui, au printemps, lorsque les oiseaux chantent dans les nids et que la Nature est en amour, a toujours, depuis que le monde est monde, fait courir Daphnis après Chloé et Pierre après Françoise. C'était autre chose. Tous, désormais, pouvaient avoir accès dans le musée de Naples ; devant des enfants de douze ans on tirait le rideau des alcôves où des courtisanes, expertes en toutes les prostitutions, avaient quintessencié la Débauche. Pour un franc, les Sodome et les Lesbos se racontaient devant la jeunesse.

Grâce à la propagande maçonnique et à la publicité de la *Lanterne*, on trouvait ces livres partout et on les retrouve encore, car Taxil, qui nous raconte qu'il a dépensé 5,000 francs pour meubler « un petit coin », n'a jamais songé à retirer ces infamies de la circulation. C'est Mme Taxil, paraît-il, qui est propriétaire des publications de la *Bibliothèque anticléricale* et c'est ce qui explique qu'on puisse acheter en même temps, chez le même libraire, *L'Empoisonneur Léon XIII* et les

livres de Taxil honorés d'un bref de ce pape empoisonneur.

On rencontre ces malpropretés dans les moindres hameaux, noircies par les mains calleuses qui les ont feuilletées, maculées de taches de vin ; elles ont pris la place qu'occupaient jadis sur la tablette le livre de messe, le catéchisme et l'almanach de Mathieu Laënsberg qui suffisaient à nos bons ancêtres.

Parfois, un père de famille a honte ; il a acheté le volume parce qu'on y attaquait les curés et il est dégoûté de ce qu'il lit ; il jette l'œuvre ignoble au grenier ; un enfant la retrouve, la lit et, en cachette, la fait lire à ses petits camarades...

Voulez-vous savoir ce que pense de l'homme qui a corrompu tant d'êtres, le représentant du Pape, le Nonce apostolique, Mgr Rotelli, archevêque de Pharsale ? Lisez la *France chrétienne* du 12 juin 1890, qui rend compte de la conférence faite contre l'Antisémitisme à la salle des Capucines.

Le lendemain de la conférence, S. E. le Nonce apostolique a fait déposer sa carte chez M. Léo Taxil !

C'est là un trait tout à fait « fin de siècle » et qui confirme ce que nous avons dit de l'allure baroque, extravagante, caricaturale et bouffonne que prennent les sociétés qui finissent.

Quand on songe à ces innombrables petites filles de l'atelier ou de la campagne souillées par ces lectures immondes, et qu'on voit Rotelli fraterniser avec l'auteur de toutes ces cochonneries, il ne faut désespérer de rien. Nous pouvons nous attendre à voir quelque jour le Nonce apostolique, avec ses fines dentelles et son camail violet, se promener bras dessus bras dessous avec les imitateurs de Vodable ou de Menesclou.

Encore la comparaison n'est-elle qu'à moitié juste. Les malheureux qui commettent ces crimes qui épouvantent Paris appartiennent, pour la plupart, plus au

médecin qu'au bourreau ; ce sont des brutes irresponsables ; ils ont les méninges en bouillie ; ils portent le poids de toutes les hérédités fatales. Ici, c'est le crime intellectuel ; l'élève du séminaire qui se dit froidement : « Je vais gagner de l'argent en souillant l'âme des petites filles et des petits garçons. »

Alors le Nonce lui envoie sa carte...

Ceci ne nuira pas à Rotelli dans le monde de la Nonciature, près des marquises et des comtesses devenues dévotes après le départ du dernier amant, et pour lesquelles la Religion se réduit à des grimaces et à des sinagrées ; mais plus d'un ouvrier libre-penseur comprendra ma tristesse de chrétien devant un tel spectacle et se dira : « Quels ruffians que ces prélats romains ! »

Rotelli, lui, est enchanté de lui-même.

C'est le monsignor italien qui bouleverse toutes les notions de nos bons chrétiens français de droite et pure conscience. Les nôtres arrivent à Rome pleins d'illusions, avec toute la candeur d'une âme ingénue ; on leur dit de déposer la sacoche du Denier de Saint-Pierre qu'ont gonflée les aumônes précieuses devant Dieu de tant de pauvres croyants et, quand c'est fini, tout le monde romain, clérical ou anticlérical, noir ou blanc, leur rit au nez.

Ils trouvent des prélats de la maison du Pape pensionnés par Crispi, d'autres servant d'agents secrets à deux ou trois gouvernements à la fois. Ils dînent chez une grande dame qui réunit à sa table les membres du Sacré-Collège et, en sortant, un ami qui connaît Rome aussi bien que M. Henri des Houx leur apprend ce que c'est que cette grande dame ; après avoir été célèbre à Paris, elle a épousé le fameux marquis de Maubreuil et d'Orvault qu'elle faisait dîner à la cuisine. Le père Schumacher était cocher, le frère voulut assassiner sa sœur et fut envoyé au bagne à la suite d'un procès qui fit un bruit du diable à la fin de l'Empire ; nous avons vu tout cela, nous autres, qui

ne sommes pas encore arrivés à l'extrême vieillesse.

Les malheureux sentent que leur foi s'en va ; ils se hâtent de partir, ils ne peuvent plus prier que lorsqu'ils sont revenus en terre française, dans leur paroisse à eux, là où les prêtres sont, comme eux, de braves gens.

Si ces pages lui tombent sous les yeux, Rotelli ne comprendra même pas en quoi sa conduite est honteuse ; il a une obnubilation complète du sens moral. La vertu pour lui consiste à payer fidèlement son terme à Calmann-Lévy chez lequel il avait élu domicile en attendant que la marquise de Plessis-Bellière eût déshérité ses parents pour lui léguer un hôtel. Il fermerait impitoyablement les portes de sa chapelle à quelque chrétien honnête et peu fortuné qui souhaiterait être marié là ; il l'ouvre toute grande à M. de Gontaut-Biron pour épouser la fille de M. de Lesseps qui a ruiné des milliers de naïfs. Telle est la morale de ce Nonce.

« Il n'est pas politique ce Français, murmurera-t-il peut-être en me lisant ; il n'a pas compris la *conbinazione*. Léo Taxil est bien avec Son Excellence moussu le baron de Rothschild et moussu le baron de Rothschild est bien bon ; il m'a fait faire des petites affaires. »

Ils sont tous comme cela dans ce pays-là et l'archevêque de Pharsale n'a pas plus de scrupule à faire sa cour aux Juifs que Nigra n'en éprouvait à faire le *risotto* de l'Impératrice dans une casserole en argent.

Le modèle de tous ces monsignori qui font lire leur bréviaire par leur valet de chambre, tandis qu'ils ont pour livres de chevet Machiavel et l'Arétin, c'est Albéroni dont Saint-Simon nous a raconté les débuts.

Le duc de Vendôme, on le sait, donnait ses audiences sur sa chaise percée et Albéroni fut pris d'enthousiasme au moment où Vendôme se levait. « *O culo di angelo!* » s'écria-t-il, et il embrassa avec transport. Albéroni fut fait cardinal, Rotelli le deviendra aussi...

Rotelli serait même cardinal depuis un an si l'on

n'avait voulu laisser l'oubli se faire autour d'un procès qui s'est déroulé à la cour d'assises de Pérouse au mois de mars 1890. Il s'agissait d'un pharmacien, que Rotelli connaît fort bien, et qui avait assassiné son frère à coups de couteau ; le frère était un chanoine que Rotelli connaît bien aussi.

On a craint que dans le Sacré-Collège moderne le représentant d'une race de fratricides ne parût un peu trop seizième siècle; on a appréhendé aussi que la nouvelle Éminence n'éprouvât quelque embarras pour prêcher aux impies l'exercice des vertus de famille.

Vous savez, Excellence, que je ne suis pas comme votre ami Taxil et que, lorsque j'affirme un fait, c'est qu'il est absolument vrai.

Il faut constater que, pour les catholiques de l'aristocratie, cette carte envoyée au corrupteur de tant de jeunes êtres n'a rien de particulièrement révoltant.

Les habitués des hôtels de l'avenue Bosquet n'ont pas les délicatesses, les susceptibilités d'épiderme des plébéiens qui aiment ou qui méprisent violemment; qui, même lorsqu'ils ne fréquentent pas l'Église, souffrent de voir un prêtre tomber aussi bas que Rotelli. L'idée qu'un homme qui a bavé, vomi, expectoré sur le Christ puisse toucher maintenant les choses saintes de ces mains encore mal essuyées des excréments qu'il lançait jadis à pleines mains contre la Vierge ou les Sœurs de Charité, ne choque pas les âmes prétendues distinguées comme elles nous choquent nous-mêmes.

L'accoutumance a produit là son effet ordinaire. Le fait de se trouver trop familièrement et trop fréquemment en contact avec le Divin matérialise encore les natures inférieures; ne pouvant arriver à se hausser jusqu'à ce Divin, elles l'abaissent jusqu'à elles.

Pour les femmes comme pour les hommes de ce monde qui ont été élevés dans des établissements congréganistes, les rapports avec l'idée divine, le devoir

accompli envers Dieu par la prière, l'assistance aux offices a commencé par être une corvée, un *pensum*. Ce devoir est devenu ensuite une habitude et maintenant il est pour la plupart une attitude, une tenue, une pratique, en un mot. Ils en sont tous arrivés, plus ou moins, au moulin à prières du Japon ; ils sont dans le simulacre dont parle Carlyle, dans l'idolâtrie, c'est-à-dire dans l'adoration tout à fait machinale de l'image peinte, du morceau de bois doré ; ils ne pénètrent plus dans l'essence du christianisme; ils ne se doutent même pas des traditions que certaines figures de saints représentent pour des âmes françaises.

C'est un sens qui manque à ces classes-là. Songez que c'est l'ŒEuvre de Saint-Michel qui se charge d'imprimer les journaux de Taxil ! que ce sont des Frères, les Frères de l'École Saint-Nicolas, qui composent le journal d'un homme qui a traîné dans l'égout les malheureux instituteurs religieux, qui les avait réduits à ne plus oser se montrer dans les rues dans la crainte de s'entendre traiter de sodomites.

Évidemment, ces pauvres Frères restent quand même des gens estimables, mais il est visible qu'ils n'ont pas la notion de leur dignité d'hommes, ce sentiment du respect de soi qui doit subsister quand même chez le Religieux.

Ce ne sont pas des mâles ayant dompté leurs sens pour pratiquer une chasteté héroïque ; ce sont des neutres embrassant ceux qui les ont couverts de fange et hostiles au fond à ceux qui les ont si souvent défendus.

Pour eux et pour nous, Saint Michel évoque des idées tout à fait différentes. Saint Michel, pour nous, c'est le grand Saint national du quinzième siècle, le Saint dans lequel la Patrie espéra pendant la guerre de Cent-Ans. Le sanctuaire de Saint Michel, le Saint Michel du Péril de la mer, l'imprenable forteresse, était le lieu sacré vers lequel se tournaient tous les regards, vers lequel allaient tous les pèlerinages.

On vit là jusqu'à des pèlerinages d'enfants. Des extrémités de la France des enfants se mettaient en route, marchaient droit devant eux... Dans les naïves enluminures des missels, on aperçoit les bons religieux montés sur les remparts et levant les bras au ciel en donnant tous les signes de la plus complète stupéfaction, un jour qu'ils voient une bande de bambins portant le bourdon de pèlerin se diriger vers le moustier.

En chemin, il arrivait des mésaventures à ces gamins en déplacement. Un jour, quelques-uns d'entre eux, ayant grand'faim, entrèrent chez un hôtelier, mangèrent avec un appétit tout juvénile et ne purent payer. L'hôtelier leur flanqua des soufflets et les chassa à coups de pied. En se retournant, il trouva sur le dressoir le prix du repas des enfants et, touché par ce prodige, il courut après les petits, leur remit l'argent et leur demanda pardon.

Tout venait à Saint Michel. C'est dans la forteresse, sous la protection du saint guerrier, que Duguesclin, quand il allait combattre, laissait sa femme Jeanne de Laval, celle qui, par une admirable intuition féminine, envoya à Jeanne d'Arc, au moment où elle partait pour le siège d'Orléans, l'anneau du vaillant connétable.

C'est Saint Michel, qui hantait toutes les imaginations d'alors, qui apparut le premier à Jeanne d'Arc dans le jardin de Domrémy. C'est au cri de : « Saint Michel ! » que Jeanne s'élançait au plus épais de la mêlée ; c'est Saint Michel qu'elle invoquait encore du fond de sa prison.

Allez donc parler de toutes ces traditions naïves et sublimes, enfantines et héroïques à des habitués de la Nonciature ; dites-leur, qu'après tout, cette histoire fut celle de la France, ils vous regarderont comme des hallucinés ou des chimériques.

Demandez à voir l'*Œuvre de Saint-Michel*. Vous trouverez des Frères en train de lever la lettre devant la copie d'un Taxil et riant sans doute des scatologies

d'autrefois : « La cheville dans le trou... Cinq contre un... La veuve Poignet... » Pouah !

Au milieu de tout cela, le pauvre Saint Michel, qu'on aperçoit sur la vignette de l'ŒEuvre, portant la cuirasse squammée d'or et brandissant l'épée flamboyante, fait une drôle de figure. *Quis ut Deus ?* dit la devise.

Léo Taxil m'a reproché de fréquenter les pires ennemis de la société, les Jules Guesde et les Benoit Malon. Je n'ai eu qu'une fois le plaisir de dîner avec Jules Guesde ; il est vrai que j'ai eu des rapports de cordiale amitié avec Benoit Malon, et que j'ai regretté qu'ils aient été interrompus par la maladie qui a forcé le grand écrivain socialiste à se réfugier au Cannet. Ce que je puis déclarer, c'est que parmi les révolutionnaires, les athées, les socialistes, les positivistes que j'ai fréquentés, je n'en ai pas connu un seul qui fût assez malpropre pour écrire la *Vierge aux water-closets*. Ces plaisanteries de cabinets inodores peuvent être regardées comme très drôles par le représentant du Pape qui envoie sa carte à leur auteur. Dans les milieux intellectuels d'un ordre un peu élevé, elles n'exciteraient que les haut-le-cœur de ceux qui sont le plus hostiles à l'Église.

Pour la plupart des socialistes, l'homme n'est qu'un accident dans la Matière en perpétuelle transformation, le Paradis est vide comme l'était l'antique Olympe, et les poétiques légendes qui ont bercé l'âme enthousiaste de nos pères sont en train de disparaître sous le souffle desséchant de la Science. Louis Bouilhet, dans ses *Poésies posthumes*, nous a montré le dernier pontife d'un culte qui mourait :

Le vieux prêtre courbé qui porte la colombe,

venant offrir dans le sanctuaire désert le sacrifice suprême à un Dieu qui n'a plus de fidèles. L'heure est proche, selon certains socialistes, où le prêtre de Jésus-

Christ viendra, lui aussi, prier dans la solitude comme priait il y a quinze cents ans le Flamine de Jupiter.

Il est permis aux croyants de s'attrister de cet état d'esprit, mais il faut reconnaître qu'il y a bien loin de là aux puantes vilenies qui ont valu à Léo Taxil la sympathie de l'archevêque de Pharsale qui, à ne vous rien cacher, me semble être un archevêque fort sale...

Quelques-uns éprouvent même, devant ces dogmes dont ils nient le caractère surnaturel, la mélancolie mêlée de respect qu'inspirent les choses qui finissent, lorsque ces choses furent grandes par elles-mêmes et ennoblissantes pour l'âme humaine.

Chez les Positivistes, la Vierge, loin d'être insultée et bafouée, a gardé une place dans les hommages publics dus aux pures images qui ont consolé et grandi l'Humanité. Pour Auguste Comte, la Vierge, intermédiaire entre Dieu et l'homme, jetant dans le rude Moyen Age un élément de tendresse, annonça la part plus grande qui allait être faite à l'amour de l'Humanité dans les préoccupations des peuples.

D'admirables efforts, écrit Auguste Comte dans la *Politique positive*, furent alors tentés pour instituer le culte systématique de la Femme, précurseur nécessaire de l'Humanité. On leur dut, au principal siècle du Moyen-Age, la prépondérance croissante du type le plus suave que comportât la révélation occidentale. Cette médiatrice vraiment humaine annonçait mieux que le divin Médiateur l'état normal de notre culte. Son ascendant graduel, à la fois systématique et spontané, devenait d'autant plus décisif que les âmes supérieures s'efforçaient alors d'humaniser ce type idéal, en repoussant le zèle mystique qui tendait à le dénaturer. Les principales effusions du Dante envers la nouvelle déesse, s'appliqueront désormais à l'adoration de la Femme et de l'humanité, surtout dans le tercet caractéristique.

In te misericordia, in te pietate.
In te magnificenza, in te s'aduna.
Quantunque in créature è di bonitate.

CONCLUSION

Voilà des Strauss, des Sigismond Lacroix, des Calvinhac, pour prendre des noms au hasard. Ils ont tout contre eux : l'un a été condamné pour désertion ; l'autre est un Juif polonais d'origine sordide ; le troisième a vu son élection au Conseil municipal cassée parce qu'il n'avait pas de domicile. Ils sont sans aucune espèce de valeur, ne présentent aucune surface, ne disposent d'aucune ressource, mais ils trouvent des gens qui les poussent, qui les soutiennent, qui les commanditent. Les Loges les hissent, les appuyent et ils deviennent tout jeunes conseillers municipaux ou députés en attendant qu'ils soient ministres.

Voilà maintenant un écrivain dans toute la force de l âge, en pleine possession de la renommée : il ne demande rien à personne ; il a gagné, par son travail, de quoi payer ses frais d'élection. Il brigue le plus modeste des mandats ; il est dans des conditions particulièrement favorables ; il habite le quartier depuis quinze ans ; alors même qu'il y était très pauvre, il y a vécu très honorablement ; il a payé régulièrement son épicier et son charbonnier et le quartier est un vieux quartier de Paris dont les habitants sont pour la plupart d'honnêtes gens et, en conséquence, sont assez portés pour les honnêtes gens comme eux.

Alors, du fond d'un hôtel magnifique, un député conservateur ameute tous les catholiques contre un homme qui a défendu l'Eglise; tous les membres du Conseil de fabrique, sauf un, tous les affiliés de sociétés religieuses votent contre lui; il obtient une minorité, précieuse sans doute par la qualité, mais insuffisante comme quantité, et il va prendre l'air à la campagne, — ce que je fis...

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE. V

LIVRE PREMIER

PAROLES TESTAMENTAIRES

I

La raison d'être de ce livre. — Pourquoi l'Antisémitisme n'a-t-il pas triomphé encore? — Un bon conseil. — Un souvenir de Frohsdorff. — Une fausse conception de la situation. — La fiction et la réalité. — L'histoire se fait. — Le cardinal de Lavigerie et M. de Vanssay. — Le comte de Chambord et Mme Récamier. — Un vrai Capétien. — L'année de l'aveu. — Les conservateurs. — La peur de Rothschild. — Dupont à Baylen. — Les ordres religieux. — La génération formée par les Jésuites. — Le parti jésuitique. — Tous les chefs catholiques contre nous. — Avant et après le 1er Mai. — L'article 7 reparaît. — La *Lanterne* et les Dominicains du Hâvre. — Le Jacobin domestiqué. — « Lâchez le chien! » — Brisson travaille. — Une revue des misères humaines. — La viande à bon marché. — Jeanvrot s'en mêle. — Un village de Seine-et-Marne en 1890. — La vraie main-morte. — Dialogue de la vache et du Juif. — Aux Vaux de Cernay. — Palanquin et chaise percée. — Le Juif tour à tour insolent et vil. — La Bécasse impertinente. — Un concierge gentilhomme. — Le premier acte des *Parisiens*. — Oppert de Blowitz. — L'inauguration de l'Exposition. — Ce que la Ligue antisémitique a reçu. — Edouard de Rothschild et le baron Hirsch au Cercle de la rue Royale. — La descente de la courtille du Boulangisme. — On s'accoutume à la boue. — Le comité de la bourse de la duchesse. — Les Juifs dans le Boulangisme. — La dresseuse de lapins. — « Fin de siècle » et « fin de France ». — La duchesse d'Uzès. — Le droit d'Asaka-Méropïé. — Le Juif opère dans le monde. — Arthur Meyer et Bocher. — Le Philistin vaincu par le Juif. — Le triomphe du *chand d'habits* 2

LIVRE DEUXIÈME

LA PRESSE ET L'ESPRIT PUBLIC

I

CONSIDÉRATIONS SUR L'ORGANISATION ET LE FONCTIONNEMENT DU JOURNALISME CONTEMPORAIN

Obstacles apportés au développement de l'Antisémitisme par l'organisation actuelle de la Presse. — Ce que les Maîtres de la Pensée pensent de la vénalité de la Presse. — Pasteur, Jules Simon et Mézières au Crédit foncier. — M. Le Trésor de la Rocque. — La publicité du Crédit foncier. — L'Association des journalistes républicains et le Chantage. — La fausse monnaie des mots. — Différence entre la Réclame et le Chantage. — Une pantomime sociale. — Razzia et contre-razzia. — Les députés qui touchent. — Un discours de M. de Lamarzelle. — Les articles littéraires. — Journalisme d'hier et d'aujourd'hui. — Vieux et jeunes. — Quelques portraits de journalistes : M. Francis Magnard, Paul de Cassagnac, Sarcey, Henri Rochefort. — La fin de Thraséas. — Paul Strauss ou le laïcisateur pour les autres. — Séverine et Violette. — Le socialisme du Boulevard. — La figure que prendrait la Charité si elle descendait sur la terre. — Le rire de Gyp 57

II

LE PARTI BOULANGISTE ET L'ANTISÉMITISME

Toujours la question d'argent. — Les variations de Paul Déroulède. — Le vice-président de la Ligue des Patriotes et la poudre sans fumée. — Les munitionnaires de la Triple Alliance. — Un journaliste boulangiste délicat. — Laguerre et Rothschild. — Les 135,000 francs du comte de Paris. — Un joli aplomb. — La grandeur des humbles. 91

III

IMPOSSIBILITÉ POUR LES FRANÇAIS DE CONNAITRE LA VÉRITÉ

Le mensonge juif. — La goutte d'eau des tyrans de Padoue. — Apparence de choses et caricatures d'hommes. — M. de Gavardie. — Laur ou le Compagnon du Tour de France. — A Nohant. — L'accaparement des sardinières. — La ruine d'une industrie française. — L'Anglais chez nous. — Seul de tous les membres de la Gauche, M. de Mahy a

un peu de pudeur. — La question du pétrole. — Le Pacte de famine. — Ce qui se passerait au moment de la guerre. — Le monopole Hachette. — Un écrivain honnête. — Le *Clergé sous la troisième République*. — Ce que préfère la maison Hachette. — Spécimens de la littérature adoptée par une respectable maison bourgeoise du dix-neuvième siècle. — La Vénus de M. Catulle Mendès. — Quelques Zolatries. — Le discours de M. Maurice Barrès. — La Droite vote pour Guyot, ancien rédacteur de la *Lanterne*, et acclame Messire Luc. — Le millionnaire M. de Lanjuinais et ses amis abandonnent le pauvre écrivain catholique. — Les petites librairies de province sacrifiées. — Le triomphe du rut. — Rothschild maître absolu de la France. — Le drainage de l'or. — Une affirmation de Chirac. — Dans les autres pays les Juifs exploitent, en France ils trahissent. — Rothschild et l'Italie. — Les emprunts fantastiques. 107

IV

LA QUESTION JUIVE A L'ÉTRANGER

Ignorance des Français sur tout ce qui se passe à l'étranger. — Guillaume II. — Les débuts d'un règne. — Israël reprend possession de l'Empereur. — Une déclaration des *Archives israelites*. — Assuérus-Guillaume et Mardochée-Singer — Le Badhan. — Triomphe de Miquel. — Un Rouvier allemand. — Disgrâce de Stœcker. — Une bonne affaire et une mauvaise action. — Grandeur d'âme du Czar. — Les Juifs en Russie. — La syphilis industrielle. — Un article du *Nord*. — Dangers qui menacent le Czar. — Le Juif Adler. — Un insulteur de la France décoré par le gouvernement français. — Dédaigneuse réponse de M. de Kotzebue. — La mort d'Alexandre II. — Les Nihilistes trahissent leur race. — L'assassinat de Bralystok. — Le meeting d'indignation de sir Henry Isaacs. — Un peuple de cannibales. — L'Angleterre et l'Irlande. — La philanthropie de Jameson. — Les évêques anglicans. — Les exploits de sir Henry Isaacs à Paris. — Le magasin des Grands Boulevards. 140

LIVRE TROISIÈME

ANÉMIE — ANESTHÉSIE — ATARAXIE

I

Impossibilité de faire sortir les Français actuels de leur apathie. — Les réunions publiques. — Le Conseil municipal et les souscriptions irréductibles. — Les Français ne sont pas pessimistes. — La conception qu'ils ont de la vie. —

Dégénérescence complète du sens moral. — Les idées nouvelles sur le vol et la prostitution. — Osiris Iffla ou le Bienfaiteur de l'Humanité. — Le culte des grands hommes. — L'enthousiasme de Mme Adam. — Ce que la Cour d'appel de Bordeaux pensait de ce Dieu égyptien. — Il y a vingt ans. — Le président Toulée et le *Bal des Vaches*. — Un coin de province. — Maës et son ami Le Senne. — La diminution des naissances. — La *Mort aux gosses*. — Les deux pèlerinages. — Indifférence devant les catastrophes financières. — Les actionnaires de Panama. — Le silence des journaux. — Henri Rochefort. — Le Patriarche de l'escroquerie. — Le rapport de M. Monchicourt. — Des chiffres fantastiques. — Les gogos ont toujours confiance. — La banque Macé-Bernard et le Clergé. — Les *Placers de la Haute Italie*. — La publicité du *Gaulois*. — La mort dans le péché. — La Magistrature. — L'affaire des Métaux. — L'avocat-général Sarrut et le président Calary. — Laveissière et Comet. — Un dîner de magistrats. — L'implacabilité envers les humbles. — Un homme tué pour une fleur. — Une fête à Boulogne. — Un Code spécial pour les Juifs. — Mary Raynaud et Rodrigues. — Le marquis de Salaberry et Naquet. — « Cela va tout de même! » — La servilité des Académies. — L'élection de Bischoffsheim. — Un mandarin de lettres — Lavisse et le bon Dieu. — Le Lettré et la Bergère. — Une visite à l'Impératrice d'Allemagne. — Le mariage Hugo-Daudet. 169

LIVRE QUATRIÈME

LE CLERGÉ « FIN DE SIÈCLE

I

LES ÉVÊQUES

e qu'on dit et ce qu'on pense. — Le Kulturcampf allemand et le Kulturcampf français. — Sages paroles du cardinal Czaki. — Des catholiques qui dansent. — La loi sur les congrégations. — A l'Opéra-Comique. — La statue de Bizet. — Le mari de la veuve. — Persécutés de Byzance et persécutés de Paris. — L'Épiscopat actuel. — L'opinion d'un directeur des Cultes. — Honnêteté des mœurs. — Les exceptions. — La mort d'un évêque. — A l'Opéra. — Un fonctionnaire sacré. — Situation douloureuse et précaire du clergé inférieur. — L'interdit. — Toute résistance au pouvoir est brisée. — Pour quelles causes on interdit certains prêtres. — L'évêque de Séez et le curé de La Chapelle-Moche. — Encore une négociation de M. de Mackau. — L'administration financière des évêques. — L'ancien régime fondait, le régime actuel liquide. — La propriété ecclésiastique. — Ressources dont dispose l'évê-

que. — Gaspillage et désordre. — 800,000 francs de dettes. — Un vicaire général ingénieux. — Les évêques qui changent de garnison. — Un héritage de 1,500,000 francs. — La caisse des retraites. — Un archevêque *fin de siècle*. — Le cardinal Place. — Un consul général prévaricateur. — L'Institut des Petites Sœurs des Pauvres. — La disparition du Père Lepailleur. — La fin d'un saint. — Autour d'un coffre-fort. — Un diocèse en révolution. 237

II

LES ÉVÊQUES ET LES ÉCRIVAINS CATHOLIQUES

La haine des évêques pour les écrivains catholiques. — Des défenseurs embarrassants. — Mgr Guilbert et la Presse catholique. — Pourquoi les évêques nous en veulent. — Le souvenir de saint Athanase. — Mgr Richard et l'*Univers*. — La littérature d'un neveu d'évêque. — Les *Joyeusetes en képi*. — Sans chemise ! — Une note d'archevêque. — La férocité ecclésiastique. — Le supplice de l'auge en Perse. — Impossibilité de répondre. — Les bons petits camarades. — M. Paul de Cassagnac a son tour. — Une scène d'un roman de Ferdinand Fabre. — Ce qu'a souffert Henri Lasserre. — La création d'une ville. — Les Juifs marchands d'objets de sainteté. — Le blasphème dans le quartier Saint-Sulpice. — Les Pères de Lourdes. — La traduction des Evangiles et la congrégation de l'*Index*. — Incroyable inertie de Mgr Richard. — Comment on traite un archevêque de Paris à Rome. — Mgr Gibbons et les Chevaliers du Travail. — Une conversation avec l'archevêque de Paris. — Un article de M. Cornély. — Le soufflet de Mgr Darboy. — Un voyage à Rome. — Dans l'escalier. — Une audience du Pape. — Le *Journal de Rome* 282

III

L'ÉGLISE ET L'ARGENT

Des écrivains qui connaissent trop bien l'histoire. — Crise d'atonie et de pusillanimité que traversent les représentants de l'Eglise. — Le meurtre rituel. — Les divers états de civilisation. — Les sacrifices humains au Dahomey. — L'assassinat du petit Abd-el-Nour. — Un archevêque qui a peur des Juifs. — L'abbé Desportes et Mgr Thomas. — Des lettres piteuses. — *Tué par les Juifs*... — Hier et aujourd'hui. — Les magasins juifs et les Congrégations. — Les Sœurs quêteuses de Lille. — Un négociant qui n'est pas content. — L'opinion publique depuis les décrets. — Le monde catholique et l'Argent. — Les capitulations de conscience. — Les suicidés de distinction. — Le prêtre et le médecin. — Le Saint-Sacrement enlevé pour cent mille

rancs. — A Saint-Philippe-du-Roule et à Notre-Dame. — L'abbé Frémont et l'abbé Le Nordez 320

IV

LES CURÉS

éducation du séminaire. — Etroitesse et insuffisance de cette éducation. — Entrée du prêtre dans la vie. — L'inexpérience des débuts. — Les crises d'âme. — Isolement du prêtre. — Les machinations franc-maçonniques. — *L'Echo de la Dernière Bataille.* — La *France juive* et le clergé. — Un acte de charité intellectuelle. — Le prêtre relève la tête en voyant l'indignité de ceux qui l'attaquent. — Un livre et un âge. — Les dossiers de Juifs et de républicains. — La phase des saletés. — De 1880 à 1886. — Les prêtres bons à tuer. — La conférence de la salle des Capucines. — Une institutrice qu'on révoque parce qu'elle va à l'église et un préfet qu'on honore parce qu'il va à la synagogue. — Une affiche qui aurait rendu service. — Les conservateurs ne veulent pas bouger. — Joie et peur du prêtre en lisant une page de vérité. — Mgr Dupanloup et le droit de juger les évêques. — Les pressentiments du Pape. Pourquoi on se tait. — Une transformation inévitable. — Difficultés du recrutement du clergé. — Une lettre-circulaire de l'archevêque de Rouen. — La séparation de l'Eglise et de l'Etat. — Les catholiques d'Irlande. — Le clergé libre et le clergé esclave 346

LIVRE CINQUIÈME

UNE ÉLECTION MUNICIPALE EN 1890

I

MINAIRE 381

II

n tour dans le quartier. — Un peu de statistique électorale — Les membres de mon Conseil de fabrique. — Monarchistes et bonapartistes. — Le capitaine Lambelin. — Le baron Legoux. — Mon curé. — Un Suisse plein de bon sens. — Les braves gens. — Le syndicat des révoqués. — La lâcheté des gens distingués 384

III

LE BARON REILLE ET LES CATHOLIQUES DU GROS-CAILLOU

Mon voisin du boulevard de Latour-Maubourg. — Trois bâtons de maréchaux dans une famille. — Sous le Seize-Mai. — Le Catholicisme financier. — Un administrateur très occupé. — Le bonapartisme du baron Reille 399

IV

LÉO TAXIL ET LE NONCE DU PAPE

La sincérité du défenseur des Juifs. — Les cyniques mensonges. — A propos du *Rosier de Marie*. — Un Tartarin de Marseille. — Le commodore et le commandeur. — Mon « manoir » de Soisy-sous-Etiolles. — Ce que m'ont rapporté les traductions de mes livres. — La délicatesse des Américains. — Voyage au pays des ordures. — Les *Amours secrètes de Pie IX*. — La Petite Sœur qui quête. — Les outrages à la Vierge. — Attentats aux mœurs. — Une estampe du dix-huitième siècle. — Le Mauvais Livre. — Le Nonce du Pape envoie sa carte à Taxil. — Le sens moral d'un prélat romain. — Les catholiques distingués n'éprouvent qu'une indignation modérée en présence des ignominies vomies par Taxil. — L'œuvre de Saint-Michel. — Le grand saint français du quinzième siècle. — Ce qu'on en fait aujourd'hui. — Réserve des esprits élevés de la libre-pensée devant ce que Taxil, l'ami du Nonce, couvre d'immondices 404

CONCLUSION. 438

INDEX DES NOMS CITÉS

A

lie, 46.
el-Nour, 322.
conn, 162, 167.
t, 296.
al, 127
a (Mme), 51, 180.
r, 151, 155, 156.
r (rabbin), 328, 329.
elli del Malherbi, 412.
e (de l'), 127.
eres (d'), 127.
roni, 432.
andre II, 156.
andre III, 140, 144, 147, 148,
, 154, 156, 157, 161, 162, 167.
aud, 149.
el, 38.
gny (Blanche d'), 1, 47.
nelli (cardinal), 284, 314.
(Jeanne d'), 229, 235, 407, 408,
.
n (Mgr), 294.
berg, 127.
a, 149.
e, 128.
ll (duc d'), 162, 167.
cogiton, 149.
lt, 93.
old, 93.
d-Ferrhan, 159.
uc, 179.
inoff, 180.
nase, 285.
ista (impératrice), VIII.
iel, 66, 67.

B

on (Lord), 377.
ge (de), 96.
Banuelos (Mlle de), 246.
Bardoux, 228.
Barrès (Maurice), 118, 126, 128, 130, 230, 359 360.
Barrière, 37.
Bastiat, 61.
Batiau, 61.
Baudin, 14.
Beesau, 281.
Belleval (de), 99, 100.
Bellot des Minières (Mgr), 257
Bemberg, 117.
Benoit XIV, 302, 303, 323, 328.
Beresford (Lord), 43.
Bernadette, 298.
Bernard (Mlle), 86.
Bernhardt (Sarah), 52, 55.
Bernheim, 245.
Bersot, 339.
Bert (Paul), 27,
Bert (Paul), 27.
Bertillon (docteur), 187.
Besson (Mgr), 249.
Beyens (baronne de), 219.
Bezançon, 127.
Biez (Jacques de), V, 155, 365, 369.
Bigot, 127.
Biré (général de), 42.
Bischoffsheim, 225, 226, 246, 324, 345.
Bismarck, 13, 40, 142, 240.
Bizet, 243, 244, 246.
Bizet (Mme), 244.
Blanche de Castille, 34.
Bleischrœder, 134, 148.
Bloch (L.), 93.
Bloche (Arthur), 262.
Blowitz (de), 38, 39.
Blücher, 193.
Blum, 246.
Bocher (Édouard), 54, 105.
Bodan (du), 127.
Boisboisel (de), 127.

Boissier (Gaston), 226.
Bonald (de), 174.
Bonnemain (Mme de), 46.
Bonnevie, 229.
Borras, 309.
Bossuet, 293.
Bougaud (Mgr), 288.
Bouilhet (Louis), 436.
Boulanger (Général), 11, 50, 51, 99, 104, 320, 364, 395.
Bourget (Paul), 312, 313.
Bournand (François), 82, 118, 119, 128, 130, 185.
Bousquet, 221.
Bouvier (Mgr), 428.
Breteuil (de), 47, 127.
Breton, 125.
Brisson, 24, 25, 27, 28, 29, 30, 35.
Broglie (de), 229, 312, 313.
Bromberg, 149, 359.
Brugère (général), 242.
Brunet, 78.
Brunetière, 173, 226.
Brutus, 149.
Bunau-Varilla, 93.
Burrhus, 148.
Bussy (Ch. de), 87.

C

Cahen d'Anvers, 41, 191, 245, 343, 391, 405.
Calary, 210.
Calmann-Lévy, 432.
Calvinhac, 438.
Cambier-Drumont, 311.
Cambon (Jules), 286.
Camondo, 43.
Canivet (Raoul), 61, 64.
Caraman (comtesse de), 220.
Carlyle, IX, 57, 126, 220, 434.
Carnot, 14, 75, 221, 242, 287, 294.
Carnot (Mme), 4, 234.
Cassagnac (Paul de), 67, 81, 127, 128, 293, 291, 367, 410.
Castanos (général), 116.
Castelin, 128.
Catherin, 394.
Caton, 106.
Cazenove de Pradines, 127.
Chambord (Comte de), 4, 6, 7, 8, 10.
Chambord (Comtesse de), 4, 7, 393.
Chambure (de), 99.
Charette, 10.
Charles VII, 197.
Charles X, 10.
Charmes (Francis), 128.
Chartres (duc de), 42, 43, 182.
Chartres (duchesse de), 327.
Chauviteau, 270.
Chesnelong, 9, 367.
Chevalier (Aristide), 354.
Chevial, 46.
Chilpéric, 147.
Chirac, III, 135, 136, 402.
Christophe, 59, 61, 62, 64, 65, 67, 7 259, 359.
Cibiel, 127.
Circaud, 203, 204.
Clémenceau, 35, 67, 105, 128.
Clément (Jacques), 289.
Clésinger, 386.
Cochin, 386.
Collet, 117.
Colomb (M. de), 290, 291.
Comet, 211.
Comte (Auguste), 436.
Constans (ministre), 10, 11, 21, 2 54, 75, 83, 102, 105, 109, 197, 32 402, 404.
Corcelles (de), 269.
Cornély, 210, 304.
Courcelle-Seneuil, 187.
Cousin (Victor), 228, 291.
Crémieux (Gaston), 316.
Crémieux (député), 86.
Créquy, 19.
Crispi, 389, 431.
Crouzet, 177.
Cunéo d'Ornano, 128.
Curel, 119.
Czaki (Mgr), 242, 243.

D

Daguilhon-Pujol, 386.
Damas (Vicomte de), 386.
Damas (Vicomte de), 386.
Dante, 437.
Darboy (Mgr), 304, 305.
Darius, 13.
Daudet père, 232.
Daudet (Alphonse), 78, 232, 233, 23 244, 304, 393.
Daudet (Léon) 232.
Daudet (Lucien), 232.
Daynaud, 127.

breynne (R. P.). 428.
cazes (duc), 43.
lafosse, 128.
lafosse (chanoine), 276.
lagneau, 99, 108, 396, 399.
lahaye, 127, 128, 199.
loncle, 128.
lpit, 198, 200.
nfert-Rochereau, 59, 60, 338.
rby (lord), 159.
rouin, 28.
roulède, 1, 91, 92, 93, 97, 101, 128, 170.
sjardins, 128.
sportes (abbé), 322, 326, 327, 328, 330
sprez (Marcel), 81.
thou, 184, 185.
utz, 98.
ville, 386.
don (R. P.), 23.
llon, 84, 377.
non, 102.
udeauville (duchesse de), 219.
urnowo, 154.
uville-Maillefeu, 128.
rault, 142.
reyfus (frères), 117, 221.
reyfus (Camille), 128, 222, 246, 367, 369.
ron, 127.
rummond (Henry), 205, 206.
rumont (Édouard), 11, 78, 127, 343, 344, 382, 412.
ubarry, 9.
ubost (Antonin), 128.
ubut de Laforest, 289.
uc-Quercy (Mme), 224.
uguesclin, 435.
umas (Alexandre), 147, 418.
upanloup (Mgr), 269, 311, 371.
upont (général), 16, 17.
uquesnel, 52.
uruy (Albert), 19, 184.

E

dwards, 66.
iffel, 200.
mely (lord), 377.
mile (Mme), 27, 183, 184.
ngerand, 185.
phrussi, VIII, 43, 117, 139, 181, 345, 405.
Erlanger, 117, 144, 324, 345, 381.
Estourmel (d'), 127.
Eudoxie (impératrice), 286.
Eusèbe de Dorylée, 371.

F

F... (de), 43.
Fabien (abbé), 294.
Fabre, 8, 294.
Fallières, 198, 199, 200, 264, 265.
Fallières (Mme), 264.
Faure, 127.
Favre (Jules), 10.
Ferry (Jules), 10, 409.
Festetics, 42, 43.
Féval, fils, 354.
Flammarion, 415.
Flaubert, 23.
Flóquet, 132, 196.
Flourens, 249.
Folard, 349.
Foucaud, 179.
Foucher (Paul), 42.
Fould, 127.
Fouquier (Henri), 128.
Fouret, 125.
Fourtou, 127, 401, 402.
Franciscis (R. P. de), 315.
Frédérick-Lemaître, 162.
Frémiet, VIII.
Frémont (Abbé), 313.
Frescheville (de), 127.
Freycinet (de), 15, 226.

G

Galimberti (Mgr), 315.
Galles (Prince de), 42, 43, 148, 164 167.
Gambetta, 147.
Garcia Moreno, 389.
Gastine-Renette, 410.
Gavardie (de), 109, 110.
Geo Vian, 95.
Georget (abbé), 373.
Gérard (baron), 127.
Germiny (de), 19, 361.
Gibbons (Mgr), 303.
Giedroye, 227.
Giffard, 97.
Gilly (Numa), 61.
Gladstone, 163.

Glaser, 98.
Goblet, 229.
Gœthals, 7.
Goldschmist, 246.
Goncourt (de), 244, 236.
Gonindard (Mgr), 272.
Gontaut-Biron (de), 197, 432.
Gonthier, 223, 224.
Goschen, 160.
Goudchaux, 93.
Goupil, 260.
Grabulosa, 416, 417.
Grammont (comtesse de), 246.
Granet, 128.
Graux (Georges), 128.
Gréard, 228, 312.
Greffulhe, 127.
Greffulhe (comtesse de), 220.
Grégoire, 224.
Grévy, 221, 242, 285.
Grivart, 277.
Guéranger (Don), 226.
Guérin (Mgr), 118.
Guesde, 43 .
Guibert (Denis), 77.
Guibert (Mgr), 300.
Guilbert (Mgr), 257, 284, 285.
Guillaume II, 140, 141, 142, 143, 144, 146, 147, 148, 149, 153, 167, 206.
Guillaume III, 240.
Guilleux (abbé), 280.
Guilloutet (de), 127.
Guitton (abbé), 277, 278.
Guizot, 18, 228.
Gunzburg, 159, 153.
Guyon, 67.
Guyot (Yves), 129, 131.
Gyp, 90.

H

Hachette, 118, 119, 122, 123, 125, 127, 128, 129, 185, 289.
Halévy, 244.
Halévy (Lud.), 312, 316.
Halfon, 93.
Halphen, 93.
Hamard (abbé), 278, 280.
Hamille, 65.
Haussmann, 145.
Haussonville (d'), 313.
Hebrard, 67.
Heine (Henri), 55.
Heine (de Francfort), 191.
Helbronner, 246.
Hello, 357.
Hendlé (Préfet), 326, 375.
Hendlé (Mme), 327.
Henri (archevêque), 371.
Henri IV, 7, 8.
Henri V. (V Chambord.)
Hérédia (de), 112.
Hérodote, 295.
Hervé (Édouard), 67.
Hervey (marquise d'), 220.
Herz (Cornélius), 38.
Hinzpeter, 146.
Hirsch (baron de), 42, 43, 44, 50, 148 154, 182, 405.
Hoche, 39.
Hollebecque, 101.
Houet (abbé), 278.
Houx (Des), 315, 316, 431.
Hovelacque, 128.
Hoyos (comtesse), 219.
Hugo (Victor), 184, 234, 236, 345.
Hugo (Jeanne), 235.
Hurard, 112.

I

Iffla. (V. Osiris.)
Iffla (Moïse), 178.
Ignotus. (V. Platel.)
Isaacs (Sir), 112, 158, 161, 164, 165, 167.
Izambert, 128.

J

Jacobini (cardinal), 300.
Jahn, 214, 215, 216.
Jameson, 159, 164.
Jamet (Marie), 272.
Jauffret (Mgr), 256.
Jeanvrot, 30, 31, 32, 34.
Jeton, 221.
Joffrin, 170.
Jollivet (Gaston), 410.
Jolly (Maurice), 285.
Jomini, 349.
Joseph (évêque), 310.
Jourde, 67.
Jugan (Jeanne), 272.
Juigné (de), 127.
Julien l'Apostat, 285.
Jullien (Louis), 150.

K

ı, 246.
ıt, 143.
ır. 368.
ariou, 115, 127.
aint (comtesse de), 220.
ng, 246.
ebûe, 154, 155.

L

, 106, 335.
t, 127.
é (chanoine), 280.
uyère (Georges de), 224.
ur (famille), 184.
etelle (de), 128.
oix (Sigismond), 438.
ucette (de), 127.
erronnays (de), 127.
erronays (comtesse de), 219.
erronays (marquise de), 219.
n (Rene), 105.
eau (Dr , 187, 427.
range (Mgr), 291, 293.
ierre, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 3, 170, 218.
ire, 300.
ant, 128.
ié, 156.
u, 128.
Marnière (de), 127.
arzelle (de), 75, 76, 77, 78, 127.
belin, 387, 388, 389.
bert (général) 93.
bert (Léon), 368.
bert (Mme Léon), 368, 369.
billy (de), 47.
uinais (de), 127, 130, 134, 136, 6.
che, 288.
einty (de), 127.
gentaye (de), 127.
ochefoucauld-Doudeauville (de), 7, 181.
Rochejacquelin, 127.
oze (Lionel), 200.
ue (Mgr), 286, 305.
salle, 143, 347.
ierre (Henri), 295, 296, 298, 299, 0, 301, 303, 305, 306, 307, 308, 309, 0, 311, 313, 314, 318.
Laur (Francis), 100, 101, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 117, 128, 129, 132, 133, 134, 305.
Laurent (Charles), 61.
Laurent (Gustave), 230.
Laussedat (colonel), 225, 226.
Lauth, 225.
Lautier, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415.
Laval, 218, 219.
Laveissière, 210, 211, 216.
Lavertujon, 128.
Lavigerie (Mgr), 6, 7, 248.
Lavisse, 226, 227, 228, 229, 230, 231.
Lavrenius, 149, 359.
Le Cerf, 127.
Lecot (Mgr), 258.
Ledoenowski (Mgr), 240, 241.
Ledru, 117.
Legoux (baron), 389, 400.
Legrand (Arthur), 127.
Le Herissé, 413.
Leigh (Aurora), 205.
Lehmann, rabbin, 86.
Lelorrain, 396.
Lemenant des Chesnayes, 280.
Le Nordez, 344.
Léon (prince de), 127.
Léon XIII, 16, 201, 255, 265, 288, 293, 300, 301, 302, 303, 307, 308, 309, 314, 316, 330, 333, 371, 372, 374, 375, 377, 378, 417, 421, 429, 430.
Léon l'Isaurien, 247.
Lepailleur (Le Pere), 272, 273, 274, 276.
Lerebours (curé), 390.
Le Roux, 127.
Leroy-Beaulieu, 187, 188.
Le Senne, 185.
Lesseps (Ferdinand de), 71, 195, 197, 198, 225, 432.
Lesseps (Mme F. de), 197.
Lesseps (Mlle de), 197.
Lessing, 147.
Le Tresor de La Roque, 63, 64.
Levasseur, 187, 188.
Levesque, 31, 32, 75.
Levis-Mirepoix (de), 127, 129.
Lichtenstein (prince), 416.
Lidderdale, 133.
Ligne (Prince de), 164.
Ligne (Princesse de), 220.
Lintzer, 391.
Lippmann, 245.

Lockroy, 35, 128, 228, 233, 234, 235, 236, 262, 360.
Lockroy (Mme), 234.
Lombard, substitut, 223.
Lombard (Jean), 247.
Lopin, 367, 396.
Loreau, 127.
Lorne (Marquis de), 162.
Lorois, 127.
Louis XVI, 10.
Louis XVIII, 8.
Louis-Philippe, 8.
Louvet (abbé), 278, 280.
Loyola, 17.
Lozé, préfet de police, 15.
Lueger, 136, 142.
Luynes (de), 53, 54, 245.
Luynes (Duchesse de), 219, 246.
Luynes (Mlle de), 246.

M

Machard, 60, 62.
Macé (Gustave), 361.
Macé-Berneau, 201, 202.
Mackau (de), 13, 46, 127, 259, 260, 261.
Maës, 185.
Mac-Mahon, 9, 402.
Magnard (Francis), 67, 80, 81, 198, 225, 293.
Mahy (de), 113.
Maillé (Comte de), 246.
Maillé (Comtesse de), 246.
Maillé (Duchesse de), 219.
Malon (Benoît), 436.
Malthus, 28.
Manet, 313.
Manning (Cardinal), 328, 329.
Marcou, 309.
Maréchal, 127.
Maret, 35, 128.
Marie de Lorraine, 289.
Marinoni, 67.
Marpon, 415.
Martel (Mme de), 90.
Martial, 427.
Martimprey (de), 47, 48, 56, 71.
Martin (docteur), 275.
Martin-Feuillée, 271.
Marx (Karl), 61, 143, 347.
Mary-Raynaud. (V. Raynaud.)
Masséna, 400.
Mathilde (Princesse), 244.
Maubreuil (de), 431.
Maujan, 128.
Maunoury (abbé), 259, 260.
Maupassant (Guy de), 312, 313.
Mauri, 248.
Max. (V. Paimblant.)
Meyer (Eugène), x, 22, 64, 65, 67, 165, 228, 358, 359.
Maynard, 288.
Meath (Comte de), 162.
Meilhac, 312.
Melchers (Mgr), 241.
Melissano (Prince), 338.
Mendelshonn, 149, 154, 359.
Mendès (Catulle), 119, 120, 128, 185.
Menesclou, 431.
Mermeix, 50, 98, 399, 413.
Meurice (Fernand), 31.
Meyer (Arthur), 1, 35, 47, 48, 50, 52, 53, 54, 55, 56, 71, 98, 165, 244, 245, 349, 395, 409.
Meyer (Jacques), 104, 177, 373.
Mezières, 60, 63, 67, 128, 313.
Michel, 98.
Milano, 149.
Millaud, éditeur, 419.
Millerand, 128.
Millevoye, 170.
Miquel, 145, 148, 149.
Miquel (Mina), 144.
Mitchell (Robert), 128.
Mohrenheim (de), 154, 155.
Mohrenheim (Baronne de), 219.
Monchicourt, 194, 195, 199.
Monnier (Henri), 52.
Monsabré (R. P.), 23, 369.
Montalembert, 1.
Montéty (de), 127.
Monteynard (Comtesse de), 220.
Montsaulnin (de), 127, 129.
Moreno (V. Garcia).
Morès (de), VI, 10, 40, 41, 54, 68, 8 99, 100, 365, 398.
Morny (Duc de), 233, 401.
Morpurgo, 245.
Mortemart (Comte de), 247.
Mortemart (Comtesse de), 247.
Mortemart (Marquise de), 220.
Mosé, 98.
Motais (abbé), 277, 278.
Moustier (de), 127, 129.
Muller, 127.

ı (Albert de), 1, 47, 48, 49, 50, 56,
, 92, 127, 247, 367, 387.
·ger, 360.

N

oléon Ier, 227, 372, 395.
oléon III, 7, 8.
oléon (Prince Jérôme), 104.
quet (Alfred), x, 1, 50, 91, 93, 94,
', 99, 128, 223, 395, 399, 409, 410,
1, 413, 414, 415.
arre, 28, 29.
ropontes, 117.
on, 148.
torius, 371.
rand, 128.
uwerkerke, 276.
ra, 432.
ard, 230, 231.
el, 93, 94, 96.
rtin (Colonel de), 192.

O

rien, 159, 377.
onnell, 378.
lin (Gabriel), 199, 200.
onnell, 160.
nbach, 316, 317.
enheim (Abraham), 145, 245.
ert de Blowitz (V. Blowitz.)
linaire (Dionys), 128.
éans (Duc d'), 54, 388.
éans (Famille d'), 139.
hea, 377.
ris Iffla, 178, 179, 180.
ini (Prince), 306.

P

dlewski, 154.
gny, 221.
illet, 288.
mblant, 287, 288, 289, 290, 291,
93.
rfait (Noël), 128.
rgan, 288.
ris (Comte de), 49, 104, 105.
rocchi (Cardinal), 301.
scal, 338.
ssy (Louis), 128.
steur, 60, 63.
ttaï, 142.
Peace, 162, 377.
Pedro (Don), 167.
Pelegrin, 417.
Pelletan, 35, 128, 139.
Pellisson (abbé), 353, 354.
Pelloux (Général), 94.
Pène (Henry de), 35.
Péjoan Fabro, 417.
Pépin, 423.
Péreire (Eugène), 93, 114.
Péreire (Les), 405.
Perraud (Mgr), 310, 311, 313, 314, 318.
Persico (Mgr), 377.
Persigny, 9.
Pessard (Hector), 76.
Petit (Henry), 166, 167.
Peyramale, 298.
Peyron, 40.
Peyrusse, 128.
Philipon, 222.
Philippe VI, 9.
Pianori, 149.
Pie IX, 255, 269, 408, 419, 420, 421.
Pille, 288.
Pindare, 125.
Pinhus, 406.
Piou, député, 30, 128.
Pitra, cardinal, 315.
Pitray (Vicomtesse de), 304.
Pivert (abbé), 280.
Plaine (abbé), 277, 278, 279, 280.
Place (Mgr), 268, 269, 271, 272, 273, 276, 277, 280, 281.
Place (Victor), 269, 270, 271.
Platel (Baron), 242.
Plessis-Bellières (Marquise de), 432.
Podolinsky, 150.
Pontois, 128.
Pollion, 219.
Porgès, 246.
Portalis, 67.
Potain (Docteur), 236.
Prenat, 128.
Proudhon, 61, 347.
Proust (Antonin), 66, 313.
Puig y Puig, 109.
Puvis de Chavannes, VIII.

Q

Quarantoti (Mgr), 377, 378.
Quentin-Bauchart, 422.

R

Radziwill (Princesse), 220.
Rafaëlli, 55.
Rampolla (Cardinal), 329, 330, 331.
Ranc, 61, 85. 86, 87, 88.
Rappaport. 359.
Raynaud (Mary), 177, 178, 195, 196, 201, 203. 222, 215.
Récamier (Mme), 8.
Reclus (Elisee), 324.
Reille (Baron), 127, 318, 387, 392, 399, 400, 401, 402, 403, 404.
Reille (André), 401.
Reille (Maréchal), 400.
Reinach (Joseph), 67, 128.
Reinstein, 149, 359.
Rétault, 194, 195.
Révillon (Tony), 128.
Rhoteby-Price, 133.
Riancey (Comtesse de), 220.
Riant (Léon), 270, 307, 308.
Ribot, 156.
Richard (Mgr), 292, 295, 300, 301, 302, 303, 309, 318, 419.
Richaud, 196.
Rivarol, 19.
Robin-Duvernet, 110.
Robert (Abbé), 278, 280.
Rochard (Docteur), 226.
Rochefort (Henri), 82, 83, 84, 195, 196, 197, 410.
Rodolphe (Archiduc), 142, 148, 167, 338,
Rodrigues (Léon), 222, 223.
Rops, 427.
Roques, 128.
Rosenthal, 140.
Rotelli (Mgr), 1, 295, 299, 363, 417, 430, 431, 432, 433, 436, 437.
Rothschild (Les), 30, 31, 34, 43, 55. 89, 90, 92, 133, 134, 181, 220, 245, 312, 324, 337. 405.
Rothschild (Baron de), VI, VIII, 10, 14, 15, 21, 23, 29, 42, 56, 61, 91, 102, 103, 104, 131, 132, 136, 137, 154, 191, 201, 217, 218, 219, 225, 345, 364, 416, 432.
Rothschild, de Francfort, 145, 146.
Rothschild, de Londres, 133.
Rothschild (Arthur de), 35.
Rothschild (Édouard de), 42.
Rothschild (Gustave de), 368.
Rothschild (baronne Nathaniel 34.
Rothschild (baronne Salomon 246.
Rouanet (Gustave), 116, 117, 136
Rouché, 226.
Roulleaux-Dugage, 259, 260.
Rouvier, 10, 64, 77, 131, 134, 262.
Roux (Médéric), 46.
Ruffie, 179, 181.

S

Sacchari, 306.
Sagan (prince de), 42.
Saint-Ambroise, 285.
Saint-Athanase, 286, 305.
Saint-Aubin, 181.
Saint-Augustin, 310.
Saint-Bernard, 371.
Saint-Chrysostôme, 285.
Saint Dominique, 322.
Saint-Genest, 242.
Saint-Marc (cardinal), 277.
Saint-Michel, 434, 435.
Saint-Paul, 205.
Sainte-Geneviève, 228, 229, 235.
Salaberry, 223, 224.
Sales (François de), 347.
Salis, 90.
Salisbury, 167.
Salomon, 98.
Salvandy (de), 228.
Sand (George), 110, 111.
Sarcey (Francisque), 81, 82.
Sardou, 418.
Sarrut, 210.
Saucède, 409, 410.
Savine, 119.
Say (Léon), 131, 132, 312.
Schiaffino (Cardinal), 306.
Schmidt (officier), 98.
Schneider, 128, 142.
Schnœbelé, 116, 369.
Scholl, 86.
Scholz, 146.
Schopenhauer, 173.
Schumacher, 431.
Schwab, 406.
Second (Dr), 180.
See (Préfet), 366, 367, 368.
Ségur (Mgr de), 304.
Séguy, 218.

gmann, 222.
verstoff, 154.
ier, 396.
erine (Mme), 88, 89, 90, 214.
kespeare, 40, 313.
ion (Bienheureux), 328, 329.
ion (Jules), 10, 28, 60, 63, 109, 13.
ion de Montfort, 34.
iond (Victor), 67.
cère. (V. Rosenthal.)
ger, 142, 143.
ger, de Berlin, 143, 150.
te IV, 328, 329.
te V, 328, 329.
go (Lord), 377.
ages (de), 128.
is (général de), 291.
el (Agnès), 197.
beyran, 102, 132, 403.
lie (Frédéric), 125.
lt, 400, 401.
rigues, 128.
ller, 39.
él (Mme de), 184.
nley, 159.
rn, 43, 217.
ecker, 141, 148.
auss (Emile), 244, 246, 438.
auss (Paul), 85, 86.
auss, editeur, 419.
auss (Mme), 246.
é (Eugene), 84.
sini, 83.
vedenborg, 419.

T

ncite, 85.
ine, 225.
udiere, 127.
xil (Léo), 1, 10, 295, 363, 405, 406, 407, 408, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 418, 423, 425, 426, 428, 429, 432, 433, 435, 436, 437.
xil (Mme), 429.
mplier, 125.
rrail. (V. Mermeix.)
malmann frères, 117.
néodose, empereur, 285.
nevenet, 104, 271, 305, 309, 373, 378.
niers, 10, 105, 271.
nomas (Mgr), 325, 326, 375.
nomas (R. P.), 325.
Thureau-Dangin, 226.
Tiphaigne, 222.
Tolstoï, 39, 173.
Toutée, 27, 68, 183, 184, 185.
Toutée (Famille), 184.
Trédern (Vicomtesse de), 220.
Trégaro (Mgr), 259, 260, 327.
Trémoille (Duc de la), 42, 56.

U

Ulmann, 247.
Uzès (Duc d'), 53, 56, 245, 247.
Uzès (Duchesse d'), 51, 92, 99, 100 181, 219, 247.

V

Vallery-Radot, 60.
Vallès, 88, 118.
Vandeputte (Henri), 217.
Vandeputte (Joseph), 217.
Vanderheym, 262.
Vandeul (de), 416.
Vanhoven, 82, 83, 84.
Vanssay (de), 163.
Varennes (V. Vanhoven.)
Varigny (de), 6, 8, 10.
Vaubernier (Jeanne), 9.
Vaughan, 81.
Vedel (général), 16, 17.
Végèce, 349.
Vendôme (duc de), 432.
Vergani, 142.
Véron (P.), 67.
Vetter, 142.
Veuillot (Eugène), 291. 293, 295.
Veuillot (Louis), 327, 369.
Victoria (Reine), 162.
Villebois-Mareuil (de), 128.
Villiers de l'Isle-Adam, 408.
Vilmorin, 309.
Violette, 89, 90.
Vodable, 430.
Vogüé (de), 228, 229, 313.
Volland, 396.

W

Waldersée, 141.
Waller (frères), 117.
Walsh (Mgr), 377.
Waskiewicz, 409, 410.
Weiss, 172.

Westminster (duc de), 162, 163, 167.
Willenich, 413.
Willette, 335
Wilson, 68, 213, 221, 222, 242.
Windthorst, 241.
Wolff (Albert), 246, 317.
Wormser, 246.

X

X., 102, 103.
X. (abbé), 373.
Xercès, 13.

Y

Yvon, VIII.

Z

Zadoc-Kahn, 246. 368.
Zola, 31, 127, 130, 131, 185, 311,

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

EDOUARD DRUMONT

LA FRANCE JUIVE

(Essai d'Histoire contemporaine)

Deux volumes in-18. Prix . . . . . **7** francs.

LA FRANCE JUIVE DEVANT L'OPINION

Un volume in-18. Prix . . . . . **3** fr. **50**

LA FIN D'UN MONDE

(Étude psychologique et sociale)

Un volume in-18. Prix . . . . . **3** fr. **50**

DERNIÈRE BATAILLE

(Nouvelle étude psychologique et sociale)

Un volume in-18. Prix . . . . . **3** fr. **50**

IMP. NOIZETTE, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE, PARIS

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 041917102